Collection Sociétés, espaces, temps

Dirigée par
Christine Détrez, Yves-François Le Lay, Samuel Lézé et Igor Moullier

La collection « Sociétés, espaces, temps » publie depuis 1993 des ouvrages relevant principalement de l'histoire, de la géographie et de la sociologie sur des questions ou des thématiques qui rassemblent les trois disciplines. Elle accueille des travaux de recherche originaux et inédits, sur des thématiques ou des objets d'études transversaux, avec une réflexion épistémologique constamment présente. Elle est attentive à l'histoire des disciplines elles-mêmes, antérieures aux cloisonnements actuels. Fortement ancrée dans les mondes contemporains, elle demeure ouverte aux périodes historiques plus anciennes.

Sociétés, espaces, temps

L'esprit de l'alpinisme

Une sociologie de l'excellence, du XIXe siècle au XXIe siècle

Delphine Moraldo

Préface de Bernard Lahire

ENS Éditions
2021

Éléments de catalogage

L'esprit de l'alpinisme. Une sociologie de l'excellence, du XIXe siècle au XXIe siècle / Delphine Moraldo; préface par Bernard Lahire. – Lyon : ENS Éditions, impr. 2021. – 1 vol. (372 p.) ; 23 cm. – (Sociétés, espaces, temps, ISSN 1258-1135).
Bibliogr. : p. 343-351. Index: p. 353-362.
ISBN 979-10-362-0334-3 (br.) : 26 euros

Cet ouvrage est diffusé en accès ouvert (HTML) sur OpenEdition books:
http://books.openedition.org/enseditions/

Illustration de couverture:
Doug Scott et Chris Bonington redescendant de l'Ogre (7285 mètres), en 1977. Doug Scott parvient à redescendre en rampant, les deux chevilles cassées © Chris Bonington Photo Library.

Conception graphique: Bureau 205
Mise en pages: Corinne Rambaud

Publié avec le soutien du Centre Max Weber.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon. Les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective sont interdites.

© **ENS ÉDITIONS**, 2021
École normale supérieure de Lyon
15, parvis René-Descartes
BP 7000
69342 Lyon cedex 07

ISBN 979-10-362-0334-3

Note de l'autrice

Ce travail est issu d'une thèse de sociologie dirigée par Bernard Lahire et soutenue en octobre 2017. Elle est consultable en ligne[1]. L'ouvrage qui suit étant un retravail de cette thèse, nous renvoyons parfois à certains de ses chapitres où sont présentes des analyses que je n'ai pas eu le loisir de développer ici. La plupart des tableaux et graphiques, notamment les analyses factorielles, n'ont pas été repris mais sont consultables en ligne.

Un grand nombre de sources en langue anglaise y ont été mobilisées, qu'il s'agisse d'autobiographies, d'entretiens, d'articles d'alpinisme ou de travaux académiques. Celles que nous citons ont systématiquement été traduites par nos soins. Pour ne pas alourdir un texte déjà long, l'extrait original n'est pas rappelé en note.

1. Delphine Moraldo, *Les sommets de l'excellence. Sociologie de l'excellence en alpinisme, au Royaume-Uni et en France, du XIXe siècle à nos jours*, thèse de doctorat soutenue à Lyon, 2017. En ligne : [http://www.theses.fr/2017LYSEN050].

Remerciements

Cet ouvrage étant issu d'une thèse de doctorat, je tiens de tout cœur à remercier les nombreuses personnes qui ont rendu celle-ci possible. Bernard Lahire, mon directeur de thèse, mais aussi les chercheurs et chercheuses qui m'ont conseillée, discutée, relue, depuis le début de ce travail en 2011 : Stéphane Beaud, Charles Suaud, Muriel Darmon, Sylvia Faure, Christine Mennesson, Manuel Schotté, Sébastien Fleuriel, Lilian Mathieu, Pierre Mercklé, Marianne Woollven, Christine Détrez, Olivier Hoibian, Julien Barnier, Anne-Cécile Broutelle, Férouze Guitoun, les doctorants de l'équipe DPCS du Centre Max Weber. Un merci tout particulier à Gregory Bligh.

Je remercie également le GHM, en la personne d'Yves Peysson, pour l'accès aux archives et aux images du club publiées dans cet ouvrage ; l'Alpine Club et ses bibliothécaires, Tadeusz Hudowski et Glyn Hugues, qui m'ont ouvert les portes de leurs archives et Susan Hare pour son aide lors de la sélection des images ; l'université de Cambridge et la Maison française d'Oxford, pour m'avoir accueillie en séjour de recherche, respectivement pendant un an et pendant un mois.

Merci à Fred et Christine pour m'avoir transmis leur passion de la montagne, et à Maxime pour m'y avoir si souvent accompagnée. Je les remercie tous les trois pour leur soutien sans faille. J'ai d'abord pensé à eux en écrivant ce livre.

Liste des sigles utilisés

AC	Alpine Club (1857)
ACG	Alpine Climbing Group (1952)
AJ	*Alpine Journal*
CAF	Club alpin français (1874)
ENSA	École nationale de ski et d'alpinisme (1949)
FFME	Fédération française de la montagne et de l'escalade (1942)
GHM	Groupe de haute montagne (1919)
LAC	Ladies' Alpine Club (1907-1974)
STD	Société des touristes du Dauphiné (1875)

Préface

La conquête des sommets et les structures fondamentales du pouvoir

Bernard LAHIRE

La recherche historique et comparative conduite par Delphine Moraldo sur l'excellence en alpinisme, en France et au Royaume-Uni, du XIX^e^ au début du XXI^e^ siècle, est remarquable à bien des égards. Dans ce qui fut initialement une thèse de sociologie, et qui se donne désormais à lire à un public plus large que le cercle des pairs, l'autrice fait montre d'une culture scientifique très étendue, d'un point de vue disciplinaire notamment, et mène une réflexion et une enquête qui constituent un véritable défi à la division scientifique du travail qui pousse souvent les chercheurs vers une logique d'hyperspécialisation et de particularisation excessive de leurs objets.

En effet, si le cœur de sa recherche est une pratique physique – l'alpinisme –, ce qui fait d'elle une contribution importante à la sociologie du corps et des pratiques physiques et sportives, la manière théoriquement construite d'appréhender cette pratique permet aussi de mobiliser une sociologie des élites et de l'excellence, d'interroger la façon dont des visions du monde et des processus de distinction sociale se jouent dans des pratiques physiques et sportives, de mesurer aussi les effets de la division sexuelle des rôles, et, enfin, de poursuivre le travail collectif de réflexion sur les processus de socialisation, et notamment la construction des vocations.

Écrit dans une langue très claire, le livre repose sur une recherche qui marche sur ses deux pieds : théorique et empirique. À la cohérence et à la finesse théoriques, se combine l'ampleur des matériaux empiriques sur lesquels s'appuie la démonstration. Delphine Moraldo a travaillé sur plusieurs archives, notamment pour saisir les propriétés sociales des membres des élites de l'alpinisme en France et en Grande-Bretagne, mais elle a

réalisé aussi des entretiens biographiques avec des alpinistes et constitué un corpus important d'autobiographies d'alpinistes (une soixantaine). La prise en compte de ces autobiographies constitue une avancée méthodologique majeure. La chercheuse a dû batailler avec ce matériau pour s'assurer de la légitimité et de la nature de son intérêt. Et elle ne l'a placé au centre de sa thèse qu'après avoir réussi à trouver les arguments en faveur de son usage. Elle révèle ainsi une capacité de mobiliser des sources empiriques très peu usitées en sociologie ou dont on se sert ordinairement avec beaucoup moins de réflexivité et de prudence.

Parmi les nombreux points d'analyse qui font de sa thèse une grande thèse, il y a la manière dont elle fait apparaître que la pratique de l'alpinisme a longtemps été beaucoup plus proche de pratiques religieuses ou artistiques qu'à proprement parler sportives. La manière de pratiquer, les attitudes que l'on engage dans la pratique (un « esprit » ou une « éthique ») ont été bien aussi importantes que les résultats ou les performances en tant que tels.

On voit aussi comment les transformations de la pratique de l'alpinisme mettent en jeu des définitions différentes de l'excellence. L'alpinisme parle des rapports de domination entre nations, et d'une certaine forme d'impérialisme de concurrence entre nations impérialistes, de même que de la transformation socio-économique et culturelle des élites : du capitalisme aventurier et conquérant au capitalisme routinisé et rationalisé. Ce sont de véritables *ethos de classe* qui se donnent à voir dans les vertus et qualités attachées aux alpinistes et l'on pourrait dire que l'alpinisme est une forme incarnée de ce fameux *esprit du capitalisme* objectivé par Max Weber.

L'alpinisme comme école de virilité apparaît plus généralement comme une matrice de socialisation à la domination en deux sens : d'une part, elle inculque à des hommes (plutôt qu'à des femmes) des manières propres aux groupes dominants et, d'autre part, elle donne à voir l'incarnation exemplaire de ces valeurs ou de ces qualités à ceux et celles qui en admirent les exploits et qui restent « en bas ».

Quoi de plus significative sociologiquement que cette pratique, tant physique que spirituelle, d'ascension qui permet d'actualiser un schème central de toute société hiérarchisée, où le pouvoir s'objective dans sa grande verticalité ? L'opposition entre le « haut » et le « bas », qui permet de visualiser une différence sociale sous la forme d'une différence spatiale ; la conquête des sommets ; le désir d'aller « toujours plus haut », etc., tout le vocabulaire associé à l'alpinisme est lourd de cette représentation spatiale des hiérarchies du monde social.

On aura compris que, par son ambition et les moyens qu'il mobilise, l'ouvrage de Delphine Moraldo dépasse de loin la simple monographie

historiquement bornée et sociologiquement spécialisée, pour mettre en lumière des caractéristiques centrales de nos formations sociales. S'il n'y avait qu'une seule raison pour conseiller la lecture de ce livre, ce serait bien celle-là.

Lyon, le 8 janvier 2021

Introduction générale

Le 25 janvier 2018, un incident sur le Nanga Parbat, montagne himalayenne de 8126 mètres, fait réapparaître l'alpinisme dans les médias non spécialisés. En redescendant du sommet, atteint en « style alpin », sans sherpas et sans oxygène artificiel, l'alpiniste polonais Tomasz Mackiewicz présente des signes d'œdème pulmonaire. Sa compagne de cordée, la Française Élisabeth Revol, descend chercher de l'aide. Elle est récupérée à 6000 mètres, après trois nuits sur la montagne et de graves gelures. Tomasz Mackiewicz meurt à 7200 mètres. En octobre 2019, Élisabeth Revol publie le récit de l'ascension, *Vivre*, où elle explique être « addicte à la montagne » : « même si j'ai vécu des choses terriblement dures, insupportables en haute montagne, l'attraction reste toujours plus forte »[1]. Elle escalade l'Everest moins d'un an après le drame.

Il est intéressant de constater que, lors de ces épisodes médiatiques, ce sont presque toujours les mêmes justifications qui sont avancées, les mêmes références à la « vocation » qui pousse à retourner en montagne, à la « noblesse » ou à la « grandeur » d'une activité qu'on ne saurait assimiler à un simple sport. Revol, par exemple, évoque la « quête intérieure » que représente l'ascension, la « noble passion » de la montagne qu'éprouvait son compagnon, mais aussi « l'éthique » qui était la leur[2].

Ces propos s'inscrivent dans une histoire presque bicentenaire et sont fortement investis de sens. À y regarder de plus près, ils diffèrent peu de ceux que pouvaient tenir des alpinistes anglais du milieu du XIXe siècle, époque de la codification de cette pratique. En 1871, Leslie Stephen,

1. Élisabeth Revol, *Vivre*, Paris, Arthaud, 2019.
2. *Ibid*. Diverses pages (consultation sur kindle, sans pagination).

gentleman de l'Alpine Club, décrit l'alpinisme comme « la plus noble des activités »[3]. En 1914, George Mallory, mort sur l'Everest en 1924, explique que « l'alpinisme est au sport ce que l'Art est à l'art »[4]. Des décennies plus tard, on peut lire sous la plume de grands alpinistes différents par leur nationalité, leur classe ou leur sexe que « l'alpinisme est bien plus qu'un sport »[5] ou que « seuls la *manière* et l'*esprit* dans lequel on gravit une montagne sont importants »[6]. Dans l'alpinisme, il semble qu'arriver au sommet ne suffise pas, encore faut-il y parvenir de la bonne manière, avec la bonne « éthique » et le bon « esprit ».

C'est pour comprendre le maintien de ce discours dans le temps, et sa diffusion dans l'espace (géographique), que nous avons entrepris ce travail. Comment s'est forgé ce discours ? Que signifie-t-il ? Quels sont cette « éthique » et cet « esprit » auxquels font si souvent référence les alpinistes ? D'où proviennent-ils ? Comment informent-ils les manières de pratiquer des alpinistes ? Pourquoi servent-ils à justifier aujourd'hui que des hommes et des femmes soient prêts à risquer leur vie pour escalader des montagnes, risque bien réel qu'atteste un taux de mortalité élevé chez les « grands alpinistes » ?

Avant de poursuivre, une rapide définition de l'alpinisme s'impose. Il s'agit de l'activité qui consiste à escalader des montagnes. À l'origine circonscrite aux Alpes, elle s'est ensuite étendue à d'autres massifs, d'où des dérivations lexicales (pyrénéisme, andisme, himalayisme, etc.). Elle a aussi donné naissance au fil du temps à un certain nombre de sous-disciplines (escalade, cascade de glace, ski-alpinisme, *dry-tooling*, etc.) : nous les évoquerons comme des activités constitutives de l'alpinisme, et non comme les pratiques autonomisées que certaines sont devenues. En effet, celles-ci dérivent de l'alpinisme et deviennent des pratiques à part entière à des époques différentes (certaines très récemment, le *dry-tooling* par exemple) et suivant des processus à chaque fois spécifiques. Sur le temps long qui est celui de notre étude, nous nous concentrons sur « l'alpinisme au sens large » (d'où la définition choisie, volontairement ouverte) et serons amenée à évoquer ces pratiques dans ce cadre.

---

3. Leslie Stephen, *The Playground of Europe* [1871], Londres, Longmans, 1904, p. 311.
4. George Mallory, « The Mountaineer as Artist », *The Climbers' Club Journal*, n° 53, 1914, p. 28-40.
5. Julie Tullis, *Clouds from Both Sides*, Londres, Grafton Books, 1986, p. 220.
6. Yannick Seigneur, *À la conquête de l'impossible*, Paris, Flammarion, 1976, p. 72.

Une sociologie de l'excellence

Les propos qui viennent d'être cités ne sont pas ceux de tous les alpinistes, ni de tous les individus qui s'expriment sur l'alpinisme. Ils sont émis depuis une position bien particulière : celle de « grand alpiniste », d'alpiniste de « haut niveau ». Il s'agit ainsi de discours d'excellence, produits par une élite : non pas une élite sociale au sens de « classe dominante » (suivant ce que Nathalie Heinich appelle une conception « moniste » du terme), mais une élite proprement « alpinistique » (suivant une conception « pluraliste » du terme[7]), quand bien même, comme nous le détaillerons avec précision, l'élite « de l'alpinisme » est pendant très longtemps constituée de membres de l'élite sociale, qui forment un réseau[8].

Une telle élite, parce qu'elle est en haut de la hiérarchie (alpinistique), a le pouvoir de fixer les normes de l'excellence. Elle regroupe ceux qui s'y conforment le mieux et le plus sérieusement, ceux aussi qui sont en mesure de les faire évoluer par une pratique innovante et qui possèdent la légitimité de les contester. Ce sont eux, finalement, qui décident ce qu'est la « grandeur » et, par déduction, la « petitesse » en alpinisme, alors que les « petits » n'ont aucun pouvoir à ce sujet. En ce sens, le discours de l'élite, ce discours d'excellence, constitue une forme « extrême », idéale-typique, du discours alpinistique.

Comprendre ce discours, c'est s'attacher à comprendre une *double distinction*. Celle, d'abord, qui fait de *l'alpinisme* une *pratique « à part »*, pensée comme supérieure aux autres activités physiques par ses pratiquants. Celle, ensuite, qui fait du *grand alpiniste* un *individu « à part »*, lui aussi supérieur : aux autres alpinistes, aux sportifs, et plus généralement au commun des mortels. C'est, finalement, s'intéresser aux propriétés, explicites et implicites, qui forment la « grandeur » ou « l'excellence ». C'est considérer les critères par rapport auxquels tous les membres du groupe, qu'ils soient « excellents » ou « médiocres », sont jugés et hiérarchisés. C'est comprendre la manière dont s'organise et se légitime la hiérarchie au sein d'un groupe. C'est aussi expliquer comment ces critères sont produits, se diffusent, se maintiennent ou se reconfigurent. Au-delà de l'alpinisme, ce travail se veut ainsi une *sociologie de l'excellence*. Ce faisant, il s'agit

7. Nathalie Heinich, *L'élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard, 2005, p. 256.
8. L'idée selon laquelle l'élite forme un réseau, une configuration, est la solution trouvée par Nathalie Heinich pour sortir du dualisme entre conception moniste et conception pluraliste. Dans le cas de l'alpinisme, une telle définition de l'élite comme « configuration » d'individus occupant des positions dominantes, à la fois dans l'alpinisme et dans la société, se révèle pertinente (*ibid.*, p. 258).

aussi d'une sociologie *des élites*, car il nous faudra étudier les individus et groupes à l'origine de ces critères.

La question posée est la suivante : comment se crée, se transmet et se maintient dans le temps un fonds commun de représentations et de valeurs associées à l'excellence, fortement distinctives, fédératrices, participant d'une « mémoire collective »[9] et au principe d'une « identité collective »[10] ? Ces représentations, croyances, valeurs, principes, justifications, cette forme de distinction, ce modèle d'excellence, cet esprit de corps, nous l'appellerons « esprit de l'alpinisme », dans un parallèle avec le travail de Max Weber sur un autre « esprit », celui du capitalisme[11]. « L'esprit » de l'alpinisme, terme relativement imprécis (comme l'était « l'esprit du capitalisme »), désigne à la fois un ethos ou une éthique, dans la perspective de Weber (c'est-à-dire des valeurs qui encadrent la pratique de l'alpinisme tout autant que l'« état d'esprit » dans lequel les ascensions sont réalisées[12]), et des croyances et justifications, dans celle de Luc Boltanski et Ève Chiapello[13].

•

Une analyse sociohistorique de dénaturalisation de l'excellence

Ce travail présente une dimension historique et internationale. *L'étendue temporelle* prise en compte est large : depuis l'apparition du premier club alpin, en 1857 en Angleterre, jusqu'au début du XXIe siècle. *L'échelle géographique* dépasse le cadre purement national : si la première partie de l'analyse porte essentiellement sur le Royaume-Uni, en tant que berceau de l'alpinisme, elle s'étend ensuite à l'alpinisme français. Ces deux dimensions permettront d'entreprendre un travail de dénaturalisation de l'excellence, car celle-ci n'a rien de naturel ou d'anhistorique : l'excellence est un construit historique, social, culturel.

---

9. Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994.
10. Vincent Descombes, « L'identité collective d'un corps enseignant », *Revue du MAUSS*, n° 33, 2009, p. 343-362. Descombes, dans la lignée du Durkheim de l'*Évolution pédagogique en France* (1904), évoque le fait pour l'individu de « se sentir (ou non) partie prenante d'un groupe qui le dépasse par son volume d'activité et surtout par son histoire » (*ibid.*, p. 351).
11. Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* [1905], Paris, Flammarion, 2000.
12. Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1984, p. 228 ; Bernard Fusulier, « Le concept d'ethos. De ses usages classiques à un usage renouvelé », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 42, n° 1, 2011, p. 97-109, ici p. 103.
13. C'est pour eux « l'ensemble de croyances associées à l'ordre capitaliste qui contribuent à justifier cet ordre et à soutenir, en les légitimant, les modes d'action et les dispositions qui sont cohérents avec lui » (Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2011, p. 46).

Norbert Elias fustigeait la «retraite des sociologues dans le présent» et «le rétrécissement de leur champ de vision à des problèmes de faible portée caractéristiques de leur époque»[14], en particulier lorsqu'il s'agissait des valeurs et des idéologies. Il s'agit dans ce travail, au contraire, de repartir dans le passé, aux origines de l'alpinisme, pour mieux en comprendre le présent. Émile Durkheim montrait que l'université de son temps était le résultat d'une histoire sédimentée qui débutait au Moyen Âge[15] et s'attachait à retracer le processus de création collective ayant conduit à l'université moderne. Dans une démarche similaire, nous verrons que l'analyse des profils sociaux, des trajectoires et des ethos des premières générations d'alpinistes au Royaume-Uni, berceau de l'alpinisme, est essentielle pour comprendre la forme qu'a prise l'excellence en alpinisme. Nous montrerons comment un groupe fermé de *gentlemen*, socialement et sexuellement homogène, a établi et codifié, dans l'Angleterre victorienne, une conception particulière de l'excellence en alpinisme. Cette conception, lorsque l'on prend en compte son encastrement social et culturel, entre en résonance avec les idéologies des élites sociales victoriennes : l'idéologie conquérante du néo-impérialisme, des campagnes militaires et d'exploration ; l'idéologie du capitalisme qui s'affirme à l'époque de la deuxième révolution industrielle ; l'idéologie du sport moderne, qui naît au même moment et dans les mêmes groupes sociaux ; l'idéologie scientifique également.

Nous verrons ensuite comment celle-ci s'est cristallisée et maintenue, et cela malgré l'arrivée de nouvelles populations et dans un contexte historique, social, institutionnel changeant, au point que la manière de penser l'alpinisme et de se penser alpiniste aujourd'hui s'inscrit dans cette forme. Si l'homogénéité sociale et sexuée des débuts de l'alpinisme se délite au fil du temps, les discours, représentations, normes, valeurs, mentalités, forgées dans ses premières décennies d'existence perdurent – du moins leurs aspects les plus saillants – dans les propos plus récents d'alpinistes aux profils bien différents. La métaphore de la «cage d'acier» utilisée par Weber pour illustrer la persistance de l'esprit du capitalisme en dehors de son contexte originel s'applique bien à l'alpinisme. Si, encore aujourd'hui, prévalent dans l'alpinisme des conceptions de l'excellence forgées au XIX^e^ siècle, c'est parce que le travail initial de codification et de légitimation de ces formes d'excellence a été particulièrement efficace.

---

14. Norbert Elias, *La dynamique sociale de la conscience*, M. Joly, D. Moraldo et M. Woollven trad., Paris, La Découverte, 2016, p. 216.
15. Émile Durkheim, *L'évolution pédagogique en France* [1904-1905]. En ligne : [http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/evolution_ped_france/evolution_ped_france.html], p. 17.

Si cet « esprit » s'est maintenu dans le temps, il s'est aussi *diffusé*, dans l'espace géographique, à partir du Royaume-Uni, notamment vers la France. Dans ce travail, l'alpinisme français sert surtout de *contrepoint comparatif* par rapport à l'alpinisme britannique, qui demeure notre terrain privilégié. Il ne s'agit ainsi pas tant de mener une comparaison internationale dans les formes[16] que de choisir un pays – la France – où l'alpinisme s'est développé malgré une apparition plus tardive, un pays qui, de plus, contient à l'intérieur de ses frontières l'espace de pratique longtemps privilégié des Britanniques (les Alpes), sur lequel ils ont exercé leur domination pendant les décennies constituantes de l'activité. L'alpinisme britannique est, d'ailleurs, souvent considéré comme un alpinisme « de puristes ». Nous montrerons pourquoi l'excellence « à l'anglaise » est envisagée de cette façon et pourquoi les alpinistes britanniques tiennent, encore aujourd'hui, à préserver à tout prix certaines spécificités distinctives dont ils sont particulièrement fiers, parmi lesquelles une « éthique » stricte.

Le fait que les Britanniques et les Français partagent le même espace de pratique (les Alpes) donne lieu à des relations permanentes entre alpinistes des deux pays, d'autant plus intéressantes à étudier qu'elles correspondent à des configurations sociales inégalitaires. Aussi, pendant longtemps, une grande partie des contacts entre Français et Britanniques ont eu lieu entre des guides (français) et leurs employeurs (britanniques). Ces relations en disent beaucoup sur les représentations de l'excellence en alpinisme : nous verrons que les guides, bien que plus performants en matière d'alpinisme, ne sont pas pour autant considérés comme de « vrais » alpinistes, car l'excellence réclame « plus » et « autre chose » que des performances « sportives ». Il faut aussi considérer, de manière plus générale, les phénomènes de circulation transnationale des élites sociales, élites dont les alpinistes font partie. La prise en compte des relations entre pratiquants de plusieurs pays pourrait sembler évidente lorsque l'on s'intéresse à une pratique qui s'ancre avant tout sur un territoire, bien qu'institutionnellement organisée au niveau national. Pourtant, nous montrerons que les historiens et sociologues de l'alpinisme n'ont cessé de privilégier une approche nationale (qu'elle soit britannique ou française) qui, lorsqu'il s'agit de penser des questions relatives à l'excellence, à ses pratiques et à ses représentations, peut s'avérer trop partielle[17].

---

16. Cécile Vigour, *La comparaison dans les sciences sociales. Pratiques et méthodes*, Paris, La Découverte, 2005.
17. Ainsi, lorsque Olivier Hoibian parle de la conception du CAF qui finit par s'imposer et par devenir « l'expression de l'excellence alpine », il omet de considérer le fait que cette conception de l'alpinisme comme « sport à part » a une origine britannique (Olivier Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950. Une histoire culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 11).

Analyser l'excellence : quels matériaux et quelle approche ?

Nous avons eu accès aux discours d'excellence *via* des matériaux variés. Tout d'abord, soixante-deux autobiographies publiées d'alpinistes britanniques et français. Ensuite, les principales revues d'alpinisme des deux pays : l'*Alpine Journal*, la revue de l'Alpine Club (AC), étudiée depuis sa création, mais aussi les journaux de deux clubs français : le Club alpin français (CAF, 1874) et le Groupe de haute montagne (GHM, 1919). Dans ces trois journaux, une attention toute particulière a été portée aux notices nécrologiques. Enfin, seize entretiens ont été réalisés avec des alpinistes des deux pays, certains eux-mêmes auteurs d'autobiographies.

Le choix de ces matériaux procède d'une volonté de ne pas occulter le contenu propre des représentations indigènes derrière une analyse qui mettrait uniquement l'accent sur les prises de position qu'elles traduisent. Pierre Bourdieu écrit : « aux questions qui portent sur les raisons de l'appartenance, de l'engagement viscéral dans le jeu, les participants n'ont rien à répondre, en définitive, et les principes qui peuvent être invoqués en pareil cas ne sont que des rationalisations *post-festum* destinées à justifier, pour soi-même autant que pour les autres, un investissement injustifiable »[18]. Or, ces représentations nous intéressent aussi comme objets, savoirs, traditions, catégories de pensée, idéologies, progressivement accumulés et constitutifs de ce qu'est l'excellence en alpinisme. Il s'agit d'une critique qu'adresse Bernard Lahire à une sociologie de la littérature qui, centrée sur l'analyse du champ littéraire, ne permet pas de cerner la spécificité des produits littéraires : « une sociologie de la littérature qui néglige les textes littéraires pour privilégier la production symbolique de la valeur des œuvres, la construction sociale des trajectoires d'écrivains, les stratégies littéraires, la structuration de l'espace des positions littéraires ou l'histoire des institutions littéraires, ne manque pas d'intérêt, mais laisse échapper, de toute évidence, une dimension centrale de son objet »[19].

L'attention prêtée aux discours ne signifie pas un oubli de leur contexte d'énonciation : leur analyse ne prend sens qu'en considérant leur encastrement historique et social. S'ils sont émis depuis le sommet de la hiérarchie alpinistique, ils le sont également depuis d'autres positions : socio-économiques, genrées, générationnelles. C'est pourquoi nous avons eu recours à d'autres matériaux pour donner une « assise numérique

18. Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 123.
19. Bernard Lahire, « Champ, hors-champ, contrechamp », *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, B. Lahire éd., Paris, La Découverte, p. 23-57, ici p. 42.

et sociologique»[20] à ces discours et pouvoir les expliquer et par là les comprendre. En premier lieu, nous avons réalisé une analyse quantitative des profils sociaux des membres des grands clubs sélectifs (l'AC et le GHM) à partir de bases de données fournies par ces clubs (*base «club»*). Nous avons ensuite reconstitué deux bases de données: la première des élites de l'alpinisme britannique et français (respectivement composées de cent quatre-vingt-treize et cent soixante et onze «grands alpinistes»: *la base «reconstitution de l'élite»*); la seconde des auteurs d'autobiographie (*base «autobiographies»*). Ces bases ont permis d'obtenir des données de cadrage et de mener diverses analyses statistiques présentes essentiellement dans la thèse dont est issu cet ouvrage[21].

Précisons également que si nous insistons sur les représentations, ces dernières sont en réalité indissociables de pratiques spécifiques, historiquement construites comme des pratiques excellentes. Marcel Mauss écrivait que les représentations (collectives) «n'ont d'existence, ne sont vraiment telles que dans la mesure où elles commandent des actes. [...] [L]e fait concret, complet, c'est le tout: corps et âme»[22]. Tenir un discours d'excellence ne suffit donc pas pour être un «grand alpiniste»: il faut aussi agir comme tel. En outre, faire partie d'une élite, c'est souvent appartenir à un groupe (club, société) dont les frontières sont plus ou moins visibles et formalisées et dont l'accès se fait de manière plus ou moins ritualisée: l'excellence, en ce sens, suppose la possession de certains attributs objectivés. De ce fait, représentations, pratiques, et institutions d'excellence sont difficilement dissociables. Roger Chartier l'explique de manière limpide, lorsqu'il écrit qu'il faut comprendre comme articulées trois modalités du rapport au social: 1) «le travail de classement et de découpage qui produit les configurations intellectuelles multiples par lesquelles la réalité est contradictoirement construite par les différents groupes qui composent une société», 2) «les pratiques qui visent à faire reconnaître une identité sociale, à exhiber une manière propre d'être au monde, à signifier symboliquement un statut et un rang» et, enfin 3) «les formes institutionnalisées et objectivées grâce auxquelles des "représentants" (instances collectives ou individus singuliers) marquent de façon visible et perpétuée l'existence

20. Comme le fait Nicolas Mariot en sus de son analyse des lettres de soldats de la Grande Guerre (Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013).
21. Pour davantage de précisions sur la méthode, voir l'«Addendum méthodologique» à la fin de cet ouvrage.
22. Marcel Mauss, «Divisions et proportions des divisions de la sociologie», *L'année sociologique*, n°2, 1927, p. 87-173. En ligne: [http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/oeuvres_3/oeuvres_3_06/divisions_sociologie.html], p. 30.

du groupe»[23]. Lorsque nous parlons de «représentations de l'excellence» ou de «discours d'excellence», il est entendu que ces représentations et ces discours reflètent, s'appuient sur, existent à côté, de pratiques et de formes objectivées. En plus des sources indigènes évoquées précédemment, de nombreux travaux historiques consacrés à l'alpinisme ont ainsi été consultés afin de prendre en compte les aspects formels, techniques et institutionnels de l'histoire de l'alpinisme.

Les trois dimensions de l'excellence

Nous envisageons l'excellence, subsumée sous la notion «d'esprit de l'alpinisme», sous l'angle d'un triple rapport: un *rapport à la pratique*, un *rapport aux autres individus*, et un *rapport à soi-même*. Ces trois dimensions constituent un cadre de définition plus large que celui utilisé dans la plupart des travaux de sociologie du sport consacrés à l'excellence, qui s'en tiennent souvent au premier. Les matériaux choisis, en particulier les autobiographies, fournissent un terrain d'étude privilégié de ces trois dimensions. *L'excellence comme rapport à la pratique* renvoie aux «bonnes manières» de pratiquer, c'est-à-dire à l'ensemble des principes et des règles, le plus souvent implicites, qui régissent l'alpinisme dans sa version excellente. Par là, nous désignons le fait que l'excellence se rapporte, outre à des pratiques et des faits, à des normes à teneur morale qui encadrent ces pratiques. *L'excellence comme rapport à soi* renvoie à la manière dont les grands alpinistes se perçoivent eux-mêmes et appréhendent leurs trajectoires biographiques. Le rapport à soi caractéristique de l'excellence s'exprime par exemple sous la forme d'un discours de prédestination ou de vocation. Envisager l'excellence ainsi soulève des questions passionnantes relatives au rapport à la vérité dans le récit autobiographique et aux mécanismes de reconstruction biographique à l'œuvre. *L'excellence comme rapport aux autres* signifie que celle-ci va presque toujours de pair avec le fait de se distinguer des autres usagers de la montagne (les touristes ou les autres alpinistes) et, plus généralement, de tous les non-alpinistes. Cette troisième dimension est omniprésente dans les discours d'excellence: elle en est constitutive puisque, par définition, le discours d'excellence est un discours de distinction.

Les travaux portant sur l'excellence corporelle dans une perspective sociohistorique l'envisagent surtout sous l'angle du rapport à la pratique

23. Roger Chartier, «Le monde comme représentation», *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 44, n° 6, 1989, p. 1505-1520, ici p. 1514.

(première dimension). Des sociologues comme Jacques Defrance (sur les gymnastiques) ou Olivier Hoibian (sur l'alpinisme français)[24] mettent l'accent sur les luttes entre différents groupes inégalement situés et dotés, des luttes ayant pour but l'imposition d'une conception dominante de l'activité étudiée. Sans remettre en cause ces approches, la nôtre a cela de différent qu'elle adopte une définition plus large de l'excellence en envisageant, au-delà du « rapport à la pratique », le regard porté sur soi et sur sa trajectoire – c'est d'ailleurs là un apport du matériau autobiographique. Ensuite, nous nous en écartons en ce que les luttes entre différents « styles » d'alpinisme, plus ou moins légitimes, sur un espace national (un champ) donné ne sont pas au cœur de notre questionnement : plutôt, nous nous intéressons à la manière dont une conception « originelle » de l'excellence, celle des premiers alpinistes britanniques, codifiée dans un contexte particulièrement favorable à son maintien, a perduré dans le temps, s'est transmise, reconfigurée, etc. C'est là une différence d'*angle de vue*. Elle se double d'une différence d'*échelle* : en prenant pour objet un idéal d'excellence, un « esprit » qui demeure un point de référence implicite pour l'ensemble des alpinistes appartenant à des groupes en lutte, nous explicitons en quelque sorte l'arrière-plan des diverses prises de position étudiées par une sociologie du champ. En effet, malgré des divergences, les alpinistes tombent d'accord sur certains éléments sous-jacents, comme les principes au fondement de « l'éthique » ou comme le fait que l'alpinisme n'est pas un sport. Notre objet se situe donc dans un rapport de fondement aux débats qui ont lieu, qui présupposent une adhésion commune de tous les participants à certains principes d'excellence qui sont également des principes « originels ». C'est là une perspective proche de celle adoptée par Émile Durkheim dans *L'évolution pédagogique en France*, c'est-à-dire une perspective qui met l'accent non pas tant sur les oppositions transitoires entre des styles (éducatifs ou alpinistiques) que sur un idéal ou un modèle général (l'Université avec une majuscule, qui « n'est pas l'institution d'un temps ni d'un pays »[25] ou l'Alpinisme) plus fondamental, qui persiste en deçà des débats circonstanciels.

---

24. Jacques Defrance, *L'excellence corporelle. La formation des activités physiques et sportives modernes (1770-1914)*, Rennes, PUR, 1987 ; Olivier Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950*, ouvr. cité.
25. Émile Durkheim, *L'évolution pédagogique en France*, ouvr. cité, p. 75. Pour l'analyse, nous nous sommes appuyée sur Vincent Descombes, « L'identité collective d'un corps enseignant », art. cité, p. 353.

Une activité qui questionne les divisions sociales usuelles

Pierre de Coubertin écrivait, à propos du sport : « les résultats sportifs sont, généralement parlant, d'une nature mathématique ou réaliste ; ils ont pour sanctions des chiffres et des faits »[26]. Dans l'alpinisme, les chiffres et les faits ne suffisent pas à atteindre l'excellence : les hiérarchies ne découlent pas uniquement, comme dans le sport, des performances accomplies – ces dernières étant d'ailleurs difficilement rationalisables et comparables. Le « grand alpiniste » doit notamment pratiquer dans le bon « esprit », c'est-à-dire en s'astreignant à respecter des règles éthiques qui sont « plus » et « autre chose » qu'un règlement sportif. Les efforts des premières générations d'alpinistes britanniques pour sauvegarder l'alpinisme de ce qu'ils considéraient comme des « dérives sportives » se perçoivent encore aujourd'hui dans la manière particulière dont l'excellence en alpinisme se positionne en marge du sport. C'est une des raisons pour lesquelles l'alpinisme représente un terrain sociologique séduisant pour étudier et déconstruire l'excellence, car celle-ci ne va pas de soi.

C'est suite à un travail de codification que des pratiques corporelles requérant des compétences similaires sont considérées comme appartenant à des activités, mais aussi à des registres différents. Manuel Schotté prend l'exemple du danseur étoile et du gymnaste et explique que la différence entre ces deux sortes d'accomplissement procède d'un travail de codification qui a conduit à définir le premier comme relevant de l'art et le second comme appartenant au sport[27]. Nous étudierons ce travail de codification dans l'alpinisme, en expliquant notamment comment une forme singulière d'excellence s'est constituée et a évolué face aux poussées de « sportivisation » qui affectent les activités physiques depuis la fin du XIX^e siècle. Plus généralement, le cas de l'excellence en alpinisme questionne les catégorisations sociales et la manière dont on pense, comme séparés, les différents domaines d'activité. En effet, si l'alpinisme se rapproche du sport sans en être, il se rapproche également, de manière peut-être plus surprenante, d'autres domaines d'activité *a priori* éloignés, comme l'art, ou même la religion. Ainsi, comment « classer » l'excellence en alpinisme puisqu'il s'agit d'une activité corporelle qui ne rentre ni dans la catégorie du « sport » ni dans celle de « l'art » ? Comment,

26. Pierre de Coubertin, *Pédagogie sportive. Histoire des exercices sportifs, technique des exercices sportifs, action morale et sociale des exercices sportifs*, Paris, Crès, 1922, p. 127.
27. Manuel Schotté, « Excellences corporelles. Introduction », *Genèses*, n° 103, 2016, p. 3-6, ici p. 4.

dans une perspective dynamique, envisager une évolution qui ne rentre ni dans le paradigme de la « sportivisation » ni, par exemple, dans celui de l'« artification »[28] ?

L'objet alpinisme oblige à repenser les classifications habituelles et à sortir des modèles d'explications propres à la « sociologie du sport » ou à la « sociologie de l'art », ou de tout autre domaine. Pour cela, encore une fois, la solution se trouve dans une démarche sociohistorique fine qui met en lumière des mécanismes complexes jamais aussi simples ou cohérents qu'on le souhaiterait, difficiles à intégrer dans une pensée par modèle.

•

Au-delà de l'alpinisme

Nous voyons essentiellement l'objet alpinisme comme une entrée dans des questionnements sociologiques plus généraux.

Il invite d'abord à s'interroger sur les interdépendances entre une activité singulière et le reste du monde social. Comme y invitait Norbert Elias à propos de la science, l'alpinisme ne doit pas être étudié de manière autonome : il n'y a pas de sens à distinguer son histoire « interne » et son histoire « externe ». C'est ainsi l'encastrement social, culturel, historique de l'alpinisme qui permet de comprendre la forme qu'a prise son excellence et son « esprit », qui reflète « l'esprit du temps ». Pour Elias, « la progression de la science ne se produit pas indépendamment d'autres développements sociaux. [...] Ce qu'on observe en réalité, les faits, ne correspondent pas à la polarisation indifférenciée que suggèrent les concepts »[29]. Cette interdépendance mutuelle des domaines d'activité, parmi lesquels l'alpinisme, conduit à faire preuve de prudence face aux explications de « l'histoire interne » (dont celles qui ne sortent pas d'un « champ » national). Elle conduit également à rester humble face aux explications (dont la nôtre) qui, tout en tentant de saisir l'encastrement de l'alpinisme dans un contexte plus large, ne parviendront pourtant pas à saisir le tableau complet des mécanismes en jeu.

Lié à ce premier questionnement en émerge un second qui porte sur la manière dont s'opèrent les divisions symboliques entre les domaines de l'activité humaine. Considérer les interdépendances entre les activités

---

28. La sportivisation désigne le processus par lequel une activité acquiert le statut de sport (Pierre Parlebas, *Jeux, sports et sociétés*, Paris, INSEP, 1999), p. 379. L'artification désigne le même processus suivant lequel une activité acquiert le statut d'art (Nathalie Heinich et Roberta Shapiro éd., *De l'artification. Enquêtes sur le passage à l'art*, Paris, EHESS, 2012).
29. Norbert Elias, *La dynamique sociale de la conscience*, ouvr. cité, p. 127.

sociales, c'est aussi voir ce que les frontières qui les séparent et les autonomisent les unes des autres ont parfois de simplificateur. L'analyse de l'excellence en alpinisme, à mi-chemin entre une excellence sportive, artistique, mais aussi, sous certains aspects, religieuse, illustrera ce point. L'alpinisme permettra également de questionner les frontières réelles et symboliques entre travail et loisir, entre professionnalisme et amateurisme.

L'alpinisme fournit ensuite une occasion de s'interroger sur ce qu'est une élite. Ce questionnement est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'une pratique peu standardisée, où les critères de définition de l'excellence et de distinction sont souvent implicites. L'alpinisme invite donc à un travail d'explicitation et de formalisation des critères de l'élitisme, des critères en général peu interrogés. Ces critères sont-ils sportifs, artistiques, ou autres ? Que révèlent-ils du positionnement de l'alpinisme au sein du monde social ?

C'est également à la question de savoir comment se transmettent et perdurent les normes sociales que le cas particulier de l'alpinisme permet de s'attaquer. Dans une perspective historique de long terme, il s'agit de se demander comment un ethos, des valeurs, des principes, des représentations particulières qui sont autant de « matrices de pratiques »[30], attachées à un groupe social particulier, en viennent à persister, à se diffuser, à se reconfigurer.

Enfin, notre étude de l'alpinisme pousse à envisager un nouveau matériau, peu usité en sociologie, mais pourtant pertinent à condition d'en faire un usage maîtrisé : l'autobiographie.

•

Une démarche chronologique

La démonstration qui suit comporte trois étapes.

La première partie, intitulée « L'esprit de l'alpinisme », porte sur la genèse, dans l'Angleterre victorienne et au sein de l'AC, de cette forme d'excellence et de cet « esprit de l'alpinisme » que nous avons brièvement présentés, ainsi que sur leur circulation en dehors de leur milieu d'origine, envisagée *via* le cas français.

La deuxième partie, « Un esprit supérieur », regarde ce que devient l'excellence entre la fin du XX^e^ siècle et la seconde guerre mondiale, soit une fois l'alpinisme autonomisé et institutionnalisé. Nous montrerons que cette excellence se pense et se vit alors comme une distinction à la fois et

30. Roger Chartier, « Le monde comme représentation », art. cité, p. 1514.

indissociablement morale, sociale, sportive, et masculine, qui exclut les classes populaires, les guides, les femmes.

Dans une troisième partie intitulée «Le nouvel esprit de l'alpinisme», nous nous intéressons à l'excellence à partir de la seconde guerre mondiale et à la manière dont les nouveaux alpinistes composent avec cet héritage du passé. Nous montrerons que «l'esprit de l'alpinisme» résiste, à bien des égards, aux transformations pourtant majeures qui touchent l'alpinisme, tant au niveau de son recrutement (marqué par une – relative, mais inédite – démocratisation et par une – encore plus relative – féminisation) que de ses modalités d'exercice (en particulier le développement de l'himalayisme).

Partie I

L'esprit de l'alpinisme : genèse d'une forme d'excellence

Dans cette première partie, nous regarderons comment l'alpinisme et, plus spécifiquement encore, le modèle d'excellence propre à l'alpinisme, ce que nous appellerons son « esprit », 1) apparaît, 2) est codifié, et 3) se diffuse. Au cœur de notre démonstration se trouve l'idée suivante : c'est dans l'Angleterre victorienne que se définit le socle d'un « esprit » de l'alpinisme, un esprit encore vivace aujourd'hui, bien que sorti de son contexte initial, à l'instar de l'esprit du capitalisme étudié par Max Weber.

Au-delà de l'objet singulier qu'est l'alpinisme, ce sont des questionnements sociologiques plus généraux qui sont soulevés ici, en premier lieu des questionnements relatifs à la genèse d'une activité et des principes qui la sous-tendent. Comment une pratique apparaît-elle ? Comment parvient-elle à s'autonomiser, si seulement elle y parvient ? Comment se dote-elle de règles ? Pourquoi est-elle représentée, pratiquée, comprise comme elle l'est ? Comment hiérarchise-t-elle ses pratiquants ? Ils appellent une analyse fine du contexte et des configurations d'acteurs propres à ce contexte, dans la lignée des travaux de Norbert Elias[1], mais aussi de Max Weber[2], dont nous reprenons la notion d'esprit. Nous montrerons que ce sont les *gentlemen* de l'Alpine Club qui donnent à l'alpinisme ses règles, ses valeurs, son « esprit », sa forme particulière d'excellence, que l'on peut seulement comprendre en revenant sur les propriétés sociales et les idéologies de ces hommes.

1. Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Press pocket, 1975 ; Norbert Elias et Eric Dunning, *Quest for Excitement. Sport and Leisure in the Civilizing Process*, Oxford, Blackwell, 1986.
2. Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, ouvr. cité.

Ce sont, de ce fait, des questionnements propres à la sociologie des élites qui seront également posés. La question de « l'élite » est centrale dans l'alpinisme, car on y observe une correspondance entre l'élite sociale, qui invente et codifie l'alpinisme, et l'élite sportive constituée des « grands alpinistes ». Cette correspondance est chose courante dans les pratiques sportives au XIXe siècle, pour la plupart inventées par la bourgeoisie ou l'aristocratie. Ce qui est spécifique à l'alpinisme, c'est son maintien au fil du temps et sa résistance pendant près d'un siècle à la démocratisation, avec des conséquences importantes sur la manière dont l'alpinisme, hier et encore aujourd'hui, est pensé par ses pratiquants : sport inventé, codifié, pratiqué par une élite, ce n'est pas sans raison que l'alpinisme est un sport « élitiste » (et le demeure à bien des égards).

Un dernier questionnement sociologique émerge : une activité peut-elle sortir de son cadre culturel habituel en restant identique ? Peut-elle se diffuser en emportant avec elle son « esprit » ? Ce modèle d'excellence va, en effet, circuler en dehors de l'Alpine Club. L'apparition précoce de l'alpinisme en Angleterre, sa codification par une bourgeoisie anglaise et la domination britannique sur l'alpinisme mondial pendant plusieurs décennies rend nécessaire la prise en compte de cette influence pour étudier les autres alpinismes apparus dans son sillage, comme l'alpinisme français. Cependant, il ne s'exporte pas tel quel, par exemple en France : il est imité, redéfini, réapproprié.

Chapitre 1

Des *gentlemen* anglais à l'origine de l'alpinisme

Pendant des siècles, les montagnes sont considérées comme des endroits à éviter. La naissance de l'alpinisme comme discipline sportive est ainsi, en premier lieu, conditionnée par un changement de représentation des montagnes : comment passe-t-on de la vision d'une montagne fondamentalement inhospitalière à celle d'une montagne « terrain de jeu » ? Pour le dire autrement, quelles sont les conditions sociales de possibilité de l'alpinisme ? Plus encore, quelles sont les conditions sociales qui permettent, par la suite, son autonomisation, c'est-à-dire sa constitution comme activité à part entière ? Les montagnes en effet voient peu à peu des hommes s'y rendre sans autre motif avoué que de les escalader. Ces hommes sont, en grande partie, issus d'un groupe, remarquablement homogène et fermé : ce sont des *gentlemen* anglais[1] du premier club alpin, l'Alpine Club (AC, 1857).

Vers une utilisation sportive de la montagne

La littérature et l'art en général sont des moyens pratiques pour percevoir les changements dans les représentations. La montagne n'y échappe pas : que ce soit à travers des œuvres littéraires, philosophiques, picturales, des récits de voyages puis d'ascensions, des articles de presse, ou encore des publications scientifiques, la place et le traitement accordés à la montagne, entre le XVIII^e^ siècle et la fin du XIX^e^ siècle, changent considérablement. De l'Antiquité à la fin du Moyen Âge, la montagne, domaine du surnaturel, inspire la terreur ; à partir des XV^e^ et XVI^e^ siècles, quelques savants

1. Paul Veyne, « L'alpinisme. Une invention de la bourgeoisie », *L'Histoire*, n° 11, 1979, p. 41-49.

commencent à s'y intéresser, tels Léonard de Vinci ou Pascal. L'intérêt scientifique demeure premier jusqu'au milieu du XIXe siècle. Vient s'y ajouter, à la fin du XVIIIe, un attrait esthétique pour les paysages influencé par le romantisme. Quant à l'utilisation « sportive » de la montagne, par la pratique de l'alpinisme, elle ne voit le jour qu'au milieu du XIXe siècle[2].

•

Des « monts affreux » aux « monts sublimes »

Avant le XVIIIe siècle, la plupart des récits de montagne décrivent des contrées hostiles peuplées de créatures surnaturelles, de bandits et d'hérétiques. Ce sont aussi des lieux où l'homme rencontre l'incommensurable. Le récit de son ascension du mont Ventoux par Pétrarque en 1336 est prétexte à la métaphore métaphysique et religieuse[3]. Les hommes ne fréquentent les montagnes qu'en des occasions précises : pèlerinages, campagnes militaires, chasse, recherche de cristaux. Quelques entreprises scientifiques ont lieu dès le XVIIIe siècle[4]. Les voyageurs, parmi eux la jeunesse dorée anglaise du « Grand Tour », tendent à éviter les montagnes. Cette représentation des « monts affreux »[5], influencée notamment par l'Église, perdure après le Siècle des lumières : même dans des ouvrages scientifiques, comme celui du naturaliste Scheuchzer (*Itinera per Helvetiae Alpinas Regiones*, 1723), on trouve encore des gravures de dragons.

C'est la passion des « glacières » au milieu du XVIIIe siècle, consécutive au voyage des Anglais Richard Pococke et William Windham sur ce qu'ils nomment la « Mer de Glace » en 1741, qui marque le vrai début d'une exploration scientifique des montagnes[6]. En 1770, le Genevois Jean-André Deluc, accompagné de son frère, escalade le mont Buet et rédige sa *Recherche sur les modifications de l'atmosphère* (1772). Signe que les perceptions des montagnes évoluent, les deux frères publient également un récit de l'ascension[7]. En 1787, le Suisse Horace Bénédict de Saussure

---

2. Nous reprenons la périodisation de Jacques Perret, *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme*, Grenoble, Belledonne, 1997, p. 32.
3. Enrico Camanni, « La métaphore en son jardin (alpin) », *L'Alpe*, n° 26, 2005, p. 6-10.
4. En 1700, le géodésien Cassini II fait l'ascension du Canigou et en Équateur, l'explorateur La Condamine aurait réalisé des mesures au sommet du Pichincha (4 800 mètres). Roger Frison-Roche et Sylvain Jouty, *Histoire de l'alpinisme*, Paris, Arthaud, 2003, p. 26.
5. Claire-Éliane Engel et Charles Vallot, *Les écrivains à la montagne. « Ces monts affreux… » (1650-1810)*, Paris, Delagrave, 1934 ; Claire-Éliane Engel et Charles Vallot, *Les écrivains à la montagne. « Ces monts sublimes… » (1803-1895)*, Paris, Delagrave, 1934.
6. La découverte des glaciers remonte au XVIIe siècle. Dès les années 1660, on commence à parler dans les cercles scientifiques de ces « montagnes glacées et cristallines d'Helvétie » (Robert Macfarlane, *Mountains of the Mind. A History of a Fascination*, Londres, Granta Books, 2008, p. 110).
7. Jean André et frère Deluc, *Relations de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*, s. l., s. n., 1776.



Illustration 1
Dragon du Wangserberg, pays de Sargans, Grisons, d'après le naturaliste Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733), *Ouresiphoites Helveticus, sive itinera per Helvetiae alpinas regiones*, 1723
Domaine public. Swi 607.23, Hougton Library, Harvard University.

(1740-1799) gravit le mont Blanc. Bien que poussé par un intérêt scientifique, il est parfois considéré comme le précurseur de l'alpinisme. Ses *Voyages dans les Alpes* sont lus dans toute l'Europe. Évoquons également, dans les Pyrénées, Louis Ferdinand Ramond de Carbonnière (1755-1827). Ce professeur de sciences naturelles réalise en 1802 l'ascension du mont Perdu et publie ses *Observations faites dans les Pyrénées* (1789) et son *Voyage au Mont-Perdu* (1801). Ces récits, parmi d'autres, contribuent à un engouement nouveau pour les Alpes et pour les récits de ces voyages.

La littérature, notamment romantique, participe également de cet engouement. Le poème *Die Alpen* (1729) d'Albrecht von Haller, tableau idyllique de la vie montagnarde, *La nouvelle Héloïse* (1761) de Jean-Jacques Rousseau, sont des ouvrages dont l'influence sur les représentations de la montagne est considérable. De manière inédite, ils décrivent leur émerveillement esthétique face aux (et dans les) montagnes, chose rare avant le milieu du XVIII[e] siècle[8]. La vision esthétique des montagnes va cependant prendre des formes différentes dans la littérature française et britannique.

D'un côté, une partie des artistes français adhère à l'idéologie rousseauiste d'une montagne régénératrice. Dans *La nouvelle Héloïse*, Jean-Jacques Rousseau décrit des paysages de moyenne montagne (le lac de Constance), prône un retour bénéfique à la nature et idéalise les habitants

8. Robert Macfarlane, *Mountains of the Mind*, ouvr. cité, p. 249-250.

des montagnes, de « bons sauvages » au contact desquels une régénération morale et sociale devient possible[9]. Chez Rousseau, il n'est nullement question de s'aventurer dans les hauteurs. Cette structure imaginaire sera la base sur laquelle se grefferont les voyages aux glacières des couches aisées de la population et de nombreux écrivains. Ainsi, chez Marc-Théodore Bourrit en 1787, « les [habitants de la vallée du Castre] sont des êtres très heureux [...]. C'est là encore où toutes les familles sont parentes, où tous se regardent comme des frères, où un malheur particulier intéresse toute la peuplade, et où les querelles, les procès, si fréquents ailleurs, sont absolument inconnus [...]. C'est cette innocence qui rend inutile la présence d'un pasteur »[10].

En Angleterre, c'est une tout autre influence, celle d'Edmund Burke, qui s'exerce. Dans sa *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* (1757), Burke s'intéresse aux effets des « terribles objets » que sont les « sombres forêts » (*gloomy forests*), ou les « contrées sauvages balayées par les vents » (*howling wilderness*)[11]. La montagne, c'est le « Sublime », incontrôlable, incommensurable, démesuré, figeant l'homme dans un sentiment mélangé de terreur et de plaisir, provoqué par les avalanches, les précipices, la proximité du danger – tant que celui-ci ne « presse pas de trop près ». L'esthétique du Sublime déclenche en Angleterre un attrait fiévreux pour les paysages grandioses : mers déchaînées, déserts brûlants, montagnes glacées. Byron (*Childe Harold's Pilgrimage*, *Manfred*), Shelley (*Mont Blanc*), Mary Shelley (*Frankenstein*), Coleridge (*Hymn before Sunrise, in the Vale of Chamouni* [« Hymne avant le lever du soleil dans la vallée de Chamouni »]), Wordsworth (*Prelude*), sont autant de poètes ayant célébré la montagne et dont les textes empruntent à l'esthétique du Sublime. « Rochers, monceaux de glace / Avalanche tonnante, et qu'un souffle déplace / Tombez, et brisez-moi !... »[12], écrit Byron dans *Manfred* (1817).

Si la nature sauvage attire autant les Britanniques, c'est aussi parce que le Royaume-Uni est le premier pays, dès les années 1760, à connaître la révolution industrielle. Les conséquences (croissance démographique, urbanisation, transformation du paysage agricole, pollution) sont rapidement visibles et dénoncées par certains intellectuels (John Stuart Mill, John

9. Jean-Paul Bozonnet, « Un siècle d'imaginaire dans les Alpes », *L'espace alpin et la modernité. Bilans et perspectives au tournant du siècle*, D. J. Grange éd., Grenoble, PUG, 2002, p. 341.
10. Marc-Théodore Bourrit, *Nouvelle description des glacières, vallées de glace et glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes, de Savoye, de Suisse et d'Italie*, s. l., s. n., 1787, p. 144-145.
11. Edmund Burke, *A Philosophical Enquiry into the Origin of our Ideas of the Sublime and Beautiful* [1757], Oxford, Oxford University Press, 2008, p. 60.
12. Lord Byron, *Manfred* [1817], Paris, s. n., 1856, p. 18.

Ruskin, etc.). L'attrait pour une nature sauvage et imprévisible s'en trouve exacerbé. À la fin du XVIII^e siècle, on crée en Angleterre des artefacts de nature sauvage : des jardins (à l'anglaise), des lacs et des grottes, même des collines. On peint la nature. William Turner visite les Alpes en 1802 et en tire un carnet de croquis qui sera célébré par John Ruskin et inspirera de nombreux peintres. *Le voyageur au-dessus de la mer de nuages* (1818), célèbre tableau de Friedrich, est reproduit en masse en Angleterre[13]. En peinture comme en littérature, l'esthétique du Sublime est devenue la façon conventionnelle de regarder et de décrire les montagnes.

•

Des montagnes regardées aux montagnes escaladées

À la fin du XVIII^e siècle, les touristes britanniques affluent sur les sites alpins proches des grands glaciers, comme Chamonix ou Zermatt, mais aussi dans les massifs plus accessibles des îles Britanniques. De nombreux artistes participent de ce nouveau tourisme. C'est l'époque où Thomas Gray écrit son *Journal of a Visit to the Lake District in 1769* (publié en 1775) et le D^r Johnson son *Journey to the Western Islands of Scotland* (1775). Dès le début du XIX^e siècle, certains artistes commencent à chercher l'inspiration directement dans les hauteurs. Samuel Coleridge (1772-1834), auteur de l'« Hymne avant le lever du soleil dans la vallée de Chamouni » était un adepte de la marche dans les massifs britanniques. En 1802, en redescendant du Scafell Peak (973 mètres), une erreur d'itinéraire le conduit à s'engager dans une cheminée rocheuse. Coleridge évoque l'état de « transe délicieuse »[14] dans lequel il fut alors plongé : le danger réel, vécu, est décrit comme une source de plaisir.

Il faut attendre la génération suivante pour qu'un autre Anglais, John Ruskin (1819-1900), mette en mots ce sentiment nouveau. Ruskin a lu Saussure et s'est rendu plusieurs fois dans les Alpes, dès l'âge de quatorze ans. Dans son essai *Modern Painters* (volume 4, 1856), il décrit les montagnes comme « début et fin de tout paysage naturel »[15] et les présente comme un moyen pour l'homme de se découvrir à travers la recherche du danger. Dans une lettre à son père, il écrit en 1863 :

> Si nous nous rendons dans un endroit dangereux et rebroussons chemin, quand bien même il serait parfaitement juste et sage d'agir ainsi, notre caractère a quand même souffert quelque légère

13. Robert Macfarlane, *Mountains of the Mind*, ouvr. cité, p. 157.
14. Samuel T. Coleridge, « Lettre à Sara », *Collected Letters of Samuel Taylor Coleridge*, Oxford, Clarendon Press, 1956, vol. 2, p. 842.
15. John Ruskin, *Modern Painters*, Londres, Smith, Elder and Co, 1856, vol. 4, p. 353.

> détérioration ; nous sommes dans une certaine mesure plus faibles, moins vivants, plus efféminés, plus enclins aux passions et aux erreurs futures ; tandis que si nous subissons le danger, quand bien même il serait apparemment irréfléchi et stupide d'aller à sa rencontre, nous ressortons de cette rencontre en hommes meilleurs et plus forts, prêts pour toute sorte de travail et d'épreuve, et rien d'autre que le danger ne produit cet effet.[16]

C'est cette partie de l'œuvre de Ruskin, la recherche du danger (surtout restée au stade théorique en ce qui le concerne) que les premiers alpinistes retiendront[17]. Pour Ruskin, en faisant de l'ascension leur objectif premier, ils vont cependant trop loin : conquérir une montagne, c'est la désacraliser. Dans *Sesame and Lilies* (« Sésame et les lys », 1865), il écrit une diatribe demeurée célèbre :

> Vous avez méprisé la nature, c'est-à-dire toutes les sensations profondes et sacrées des spectacles naturels. Les révolutionnaires français ont fait des écuries des cathédrales de France ; vous avez fait des champs de courses avec les cathédrales de la terre. Votre unique conception du plaisir est de rouler dans des wagons de chemins de fer autour de leurs nefs et de prendre vos repas sur leurs autels.[18]

L'alpiniste Leslie Stephen (1832-1904), un des premiers présidents de l'AC, lui répond dans son ouvrage *The Playground of Europe* (1871). Se démarquant à la fois de la « vieille école » (*the old school*) de ceux qui craignaient les montagnes, et de la « nouvelle école » (*the new school*) de ceux qui se contentaient, comme Ruskin, de les admirer, Stephen se place avec les autres alpinistes dans une troisième catégorie faite de ceux qui ne les apprécient que par « des heures de labeur [et] d'effort musculaire acharné »[19] : « Si tous les hommes bons et sages aiment nécessairement les montagnes, ceux qui les aiment le mieux sont ceux qui ont parcouru le plus longtemps leurs moindres recoins et ont le plus mis leurs vies et celles de leurs guides en danger dans leur tentative d'y ouvrir de nouvelles voies »[20].

Une fois les premiers alpinistes apparus, un autre phénomène décisif va aider à la popularité de l'alpinisme britannique naissant : sa médiatisation. Les ascensions du mont Blanc sont de véritables expéditions qui font l'objet de récits, certains devenant des best-sellers, à l'instar de *Narrative of a Journey from the Village of Chamouni to the Summit of Mont Blanc* (Mark

16. John Ruskin, « "The discipline of danger", Chamouni, October 3, 1863 », *The Complete Works of John Ruskin*, E. T. Cook et A. Wedderburn éd., 1903-1912, vol. 18, p. 21, note 2.
17. André Hélard, *John Ruskin et les cathédrales de la Terre*, Chamonix, Guérin, 2005.
18. John Ruskin, *Sésame et les lys*, traduction de M. Proust, Paris, Mercure de France, 1906, p. 132.
19. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 321.
20. *Ibid.*, p. 69.

Beaufoy, 1819) ou de *Narrative of an Ascent to the Summit of Mont Blanc on the 8th and 9th August, 1827* (John Auldjo, 1828). Dans les années 1820 et 1830, à Londres, on pouvait visiter un «alporama», plateforme circulaire plongée dans le noir entourée à trois cent soixante degrés d'une représentation de la chaîne du Mont-Blanc. Une pièce de théâtre, *The Story of Mont Blanc*, fait salle comble. Elle est tirée du récit épique de l'ascension du mont Blanc en 1851 par Albert Smith (1816-1860), un journaliste qui saura mettre en scène son «exploit»: on y trouve des crevasses terrifiantes, des gouffres sans fond et autres orages de glace[21]. L'historien et alpiniste Ronald Clark considère Smith comme un des «prophètes» de l'alpinisme victorien, pour avoir fait découvrir l'alpinisme au grand public, et non seulement à un petit groupe d'individus éduqués[22]. Pour autant, nous verrons que les alpinistes se recruteront quasi exclusivement au sein des classes supérieures.

Les Britanniques exercent une véritable hégémonie sur l'alpinisme tout au long du XIXe siècle. Cette domination est d'abord visible sur le mont Blanc: d'abord escaladé par une cordée française en 1786 (le docteur Paccard et le guide Balmat), puis par le Suisse de Saussure l'année suivante, il est ensuite pris d'assaut par les Britanniques, auteurs de vingt-six des quarante ascensions effectuées entre 1786 et 1853. On ne compte pas moins de dix-neuf ascensions par des Britanniques en 1874 et en 1879 (contre quatre et huit par des Français)[23]. La tendance s'inverse à partir de 1880, mais, à cette date, l'ascension du mont Blanc n'est plus considérée comme un exploit et les Britanniques commencent déjà à s'attaquer à l'Himalaya. Après le mont Blanc, le second grand sommet des Alpes à être escaladé par des Français est la Meije en 1877, si l'on met de côté le Pelvoux, dont la première est généralement attribuée à l'Anglais Whymper en 1864, mais qui aurait été gravi dès 1830 par le capitaine Durand.

Est-il pertinent de faire débuter l'alpinisme à la première ascension du mont Blanc en 1786? En réalité, pendant plusieurs décennies, le mont Blanc est presque l'unique sommet escaladé. L'alpinisme comme activité à part entière ne débute vraiment qu'à partir du moment où on commence à s'attaquer à d'autres montagnes, dans un but exclusif de conquête, dénué de motivations scientifiques ou artistiques. Cette période, qui commence

21. Albert Smith, *The Story of Mont Blanc*, Londres, D. Bogue, 1853, p. 190-194. Sur l'influence de Smith sur la popularisation de l'alpinisme comme «sport», voir Peter H. Hansen, «Albert Smith, the Alpine Club, and the Invention of Mountaineering in Mid-Victorian Britain», *Journal of British Studies*, vol. 34, n° 3, 1995, p. 300-324.
22. Ronald W. Clark, *The Victorian Mountaineers*, Londres, B. T. Batsford, 1953, p. 48.
23. Dominique Lejeune, *Les «alpinistes» en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle: vers 1875-vers 1919. Étude d'histoire sociale, étude de mentalité*, Paris, Éditions du CTHS, 1988, p. 43.

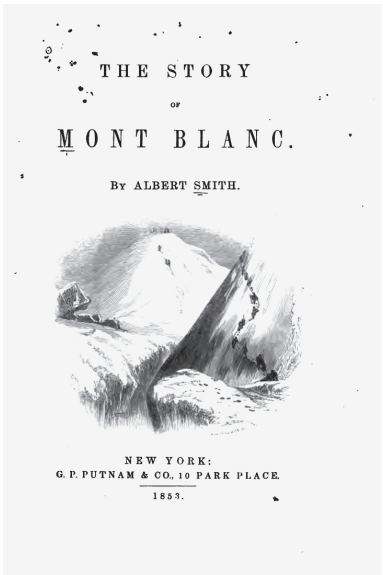


Illustration 2
Couverture du livre *The Story of Mont Blanc* (1853) d'Albert Smith
Domaine public. Bibliothèque de Harvard University.

dans les années 1840-1850, est particulièrement fructueuse pour les Britanniques, au point que ces derniers la désigneront comme l'«âge d'or» et la borneront avec précision: elle commence en 1854 (ascension du Wetterhorn par Alfred Wills) et se clôt en 1865 (ascension du Cervin par Edward Whymper)[24]. Au cours de ces onze années, trente-neuf ascensions de sommets alpins majeurs sont réalisées, dont trente et une par des cordées anglaises. L'Alpine Club, premier club alpin au monde, est créé en 1857. L'objectif pour les alpinistes d'alors est simple: escalader des sommets vierges («faire une première»), par la voie la plus simple (la «voie normale»).

L'alpinisme est d'apparition plus tardive en France: le Club alpin français (CAF) voit le jour près de vingt ans après l'AC, en 1874. C'est le dernier-né des clubs alpins européens. On parle d'ailleurs rarement

24. Ces dates peuvent porter à critique: le Wetterhorn avait déjà été escaladé en 1844, tout comme d'autres grands sommets alpins: le Vélan en 1779; le Grossglockner en 1800; la Jungfrau en 1810; le Breithorn de Zermatt en 1813; le Pelvoux; le Finsteraarhorn en 1829; le Galenstock en 1845 (Jacques Perret, *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme*, ouvr. cité, p. 44).

d'alpinisme français avant cette période[25]. Les historiens ont cependant tendance à oublier une catégorie d'individus qui a pourtant pris part à presque toutes les premières avant les années 1880 : les guides, rassemblés dès 1821 dans la Compagnie des guides de Chamonix. Cette oblitération des guides est notamment due au fait qu'ils ne sont pas considérés par les Anglais, leurs principaux employeurs, comme des alpinistes à part entière. Leur nom figure en seconde place parmi les auteurs des ascensions nouvelles. Les guides vont d'ailleurs rarement en montagne sans client, préférant toucher le salaire qui récompense une « première ». Souvent paysans, ils ont saisi l'opportunité financière que constituait l'alpinisme, dans des régions en retard économique[26]. Nous reviendrons sur leur statut dans les chapitres suivants.

Les points que nous avons abordés précédemment ne permettent pas de répondre entièrement à la question de savoir pourquoi les Britanniques sont les premiers à former un club alpin et à promouvoir une conception sportive, « pour elle-même », de l'alpinisme. Tout au plus fournissent-ils quelques pistes. Parmi les facteurs non encore évoqués, un contexte économique et politique favorable. Le Royaume-Uni traverse une période de paix entre 1815 et 1914 (à l'exception de la lointaine guerre de Crimée de 1854-1856). La situation est bien différente en France, où l'instabilité politique repousse la création d'un club alpin. Nous complèterons la réponse à cette question au fil de l'ouvrage. L'apparition de l'alpinisme et son succès initial au Royaume-Uni sont le résultat d'une conjonction de facteurs influençant les représentations et les goûts d'une partie de la population – des hommes éduqués, lettrés, exposés aux grandes idéologies de leur temps. Nous avons déjà évoqué précédemment le courant du romantisme. Nous aborderons d'autres influences par la suite. Parmi elles, l'impérialisme, le darwinisme social, ou encore l'*athleticism*.

•

De l'alpinisme pour la science à l'alpinisme pour lui-même

La création de l'AC en 1857 permet de parler de l'alpinisme comme d'une activité à part entière, autonomisée, sinon en voie d'autonomisation, détachée de finalités extérieures. « Je dois reconnaître que l'alpinisme, au sens

25. C'est le choix fait dans les deux thèses sur l'alpinisme français : Dominique Lejeune, *Les « alpinistes » en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle*, ouvr. cité ; Olivier Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950*, ouvr. cité.
26. Sur ce sujet, voir Françoise Loux, *Guides de montagne. Mémoire et passions*, Grenoble, Didier-Richard, 1988 et Renaud de Bellefon, *Histoire des guides de montagne. Alpes-Pyrénées. 1760-1980*, Bayonne, Cairn Milan, 2003.

où je l'entends, est un sport [...] – tout comme le sont le cricket, l'aviron ou le *knurr and spell* et je n'ai aucune envie de le placer sur un plan différent»[27], écrit Leslie Stephen, alors président de l'AC, en 1866 : les finalités de loisir ou «sportives» de l'alpinisme sont passées au premier plan. Si la dimension scientifique pouvait encore servir à justifier cette pratique quelques années auparavant, les règles d'admission à l'AC témoignent déjà de cette dimension sportive : les nouveaux membres, pressentis par deux parrains issus du club et élus à l'unanimité, devaient avoir effectué un certain nombre d'ascensions de plus de 4 000 mètres.

Nous pouvons observer ce changement au travers de quatre membres de l'AC de générations différentes : James D. Forbes (1809-1868) a presque cinquante ans quand le club voit le jour ; John Tyndall (1820-1893) en a trente-sept ; Leslie Stephen (1832-1904), l'un de ses créateurs et présidents, a vingt-cinq ans ; Edward Whymper (1840-1911) est encore adolescent.

James D. Forbes (1809-1868)

James David Forbes fait partie des précurseurs qui pratiquaient encore principalement un alpinisme scientifique. Fils d'un riche banquier, il étudie à l'université d'Édimbourg. Comme nombre de jeunes bourgeois et aristocrates, il effectue son «Grand Tour» d'Europe à l'âge de seize ans, et découvre la Mer de Glace sous la direction d'un grand guide de l'époque, Cachat le Géant. Fellow à la Royal Society à vingt-trois ans et professeur de philosophie naturelle à l'université d'Édimbourg l'année suivante, il bénéficiait de longs congés annuels pour explorer les Alpes (le trajet durait environ vingt jours) et en étudier les glaciers. Ses voyages alpins font sa renommée dans le petit monde en formation de l'alpinisme. Il est l'auteur de plusieurs premières (avec guides) : des sommets du Dauphiné, le circuit du mont Viso, la première britannique de la Jungfrau. Alors que toutes ses ascensions sont effectuées dans un but scientifique – l'étude des glaciers –, ses comptes rendus, notamment son *Travels through the Alps of Savoy* (1843), laissent percevoir des motifs mêlés ; la conquête le dispute à la science :

> Heureux le voyageur qui [...], établi dans quelque abri de montagne avec ses livres, commence son premier jour de marche à travers les Alpes dans le matin tranquille d'un long jour de juillet, [...] où il voit le champ de sa campagne d'été étalé devant ses yeux, ses merveilles,

27. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 308.

ses beautés, et ses difficultés [ne demandant qu'] à être expliquées, admirées, et surmontées.[28]

John Tyndall (1820-1893)

John Tyndall est lui aussi un scientifique et un Fellow à la Royal Society, de onze ans le cadet de Forbes, dont il ne partage pas, cependant, les origines sociales. Fils d'un brigadier irlandais, il fait ses études secondaires dans une école publique (*grammar school*)[29]. À vingt ans, il devient ingénieur, puis reprend ses études jusqu'au doctorat et devient membre du X Club, qui regroupe des penseurs comme Huxley, Hooker, Spencer et prône une « dévotion à la Science non entravée par un quelconque dogme religieux »[30]. Attiré dans les Alpes avec Huxley par la controverse scientifique sur les glaciers, qui l'oppose à Forbes, Tyndall avoue en 1862 : « Les glaciers et les montagnes représentent pour moi un intérêt au-delà du scientifique »[31]. À une époque où l'alpinisme est en pleine construction, la décennie qui le sépare de Forbes induit une différence significative dans leurs manières de l'envisager. Après *The Glaciers of the Alps* (1860), Tyndall publie *Hours of Exercise in the Alps* (1871) où il décrit son goût pour les ascensions en solitaire, une pratique alors condamnée :

> Quand ce que vous faites est clairement en votre pouvoir, quand une longue pratique vous a permis de faire confiance à votre œil et à votre jugement pour détecter les crevasses, à votre piolet pour mater les plus sérieuses difficultés, c'est une expérience entièrement nouvelle que celle d'être seul en ces lieux.[32]

Si le prétexte scientifique est ici absent, Tyndall n'allait pas encore jusqu'à considérer l'alpinisme comme un loisir à part entière : « Je ne pense pas que j'aurais pu passer tout mon temps à parcourir seul les Alpes [écrit-il en 1871]. L'alpinisme était pour moi prétexte à mille autres activités »[33]. Forbes était l'exemple du « scientifique-alpiniste » de la première moitié

28. James D. Forbes, *Travel through the Alps of Savoy and other Parts of the Pennine Chain* [1843], Londres, A. and C. Black, 1900, p. 14.
29. Arthur S. Eve et Clarence H. Creasey, *Life and Work of John Tyndall*, Londres, Macmillan, 1945, p. 3.
30. K. Theodore Hoppen, *The Mid-Victorian Generation. 1846-1886*, Oxford, Clarendon, 1998, p. 488.
31. Cité par Trevor Braham, *When the Alps Cast their Spell. Mountaineers of the Alpine Golden Age*, Glasgow, In Pinn, 2004, p. 52.
32. John Tyndall, *The Glaciers of the Alps. Mountaineering in 1861* [1861], Londres, J. M. Dent and Sons, 1906, p. 257.
33. Préface à la première édition de John Tyndall, *Hours of Exercise in the Alps*, s. l., s. n., 1871.

du XIXe siècle. Tyndall celui de l'«alpiniste-scientifique» du milieu du XIXe siècle.

Leslie Stephen (1832-1904)

Les hommes de la génération suivante seront véritablement des «alpinistes», à l'instar de Leslie Stephen. Issu d'une grande famille d'intellectuels et d'hommes influents, fils de Sir James Stephen (sous-secrétaire aux colonies) et père de Virginia Woolf, il est professeur de philosophie à Cambridge. Pour lui, l'alpinisme est une activité à part entière et, plus encore, un «sport». Il se brouille à ce sujet avec Tyndall, en 1866, après s'être moqué des alpinistes-scientifiques dont ce dernier faisait partie:

> «Et quelles observations philosophiques avez-vous faites»? s'inquiétera l'un de ces fanatiques qui, selon un raisonnement complètement incompréhensible à mes yeux, ont d'une manière ou d'une autre irrévocablement associé l'alpinisme à la science. Je leur réponds que la température était approximativement (je n'avais pas de thermomètre) 212 °F en dessous de zéro. Quant à l'ozone, s'il y en avait dans l'atmosphère, il m'a bien dupé. Comme nous n'avions pas, heureusement, de baromètre, je suis incapable de donner les informations habituelles sur notre déviation par rapport à l'altitude correcte, mais la carte indique 13855 pieds.[34]

Lorsque la polémique éclate entre les deux hommes, Stephen exprimait un point de vue partagé: l'alpinisme était devenu une activité à part entière et les hommes comme Tyndall les représentants d'une forme d'alpinisme en voie d'extinction. Preuve de cette autonomisation, on parle de l'alpinisme comme d'une activité singulière. En réaction au succès des différents volumes de *Peaks, Passes, and Glaciers* (dès 1859), le *Times* publie un article où sont critiquées les ambitions de «cette étrange secte dévolue à l'ascension de montagnes»[35]. Stephen, quelques années plus tard, se souvient de cet article qui «ridiculisait [l'AC] sans méchanceté» et qui «conduisit rapidement l'AC à devenir le synonyme d'un groupe de fous inoffensifs»[36]. Ces critiques initiales envers l'alpinisme, plutôt bienveillantes, contribuent aussi à singulariser le groupe des alpinistes,

---

34. Leslie Stephen, «Ascent of the Rothhorn», *Alpine Journal*, vol. 2, 1866, p. 67-79, ici p. 76.
35. «Alpine Travelling», *The Times*, 1862.
36. «*It was treated with good-humoured ridicule in the Times; and the Alpine Club speedily became a byword for a set of harmless lunatics*» (Leslie Stephen, «On Alpine Climbing», *British Sports and Pastimes*, A. Trollope éd., Londres, Virtue, 1868, p. 257-289, ici p. 267). Stephen écrit également dans la préface de la première édition de Playground qu'il dédie le livre «à ses confrères les fous» («*those fellow lunatics*»).

qui commencent à la même époque à se mettre en scène comme des individus différents, voire incompris, et à faire advenir l'alpinisme comme pratique à part.

Edward Whymper (1840-1911)

La conception qu'en avait Edward Whymper le confirme. Dans la préface de *Scrambles amongst the Alps in the Years 1860-69* (1871), il précise d'emblée que « ces escalades dans les Alpes étaient des excursions de vacances » et qu'elles « relèvent du sport, et de rien d'autre ». Whymper se décrit, en effet, « stimulé par [ses] échecs successifs » sur le Cervin et « déterminé à trouver une voie ou à le prouver vraiment inaccessible »[37]. Stephen, dans son compte rendu de *Scrambles amongst the Alps* publié dans l'*Alpine Journal* (*AJ*), la revue de l'AC, voit précisément en Whymper l'incarnation de « l'esprit » de l'alpinisme britannique et l'auteur du plus grand des livres « d'aventure alpine ». Stephen célèbre la détermination sans faille de celui qui planifiait soigneusement ses ascensions, sa « passion folle du risque, qui ne peut être justifiée que par des buts scientifiques »[38].

Si l'alpinisme en vient à être pensé comme une activité à part entière, détachée de ses finalités scientifiques et esthétiques, il ne constitue pas pour autant, à cette époque, l'activité principale de ses pratiquants. Elle le deviendra seulement après la seconde guerre mondiale. Dérivée du sport amateur, la conception en vigueur de l'excellence alpinistique faisait de l'alpinisme un loisir, un « sport » au sens de « divertissement », dans lequel il aurait été indigne d'un *gentleman* de trop s'investir. C'est cette filiation avec une certaine conception du sport, et les hiérarchies pratiques et symboliques qui en découlent, que nous étudierons au chapitre suivant.

L'élite de l'alpinisme : une élite sociale, sportive, masculine

Du fait de l'hégémonie exercée pendant plusieurs décennies par les Britanniques, notamment dans les Alpes, il est indispensable de regarder du côté de l'AC pour comprendre comment s'est initialement codifié l'alpinisme, d'autant que, jusqu'à l'entre-deux-guerres, l'alpinisme anglais, centré sur

37. Préface de Edward Whymper, *Scrambles amongst the Alps in the Years 1860-69*, Londres, Murray, 1871.
38. Leslie Stephen, « Review of Scrambles amongst the Alps, by E. Whymper », *Alpine Journal*, vol. 5, 1872, p. 236-240, ici p. 239.

l'AC, demeure très homogène tant dans son recrutement que dans son idéologie :

> L'Alpine Club [...] avait commencé comme un *social club* pour le petit groupe qui avait inventé et développé le sport qu'est l'alpinisme. Pendant presque soixante ans, au moins jusqu'en 1914, il avait compté parmi ses rangs presque tous les meilleurs et les plus intrépides alpinistes. Le récit de leurs hauts faits dans l'*Alpine Journal* représentait l'histoire complète des progrès généraux de l'alpinisme.[39]

Ces propos, tenus par l'alpiniste Jack Longland (1905-1993), donnent une idée assez précise de l'homogénéité de l'AC, une homogénéité garantie par une triple sélection : sociale, sexuée, sportive. L'alpinisme moderne, en effet, est inventé par des *gentlemen* du milieu de l'ère victorienne. Du fait de cette triple fermeture, les effectifs du club restent faibles. Il ne compte que trente-quatre membres en 1858, trois cent quatre en 1870, et six cent cinquante et un en 1905[40]. Ce nombre restreint a des conséquences importantes sur la codification de l'alpinisme, car ce petit groupe, sans être complètement monolithique, garantit un consensus quant aux manières d'envisager l'alpinisme. Cela est loin d'être le cas dans les clubs continentaux comme le CAF, qui compte plus de cinq mille membres en 1885, après dix ans d'existence, et plus de six mille en 1909[41]. Les oppositions qui traversent l'AC sont surtout générationnelles. Cet entre-soi, qui perdure près d'un siècle, permet la cristallisation et le maintien d'une conception toute spécifique de l'alpinisme, véritable « fait social »[42], dont on voit la contrainte s'exercer avec l'arrivée dans l'élite de l'alpinisme des premiers *outsiders* sociaux, dans l'entre-deux-guerres : ils se trouvent confrontés à cette conception ancrée qu'il n'est pas aisé de remplacer ni même d'altérer.

Du fait de la sévérité de son recrutement, l'AC, pendant longtemps, reste réservé à l'élite de l'alpinisme (britannique, mais aussi européenne dans les années 1850-1870). Le club, en ce sens, présente un moyen idéal pour étudier l'excellence en alpinisme, puisqu'il rassemble, peu ou prou, pendant une période étendue, son élite[43]. Qui sont les membres de l'AC entre les années 1850 et la première guerre mondiale ? Quelle est la

---

39. Jack Longland, « Between the Wars », *Alpine Journal*, vol. 62, 1957, p. 83-97, ici p. 93.
40. Michel Tailland, « L'Alpine Club. 1857-1914 », *L'invention de l'alpinisme. La montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée, 1786-1914*, O. Hoibian éd., Paris, Belin, 2008, p. 29-73, ici p. 38.
41. Pour une analyse de l'alpinisme français au même moment, voir Olivier Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950*, ouvr. cité.
42. Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, 1894. En ligne : [http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/regles_methode/regles_methode.html], p. 15.
43. Nous avons pu le constater par nous-même : à une ou deux exceptions près, les alpinistes de notre reconstitution de l'élite sur la période antérieure à la première guerre mondiale appartiennent également à l'AC. Jusqu'aux années vingt, la structure sociale de l'AC et celle de notre reconstitution restent très similaires.

composition interne de ce groupe et quelle est sa place au sein de la société britannique ?

•

L'Alpine Club, morphologie d'un groupe fermé

Plusieurs analyses statistiques des registres de l'AC à partir de 1857 ont permis de dresser un tableau assez précis de sa composition. Ces analyses, complexes, sont en partie explicitées dans l'addendum méthodologique en fin d'ouvrage[44]. Les résultats de Peter H. Hansen sur la période 1857-1890 (huit cent un alpinistes) permettent de constater que l'AC recrute uniquement parmi les classes aisées. On y trouve des juristes (avocats, juges), qui forment près d'un tiers des effectifs dans les années 1850 (et 21,7 % dans les années 1880) ; des hommes d'affaires (banquiers, industriels, etc.), 24 % dans les années 1880 ; des professeurs du secondaire et du supérieur, parmi eux les *dons* (professeurs) des *public schools* (leur part passe de 4,7 % à 11,2 %) ; des membres du clergé (9,4 % des effectifs du club dans les années 1850 et 6,8 % dans les années 1880) ; des professions médicales (médecins, chirurgiens, dentistes, etc.) ; des scientifiques (ingénieurs, cartographes, physiciens, géographes, archéologues) ; des militaires haut gradés (surtout des officiers) ; quelques professions artistiques (écrivains, peintres, architectes) ; des hauts fonctionnaires ; des rentiers ou « *gentlemen* sans profession déclarée » (5,3 % des effectifs en moyenne sur la période). L'évolution des parts respectives de chaque groupe professionnel au sein du club reflète en partie les reconfigurations qui ont lieu à la même époque dans la bourgeoisie anglaise[45], même si certains groupes (les professions juridiques) sont surreprésentés. Tout comme l'alpinisme est une invention de la bourgeoisie[46], l'AC est un club bourgeois formé de *gentlemen*. Seuls 10 % des membres du club (soixante-douze personnes) sont nobles (dont la moitié de naissance), essentiellement des membres de la *gentry* et non de la grande noblesse.

« Bourgeoisie », « *gentlemen* », « *middle class* », ces termes, parfois utilisés de manière interchangeable, méritent d'être explicités et

---

44. Pour une comparaison et une analyse fine de ces données, voir la thèse en ligne. Nous nous appuyons, dans ce paragraphe, sur l'analyse de Peter H. Hansen, *British Mountaineering, 1850-1914*, thèse de doctorat soutenue à l'université Harvard, 1991, p. 463-470. Michel Tailland, *Les alpinistes victoriens*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1996, et Thomas S. Blakeney, « Some Statistics of Alpine Club membership », *Alpine Journal*, vol. 58, 1952, p. 127-128, fournissent, chacun de leur côté, des résultats semblables.
45. Sur ces questions, voir Eric Hobsbawm, « La *middle class* anglaise », *Les bourgeoisies européennes au XIXe siècle*, J. Kocka éd., Paris, Belin, 1996, p. 101-129.
46. Paul Veyne, « L'alpinisme, une invention de la bourgeoisie », art. cité.

contextualisés, d'autant que la seconde moitié du XIXe siècle voit une recomposition de la structure sociale britannique. La *middle class* correspond à ce que l'on appelle en français la bourgeoisie. Les frontières sont néanmoins plus floues au Royaume-Uni qu'en France, ce qui conduit Eric Hobsbawm à la définir comme « l'ensemble des groupes situés entre l'aristocratie et les classes inférieures, petite bourgeoisie et monde du travail »[47]. Aussi les traducteurs d'Eric Dunning et de Kenneth Sheard emploient-ils le qualificatif « bourgeois » pour désigner la « classe moyenne supérieure en ascension », qualifiée parfois de « classe dirigeante émergente », à l'opposé de la classe dirigeante établie (formée de l'aristocratie et de la *gentry*)[48]. De même, la traductrice de Leonore Davidoff et Catherine Hall choisit-elle de traduire *middle class* par « bourgeoisie »[49]. Tant Dunning et Sheard que Davidoff et Hall n'hésitent d'ailleurs pas, dans le texte original anglais, à utiliser *bourgeoisie* (en français) comme équivalent de *middle class*. Chez les premiers :

> La *middle class* était différenciée de manière interne, par exemple en termes de propriété, entre la « grande » et la « petite » *bourgeoisie*, en termes d'occupations, entre les franges des affaires, cléricales et des *professions*, et en termes de prestige entre les strates de l'« *upper middle* », du « *middle middle* » et du « *lower middle* ».[50]

La *middle class* décrite par Davidoff et Hall comprend « des artisans, des fermiers, des petits chefs d'entreprise, des enseignants, des petits fonctionnaires, des avocats, des écrivains, des pasteurs, parfois fortunés, mais toujours dans l'impossibilité d'asseoir leurs ressources sur la propriété terrienne et sur les réseaux d'interconnaissance de la noblesse »[51]. Par comparaison, les membres de l'AC appartiennent plutôt à la *middle-middle class* et à la *upper-middle class*, assimilées par François Bédarida à la « bonne bourgeoisie » et à la « haute bourgeoisie »[52]. L'analyse de Davidoff et Hall s'arrête en 1850, début de notre analyse. Pour eux, les *bourgeois* ont un niveau de vie élevé (en moyenne 150 livres par an), tirent un revenu d'un métier dont les principales branches sont le commerce, les *professions* et l'industrie. Au fil du XIXe siècle, ces branches se reconfigurent.

---

47. Eric Hobsbawm, « La *middle class* anglaise », art. cité., p. 110.
48. Eric Dunning et Kenneth Sheard, « La séparation des deux rugbys », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 79, 1989, p. 92-107.
49. Notes sur la traduction de Leonore Davidoff et Catherine Hall, *Family Fortunes. Hommes et femmes de la bourgeoisie anglaise. 1780-1850*, Paris, La Dispute, 2014, p. 20.
50. Eric Dunning et Kenneth Sheard, *Barbarians, Gentlemen and Players. A Sociological Study of the Development of Rugby Football*, New York, New York University Press, 1979, p. 131.
51. Notes sur la traduction de Leonore Davidoff et Catherine Hall, *Family Fortunes*, ouvr. cité, p. 20.
52. François Bédarida, *La société anglaise. Du milieu du XIXe siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1990, p. 83.

Les *professions*, cette catégorie hybride et propre à l'histoire britannique, formées à l'origine de trois groupes – le clergé, les professions juridiques et les professions médicales –, voient leur part dans la population active augmenter de 154 % entre 1841 et 1881[53]. Elles incluent peu à peu les officiers, architectes, ingénieurs, comptables, professeurs, journalistes, ou encore employés de bureau[54].

L'AC tire ainsi une grande partie de son vivier de la bourgeoisie urbaine qui apparaît et se développe dans le sillage des révolutions industrielles. Si l'on additionne les membres de la *gentry*, des *professions* et de la bourgeoisie industrielle, commerciale et financière, on obtient 99 % des effectifs du club entre 1857 et 1890 (et 98 % des effectifs entre 1891 et 1957[55]), alors que ces groupes – qui forment le gros de la *upper class* et *upper-middle class* – représentent moins de 4,5 % de la société britannique des années 1870[56]. Certaines professions de la *upper-middle et middle-middle class*, comme les *genteel* (ou *gentlemanly*) *professions*, c'est-à-dire les métiers compatibles avec le statut de *gentleman* (avocat, ecclésiastique et officiers), restent néanmoins plus prestigieuses que, par exemple, les nouveaux métiers du commerce et de l'industrie. À l'AC, la sélection sociale est telle que certains sont refusés pour ces motifs. Tom G. Longstaff (1875-1964) se souvient :

> Tout bon Victorien que je suis, je dois admettre qu'il y a cinquante ans, les traditions du club étaient exclusives jusqu'au snobisme. Tous ces prêtres, docteurs, professeurs d'université et d'école, avocats, étaient prompts à fermer leurs rangs aux « *outsiders* ». On était accepté par un vote, et les rejets étaient fréquents.[57]

En particulier, un préjugé tenace contre les commerçants (*tradesmen*) persiste[58]. Aussi Albert F. Mummery (1855-1895), un des meilleurs alpinistes de sa génération, est-il débouté en 1880 : Sir Davidson, *gentleman* et avocat, aurait fait courir le bruit qu'il possédait un magasin de chaussures (alors qu'il dirigeait une tannerie, métier à peine plus glorieux). Arnold

53. William J. Reader, *Professional Men. The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-century England*, Londres, Weidenfeld and Nicholson, 1966, p. 211.
54. Les *clerks* passent au fil du temps et de la dégradation du prestige associé à leur occupation de la catégorie I (1911-1921) à la catégorie II (années vingt), puis à la catégorie III (des années vingt aux années soixante-dix) de la nomenclature des classes sociales britanniques. Les quelques *clerks* membres de l'AC sont donc considérés comme des bourgeois et des *professionals* à la fin du XIXe siècle. Simon Szreter, « The Official Representation of Social Classes in Britain, the United States, and France. The Professional Model and "Les Cadres" », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 35, n° 2, 1993, p. 285-317, ici p. 286.
55. Comptage personnel.
56. Simon Szreter, « The Genesis of the Registrar-General's Social Classification of Occupations », *The British Journal of Sociology*, vol. 35, n° 4, 1984, p. 522-546.
57. Tom G. Longstaff , « Fifty Years Ago », *Alpine Journal*, vol. 62, 1957, p. 133-136, ici p. 135.
58. François Bédarida, *La société anglaise*, ouvr. cité, p. 82.

Lunn (1888-1974), fils du fondateur de l'agence de voyages Lunn's Tour, est lui aussi rejeté à cause du métier de son père. Mummery et Lunn seront admis plusieurs années après leur demande initiale.

Les différentes fractions de la bourgeoisie représentées à l'AC possèdent, outre des degrés de prestige différents, des conditions de vie variables. La bourgeoisie industrielle et commerciale est celle qui travaille le plus. « Dans cette Angleterre en redingote et en haut-de-forme [écrit François Bédarida], on est tôt levé (dès sept heures du matin le patron est à l'usine) et les journées de travail sont longues ; l'usage des week-ends est encore inconnu [...] »[59]. Les choses semblent avoir peu changé dans l'entre-deux-guerres. On trouve dans un article de John R. Jenkins de 1941 des précisions concernant le temps libre de cette bourgeoisie. « Avant la guerre, raconte Jenkins, les jeunes alpinistes engagés dans l'industrie ou le commerce étaient chanceux s'ils pouvaient obtenir plus que deux courtes semaines de vacances l'été ; avec les jours fériés d'août, nous parvenions à dix-huit jours. Il fallait laisser les grands exploits à ceux qui avaient le temps et l'argent, et aux fonctionnaires, *professional*, ou universitaires »[60]. Mais ces derniers également bénéficiaient d'un temps de loisir réduit, en témoignent les notices nécrologiques de l'*AJ*. Donald Robertson (1879-1910), secrétaire à la Royal Commission on Electoral Systems, peut se rendre dans les Alpes « par intervalles, et uniquement pour quelques semaines d'affilée » (*AJ*, vol. 27, 1913, p. 141)[61]. Les séjours alpins de Sir Alfred Wills (1828-1912), juge à la Cour de justice de Londres, sont « durement gagnés par des mois de travail acharné à la Cour » (*ibid.*, p. 47), et ceux de George T. Ewen (1879-1916), juriste et journaliste, « sont toujours courts, de deux à trois semaines » (*AJ*, vol. 32, 1919, p. 112).

Si certaines fractions de la bourgeoisie n'ont pas assez de temps à consacrer à l'alpinisme pour devenir des « grands », d'autres possèdent à la fois le temps et l'argent[62] nécessaires à la réalisation d'ascensions difficiles dans les Alpes, voire dans des massifs plus éloignés. Dans l'*AJ* de 1876, on peut lire l'appel d'un alpiniste à qui voudrait l'accompagner en Islande. Il s'agirait, écrit-il, de prendre un congé de fin mai à début septembre, et de débourser entre 100 livres et 150 livres par personne[63] (soit, pour Davidoff et Hall, le salaire annuel moyen d'un membre de la *middle class*

59. *Ibid.*, p. 80. Pour une description précise de la vie d'une famille de *professionals* et industriels de Manchester à l'époque victorienne, voir Katharine C. Chorley, *Manchester Made Them*, Londres, Faber, 1950.
60. John Jenkins, « Tribute to Partnership », *Alpine Journal*, vol. 53, 1941, p. 95-107, ici p. 95.
61. Pour les notices nécrologiques, nous avons choisi le référencement suivant : (*AJ*, vol. X, année, page).
62. Les coûts de tels séjours sont détaillés par Michel Tailland, *Les alpinistes victoriens*, ouvr. cité, p. 183.
63. W. L. Watts, « Ascent of Myrdals Jökull », *Alpine Journal*, vol. 7, 1876, p. 179-191, ici p. 191.

dans les années 1850). Parmi ces privilégiés, on trouve les membres de la *gentry*, 5 % du contingent de l'AC, c'est-à-dire la grande bourgeoisie (ou la petite noblesse, car comme le note François Bédarida, « l'entrée dans l'aristocratie foncière n'est pas limitée par le bas » comme cela l'était en France[64]), propriétaire de terres et rentière. Ce sont des *gentlemen*, par définition ceux qui ne travaillent pas (ou qui n'en ont pas besoin, car ils sont souvent avocats, officiers, ou membres du clergé). Parmi eux, les alpinistes-explorateurs, qui forment une petite élite sociale dans l'AC. Douglas W. Freshfield (1845-1934), Martin Conway (1856-1937), Charles G. Bruce (1866-1939), ou encore Tom G. Longstaff (1875-1964) sont tous des rentiers occupant des *gentlemanly professions* sans nécessairement exercer (c'est le cas de Freshfield, avocat, et de Longstaff, médecin). Cela leur laisse, par rapport à leurs contemporains, un temps considérable pour l'alpinisme.

•

Un club de « *gentlemen* qui font de l'alpinisme » : l'excellence sociale au fondement de l'excellence alpinistique

En 1935 encore, s'adressant à une nouvelle recrue de l'AC, Sydney Spencer lui aurait dit « qu'en plus d'être le plus vieux club d'alpinisme au monde, l'Alpine Club est un club unique – un club de *gentlemen* qui font également de l'alpinisme ». Désignant par la fenêtre un balayeur dans la rue, il aurait ajouté : « J'entends par là que jamais nous n'élirions cette personne même s'il était le meilleur alpiniste au monde »[65]. Une telle fermeture sociale est consubstantielle à l'idée du « club », par définition un réseau sélectif fondé sur une exclusion juridique, idéologique, sociologique et sexuelle[66]. À l'AC, pour garantir que l'excellence sociale demeure le fondement de l'excellence en alpinisme, cette exclusion est triple, à la fois sportive, sociale, et sexuée.

La sélection sexuée est évidente dans un *gentlemen's club*. Elle perdure jusqu'en 1974. En attendant, les femmes créent leur propre club alpin en 1907, le Ladies' Alpine Club (LAC). *La sélection sportive* est assurée par le fait que les entrants (à l'exception de 10 % recrutés pour leur renommée artistique et littéraire) doivent avoir effectué un nombre

64. François Bédarida, *La société anglaise*, ouvr. cité, p. 70 et p. 82.
65. Tony Smythe, *My Father, Frank. The Forgotten Alpinist*, Seattle, Mountaineers Books, 2015, p. 13.
66. Sophie Loussouarn, « L'évolution de la sociabilité à Londres au XVIII^e siècle. Des *coffee-houses* aux *clubs* », *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, n° 42, 1996, p. 21-44, ici p. 22.

défini d'ascensions de plus de 13 000 pieds. *La sélection sociale*, à l'inverse de certains clubs sportifs, ne se fait pas par le biais d'une cotisation dissuasive, mais par un parrainage : la candidature se fait sur présentation par deux membres du club et est validée par un vote des membres effectué avec des boules blanches ou noires, comme il est d'usage dans les clubs de *gentlemen*. Pour être débouté, ou « blackboulé », il faut une boule noire pour cinq boules blanches en 1857, une pour dix l'année suivante, ce qui témoigne du durcissement des conditions d'entrée[67].

Les clubs d'alpinisme régionaux, comme le Climbers' Club (1898), sont également des clubs de *gentlemen* qui partagent une partie de leurs membres avec l'AC. Dans le discours inaugural du Climbers' Club, son président Charles E. Mathews (1834-1905) commence par affirmer que « l'alpinisme est un sport qui, pour une raison mystérieuse, attire seulement l'intellect cultivé. 'Arry ou 'Arriet n'iraient jamais escalader une montagne »[68]. Cet ancien président de l'AC se félicite d'avoir dans ses rangs tant d'hommes de la bonne société, issus des universités les plus prestigieuses et membres des meilleures *professions*. Mathews le dit clairement : le prestige social des membres du club vient compenser leur manque de compétences en matière d'alpinisme :

> Je ne dirai pas que chacun de nos membres est amplement qualifié pour l'alpinisme. [...] Mais nulle raison d'en avoir honte. Un tiers de nos membres sont aussi des hommes de l'Alpine Club – un bon signe et un signe de santé. L'université d'Oxford nous a donné un Morshead, un Prickard, un George, un Cookson, un Blunt, un Godley, et un Thompson ; la partie scientifique de Cambridge nous a envoyé Clifford, Allbut, Wherry et Wilkinson, Browning, Wilberforce, et Ewing. Le Barreau nous a rejoints en force, parmi ses membres Mr W. E. Davidson, le conseiller au Foreign Office. [...] Nous avons des auteurs, journalistes, *clergymen*, hauts fonctionnaires, hommes d'affaires, industriels, inspecteurs scolaires. J'aperçois des étudiants d'Oxford et Cambridge [...] ; et le meilleur lanceur du Onze [l'équipe de cricket] d'Oxford nous offre ses services.[69]

La référence aux grandes universités et à leurs meilleurs sportifs n'est pas anodine. Le passage par les écoles de l'élite est une expérience commune aux alpinistes de l'AC comme du Climbers' Club. Les notices

---

67. Thomas S. Blakeney et D. F. O. Dangar, « The Rise of Modern Mountaineering, 1854-1865 », *Alpine Journal*, vol. 62, 1957, p. 16-38, ici p. 27-29.
68. Harry et Harriet sont des prénoms populaires. La suppression du h reproduit l'accent cockney. Discours inaugural du Climbers' Club, par Charles E. Mathews (George Bryant, « The Formation of the Climbers' Club », *The Climbers' Club Journal*, vol. 1, 1898, p. 1-9, ici p. 8).
69. *Ibid.*, p. 7.

nécrologiques de l'*AJ*, rassemblées dans la rubrique «*In Memoriam*», en témoignent. Étudiées entre 1880 et 1920, elles dévoilent les caractéristiques sous-jacentes à l'appartenance commune au groupe des «*gentlemen* qui font aussi de l'alpinisme», et s'avèrent un matériau précieux pour mettre au jour ce qui rassemble au sein d'une institution aussi fermée que l'AC. Des nécrologies aussi détaillées (elles sont loin de l'être autant dans les revues des clubs d'alpinisme français) existent parce qu'il existe un esprit de corps à l'AC, autant que pour réaffirmer cet esprit de corps. Elles nous renseignent sur les qualités valorisées des alpinistes décédés, sur des épisodes qui font sens au sein du groupe, et ainsi sur tout un ensemble de valeurs, de références et de croyances partagées. Pierre Bourdieu et Monique de Saint-Martin notaient ce que les notices nécrologiques des normaliens nés dans les années 1880 et 1890 pouvaient apporter dans l'appréhension des principes de classement propres à ce groupe spécifique: «document de premier choix pour une analyse des valeurs universitaires, les notices nécrologiques [...] mettent encore en œuvre, dans le jugement dernier que le groupe porte sur l'un de ses membres disparus, les principes de classement qui ont déterminé son agrégation au groupe»[70]. Toutes construites sur un modèle similaire, les notices nécrologiques de l'*AJ* révèlent, sur le même principe, les qualités jugées importantes aux yeux des alpinistes, celles qui leur assurent une reconnaissance mutuelle en tant que *gentlemen* et alpinistes. Après une présentation détaillée de la carrière scolaire et professionnelle du défunt (allant, par exemple, jusqu'au développement des travaux académiques), ses hauts faits d'alpinisme sont rappelés. À côté des anecdotes mettant en scène les relations entre le défunt et l'auteur de sa nécrologie, sont notamment mis en avant des qualités et des goûts de classe. À titre d'illustration, voici ce qu'on peut lire dans la nécrologie de Walter Larden (1855-1919), instructeur au Naval Engineering College de Devonport et professeur de sciences à Cheltenham College:

> En plus de son travail et de ses exploits alpins, son principal intérêt portait sur la littérature, et surtout la poésie. Il lisait Shakespeare pendant ses repas et était un grand admirateur de Tennyson. Il avait appris seul le français, l'espagnol et l'allemand [...]. En art, il faisait preuve de bon goût et de discernement; en musique, il avait une bonne idée du contrepoint, et possédait plus jeune une bonne voix de baryton [...]. Il jouait de la guitare avec une grande dextérité. Ayant commencé la photographie plus récemment, il s'y était intensivement consacré,

70. Pierre Bourdieu et Monique de Saint-Martin, «Les catégories de l'entendement professoral», *Actes de la recherche en sciences sociales*, nº 3, 1975, p. 68-93, ici p. 89.

> comme pour tout le reste, et avait maîtrisé cet art avec grand succès. (*AJ*, vol. 33, 1921, p. 116)

Un tel extrait est loin de constituer un exemple sur mesure. Sauf exception, l'énoncé des goûts culturels du défunt constitue un poncif de ces textes. On y trouve des références aux compétences théâtrales (Anthony Adams-Reilly : « excellent critique dramatique, [à la] connaissance rare des acteurs et du jeu, [g]rand amateur d'art, membre du Arts and Arundel Club » [*AJ*, vol. 12, 1886, p. 258]), musicales (Henry Russell-Killough : « fervent musicien et un violoncelliste doué » [*AJ*, vol. 25, 1911, p. 501]), littéraires (John Sowerby : « Il pouvait citer son Virgile et son Horace, dévorait la fiction française et allemande, connaissait bien l'italien, et s'était mis à l'hébreu plus tard dans sa vie » [*AJ*, vol. 21, 1902, p. 321]), picturales (Thomas S. Kennedy : « Il avait une connaissance rare des beaux-arts » [*AJ*, vol. 17, 1895, p. 331]), mais également sportives, linguistiques, scientifiques, politiques, géographiques, philosophiques, etc. Sont en outre saluées les capacités des défunts à discourir et à débattre, leurs responsabilités sociales, autant d'éléments constitutifs de la sociabilité bourgeoise victorienne. On apprend d'Henry Woolley qu'il « pouvait parler sérieusement de sujets sérieux – scientifiques, académiques [...], géographiques, littéraires, sportifs, en fonction de ce qui venait dans la conversation » (*AJ*, vol. 33, 1921, p. 260), de John Ball qu'il « savait raconter une histoire, et que ses relations étendues et variées avec des hommes de la politique et des sciences, en Angleterre et sur le continent [...], l'avaient rendu riche en anecdotes, en allusions et en souvenirs » (*AJ*, vol. 15, 1891, p. 19), de Charles Pilkington (1850-1919) que « ses affaires, aussi exigeantes soient-elles, ne l'empêchaient pas de mener à bien sa part d'actions publiques, en relation avec les problèmes religieux, caritatifs, éducatifs, et autres » (*AJ*, vol. 32, 1919, p. 352). Horace Walker, importante personnalité de Liverpool, « était un homme charitable, en dons et en actions », apprécié « de toutes les classes du lieu où il vivait » (*AJ*, vol. 24, 1909, p. 94).

•

Des bourgeois ou des *gentlemen* ?

Pourquoi, si la *gentry* ne forme qu'une minorité du contingent de l'AC, les alpinistes du club se considèrent-ils comme des *gentlemen* ? En réalité, l'appellation « *gentleman* » est ambigüe. Si elle désigne, à l'origine, les propriétaires terriens vivant de leurs rentes[71], le terme en vient aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles à caractériser de manière plus large des individus au train de vie

71. Voir, sur ce point, l'explication historique de Steven Shapin, *Une histoire sociale de*

aisé, n'ayant pas besoin de travailler, puis de manière plus large ceux ayant reçu une éducation dans les *public schools*, c'est-à-dire les membres de la *middle class*. Le statut de *gentleman* est, avant tout, associé à des valeurs et à un caractère : discret, honnête, moral, loyal, le *gentleman* incarne une forme toute victorienne de masculinité des classes supérieures, au point que le « caractère » finit par devenir plus important que la naissance pour désigner le « véritable *gentleman* »[72].

Dans l'édition de 1820 du *Dictionary of the English Language* de Samuel Johnson, le *gentleman* est d'abord « un homme bien né, de bonne extraction, bien que n'appartenant pas à la noblesse », c'est-à-dire un « gentilhomme », mais il peut aussi être « un homme qui s'est élevé au-dessus du vulgaire par son caractère ou sa profession »[73]. L'édition de 1873 ne garde qu'une définition : « un homme élevé au-dessus du vulgaire par la naissance, l'éducation, ou la profession » (la naissance reste néanmoins présente). Être *gentlemanlike*, c'est être « honorable, poli »[74] avant d'être bien né. Être un *gentleman* devient, au XIX^e^ siècle, l'ambition des membres des nouvelles fractions de la bourgeoisie, qui commencent à fréquenter les mêmes lieux d'éducation que la vieille aristocratie et *gentry*[75] : les *public schools* et les grandes universités, lieux de formation par excellence des *gentlemen*, anciens ou nouveaux.

Hippolyte Taine, dans ses *Notes sur l'Angleterre* (1872) rédigées suite à trois voyages consécutifs (1861, 1862, et 1871), livre son analyse de la société anglaise et la manière dont il comprend le statut si particulier de *gentleman*, un statut sans équivalent dans la société française :

> Je cherche à bien comprendre ce mot si essentiel, *a gentleman* ; il revient sans cesse, et renferme une foule d'idées, tout anglaises. La question vitale à propos d'un homme se pose toujours ainsi : « Est-il un *gentleman* ? » [...] [O]n veut dire que la personne en question est de la classe supérieure [...]. Mais à quoi reconnaît-on qu'une personne est de la classe supérieure ? [...] En France, nous n'avons pas le mot

---

la vérité. Science et mondanité dans l'Angleterre du XVII^e^ siècle, Paris, La Découverte, 2014, p. 91-152.

72. Marc Puel, « Le gentleman, la propriété foncière et le négoce », *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, vol. 39, n° 1, 1994, p. 37-49, ici p. 39. Steven Shapin explique que « nombre d'opinions divergentes s'opposèrent sur qui était gentilhomme, ce qu'un gentilhomme devait être, et sur les bases légitimes de la noblesse » (Steven Shapin, *Une histoire sociale de la vérité*, ouvr. cité., p. 81).
73. Samuel Johnson, *A Dictionary of the English Language*, Londres, Allason, 1820, p. 801.
74. Alexander Reid, *A Dictionary of the English Language*, Londres, Simpkin, Marshall & Co, 1873, p. 180.
75. David Cody, « The Gentleman ». En ligne : [http://www.victorianweb.org]. Sur la notion de « caractère », voir aussi Rozenn Martinoia, « Un lieu commun sans vacuité : le caractère dans la pensée d'Alfred Marshall », *Cahiers d'économie politique*, n° 66, 2014, p. 35-68, ici p. 37.

> parce que nous n'avons pas la chose. [...] Gentilhomme éveille des idées d'élégance, de finesse, de tact, de politesse exquise, de point d'honneur délicat, de tournure cavalière, de libéralité prodigue, de valeur brillante ; c'étaient les traits saillants de la classe supérieure en France. De même *gentleman* rassemble les traits distinctifs de la classe supérieure en Angleterre, d'abord les plus visibles, ceux qui frappent les yeux grossiers, par exemple une fortune indépendante, un train de maison, une certaine tenue extérieure, des habitudes de luxe et d'aisance ; bien souvent, aux yeux des gens du peuple, surtout aux yeux des valets, ces dehors suffisent.[76]

Mais, ajoute Taine, le trait fondamental du *gentleman* tient plus à des manières et à un ethos qu'au fait d'être bien né. La noblesse est noblesse de caractère plus que de naissance, de principe plus que de nature :

> Mais, pour les vrais juges, l'essentiel du personnage est le cœur. En me parlant d'un grand seigneur diplomate, B. médisait : « Ce n'est pas un *gentleman* ». Thomas Arnold[77], voyageant en France, écrivait à ses amis : « Ce qui me frappe ici, c'est le manque total de *gentlemen*, et de toute personne ayant l'éducation et les sentiments d'un vrai *gentleman*... il y a ici bien peu de personnes qui en aient l'apparence et les manières [...] ». Pour eux, un vrai *gentleman* est un vrai noble, un homme digne de commander, intègre, désintéressé, capable de s'exposer et même de se sacrifier pour ceux qu'il guide, non seulement homme d'honneur, mais homme de conscience, en qui les instincts généreux ont été confirmés par la réflexion droite, et qui, agissant bien par nature, agit encore mieux par principe. Dans ce portrait idéal, vous reconnaissez le chef accompli ; ajoutez-y les nuances anglaises, l'empire de soi, le sang-froid continu, la persévérance dans l'adversité, le sérieux naturel, la dignité des manières, la fuite de toute affectation ou jactance [...].

Nous verrons que toutes ces qualités sont primordiales chez les alpinistes victoriens. Ce sont aussi celles du soldat de l'Empire, mais aussi du capitaine d'industrie, de l'entrepreneur. Ce sont des qualités que l'on retrouve dans la description que fait Weber de l'ethos protestant, à l'origine de « l'esprit du capitalisme »[78]. Dans l'ascétisme puritain, écrit Weber,

---

76. Cet extrait et les suivants : Hippolyte Taine, *Notes sur l'Angleterre* [1872], Paris, Hachette, 1890, p. 194-196.
77. Directeur de Rubgy de 1828 et 1841, il est celui que Coubertin présente, sans doute faussement, comme un des promoteurs du sport scolaire à travers la doctrine de la *muscular christianity*. Si Coubertin se trompe, c'est sans doute parce que Thomas Arnold figure dans l'ouvrage qui a initié cette doctrine, *Tom Brown's Schooldays*.
78. Weber prend l'exemple, parmi d'autres, de Cecil Rhodes (1853-1902), grand capitaine d'industrie, fils de pasteur, et colonisateur (Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, ouvr. cité, p. 38).

« on voit déjà apparaître ce contrôle actif de soi qui, de nos jours encore, valorise le type achevé du *gentleman* anglais »[79]. Weber qualifie d'ailleurs l'esprit du capitalisme « d'ethos de la bourgeoisie moderne »[80].

À l'âge de dix-sept ans, Edward Whymper, futur alpiniste emblématique de l'âge d'or, soulignait dans son journal intime, à propos du général Havelock mort en Inde, les qualités du militaire : « Il était "*gentleman* par nature", véritablement religieux, sans peur et honorable »[81]. Ces qualités, nous les retrouvons sous la plume de grands penseurs de l'époque. En 1859, *Self-Help* de Samuel Smiles connaît un grand succès. L'idée générale du livre, dans la lignée du darwinisme social, est la suivante :

> Ce n'est pas l'aisance, mais l'effort – pas la facilité, mais la difficulté, qui fait les hommes. [...] Les plus grandes choses – les grandes idées, découvertes, inventions – ont généralement été le fruit d'épreuves, ont souvent été pensées dans la peine, et établies en détail avec difficulté.[82]

Dans un chapitre intitulé « Character – the true gentleman », Smiles écrit que « ses qualités ne dépendent ni de la mode ni des manières, mais de la richesse morale – pas des possessions personnelles, mais des qualités personnelles ». Plus loin, il ajoute que « l'homme pauvre peut être un vrai *gentleman* – en esprit et dans sa vie quotidienne. Il peut être honnête, sincère, droit, poli, modéré, courageux, se respecter et s'aider soi-même, tout ce qui fait le vrai *gentleman* »[83]. L'alpiniste Alfred Hopkinson (1851-1939), issu d'une famille de puritains, raconte qu'on lisait cet ouvrage à voix haute en famille, ainsi que *The Pilgrim's Progress* de John Bunyan (1678) et, surtout, *John Halifax, Gentleman* de Dinah Craik (1856)[84]. Halifax, orphelin sans le sou, est embauché par un tanneur quaker, puis à force de travail honnête, monte sa propre entreprise, fait fortune, et épouse la fille d'un *gentleman*.

C'est une fois ces clarifications faites qu'on peut comprendre pourquoi les alpinistes de l'AC sont des *gentlemen* sans pour autant, comme on le croit souvent (peut-être justement à cause de ce terme), faire partie de l'aristocratie. Un *gentleman*, c'est par exemple Horace Walker (1838-1909), d'après sa nécrologie :

---

79. *Ibid.*, p. 137.
80. *Ibid.*, p. 261.
81. Ian Smith, *The Apprenticeship of a Mountaineer. Edward Whymper's London Diary, 1855-1859*, Londres, London Record Society, 2008, n° 43, entrée de janvier 1858.
82. Samuel Smiles, *Self-Help. With Illustrations of Character and Conduct*, Londres, S. W. Partridge and Co., 1859, p. 275, p. 326 et p. 328.
83. *Ibid.*, p. 326 et p. 328.
84. Alfred Hopkinson, *Penultima*, Londres, M. Hopkinson ltd., 1930, p. 56. *The Pilgrim's Progress*, ouvrage clé de la littérature puritaine, est mentionné par Weber dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, ouvr. cité, p. 120.

> Il était humain, affectueux et chaleureux, aimé de tous ceux qui le rencontraient, droit et honnête au plus haut degré. Plus on le connaissait longtemps et intimement, plus on respectait et on admirait son excellente probité d'esprit, et plus on était attiré par sa nature déterminée et aimante. [...] Avec sa mort, nous déplorons la perte d'un *gentleman* anglais au meilleur sens du terme, sérieux, courtois, et des plus désintéressés qui soient. (*AJ*, vol. 24, 1909, p. 94)

Le statut de *gentleman* s'acquiert avant tout par l'éducation, en particulier celle reçue dans les *public schools* et les grandes universités. La plupart des membres de l'AC sont passés par ces lieux d'éducation prestigieux et y ont été socialisés d'une manière bien spécifique, qui fait l'objet du chapitre suivant.

Chapitre 2

L'esprit de l'alpinisme : un esprit de corps et une éthique

Les *gentlemen* de l'AC codifient l'alpinisme d'une manière singulière, que l'on ne peut comprendre qu'après le retour sur leurs propriétés sociales effectué précédemment, mais aussi sur leurs trajectoires et leurs idéologies. Au-delà de pratiquer l'alpinisme, ces hommes vont construire un ensemble cohérent de principes justificateurs, de règles à respecter, de « bonnes manières » de pratiquer, de critères d'excellence, qui forment ce que l'on a nommé un « esprit de l'alpinisme ».

La notion d'« esprit du capitalisme » forgée par Max Weber, en fait une éthique d'origine religieuse, nous fournit un cadre conceptuel propice à une analogie avec « l'esprit » de l'alpinisme. L'esprit de l'alpinisme est également une éthique, c'est-à-dire un code de conduite à teneur morale régulant les actions pratiques des alpinistes. Ce n'est pas sans raison que les alpinistes britanniques parlent d'« éthique » pour désigner les règles qui régissent leur activité. Lorsque Max Weber écrit à propos de l'esprit du capitalisme qu'« [e]n violer les règles est non seulement insensé, mais doit être traité comme une sorte d'oubli du devoir »[1], nous verrons que ces mêmes propos s'appliquent parfaitement à l'alpinisme. Le fait qu'il s'agisse d'une activité sans règlement « officiel », sans arbitre et sans compétition rend cette éthique encore plus importante. On a là le cas, rare, d'une activité dans laquelle le « devoir » ou l'honneur contraint ses participants sans doute davantage, du moins plus profondément (en leur for intérieur) qu'un règlement formel ne le ferait.

1. Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, ouvr. cité, p. 33.

Socialisation sportive et formation d'un esprit de corps

Pour comprendre la manière dont l'alpinisme a été codifié au Royaume-Uni, il faut revenir sur les représentations des élites sociales de l'époque. En effet, les alpinistes victoriens ont une lecture de leur sport au prisme des idéologies des nouvelles classes dominantes auxquelles ils appartiennent. Celles-ci sont d'abord constituées dans un important lieu de socialisation : l'école. C'est notamment là que se forme le référentiel sportif de ces hommes. Ces idéaux, valeurs, représentations, influencent fortement la manière dont l'alpinisme est pensé et pratiqué. Ils permettent notamment de comprendre l'apparition d'une forme de *fair-play* propre à l'alpinisme et le fait que, fondamentalement, au fondement de l'excellence alpinistique se trouvent « autre chose » et « plus » que la performance physique : une distinction sociale de laquelle découlent des considérations morales. Cette conception va se transmettre et perdurer sous des formes renouvelées, mais toujours révélatrices d'une même hiérarchisation sous-jacente.

Si les nécrologies étudiées donnent à voir des goûts et pratiques homogènes, c'est aussi parce que les alpinistes ont fréquenté les mêmes lieux d'éducation, ceux réservés aux élites. Cette socialisation commune a des effets importants sur la constitution du groupe social des alpinistes : elle contribue à une communauté de vues et à un véritable esprit de corps. Elle fait que l'AC possède déjà une identité collective, est déjà une institution – un ensemble de « manières de penser et de sentir particulières » qui découlent de l'appartenance à un « groupe réel », à une « communauté historique »[2] – avant même que l'alpinisme n'entre en jeu.

Cette éducation partagée contribue également à l'importation dans l'alpinisme de conceptions sportives inculquées dans ces écoles, qui sont des lieux où apparaît une idéologie sportive nouvelle mettant au premier plan les qualités et valeurs du sportif : l'*athleticism*[3]. Cette doctrine, forgée par des directeurs d'école à partir des années 1850, accorde une place centrale au sport dans le but d'inculquer des valeurs morales aux futures élites : courage, abnégation, esprit de corps, discipline, honnêteté sont autant de qualités censées caractériser la virilité (*manliness*) des classes

2. Vincent Descombes, *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, 2013.
3. Peter C. McIntosh, « Games and Gymnastics for Two Nations in One », *Landmarks in the History of Physical Education*, P.C. McIntosh, F.S. Willetts, A.D. Munrow et J.G. Dixon éd., Londres, Routledge, 2007, p. 177-209 ; James A. Mangan, *Athleticism in the Victorian and Edwardian Public School. The Emergence and Consolidation of an Educational Ideology*, Londres, Frank Cass, 2000.

dominantes victoriennes et que doivent posséder les futurs leaders et combattants de l'Empire.

La formation d'un esprit de corps dans les *public schools*

En tant que membres de l'élite sociale, les alpinistes ont bénéficié de l'éducation privilégiée qui était celle des fractions supérieures de la bourgeoisie à la fin du XIX^e^ siècle, à savoir celle dispensée dans les meilleures écoles secondaires – les *public schools* – et à l'université. « Dans les premières décennies du club, écrit un de ses membres-historiens, on disait que si quelqu'un rencontrait un alpiniste anglais dans les Alpes, il pouvait parier à dix contre un qu'il venait de l'université, à cinq contre un qu'il venait de Cambridge, et à un contre un qu'il était Fellow de son *college* »[4]. À cette époque, le système scolaire anglais connaît des évolutions importantes, liées à la croissance de certaines fractions de la bourgeoisie, *professions* et bourgeoisie industrielle, celles-là mêmes qui forment le vivier de l'AC[5]. En 1854 et 1856, Oxford et Cambridge s'ouvrent aux non-anglicans. Les *publics schools*, initialement neuf (les *sacred nine*), se modernisent, se multiplient et sont investies par la bourgeoisie ascendante. Entre 1840 et 1860, trente-deux *public schools* sont créées. Mais leur base sociale demeure restreinte : s'il y a un recrutement significatif dans les *professions*, les nouvelles classes manufacturières et commerciales continuent d'envoyer leurs enfants dans des établissements moins prestigieux[6]. C'est dans les décennies suivantes qu'elles investiront massivement les *public schools* nouvellement créées (qui se divisent en *grammar schools*, *proprietary schools* et *private schools*), définies comme telles par le *Taunton Report* de 1868[7]. Finalement, plus qu'une absorption de la bourgeoisie nouvelle dans un système aristocratique ancien, il faut surtout voir dans le développement des *public schools* un « instrument destiné à faire de la bourgeoisie une classe cohérente »[8].

En Grande-Bretagne, le terme *public school* s'oppose à *private education*, c'est-à-dire à l'enseignement donné par des précepteurs dans le cadre de la maison aristocratique. Il s'agit d'internats privés, très sélectifs, réservés aux garçons. Si toutes ne confèrent pas le même prestige, elles

4. Thomas S. Blakeney, « Some Statistics of Alpine Club Membership », art. cité, p. 128. Un *Fellow* est un professeur de haut rang membre d'un collège (universitaire).
5. Derek Gillard, *Education in England. A History*, 2018. En ligne : [http://www.educationengland.org.uk/history/].
6. John Tosh, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-century Britain. Essays on Gender, Family, and Empire*, Harlow, Pearson Education, 2005, p. 85.
7. François Bédarida, *La société anglaise*, ouvr. cité, p. 219 ; Derek Gillard, *Education in England*, ouvr. cité, p. 3.
8. Eric Hobsbawm, « La *middle class* anglaise », art. cité, p. 114.

forment le maillon central de l'éducation de la classe dominante. « Dans la trilogie classique – primaire (*prep school*), secondaire (*public school*), supérieur (*université*) –, ce n'est pas ce dernier stade qui est déterminant, c'est le secondaire, car les *public schools* sont l'instrument fondamental de formation des cadres du pays », écrit François Bédarida. Ainsi, c'est le passage dans ces écoles qui fait accéder au « cercle magique de l'élite. Comme un badge, conférant un ascendant spécial, on en porte le signe de reconnaissance »[9]. Envoyer ses enfants dans ces écoles devient un enjeu majeur pour les nouvelles fractions de la bourgeoisie. « Pour l'aristocratie [écrit James A. Mangan], une éducation en *public school* n'était que la continuation d'une tradition qui renforçait sa différence sociale et soulignait l'homogénéité de sa sous-culture ; pour les « *nouveaux riches* », il s'agissait d'un moyen d'accéder à cette sous-culture et d'assurer un statut à leurs enfants par l'attribution d'une marque de caste »[10]. L'alpiniste Arnold Lunn (1888-1974), dans un ouvrage consacré à ses années à Harrow, *The Harrovians* (1913), revient sur cette sous-culture :

> On peut résumer l'essence de l'esprit des *public schools* [...] par le vieil adage *noblesse oblige*. Le code des *public schools* est, par essence, celui d'une aristocratie, quand bien même il s'agit d'une aristocratie très diluée. Seul un fou pourrait penser qu'on peut rendre inclusive l'exclusivité [*exclusiveness should be made all inclusive*]. La force de *l'esprit de corps* varie en proportion inverse de la taille du corps.[11]

Étant donné qu'une proportion importante de ses membres provient des *public schools*, cet esprit de corps dont parle Lunn se voit transféré à l'AC. Parmi les soixante-dix-huit membres fondateurs de l'AC, nés entre 1808 et 1836, trente ont fréquenté une *public school*, alors même que ces écoles étaient encore peu nombreuses, et cinquante-huit l'université (dont Cambridge ou Oxford pour 90 % d'entre eux)[12]. On trouve des proportions semblables pour l'ensemble des alpinistes du club entre 1857 et 1891 : plus de la moitié sont passés par l'université (près d'un sur sept par le Trinity College de Cambridge), plus d'un tiers par des *public schools*[13]. Nos propres données viennent appuyer ces deux analyses : sur les quatre-vingt-onze individus de notre base « reconstitution de l'élite » nés entre 1808 et 1913, quarante-trois des cinquante-deux alpinistes dont on a pu retrouver les lieux d'éducation secondaires ont fréquenté une *public*

9. François Bédarida, *La société anglaise*, ouvr. cité, p. 218.
10. James A. Mangan, *Athleticism in the Victorian and Edwardian Public School*, ouvr. cité, p. 129.
11. Arnold Lunn, *Memory to Memory*, Londres, Hollis and Carter, 1956, p. 21.
12. Michel Tailland, *Les alpinistes victoriens*, ouvr. cité, p. 575-580.
13. Peter H. Hansen, « Albert Smith, the Alpine Club », art. cité, p. 311.

school (soit 83 % d'entre eux, et 47 % de l'ensemble)[14], et trente-trois des cinquante-sept alpinistes dont on sait qu'ils ont été à l'université (soit 63 % de l'ensemble) sont passés par Oxford, Cambridge ou la Royal Military Academy (soit 58 % d'entre eux).

Rien d'étonnant alors à ce que les nécrologies de l'*AJ* abondent en anecdotes sur les *public schools* et les grandes universités. L'implicite, marque de l'entre-soi, est omniprésent : les rituels, prix, ou filières sont connus de tous. Le prestige associé à ces écoles dure tout au long de la vie :

> John F. Hardy (1826-1887) : « En 1842, il entra au King's College, Londres et, après y avoir obtenu son AKC, il entra au Trinity College, Cambridge où, en 1848, il fut trente-troisième *wrangler* à son BA ». (*AJ*, vol. 13, 1888, p. 544)
>
> F. E. Blackstone (1829-1892) : « Son père et son grand-père étaient de Winchester et, sous l'ancien système, il reçut à son tour la Foundation Scholarship et entra à l'école en 1843. Il monta progressivement les échelons et devint Prefect of Hall, avant d'intégrer en temps venu le New College, Oxford, où il fut élu Fellow en 1849 ». (*AJ*, vol. 15, 1891, p. 255)
>
> C. D. Robertson (1879-1910) : « Entré à Eton grâce à la Foundation, il y reçut, entre autres récompenses, la Shakespeare medal et le Final Honour du Newcastle Scholarship. Il obtint une Major Scholarship pour étudier les humanités classiques à Trinity, Cambridge, puis une First Class aux Parts I et II du Classical Tripos, le dernier avec une mention spéciale en philosophie, avant d'être élu Fellow ». (*AJ*, vol. 25, 1912, p. 138)[15]

Pour comprendre ces lignes, il faut posséder des connaissances d'*insider* sur le système scolaire de l'élite anglaise. Or, l'uniformité des trajectoires scolaires des alpinistes est telle qu'il suffit de peu pour être considéré comme un *outsider*. George I. Finch (1888-1970), alpiniste anglais né en Nouvelle-Zélande et éduqué par des tuteurs particuliers, puis à l'université de Zurich, en fait les frais. Il n'a pas fait sa scolarité en *public school* et ne rentre pas tout à fait dans le moule de l'AC, où on l'ostracise[16]. Pourtant, comme Finch, une frange de l'AC, qu'on tend à oublier tant la

14. Sachant que six d'entre eux ont été éduqués par des tuteurs privés, c'est 95 % de ces alpinistes qui ont bénéficié d'une éducation primaire et secondaire très sélective.
15. AKC : Associateship of King's College, cours général de théologie dispensé au King's College ; Part I et Part II : les deux premières parties et la troisième partie du cursus dans une matière, qui forment un Tripos ; 33e *wrangler* : à Cambridge, classement en mathématiques à l'issue de la quatrième année, le BA (Bachelor of Arts) ; Foundation Scholarship : bourse pour les grandes *public schools* ; Newcastle Scholarship : prix annuel d'Eton ; Prefect : étudiants âgés chargés de la discipline dans l'école, avec à leur tête le Prefect of Hall ; Fellow : agrégé ou professeur des grandes universités.
16. Scott Russell, « George Finch, a Memoir », *The Making of a Mountaineer*, Bristol, Arrowsmith, 1988, p. 10-110, ici p. 42.

visibilité des autres est forte, n'était pas passée par ces écoles. Il n'en reste pas moins qu'ils ont bénéficié d'une éducation secondaire dans de bons établissements, un privilège à une époque où il n'existe pas encore d'enseignement secondaire public (il sera créé en 1902). Surtout, les alpinistes de l'AC sont passés par l'université, alors réservée aux seules élites (0,8 % d'une classe d'âge en 1900[17]).

Si on veut trouver des profils vraiment atypiques à l'AC, il faut donc chercher du côté de ceux qui n'ont pas eu accès à l'enseignement secondaire. Parmi les grands alpinistes de l'âge d'or, un nom apparaît : Edward Whymper (1840-1911). Whymper est le second d'une famille baptiste de onze enfants. Le père avait monté une entreprise plutôt prospère de gravure sur bois, ce qui le plaçait au sein de la petite bourgeoisie[18]. Preuve de la relative aisance de la famille, Whymper fréquente une école privée et peut s'adonner à quelques distractions : expositions, spectacles, courses. À quatorze ans, il entre en apprentissage dans l'atelier de son père. Excellent en dessin, il est envoyé dans les Alpes en 1860 pour effectuer des croquis. C'est là qu'il s'essaie à l'alpinisme, une pratique qu'il connaît, par la lecture, depuis l'enfance. Il entre à l'AC l'année suivante, à la faveur de son ascension du Pelvoux. En 1865, l'ascension du Cervin le rend célèbre, une célébrité parachevée par la publication en 1871 de *Scrambles amongst the Alps in the Years 1860-69*. Whymper, à défaut d'avoir la trajectoire sociale et scolaire du membre moyen de l'AC, possédait néanmoins des propriétés sociales et des caractéristiques qui l'y rendaient éligible, et même davantage que d'autres, « blackboulés » alors qu'ils provenaient de milieux plus aisés. Tout d'abord, il bénéficie d'une légitimité artistique : c'est un dessinateur de renom. Ensuite, il fait preuve d'une extraordinaire volonté d'ascension sociale. Son journal intime de jeunesse, publié récemment, montre un adolescent qui souhaite échapper à sa condition, et qui regrette de n'avoir pu exercer le métier de son choix, comme ingénieur, un métier où « [sa] tête pourrait travailler autant que [ses] mains »[19]. Âgé de seize ans, il se réjouit d'une tentative pour rendre la fonction de pair du royaume non héréditaire. « Cela montre [écrit-il] que nous devenons plus éclairés, et si cela continue (ce dont je ne doute pas), le pauvre méritant

17. Albert H. Halsey, *Trends in British Society since 1900. A Guide to the Changing Social Structure of Britain*, Londres, Macmillan, 1972, p. 206.
18. D'après les critères retenus, par exemple, dans Leonore Davidoff et Catherine Hall, *Family Fortunes. Men and Women of the English Middle Class, 1780-1850*, Chicago, University of Chicago Press, 1987, p. 24. En revanche, la classification officielle de 1911 (RGSC) place les artisans dans la classe II (Eric Hobsbawm, « La *middle class* anglaise », art. cité, p. 123).
19. Entrée de septembre 1857 (Ian Smith, *The Apprenticeship of a Mountaineer*, ouvr. cité, p. 44).

aura quelques chances de devenir un grand homme »[20]. C'est ce qu'espère Whymper pour lui-même : devenir un *gentleman*. Il s'efforce de perdre son accent londonien, trop populaire à son goût, en prononçant les « h » en début de mots[21].

Dans ses loisirs et dans ses goûts, Whymper n'est pas si éloigné de la moyenne des membres de l'AC, même si quelques détails font toute la différence. Comme les jeunes bourgeois de son temps, il a lu et adoré *Tom Brown's schooldays* (1857), qui raconte les tribulations d'un écolier en *public school*, mais contrairement à eux, il n'est pas passé par ces écoles. Il joue au cricket et fonde même une équipe, mais il ne s'agit pas d'une équipe universitaire. Il suit les courses hippiques et, occasionnellement, les courses d'aviron entre Oxford et Cambridge auxquelles participaient, en tant que rameurs, les mêmes contemporains de l'AC. Enfin, Whymper est un adepte des expositions de peinture et de photographie.

Whymper réussit dans sa quête d'ascension sociale[22]. Après la publication de son *best-seller*, sa notoriété lui permet d'abandonner peu à peu la gravure pour l'alpinisme et l'écriture. Il écrit quelques articles scientifiques en rapport avec l'alpinisme, et part pour les Andes pour étudier l'effet de l'altitude sur le corps. Cela donnera lieu à son second livre, *Travels amongst the Great Andes of the Equator* (1893). S'ensuit une tournée de conférences aux États-Unis auxquelles assisteront plus de cinquante mille personnes et qui nécessitera l'emploi d'un agent[23]. En ce sens, Whymper était l'un des premiers alpinistes professionnels. À sa mort à Chamonix en 1911, Whymper avait commencé l'écriture d'un dernier ouvrage, un livre pour jeunes garçons, où il racontait ses aventures alpines (« cent histoires, interdites aux femmes », était-il précisé en introduction[24]). Cela n'est pas anodin. L'alpinisme, comme le sport, se conçoit comme une pratique éminemment masculine, terrain d'expression de la *manliness* des classes supérieures britanniques.

---

20. Entrée de février 1856 (*ibid.*, p. 16).
21. À propos d'un prêtre qui ne prononce pas les « h » : « il est parfaitement *'orrible* d'entendre *'eaven, 'ope, 'eart* [au lieu de *heaven, hope, heart*], etc. » (Whymper cité par Arnold Lunn, *Mountain Jubilee*, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1943, p. 191).
22. Tout comme ses frères, dont l'un deviendra écrivain de récits d'aventure, et les autres voyageurs (Frank S. Smythe, *Edward Whymper*, Londres, Hodder and Stoughton, 1940, p. 3).
23. Emil Henry, *Triumph and Tragedy. The Life of Edward Whymper*, Leicester, Matador, 2011.
24. *Ibid.*, p. 360.

Devenir un homme et un *gentleman* par le sport

Dès les années 1860, les *public schools* développent leurs équipements sportifs avec l'appui financier des familles. En effet, pour la bourgeoisie nouvelle, la pratique du sport est censée inculquer une forme socialement marquée de virilité et contribuer à la fabrication d'une identité propre aux classes supérieures : c'est la doctrine de l'*athleticism*. Celle-ci trouve ses racines dans un courant plus ancien qui encourageait l'activité sportive dans le cadre de la foi religieuse, pour forger le caractère du bon chrétien et convertir les jeunes hommes à la foi : la *muscular christianity* (littéralement le « christianisme musclé »)[25]. Le terme fut forgé en 1857 suite aux écrits des anglicans Thomas Hugues et Charles Kingsley, en particulier un livre très diffusé de Hugues, *Tom Brown's schooldays*, décrivant un écolier de Rugby, vertueux, courageux, sportif, qui « craignait Dieu et pouvait marcher mille miles en mille heures »[26]. Whymper, adolescent, avait été fortement impressionné par ce livre. Dans les années 1850 à 1880, des livres chrétiens aux titres évocateurs, tels que *Manliness* (Hugh S. Brown, 1858) ; *Manliness, Womanliness, Godliness* (John B. Figgis, 1861), ou *The Manliness of Christ* (Thomas Hughes, 1879) sont publiés[27]. Max Weber, à propos du puritanisme des siècles précédents, souligne que le « sport » était « admis s'il servait un dessein rationnel, c'est-à-dire s'il constituait un délassement nécessaire à un bon équilibre physique. En revanche, il était suspect en tant qu'il laissait un cours libre et spontané aux impulsions indomptées [...] ou bien s'il éveillait l'orgueil de la compétition, les instincts brutaux, le plaisir irrationnel du pari »[28]. Quelles qu'aient pu être les divergences entre protestants puritains et anglicans libéraux, les valeurs transmises par le sport dans ce cadre, parce qu'il s'agit de valeurs chrétiennes, ascétiques et viriles, considérées comme caractéristiques d'une masculinité idéale, trouvent un écho à la fois chez les protestants et les anglicans. Il s'agit de l'indépendance, de la maîtrise de soi, du courage, toutes ces qualités constitutives du « caractère », celui du sportif, du *gentleman*, de l'entrepreneur capitaliste, du soldat de l'Empire, et des premiers alpinistes.

---

25. Hugh McLeod, « La religion et l'essor du sport en Grande-Bretagne », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n° 28, 2004, p. 133-148, p. 138-139.
26. James A. Mangan, « Social Darwinism and Upper-Class Education in Late Victorian and Edwardian England », *Manliness and Morality. Middle Class Masculinity in Britain and America, 1800-1940*, J. A. Mangan et J. Walvin éd., Manchester, Manchester University Press, 1987, p. 135-159, ici p. 137.
27. John Tosh, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-century Britain*, ouvr. cité, p. 94.
28. Chez Weber, cependant, il s'agit surtout des XVIIe et XVIIIe siècles. Dans son chapitre consacré à « l'ascétisme et l'esprit du capitalisme », il s'appuie sur les écrits de l'Anglais Richard Baxter (1615-1691). Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, ouvr. cité, p. 204.

Cette idéologie est reprise dès les années 1850 dans les *public schools*, alors dirigées par des membres du clergé anglican. Edward Thring fait construire le premier gymnase scolaire du pays à Uppingham en 1859[29]. À Loretto, *public school* écossaise, Hely H. Almond s'inspire de la *muscular christianity* et de la doctrine éducative d'Herbert Spencer pour développer une méthode à base d'exercices physiques, de régimes spéciaux, et de bains froids. Les sports collectifs (*games*), notamment le rugby-football et le cricket, se développent pour forger le caractère des élèves (aux côtés d'autres expédients plus anciens comme l'exploitation organisée des plus petits par les plus grands, le *fag system*). D'après Almond, « les *games* dont le succès dépend des efforts combinés de plusieurs, et qui nourrissent également le courage et l'endurance, sont l'essence vitale du système des *public schools* [dont le] principal objectif [...] est la production d'une grande race [*breed*] d'hommes au service de la nation »[30].

John Tosh, dans son analyse des recompositions de la masculinité anglaise au XIX^e^ siècle, oppose la *manliness* (virilité) des *gentlemen* victoriens à la *politeness* (civilité) des générations antérieures. Alors que l'on est noble par la naissance, la virilité s'acquiert. « La naissance et l'éducation étaient secondaires comparées aux qualités morales qui caractérisaient le vrai caractère viril. La *manliness* devait se gagner par la maîtrise des circonstances de l'existence et s'en attirait ainsi le respect des pairs »[31]. Si on peut bien sûr douter de la portée réelle de ce modèle de virilité lorsque l'on sait le recrutement social élitiste que pratiquaient les *public schools*, il faut comprendre que la *manliness* telle qu'elle est inculquée dans ces écoles est forgée et pensée pour la nouvelle bourgeoisie. Les références à la lutte individuelle pour la réussite, à la force de la volonté, à l'honnêteté, la discipline, etc. s'adressent directement à l'expérience des nouvelles fractions sociales issues de la révolution industrielle, entrepreneurs et *professionnals*, acquis à la fois aux principes évangélistes valorisant la quête individuelle du caractère et de la discipline, et à ceux du darwinisme et de la lutte pour l'existence[32]. Elles s'adressent également aux hommes de l'Empire britannique – fonctionnaires, soldats, colons, explorateurs, etc. –, Empire dont le fonds rhétorique à base de « devoir », de « lutte », de « volonté », de « caractère » converge avec celui de la *manliness*[33]. Les

29. Hugh McLeod, « La religion et l'essor du sport en Grande-Bretagne », art. cité, p. 7.
30. Hely S. Almond, *Lorettonian*, vol. 4, n° 15, juin 1882, p. 57, cité dans James A. Mangan, *Athleticism in the Victorian and Edwardian Public School*, ouvr. cité, p. 56.
31. John Tosh, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-century Britain*, ouvr. cité, p. 86.
32. James A. Mangan, « Social Darwinism and Upper-Class Education in Late Victorian and Edwardian England », art. cité, p. 140.
33. John Field, *Toward a Programme of Imperial Life. The British Empire at the Turn of the Century*, Oxford, Oxford University Press, 1982.

qualités constitutives de la *manliness* victorienne en viennent ainsi peu à peu, notamment sous l'effet de leur valorisation dans les *public schools*, à perdre de leur connotation religieuse pour désigner celles de l'homme indépendant, « de caractère », bref, du *gentleman*.

Dans ces écoles, *manliness*, *athleticism* et *muscular christianity*, se fondent par conséquent dans le même ensemble de valeurs et de qualités, qui constituent le « caractère » propre au *gentleman*. On les retrouve dans les nécrologies de l'*AJ*. C'est ainsi qu'on peut lire dans celle de S. L. King (1873-1914) qu'il était « un vrai *sportsman* et *gentleman* », deux qualificatifs mis sur le même plan, et « un chevalier *sans peur et sans reproche* » (*AJ*, vol. 28, 1914, p. 197). « *Manly* » et « *gentlemanly* » finissent par devenir équivalent, la *manliness* étant, par définition, celle des classes supérieures. Elle consiste à faire montre de qualités morales (volonté, abnégation, droiture) couplées à des qualités physiques (notamment l'endurance). Dans les nécrologies de l'*AJ*, on peut lire de R. W. Broadrick (1872-1903), assistant-professeur à Fettes College (Édimbourg), qu'en sus de posséder « force et virilité », il représentait « la sorte d'homme [...] que les universités anglaises sont fières de produire. Il se montrait en toute occasion un *gentleman* cultivé, aux goûts raffinés, courtois, aimable, aux opinions fortes, mais non fanatiques, ouvert d'esprit, sympathique, et simple » (*AJ*, vol. 21, 1903, p. 536).

Dans ce contexte, les écoles les plus « sportives » voient leur popularité croître. Le sport y prend une importance telle qu'au tournant du siècle les performances athlétiques y sont plus valorisées que les performances intellectuelles. Dès les années 1860, les élèves de l'équipe d'aviron peuvent passer jusqu'à quatre heures par jour à s'entraîner, et les joueurs de cricket trois heures[34]. Cette pratique intensive du sport se diffuse dans les grandes universités, qui accueillent les élèves sortant de ces écoles. C'est donc sans grande surprise que l'on voit relatées, dans les nécrologies de l'*AJ*, les performances sportives au côté des titres scolaires : souvent mis sur le même plan, il est parfois difficile de les distinguer sans une bonne connaissance du fonctionnement des ces écoles et universités. Voici, à titre d'illustration, un extrait de la nécrologie de J. J. Hornby (1826-1910) :

> Entré à Eton à douze ans, Hornby a fait partie deux fois du Select for the Newcastle (1844-1845), et a joué dans le Eleven en 1845. À Balliol, il a ramé pour le Eight d'Oxford en 1849 et 1861, a obtenu un First-class dans la Classical School en 1849, et a été ensuite élu Fellow à Brasenose. (*AJ*, vol. 25, 1911, p. 46)

34. Peter C. McIntosh, « Games and Gymnastics for Two Nations in One », art. cité, p. 181.

Ici, l'appartenance aux équipes d'aviron, de cricket et de rugby (les VIII, XI et XV) d'Eton et d'Oxford, est aussi prestigieuse que l'obtention du Newcastle Scholarship (prestigieux prix scolaire d'Eton) et d'un First-class Honours (la plus haute mention scolaire). Le détail des hauts faits sportifs accomplis dans le cadre scolaire révèle leur forte valeur symbolique. On apprend ainsi de S.L. King (1873-1914) qu'il « était dans le First Cricket XI. Et dans le First Football XI, il avait remporté en 1891, à moins de dix-huit ans, les deux "sauts", les "haies", et la "balle de cricket", le dernier avec un lancer à *110 yds. 2ft* qui constituait le record annuel de la *public school* » (*AJ*, vol. 28, 1914, p. 196). Quant à C.J. Reid (1875-1915), décrit comme « l'incarnation même » d'Haileybury (où il fut élève, puis Games Master), il était « capitaine du XI, dans le XV, et représentant de l'école en Racquets, Fives [jeu de balle traditionnel de Rugby et d'Eton] et en boxe » et « il avait joué au rugby pour le Varsity [championnat sportif annuel opposant Oxford à Cambridge], au cricket avec les Seniors, et avait ramé dans le VIII de l'université » (*AJ*, vol. 32, 1919, p. 260). Nés dans les années 1870, écoliers et étudiants dans les années 1890-1900, morts dans les années dix, ces deux hommes ont vécu à l'époque de l'*athleticism* triomphant. L'esprit de corps de l'AC se construit donc également sur ces bases sportives. De la même façon qu'Arnold Lunn évoquait l'esprit de corps des *public schools*, Leslie Stephen montre comment, à Cambridge, le sport permettait une sociabilité entre jeunes *gentlemen* semblable à celle de l'AC :

> À cette époque, l'*athleticism* à Cambridge avait le même mérite [qu'à l'AC]. Le club d'aviron du *college* était un trait d'union qui me permettait d'être ami avec de jeunes *gentlemen* dont les muscles étaient plus développés que les cerveaux.[35]

« Niveau » permettant aux hommes des mêmes fractions sociales de se reconnaître, la pratique sportive est aussi une « barrière » particulièrement efficace[36], sociale autant que genrée. Les femmes, on le comprendra, sont d'emblée exclues de ce modèle. Pourtant, par extension, en tant qu'ensemble d'attributs essentiellement moraux, la *manliness* n'est pas uniquement pensée comme une qualité masculine. Kelly Boyd, dans ses travaux sur la presse enfantine masculine, explique qu'on « n'était pas uniquement *manly* du seul fait d'être de genre masculin, mais qu'on le devenait en apprenant à jouer ce rôle. Des garçons, des femmes, et bien sûr des hommes, étaient parfois dépeints comme étant « *manly* », en tant que le terme suggérait une force de caractère face à l'adversité, la capacité

35. Leslie Stephen, *Studies of a Biographer*, Londres, Duckworth and Co., 1902, vol. 3, p. 316.
36. Edmond Goblot, *La barrière et le niveau. Étude sociologique sur la bourgeoisie française moderne* [1925], Paris, PUF, 2001.

à défendre ses droits ou, parfois, à ne pas succomber aux pressions de l'existence»[37]. Le qualificatif «*manly*» pouvait donc être attribué à une femme capable de surmonter les faibles qualités de son sexe. Ainsi, une femme alpiniste comme Elizabeth Le Blond (1861-1934) a-t-elle pu écrire sans ciller dans la préface d'un de ses ouvrages qu'il «n'y a pas de sport au monde plus *manly* que l'alpinisme»[38]. Il n'en reste pas moins que dans les faits, les femmes sont éloignées de cette idéologie, inculquée dans des lieux qui leur étaient fermés. Davidoff et Hall montrent comment, pendant la première moitié du XIX^e^ siècle, se met en place au Royaume-Uni une vision des sexes appuyée sur l'idée de sphères séparées, sphère publique pour les hommes, domestique pour les femmes[39]. Ce modèle va de pair avec des rôles parentaux distincts. Les pères, ainsi, «avaient tendance à être extrêmement sérieux avec les garçons, [car] la reproduction de la masculinité était une affaire sérieuse»[40]. C'est ainsi qu'en 1841, on envoie le jeune Leslie Stephen et son frère à Eton «pour en faire de vrais garçons et pour les endurcir [*to take the sugar out of them*]». Stephen, enfant fragile, se voit prescrire de l'exercice physique et interdire la lecture de poésie. Il raconte, dans ses mémoires, les durs traitements subis à Eton, dont il n'osait se plaindre auprès de ses parents[41]. Les filles de la bourgeoisie, de leur côté, ne sont pas soumises aux mêmes attentes. Les femmes alpinistes que nous avons étudiées ont toutes été éduquées par des tuteurs privés, chez elles, et rares sont celles qui accèdent à l'université. Le sport leur est généralement interdit. On leur recommande une pratique physique modérée adaptée à leur faiblesse «naturelle»[42].

Parce que l'alpinisme a été codifié à partir de ces valeurs, de ces idéologies, et du type d'ethos qui en découle, son «esprit» et ses valeurs sont fondamentalement masculines. S'il existe des femmes alpinistes, celles-ci font plus preuve d'une conformation à des normes masculines que l'inverse.

---

37. Kelly Boyd, *Manliness and the Boys' Story Paper in Britain. A Cultural History, 1855-1940*, New York, Palgrave Macmillan, 2003, p. 46.
38. Elizabeth Aubrey Le Blond, *True Tales of Mountain Adventure. For Non-Climbers Young and Old*, New York, Dutton, 1903.
39. Leonore Davidoff et Catherine Hall, *Family Fortunes*, ouvr. cité.
40. John Tosh, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-century Britain*, ouvr. cité, p. 110.
41. Frederic W. Maitland, *The Life and Letters of Leslie Stephen*, Londres, Duckworth, 1906, p. 29.
42. Martha Vicinus, *Suffer and Be Still. Women in the Victorian Age*, Londres, Indiana University Press, 1973 ; R. Robbins éd., *Medical Advice for Women, 1830-1915*, Londres, Routledge, 2008.

Une idéologie impérialiste et capitaliste sous-jacente

L'idéologie impérialiste est très présente dans l'*athleticism* : par là, les *public schools* inculquent un patriotisme prononcé et l'admiration du pouvoir impérial de la Grande-Bretagne[43]. Cette idéologie est aussi présente dans l'alpinisme qui, dès ses débuts, est considéré comme une forme d'exploration, voire de conquête. Les ascensions sont une occasion de démontrer la prééminence de la « race » anglaise. Comme le soldat, l'explorateur, ou le capitaine d'industrie, l'alpiniste, à sa mesure, considère qu'il contribue à la gloire de l'Empire britannique et, à titre personnel, qu'il vit lui aussi une aventure dont il peut légitimement retirer du prestige.

Les *public schools*, déjà dans les années 1850, constituaient une préparation au service impérial pour les garçons ne se destinant pas à une carrière de *professionals* au Royaume-Uni. Ce rôle est de plus en plus affirmé après la guerre de Crimée (1854-1856), et passe au premier plan entre 1880 et le début du XX^e^ siècle, à l'ère du « néo-impérialisme »[44] :

> Le *new imperialism* de la fin de l'ère victorienne produisit la fusion précaire entre la politesse (*gentility*) chrétienne et le darwinisme social. Trois ensembles de valeurs s'entremêlent alors : le darwinisme impérial – le droit divin de l'homme blanc à régner, civiliser et baptiser les races inférieures ; le darwinisme institutionnel – la culture de la résistance physique et psychologique à l'école comme préparation aux rigueurs du devoir impérial ; l'éducation du *gentleman* – l'inculcation de qualités de commandement en vue de la conquête militaire à l'étranger et de la domination politique en Angleterre.[45]

Dans ce contexte, les sports d'équipe sont envisagés comme un vecteur majeur d'inculcation du patriotisme. Le poème « Vitaï Lampada », composé en 1892 par Henry Newbolt, est révélateur de ce rôle assigné aux *games* : on y voit un parallèle entre un jeu de cricket à Clifton College (où avait étudié Newbolt) et la bataille d'Abu Klea au Soudan (1885). Dans ce poème, si le dernier joueur en lice continue de jouer, ce n'est pas « pour gagner une décoration ou pour l'espoir égoïste d'une gloire saisonnière, mais pour la main du capitaine sur son épaule », tout comme le dernier soldat debout continue de se battre alors que « l'Angleterre est loin et

43. James A. Mangan, *The Games Ethics and Imperialism. Aspects of the Diffusion of an Ideal*, Londres, Frank Cass, 1998.
44. *Ibid.*, p. 192-214 ; Reuben J. Ellis, *Vertical Margins. Mountaineering and the Landscapes of Neoimperialism*, Madison, University of Wisconsin Press, 2001, p. 19. Ellis fait débuter l'ère du néo-impérialisme aux années 1850.
45. James A. Mangan, *Athleticism in the Victorian and Edwardian Public School*, ouvr. cité, p. 136.

l'Honneur n'est qu'un mot»[46]. L'appel «*Play up! Play up! and play the game!*», scandé tout au long du poème, est connu par des générations d'écoliers. Trois ans auparavant, un discours de James Welldon, directeur de Harrow, sur la visée impérialiste de l'éducation prononcée devant le Royal Colonial Institute, puise dans le même fonds rhétorique:

> L'audace, l'énergie, la persévérance, l'enthousiasme, le sang-froid, la discipline, la coopération, l'esprit de corps, qui apportent le succès au cricket ou au football, sont les mêmes qualités qui triomphent dans la paix ou dans la guerre. [...] Dans l'histoire de l'Empire britannique, il est écrit que l'Angleterre doit sa souveraineté à ses sports.[47]

Au-delà du champ de bataille, ces valeurs conquérantes s'expriment également dans toutes les campagnes d'exploration qui, menées dans une perspective impérialiste plus ou moins affirmée, fascinent le Royaume-Uni à cette époque[48]. Dans les années 1820 déjà, les ouvrages des explorateurs arctiques comme Franklin ou Parry étaient des *best-sellers*. En 1830, la Royal Geographical Society est créée; elle encourage l'exploration du pôle Nord, où se dérouleront les campagnes de John Ross, James Cook, et Robert F. Scott. Les années 1870-1880 voient l'apogée de l'Empire et de nouvelles campagnes d'exploration, très suivies. C'est l'époque d'auteurs comme Stevenson, Conrad, ou Kipling, et d'explorateurs comme Shackleton, Scott, Speke, Livingstone et Stanley, Bruce, Cunningham, autant d'hommes admirés par les futurs alpinistes de l'âge d'or. Edward Whymper, enfant, se délectait des récits de Ross, Parry, et Franklin[49]. Son frère aîné, Frederick Whymper, devint lui-même écrivain à succès de romans d'aventure aux titres aussi imagés que *Travels in Alaska*, *The Romance of the Sea*, ou *Heroes of the Arctic*.

Précisons enfin que ces valeurs étaient transposables à d'autres conquêtes que la seule entreprise impérialiste: elles se prêtaient particulièrement bien à la conquête capitaliste, celle du «premier esprit du capitalisme» tel que défini par Luc Boltanski et Ève Chiapello. L'entreprise capitaliste s'apparente alors à une aventure, à une «libération [d'abord]

---

46. «*And it's not for the sake of a ribboned coat, /Or the selfish hope of a season's fame, /But his Captain's hand on his shoulder smote /Play up! play up! and play the game!*»; «*The river of death has brimmed his banks, /And England's far, and Honour a name, /But the voice of schoolboy rallies the ranks, /Play up! play up! and play the game!*» (Henry Newbolt, «Vitaï Lampada», *Admirals All and Other Verses*, Harvard, John Lane, 1898.
47. James Welldon, «The Imperial Purpose of Education», *Proceedings of the Royal Colonial Institute*, vol. 26, mai 1894, p. 829.
48. Martin Green, *Dreams of Adventure. Deeds of Empire*, Londres, Routledge, 1979; John Tosh, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-century Britain*, ouvr. cité, p. 43.
49. Frank S. Smythe, *Edward Whymper*, ouvr. cité, p. 3.

spatiale ou géographique »[50]. Pour Werner Sombart, l'entrepreneur capitaliste de cette époque est à la fois « conquérant », capable de vaincre les obstacles qui se dressent sur son chemin, « organisateur », capable de coordonner et de diriger des hommes, et « négociant », capable d'obtenir le consentement par la persuasion[51]. Conquête, héroïsme, *leadership*, voici des qualités valorisées à la fois dans la conquête militaire, les campagnes d'exploration, le sport, l'industrie.

L'alpinisme n'est pas en reste, et se voit ainsi pensé, représenté, et décrit en des termes similaires[52]. Dans un tel contexte, l'alpinisme victorien peut raisonnablement être pensé comme une forme d'aventure à la portée de la bourgeoisie. Jusqu'à la seconde guerre mondiale, les alpinistes, même les plus grands, continuent de cumuler occupation professionnelle et pratique de l'alpinisme. L'alpinisme est alors pour eux un moyen d'échapper, momentanément, à une vie professionnelle chargée, qui leur laissait peu de temps pour les loisirs. Les contraintes de la vie familiale étaient également pesantes pour ces hommes. Dans son essai sur la redéfinition de la masculinité au XIX^e^ siècle, John Tosh évoque, à partir des années 1880, « des preuves de plus en plus fortes de la frustration et de l'ennui » ressentis par les chefs de famille[53]. Alors que le début du XIX^e^ siècle correspond à une période de fort investissement masculin dans la vie familiale, la domesticité, dans les classes supérieures, cesse pour les hommes de jouer un rôle important pendant l'ère victorienne. Dans le cadre d'une représentation des sexes comme des « sphères séparées », chacune avec ses propres prérogatives, ses propres lieux et ses propres qualités, le foyer en vient en effet à être associé à la féminité. Dans le même temps, les lieux de sociabilité masculins extérieurs au foyer, tels les clubs, s'affirment comme des refuges pour les hommes. L'Empire devient aussi un possible refuge. « La réticence à se marier est un fait démographique. [...] Des milliers de jeunes hommes évitent leur destin marital en

50. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, ouvr. cité, p. 54.
51. Werner Sombart, *Le bourgeois. Contribution à l'histoire morale et intellectuelle de l'homme économique moderne*, Paris, Payot, 1926, p. 50. C'est une vision de l'entrepreneur déjà éloignée de celle qu'avait Weber des premiers capitalistes, qui n'étaient pas encore des aventuriers, mais plutôt « des hommes avant tout sobres et sûrs, perspicaces, entièrement dévoués à leur tâche, professant des opinions sévères et des stricts "principes" bourgeois » (Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, ouvr. cité, p. 72).
52. Reuben J. Ellis, *Vertical Margins*, ouvr. cité, p. 12 ; Peter H. Hansen, « Albert Smith, the Alpine Club », art. cité, p. 312. Ellis fait coïncider l'apparition de l'idéologie impérialiste dans l'alpinisme avec les premières ascensions hors des Alpes. Nous préférons l'interprétation d'Hansen, pour qui cette idéologie est présente dans les fondements mêmes de l'alpinisme.
53. John Tosh, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-century Britain*, ouvr. cité, p. 103-125.

s'embarquant dans une carrière coloniale»[54]. Dans ce cadre, l'alpinisme représente une manière, moins radicale et plus ponctuelle, d'échapper aux contraintes de la vie sociale de la bourgeoisie victorienne, de vivre, comme l'écrivait alors Martin Conway (1856-1937), la «vraie vie»:

> [Les alpinistes] vivent peut-être en apparence les vies les plus banales, prenant le train monotone pour aller au bureau le matin et remplissant les devoirs ordinaires de ceux qui gagnent leur pain quotidien ou élèvent leurs familles, mais cela n'est pas leur vraie vie. Derrière le voile matériel, ils sont des pèlerins du romantisme.[55]

Ainsi, même lorsqu'il ne s'agit pas d'aller escalader des massifs éloignés[56], alpinisme et exploration se confondent. Dans les termes qui servent à le décrire, dans les valeurs qui le sous-tendent, dans les qualités supposées de ses pratiquants, dans ses modalités concrètes (une grande partie des Alpes est réellement inexplorée dans les années 1850), l'alpinisme est «exploratoire», conquérant, viril, distinctement et fièrement *english*. Pendant l'âge d'or, tandis qu'il s'agit de conquérir le maximum de sommets vierges, il n'était pas rare que les alpinistes changent de plan une fois le sommet convoité escaladé par une cordée concurrente. Edward Whymper, alors en route pour la Dent-Blanche, rebrousse chemin à la vue d'un cairn au sommet, et Charles E. Mathews renonce au Lyskamm, «devenu bien moins intéressant une fois son prestige perdu»[57]. Certains s'acharnent pour vaincre un unique sommet: Edward Whymper réussira le Cervin à sa neuvième tentative, Clinton Dent le Dru à sa dix-huitième. Plus qu'un sport, l'alpinisme est pensé comme une forme d'aventure, car c'est le caractère inédit d'une ascension, plus que sa difficulté, qui prime dans la définition de l'exploit.

C'est dans ce cadre qu'on peut comprendre pourquoi, dans les discours des alpinistes, il est souvent fait mention de la nature spécifiquement «anglaise» de l'alpinisme. On y trouve tout un ensemble de références mêlées et difficilement dissociables, lorsqu'on connaît leurs soubassements idéologiques, à l'*englishness*, à la *manliness*, et à l'esprit de conquête. Dans cet extrait de la nécrologie d'Albert F. Mummery (1855-1895) est mis

---

54. *Ibid.*, p. 107.
55. Martin Conway, *Mountain Memories. A Pilgrimage of Romance*, Londres, Cassel, 1920, p. 4.
56. On assiste à cette époque aux débuts de l'alpinisme dans le Caucase (Freshfield en 1868, Grove, Gardiner, Walker en 1874, Dent en 1886, Mummery en 1888, etc.); en Norvège (principalement par Slingsby dès les années 1870); en Amérique du Nord et dans les Rocheuses canadiennes (Collie dans les années 1890-1910); dans les Andes (Fitzgerald et Vines, Conway en 1897-1898); en Himalaya (Graham en 1883, Conway en 1885, mais il est difficile de distinguer les premières ascensions des campagnes d'exploration de la région); et dans les Alpes de Nouvelle-Zélande.
57. Peter H. Hansen, «Albert Smith, the Alpine Club», art. cité, p. 317.

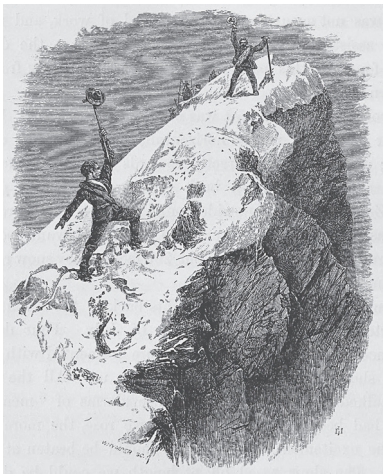


Illustration 3
Première ascension du Cervin (1865), gravure d'Edward Whymper (1840-1911), se représentant au sommet suivi de son guide, Michel Croz

Domaine public. Edward Whymper, *Scrambles amongst the Alps*, 1871, p. 450.

en exergue un courage tout anglais qui expliquerait la domination sportive, coloniale et alpinistique de l'Angleterre :

> On ne peut pas nier que cette qualité qui vient d'être décrite, qu'on peut appeler la témérité, est une qualité essentiellement anglaise. C'est la qualité qui a fait de notre race les pionniers du monde, qui nous a valu notre suprématie sur les mers, qui par l'exploration et la colonisation a donné les territoires vierges de la Terre aux Anglo-Saxons, et dont la perte, si jamais nous la perdons, mettra un terme à notre domination. Tant que les Anglais possèdent cette qualité, ils la manifesteront dans leurs sports. (*AJ*, vol. 17, 1895, p. 567-568)

Pour l'alpiniste Charles E. Mathews, « une chose est certaine, l'alpinisme ne cessera jamais d'être un authentique sport d'Anglais »[58]. Et de poursuivre : « c'est un sport qui, bien sûr, possède ses propres éléments de danger, autrement il ne serait peut-être pas aussi intéressant et excitant qu'il ne l'est ». Le goût du danger et le courage sont en effet considérés comme des qualités indissociablement britanniques et viriles. Trollope écrit :

58. Des Anglais qui, précise-t-il cependant, sont « des hommes fortunés ou des rentiers » (*men of wealth or leisure*). Charles E. Mathews, « The Growth of Mountaineering », *Alpine Journal*, vol. 10, 1882, p. 251-263, ici p. 262.

> Dans la chasse, la voile, dans toute aventure ou voyage – j'ai failli dire dans l'acte d'amour lui-même –, le charme réside dans le danger. Mais point de danger sans les résultats naturels du danger; la crème de telles activités, si pratiquées en toute sûreté, se changerait vite en lait maigre, pauvre et insipide.[59]

Il est d'ailleurs révélateur de constater le parallèle fait dans les récits d'alpinisme entre alpinisme et combat, avec l'idée sous-jacente que les difficultés rencontrées contribuent à former de vrais hommes, capables d'endurer l'inconfort et les privations et de « regarder la mort en face »[60]. Mummery présente l'alpinisme comme une activité virile qui, à condition de mettre toute son ardeur dans le combat contre la montagne, tient éloignée toute dérive dangereuse vers la féminité :

> Il y a dans le danger un pouvoir éducatif et purifiant que l'on n'apprend à aucune autre école, et il est précieux pour un homme de savoir qu'il n'est pas « complètement tombé dans la luxure et dans l'efféminement ».[61]

S'il y a un intérêt à faire dialoguer ces extraits (choisis parmi beaucoup d'autres), c'est bien de constater le lien qui existe entre les conceptions du sport, de l'Empire, et de la masculinité qui sont celles des élites sociales victoriennes.

Cette rhétorique culmine avec les expéditions dans l'Himalaya, dès les années 1880. En pleine ère néo-impérialiste, il est logique que l'Everest, le plus haut sommet au monde (8 807 mètres), situé dans la sphère d'influence géopolitique des Britanniques, ait été rapidement considéré comme un trophée qui leur revenait de droit. Dès 1899, Lord Curzon, Vice-roi des Indes, envisage de convaincre le gouvernement népalais de laisser aux Anglais l'accès à la montagne. Dans l'*AJ* de 1908, Lord Curzon (qui n'était pas alpiniste) explique qu'il convoitait également le Kangchenjunga :

> [J]e considérais qu'il était du devoir de l'Anglais, si possible, de gagner les sommets avant quiconque. [...] J'ai toujours pensé que le Kangchenjunga, étant dans notre territoire, et l'Everest seulement un peu à l'extérieur, et que les Anglais étant la première race des alpinistes au monde, il fallait que ce soit un Anglais qui se tienne le premier au sommet du Kangchenjunga et, si possible, de l'Everest aussi.[62]

---

59. Anthony Trollope, *Travelling Sketches*, Londres, Chapman and Hall, 1866, p. 91.
60. Albert F. Mummery, *My Climbs in the Alps and Caucasus* [1895], Londres, Unwin, 1962, p. 333.
61. *Ibid.*, p. 351.
62. Lord Curzon, « Proceedings of the Alpine Club », *Alpine Journal*, vol. 24, 1908, p. 184-194, ici p. 190.

Ce plan initial échoue (il aurait contredit un accord avec la Russie), mais l'ascension du Trisul par Tom G. Longstaff et Arnold Mumm en 1907 vient raviver l'intérêt des Anglais pour les hauts sommets.

Il faut attendre les années vingt pour voir les premières tentatives sur l'Everest. L'himalayisme est alors ce qui permet aux Britanniques de maintenir une domination alpinistique perdue dans les Alpes. Pour accéder à l'Everest, il leur faut, bien qu'ils contrôlent militairement la région, obtenir des autorisations d'accès délivrées par le Népal (au sud de l'Everest) ou par le Tibet (au nord). C'est chose faite en 1920 avec l'ouverture du Tibet, auparavant fermé à toute expédition depuis l'accord anglo-russe de 1907. Bénéficiant du monopole de l'accès à l'Everest, les Britanniques montent sept expéditions entre 1920 et la fermeture, par la Chine, de l'accès au Tibet en 1938. Pendant que les Britanniques s'attaquent à « leur » Everest, les Allemands tentent à leur tour l'aventure himalayenne, avec aussi peu de succès, sur le Nanga Parbat à partir de 1931[63]. Dans les années trente, plusieurs expéditions anglaises sur des sommets élevés de la région ont lieu : parmi les ascensions les plus reconnues, celle du Kamet (7756 mètres) en 1931 par Frank Smythe et Eric Shipton, celle du Bhagirathi III (6454 mètres) en 1933 par Colin Kirkus et Charles Warren et, surtout, celle de la Nanda Devi (7816 mètres) en 1936 par Bill Tilman et Noel Odell. Tous sont accompagnés de sherpas. Évoquant cette période dans son autobiographie, Eric Shipton écrit que « l'himalayisme en était à ses balbutiements, à un stade analogue à celui de l'alpinisme de l'âge d'or dans les Alpes, quand un simple explorateur, sans compétence particulière, pouvait encore cueillir ici et là les fruits d'une moisson euphorique de sommets »[64]. Cependant, n'est pas explorateur qui veut. Sur ce point, la comparaison avec l'alpinisme de l'âge d'or vaut à plus d'un titre : à propos de la moisson de sommets comme à propos du profil social de ses pratiquants[65].

L'usage d'une rhétorique conquérante et martiale dans l'alpinisme semble culminer avec ce développement de l'himalayisme, qui signe le renouveau de l'exploration après « l'épuisement » des Alpes. Ne serait-ce que les titres des récits d'himalayisme de l'époque qui en sont imprégnés : *The Assault on Mount Everest 1922* (Hunt, 1923), *The Fight for Everest 1924* (Norton, 1925), *Kamet Conquered* (Smythe, 1932). Fait notable, les

63. Pour plus de détails sur l'arrière-plan géopolitique des expéditions, voir Michel Raspaud, *L'aventure himalayenne. Les enjeux des expéditions sur les plus hautes montagnes du monde*, Grenoble, PUG, 2003, p. 26-34.
64. Eric Shipton, *That Untravelled World. An Autobiography*, Londres, Hodder and Stoughton, 1969, p. 72.
65. À une époque où l'alpinisme connaît une timide démocratisation, les alpinistes qui partent en expédition sont, à de très rares exceptions près, tous issus des élites sociales. Nous y reviendrons.

expéditions sur l'Everest sont alors dirigées par des militaires : le colonel Howard-Bury en 1921, le brigadier-général Bruce en 1922 et 1924, remplacé en cours d'expédition par le lieutenant-colonel Norton. Les métaphores militaires sont légion. La montagne, souvent décrite comme une formidable forteresse à assiéger, subit des attaques (*assaults*, terme qui revêt aussi une connotation sexuelle), fait l'objet d'un plan de bataille (*battle plan*). L'ascension est décrite comme une « campagne » (*campaign*), une « bataille » (*battle*), un « combat » (*fight*) pour « vaincre » (*win*) ou « conquérir » (*conquer*) un sommet. Lorsque l'on échoue, c'est la retraite (*retreat*). Au-delà du vocabulaire martial, on peut voir que la rhétorique du récit d'alpinisme associe implicitement « victoire » sur la montagne et domination masculine (hétérosexuelle)[66], avec la mention de pics « vierges » à « assaillir » et à « posséder », dont on ôte à jamais le « prestige », des pics dont on « souille » la neige sommitale à la « pureté virginale », etc.

Pour analyser cette rhétorique, nous nous appuierons sur un article publié dans l'*AJ* en 1924 et intitulé « The Battle with Mount Everest ». Il est signé par « un voyageur himalayen » derrière lequel nous soupçonnons le général Charles Bruce, sans être en mesure toutefois de le vérifier. Cette expédition, la troisième sur l'Everest, s'est conclue par la mort des alpinistes George Mallory et Andrew Irvine, deux *gentlemen* dans le plus pur sens du terme. Sortis des meilleures *public schools*, étudiants à Oxford et Cambridge, sportifs remarqués, leur mort marque les esprits. L'auteur tente d'expliquer « au grand public » la « valeur de ces efforts dont aucun alpiniste ne doute ». Le caractère conquérant de « l'Anglais » est mentionné dès la première page, de même que son attrait pour les massifs élevés et lointains, supérieurs aux Alpes :

> Il est certain que les Anglais, lorsqu'ils voyagent et qu'ils voient une montagne, ont le désir ardent de se tenir au sommet. La voie du mont Blanc a été montrée pour la première fois par un Français il y a cent ans, mais les Anglais ont rapidement trouvé leurs propres voies dans le Caucase et les Andes et ont escaladé leurs plus hauts pics. [...] On ne pouvait pas attendre des Anglais qu'ils résistent longtemps au défi lancé par le mont Everest d'escalader ses immenses hauteurs.[67]

On apprend plus bas que l'Anglais est également supérieur au Népalais ou au Tibétain, races n'ayant jamais envisagé de telles ascensions,

66. Sur ce point, voir Jean-Olivier Majastre, « La montagne, les deux versants d'un imaginaire au féminin », *Femmes et hommes dans les sports de montagne. Au-delà des différences*, C. Ottogalli-Mazzacavallo et J. Saint-Martin éd., Grenoble, Publications de la MSH-Alpes, p. 203-210.
67. « The Battle with Mount Everest, by a Himalayan Traveller », *Alpine Journal*, vol. 36, 1924, p. 277-281.

pourtant à portée de main, avant « qu'une cordée d'Anglais ne viennent de leur île pour leur montrer ». Plus encore, « la venue des Anglais, avec leur esprit d'aventure, a éveillé chez les races natives la conscience de leur environnement ». Preuve supplémentaire que l'alpinisme et l'impérialisme sont pensés ensemble, l'auteur affirme que : « l'esprit qui a animé les attaques sur l'Everest est le même que celui qui a engendré les expéditions arctiques et les autres, et qui avant cela a conduit à la formation de l'Empire lui-même ». La conquête de l'Everest, qui ne saurait tarder (l'auteur se trompait ici de trente ans), montrera que « l'homme aura une fois de plus témoigné de son pouvoir sur son milieu physique. En opposant ses efforts aux forces matérielles du monde, il élève son esprit et aiguise son courage »[68]. C'est dans les modalités de cette opposition entre l'homme et la montagne que se tient, selon nous, un des fondements de la conception britannique de l'excellence en alpinisme. La conquête, si elle est souhaitée, ne l'est pas à n'importe quelle condition. Elle tire sa valeur du fait qu'elle est réglée selon des modalités bien particulières : elle doit être juste et laisser une chance équitable (*fair*) à l'adversaire (la montagne). C'est pourquoi l'auteur évoque également le comportement « chevaleresque » des alpinistes. Cette manière de concevoir l'ascension provient des valeurs sportives inculquées dans le système éducatif britannique.

-

Fair-play sportif et *fair-play* alpinistique : genèse d'une éthique « sportive » de l'alpinisme

Quels sont les liens entre l'*athleticism* et l'alpinisme ? Les *public schools* et les universités sont les principaux lieux de socialisation des élites britanniques masculines. Un retour sur les idéologies qu'elles exaltent et inculquent, notamment par une pratique exacerbée du sport, permet de comprendre la similitude des valeurs et les principes qui structurent tout un ensemble de pratiques des hommes des élites victoriennes : le commandement militaire, l'exploration, la science, le *business* relèvent au fond des mêmes valeurs, celles des *gentlemen*, exposées précédemment. L'alpinisme en fait partie : nous montrerons que s'y exprime, de manière spécifique, un ethos amateur et une forme de *fair-play*, voire de code de l'honneur provenant directement du sport enseigné dans les lieux d'éducation des élites, faisant de l'alpinisme, dans son esprit même, un « sport de *gentlemen* ».

68. *Ibid.*, p. 277.

« *The manner of play* » : un transfert de l'ethos amateur dans l'alpinisme

L'*athleticism* va de pair avec une éthique du jeu mettant l'accent sur le *fair-play* et le désintéressement, qu'Eric Dunning et Kenneth Sheard nomment « ethos amateur »[69]. Dans cet ethos, « l'esprit du jeu » (« *the spirit of the game* », véritable concept en soi) compte plus que la victoire. Ainsi, un jeu bien joué l'est jusqu'au bout, dans les règles, sans souci de victoire, en faisant passer l'intérêt de son camp avant son intérêt personnel. Il est considéré comme indigne d'un *gentleman* (*ungentlemanly*) ou d'un sportif (*unsportsmanlike*) de témoigner enthousiasme ou déception dans la victoire ou la défaite. Il l'est encore davantage de jouer pour de l'argent, la professionnalisation étant vue comme la dérive suprême. Cet « esprit du jeu » marque longtemps la manière dont sont pensés les sports d'équipe. Le football, dont les règles ont été originellement formulées par des joueurs issus des *public schools* et des universités, se joue longtemps sans arbitre, l'honnêteté et l'honneur (en un mot, le *fair-play*) des joueurs régulant les éventuels conflits. Lorsque la Football Association introduit la règle du pénalty en 1891, les équipes d'anciens élèves de *public schools* refusent d'appliquer cette règle déshonorante[70]. On retrouve là les qualités à la base du « caractère » : celui du sportif, de l'homme d'affaires, du soldat, voire du scientifique. Steven Shapin montre ainsi comment la probité, l'intégrité et l'honneur ont été transférées au domaine scientifique et ont constitué l'attitude scientifique face à la vérité et la notion de « vérité scientifique »[71]. En un mot, ce sont les valeurs du *gentleman* que l'on a là. Sans surprise, les qualificatifs associés (*gentlemanly*, *sporstmanlike*, *fair*, etc.) sont omniprésents dans les discours sportifs.

Ils le sont aussi dans ceux des alpinistes, au moins jusqu'à la seconde guerre mondiale, car pour ceux nés entre 1830 et 1910 en particulier, les valeurs de ce modèle, qui atteint son apogée entre les années 1870 et la première guerre mondiale, fonctionnent comme de puissants agents idéologiques. Leur respect scrupuleux est une façon d'affirmer une supériorité indissociablement morale et sociale. C'est dans ce cadre que l'on peut comprendre qu'en 1944, un alpiniste puisse tenir ce type de propos :

> L'alpinisme possède la plupart des vertus de cette sorte de jeu [*game*] auquel on joue juste pour jouer, et qui n'offre aucune récom-

69. Eric Dunning et Kenneth Sheard, *Barbarians, Gentlemen and Players*, ouvr. cité, p. 153.
70. Peter C. McIntosh, « Games and Gymnastics for Two Nations in One », art. cité, p. 190.
71. Steven Shapin, *Une histoire sociale de la vérité*, ouvr. cité, chap. 3.

> pense si ce n'est des souvenirs et la satisfaction personnelle qui découle de la manière dont on joue [*the manner of play*].[72]

Un bon exemple relatif au transfert de cet ethos du sport vers l'alpinisme peut être trouvé en Leslie Stephen, célèbre alpiniste, président de l'AC (1866-1868) et éditeur de l'*AJ* (1868-1872). Élève à Eton, étudiant à Cambridge où il devient Fellow en philosophie, Stephen a toujours été un sportif et un promoteur du sport universitaire. Il revient à la fin de sa vie sur son adhésion précoce au modèle athlétique :

> J'ai toujours été un humble admirateur de l'excellence athlétique. Je garde, en dépit de bien des désapprobations de la part de sages pédagogues, la vénération que j'ai éprouvée très tôt pour les héros de la rivière et du terrain de cricket. Pour moi, ils possèdent encore le halo qui les entourait à l'époque où l'on prêchait pour la première fois la *muscular christianity*, et où l'on disait que tout le devoir d'un homme consistait à craindre Dieu et à marcher mille *miles* en mille heures.[73]

Voici qui permet de mieux comprendre le type d'alpinisme prôné par Stephen. Dans l'extrait suivant, il établit ainsi le lien entre une pratique « moderne » de l'alpinisme – incarnée par Edward S. Kennedy et Charles Hudson, précurseurs d'un alpinisme sans guide – et l'esprit de l'*athleticism*. En un sens, l'alpinisme n'est rien d'autre qu'une « forme différente d'exercice athlétique » pratiquée par des *gentlemen* :

> [Kennedy et Hudson] ont aussi fait comprendre [...] que l'alpinisme, quels que soient ses autres mérites, était un sport à placer au côté de l'aviron, du cricket, et des autres sports de prédilection des Anglais à l'époque. Ces deux *gentlemen* étaient des rameurs bien connus sur la Cam, et ils ont transféré l'esprit énergétique acquis dans les courses de bateaux dans une autre forme d'exercice athlétique.[74]

Le sens de l'honneur est le même. Dans un texte où Stephen raconte comment il a manqué tomber dans un précipice, c'est le souvenir d'une course d'aviron perdue qui lui sert d'image, dans un parallèle évident avec le poème *Vitaï Lampada*, de Henry Newbolt, cité plus haut : malgré la défaite avérée, il faut persévérer par pur esprit du jeu, « cette dernière once de jeu doit être jouée dans les règles, quelle qu'en soit l'issue, et quelles que soient les raisons qu'on puisse en donner » [75].

Comme dans le sport, le *fair-play* est capital dans l'alpinisme. Comme dans le sport, il s'agit de s'assurer que chaque camp a une chance égale de

---

72. Graham Brown, *Brenva*, Londres, Dent and Sons, 1944, Préface.
73. Leslie Stephen, *Studies of a Biographer*, ouvr. cité, p. 255.
74. Leslie Stephen, « On Alpine Climbing », art. cité, p. 264.
75. Leslie Stephen, *Essays on Freethinking and Plainspeaking*, Londres, G. P. Putnam's Sons, 1905, p. 221.

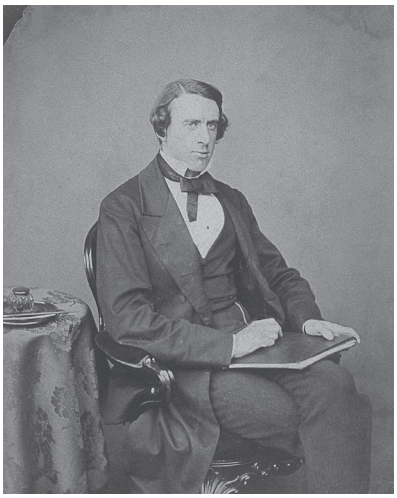


Illustration 4
Leslie Stephen (1832-1904), éminent victorien, professeur à Cambridge et père fondateur de l'Alpine Club, en 1860

Domaine public. Photographe anonyme. Stephen Album, Smith College Special Collection.

l'emporter. Chez Stephen, un jeu « joué dans les règles » (*fairly played out*) refuse les comportements « déloyaux », « injustes » (*unfair*), et moralement condamnables (*injustifiable*), comme se faire hisser par un guide. Dans ce dernier cas, l'ascension n'est pas « honnête », puisque l'alpiniste n'en a pas été capable seul. « Les voyageurs inexpérimentés, écrit-il, imposent une charge tout à fait injustifiable à leur guide. Un tel voyageur est également malhonnête envers lui-même »[76].

C'est aussi tout un rapport à la vérité qui se trouve compris dans le « *manner of play* », une question importante dans une activité où l'on ne peut se fier, pour valider une ascension, que sur les témoignages de ses auteurs. Pour les alpinistes, il va de soi que l'on ne ment pas. Steven Shapin, lorsqu'il étudie la manière dont était établie la validité des récits de voyageurs au XVIII^e^ siècle (dont les observations étaient utilisées par les scientifiques pour produire une connaissance sur le monde), montre que les schèmes construits pour garantir la justesse d'un témoignage factuel dérivent, encore une fois, des valeurs et principes d'intégrité des *gentlemen* et de leur « culture de la crédibilité ». Le jugement accordé aux voyageurs, montre Shapin, reposait autant sur les faits que sur les personnes qui devaient, pour être dignes de confiance, faire partie des cercles de l'élite

76. Leslie Stephen, « On Alpine Climbing », art. cité, p. 284.

sociale et intellectuelle[77]. Il en va de même dans l'alpinisme, dont les principes dérivent, en premier lieu, de la culture des *gentlemen*. La crédibilité d'un alpiniste était garantie par son appartenance à l'AC, club de *gentlemen* «donc» d'hommes dignes de confiance.

Enfin, indissociablement lié au *fair-play* est le refus de la compétition malsaine ou affichée, vue comme une dénaturation du sport idéalement pratiqué de manière désintéressée. Nombreux à cet égard sont les exemples de ce désintéressement : dans leur refus de l'autopromotion ou, pire, du professionnalisme (qu'ils n'envisagent même pas autrement que sous une forme bourgeoise : donner les conférences, par exemple), comme dans la retenue avec laquelle ils racontent leurs exploits. L'euphémisation des exploits, explique Stephen, serait d'ailleurs une caractéristique à la fois «anglaise» et «sportive» :

> Les Anglais sont, heureusement, suspicieux à l'égard des grands mots, et par conséquent la plupart des alpinistes, en particulier ceux qui adoptent franchement un point de vue sportif sur les montagnes, adoptent le schéma opposé : ils affectent quelque chose comme du cynisme.[78]

Le désintéressement, fondamentalement amateur, s'oppose à l'idée d'une pratique professionnelle *donc* potentiellement prête à tout pour la victoire (entraînement, spécialisation, monétarisation). La défense de l'amateurisme est aussi, en réalité, une défense contre l'intrusion des classes populaires dans les sports bourgeois, en témoignent les débats qui ont lieu lors des premières tentatives de professionnalisation du football autour du dédommagement des joueurs de la perte d'une journée de salaire[79]. Sur ce point, il en va de l'alpinisme comme du sport amateur, et les membres de l'AC rejettent tout ce qui pourrait rendre l'alpinisme populaire. D'ailleurs, à l'époque victorienne, les guides ne sont pas considérés comme des alpinistes (*mountaineers*), qualificatif réservé aux amateurs. Cette dimension désintéressée apparaît dans les écrits de Stephen, qui oppose le «plaisir authentique» (*genuine delight*) des exercices virils et

77. Steven Shapin, *Une histoire sociale de la vérité*, ouvr. cité. p. 275 et p. 335-343 (en particulier). Shapin écrit également : « La véracité s'enracinait dans la vertu. Les gentilshommes insistaient sur la véracité de leurs récits, qui était une marque de leur condition et de leur honneur » (*ibid.*, p. 450).
78. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 309.
79. Eric Dunning et Kenneth Sheard, *Barbarians, Gentlemen and Players*, ouvr. cité, p. 201-213. Il est remarquable d'observer la même réticence, dans d'autres pays européens, au moment de la professionnalisation du football, pourtant bien ultérieure puisqu'elle a lieu dans les années vingt (Pierre Lanfranchi, « Histoire du professionnalisme en France et en Italie. Des débuts du professionnalisme à la formation des syndicats de joueurs », *Cahiers de l'INSEP*, 25, 1999, p. 189-205).

les « bas » motifs (*lower motives*) qui peuvent corrompre ou salir (*taint*) le sport :

> Tout en respectant tout le plaisir authentique que l'on peut éprouver dans des exercices virils [*manly*], je regrette seulement l'ajout occasionnel de bas motifs qui peuvent mener à leur dégénérescence.[80]

Et Stephen d'ajouter plus loin :

> Le passionné de sports athlétiques autres [que l'alpinisme] se souvient d'incidents spécifiques [...]. Mais ces souvenirs d'exceptionnels moments de gloire, ou l'inverse, sont susceptibles d'être salis par la vanité ou l'esprit de compétition.[81]

Car les « bas motifs » compétitifs ne sont jamais loin et menacent l'alpinisme. C'est une des raisons pour lesquelles ses promoteurs n'ont eu de cesse dans leurs discours de différencier l'alpinisme du sport, ou du moins de le placer en haut de la hiérarchie des sports, à la frontière du sport et de l'aventure.

•

« *By fair means* » : une éthique de l'alpinisme toute britannique

Un moyen de cette distinction passe par l'affirmation de règles strictes régissant la manière légitime, « loyale », « juste », *fair*, de réaliser les ascensions. Les Britanniques nomment, fort à propos, « éthique de l'alpinisme » ce corpus de règles. Il s'agit bien d'une éthique, que l'on ne peut comprendre qu'au regard d'une autre éthique : l'ethos sportif amateur. Dans ce cadre, une ascension « juste » (*fair*) et moralement acceptable (*justifiable*) doit laisser une chance équitable à la montagne, et pour cela doit répondre à des règles qui, bien que non écrites, n'en sont pas moins strictes.

Dès les débuts de l'alpinisme apparaissent un ensemble d'outils permettant de faciliter les ascensions. Or, s'opère parmi ceux-ci une sélection stricte entre les outils moralement justes, ou loyaux (*fair means*), et moralement inacceptables (*unjustifiable means*). Malgré l'absence de formalisation officielle, ces principes sont observés par les alpinistes et constituent des règles à respecter impérativement pour qui veut être un « véritable » alpiniste. En 1880, Clinton Dent (1850-1912) tente de distinguer les « aides artificielles » injustifiables des procédés *fair*, en s'appuyant sur les principes du *fair-play* :

---

80. Leslie Stephen, *Studies of a Biographer*, ouvr. cité, p. 255.
81. *Ibid.*, p. 261.

> Les idées sur ce qui est juste [*fair*] en alpinisme sont quelque peu curieuses. [...] Aujourd'hui, il semble qu'une « aide artificielle » signifie forcer des pitons dans le rocher là où il n'y a pas de prise de main ou de pied. On considère qu'un tel procédé est hautement déplacé. Tailler une marche dans la glace est autorisé, mais faire la même chose dans le rocher est immoral au plus haut degré. De même, on peut prendre une échelle pour traverser une crevasse sans déclencher les critiques, mais l'utiliser pour traverser une fissure rocheuse est tabou. En fait, tout est « aide artificielle » sauf les chaussures cloutées, la corde, les piolets, les échelles pour passer les crevasses. Lancer une corde sur des pics rocheux est unanimement condamné, et les grappins, les chaînes, et les crampons sont les inventions du démon.[82]

De ce tableau non dénué d'ironie ressort que toute aide permanente, qui reste sur la montagne, est proscrite. L'utilisation d'outils mécaniques est d'ailleurs souvent assimilée à un « viol de la montagne »[83]. Les autres outils – également des « aides artificielles » – font l'objet d'une attitude plus ambigüe. Certains sont tolérés, d'autres le deviennent, d'autres encore ne seront jamais acceptés. Il ne semble donc pas exister de critère strict permettant de distinguer *a priori* un outil « loyal » d'un autre. Il s'agit bien d'une construction historique et sociale dans laquelle la plus ou moins grande légitimité des acteurs peut influencer l'acception d'une aide plutôt que d'une autre. Dans cette construction, il importe de retenir une chose : ce sont les critères du *fair-play* sportif, issus des terrains de sport, qui sont mobilisés, autant pour justifier que pour rejeter un outil. Ces critères, forgés pour et par les élites sociales, sont fortement distinctifs : on manifeste sa supériorité (sociale, morale, sportive), on justifie sa place dans l'élite de l'alpinisme (qui est aussi une élite sociale), en refusant les outils déshonorants qui « permettent aux mauvais alpinistes d'aller là où seuls les meilleurs [ont] le droit d'être »[84]. Mieux vaut rebrousser chemin que de se déshonorer à utiliser des outils *unfair* pour atteindre le sommet à tout prix. Ainsi Albert F. Mummery en 1880 laisse-t-il une note sous les dalles finales de la dent du Géant pour signifier qu'elle est « *absolutely inaccessible by fair means* » (absolument inaccessible par des moyens loyaux).

---

82. Clinton Dent, « The History of an Ascent of the Aiguille du Dru », *Alpine Journal*, vol. 9, 1880, p. 185-200, ici p. 198.
83. Par exemple chez Mallory : « *the idea of associating this mechanism* [*the mountain railway*] *with a snow mountain is the abomination of every species of mountaineer. To him it appears as a kind of rape* » (George Mallory, « The Mountaineer as Artist », art. cité).
84. Walter P. Haskett-Smith, « Climbing in Cumberland », *Alpine Journal*, vol. 16, 1893, p. 141-146, ici p. 144. Haskett-Smith, dans ce texte, revient sur son refus des échelles et, dans un premier temps, de la corde.

La corde est un des outils dont l'utilisation a évolué au regard de l'éthique. Présente depuis les débuts de l'alpinisme, elle n'est pas toujours très fiable, en témoigne l'accident du Cervin de 1865. Sur les rochers du Lake District, en Angleterre, elle est utilisée uniquement pour assurer la sécurité et non comme aide à la progression[85] : en 1886, Walter Haskett-Smith écrit ainsi avoir réussi l'ascension de Scafell Pinnacle « sans corde ni autre moyen illégitime ». « À l'époque, nous utilisâmes une seule fois la corde [raconte Haskett-Smith]. Nous étions deux et chacun avait l'impression de faire quelque chose de très bas et mesquin, [...] [tels] deux jockeys conspirant pour gagner »[86]. Cela passe pour de la provocation à l'AC, où il était admis que la corde, comme le piolet, était « acceptable »[87]. En 1892, une fois membre du club, Haskett-Smith revient sur sa défiance initiale envers la corde. Owen G. Jones, son digne successeur dans le Lake District, réalise des ascensions d'une difficulté jamais encore égalée. La corde devient une sécurité nécessaire, et Owen G. Jones en perfectionne l'usage. Il améliore la technique d'assurage au relais, faisant passer la corde derrière son dos. Il est également l'inventeur des « tactiques combinées », consistant par exemple à faire passer la corde derrière une pierre coincée dans une fissure.

Le piolet, quant à lui, et avant lui l'alpenstock, long bâton ferré, n'a pas fait l'objet de remises en cause. Il était d'usage d'utiliser le piolet en toute saison, comme aide à l'ascension (on montait dessus) ou pour débarrasser le rocher de la végétation[88]. En revanche, il devient *unfair* lorsqu'il est utilisé pour tailler le rocher. Lorsqu'il creuse une encoche dans le rocher de Scafell en 1892, Norman Collie sait qu'il s'expose à des critiques et préfère se justifier dans un article :

> Alors que j'allais tenter de traverser, mon orteil dérapa ; et si Hastings ne m'avait pas fermement tenu, je me serais balancé au bout de la corde. [...] Le piolet d'Hastings fut requis, et ce qui suit va sans aucun doute être sévèrement critiqué par des alpinistes plus orthodoxes que nous. Comme il s'agissait de ma suggestion, je dois en assumer la responsabilité. *J'ai péché* [*Peccavi*] *! J'ai taillé une marche dans le rocher*.[89]

---

85. H. M. Kelly et J. H. Doughty, « A Short History of the Lakeland Climbing », *The Journal of the Fell and Rock Climbing Club*, vol. 11, 1937, p. 23-56, ici p. 34.
86. Edward Pyatt, « Haskett-Smith », *Climbers' Club Journal*, vol. 11, n° 80, 1955, p. 41-49, ici p. 46.
87. Cecil Slingsby, ouvrant lui aussi une voie sur Scafell en 1886, ne manque pas de fustiger ces « *outsiders* qui considèrent les piolets et les cordes "illégitimes" », une critique adressée directement à Haskett-Smith (Cecil Slingsby, « A New Ascent of Sca Fell », *Alpine Journal*, vol. 13, 1888, p. 93-95, ici p. 95).
88. Edward Pyatt, « Haskett-Smith », art. cité, p. 47.
89. Norman Collie, « Climbing near Wastdale Head », *The Scottish Mountaineering Club Journal*, vol. 3, n° 13, 1894, p. 1-9, ici p. 8.

Autre « aide artificielle », les crampons sont d'abord regardés avec suspicion (ce que ne sont pas les clous plantés sous les chaussures, les « *Mummery nails* »). L'inventeur des crampons à dix pointes, Oscar Eckenstein, est mis au ban avant que l'AC n'admette l'intérêt de cet outil.

L'opposition aux « aides artificielles » est revendiquée par ses promoteurs comme étant foncièrement britannique : les Anglais en font une qualité nationale. Ils relient d'ailleurs cette éthique alpinistique à l'éthique sportive, et s'enorgueillissent de l'avoir inventée tout comme ils s'enorgueillissent d'avoir inventé le *fair-play*. En tant que principes dérivés du sport et inculqués dans les lieux d'éducation des élites, cette éthique se retrouve, sans surprise, dans d'autres activités, comme l'exploration. L'exemple de Robert F. Scott (1868-1912), officier de marine, qui refuse d'utiliser des chiens de traîneau lors de son expédition vers le pôle Sud en 1911 (à l'inverse de son rival norvégien Roald Admundsen), en témoigne. Les Norvégiens atteignent le pôle et rentrent sains et saufs ; les Britanniques meurent d'épuisement.

La distinction par l'éthique revêt ainsi une connotation patriotique, tout à fait en accord avec l'idéologie impérialiste sous-jacente à l'ethos sportif dont elle dérive. Les qualificatifs « *un-British* », ou « *un-English* » sont très courants pour dénoncer le non-respect de l'éthique par les alpinistes du continent et il n'est pas rare d'entendre des alpinistes (anglais) en appeler à l'AC pour « ramener le monde à des méthodes saines et à des tactiques justes [*fair tactics*], et laisser une chance sportive [*sporting chance*] à la montagne »[90]. Elle revêt aussi une connotation religieuse. Le respect des règles éthiques de l'alpinisme n'est pas, comme dans le sport, soumis à la surveillance d'un arbitre : il suppose une adhésion personnelle à des règles morales qui se fait en dehors d'un cadre institutionnel contraignant[91]. Il implique ainsi une intériorisation de ces principes et un sentiment de culpabilité plus efficace que l'éventuelle crainte d'une désapprobation par les pairs.

Le lien avec une éthique sportive et religieuse permet de formuler des hypothèses pour expliquer pourquoi, d'une part, l'éthique est plus ancrée au Royaume-Uni et, d'autre part, pourquoi elle est plus strictement appliquée sur le territoire britannique. Lorsque des « aides artificielles » sont considérées (dans certaines limites toutefois) comme acceptables dans les Alpes, il n'en va pas de même dans les massifs britanniques. On

---

90. Arnold Lunn, *A Century of Mountaineering. 1857-1957*, Londres, G. Allen and Unwin, 1957, p. 176.
91. Sur le rapport non médié par l'institution à Dieu chez les protestants, en particulier chez les calvinistes, voir l'introduction d'Isabelle Kalinowski à Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, ouvr. cité, p. 13.

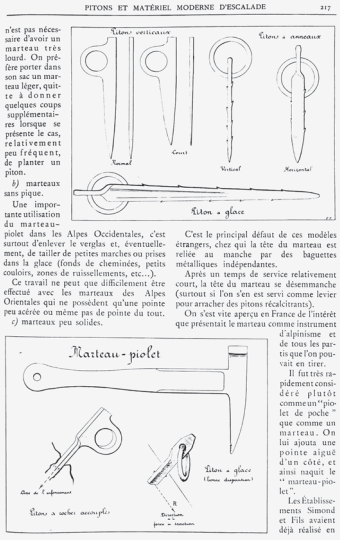
a bien là une forme historiquement inédite de régulation qui relève, plus fondamentalement, d'une distinction propre aux élites. En refusant la facilité, en s'imposant des règles strictes, des « contraintes et les restrictions délibérément assumées », les *gentlemen* alpinistes font montre d'un « ascétisme de nantis »[92], des nantis qui peuvent se permettre une telle dépense d'énergie et de temps pour une chose aussi peu nécessaire qu'une ascension « pure » et « éthique ».

- ### « *Un-English in name and in nature* » : les pitons, l'oxygène et les guides au regard de l'éthique

« Si les crampons étaient mauvais, les pitons étaient, bien sûr, pires encore », se souvient Jack Longland[93]. Le piton[94], pointe en acier que l'on enfonce dans le rocher avec marteau, fait partie des outils quasi unanimement condamnés par l'AC. « À la lutte, toute l'essence de la chose est gâchée si vous enfoncez vos ongles dans la peau de votre adversaire », écrit en 1935 Robert L. G. (« R. L. G. ») Irving (1877-1969). De même, le piton « enfoncé dans le rocher vivant » représente une « violation de l'instinct sportif ». Tailler la glace est *fair-play*, car, poursuivant sa métaphore de la lutte, Irving explique qu'elle « n'est autre qu'une sorte de graisse que la montagne s'applique pour être plus difficile à saisir »[95]. Irving, on l'aura compris, est un farouche défenseur d'une vision distinctive et britannique de l'alpinisme : désintéressée, romantique, amateure. Ses cibles privilégiées, pour lui qui déclarait le piton « non anglais [*un-English*] de nom et de nature »[96], sont les alpinistes germaniques, italiens et français, à une époque où l'alpinisme anglais est en porte-à-faux avec l'alpinisme « continental ». L'Allemagne, à la tête de l'alpinisme mondial, est la cible privilégiée de l'AC qui dénonce la « *Munich mechanisation* ». En 1936, une cordée allemande est invitée en Angleterre en signe de réconciliation. Elle laisse des pitons dans une voie, « défigurant le rocher Gallois »[97]. Ceux-ci sont rapidement ôtés. La réparation de l'affront servira de (maigre) revanche

---

92. Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, p. 286.
93. Jack Longland, « Valedictory Address », *Alpine Journal*, vol. 82, 1977, p. 3-12, ici p. 89.
94. Sur l'histoire du piton, voir André Suchet, « L'invention du piton d'escalade et sa diffusion en Europe. Étude d'une innovation sportive en montagne », *Movement and Sport Sciences*, n° 97, 2017, p. 45-52.
95. Robert L. G. Irving, *The Romance of Mountaineering*, Londres, J. M. Dent and Sons, 1935, p. 135.
96. *Ibid.*, p. 121.
97. Frank S. Smythe, *The Adventures of a Mountaineer*, Londres, J. M. Dent and Sons, 1940, p. 50.


PITONS ET MATÉRIEL MODERNE D'ESCALADE 217

n'est pas nécessaire d'avoir un marteau très lourd. On préfère porter dans son sac un marteau léger, quitte à donner quelques coups supplémentaires lorsque se présente le cas, relativement peu fréquent, de planter un piton.

b) marteaux sans pique.

Une importante utilisation du marteau-piolet dans les Alpes Occidentales, c'est surtout d'enlever le verglas et, éventuellement, de tailler de petites marches ou prises dans la glace (fonds de cheminées, petits couloirs, zones de ruissellements, etc...).

Ce travail ne peut que difficilement être effectué avec les marteaux des Alpes Orientales qui ne possèdent qu'une pointe peu acérée ou même pas de pointe du tout.

c) marteaux peu solides.

C'est le principal défaut de ces modèles étrangers, chez qui la tête du marteau est reliée au manche par des baguettes métalliques indépendantes.

Après un temps de service relativement court, la tête du marteau se désemmanche (surtout si l'on s'en est servi comme levier pour arracher des pitons récalcitrants).

On s'est vite aperçu en France de l'intérêt que présentait le marteau comme instrument d'alpinisme et de tous les partis que l'on pouvait en tirer.

Il fut très rapidement considéré plutôt comme un "piolet de poche" que comme un marteau. On lui ajouta une pointe aiguë d'un côté, et ainsi naquit le " marteau-piolet".

Les Etablissements Simond et Fils avaient déjà réalisé en

Illustration 5
Pitons à rocher à glace, tels qu'utilisés dans les années 1930

Dessin de Edouard Frendo, « Pitons et matériel moderne d'escalade », *Alpinisme*, n° 50, 1938, p. 214.
© Le Groupe de Haute Montagne (G. H. M.).

symbolique sur l'alpinisme continental et confortera les Britanniques dans le bien-fondé de leur conception de l'excellence.

Au moment où Robert L. G. Irving publie son *Romance of Mountaineering*, en 1939, un alpiniste bien plus jeune critique l'usage des pitons : il s'agit de Colin Kirkus (1910-1940) qui, dans un article du *Wayfarers' Club Journal* intitulé « The Ethics of Ironmongery. » (« L'éthique de la quincaillerie »), adopte une position plus pragmatique, mais qui relève des mêmes ressorts éthiques. Kirkus, qui pratique l'escalade au Royaume-Uni, distingue, d'un point de vue éthique (*from an ethical point of view*), deux usages du piton : le premier, « justifiable », pour s'assurer et le second, absolument proscrit, pour progresser[98]. Ce point de vue est étayé par le fait que Kirkus, alpiniste des années trente, est témoin de la raréfaction des rochers vierges. Il prédit, à terme, un « épuisement complet des falaises »[99]. L'usage des pitons ne vaut que pour des itinéraires très difficiles, sur des falaises déjà utilisées à leur plein potentiel. Les pitons ne

98. Dans le premier cas, le piton ne sert pas à l'ascension, mais à retenir, si besoin, une chute. Dans le second, il est utilisé comme prise de pieds ou de mains et permet donc de « forcer » un passage autrement insurmontable.
99. Colin Kirkus, « The Ethics of Ironmongery », *Wayfarers' Club Journal*, n° 6, 1939.

concernent donc que l'élite de l'alpinisme, ceux que Kirkus appelle des «experts». Cependant, dans les deux cas, des règles strictes doivent être respectées: «tout d'abord, il est essentiel que les pitons soient utilisés uniquement sur des faces rocheuses qui seraient impossibles à escalader autrement»; ensuite, «personne n'a le droit d'insérer un piton dans une voie déjà escaladée sans aide artificielle». Il s'agit là d'une question d'honneur. Pour Kirkus, l'usage du piton sur un rocher «vierge» est un véritable «*crime*», qui «*ridiculise*» son auteur et qui «prive un candidat plus *digne* de *l'honneur* de la première ascension». «Il doit être mis un point d'*honneur*» à garder les anciennes voies «*inviolées*» (*inviolated*) ou «non *souillées*» (*unsullied*) par l'intrusion des pitons qualifiés «d'*offensante* quincaillerie». La position de Kirkus nous permet de constater que, si la tolérance face à *certains usages* des pitons augmente, elle est justifiée suivant les principes du *fair-play* et de «l'esprit sportif».

Dans les principes éthiques, la distinction sociale n'est jamais loin. Jack Longland (1905-1993), un autre alpiniste de la même génération, cite les propos du colonel Strutt, éditeur de l'*AJ* dans les années vingt, critiquant en 1928 l'utilisation des pitons dans la première ascension du Grand Capucin: «cette sorte d'exploit dépasse les bornes et constitue une dégradation de l'alpinisme. N'importe quel réparateur de cheminée aurait pu faire ce travail mieux et en dix fois moins de temps»[100]. Indignes de l'alpiniste-sportif, les pitons sont bien sûr indignes de l'alpiniste-*gentleman*, qui s'abaisse à les utiliser.

Si le rejet des pitons fait consensus à l'AC, il n'en va pas de même de l'appareil à oxygène, qui déclenche des débats parfois virulents dans le contexte des tentatives britanniques sur l'Everest (sept entre 1921 et 1938). Ce qui est fascinant ici, c'est que les adversaires mobilisent les *mêmes* principes éthiques pour forger des arguments opposés. Ainsi, quand l'appareil à oxygène est inventé, plusieurs alpinistes refusent de l'utiliser, car il contrevient aux règles du *fair-play*. Il est de ce fait taxé de «non sportif [*unsporting*] et par conséquent non britannique [*un-British*]»[101]. Dans un article paru peu avant l'expédition de 1922, un alpiniste anonyme appelle de ses vœux le dysfonctionnement de l'appareil: pour lui, mieux vaut «découvrir à quelle altitude un homme peut grimper sans oxygène que [d'atteindre] le plus haut sommet du monde dans des conditions tellement artificielles qu'il ne s'agira jamais d'alpinisme "légitime"»[102]. Les critiques

100. Jack Longland, «Some Guideless Climbs», *Alpine Journal*, vol. 44, 1932, p. 200-215, ici p. 215.
101. George I. Finch, *The Making of a Mountaineer*, Bristol, Arrowsmith, 1924, p. 293.
102. John P. Farrar, «The Everest Expeditions. Conclusions», *Alpine Journal*, 1922, vol. 34, p. 452-456, ici p. 454.



Illustration 6
Percy Wyn-Harris (1903-1979), alpiniste issu de Cambridge, teste l'appareil à oxygène lors de l'expédition britannique de 1936 sur l'Everest
© Alpine Club Photo Library, Londres.

arguent ainsi du fait qu'une victoire acquise de manière inéquitable ne vaut rien. C'est le point de vue de Frank Smythe, qui considère qu'une ascension avec oxygène « ne serait pas de l'alpinisme authentique »[103], ou de Bill Tilman pour qui, en alpinisme comme en voile, « il y a bien peu de mérite à naviguer avec l'aide d'un moteur auxiliaire »[104] (notons que Tilman a disparu en mer en 1977). Pour le même Tilman, ce sont justement les effets de l'altitude qui rendent l'Everest si difficile à escalader. Les supprimer artificiellement en ferait une entreprise sans intérêt. Le débat n'est pourtant pas clos, car les partisans de l'oxygène s'appuient eux aussi sur les principes sportifs du *fair-play* ! Arguant du caractère exceptionnel et de l'injuste supériorité de leur « opposant », l'Everest, ils expliquent que le manque d'oxygène constitue un handicap injuste. « On ne peut pas se permettre de s'handicaper soi-même ou de donner des points à la montagne lorsque l'opposant est l'Everest », écrit John P. Farrar, membre du Mount Everest Committe[105]. Pourquoi refuser l'oxygène si l'on accepte les vêtements chauds, le thermos, les vitamines, ou les lunettes de glacier ?

103. Frank S. Smythe, *The Spirit of the Hills*, Londres, Hodder and Stoughton, 1935, p. 160.
104. Harold W. Tilman, *Mount Everest 1938*, Cambridge, Cambridge University Press, 1938, p. 162.
105. John P. Farrar, « The Everest Expeditions. Conclusions », art. cité, p. 455.

Pour Douglas Freshfield, « tant que le sommet de l'Everest est atteint, peu importe si c'est avec ou sans oxygène. On pourrait aussi bien s'enorgueillir de l'ascension du Cervin sans corde ou sans piolet, en chaussures de soirée ou en bras de chemise »[106]. George I. Finch en vient même, pour négocier son usage, à accepter de bannir les échelles de l'expédition de 1924, c'est-à-dire à troquer une aide artificielle pour une autre[107]. On le voit ici, même cinquante ans après qu'il a été forgé, l'ethos amateur continue de structurer les manières de penser l'alpinisme.

Nous conclurons cette analyse en évoquant une dernière forme « d'aide artificielle » : les guides. Jusqu'au début du XX^e^ siècle, l'alpinisme se conçoit avec un guide, même chez les meilleurs alpinistes. Les premiers « sans-guides », *guideless climbers*, visibles dès la fin du XIX^e^ siècle, sont d'ailleurs critiqués. L'usage ou non des guides devient alors un des principaux points de dissension entre ce que les alpinistes appellent eux-mêmes la « vieille école » (*the old school*) et la « nouvelle école » (*the new school*). La vieille école, peu ou prou celle des alpinistes nés jusqu'aux années 1850, la génération de Leslie Stephen, pratique l'alpinisme de l'âge d'or et privilégie des voies neigeuses, les itinéraires les plus évidents, les premières sur des sommets vierges. Il s'agit d'un alpinisme avec guides, tel qu'unanimement préconisé par l'AC jusqu'aux années 1880-1890. Les exceptions sont rares et critiquées. L'ouvrage du révérend Girdlestone, *The High Alps Without Guides* (1870) est plutôt mal accueilli au sein de l'AC : « Entreprendre des excursions sans guides est sans aucun doute une chose plus téméraire et hardie qu'avec des guides ; mais l'alpinisme, qu'il soit téméraire et hardi ou pas, n'est après tout qu'un sport, et non un sacerdoce »[108], peut-on lire dans l'*AJ*. Ici, c'est le désintéressement au cœur de l'ethos amateur qui conduit à justifier l'emploi de guides : risquer sa vie pour un sommet est vulgaire, indigne d'un *gentleman*. La nouvelle école, celle des alpinistes nés à partir des années 1860, pratique un alpinisme différent dans lequel la prise de risque s'accroît. Les sommets vierges sont devenus rares dans les Alpes, et des itinéraires nouveaux, plus difficiles, plus rocheux, sont utilisés pour atteindre des sommets déjà escaladés. L'alpinisme sans guide commence à se développer, et des cordées d'amateurs entreprennent des ascensions de premier plan. Anecdote éloquente : dans l'édition de 1900 de l'ouvrage de James Forbes de 1843, *Travel Through the Alps of Savoy*, qui se trouve à l'Alpine Club Library, le passage dans lequel Forbes évoque

---

106. Douglas Freshfield, « The Conquest of Mount Everest », *Alpine Journal*, vol. 36, 1924, p. 1-9, ici p. 8.
107. George I. Finch, *The Making of a Mountaineer*, ouvr. cité, p. 316.
108. Florence C. Grove, « The Comparative Skills of Travellers and Guides », *Alpine Journal*, vol. 5, 1872, p. 87-96, ici p. 95.

la supériorité des guides sur les amateurs a été annoté au crayon d'un laconique « *This is the Old School speaking* » (« d'après la vieille école »).

Comme dans les débats relatifs aux autres aides artificielles, les deux parties mobilisent des éléments de l'ethos amateur. Quand les opposants à l'alpinisme sans guide critiquaient l'ambition trop forte et le spectre de la compétition, ses partisans invoquent l'autonomie, le *self-help* et le combat égal contre la montagne[109]. Albert F. Mummery, l'un des grands alpinistes de cette génération et l'un des pionniers de l'alpinisme sans guide, développe dans un chapitre de *My Climbs in the Alps and Caucasus* (1895) consacré aux « plaisirs et aux pénalités de l'alpinisme » (*pleasures and penalties of mountaineering*) une argumentation qui mobilise justement ce type d'argument. Pour Mummery, l'alpinisme est un sport et, par là, « son essence consiste, et consiste exclusivement, à opposer les compétences de l'alpiniste aux difficultés de la montagne ». Puisque priment sur l'ascension « la lutte et la maîtrise des difficultés, [...] qu'il réussisse ou qu'il échoue, l'alpiniste se délecte tout autant des joies et plaisirs de la lutte »[110]. De plus, écrit Mummery, dans l'alpinisme « considéré comme un sport, il y a et doit toujours y avoir quelque danger inhérent ». Le guide, pour Mummery, fausse ce combat contre la montagne, le rendant inéquitable. Il prive l'alpiniste de ce qui fait justement l'essence de son activité, à savoir la confrontation juste avec la montagne :

> Le pseudo-alpiniste peut, il est vrai, éviter presque entièrement [le] danger. Accompagné de guides qui connaissent le chemin pas à pas, on le mène par une voie bien protégée ou, si elle n'existe pas, on le prévient avant afin qu'il puisse changer ses plans s'il le souhaite. Mais on ne pourrait recommander la répétition d'une performance précisément chronométrée et ajustée, sous le contrôle d'un guide et régisseur, au véritable alpiniste. Sa joie et son plaisir découlent principalement de l'incertitude et des difficultés qu'un tel guide a précisément pour fonction d'éliminer.

Mummery va plus loin dans sa critique des alpinistes avec guides. Reprenant la même opposition entre le « pseudo » et le « véritable » alpiniste, il remet en question l'honneur et la virilité (trait central du *gentleman* et du *sportsman*) du premier, réduit au rang de « chose que des paysans suisses poussent et pressent en haut des sommets ». La pensée de la « nouvelle école » finit par s'imposer. Peu à peu, il devient inconcevable qu'un grand alpiniste puisse employer un guide. En 1950, lorsqu'il publie

109. Frederick Gardiner, « Mountaineering in Dauphiné without Guides », *Alpine Journal*, vol. 9, 1880, p. 219-234, p. 221.
110. Albert F. Mummery, *My Climbs*, ouvr. cité. Cette citation et les suivantes : p. 325 à 357.

ses mémoires, Tom G. Longstaff, né en 1875 et témoin du glissement progressif vers l'alpinisme sans guide, peut écrire sans s'exposer à la moindre critique que « seul l'alpiniste sans guide peut distiller l'essence véritable du plaisir de l'alpinisme »[111].

Finalement, dans tous ces débats, quelle que soit la position adoptée, on retrouve le même fonds éthique propre à un groupe social très restreint, très fermé, et qui demeure très homogène au fil du temps : des *gentlemen*, formés dans des lieux d'éducation où on leur a inculqué un même ensemble de valeurs. C'est pourquoi une analyse en termes de champ, comme celle privilégiée dans l'analyse d'autres sports ou d'autres alpinismes, nous paraît peu pertinente dans le cas de l'alpinisme britannique, tant celui-ci est homogène. Plutôt que de voir dans ces débats des « modèles » concurrents dans un espace, ou un « champ » (de l'alpinisme), il nous semble plus pertinent de noter que, sous-jacent aux débats, se trouve un remarquable fonds commun de valeurs et de représentations, un même sens du « jeu », une même conception de l'excellence, une même définition de l'alpinisme comme pratique à la frontière du sport et de l'aventure (dimension que nous développerons dans la deuxième partie). C'est pour cela aussi que les débats sont essentiellement générationnels : ils opposent des générations dont les divergences proviennent surtout de ce qu'elles rencontrent l'alpinisme à des moments différents.

111. Tom G. Longstaff, *This is my Voyage*, Londres, Murray, 1950, p. 26.

Chapitre 3

Une circulation du modèle britannique

Le modèle d'excellence britannique, son «éthique» et toutes les valeurs constitutives de «l'esprit de l'alpinisme» permettent de soulever d'autres questionnements sociologiques que ceux, relatifs à leur genèse et à leur permanence, soulevés jusqu'à présent. Qu'en est-il, notamment, de la diffusion de ce modèle en dehors du Royaume-Uni? La question de la diffusion, du transfert, de l'exportation, d'une pratique, est très étudiée en sociologie et en histoire[1]. Ici, plus que des modalités techniques d'une pratique, c'est d'un ensemble de valeurs et de représentations qu'il s'agit. Ce type de produit est-il seulement susceptible de s'exporter?

Pour étudier ce phénomène, la France représente un cas intéressant, car c'est le dernier des grands pays européens à se doter d'un club alpin, le CAF, en 1874. À cette époque, les alpinistes anglais sont bien implantés dans les Alpes et en ont déjà escaladé les principaux sommets. Dans ce contexte, on peut difficilement faire comme si l'alpinisme français se développait *ex nihilo*. Pourtant, les travaux portant sur les débuts de l'alpinisme français s'intéressent peu aux influences britanniques (ou autres, d'ailleurs). Dans leurs travaux sur les alpinistes français, Dominique Lejeune[2] et Olivier Hoibian[3] ne prennent que très peu cette question en considération. À la thèse d'une diffusion du modèle britannique, Olivier

1. Pour ne citer que quelques travaux sur le sport: Sébastien Darbon, *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon*, Paris, Éditions de la MSH, 2008; Christian Pociello, *Le rugby ou la guerre des styles*, Paris, Métailié, 1983.
2. Dominique Lejeune, *Les «alpinistes» en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle*, ouvr. cité.
3. Olivier Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950*, ouvr. cité.

Hoibian préfère une analyse en termes de champs dans une perspective uniquement nationale :

> L'importante activité déployée par les Anglo-Saxons dans la seconde moitié du XIXe siècle [...] constitue une source légitime d'interrogation. Pour rendre compte de cette frénésie de conquête, un modèle interprétatif s'est développé selon lequel un peuple ou une nation sert de paradigme explicatif universel. Si les Anglais précèdent les autres ascensionnistes dans cette conception de l'alpinisme, c'est qu'ils possèdent certains traits ethniques particuliers. [...] Et la proposition complémentaire de celle-ci consiste dans la diffusion générale du modèle britannique vers les autres nations, son exportation telle quelle et son adoption partout ailleurs sans modification. [...] Même si de tels récits constituent pour le chercheur autant de sources d'informations parfois inédites, la faiblesse théorique de ces allégations est cependant manifeste. Elle présente surtout l'inconvénient d'occulter tout ce qui pourrait relever de l'histoire propre des différentes nations ou de la composition sociale des divers groupes de pratiquants.[4]

Il est évident que les discours indigènes sur la spécificité (qui tourne souvent à la « supériorité ») de la « race » ou de « l'esprit » anglais ne sont pas une interprétation que devrait reprendre à son compte l'historien ou le sociologue autrement que pour montrer comment ils s'inscrivent dans un contexte historique et culturel spécifiques. Quant à la thèse de l'exportation « telle quelle » du modèle britannique, elle n'est pas acceptable. En effet, dès lors que l'on s'intéresse à la circulation d'objets, d'idées, ou de pratiques d'un contexte culturel à un autre, il est nécessaire de prendre en compte les recompositions qui ont lieu lors de ce processus qui tient plus du « transfert » imparfait que de la « diffusion » unilatérale[5]. « Transférer [écrit Michel Espagne], ce n'est pas transporter, mais plutôt métamorphoser, et le terme ne se réduit en aucun cas à la question mal circonscrite et très banale des échanges culturels. C'est moins la circulation des biens culturels que leur réinterprétation qui est en jeu »[6].

Richard Holt, dans un travail consacré au processus de diffusion des sports britanniques en France, écrit lui aussi que « tout transfert comporte des restrictions culturelles et temporelles. Ce qui s'apparentait de prime abord à une relation simple entre un donateur et un bénéficiaire consiste en une interaction complexe de forces variables, permettant à chaque

4. Olivier Hoibian, *Au-delà de la verticale l'alpinisme. Sport des élites ou sport pour tous ?*, thèse de doctorat soutenue à l'université Paris 11, 1997, p. 16-17.
5. Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 58, n° 1, 2003, p. 7-36.
6. Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, n° 1, 2013.

pays d'asseoir son identité propre»[7]. Dans l'alpinisme, l'interaction est renforcée par le fait que la pratique s'ancre sur un territoire commun : les montagnes, et d'abord les Alpes. De fait, même avant 1900, il est difficile d'envisager une stricte séparation entre alpinistes de chaque pays, ces derniers partageant le même espace, employant les mêmes guides et faisant parfois cordée commune.

Raisonner à l'échelle nationale est pertinent si l'on considère les institutions spécifiques mises en place dans chaque pays. Mais lorsqu'il s'agit de penser l'excellence et ses représentations, une telle partition est inadéquate à partir du moment où les pratiquants interagissent. Ces questions, concernant la limite et la pertinence géographique des analyses en termes de champs, sont régulièrement soulevées[8]. La réponse dépend du domaine d'activité. Dans les domaines où la langue est une condition d'entrée (la littérature par exemple), Gisèle Sapiro pense que les frontières linguistiques et étatiques des champs peuvent se superposer sans se recouper[9]. En ce qui concerne l'alpinisme, plusieurs espaces d'analyse pertinents coexistent : des espaces nationaux, marqués par des institutions (clubs), des productions écrites dans une langue commune, voire des conceptions propres de l'excellence ; mais aussi des espaces transnationaux, marqués par des lieux de pratique communs aux participants de tous pays, et où s'échangent des manières de pratiquer et de penser l'alpinisme. Des institutions transnationales voient d'ailleurs le jour, mais seulement à partir du milieu du XX^e siècle.

Nous voudrions ainsi montrer que les alpinismes britannique et français, tout en ayant leurs spécificités propres, ne sont pas aussi séparés que certaines analyses le laissent croire. Olivier Hoibian fait débuter son analyse à la création du CAF en 1874. Or, à cette époque, les Anglais parcouraient déjà les Alpes depuis plus de vingt ans, avaient publié nombre de récits, employaient des guides français, et avaient même accepté quelques Français au sein de l'AC. L'alpinisme français ne s'est donc pas fait de manière totalement autonome, pas plus que le modèle d'excellence britannique ne s'est diffusé tel quel en France. Nous envisageons un transfert imparfait, un processus entre, pour reprendre la typologie de Richard Holt relative à la diffusion des sports anglais, « l'imitation » (la reprise admirative

7. Richard Holt, « Le destin des "sports anglais" en France de 1870 à 1914. Imitation, opposition, séparation », *Ethnologie française*, vol. 41, n° 4, 2011, p. 615-624, ici p. 622.
8. Voir Denis Saint-Jacques et Alain Viala, « À propos du champ littéraire. Histoire, géographie, histoire littéraire », *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, B. Lahire éd., Paris, La Découverte, p. 59-74.
9. Gisèle Sapiro, « Le champ est-il national ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 200, 2013, p. 70-85, ici p. 80.

d'un sport, comme le football) et la «séparation» (la francisation d'un sport une fois importé, à l'instar du rugby)[10].

Une circulation du modèle britannique d'excellence

Alors que l'alpinisme anglais vit son âge d'or, l'alpinisme français existe à l'état embryonnaire. La France, enlisée dans ses affaires politiques internes, puis dans la guerre contre la Prusse, repousse la création de son club alpin. À la création du CAF, un seul sommet alpin majeur reste à escalader, la Meije. Quand bien même, en France, domine alors un modèle d'alpinisme qui n'est ni «sportif» au sens anglais du terme, ni conquérant, nous voudrions montrer qu'il y était néanmoins admis que l'excellence en alpinisme signifiait l'ascension de sommets élevés et d'itinéraires nouveaux et difficiles, sur le modèle britannique, et cela bien avant que n'arrive en France, au début du XX^e siècle, une conception de l'alpinisme assez proche du modèle britannique, qu'Olivier Hoibian nomme «élitisme technique». Pour Olivier Hoibian, l'élitisme technique caractérise les générations nées après 1870 et s'incarne dans le Groupe de haute montagne (GHM), créé en 1919. Or, bien avant cela, plusieurs indices témoignent d'une circulation précoce du modèle britannique. Un premier ensemble d'indices relève des relations interindividuelles sur le terrain de jeu que sont les Alpes. Le fait que des alpinistes français aient pratiqué avec des Anglais et appartenu à l'AC dès les années 1860 en est un ; les rapports privilégiés qu'entretenaient les guides français et les amateurs anglais en est un autre. Un deuxième type d'indice relève de la circulation d'objets culturels, tels les ouvrages et récits d'alpinisme anglais. Ces derniers sont traduits et lus par des Français dès les années 1860. De ce fait, il est difficile d'imaginer que les Français n'aient pas été, au moins indirectement, exposés aux conceptions de l'alpinisme en vigueur outre-Manche.

Un «excursionnisme cultivé» autonome ?

Le CAF est une entrée pertinente pour étudier la codification de l'alpinisme français et la conception française de l'excellence. D'emblée, l'objectif du CAF, inscrit dans ses statuts[11], se distingue de celui de l'AC en ce qu'il témoigne d'une volonté d'inclusion et de redressement national. Un des

10. Richard Holt, «Le destin des "sports anglais" en France», art. cité, p. 615.
11. «Statut du CAF», *Annuaire du CAF*, 1875, Annexe, p. 1-4.

objectifs est de construire des installations facilitant l'accès à la montagne. Quant à l'admission, il suffit d'être présenté par deux membres ordinaires ou donateurs. Les femmes sont admises. Ernest Cézanne, président du CAF en 1874, écrit dans sa lettre d'adhésion :

> N'imitez pas les statuts sévères de l'Alpine Club anglais. N'exigez pas de tour de force ! Ouvrez votre porte toute grande : militaires et savants, jeunes et vieux, même les femmes, même les étrangers, tous ceux qui aiment la France et la montagne. Que tous soient appelés ![12]

Ces ambitions démocratiques font du CAF un gros club : rapidement, il se stabilise autour d'un effectif moyen de six mille adhérents[13], sans commune mesure avec l'AC qui, en effectifs cumulés entre 1857 et 1890, atteint tout juste huit cent un membres. Elles font aussi du CAF un club au recrutement moins sélectif socialement. Certes, on y observe une nette sous-représentation des catégories populaires (1,2 % des membres du CAF contre 80,6 % de la population) et surreprésentation des fractions supérieures de la bourgeoisie (40 % des membres du CAF contre 2 % de la population française)[14], notamment ascendantes : les professions judiciaires et médicales, les ingénieurs, les emplois du service public, qui doublent entre 1871 et 1900[15]. Comme au Royaume-Uni, l'alpinisme en France est donc, au moins en partie, porté par des groupes sociaux en croissance. Les aristocrates représentent environ 7 % des membres du CAF : comme l'AC, c'est donc un club bourgeois. Cependant, il existe au sein du CAF une proportion non négligeable de métiers non représentés à l'AC, car appartenant à des fractions sociales trop basses : les petits commerçants et artisans forment 6,9 % des effectifs du CAF ; les employés, 4,1 % ; les professeurs du secondaire, 1,2 %. On ne manquera pas de relever que ce dernier groupe est bien représenté à l'AC : pourquoi l'inclure dans les catégories « basses » ? Cet exemple montre qu'une comparaison stricte avec l'AC est impossible : les classifications nationales diffèrent, leurs catégories n'ont ni la même histoire, ni les mêmes significations, ni le même prestige[16]. Un important travail de codage et de définition des groupes

12. Cité par Marcel Jail, « Les sociétés sportives d'alpinistes et les refuges de montagne dans les Alpes françaises depuis 1874 », *Revue de géographie alpine*, t. 63, n° 1, 1975, p. 5-50, p. 12.
13. Dominique Lejeune, *Les « alpinistes » en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle*, ouvr. cité, p. 29.
14. Les membres du CAF ont fait l'objet de deux études : l'une par Lejeune, l'autre par Hoibian. Ce dernier reprend les données de Lejeune en proposant une classification lui permettant de prendre en compte les transformations structurelles de la population française à la fin du XIXe siècle et d'opérer une comparaison avec le recensement français de 1876.
15. Jean-Pierre Azéma et Michel Winock, *La IIIe République. 1870-1940*, Paris, Hachette, 1991.
16. Michel Espagne, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *Genèses*,

professionnels a ainsi été effectué pour pouvoir comparer les populations des deux pays (voir « Addendum méthodologique » en fin d'ouvrage), mais aussi prendre en compte leurs évolutions au fil du temps. Il a permis d'établir une correspondance entre catégories socio-professionnelles de chaque pays (voir thèse en ligne pour la correspondance exacte). Les professeurs du secondaire de l'AC enseignent dans des écoles sélectives et constituent un groupe prestigieux. En France, ils ne sont, rappelle Guy Vincent, que des « bourgeois stagiaires »[17]. Aucun président du CAF n'est, par exemple, issu de ce groupe[18]. C'est aussi le cas des commerçants et hôteliers, qui ne passent pas la sélection sociale de l'AC alors qu'ils sont présents au CAF (et inclus par Olivier Hoibian dans les professions intellectuelles supérieures). Finalement, alors que l'on compte moins de 1 % d'individus *non issus* de l'élite sociale au sein de l'AC, cette proportion atteint *a minima* 17 % au CAF (davantage en incluant les petits commerçants), soit un sixième de ses effectifs. S'il est un fait identique au sein des deux clubs, c'est la quasi-absence des classes populaires. Au CAF, elle tient plus à un phénomène d'auto-sélection qu'à une ségrégation explicite, comme elle a lieu à l'AC. La cotisation – 20 francs par an, quand les salaires ouvriers annuels varient entre 400 francs et 1600 francs[19] – y est pour quelque chose ; le coût de la pratique de l'alpinisme également[20], mais aussi l'absence de temps libre à une époque où un ouvrier travaille en moyenne douze heures par jour[21]. Les classes populaires étaient plus enclines à se tourner vers les sociétés de touristes locales qui apparaissent dans les décennies suivantes, comme le Club cévenol, la Société des excursionnistes marseillais, la Société des alpinistes dauphinois[22].

En termes de profil social, c'est la direction du CAF qui se rapproche le plus de l'AC : les professions libérales y sont surreprésentées (26 % contre 14 % des adhérents) et l'homogénéité sociale demeure jusqu'à la

---

vol. 17, 1994, p. 112-121 ; Alain Desrosières, « Entre réalisme métrologique et conventions d'équivalence. Les ambiguïtés de la sociologie quantitative », *Genèses*, vol. 43, 2001, p. 112-127.

17. Guy Vincent, « Les professeurs de l'enseignement secondaire dans la société de la "Belle Époque" », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 3, n° 1, 1966, p. 49-86, ici p. 73.
18. Dominique Lejeune, *Les « alpinistes » en France à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle*, ouvr. cité, p. 97.
19. Christophe Charle, *Histoire sociale de la France au XIX^e^ siècle*, Paris, Seuil, 1991, p. 292.
20. Le manuel d'alpinisme du CAF de 1904 détaille l'équipement nécessaire, ainsi que les tarifs des auberges et des guides, plusieurs centaines de francs au total. *Manuel d'alpinisme du Club alpin français*, Paris, Lucien Laveur, 1904, p. 271, p. 663 et p. 678.
21. Jean-Marie Mayeur, *Les débuts de la III^e^ République. 1871-1898*, Paris, Seuil, 1973, p. 72.
22. La Société des alpinistes dauphinois déclare ainsi vouloir rassembler « les artisans, les ouvriers attelés toute la semaine à l'ouvrage, les jeunes employés aux petites ressources et aux loisirs restreints, mais dont l'amour pour la montagne est grand, et manque de cohésion » (Arthur Raymann, *Évolution de l'alpinisme dans les Alpes françaises*, Genève, Slaktine, 1979, p. 103).

fin du XIXe siècle. Pour Hoibian, du fait de sa domination culturelle indéniable sur le club, « la bourgeoisie cultivée dispose donc à la tête du CAF de tous les rouages nécessaires pour promouvoir une certaine conception de l'alpinisme, en harmonie avec ses propres dispositions éthiques et esthétiques »[23], une conception qu'il nomme « excursionnisme cultivé ». Elle met l'accent sur les motivations scientifiques, esthétiques, éducatives et nationalistes de la pratique de l'alpinisme, envisagée « comme une pratique cultivée, très proche de l'activité des sociétés savantes » et qui « ne s'intéresse guère à la conquête des principaux massifs des Alpes »[24]. Un effort particulier est dirigé vers la jeunesse, à travers la mise en place des « caravanes scolaires » dès 1874, excursions en petits groupes d'abord réservées aux garçons, puis ouvertes aux filles dans les années 1890. L'*Annuaire du CAF* de 1874 met clairement en avant l'optique hygiéniste et morale de cette entreprise, en insistant sur « tout le bien physique, intellectuel, moral que doivent attendre des excursions tous ceux qui ont à cœur l'éducation de notre jeunesse et la régénération de notre France »[25].

Cette conception de l'alpinisme si contraire à la conception britannique suscite quelques moqueries outre-Manche. Dans l'*AJ*, on note le peu d'articles relatifs à l'alpinisme dans l'*Annuaire du CAF,* mais aussi le faible niveau des ascensions réalisées[26]. Effectivement, d'après Hoibian, jusque dans les années dix, la course aux sommets intéresse peu la France, où le patriotisme est pourtant vivace.

Un modèle d'excellence bel et bien britannique

Est-ce à dire que le modèle britannique, appuyé sur l'ethos sportif, valorisant la performance dans les limites du *fair-play* (« l'éthique »), n'a pas cours en France ? Non, au contraire. En effet, la conception dominante en France, à savoir l'excursionnisme cultivé, a beau ne pas être élitiste et « sportive » au sens anglais du terme, il existe malgré tout, dans les représentations des alpinistes français, une hiérarchie des manières de pratiquer dont le modèle anglais occupe le sommet. Hoibian montre que dans les années 1900, les alpinistes ont conscience de former un ensemble non monolithique, où se côtoient divers groupes : les « alpinistes des pics » et ceux « des cols » pour John Grand-Carteret (1903), les « alpinistes purs », « scientifiques », « promeneurs », « en chambre », etc. pour Joseph Vallot

23. Olivier Hoibian, « Le CAF, 1874-1914 », *L'invention de l'alpinisme*, ouvr. cité, p. 255.
24. Olivier Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950*, ouvr. cité, p. 56.
25. « Rapport annuel de 1874 », *Annuaire du CAF*, 1875, p. 480-489, ici p. 486.
26. « Reviews and Notice. Annuaire du CAF, vol. 18 », *Alpine Journal*, 1892, vol. 16, p. 338-342.

(1907), ceux qui effectuent « les ascensions les plus périlleuses » et ceux qui « pratiquent par goût déterminé pour la jouissance » pour Charles Durier (1902)[27]. L'excursionnisme cultivé n'empêche donc pas, en France, un consensus sur ce que signifie être un « petit » ou un « grand » alpiniste, car ces groupes s'inscrivent dans une hiérarchie. Les nageurs décrits par Chambliss, malgré leur appartenance à des « sphères » ou « mondes » différents de la natation, adhérent pourtant tous à la même définition de l'excellence (au singulier), consistant à nager plus vite que les autres[28]. De même, les alpinistes, même si peu pratiquent suivant ces modalités, se réfèrent tous implicitement à une même définition de l'excellence, qui s'est imposée avant les autres : celle de l'AC. Pour le dire autrement, les alpinistes français, même lorsqu'ils adhèrent aux modalités de l'excursionnisme cultivé, ne se considèrent pas pour autant comme des « grands alpinistes », car s'imposent à eux des critères de classement et une hiérarchie des types d'alpinisme qui consacre comme « excellent » ou comme « grand » le fait de réaliser des premières difficiles sans tricher. Le modèle le plus prestigieux, le modèle « excellent » en France à cette époque, celui qui sert de point de référence, est le modèle britannique. C'est d'ailleurs, pour reprendre les termes de Pierre Bourdieu[29], en tant qu'ils ont « posé les règles » du jeu et « imposé une définition de l'excellence qui, n'étant autre que leur manière propre d'exister, est vouée à apparaître à la fois comme distinctive, différente, donc arbitraire [...] et parfaitement nécessaire, absolue, naturelle », que les membres de l'AC peuvent se permettre des « stratégies de condescendance » (dont la moquerie) à l'égard des Français. Plusieurs exemples témoignent de cette prééminence symbolique, en France, du modèle britannique.

Tout d'abord, l'excursionnisme cultivé ne se codifie pas uniquement de manière interne, au sein du CAF, mais aussi par rapport aux autres alpinismes et en particulier par rapport à l'alpinisme britannique. À lire l'*Annuaire du CAF*, on remarque que le modèle britannique sert de témoin, de jauge, de point de repère, et que l'on s'y réfère très souvent. Dans les premiers numéros (publiés entre 1875 et 1880), les alpinistes anglais ne sont pas tant ignorés qu'admirés par les Français. L'AC est ce club supérieur et inatteignable, dont les membres réalisent des exploits que les Français seraient fiers de pouvoir égaler. D'ailleurs, la première devise du CAF, tirée

27. Olivier Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950*, ouvr. cité, p. 71-72.
28. Daniel Chambliss, « La banalité de l'excellence. Enquête ethnographique sur la stratification de la natation et les nageurs olympiques », *Sciences Sociales et Sport*, vol. 3, 2010, p. 45-76.
29. Pierre Bourdieu, *La distinction*, ouvr. cité, p. 285.

du poème de l'Anglais Henry Longfellow[30] est « *Excelsior* ». La dimension patriotique de l'alpinisme français (dont la deuxième devise sera « Pour la patrie, par la montagne ») vient d'ailleurs encourager ce sentiment. Ainsi, il est faux de dire que les Français ne s'intéressent pas à la conquête des grands sommets à cette époque, en témoignent l'agitation et la fierté toute patriotique autour de l'ascension française de la Meije en 1877. Plutôt, ceux qui tentent leur chance sont minoritaires et, de manière générale, ne parviennent pas, malgré leurs efforts, à égaler les Anglais.

La position du CAF est ambivalente. Si l'on prend les préfaces ou les allocutions rédigées par son président, Adolphe Joanne, entre 1876 et 1879, celui-ci peut à la fois, dans l'*Annuaire* de 1876, se féliciter de ce que le CAF a « créé des alpinistes [qui] peuvent rivaliser maintenant avec les plus célèbres grimpeurs de l'Alpine Club »[31], dans celui de 1878 regretter que « l'Alpine Club [soit] un club spécial et fermé [qui] ne s'ouvre qu'aux alpinistes émérites qui ont accompli quelque exploit alpestre »[32], et affirmer au Congrès international d'alpinisme la même année, dans le cadre d'une défense de l'alpinisme modéré : « que nous importe que les ascensions vierges deviennent rares et même impossibles »[33] ? C'est, en fait, l'élitisme affiché de l'AC qui est critiqué. Autant qu'on puisse en juger à travers les écrits de l'*Annuaire*, les exploits de ses alpinistes sont surtout admirés. Il semblerait, sur ce point, que les dirigeants du CAF, qui défendent un alpinisme modéré tout en enviant les réussites britanniques, fassent de nécessité vertu. Dans les pages du premier *Annuaire* (1874), l'AC est d'emblée présenté comme un club, certes différent, mais aussi supérieur (socialement et sportivement) :

> Les membres du club sont tous de riches *gentlemen*, de véritables *sportsmen* ; une ou deux assemblées générales, un ou deux dîners les réunissent chaque année ; leurs excursions s'étendent sur la terre entière, et leur fière devise est *Where is the will, here is the way* [Où il y a une volonté, il y a un chemin] ; leur liste est le livre d'honneur des ascensionnistes ; Londres est le centre d'une publicité assurée. L'Alpine Club est donc impérissable.[34]

Nous ne prenons ici que quelques exemples des références élogieuses aux alpinistes anglais qui émaillent les pages des premiers *Annuaires*.

30. Le poème *Excelsior* (du latin « plus haut ») décrit un jeune homme qui brave une tempête en montagne, n'écoute pas les exhortations à la prudence, et meurt dans le froid, tenant dans sa main gelée une bannière avec la devise « *Excelsior* ».
31. Adolphe Joanne, « Préface », *Annuaire du CAF 1876*, 1877.
32. Michel Tailland, *Les alpinistes victoriens*, ouvr. cité, p. 186. D'après Tailland, cette citation provient de l'*Annuaire du CAF* de 1878, p. 103. Nous ne l'y avons pas trouvée.
33. E. Guigues, « Aux environs d'Embrun », *Annuaire du CAF 1878*, 1879, p. 224-243, ici p. 224.
34. Abel Lemercier, « Clubs alpins étrangers », *Annuaire du CAF 1874*, 1875, p. 522-532, ici p. 528.

«Quand nous serons une fois bien convaincus [que les grandes ascensions sont à notre portée], nous serons d'aussi bons grimpeurs que nos voisins les Anglais», lit-on dans le premier opus, sous la plume de Georges Devin, qui ajoute: «Si jusqu'ici nous sommes restés en arrière, ce n'est pas que nous manquions pour les suivre de force ou de hardiesse, c'est seulement parce que nous n'avons jamais songé à nous mettre en route. Décidons-nous à partir et nous irons aussi loin qu'eux et aussi haut»[35]. Dans le deuxième numéro (1875), on trouve le triste constat de l'infériorité française et une vive exhortation à vaincre la Meije, dernier grand sommet alpin non escaladé, dans une rhétorique semblable à celle des Britanniques (la montagne «rebelle» est un opposant qu'il faut «vaincre»):

> Le Dauphiné commence à être exploré par les Français. [...] Mais, nous devons l'avouer, nous restons encore bien loin des Anglais. Nous n'avons rien fait de comparable aux exploits des Coolidge et des Pendlebury. Il faut nous piquer d'honneur. Le Dauphiné est notre bien. [...] Espérons que notre prochain *Annuaire* contiendra encore des vues plus intéressantes de cette montagne rebelle [la Meije]; et, si elle doit être vaincue, souhaitons que les membres de notre club n'en laissent pas l'honneur à des étrangers.[36]

Dans l'*Annuaire* de 1876, le président du CAF, Adolphe Joanne, se félicite de ce que son club a «créé des alpinistes [qui] peuvent rivaliser maintenant avec les plus célèbres grimpeurs de l'Alpine Club»[37]. Dans le volume suivant, les velléités d'excellence des alpinistes français sont démontrées avec éclat dans les commentaires consécutifs à l'ascension de la Meije, triomphe français réalisé par Emmanuel Boileau de Castelnau et ses guides (français eux aussi), Pierre Gaspard et son fils:

> Le 16 août 1877, la Meije, qui était assiégée depuis dix ans par les plus intrépides grimpeurs de l'Alpine Club, qui était attaquée aussi, depuis quelques années, par les plus vaillants du Club alpin français, les Cordier, les Duhamel, les Guillemin, qui avait résisté à vingt-huit assauts héroïques et qu'on commençait à proclamer invincible, la Meije a été vaincue.[38]

L'ambition de reconnaissance du CAF par l'illustre AC est manifeste lorsque l'auteur rapporte, non sans fierté, les louanges adressées au CAF par les Anglais: «Nous désirions vivement féliciter le Club alpin français en

35. Georges Devin, «Ascensions de la Jungfrau, du Cervin et de la Barre des Écrins», *Annuaire du CAF 1874*, 1875, p. 142-172.
36. «Le Dauphiné, courses et photographies», *Annuaire du CAF 1875*, 1876, p. 335-343, ici p. 337 et 343. Nous soulignons.
37. Adolphe Joanne, «Préface», art. cité.
38. Edouard Thureau, «Chronique du CAF. Rapport annuel», *Annuaire du CAF 1877*, 1878, p. 611.

la personne de son président ; car c'est aux membres de ce Club qu'appartient cette année l'honneur d'avoir réussi dans une ascension qu'avaient tentée vainement nos plus intrépides et nos plus vigoureux grimpeurs, l'ascension de la plus haute pointe de la Meije dans le Dauphiné »[39].

Les récits constituent un médium important de circulation des conceptions de l'alpinisme britannique. Le XIXe siècle, en ce qui concerne l'écriture de l'alpinisme, est incontestablement anglais. D'après Tailland, ce sont les Britanniques qui inventent le style du récit de course avec les *Peaks Passes and Glaciers* (1859-1862), suivis des premiers numéros de l'*Alpine Journal*[40], une manière pour eux de signaler leurs conquêtes alpines, dans la lignée de la littérature d'exploration. Publiés à des milliers d'exemplaires, ils ont fait découvrir l'alpinisme à un lectorat étendu et, dans le même temps, consolidé le prestige de l'AC. Les Français avaient lu ces récits. Dans le premier *Annuaire*, on trouve une liste des principales publications étrangères dans laquelle les ouvrages anglais figurent en bonne place. C'est la seule nationalité pour laquelle sont cités des livres (pour les autres pays, on renvoie aux journaux des clubs alpins). Ces récits ont en outre l'avantage d'être traduits en français, ce qui n'est pas (encore) le cas des autres publications étrangères. On y trouve le *Guide dans les Alpes* de John Ball, *Escalades dans les Alpes de 1860 à 1869* d'Edward Whymper (traduit en 1873 par Joanne), *Le nid d'aigle et l'ascension du Wetterhorn* d'Alfred Wills (traduit en 1864), *Dans les montagnes* de John Tyndall (traduit en 1869), *Étude sur les Hautes-Alpes* de Francis Tuckett (traduction d'articles de Tuckett initialement parus dans *Peaks, Passes and Glaciers*, 1862), ainsi que les deux séries des *Peaks, Passes and Glaciers*, eux aussi traduits (en 1862). Les traductions sont rapides : dix ans avant la création du CAF, les Français avaient déjà lu ces récits. Encore en 1904, dans le premier *Manuel du CAF,* les ouvrages britanniques – traduits ou non – tiennent une place prépondérante dans la liste des ouvrages conseillés[41]. De même, Mummery, Whymper, Ball, Stephen, Tyndall, font régulièrement leur apparition dans les pages de l'*Annuaire*, et sont parfois cités *in extenso*.

Dans l'*Annuaire* de 1874, Georges Devin encourage de vive voix les alpinistes français à se préparer en lisant les récits britanniques : « Étudions ce qu'ils ont fait avant nous, profitons de leur expérience, et, avant de

39. *Ibid.*, p. 617. Dans l'*AJ,* presque au même moment, on trouve un article consacré à la fête du CAF d'Annecy, qui témoigne de l'estime que le CAF porte à l'AC. Les Français attendent désespérément l'arrivée des Anglais de l'AC, invités d'honneur, à la fête, dont très peu font le déplacement (Hereford B. George, « The Fête of the French Alpine Club, Annecy, 1876 », *Alpine Journal*, vol. 8, 1878, p. 222-224).
40. Michel Tailland, « Le récit de course au temps de Victoria. Une littérature de mâts de cocagne ? », *Babel*, n° 20, 2009, p. 194-207.
41. *Manuel d'alpinisme du Club alpin français*, ouvr. cité, p. 482.

marcher à de nouvelles conquêtes, prenons possession des anciennes»[42]. Ainsi, dans son article relatant son ascension du Cervin et de la barre des Écrins, deux sommets escaladés pour la première fois par Whymper, on comprend que Devin a lu attentivement les récits de ce dernier. «Le souvenir des malheureux compagnons de M. Whymper donnerait de la prudence aux plus imprudents. J'attendais presque toujours pour avancer que mes guides eussent trouvé une assiette solide»[43], écrit-il dans sa description de l'ascension du Cervin. Quant à celle de la barre des Écrins, Georges Devin connaît parfaitement, suite à ses lectures, l'itinéraire emprunté par Edward Whymper et par Henri Vincent, second ascensionniste. Il cite également, en anglais, un article de l'Anglais Frederick Gardiner publié dans l'*Alpine Journal*, consacré aux Écrins.

Whymper apparaît à d'autres reprises dans le même *Annuaire*. Dans un article de Pierre Puiseux consacré à l'ascension du pic de l'Étendard, celui-ci discute l'affirmation de Whymper selon laquelle les aiguilles d'Arves n'auraient alors jamais été escaladées. Dans un article consacré aux ascensions du Lysjoch, du Schwarztor et du Cervin, Albert Millot reproduit une longue citation (près d'une page) de Whymper sur le guide Anderegg, là encore tirée de la traduction française de *Scrambles*. Enfin, citons l'article de Georges Devin sur les ascensions anglaises dans le Dauphiné, où sont mentionnés, outre Whymper, bien d'autres membres de l'AC. Le texte de Whymper continue d'être régulièrement cité dans les *Annuaires* suivants, mais l'est de moins en moins au profit des récits d'Anglais de générations plus récentes, et de Français à mesure que l'alpinisme français trouve ses marques. Mummery s'imposera, plus tard, comme l'équivalent de Whymper dans les publications du CAF (et surtout du GHM).

Enfin, il existait des Français dont la manière d'envisager l'alpinisme correspondait bien plus à celle des Britanniques qu'à celle des tenants de l'excursionnisme cultivé, et cela dès les premières années d'existence du CAF. Ces derniers sont rares: mis à part les guides, qui ne sont pas considérés comme des «alpinistes» au même titre que les amateurs et qui, de ce fait, ne font pas partie du CAF, on ne peut citer qu'une poignée d'auteurs d'ascensions remarquées avant la première guerre mondiale. Cette petite élite, néanmoins, fait bel et bien la fierté du CAF qui ne manque pas de les féliciter dans ses publications. Ils adoptent une conception excellente de l'alpinisme dans la droite ligne de la conception britannique, ce qui ne

42. Georges Devin, «Ascensions de la Jungfrau, du Cervin et de la Barre des Écrins», art. cité, p. 143.
43. *Ibid*. p. 159.

surprend guère lorsque l'on sait que tous (à une exception près) appartenaient à l'AC !

La grande ascension de l'époque réussie par des Français est la Meije (1877), et elle est l'œuvre du guide Pierre Gaspard, suivi par son client Emmanuel Boileau de Castelnau (1857-1923). Un autre de ses clients habituels, Henry Duhamel (1853-1917), qui s'était plusieurs fois essayé à vaincre la Meije sans y parvenir, fait aussi partie des alpinistes français auteurs de premières (il en comptabilise vingt-trois). Henri Brulle (1854-1936) s'illustre, quant à lui, dans les Pyrénées et dans les Alpes (il est l'auteur de la première ascension sans bivouac de la Meije en 1883). Citons également Henry Cordier (1856-1877), qui réussit plusieurs ascensions « dignes des Anglais »[44] (onze premières en 1876) avant de se tuer en montagne, Henri Dunod (1865-1946), parti sur les traces de Mummery à l'assaut du Grépon (dont il réalise la seconde ascension, récupérant le piolet laissé par son prédécesseur), Maurice Paillon (1856-1938), auteur de plusieurs premières dans les Alpes (en compagnie de guides) et de nombreuses ascensions sans guide. Émile Fontaine (1859-1946) est également un alpiniste français considéré comme « l'un des seuls à soutenir la comparaison avec ses homologues anglais », pas tant par la difficulté de ses ascensions, réalisées avec le guide Joseph Ravanel, que pour son goût atypique pour l'exploration et les premières, fussent-elles de peu d'importance[45]. Une femme, enfin, s'illustre : il s'agit de Mary Paillon (1848-1946), sœur de Maurice Paillon. Cécile Ottogalli-Mazzacavallo la considère comme la seule Française « au plus haut niveau »[46] de cette époque. Tous ces alpinistes (à l'exception notable d'Émile Fontaine) étaient des membres de l'AC (et, pour Mary Paillon, du LAC), ce qui ne peut pas être une simple coïncidence.

Notre analyse des registres d'admission des membres de l'AC[47] entre 1857 et 1900 permet de constater que l'AC comptait effectivement des membres français. D'après Tailland, ces derniers représentaient 3 % des membres du club, soit la première nationalité étrangère au sein de l'AC (42 % des étrangers), assez loin devant les Autrichiens (16 %), les Allemands (12 %) et les Suisses (12 %)[48]. Nous avons comptabilisé dix-sept Français parmi les membres de l'AC sur la période 1857-1890[49]. Parmi eux, on trouve presque tous les alpinistes français auteurs d'ascensions

44. Roger Frison-Roche et Sylvain Jouty, *Histoire de l'alpinisme*, ouvr. cité, p. 83.
45. Yves Ballu, *Les alpinistes*, Paris, Arthaud, 1984, p. 144.
46. Cécile Ottogalli-Mazzacavallo, *Femmes et alpinisme (1874-1919). Un genre de compromis*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 197.
47. Les trois volumes de l'*Alpine Club Register* de 1857 à 1890, puis les archives du club après cette date. Arnold Mumm, *The Alpine Club Register. 1857-1890*, Londres, E. Arnold, 1928.
48. Michel Tailland, « L'Alpine Club. 1857-1914 », art. cité, p. 256.
49. Pour le détail (noms, dates d'admission), voir notre thèse en ligne.

difficiles et reconnues – les «grands alpinistes» – de l'époque. Les Français qui n'adhéraient pas à l'excursionnisme cultivé se tournaient ainsi vers l'AC, club dont les objectifs correspondaient à leurs ambitions et où ils pouvaient trouver des compagnons de cordée. C'est, par exemple, le cas d'Henry Cordier, qui pratiquait avec Thomas Middlemore et John Maund, et qu'on trouve mentionné à de nombreuses reprises dans les pages de l'*AJ* des années 1875 à 1877 (date de sa mort). C'est également le cas d'Henry Russell (qui avait la double nationalité française et anglaise) associé à l'écossais Charles Packe. Certains s'étaient essayés à l'alpinisme au Royaume-Uni: Russell par exemple, ou Brulle, qui avait passé une saison dans le Lake District, en 1894. Enfin, certains de ces membres français publiaient dans l'*AJ* (par exemple Cordier, Duhamel, Brulle, Russell), en anglais, sauf pour le premier. N'oublions pas Mary Paillon, Française membre du LAC. Initiée par sa mère à l'alpinisme, elle pratique d'abord avec son frère, Maurice Paillon (lui aussi à l'AC). En 1888, elle rencontre l'Anglaise Kathleen (Katie) Richardson (1854-1927), qui devient sa principale compagne de cordée dans des ascensions remarquées (première féminine de l'aiguille d'Arves en 1891, première féminine et troisième ascension de la Meije orientale en 1893)[50]. Très investie au CAF, où elle défend un alpinisme féminin conquérant, Mary Paillon entre au LAC et en devient la vice-présidente en 1910.

Si des Français entrent à l'AC, l'inverse est également vrai. D'après Michel Tailland, 21% des membres de l'AC entre 1857 et 1890 sont également au CAF. C'est le deuxième club étranger d'appartenance, après le Club alpin suisse (auquel appartiennent 31% des membres de l'AC)[51]. Pour les membres de l'AC, il s'agit d'une question de prestige. L'illustre membre de l'AC Geoffrey Winthrop Young, à propos de la période 1880-1900, écrit: «les clubs existaient pour les rencontres sociales; et plus un homme appartenait à un grand nombre de clubs, mieux c'était»[52]. On observe en effet que les Britanniques membres du CAF sont aussi, souvent, membres d'autres clubs, et souvent également à titre de membres honoraires. Pour un club comme le CAF, obtenir qu'un alpiniste de l'AC rejoigne ses rangs était un honneur. Pour ne citer que quelques noms, on trouve au CAF des alpinistes comme Tuckett, Tyndall, Walker, Whymper, Coolidge, Freshfield, Gardiner, Middlemore, Pendlebury, Pilkington, Conway, Yeld, Swan, c'est-à-dire les grands alpinistes de l'âge d'or et les conquérants des Alpes (à l'exception curieuse de Mummery).

---

50. Cécile Ottogalli-Mazzacavallo, *Femmes et alpinisme (1874-1919)*, ouvr. cité, p. 200.
51. Michel Tailland, «L'Alpine Club. 1857-1914», art. cité, p. 619.
52. Geoffrey Winthrop Young, «Club and Climbers 1880-1900», *Alpine Journal*, vol. 62, 1957, p. 52-61, ici p. 52.

Si l'on regarde à présent ce que disent, à cette époque, dans les pages de l'*Annuaire*, les quelques «grands alpinistes» français, on retrouve bel et bien la conception britannique de l'alpinisme dans leurs propos. C'est le cas d'Henry Cordier. En 1875, il salue les réussites anglaises, tout en regrettant les piètres performances des Français:

> C'est encore aux Anglais que nous devons cette année les principales courses nouvelles qui ont été faites dans les Alpes du Dauphiné et de la Savoie. [...] [L]e mauvais temps a empêché la réussite [des] expéditions [françaises], si habilement conçues et si hardiment tentées, pour atteindre le sommet toujours vierge de la Meije. À tout seigneur, tout honneur.[53]

À la fin du même article, Cordier se rallie aux vues «excentriques» des alpinistes anglais en ce qui concerne les aides artificielles. Ce point mérite d'être souligné, car ce que nous avons appelé «l'éthique» ne fait pas, en France, l'objet de la même attention qu'au Royaume-Uni. Cordier défend également une approche exploratoire de l'alpinisme – là encore, celle de l'AC:

> Puisque j'ai dit quelques mots de ce que certaines gens appellent les excentricités des clubistes anglais, je dois signaler encore une violente sortie de M. Moore contre les crampons, les échelles et autres procédés d'ascension non moins mécaniques que peu glorieux. J'avoue que, dussé-je aussi être taxé d'excentricité, je ne laisse pas que d'avoir un certain faible pour les idées de M. Moore. Je ne crois pas qu'aucun grimpeur sérieux de rochers puisse voir de sang-froid envahir ses chères montagnes par tout cet attirail de vulgaire gymnastique. Quant à M. Moore, il a pris le bon parti, qui est de s'en aller chercher au Caucase des beautés vierges de la civilisation et de ses crampons.[54]

Cordier, en 1876, est au pic de sa courte carrière. En 1876, il réussit plus de dix premières dans les Alpes, accompagné du guide Jakob Anderegg et, souvent, des Anglais Thomas Middlemore et John Maund. Dans un autre récit publié dans le même numéro de l'*Annuaire*, il fait l'éloge des alpinistes anglais, chez qui il écrit «avoir rencontré la plus grande sympathie pour les Français en général et pour les membres du Club alpin en particulier»[55]. Cordier n'hésite pas à arborer son statut de membre de l'AC (il signe «membre du Club alpin français et de l'Alpine Club») et à signaler les relations privilégiées qu'il entretient avec les Anglais. Après sa

53. Henry Cordier, «Récentes excursions des membres de l'Alpine Club dans les Alpes françaises», *Annuaire du CAF 1875*, 1876, p. 754-762, ici p. 754.
54. *Ibid.*, p. 762.
55. Henry Cordier, «Le massif du Bernina», *Annuaire du CAF 1875*, 1876, p. 493-518, ici p. 509.

mort en montagne en 1877, le CAF célèbre «l'intrépide Henry Cordier», «escaladant des pics réputés inaccessibles», «déjà l'une de nos gloires», «tombé au champ d'honneur [...] comme un soldat vaillant»[56]. La pratique d'un alpinisme modéré par la plupart de ses membres n'empêche donc pas le CAF de s'enorgueillir de compter de tels alpinistes en son sein. Henry Cordier n'est pas le seul à défendre un alpinisme calqué sur le modèle britannique: Henri Brulle, Henry Duhamel, Henri Dunod font de même dans l'*Annuaire* à cette époque.

Ces exemples montrent qu'il existe bien une élite amateur française au XIX^e^ siècle, qui s'exprime dans les publications officielles du CAF et qui est considérée et respectée. Cette élite prend explicitement pour modèle les Britanniques et défend un alpinisme français de conquête.

Au tableau des grands alpinistes français d'avant-guerre manque pour le moment un élément majeur: les guides. Ces derniers, auxiliaires indispensables à la plupart des ascensions d'ampleur, forment sans doute la véritable élite de l'alpinisme. Pendant longtemps, ils ne font cependant pas partie des clubs auxquels appartiennent les amateurs. La Société des touristes du Dauphiné (STD) leur interdit tout bonnement le statut de membres, ainsi que ses refuges; le CAF n'en admet qu'à de très rares exceptions[57]. Or, les guides jouent un grand rôle dans la diffusion de la conception «sportive» de l'alpinisme britannique.

Dans les travaux historiques consacrés aux alpinistes, les guides passent souvent au second plan. Considérés comme les adjuvants d'amateurs seuls fondés à porter le titre d'alpinistes, ils sont souvent analysés sous l'angle de leurs rapports avec ces derniers. C'est aussi le traitement que nous leur avons réservé dans notre analyse de l'alpinisme anglais, les guides anglais n'apparaissant que des décennies plus tard. La situation est bien différente en France, où les guides existent depuis la fin du XVIII^e^ siècle. Ils n'étaient certes pas guides de métier à cette époque, plutôt cultivateurs, artisans, chasseurs, etc., mais certains commencent à le devenir au cours du XIX^e^ siècle. La création de la Compagnie des guides de Chamonix en 1821 vient régulariser cette profession: créée pour défendre les intérêts des guides et constituer une assistance en cas d'accident ou de décès, elle permet la formation progressive d'une identité professionnelle. D'autres compagnies voient le jour à partir des années 1870, à l'initiative, cette fois-ci, des sociétés d'alpinistes (CAF et STD), si bien qu'en 1930

56. Edouard Thureau, «Chronique du CAF. Rapport annuel», art. cité, p. 603-621, ici p. 619.
57. Dominique Lejeune, *Les «alpinistes» en France à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle*, ouvr. cité, p. 113.

tous les corps de guides en France sont soumis à un règlement édicté par le CAF, c'est-à-dire par les clients[58].

Si les guides sont importants, c'est parce qu'ils sont indispensables à une pratique, même excellente, de l'alpinisme, quasiment jusqu'à la première guerre mondiale. Une analyse structurale des individus ayant effectué les plus grandes ascensions à cette époque ferait apparaître la place centrale des guides dans le réseau des alpinistes. En plus d'être des acteurs indispensables à la plupart des grandes entreprises alpinistiques, les guides sont également des maillons qui relient entre eux leurs employeurs (les alpinistes). C'est à ce titre qu'ils ont pu jouer un rôle de « passeur » de la conception britannique de l'excellence.

Comment s'opère la rencontre entre guides et alpinistes ? À Chamonix, la Compagnie des guides adopte, dès sa création et jusqu'en 1892, le système du « tour de rôle ». Suivant ce principe, les guides sont engagés, au fur et à mesure, par les voyageurs qui s'inscrivent auprès du guide-chef. Cet appariement de l'offre et de la demande permet aux touristes d'éviter d'être démarchés et aux guides de s'assurer un minimum d'activité[59]. Il évite aussi qu'un client ne réserve un guide d'une année sur l'autre, comme le font les alpinistes anglais avec leurs guides suisses ou italiens. À Chamonix, le règlement stipule également que seuls les guides de la compagnie ont le droit d'emmener des clients dans les montagnes alentour, cela pour éviter que les touristes (d'abord les Anglais) n'amènent avec eux des guides suisses ou italiens. En 1865, en réalisant la première convoitée de l'aiguille Verte avec ses deux guides suisses Christian Almer et Franz Biner, Whymper s'attire ainsi les foudres des Chamoniards. Une semaine plus tard, elle est escaladée par des guides chamoniards (Croz, Ducroz, et Perren) et leurs clients anglais (Hudson, Kennedy et Hodgkinson), mais il est trop tard. Armand Charlet, dans son autobiographie, raconte la colère de son grand-oncle Gaspard et de son collègue Michel Ducroz, « jetant à terre son chapeau de feutre et le piétinant de rage devant le bureau des guides »[60]. Le système du tour de rôle et la règle d'exclusivité locale garantissent un *turn-over* assez rapide et l'appariement d'une grande variété de guides avec une tout aussi grande variété de clients. Les guides étaient ainsi en relation, au cours de leur carrière, avec un nombre important de

58. Ce règlement stipule que « les guides doivent obéir aux ordres des voyageurs », qu'ils « doivent avoir toujours une tenue propre et convenable, user de la plus grande prévenance vis-à-vis des voyageurs et faire tout ce qui sera nécessaire et utile pour leur service » (Philippe Bourdeau, « Le touriste et son guide. La relation guide-client dans la littérature alpine et la réglementation professionnelle des XIXe et XXe siècles », *Revue de géographie alpine*, t. 79, n° 4, 1991, p. 89-104, ici p. 93).
59. Renaud de Bellefon, *Histoire des guides de montagne*, ouvr. cité, p. 302.
60. Armand Charlet, *Vocation alpine*, Neuchâtel, Victor Attinger, 1943, p. 17.

clients. Dans ce cadre, il est difficile d'imaginer des guides convertis au seul modèle d'alpinisme prôné par le CAF. Si nous mentionnons uniquement les clients avec lesquels les guides ont accompli des ascensions nouvelles et difficiles, il ne faut pas oublier qu'entre ces grandes ascensions, les guides étaient employés par des voyageurs aux ambitions plus modestes.

Parmi les amateurs chevronnés, les membres de l'AC sont rois. Si nous considérons les principaux grands guides français, ces derniers ont, presque tous, eu comme clients privilégiés des Anglais : Forbes, Tyndall et Wills pour Auguste Balmat (1808-1862) ; Matthews, Bonney, Hawkings, Tuckett, Moore, Walker, ou Whymper, pour Michel Croz (1830-1865)[61] qui meurt dans la descente de la première ascension du Cervin, où il accompagnait ce dernier ; Freshfield, Tuckett, Walker, Moore, Tucker, George, Sidgwick, Fox, et d'autres, pour François Devouassoud (1831-1905), un guide présenté dans l'*AJ* comme un « *ami des Anglais* [en français dans le texte], [et] fier de ce titre »[62] ; Tyndall, Wills, Cowell, Adams-Reilly, Eccles (un Écossais), pour Michel-Clément Payot (1840-1922) ; Isabella Straton, parmi d'autres, pour Jean Charlet (1840-1925), qui va jusqu'à épouser sa cliente, devenant un Charlet-Straton (cette issue est, on s'en doute, inédite) ; Mackenzie, Davidson, Larden, Corry, Williamson, Whymper, et surtout Farrar pour Daniel Maquignaz (1856-1911). Pierre Gaspard (1834-1915) est atypique, car, pour ses grandes ascensions, il a surtout guidé des Français : Boileau de Castelnau et Duhamel furent ses principaux employeurs et c'est avec le premier qu'il réalise l'exploit français de l'époque, l'ascension de la Meije (1877). Célestin Passet (1845-1917), le seul guide pyrénéen de notre liste, fut longtemps le guide quasi attitré de Russell (qui était à la fois membre du CAF et de l'AC), mais emmène également Whymper sur le Vignemale.

Leur grand nombre de clients n'empêchait pas les guides d'entretenir des relations privilégiées et suivies avec certains d'entre eux. Philippe Bourdeau relève ainsi l'image familière dans les récits d'alpinisme des « belles amitiés » entre guide et client, une image qui correspond, note-t-il, à une réalité vécue par bon nombre de guides du fait de la pratique des « engagements » de longue durée, de quelques jours à plus d'un mois, pour un tarif forfaitaire et renouvelés chaque année[63]. En effet, les membres de l'AC avaient fini par trouver le moyen de contourner le système du tour

61. Michel Croze est représenté sur la gravure d'Edward Whymper (voir chapitre 2).
62. C. M. Tucker, « François Joseph Dévouassoud (1831-1905) », *Alpine Journal*, vol. 22, 1905, p. 528.
63. Philippe Bourdeau, « Le touriste et son guide », art. cité, p. 97. Voir également Françoise Loux, *Guides de montagne*, ouvr. cité.

de rôle. L'astuce est connue, et expliquée ici par Alfred Wills, qui a réussi à engager, saison après saison, son « vieil ami » Auguste Balmat :

> Selon une de leurs règles absurdes, chaque personne à Chamonix qui voulait un guide devait prendre le prochain sur la liste. C'était en vain que l'on protestait – on avait un vieil ami sur la liste, on n'aimait pas le guide que l'on nous présentait, on nous avait recommandé un autre guide – cela ne changeait rien à l'affaire. [...] Il y avait une faille que seuls les voyageurs aguerris connaissaient. Si vous engagiez votre guide en dehors de la juridiction de la commune, et si vous atteigniez Chamonix avec lui, en passant par un col, la règle était suspendue, et vous pouviez le garder, malgré le tour de rôle.[64]

Les Anglais sont friands du système des engagements. Dans la course aux premières, cela leur permet de réserver les meilleurs guides. « L'Anglais, que l'on dit particulièrement froid, ne lâche plus son guide quand il l'a pris en sympathie. [...] On ne saurait imaginer combien l'alpiniste s'attache à son guide »[65], raconte le guide Armand Couttet (1887-1983). Certains guides entretiennent des relations d'amitié poussées avec ces derniers, et il n'est pas rare qu'ils soient invités au Royaume-Uni. Il n'est pas rare non plus que les amateurs anglais parlent de leur guide favori comme d'un « ami ». Alfred Wills dédie *Wandering among the High Alps* à « son guide et ami Auguste Balmat » ; Douglas Freshfield, dans la nécrologie de son guide François Devouassoud, le présente comme « son ami le plus ancien et le plus dévoué » (*AJ*, vol. 22, 1905, p. 527) ; John P. Farrar, dans celle de Daniel Maquignaz – « son Daniel » – parle d'un « sentiment plus fort qu'une amitié ordinaire » (*AJ*, vol. 25, 1911, p. 51) ; James Eccles, de son côté, invite à plusieurs reprises Michel Payot chez lui en Écosse, tout comme Alfred Wills invite Auguste Balmat à Londres pour un séjour de plusieurs mois, pendant lesquels il fait soigner son ophtalmie[66].

L'existence de relations privilégiées entre guides et alpinistes donne à penser que les guides étaient familiers des manières d'appréhender l'alpinisme des Britanniques. Dans son travail sur l'histoire des guides, Renaud de Bellefon montre d'ailleurs comment, tout au long du XIX^e^ siècle, s'opère une « acculturation négative » des guides, leur manière d'envisager la montagne étant recodifiée sous l'effet des contacts avec leurs clients. Les guides sont ainsi forcés de se conformer « à une autre montagne, celle du sport alpinistique »[67]. Ils doivent apprendre les noms des sommets, dont

64. Alfred Wills, *Wandering among the High Alps*, Londres, Bentley, 1856, p. 2.
65. Armand Couttet et Richard Didier, *Ailes de mouche et tricounis* [1946], Paris, Vitiano, 1956, p. 224.
66. Préface de Alfred Wills, *Wandering among the High Alps*, ouvr. cité.
67. Renaud de Bellefon, *Histoire des guides de montagne*, ouvr. cité, p. 365.



Illustration 7 Des membres éminents de l'Alpine Club et leurs guides (ici suisses). De gauche à droite: F.C. Grove, L. Stephen (assis en blanc), G.E. Foster (debout derrière), F. Walker (barbu), J. Robertson (debout), A.W. Moore (assis et penché), R.S. MacDonald (assis à l'envers), J. Ball (au premier plan, debout à gauche), W. Mathews (main sur la hanche), T.S. Kennedy, T.G. Bonney, J. Tyndall, le guide U. Lauener (derrière, avec le chapeau tyrolien), A. Wills (en blanc, bras croisés), L. Walker (la seule femme du groupe, non membre de l'AC), le guide F. Andenmatten (assis avec corde et piolet), le guide J. Maquignaz (fumant la pipe), le guide P. Taugwalder (assis à côté de Andenmatten) et le guide P. Perren (debout).
Domaine public. Edward Whymper, *Scrambles amongst the Alps*, 1871, p. 248.

les toponymes savants diffèrent de leurs appellations locales, pour faire le «tour d'horizon», mais aussi connaître la géographie des massifs, les itinéraires vers les principaux sommets, et les curiosités locales. Il n'était pas rare qu'ils sachent des rudiments d'anglais. Ils devaient aussi apprendre à respecter les clients et à s'en faire respecter, suivant un règlement édicté par les instances alpinistiques officielles. Enfin, si les guides possèdent déjà une connaissance pratique de la montagne, assimilée depuis leur plus jeune âge, ils doivent apprendre une nouvelle manière de marcher, le fameux «pas du montagnard», lent, mesuré, qui est en fait, montre Renaud de Bellefon, inventé pour les voyageurs.

Si le guide est acculturé par les excursionnistes – c'est pour s'adapter à la demande de ces derniers qu'il apprend à nommer les sommets et à raconter les coutumes locales –, on peut logiquement penser qu'il l'est aussi, lors de longs séjours en leur compagnie, par les tenants d'une conception plus « sportive » de l'alpinisme, qui l'encouragent à trouver des itinéraires inédits, à prendre des risques, à s'adapter à de nouveaux environnements. On pense, cas extrême, aux guides emmenés par leurs clients dans d'autres massifs : Caucase, Himalaya… Dans la nécrologie de son guide Daniel Maquignaz, John P. Farrar décrit justement la relation d'apprentissage mutuel entre le guide et l'alpiniste :

Encadré 1 He, 30 ans, originaire de Kaifeng.
Propriétaire d'une échoppe à Centenaire

He possède une licence en électronique, mais il a préféré s'investir dans le commerce. Faire du commerce lui a permis de ne pas perdre la face. « Il n'y a pas de sot métier. Chaque Chinois croit en lui et ne veut pas dépendre de l'État et des parents ». Il s'est toujours débrouillé seul. Pour lui, c'est cette volonté de s'en sortir seul qui motive tous les jeunes de la « génération 80 ». À la différence de leurs parents qui attendaient beaucoup de l'État et de leurs propres parents, ils sont animés d'une volonté d'autonomie. Il donne l'exemple de son père qui a été soutenu par son grand-père dans son insertion professionnelle.

Dans le temps, l'État aidait les diplômés à s'insérer, mais c'est devenu plus compliqué. Les jeunes de la « génération 80 » ont du courage, ce qui les pousse à quitter leur famille, parfois leur patrie, pour vivre leur vie, utiliser leurs capacités pour s'en sortir.

Beaucoup de jeunes de son âge optent pour la migration dans la quête de meilleures conditions de vie, pour régler leurs problèmes, se nourrir ou s'habiller.

C'est ainsi que Maquignaz, poussé par son client désireux de faire des premières, « était fondamentalement un meneur indépendant et qui n'avait besoin d'aucune aide, à son meilleur niveau lorsqu'il était l'unique responsable de la cordée ». Maquignaz possédait, en outre, toujours d'après Farrar, « ces grandes qualités d'orientation en terrain rocheux difficile que [Farrar avait] baptisées le *flair* du grand guide » (*ibid.*), en plus d'être un très bon glaciériste, capable de tailler des marches sans relâche, au sang-froid et à l'endurance légendaires. Toutes ces qualités ne sont pas attendues des guides. Pour entrer à la Compagnie des guides,

l'examen consiste, jusqu'aux années trente, à vérifier les connaissances géographiques des guides et à s'assurer de leurs bonnes mœurs[68] : cela suffisait en effet pour conduire la plupart des touristes. Les compétences exceptionnelles démontrées par Maquignaz sont bien des compétences nécessaires à la conduite des meilleurs amateurs, en partie forgées à leur contact, à une époque où n'existe pas de formation technique au métier de guide (la première est créée en 1936).

L'acculturation n'est pas uniquement sportive : Auguste Balmat, le guide attitré des scientifiques James D. Forbes et John Tyndall, se forma à la géologie à leur contact, au point qu'ils lui confièrent des relevés scientifiques en leur absence. Forbes, qui lui prête des aptitudes innées pour la science, le présente aux grands géologues européens. Forbes et Tyndall lui envoient des ouvrages scientifiques d'Angleterre, car il avait également appris l'anglais. C'est lui qui propose à Tyndall d'installer un thermomètre auto-enregistrant au sommet du mont Blanc : la Royal Society lui octroie la somme de 25 guinées pour service rendu à la science. D'après Alfred Wills, il connaissait la moitié des scientifiques européens de l'époque[69].

La variété des clients que rencontraient les guides, couplée aux relations profondes que certains entretenaient avec de grands alpinistes britanniques, nous pousse à envisager une circulation des modèles d'excellence alpinistiques *via* les guides, et cela bien avant l'avènement de « l'élitisme technique » en France, dont les germes ont sans doute été semés dès les années 1860. À propos du guide Armand Charlet (1900-1975), Olivier Hoibian écrit qu'il fut « l'un des premiers guides à s'intéresser de façon systématique aux premières, partageant ainsi les mêmes préoccupations que les adeptes de l'élitisme technique »[70]. Pour Olivier Hoibian, Charlet fait preuve d'un comportement inédit lorsque, dans les années vingt, il ment à un client pour arriver le premier au sommet de l'Isolée, une aiguille du massif du Mont-Blanc. D'après Hoibian, c'est la rencontre avec un ténor du GHM, Henry de Ségogne, qui insuffle à Charlet les germes de cette attitude nouvelle (pour un guide) face aux montagnes. Or, si Ségogne a pu avoir ce type d'influence sur Charlet (au cours d'une seule saison !), pourquoi ne pas envisager que les Britanniques, partisans d'une semblable approche de l'alpinisme, aient pu avoir une influence similaire sur les guides français qu'ils employaient, souvent pendant plusieurs années d'affilée ? On

68. Armand Charlet raconte que son grand-père Ambroise Ravanel, instituteur, est reçu premier en 1868 à l'examen, « avantagé par rapport à ses camarades en raison de son instruction » (Armand Charlet, *Vocation alpine*, ouvr. cité, p. 12). Sur la question de l'examen, voir aussi Renaud de Bellefon, *Histoire des guides de montagne*, ouvr. cité, p. 433.
69. Wills, cité par Arnold Lunn, *A Century of Mountaineering*, ouvr. cité, p. 71.
70. Olivier Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950*, ouvr. cité, p. 168.

rencontre en effet, dès les années 1870, des guides qui témoignent d'une volonté de conquête à titre personnel (et non dans le cadre de la relation guide-client) qui semble préfigurer l'attitude de Charlet quarante ans plus tard, des guides qui, à quelques occasions, se comportent en alpinistes « sportifs ».

Avant d'évoquer ces derniers, on ne manquera pas de recommander la prudence dans l'analyse des motivations des guides, à une époque où ils ne s'expriment pas par écrit, laissant ce soin à leurs clients. Or, les récits des clients sur les guides en disent plus sur leurs propres valeurs et croyances que sur celles de leurs guides. Pour tenter de voir si on peut trouver les traces d'un comportement « sportif » chez les guides, il est sans doute plus pertinent de regarder les faits – ont-ils entrepris des premières sans client, comme Charlet dans les années vingt ? – et, surtout, de se limiter aux (rares) comptes rendus d'ascension rédigés par les guides eux-mêmes. Le guide Jean Charlet – à ne pas confondre avec Armand Charlet, né soixante ans plus tard – nous fournit quelques éléments de réponse. Tout d'abord, Jean Charlet fut l'élément moteur derrière les ascensions difficiles de sa cliente et future épouse, Isabella Straton, qu'il emmenait dans des ascensions nouvelles. C'est, par exemple, pour réaliser une première convoitée qu'il planifie l'ascension hivernale du mont Blanc (réussie en 1875). Charlet, par ailleurs, entreprend des ascensions sans client. Fait notable, il les raconte par écrit. Du fait de son mariage avec Isabella Straton, Charlet, devenu Charlet-Straton, peut devenir membre du CAF. Il publie donc dans l'*Annuaire* dès 1877. La première occasion de tenter une ascension sans client lui est fournie en 1876, lorsqu'un client pour l'aiguille du Dru ne se présente pas. Sans nouvelle, Charlet entreprend, seul, l'ascension. Détail notable, il emporte avec lui un bâton, « qui [écrit-il], en cas de succès ou d'insuccès, devait me servir à planter un drapeau au sommet ou au point le plus élevé que je parviendrais à atteindre »[71]. Il échoue à quelques mètres du sommet. Quelques jours plus tard, il s'attaque à l'aiguille du Géant, de nouveau seul et de nouveau sans succès. Le fait qu'il relate ses tentatives dans l'*Annuaire* témoigne-t-il d'une quête de reconnaissance ? « À Chamonix [écrit-il], personne ne voulait croire que je fusse monté si haut, mais le télescope fit voir mon drapeau aux plus incrédules ». Il conclut son récit par une tirade aux accents héroïques : « Je trouve ces deux aiguilles très fières, et, quoiqu'elles ne veuillent pas se laisser gravir par des êtres humains, je leur porte un profond respect. Ce sont de grandes dames des Alpes qui désirent rester vierges, et elles ont peut-être raison ».

71. Jean Charlet-Straton, « Tentatives d'ascension aux aiguilles du Dru et du Géant », *Annuaire du CAF 1877*, 1878, p. 136-141, ici p. 136. Les deux citations suivantes : p. 140-141.



Illustration 8
Le guide Jean Charlet-Straton (1840-1925)
Domaine public. *Revue alpine* vol. XXVII, 1926.

L'aiguille du Dru est escaladée deux ans plus tard par l'Anglais Clinton Dent, futur président de l'AC. Dent remet en question la véracité du récit de Charlet avec toute la condescendance dont est capable un amateur, rentier, chirurgien de renom et explorateur à l'égard d'un inférieur: il lui reproche notamment l'absence de détails et un récit trop court. Le récit de Charlet, en effet, fait trois pages; celui de Dent en fait quinze[72]. Charlet veut une revanche «sportive». Accompagné de deux autres guides, sans client, il réussit cette fois-ci l'ascension et publie un second récit, plus détaillé, dans l'*Annuaire*. Celui-ci a tout l'air d'une réponse à la critique de Dent:

> J'avais à cœur de renouveler ma tentative, pour plusieurs motifs; d'abord, parce qu'il m'apparaissait que, si j'eusse été secondé dans mon premier essai, je serais certainement parvenu à la cime de l'aiguille; en second lieu, parce que le mérite de ma tentative, si mérite il y a, avait été méconnu (ce qui m'importe assez peu), et que la réalité même de la tentative avait été niée (ce qui m'importe davantage), dans un récit dont je n'ai pas à m'occuper ici. [...] Je ne veux pas terminer sans m'ex-

72. Clinton Dent, «The History of an Ascent of the Aiguille du Dru», art. cité, p.186.

> cuser auprès des lecteurs de l'*Annuaire* qui auront trouvé ce récit trop long et trop circonstancié. Ils m'excuseront quand ils sauront que le récit de ma première tentative à l'aiguille du Dru avait été trouvé trop concis et pas assez détaillé.[73]

Le récit de Charlet révèle une forme de compétition entre amateurs et guides. Dans son second récit, il se défend même de faire usage des aides artificielles décriées par l'AC, reprenant les critères éthiques des Britanniques, alors que ce genre de débats n'a pas vraiment cours en France. Plutôt que d'utiliser une échelle, il monte sur un piolet tenu à bout de bras par ses compagnons :

> J'ai dit déjà que je ne considérais pas l'échelle comme un instrument d'alpiniste [...]. La roche devenait lisse et unie, les reliefs ou saillies auxquels on pouvait s'accrocher étaient de plus en plus rares. Monté sur les épaules de mes compagnons, je cherchais dans les fentes du rocher s'il m'était possible de trouver place, ou pour les mains, ou pour les pieds. Cet emplacement rencontré, mes pieds quittaient les épaules des guides pour s'adapter sur un piolet qui était haussé – si la longueur du piolet le permettait – jusqu'au point où je croyais pouvoir aborder. Une fois là, je fixais la corde à une saillie du roc en la gardant toujours soigneusement en main, et les deux guides arrivaient jusqu'à moi en s'accrochant à la corde.

Dans ce récit, Charlet se présente comme le principal instigateur de l'ascension, ses deux compagnons restant « les deux guides » subalternes. Il démontre, du moins ici, une manière de pratiquer et d'envisager l'alpinisme semblable à celle des meilleurs amateurs et, à cette époque, des Britanniques.

Cet exemple permet de supposer que certains guides ont adopté de manière précoce, dès les années 1870, les conceptions de l'excellence qui étaient celles de leurs clients anglais. Que cela soit ou non le fruit d'une socialisation par les clients, il est difficile de le dire. Le fait que les alpinistes de l'AC aient longtemps été les clients privilégiés des guides français est un élément qui nous permet de supposer que ces manières d'envisager l'alpinisme ont une origine britannique. Du moins, on peut y voir là un élément de réfutation de la thèse selon laquelle les guides auraient adopté les vues « sportives » des tenants de « l'élitisme technique » du GHM seulement après la première guerre mondiale.

---

73. Jean Charlet-Straton, « Ascension de l'Aiguille du Dru », *Annuaire du CAF 1879*, 1880, p. 120-129, ici p. 120 et p. 129. La citation suivante : p. 125.

Le GHM : une conception toute britannique de l'excellence

Le Groupe de haute montagne (GHM), créé en 1919, consacre en France une conception sportive de l'alpinisme assez proche du modèle britannique, que Hoibian nomme « élitisme technique ». Tout ce que nous avons montré précédemment nous permet d'affirmer que, loin d'apparaître soudainement au tournant du siècle, il faut voir l'élitisme technique comme un vieux modèle, déjà incarné par les Britanniques, mais qui s'affirme et se voit « recodé à la française » dans le même temps que les Français, à leur tour, réalisent enfin les ascensions tant espérées.

Un club fermé

Le GHM, créé en 1919, est destiné « à réunir les alpinistes pratiquant régulièrement les courses en haute montagne, avec ou sans guide », à « développer et perfectionner ce sport » et à « centraliser les renseignements recueillis par ses membres sur les itinéraires et les horaires »[74]. On est très proche des buts traditionnels de l'AC. Le GHM se targue d'opérer une sélection sur des critères techniques : pour être admis, il faut cumuler un certain nombre de points (1000) octroyés en fonction de la difficulté des ascensions et de la présence ou non de guide (l'absence de guide vaut le double de points), et maintenir chaque année un total d'au moins 200 points. Néanmoins, une sélection sociale a bel et bien lieu. L'article 2 des statuts du groupe, le même qui donne le détail des points nécessaires, le précise en italiques : « Pour faire partie du GHM, il faut *être agréé par le comité du GHM* ». L'alpinisme étant une activité chronophage et onéreuse, le principe d'une sélection sportive (comme c'est le cas à l'AC) favorise les individus disposant de longues périodes de congés (universitaires, étudiants, enseignants) ou d'un capital économique suffisant pour employer un guide et accumuler ainsi (plus lentement, mais sûrement) les points nécessaires. Le GHM bénéficie ainsi d'un recrutement social élevé. Quand bien même des individus comme les guides, bénéficiant d'un accès aux montagnes et d'un haut niveau technique, possédaient le profil technique idéal, Armand Charlet, le premier guide à y accéder, fait figure d'exception dans les années trente. Au même moment, les membres du GHM voient ainsi arriver d'un mauvais œil de nouveaux alpinistes remplissant les critères d'entrée et provenant des classes moyennes : les frères Vernet, les

74. « Statuts du GHM », *Annuaire du GHM*, 1926, p. 5-6.

frères Leininger, les institutrices Louise Marocaine et Madeleine Pettre, et même un artisan, Pierre Allain. Pour autant, on est loin d'une prolétarisation, ni même d'une réelle démocratisation du GHM. Une analyse de la base de données de ses membres, complétée par nos soins, nous a permis d'obtenir des informations sur cent deux pratiquants des années dix à quarante. Relativement à sa composition sociale, le GHM est assez proche de l'AC : il compte près de 30 % d'ingénieurs ou de scientifiques, près de 30 % de professions libérales, 10 % de chefs d'entreprise, 7 % de guides (arrivés pour la plupart après la guerre), 5 % d'enseignants. Il est un « groupe fermé où n'entrait pas qui voulait [...] lorsqu'on n'était pas d'un certain milieu »[75]. Au final, près de 90 % des membres appartiennent aux classes supérieures, moins de 5 % font partie des classes moyennes et aucun des classes populaires. Les femmes représentent moins de 5 % des effectifs. Faible nombre, sélection sociale, sexuée, sportive, fermeture, prestige, on retrouve dans le « groupe » de haute montagne les principes du « club » alpin anglais. Le GHM sera, dès lors, le lieu le plus approprié pour appréhender une « élite » de l'alpinisme français.

Une filiation revendiquée

La conception de l'alpinisme des tenants de « l'élitisme technique » du GHM relève d'une conception « sportive » de l'alpinisme qui, sur bien des points, se rapproche, voire s'inspire, du modèle britannique. Pour Stephen, l'alpinisme était « un sport ». Les membres du GHM utilisent aussi le vocable sportif : dès l'article 1 des statuts du GHM, il est dit que le but du groupe est de « perfectionner ce sport » qu'est l'alpinisme[76]. Jean Arlaud, dans un texte consacré à l'entraînement sportif à l'alpinisme[77], considère l'alpinisme comme « le sport idéal » en tant qu'il permet à l'homme d'exercer ses facultés contre la nature, une conception très proche de celle de l'AC cinquante ans plus tôt[78]. « [L'alpinisme] est le roi des sports », peut-on lire en 1928 dans la revue du club, *Alpinisme*, « parce que c'est un combat corps à corps avec un adversaire dont la puissance est illimitée : la

75. Guy Labour, cité par Olivier Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950*, ouvr. cité, p. 227.
76. « Statuts du GHM », art. cité.
77. Jean Arlaud, *L'entraînement sportif à l'alpinisme*, Toulouse, Section des Pyrénées centrales du CAF, 1923. La référence de ce texte a été trouvée dans Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950*, ouvr. cité.
78. Et, comme chez les alpinistes anglais, il s'agit d'une conception singulière du sport, dans laquelle la dimension intellectuelle supplante la dimension athlétique. Comme nous le montrerons dans la partie suivante, l'alpinisme est plus qu'un sport, il est, comme l'écrit Hoibian, un « sport à part ».

nature et ses éléments»[79]. Mais l'esprit de conquête, comme dans l'ethos amateur, ne doit pas être subordonné aux vils motifs de la compétition et de l'argent. Lépiney écrit: «l'amour-propre, lorsqu'il n'est pas poussé jusqu'à une vaine gloriole, est une qualité, en même temps qu'un stimulant de premier ordre»[80]. Dans un autre texte, le même Lépiney déplore que certains alpinistes soient trop «jaloux de leur prestige», la crainte d'être supplanté par d'autres étant une «maladie sournoise, contagieuse, dont les ravages s'exercent surtout dans les rangs de sportifs». La filiation avec le modèle britannique sur ce point apparaît parfois assez clairement dans les textes de la revue *Alpinisme* du GHM. Pour citer un seul exemple, prenons la nécrologie de John P. Farrar (1857-1929), président de l'AC de 1917 à 1919, présentée dans le numéro de 1929. Elle revient sur les qualités de ce grand alpiniste qui apparaît comme l'incarnation conjointe de l'esprit de l'AC et de celui du GHM. Ainsi, Farrar est-il décrit comme un «alpiniste complet», qui aimait «les grandes entreprises amples et ardues» imposant «de grandes difficultés [et] de pénibles efforts». Un passage est éclairant, celui consacré aux premières:

> Ce n'est point qu'il négligeât les courses nouvelles, mais il ne s'en fit jamais l'esclave. Il en réussit de nombreuses, guidé en cela, non par le goût si commun aujourd'hui de la gloriole, mais par celui de l'inconnu et de l'exploration. Encore fallait-il qu'elles présentassent un intérêt par elles-mêmes. Et jamais Farrar ne se détourna de sa voie pour des conquêtes sans ampleur, comme il s'en fait tant aujourd'hui.[81]

Rejet de la «gloriole», quête de de l'inconnu comme de la difficulté, dimension élective de l'ascension qui doit, pour compter, avoir de «l'ampleur» et présenter un «intérêt pour elle-même», on retrouve là, célébrée dans les pages du GHM, la conception britannique de l'excellence.

Un autre indice de cette filiation est la place accordée à Mummery dans l'imaginaire du GHM. «Lis *Mes escalades dans les Alpes* de Mummery, c'est un livre merveilleux à lire en entier, je t'en signale en particulier le dernier chapitre: "Plaisirs et finalités de l'alpinisme"»[82]. Voici ce que l'on trouve dans les conseils de lecture adressés par le jeune Jean Coste (1904-1926) à un ami, peu de temps avant sa mort au cours d'une tentative dans la face nord de l'Ailefroide, alors jamais escaladée. Coste, s'il était resté en vie, aurait peut-être fait partie des grands alpinistes de sa génération. Son ambition était d'entrer au GHM, dont il fréquentait certains membres. Pour rester fidèle à l'extrait original, Coste conseille, en plus de la lecture

79. P. Fallet, «Nos enquêtes», *Alpinisme*, 1928, p. 362-364.
80. «Nécrologie de Jacques de Lépiney», *Les Annales du GHM*, 1968, p. 7.
81. «Captain John Percy Farrar», *Alpinisme*, vol. 15, 1929, p. 97-100, p. 99.
82. Jean Coste, *Mes quatre premières années de montagne*, Paris, Ficker, 1927, p. 68.

de Mummery, celle d'autres Britanniques, « Whymper, Tyndall, Coolidge » et celle de l'Italien Guido Rey. Mummery n'est pas un choix anodin. En effet, alors que Whymper (1840-1911), le conquérant de la barre des Écrins, de l'aiguille Verte et du Cervin (des ascensions effectuées en 1864 et 1865), avait la faveur des Français avant 1880, Mummery (1855-1895) le détrône et s'impose comme une influence majeure chez les partisans d'une approche plus technique de l'alpinisme, en particulier au sein du GHM où l'auteur de *My Climbs in the Alps and Caucasus* (1895) fait figure de prophète. *My Climbs* était cité à plusieurs reprises dans le manuel du CAF de 1904, un manuel qui portait en germe une conception plus « sportive » de l'alpinisme. Dans l'ouvrage *Les alpinistes célèbres*, rédigé par les membres du GHM, Ségogne présente dès l'avant-propos Mummery comme « l'un des plus grands noms de la montagne »[83]. Mummery est inclus dans le chapitre consacré aux précurseurs de l'alpinisme sportif – où il est présenté comme un « héros » dont « la filiation spirituelle [...] [a] brillé au premier rang pendant près d'un siècle »[84]. L'introduction s'ouvre sur la « profession de foi » de Mummery, à savoir sa déclaration suivant laquelle « le véritable alpiniste est celui qui aime à aller là où aucun homme n'est allé avant lui [...], qui tente des ascensions nouvelles »[85]. Il se poursuit par une ode à Mummery que nous ne reproduirons pas ici. Micheline Morin, l'auteure de cette introduction, ne manque pas de défendre Mummery contre les « contemplatifs scandalisés » (sans doute les « excursionnistes cultivés » du CAF). Cette célébration de Mummery est également l'occasion pour Morin de reconnaître – comme à d'autres endroits de l'ouvrage – l'influence des Britanniques et leur domination indéniable sur les Français jusqu'à l'entre-deux-guerres. Ainsi, alors que « l'alpinisme anglais tenait la vedette », « la contribution des Français à l'alpinisme de cette époque, exception faite des guides chamoniard, savoyards ou dauphinois, les Charlet, les Ravanel, les Payot, les Blanc, les Gaspard, fut moins brillante et peu nombreux furent nos compatriotes ayant accompli des courses de classe internationale » (elle cite Cordier et Fontaine). La reconnaissance de cette hiérarchie indéniable permet de voir une fois de plus que la conception britannique de l'excellence s'est imposée en France : à l'heure de l'excursionnisme cultivé, il aurait peut-être été précisé que la conquête ou la réalisation d'exploits n'étaient pas la seule manière légitime de pratiquer. L'imposition de cette

83. Henry de Ségogne, « Avant-propos », *Les alpinistes célèbres*, H. de Ségogne et J. Couzy éd., Paris, Mazenod, 1956, p. 7-9, p. 8.
84. Alain de Chatellus, « A. F. Mummery (1856-1895) », *Les alpinistes célèbres*, ouvr. cité, p. 110-113.
85. Cette citation et les suivantes : Micheline Morin, « Les fondateurs de l'alpinisme sportif et les grands itinéraires », *Les alpinistes célèbres*, ouvr. cité, p. 90 à 93.

conception et, de manière plus générale, l'apparition d'une élite de l'alpinisme français entraînent une réinterprétation, une relecture des épisodes passés à l'aune de critères sportifs.

Des Français à l'AC, des Anglais au GHM

La présence de Français à l'AC est un indice des liens d'influence qui continuent d'exister entre les alpinismes anglais et français au XX^e^ siècle. Parmi les Français ayant rejoint l'AC avant 1890, on trouvait presque tous les alpinistes ayant réalisé des ascensions difficiles et reconnues – les « grands alpinistes » – de l'époque. Sur la période allant de 1891 à la première guerre mondiale, quelques noms viennent s'ajouter aux précédents : Maurice Paillon (1856-1938), Victor de Cessole (1859-1941), Henri de Ségogne (1901-1979), Jean-Antoine Morin (1897-1943) , Louis Wibratte (1877-1954). La proportion de Français à l'AC diminue donc considérablement après la première guerre mondiale, car le GHM vient, en quelque sorte, prendre le relais de l'AC et se substituer à lui. Il reste un club prestigieux : ce n'est pas pour rien que deux présidents du GHM en font partie.

De son côté, le GHM est regardé d'un bon œil par les jeunes alpinistes ambitieux de l'AC, notamment ceux qui ne peuvent pas prendre part à la conquête himalayenne, mais aussi par les femmes alpinistes, car c'est le seul club de ce type ouvert aux femmes. La circulation d'un modèle d'excellence pouvant s'observer à travers le nombre de membres du pays « destinataire » inscrit dans les clubs du pays « destinateur », on remarque que, de la même façon que les meilleurs alpinistes français d'avant 1914 faisaient tous partie de l'AC, certains des grands alpinistes britanniques se retrouvent au GHM dès sa création en 1919 (alors que, dans le même temps, l'AC voit son contingent de Français diminuer). Leur nombre exact est difficile à évaluer du fait de l'incomplétude des données aujourd'hui disponibles. Dans la base à laquelle nous avons eu accès, on trouve des grands de l'AC comme Collie (1859-1942), Farrar (1857-1929), ou encore Winthrop Young (1876-1958), Longstaff (1875-1964) et Strutt (1874-1948) parmi les plus anciens. Ces derniers ont rejoint le GHM à un âge plutôt avancé, une adhésion honorifique. Parmi les membres des générations suivantes, on trouve, par exemple, le général Hunt (1910-1998), qui dirige l'expédition victorieuse sur l'Everest de 1953, l'explorateur Washburn (1910-2007), l'alpiniste de Manchester Lord Chorley (1895-1978), Nea Morin (1905-1986), épouse de Jean Morin du GHM, ou encore Graham Macphee (1898-1963), membre du Scottish Mountaineering Club et excellent alpiniste écossais.

Le GHM attire tant et si bien qu'en 1952, un groupe ayant vocation à réunir l'élite de l'alpinisme britannique, sur des critères uniquement

sportifs et techniques, voit le jour. Il s'agit de l'Alpine Climbing Group (ACG). L'ACG, fondé par un groupe de jeunes gens des grandes universités britanniques pour promouvoir l'alpinisme «alpin» de haut niveau (alpinisme alpin délaissé par l'AC qui lui préfère, dès les années vingt, la conquête himalayenne), est explicitement calqué sur le GHM. D'ailleurs, à partir de la création de l'ACG, tous les membres britanniques du GHM deviennent également membres de l'ACG, parmi eux Clough, Patey, Burke, Estcourt, Boardman, Haston, McNaught-Davis, Band, Bonington, Rouse, Busk, etc. Il s'agit d'un exemple intéressant de circulation bilatérale de modèles d'excellence, qui permet de constater que celle-ci n'est jamais unilatérale et définitive.

Preuve s'il en est de l'influence réciproque qu'entretiennent entre elles les élites françaises et anglaises de l'alpinisme, entrer à l'ACG finira, pour certains Français, par être considéré comme un plus grand honneur qu'entrer au GHM. Jean-Marie Choffat (né en 1956), qui rejoint ses rangs en 1994, parle d'un groupe «où les conditions d'admission sont encore plus draconiennes» qu'au GHM[86]. Sachant que l'ACG est calqué sur le GHM, lui-même calqué sur l'AC, il est peut-être permis dans ce cas de parler de renchérissement dans la recherche de l'élitisme.

•

Une activité vraiment autonomisée ?

Nous avons présenté l'alpinisme comme une activité qui, en se codifiant et en s'institutionnalisant, s'était détachée des domaines auxquels elle avait pu être liée (notamment l'art et la science). Cette autonomisation de l'alpinisme, qui devenait «une activité à part entière», était d'ailleurs le préalable à sa diffusion. Mais est-il pertinent de parler d'autonomisation ? L'excellence alpinistique peut-elle vraiment se concevoir comme séparée, autonome, spécifique ?

La notion d'autonomisation souffre d'un flou conceptuel qui oblige à la spécifier. À propos de l'activité littéraire, Bernard Lahire distingue une autonomisation comme différenciation des autres activités – «de ce point de vue, tout univers culturel qui a accumulé du savoir spécifique se sépare nécessairement de l'ensemble des autres univers sociaux (proches ou lointains) et s'autonomise» – et une autonomisation «au sens d'indépendance prise vis-à-vis des pouvoirs politiques, religieux ou économiques»[87], qui

86. Jean-Marie Choffat, *La vie à pleines mains. Au-delà du cancer*, Pontarlier, Presses du Belvédère, 2006, p. 211.
87. Bernard Lahire, *La condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006, p. 52-53.

signifie notamment une autonomie financière. Dans un article sur l'autonomisation du champ sportif, Jacques Defrance distingue lui aussi deux formes d'autonomisation : celle vis-à-vis d'idéaux pensés comme « supérieurs » au sport (idéaux moraux, politiques, patriotiques, etc.), c'est-à-dire comme rejet des finalités extérieures à sa pratique (rejet qui, à l'instar de celui de « l'art utile », consacre « l'alpinisme pour l'alpinisme » un peu sur le modèle de « l'art pour l'art ») et celle vis-à-vis d'une sociabilité mondaine[88].

Force est de constater que certaines modalités de l'autonomisation n'ont pas été réalisées dans l'alpinisme. L'alpinisme reste longtemps une prérogative bourgeoise et « englué dans des conventions sociales »[89]. Il est également encastré dans des conventions genrées, en tant qu'activité très peu féminisée, où les rapports sociaux de sexe sont inégaux, loin de l'idée d'autonomisation comme primauté du « principe de la communauté d'intérêt sportif qui fait se ressembler ceux qui se passionnent pour le même sport » sur « les principes de communauté d'intérêts sociaux externes au champ sportif, à savoir des principes de classe, [...] de race, [...], de sexe [...], de conviction politique ou religieuse »[90]. Quant à l'autonomie comme indépendance vis-à-vis des pouvoirs de toute sorte, elle n'est pas non plus atteinte dans l'alpinisme, en prise avec des enjeux géopolitiques (la « conquête » alpine ou himalayenne), patriotiques, économiques, médiatiques, etc. Elle ne l'est pas plus dans les sports. « Que ce soit pour ne voir que de la conformité à des règles internes ou, au contraire, pour n'en faire qu'un auxiliaire de forces externes, économiques, politiques ou religieuses, ce sont là deux conceptions opposées du sport qui ont en commun d'en donner une représentation réductrice », écrivent justement Jean-Michel Faure et Charles Suaud[91].

S'il est une autonomisation envisageable, c'est au sens large, comme différenciation et formation d'un corpus de règles et valeurs propres à une activité. C'est cela que nous avons montré dans cette première partie, en mettant en lumière la manière dont s'étaient construits, d'abord au Royaume-Uni, une forme spécifique d'excellence et un « esprit » de l'alpinisme. Mais nous avons pu constater, en le faisant, que cet esprit prenait forme et tirait ses principes d'autres domaines (le sport, l'école, la colonisation, etc.) et d'autres idéologies (sportive, masculine, impérialiste, capitaliste, etc.). Cet « esprit de l'alpinisme », bien que singulier, doit donc se comprendre non pas comme une création *ex nihilo*, mais comme le

88. Jacques Defrance, « L'autonomisation du champ sportif. 1890-1970 », *Sociologie et sociétés*, vol. 27, n°1, 1995, p. 15-31, p. 23.
89. *Ibid.*, p. 21.
90. *Ibid.*, p. 19.
91. Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *La raison des sports. Sociologie d'une pratique universelle et singulière*, Paris, Raisons d'agir, 2015, p. 70-71.

Partie II

Un esprit supérieur : alpinisme et distinction de la fin du XIX^{e} siècle à la seconde guerre mondiale

Nous avons défini l'excellence comme un triple rapport : un rapport à la pratique, à soi, aux autres. L'excellence, quelle que soit la pratique, peut ainsi se concevoir à la fois comme un rapport d'élection (de l'activité et de soi-même) et de différenciation (par rapport à ce qui est autre). Que devient l'excellence, au Royaume-Uni en particulier, une fois l'alpinisme « autonomisé », entre la fin du XX^e siècle et la seconde guerre mondiale ?[1]

La première dimension – rapport à la pratique – pose la question de la manière dont l'alpinisme se singularise en l'éloignant peu à peu des pratiques proches, en particulier du sport, dont il tire pourtant son ethos. Nous verrons qu'à mesure que les autres sports se sportivisent[2], l'alpinisme conserve une définition devenue archaïque du sport, comme loisir amateur et distingué, réservé à une élite sociale (et masculine). En cela, ses pratiquants « excellents » se distinguent des « mauvais », qui ne se situent pas dans ce cadre amateur. Avec le développement de l'alpinisme, cela devient d'autant plus nécessaire pour son élite qu'apparaissent de nouveaux alpinistes d'origines plus populaires et aux pratiques plus « gymniques », moins dignes. La multiplication de normes de pratique qui épousent les principes de l'amateurisme est une façon de créer des barrières entre les « bons » alpinistes – de vrais sportifs amateurs dans le sens désormais daté du terme – et les autres – les alpinistes « acrobates »,

1. Dans cette deuxième partie, la période considérée est large et nous centrerons l'analyse, en fonction des phénomènes étudiés, sur certaines périodes plutôt que d'autres.
2. La sportivisation désigne le « processus social, notamment institutionnel [...] par lequel une activité ludomotrice [...] acquiert le statut de sport » par l'adoption 1) d'une situation motrice, 2) d'un corpus de règles, 3) d'institutions, 4) de compétitions (Pierre Parlebas, *Jeux, sports et sociétés*, ouvr. cité, p. 379). D'autres dimensions corrélatives sont parfois prises en compte, comme la marchandisation.

compétitifs, qui pratiquent pour de « mauvaises » raisons (célébrité, record, etc.). Ces barrières sont aussi socioculturelles. L'alpinisme se distingue donc en adoptant une position très spécifique, entre le sport dans le sens désormais daté du terme, et l'aventure, le loisir cultivé, ou l'exploration, c'est-à-dire autre chose et « plus » que le sport.

La deuxième dimension – rapport à soi – et la troisième – rapport aux autres – découlent directement de la première. Elles posent la question de savoir comment les alpinistes « excellents » se perçoivent, se mettent en scène, et corrélativement se différencient des autres, les « mauvais » pratiquants comme les non-pratiquants, dans un contexte de développement du tourisme alpin. Comment s'exprime, dans les discours des alpinistes, la distinction qui, d'après eux, fonde leur supériorité ? Que révèlent-ils de la manière dont ils se perçoivent et des rapports qu'ils entretiennent avec leurs semblables et les autres ? Les alpinistes créent une hiérarchie des montagnards dont ils occupent le sommet. En analysant les rapports des alpinistes à trois types d'usagers de la montagne, les touristes, les guides et les femmes alpinistes, on peut constater que le discours de distinction envers les deux premiers groupes est un discours de classe allant jusqu'au mépris social et qu'il revêt, envers le troisième groupe, les traits d'une hégémonie masculine. Au fondement de ces rapports, on retrouve donc la triple distinction constitutive de l'excellence – sociale, sexuée, et sportive – déjà mise en lumière.

L'esprit de l'alpinisme, comme éthique, modèle d'excellence, esprit de corps, est sans cesse invoqué par les alpinistes, pour se définir et se distinguer. Il l'est d'autant plus qu'il apparaît menacé (par la sportivisation, par la démocratisation, par la féminisation, etc.) et sert alors à réaffirmer une identité de groupe. En tant que tel, l'esprit de l'alpinisme peut s'appréhender comme une forme de distinction indissociablement morale, sociale, sportive, masculine, *british*, qui maintient l'alpinisme dans une position singulière : à la fois dans et en dehors du sport, de l'art, de la religion.

Chapitre 4

L'alpinisme, roi des sports

Pour l'opposer à d'autres modèles d'alpinisme (par exemple l'excursionnisme cultivé), mais aussi pour en signifier l'autonomisation par rapport à d'autres domaines (l'art, la science, etc.), l'alpinisme britannique est parfois taxé de « sportif ». Cependant, si l'alpinisme tire ses principes et ses valeurs du sport, ses pratiquants en viennent progressivement à positionner l'excellence alpinistique aux marges du sport, en un mot à considérer l'alpinisme comme supérieur au sport et différent de lui.

Au XIXe siècle, le « sport » possède un sens plus large qu'aujourd'hui. Anthony Trollope inclut, dans son *British Sports and Pastimes* (1868), le cricket, l'aviron, la chasse, le tir, la pêche, la voile, la course équestre et l'alpinisme. Sans définir ce qu'est le sport, il explique que celui-ci doit être « rude et violent », tout en possédant une certaine « dignité ». Le désintéressement, propre à l'ethos amateur, en est partie intégrante et Trollope ne manque pas de dénoncer le « désir de trop bien pratiquer une activité qui, pour être agréable, devrait être un plaisir et non un *business* »[1]. Outre sa dimension physique, le sport se définit en fait par l'esprit dans lequel on joue et par l'origine sociale des joueurs, des « hommes des classes moyennes et supérieures, [c'est-à-dire] des *gentlemen* »[2]. Plus de soixante-dix ans après, dans un article de l'*AJ*, Geoffrey Winthrop Young (1876-1958) réaffirme la validité, au Royaume-Uni, de cette définition du sport, dont il explique qu'il s'agit d'une définition partagée mais implicite, transmise « par la tradition du groupe, par ce qui se "fait ou pas" », qui

1. Anthony Trollope, *British Sports and Pastimes. 1868*, Londres, Virture and Company, 1868, p. 7.
2. *Ibid.*, p. 5. Par classes moyennes et supérieures, Trollope entend la bourgeoisie, la grande bourgeoisie et l'aristocratie.

repose sur quatre principes fondamentaux : la connaissance des règles, la subordination du jeu individuel à l'équipe, le respect absolu des opposants et, surtout, « le respect pour le jeu *comme* jeu *dans* le déroulement du jeu ». « De là [poursuit-il] découle tout le principe de "jouer le jeu", "l'esprit du jeu", et tout cela »[3]. Il ne faut donc pas s'étonner que dans les extraits que nous citons, en fonction du contexte, le « sport » ne semble pas toujours désigner les mêmes objets, tantôt loisir cultivé, *fair-play*, désintéressé, tantôt, dans une acception plus moderne, pratique compétitive et institutionnalisée.

En matière d'alpinisme, la première définition prévaut. Cela permet d'expliquer que l'alpinisme tire sa supériorité de l'esprit dans lequel il est pratiqué, à savoir le plus pur amateurisme. Parmi les aspects distinctifs de l'excellence alpinistique on trouve, par exemple, outre le respect de l'éthique, la prise de distance avec l'exercice purement physique et, au contraire, l'insistance sur la dimension intellectuelle de l'alpinisme, le refus de s'adonner aux « bas instincts » de la compétition et la dignité à ne pas « trop » s'y investir. Tout cela dessine une conception de l'alpinisme que l'on qualifierait volontiers d'« aristocratique », c'est-à-dire marquée par le détachement, la distance au rôle, la stylisation, l'ascétisme[4], quand bien même l'alpinisme repose sur des bases sociales bourgeoises.

Dans les dernières décennies du XIX^e^ siècle, les sports évoluent. Auparavant amateurs, ils se professionnalisent. Auparavant réservés à une élite sociale, ils se démocratisent. Le football, le rugby, le cricket, la boxe, l'aviron, tous ces sports connaissent ces évolutions. Des craintes émergent : le professionnalisme, pour ses détracteurs, sappe les fondements mêmes du modèle sportif amateur. Les professionnels, contrevenant aux principes centraux du *fair-play*, sont ainsi marqués du sceau de l'immoralité, et la frontière entre amateurs et professionnels, qui est aussi une frontière entre les classes, se creuse. Ces propos d'un contemporain sur les évolutions du football en témoignent :

---

3. Geoffrey Winthrop Young, « Should the Mountain Be Brought to Mahomet? », *Alpine Journal*, vol. 52, 1940, p. 172-194, ici p. 173.
4. C'est le sens du terme « aristocratique » qu'emploie Pierre Bourdieu lorsqu'il évoque « l'ascétisme aristocratique » des alpinistes. L'alpinisme, selon Bourdieu, « offre un moyen d'obtenir au moindre coût économique le maximum de distinction, de distance, de hauteur, d'élévation spirituelle, à travers le sentiment de maîtriser à la fois son propre corps et une nature inaccessible au commun » (Pierre Bourdieu, *La distinction*, ouvr. cité, p. 242). En plus de la confusion entre l'appellation *gentleman* et l'appartenance effective à la noblesse, c'est peut-être également une raison au fait que les commentateurs assimilent souvent l'AC à un club « aristocratique », alors que les nobles préféraient à l'alpinisme des pratiques plus traditionnelles : la chasse à courre, l'escrime, ou encore l'équitation, trois pratiques caractéristiques également de la noblesse française au même moment, d'après Monique de Saint-Martin, « La noblesse et les "sports" nobles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 80, 1989, p. 22-32.

> La ligne séparant les classes supérieures et inférieures, que tout le monde prétend vouloir abolir, devient plus distincte [...]. Les *gentlemen* ne peuvent plus aujourd'hui jouer au football qu'entre eux, car ils ne peuvent prendre le risque de se plonger dans le bourbier moral. Les *gentlemen* ne doivent pas participer aux compétitions de course à pied ou de course cycliste avec n'importe qui.[5]

Ainsi, à partir des années 1880, les *gentlemen* amateurs commencent à attribuer leurs défaites au fait qu'ils s'opposent à des équipes de professionnels irrespectueuses de l'éthique sportive. Des championnats, des clubs, des associations différentes viennent consacrer la coupure entre amateurs et professionnels et, par la même occasion, *gentlemen* et membres de classes plus modestes.

Les tensions entre amateurs et professionnels sont particulièrement fortes dans le football et le rugby. Issus du même jeu de balle, développés dans les *public schools* (dont Rugby), football et rugby sont officiellement séparés en 1871. Les tensions apparaissent lorsque des joueurs des classes populaires commencent à s'y intéresser, dès les années 1870[6]. Dans les villes ouvrières du nord, certains joueurs de rugby touchent des compensations financières (pour leur salaire perdu). La Rugby Football Union (RFU), aux mains de fervents partisans de l'amateurisme, édicte alors des règles strictes pour prévenir de tels actes et maintenir un rugby purement amateur. Les tensions s'accumulent jusqu'à la scission, en 1895, entre une RFU amateur et une ligue professionnelle composée de clubs au recrutement plus populaire, la Northern League. S'ensuit l'instauration de règles permettant, dès 1898, de rémunérer les joueurs (et non plus de les dédommager pour perte de salaire) et de les employer comme professionnels[7]. Dans les années 1870, le recrutement de la RFU est assez semblable à celui de l'AC à la même époque : 67 % des joueurs sont issus des *public schools*, et 68 % appartiennent aux classes supérieures ou aux fractions supérieures des classes moyennes. Vingt ans plus tard, les proportions sont de 38 % et 48 %[8]. Le cricket est un autre sport qui, dès les années 1870, connaît une professionnalisation croissante, là aussi dans les régions industrielles du nord du pays. Cette fois encore, l'instance dirigeante du cricket dirigée par les amateurs, le Marylebone Cricket Club, tente de juguler cette tendance

5. E.K. Ensor, « The Football Madness », *Contemporary Review*, 1898, p. 751-760. Cité par Eric Dunning et Kenneth Sheard, « La séparation des deux rugbys », art. cité, p. 101.
6. Eric Dunning et Kenneth Sheard, *Barbarians, Gentlemen and Players*, ouvr. cité, p. 130. Pour une version française (et raccourcie) de cette analyse, voir l'article de Eric Dunning et Kenneth Sheard, « La séparation des deux rugbys », art. cité.
7. Eric Dunning et Kenneth Sheard, *Barbarians, Gentlemen and Players*, ouvr. cité, p. 203-213.
8. Eric Dunning et Kenneth Sheard, « La séparation des deux rugbys », art. cité, p. 96-97.

avant de trouver une solution de compromis passant par la séparation[9]. La fin du XIXe siècle est donc, dans plusieurs sports, une période de tension entre amateurs et professionnels. Chez les bourgeois amateurs, la crainte d'une professionnalisation des sports s'accompagne, plus profondément, d'un sentiment d'insécurité statutaire. On perçoit cette crainte déjà en 1868 chez Anthony Trollope qui, dans son *British Sports and Pastimes*, déplore le fait que « même le cricket est devenu un tel *business* qu'un doute s'élève dans l'esprit des joueurs amateurs quant au fait qu'ils puissent continuer à pratiquer le sport, tellement il est empreint de l'arrogance et l'extravagance des professionnels »[10].

L'alpinisme, de son côté, tente de résister à ces évolutions et s'arc-boute sur une conception désormais archaïque du sport, comme loisir cultivé, noble, réservé aux élites sociales, et amateur. L'alpinisme est pendant longtemps décrit par ses pratiquants comme « le plus noble des sports », au sommet de la hiérarchie sportive : il est « le premier et le plus noble [*the first and noblest of all amusements*] » ; « le sport le plus noble du monde [*the noblest sport in the world*] » ; « le plus noble des sport, qui nous unit tous [*the noblest of sports which unites us all*] » ; « la meilleure parmi toutes les formes de divertissement athlétique [*the best of all forms of athletic amusement*] »[11]. Dès lors que les autres sports commencent à « trop » se sportiviser, c'est-à-dire à se professionnaliser et à se démocratiser, le discours change : de « meilleur » des sports, l'alpinisme devient supérieur « au sport », donc « autre chose » que le sport. Ainsi, s'il tire ses principes de ceux de l'*athleticism*, si la filiation est bien établie avec l'esprit du sport scolaire et amateur, l'alpinisme devient peu à peu considéré par ses pratiquants comme étant supérieur au sport. Cette distinction, qui se construit à mesure que les autres sports se sportivisent, va jusqu'à prendre la forme d'une défense acharnée des principes de l'amateurisme le plus pur.

Cette résistance face aux dérives des autres sports doit aussi se lire comme une résistance face à ce qui est perçu comme des dérives « sportives », notamment à l'étranger, de l'alpinisme, menacé par la compétition, la médiatisation, la monétisation. Deux phénomènes en particulier inquiètent les Britanniques : l'intrusion d'*outsiders* dans une communauté jusque-là fermée, sélective et homogène, et la perte de leur position longtemps dominante dans l'alpinisme. Dans ce contexte, l'AC,

---

9. Sébastien Darbon, *Les fondements du système sportif. Essai d'anthropologie historique*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 108-110.
10. Anthony Trollope, *British Sports and Pastimes. 1868*, ouvr. cité, p. 8.
11. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 31 ; Martin Conway, *Episods in a Varied Life*, Londres, Country Life, 1932, p. 202 ; Geoffrey Winthrop Young, « In Memoriam A. J. Butler », *Alpine Journal*, vol. 25, 1911, p. 439 ; Hereford B. George, « "Progress" in the Alps », *Alpine Journal*, vol. 19, 1899, p. 4-13, p. 5.

sans être exempt de contradictions, s'érige en gardien d'une tradition et d'un « esprit » de l'alpinisme, tentant par là de réaffirmer une hégémonie menacée. Certains parleront, dans l'entre-deux-guerres, d'une crispation sur ces principes. La fermeture sociale stricte de l'AC joue en ce sens, car le fait d'interdire la pratique aux classes moins favorisées prévient de telles évolutions. C'est le phénomène qu'on peut observer dans l'aviron dans les années 1890. Auparavant dominé par les bateliers professionnels, l'aviron devient amateur par l'exclusion officielle des *tradesmen* (ici, commerçants) et des métiers manuels des principaux clubs et régates. Peu à peu, s'imposent des définitions officielles de « l'amateur » dont le critère essentiel est, non pas une façon de pratiquer, mais bel et bien l'appartenance de classe[12]. Cet éclairage permet de comprendre, en relisant les articles de l'*AJ*, le double sens qu'y prend le qualificatif de « sportif » à la fin du XIX^e^ siècle, et qui explique que l'alpinisme puisse être tantôt assimilé (positivement) à un sport – au sens de pratique amateur et désintéressée, et plus largement d'amusement, de loisir – et tantôt décrié pour ses propriétés sportives – au sens des « dérives » compétitives, professionnelles et spécialisées que connaissent les autres sports. Au fur et à mesure des évolutions des autres sports vers la seconde acception du terme, l'élite de l'alpinisme va s'arc-bouter sur la première acception et accentuer la distinction entre l'alpinisme et le sport : il ne s'agit pas de réaliser des « performances » dans le cadre d'une « compétition » de type sportif, mais des « conquêtes » au sens exploratoire du terme.

•

Le refus de la sportivisation de l'alpinisme

C'est en ayant à l'esprit les évolutions qui ont lieu dans les autres sports (démocratisation, professionnalisation, monétisation, spécialisation) que l'on peut comprendre que l'AC, qui revendique un statut supérieur, se crispe sur les principes de l'amateurisme. « Le sport est devenu à la mode – un symptôme dangereux aux yeux de ses amoureux véritables », s'exclame Clinton Dent en 1884[13]. Cette crispation se perçoit dans les discours des alpinistes, qui mobilisent certaines figures repoussoirs pour distinguer l'alpinisme. Celles-ci permettent d'observer le glissement qui s'opère entre « l'alpinisme comme le meilleur des sports » et « l'alpinisme comme différent du sport », à mesure que la définition du sport évolue.

---

12. Richard Gruneau, « "Amateurism" as a Sociological Problem. Some Reflections Inspired by Eric Dunning », *Sports in Society*, vol. 9, n° 4, 2006, p. 559-582, ici p. 565.
13. Clinton Dent, « Mountaineering in the Old Style », *Alpine Journal*, vol. 11, 1884, p. 383.

Parmi elles, le gymaste : invoqué pour se distinguer d'un alpinisme acrobatique et indigne d'un *gentleman* (le gymnaste n'est *pas* un sportif suivant la première définition du sport), le gymnaste est aussi utilisé pour se distinguer des dérives du sport (il est mis aux côtés des sportifs suivant la deuxième définition du sport, aux côtés de figures comme celle de l'athlète).

•

Le corps et l'esprit : contre un usage dévalorisé du corps et un alpinisme décérébré

Pour les alpinistes, les gymnastes constituent un repoussoir, sorte de pôle opposé à l'alpinisme sur le plan symbolique, à défaut de l'être sur celui des compétences strictement physiques. La distinction opérée dans les discours entre alpinisme et gymnastique illustre la manière dont des compétences corporelles pourtant identiques ne sont pas investies des mêmes significations et de la même légitimité en fonction du public qui en fait usage. Les alpinistes ne fustigent pas les gymnastes eux-mêmes, dont ils n'ont que faire. À travers cette critique doit en fait se lire le dégoût d'une certaine forme d'alpinisme, plus acrobatique, plus compétitive aussi, celui pratiqué par les premiers grimpeurs de rocher britanniques et par les alpinistes continentaux, des hommes de milieux sociaux inférieurs : derrière la critique des gymnastes se cache une peur de l'intrusion d'*outsiders* venant dénaturer et désacraliser l'alpinisme[14].

La distinction entre alpiniste et gymnaste est d'abord une distinction sociale. Pour en comprendre les fondements, il est important de revenir sur la place de la gymnastique dans l'Angleterre victorienne. À l'inverse des sports, la gymnastique n'est pas originaire d'Angleterre : elle est suédoise, allemande, française[15], et peine à s'importer au Royaume-Uni. Quand bien même les premiers gymnases y voient le jour dans les années 1860 (notamment dans certaines *public schools* : Lancing, Loretto, Charterhouse,

---

14. On notera avec intérêt que la référence repoussoir au « gymnaste » décérébré et non désintéressé est utilisée aussi dans d'autres pratiques, par exemple le football en France au moment de sa professionnalisation (Pierre Lanfranchi, « Histoire du professionnalisme en France et en Italie », art. cité p. 192). Le refus de la sportivisation, ou du moins de certains de ses aspects, n'est bien sûr par l'anage de l'alpinisme uniquement : on le retrouve dans d'autres pratiques, notamment lorsqu'elles sont portées par des populations de milieux favorisés, comme les aristocrates anglophiles étudiés par Monique de Saint-Martin, « La noblesse et les sports "nobles" », art. cité.
15. En Allemagne, le *turnen,* forme militaire de gymnastique, compte plus d'un million de pratiquants en 1914 (Christiane Eisenberg, « German Gymnastics in Britain, or Failure of Cultural Transfer », *Migration and Transfer from Germany to Britain. 1660-1914*, S. Manz, M. Schulte Beerbühl et J. R. Davis éd., Munich, Walter de Gruyter, p. 131-147, ici p. 135). Sur l'histoire de la gymnastique et ses fondements culturels, voir Thierry Arnal et Thierry Terret, *Aux origines de la gymnastique moderne*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2012.

Harrow, Wellington, Winchester), elle reste secondaire par rapport aux *games* dans l'éducation des futures élites. La valorisation de l'individu, de l'indépendance, du caractère, contraste avec les valeurs d'ordre et de conformité de la gymnastique, parfois pratiquée dans un cadre militaire[16]. Le rapport de la commission Clarendon de 1864 affirme le rôle supérieur des *games* dans la formation des élites :

> L'entraînement corporel qui procure santé et forme physique est du ressort des écoles anglaises, non au moyen des exercices de gymnastique utilisés dans ce but sur le continent [...], mais par les sports [*athletic games*] qui, en plus de ce dernier, servent également d'autres buts. Les terrains de cricket et de football [...] ne sont pas uniquement des lieux d'exercice ou d'amusement ; ils contribuent à former quelques-unes des qualités sociales et des vertus viriles les plus précieuses.[17]

L'*Education Act* de 1870 conduit ainsi à la mise en place de deux systèmes d'éducation physique scolaire, l'un à base de gymnastique pour les enfants des écoles élémentaires, c'est-à-dire les classes populaires et la petite bourgeoisie (c'est le *drill*, fondé sur des mouvements synchronisés), l'autre à base de sport pour les garçons des *public schools* issus des classes aisées : d'un côté, les « *games for the classes* » (sport pour les hautes classes), de l'autre, la « *gym for the masses* » (la gymnastique pour les masses)[18]. Ce système perdure jusqu'en 1906, la gymnastique scolaire étant abandonnée définitivement au profit du football. Elle demeure dans les écoles pour filles, les sports étant l'apanage des garçons[19]. En dehors du cadre scolaire, la gymnastique recrute davantage parmi les classes populaires. En 1880, parmi son millier de membres, le German Gymnasts Club de Londres compte « une proportion importante » de classes populaires[20]. Le Gymnastic Club de Battersea recrutait « dans tous les milieux – *clerks*, armuriers, maçons, etc. »[21]. Au tournant du siècle, la gymnastique est concurrencée par le culturisme, qui attire un public similaire.

16. En France, c'est après la défaite contre la Prusse en 1870 que l'on observe une augmentation drastique du nombre de clubs de gymnastique (Gertrud Pfister, « Cultural Confrontations : German *Turnen*, Swedish Gymnastics and English Sports. European Diversity in Physical Activities from a Historical Perspective », *Culture, Sport, Society*, vol. 6, 2003, p. 61-91, ici p. 80).
17. *Report of the Royal Commission on Public Schools*, 1864, p. 40.
18. Richard Holt, *Sport and the British. A Modern History*, New York, Clarendon Press, 1993, p. 118 ; Peter C. McIntosh, « Games and Gymnastics for Two Nations in One », art. cité, p. 194.
19. *Ibid.*, p. 199.
20. Christiane Eisenberg, « German Gymnastics in Britain », S. Manz, M. Schulte Beerbül et J. R. Davis éd., *Migration and Transfer from Germany to Britain, 1660-1914*, Munich, Walter de Gruyter, 2007, p. 131-147.
21. John Gill, « Gymnastics and Climbing in Late Victorian Times ». En ligne : [www.johngill.net].

Il est évident que la gymnastique ne procure pas le même profit de distinction que le sport. Trollope avait refusé d'inclure la gymnastique dans son *British Sports and Pastimes*, arguant de son manque de «dignité»[22]. Au contraire, l'alpinisme figure en bonne place dans sa sélection. Sur les 10,6 % d'alpinistes pratiquant d'autres sports (en dehors du cadre scolaire) comptabilisés par Tailland[23], la plupart font de l'aviron (22 %), du cricket (15 %), du tennis (7,5 %) et du football (7,5 %). Il ne mentionne aucun gymnaste. Dans les nécrologies de l'*AJ*, on trouve pourtant quelques références aux prouesses gymniques d'alpinistes pendant leur période étudiante, mais tous arrêtent rapidement. Parmi eux, G. A. Passingham (1842-1914), gymnaste talentueux ayant préféré mettre fin à cette pratique devenue, justement, source d'«ennuyeuses limitations sociales» (*AJ*, vol. 30, 1916, p. 66). Précisons que Passingham avait découvert la gymnastique alors étudiant à Oxford, avant d'ouvrir à Cambridge un gymnase recrutant principalement parmi les étudiants. Il s'agissait donc de pratiquer la gymnastique entre individus de même condition.

Dès les années 1880, les alpinistes préférant le rocher aux traditionnels itinéraires neigeux sont qualifiés de «gymnastes» et de «*rocknasts*» (contraction de *rock* et *gymnasts*), mais aussi d'«acrobates de cirque», «ramoneurs» (*chimney sweeps*), «réparateurs de cheminée» (*steeplejacks*), ou «singes» (*apes*). Cela montre bien que ce n'est pas tant la gymnastique comme pratique physique qui est rejetée, que ses pratiquants et, corrélativement, leur usage populaire et (donc) déprécié du corps, dégradant pour des *gentlemen*. Les critiques à l'encontre d'Owen G. Jones (1867-1899), pionnier de l'escalade au Royaume-Uni, témoignent de cette tension entre des usages du corps qui renvoient à différents univers sociaux. Owen G. Jones fait figure d'*outsider* à l'AC. Fils de maçon, il poursuit des études grâces à des bourses et devient professeur de physique à la City of London School, une remarquable ascension sociale. Sans matériel ni connaissance des traditions alpinistiques, il escalade les falaises du Peak District et devient l'un des meilleurs grimpeurs des années 1880 et 1890. Pourtant, l'AC voit d'un mauvais œil ce «gymnaste», «râblé et musculeux»[24], non issu des *public schools* et à la trajectoire atypique.

---

22. Anthony Trollope, *British Sports and Pastimes. 1868*, ouvr. cité, p. 8.
23. Michel Tailland, *Les alpinistes victoriens*, ouvr. cité, p. 247.
24. George D. Abraham, *Mountain Adventures at Home and Abroad*, Londres, Methuen and Co., 1910, p. 23.

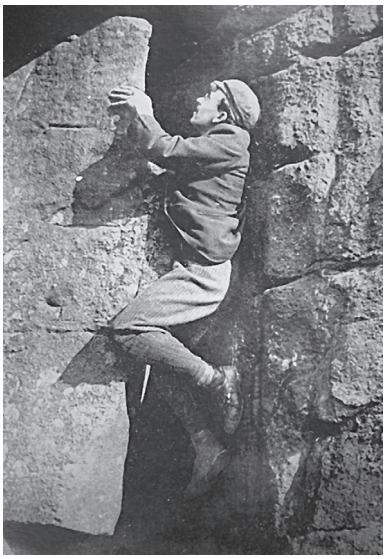


Illustration 9
Owen Glynn Jones (1867-1899) dans les années 1890 dans le Lake District

Domaine public. Photographe inconnu, probablement Ashley Abraham (1876-1951).

Parmi les usages dépréciés du corps, on trouve la force, qualité physique des classes laborieuses et marque de virilité populaire[25]. Un *gentleman* ne fait pas, ou peu, usage de sa force physique. Du côté des loisirs, la force caractérise surtout les pratiques populaires. C'est, par exemple, la force de l'haltérophile, du culturiste, opposée à l'adresse, et à la minceur, du joueur de cricket[26]. L'endurance, à l'inverse, est une qualité valorisante dans les classes supérieures, dans le cadre du modèle athlétique mettant en avant les qualités d'abnégation et de résistance du *gentleman*, du sportif et du soldat[27]. L'endurance comme compétence physique était sans doute, du fait de leurs conditions de vie, plus répandue parmi les classes populaires que parmi les classes favorisées. Mais, parce qu'il s'agit de la principale compétence physique que les *public schools* se vantent d'inculquer aux futures élites par la pratique des *games*, elle est valorisée dans le haut de l'échelle sociale. Pour les alpinistes du XIX^e^ siècle, à une époque où il

25. André Rauch, « Le défi sportif et l'expérience de la virilité », *Histoire de la virilité. 2. Le triomphe de la virilité. Le XIX^e^ siècle*, A. Corbin, J.-J. Courtine et G. Vigarello éd., Paris, Seuil, 2011, p. 275.
26. Richard Holt, « Le corps travaillé. Gymnastes et sportifs au XIX^e^ siècle », *Histoire du corps. De la Révolution à la Grande Guerre*, A. Corbin, J.-J. Courtine et G. Vigarello éd., Paris, Seuil, 2005, p. 335.
27. John Tosh, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-century Britain*, ouvr. cité, p. 87.

s'agissait avant tout de gravir des sommets vierges par les itinéraires les plus évidents, l'endurance est une qualité essentielle. La manière légitime de pratiquer l'alpinisme ne met donc pas la force à l'honneur comme cela pourra être le cas dans la pratique de l'escalade quelques décennies plus tard. Au contraire, les qualités de marcheur des alpinistes sont valorisées, et celles-ci sont exceptionnelles. On apprend en parcourant leurs récits que Stephen couvrait à pied la distance (quatre-vingt kilomètres) entre Cambridge et Londres pour assister aux repas annuels de l'AC, que Arthur Macnamara marchait régulièrement de Piccadilly (Londres) à Harrow pour le petit-déjeuner, que Charles Hudson avait réalisé l'aller-retour Saint-Gervais-Genève (cent trente-huit kilomètres) en vingt-quatre heures, et qu'Edward Whymper, alors âgé de dix-neuf ans, avait parcouru soixante-quinze kilomètres à pied pour rendre visite à sa famille. Dans les nécrologies de l'AC, les hauts faits d'endurance et de résistance des alpinistes sont légion, chiffres à l'appui. R. W. Broadrick (1872-1903), en 1901, fit l'ascension des principaux sommets du Lake District en moins de vingt-quatre heures (*AJ*, vol. 21, 1903, p. 535). John Maund (1847-1903) et son guide furent bloqués par la neige à la brèche de la Meije, sous un froid intense, pendant trente-cinq heures et mirent cinquante-six heures à rejoindre la Grave depuis La Bérarde (*ibid.*, p. 190). Charles Packe (1826-1896), alors âgé de plus de cinquante ans, se levait « à l'aube après une nuit à même le sol [...] et [enchaînait] cinq, six, ou sept heures de marche avant le petit-déjeuner ; après cela, plus de repas jusqu'au bivouac un peu avant le coucher du soleil » (*AJ*, vol. 18, 1897, p. 241).

Si l'alpinisme suppose un usage digne et distinctif du corps (le corps endurant), il est aussi pensé, dans le cadre conceptuel de l'amateurisme, comme une pratique de l'esprit, une pratique qui « combine une activité physique admirable à des plaisirs purement intellectuels »[28]. Les gymnastes, repoussoirs habituels, sont aussi ceux qui pratiquent un alpinisme dénué d'intellect. On peut lire :

> Il y a parmi [les imprudents grimpeurs de rocher] ceux qui grimpent uniquement pour l'excitation ; qui préfèrent passer leurs journées à escalader un goulet avec des "longueurs" certes excitantes, mais qui ne demandent ni endurance ni connaissance de l'alpinisme.[29]

Cette distinction est, là encore, indissociable d'une distinction de classe. Dans les nécrologies de l'*AJ*, les qualités athlétiques des alpinistes sont ainsi presque toujours compensées par des qualités intellectuelles.

---

28. Charles E. Mathews, *Discours inaugural du Climbers' Club, 1898*, cité par George Bryant, « The Formation of the Climbers' Club », art. cité, p. 8.
29. Walter Larden, *Recollections of an Old Mountaineer*, Londres, E. Arnold, 1910, p. 4.

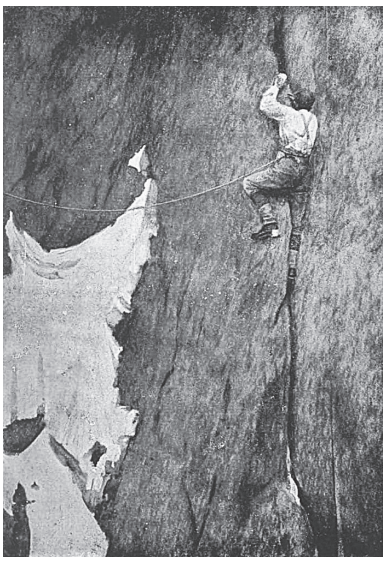


Illustration 10
Albert F. Mummery (1855-1895) dans la fissure Mummery, sur l'aiguille du Grépon, dont il fut le premier ascensionniste en 1881

Domaine public. Albert F. Mummery, *Mes escalades dans les Alpes et le Caucase*, 1903, p. 204.

«Vigoureux physiquement, il n'en était pas moins brillant intellectuellement», peut-on par exemple lire dans la notice d'Arthur Macnamara (*AJ*, vol. 15, 1891, p. 23). Dans les récits d'alpinisme de la fin du XIX^e^ siècle également, on retrouve l'alliance du corps et de l'esprit. Albert F. Mummery, alpiniste parfois accusé de n'éprouver qu'un intérêt purement physique à la montagne et de prendre trop de risques, répond en invoquant le caractère indissociable du plaisir physique et de la contemplation, présentant l'alpinisme comme un «sport noble» où l'aspect esthétique compense l'aspect athlétique:

> Mais pourquoi un homme devrait-il être considéré comme incapable d'apprécier les plaisirs esthétiques parce qu'il est aussi capable des plaisirs physiques et non esthétiques de l'escalade? [...]. Le fait qu'un homme aime escalader un passage rocheux raide ne le rend en aucun cas insensible à tout ce qui est beau dans la nature.[30]

Cette insistance sur les qualités tant mentales que physiques peut se lire de deux manières, qui correspondent en fait aux attitudes des générations successives d'alpinistes envers le modèle sportif. Pour les premières,

30. Albert F. Mummery, *My Climbs*, ouvr. cité, p. 348 et p. 350.

affirmer le double caractère physique et intellectuel de l'alpinisme revient à se situer dans la droite ligne de l'idéologie de l'*athleticism* des années 1850-1860, qui considérait le sport comme un moyen de forger le « caractère » des futures élites britanniques. Pour Edward S. Kennedy (1817-1898), rentier éduqué au King's College et à Cambridge, l'alpinisme, en tant qu'il participe de la formation de ce « caractère » à la fois viril et anglais, se situe fièrement au premier rang des sports :

> Aucun autre exercice viril (*manly*) ne produit ces deux effets distincts, d'éducation corporelle et mentale. Je peux ainsi légitimement placer l'alpinisme au premier rang des sports athlétiques, car il produit ces éléments qui forment tout ce qui est louable dans la constitution du caractère anglo-saxon.[31]

Pour les générations suivantes, on peut commencer à lire l'insistance sur la dimension intellectuelle de l'alpinisme comme une manière de se distinguer des dérives de ce même modèle athlétique ! Dès les années 1880-1890, les *public schools* sont en effet accusées d'accorder trop d'importance aux résultats sportifs au détriment du travail intellectuel[32], de fabriquer des hommes « dont les muscles », pour reprendre une expression de Leslie Stephen, « sont plus développés que les cerveaux »[33]. Un glissement important s'effectue : du « meilleur des sports », l'alpinisme devient « mieux (et plus) que le sport ». Par la même occasion, « sport » et « gymnastique » sont relégués au rang de pratiques inférieures, car faisant trop appel aux uniques qualités physiques (« gymniques »).

C'est ce que l'on peut percevoir dans un article de Frederick Pollock consacré à la bibliothèque de l'AC. Publié en 1886, il l'est à l'époque des premières critiques du modèle sportif. L'auteur défend l'AC d'être un club d'athlètes et de gymnastes :

> Nous sommes bien sûr une société composée principalement d'alpinistes, pas d'antiquaires, ou d'artistes, ou d'hommes de science. Mais dire que nous ignorons les intérêts autres que l'intérêt gymnique, et que nous traitons collectivement les Alpes comme des « mâts de cocagne » n'est même pas une caricature légitime. S'il diffère sur plusieurs points des clubs littéraires et sociaux d'une part, et des clubs athlétiques ou sportifs de l'autre, l'AC se rapproche des premiers en ce qu'il possède un certain nombre de livres.[34]

---

31. Edward S. Kennedy, « The Ascent of Monte della disgrazia », *Alpine Journal*, vol. 1, 1864, p. 3-20, ici p. 19.
32. James A. Mangan, *Athleticism in the Victorian and Edwardian Public School*, ouvr. cité, p. 93-95.
33. Leslie Stephen, *Studies of a Biographer*, ouvr. cité, p. 316.
34. Frederick Pollock, « The Library of the Alpine Club », *Alpine Journal*, vol. 12, 1886, p. 425.

À mi-chemin entre une société savante et un club sportif, l'AC revendique la dimension intellectuelle de l'un et la dimension héroïque de l'autre. Cependant, à l'inverse d'autres clubs alpins à la même époque, comme le CAF, l'enjeu ne semble pas tant de s'affilier symboliquement aux sociétés savantes que de mettre à distance le modèle athlétique (et ses dérives) et, de manière plus générale, les autres pratiques physiques. C'est pourquoi on retrouve, aux côtés de la désormais traditionnelle figure-repoussoir du gymnaste, celle du sportif, les deux en venant à se confondre. Martin Conway, dans son article où il oppose l'alpiniste au gymnaste, nous fournit un bon exemple de ce glissement : « L'avenir de la littérature alpine dépend de l'alpiniste, la prospérité de l'alpinisme comme sport dépend du gymnaste »[35], écrit-il. On peut donc constater que si les alpinistes ont bien été socialisés dans le cadre de l'*athleticism* des *public schools*, ils en viennent à rejeter certains aspects de ce modèle, à l'instar de Clinton Dent, président de l'AC, pour qui il est de la responsabilité des membres du club, en 1891, de « décourager un alpinisme qui ne serait qu'une forme ostentatoire d'*athleticism* (*flashy athleticism*) »[36].

Dans les décennies suivantes, dès les années 1900 (et jusqu'à nos jours), l'invocation de cette dimension contemplative devient centrale pour se distinguer du sport, au point que des articles y sont consacrés. Francis W. Bourdillon, en 1909, voit au fondement de l'alpinisme « un sentiment si profond et si pur et si personnel qu'il en est presque sacré, trop intime pour être mentionné ». Ce sentiment supérieur oppose les alpinistes aux « joueurs de cricket, golfeurs et autres enthousiastes [qui] s'abaissent à parler boutique »[37]. Mais c'est surtout dans un article de George Mallory (1886-1924), célèbre alpiniste mort sur l'Everest, que l'on trouve la distinction la plus aboutie entre l'alpinisme et le sport. Dans « The Moutaineer as Artist », publié en 1914, Mallory compare l'ascension à une symphonie et, dit-il, « la comparaison n'est pas ridicule » :

> Il semble complètement naturel de comparer une journée alpine à une symphonie. Pour les alpinistes de mon genre, l'alpinisme est légitimement comparable ; mais aucun sportif ne pourrait ou voudrait affirmer la même chose du cricket ou de la chasse, ou de n'importe quel autre sport. Le sportif reconnaît l'existence du sublime dans le grand Art, et sait, même s'il ne peut le ressentir, que la façon dont il fait vibrer le cœur est à la fois différente et plus grande. Mais les alpinistes

35. Martin Conway, « The Dom from the Domjoch », *Alpine Journal*, vol. 15, 1890, p. 104-110, ici p. 109.
36. Clinton Dent, « Address to the Alpine Club », *Alpine Journal*, vol. 15, 1891, p. 3-16, ici p. 15.
37. Francis W. Bourdillon, « Another Way of (Mountain) Love », *Alpine Journal*, vol. 24, 1909, p. 148-161, ici p. 160.

> ne reconnaissent pas cette différence sur le plan émotionnel entre l'alpinisme et l'Art. Ils affirment que quelque chose de sublime constitue l'essence de l'alpinisme.[38]

Pour Mallory qui, à la fois *sporstman* accompli et alpiniste, s'estime bien placé pour percevoir cette différence, il y a entre le sportif et l'alpiniste la même distance qu'entre «l'art et l'Art». Ainsi l'alpinisme doit-il être «placé sur un piédestal au-dessus des passe-temps ordinaires», «tenu à part et considéré comme ayant une valeur toute spéciale»[39].

Trente ans plus tard, dans les pages de l'*AJ*, l'alpiniste Geoffrey Howard ose suggérer que le lyrisme exacerbé des alpinistes serait peut-être une manière de ne pas s'afficher comme «trop sportif»:

> Ne court-on pas le risque que les jeunes alpinistes, par peur d'être considérés comme rien de plus que des «grosses brutes», se sentent obligés d'encombrer leurs récits de quelques pensées élevées, pour rester au niveau des intellos [*the highbrow*], et même en viennent à penser qu'il s'agit d'un critère pour devenir membre d'un club d'alpinisme?[40]

Howard va jusqu'à comparer l'alpinisme à «un sport athlétique», car «il fait appel à la force musculaire, au courage, au jugement, à la patience, et à la vitesse»[41]. Arnold Lunn, un autre alpiniste de l'AC, ulcéré par de tels propos, lui répond longuement, citant Coolidge, Mummery, Stephen dans le texte. Lunn, ce faisant, réaffirme l'importance, pour les hommes de l'AC, de savoir manier le piolet et la plume à égale mesure[42]. Les compétences athlétiques seules ne font pas la valeur de l'alpiniste:

> Chaque vallée alpine produit son quota de paysans robustes qui peuvent battre nos meilleurs amateurs dans des voies difficiles, alors que le don d'évoquer la beauté des montagnes par la prose ou la poésie est rare.[43]

Si cette polémique éclate à l'orée des années cinquante, c'est peut-être parce que, à l'instar des années d'entre-deux-guerres, l'AC est confronté à des changements qui menacent son homogénéité sociale centenaire et son mode de fonctionnement traditionnel: l'arrivée d'alpinistes issus de la classe ouvrière, ou encore la création de l'Alpine Climbing Group (ACG, 1952), groupe d'élite rattaché de manière lâche à l'AC, très sélectif sportivement, mais peu socialement. Aussi la question de

---

38. George Mallory, «The Mountaineer as Artist», art. cité.
39. *Ibid.*
40. Geoffrey Howard, «Alpine Uplift», *Alpine Journal*, vol. 57, 1949, p. 1-9, ici p. 4.
41. *Ibid.*, p. 4 et 5.
42. Howard lui répondra, dans une lettre adressée à l'*AJ*: «*After all, this is the Alpine Club, not the Authors' Club*» (*Alpine Journal*, vol. 58, 1950, p. 565).
43. Arnold Lunn, «Alpine Puritanism», *Alpine Journal*, vol. 57, 1950, p. 341-351, ici p. 345.

l'attitude contemplative face aux montagnes est-elle soulevée à plusieurs reprises dans les pages de l'*AJ*. Après la querelle opposant Howard à Lunn, on trouve, dans le volume suivant, un article de C. R. P. Vandeleur[44] qui déplore la disparition du sentiment contemplatif et de « l'amour des montagnes » chez les jeunes générations et qui calque, peu ou prou, son argumentaire sur celui de Lunn.

•

La conquête et la compétition : contre l'alpinisme compétitif

Autre élément « sportif » de plus en plus mis à distance par les alpinistes : la compétition. Là encore, la figure du gymnaste, décidément polymorphe, est mobilisée pour dénigrer l'alpiniste trop « compétitif », prêt à prendre des risques inutiles. Le terme est alors souvent accolé, dès les années 1870, à celui de collectionneur de sommets (*peak-bagger*, *peak-hunter*). Le *peak-bagger* contrevient au désintéressement, clé de voûte de l'ethos amateur. « Un alpiniste au sens le plus vrai du terme, plutôt qu'un simple *peak-bagger*, il adorait les montagnes, et aimait avant tout se rendre dans les régions reculées des Alpes » (*AJ*, vol. 33, 1921, p. 99), peut-on lire dans la nécrologie de Frederick Gardiner (1850-1919). La course aux voies difficiles et son corollaire, une prise de risques moralement « injustifiables » (*injustifiable*), traduisant une envie de vaincre *trop* importante et ainsi contraire à l'esprit du sport, sont considérées comme des attitudes déshonorantes. Par exemple, les alpinistes ne s'entraînaient pas. Au mieux, on découvre dans les nécrologies qu'ils « se maintenai[en]t plus ou moins en forme par de longues marches » (*AJ*, vol. 25, 1912, p. 439). On retrouve ici la définition originelle du sport, celle de l'ouvrage de Trollope, dans lequel il explique que celui qui s'adonne trop sérieusement à son passe-temps ne mérite pas le statut de *gentleman :*

> Jouer au billard est le divertissement d'un *gentleman*. Y jouer excessivement bien est l'œuvre d'une vie d'un homme qui, pour ce faire, peut difficilement continuer d'être un *gentleman* dans le meilleur sens du terme [...]. Concernant les sports de plein air, reconnaissons que l'on est train de commettre une erreur, semblable en nature, bien que produite différemment.[45]

C'est en ce sens qu'il faut comprendre les propos de Charles E. Mathews, président du club en 1884, lorsqu'il déclare que celui qui

44. C. R. P. Vandeleur, « The Love of Mountains », *Alpine Journal*, vol. 58, 1952, p. 505-510.
45. Anthony Trollope, *British Sports and Pastimes. 1868*, ouvr. cité, p. 5-6.

«aime les montagnes pour elles-mêmes [...] ne va rien faire qui puisse discréditer cette activité virile ou couvrir de ridicule [...] le plus noble passe-temps au monde»[46]. C'est également comme cela qu'il faut lire les titres volontairement désinvoltes des récits des alpinistes victoriens : *Playground of Europe* de Stephen (*Le terrain de jeu de l'Europe*, 1871), *Wandering among the High Alps* de Wills (*Promenades dans les Hautes-Alpes*, 1856), *Norway, the Northern Playground* de Slingsby (*La Norvège, le terrain de jeu du Nord*, 1904), etc.

Ces titres désinvoltes révèlent une autre dimension de l'ethos amateur (première définition du sport) : le refus de l'autopromotion. La performance, à travers la conquête de cimes nouvelles, si elle peut être recherchée, ne doit pas devenir un but en soi auquel l'alpinisme serait subordonné. Les nécrologies sont émaillées de remarques visant à rassurer sur le «bon esprit» des défunts. J. H. Wicks (1852-1919), en «vrai *sportsman*, [...] se moquait d'être en tête de cordée» (*AJ*, vol. 33, 1921, p. 106). Clinton Dent (1850-1912), grand alpiniste de l'âge d'or, est loué pour «son dégoût de l'ostentation et de l'autopromotion» et l'«indifférence aux signes extérieurs de succès» (*AJ*, vol. 27, 1913, p. 63). Ce dégoût de l'ostentation va, à l'AC, jusqu'au refus d'arborer, comme dans les clubs alpins des autres pays, des signes distinctifs (badges, insignes, etc.), témoins d'une recherche malsaine de publicité. Une cravate et un badge sont pourtant adoptés par le club en 1909, suite à la requête de Winthrop Young. Celui-ci se souvient de «la controverse qui s'en était suivie et qui avait animé [les] réunions [du club] pendant des mois»[47]. Tom G. Longstaff, raconte en 1957 : «Les membres démodés parlaient de vulgarité, d'ostentation, d'autopromotion, et citaient le port de badges clinquants sur le continent, souvent par de simples touristes»[48]. Il semblerait, au vu des indices relevés, que peu d'Anglais arboraient ces insignes[49].

En poussant jusqu'à bout cette critique, on aboutit à des positions rejetant un alpinisme dit «sportif», l'adjectif étant utilisé pour dénigrer toute activité «sportivisée», motivée par la compétition ou le record. Il s'agit, pour les promoteurs de cette conception de l'excellence, de marquer

---

46. Charles E. Mathews, «The Alpine Obituary», *Alpine Journal*, 1884, vol. 11, p. 78-85, ici p. 85.
47. Geoffrey Winthrop Young, «Valedictory Address», *Alpine Journal*, vol. 54, 1944, p. 215-235, ici p. 226.
48. Tom G. Longstaff, «Fifty Years Ago», art. cité, p. 135.
49. Dans ce refus des signes d'ostentation, peut-on faire le lien avec l'ascèse religieuse, en particulier protestante ? Voir notamment ce qu'écrit Weber à propos du refus des ornements, notamment vestimentaires, chez les protestants (Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, ouvr. cité, p. 281). En réalité, du fait de la filiation entre certains principes moraux religieux et les principes du sport amateur sur lesquels s'arc-boutent les alpinistes, ce lien est toujours plus ou moins visible, en filigrane.

la supériorité de l'alpinisme face aux autres activités physiques en train d'évoluer vers davantage de compétition et de professionnalisation (en un mot, de « sportivisation »). Le sport s'ajoute, aux côtés de la gymnastique, parmi les activités repoussoirs dont il faut se distinguer. C'est la position de Douglas Freshfield (1845-1934), *gentleman* explorateur qui, en 1880, oppose l'explorateur, incarnation de la plus « haute sorte d'aventure », au gymnaste et au sportif, représentants de « la plus basse forme de sport » :

> En peu de mots je suis, je crois, plus un voyageur qu'un gymnaste ou qu'un sportif chasseur de pics [*sporting peak-hunter*]. Je suis au regret de voir notre alpinisme assimilé à la plus basse forme de sport plutôt qu'aux plus hautes sortes d'aventure. D'après mon humble jugement, le jour où l'esprit de voyage sera entièrement remplacé parmi nous par celui du gymnaste ou du sportif sera un mauvais jour pour l'Alpine Club.[50]

C'est aussi celle d'un autre alpiniste-explorateur, Sir Martin Conway (1856-1937), qui distingue un alpinisme trop proche du pur « exercice » physique et « gymnique » d'un alpinisme exploratoire cultivé :

> Il y a un danger, je pense, dans la tendance qui voit augmenter l'élément gymnique et quasi professionnel ; et cette tendance doit être combattue à présent. L'alpinisme n'est pas un simple exercice gymnique comme l'aviron, mais un sport complet et global, où la nature tout entière de l'homme peut être stimulée et s'exercer. Il ne s'agit pas d'un exercice seulement pour les muscles et les nerfs, mais aussi pour la raison et l'imagination.[51]

Les positions des alpinistes-explorateurs sont à relier à leurs propriétés sociales : Freshfield et Conway, éduqués en *public schools* et à Oxford et Cambridge, sont rentiers et possèdent le temps et les moyens pour voyager à l'autre bout du monde. J. H. Wicks, alpiniste de l'AC, leur répond en expliquant que « l'alpiniste enthousiaste qui n'a pas le temps de visiter des pays plus lointains que la Suisse est [...] autant, voire plus passionné que [...] les explorateurs ; et n'a que faire d'être considéré comme appartenant à une catégorie inférieure »[52]. La réponse de Wicks permet de rappeler que l'AC, bien qu'homogène socialement, n'est pas pour autant monolithique. Les manières de pratiquer et de penser l'alpinisme diffèrent aussi selon les fractions des classes supérieures auxquelles appartiennent les alpinistes. Ainsi, les alpinistes-explorateurs forment une élite dans

50. Douglas Freshfield, « Midsummer in Corsica », *Alpine Journal*, vol. 10, 1882, p. 194-219, ici p. 195.
51. Martin Conway, « Centrists and Excentrists », *Alpine Journal*, vol. 15, 1891, p. 397-403, ici p. 401.
52. J. H. Wicks, « Two Peaks and a Centre », *Alpine Journal*, vol. 15, 1891, p. 335-343, ici p. 342.

l'élite. Les repoussoirs communs que sont les gymnastes et les « sportifs » permettent malgré tout de fédérer autour de l'idée que l'alpinisme est une pratique distinctive, investie de valeurs morales, et en cela supérieure aux autres sports.

On ne manquera pas d'objecter que cette critique des alpinistes compétitifs avait lieu à une époque où les Anglais déployaient pourtant une grande énergie à glaner un maximum de premières dans les Alpes, et commençaient à explorer les montagnes himalayennes. C'est une époque où des lettres s'échangeaient pour décider de « plans d'attaque », où les Anglais réservaient les meilleurs guides d'une année sur l'autre pour s'assurer de meilleures chances de sucès, où l'on se surveillait pour éviter de se faire « voler une première ». Les alpinistes britanniques auraient-ils caché, dans leurs textes, leurs intentions réelles ?

En premier lieu, il s'agit là de discours. Ces derniers nous intéressent en ce qu'ils en disent long sur les valeurs, les croyances et les représentations de leurs auteurs. Il n'est pas étonnant de voir un homme imprégné de l'ethos amateur, se considérant comme un *gentleman*, lire ses propres actes au prisme de ses valeurs, entretenir une distance au rôle caractéristique de son milieu, et disqualifier ce qui lui apparaît comme méprisable (la vantardise, la volonté excessive de victoire, etc.). Il est d'ailleurs intéressant de constater que les mêmes qui s'insurgeaient contre les dérives sportives de l'alpinisme pouvaient aussi être, à leur tour, blâmés pour de telles dérives. Conway, qui critiquait les gymnastes, en fait les frais. De retour d'une longue expédition au Cachemire, Conway fait une tournée de conférence et publie un livre, deux opérations très lucratives. Lorsqu'il se fait anoblir et que son buste est taillé, c'en est trop pour Freshfield qui publie un poème sarcastique où il moque le comportement intéressé de son confrère explorateur : « Bravo au nouvel alpiniste / Un homme très médiatisé / Ses méthodes sont risquées / Mais il "fait" tous les pics à sa portée / Et malgré cela, il est récompensé / On lui érige une pyramide / Son buste est sculpté par Ford / Il est dessiné, en ange, par Jones »[53]. En second lieu, parmi ces représentations, il faut revenir sur une distinction fondamentale, pour les Britanniques : la différence entre « conquête » et « compétition ». Si les alpinistes se pensent bel et bien comme des conquérants, dans un sens impérialiste, exploratoire, quasi militaire, ils ne se voient pas comme des compétiteurs, c'est-à-dire comme des sportifs « intéressés ». La

53. « *Here's a cheer for the new mountaineer/ That very well advertised man/ His methods are risky I fear/ But he "does" all the peaks that he can/ And he anyhow gets his reward/ A pyramid proud for his bones/ Or else to be "busted" by Ford/ Or drawn, as an angel, by Jones* » (Hervey Fisher, *From a Tramp's Wallet. A Life of D. W. Freshfield, 1845-1934*, Londres, The Erskine Press, 2001, p. 201).

conquête possède une dimension exploratoire absente de l'idée de compétition. C'est une entreprise noble, qui grandit l'homme. La compétition, à l'inverse, revêt une connotation populaire et mesquine, comme lorsque Leslie Stephen évoque les « bas motifs » et la « vanité » de la compétition ; elle est ce à quoi le *gentleman* ne s'abaisse pas. C'est pourquoi les alpinistes britanniques n'auront de cesse de fustiger tout ce qui s'apparenterait à une forme de compétition en alpinisme, alors que les Français n'opéreront pas cette distinction entre conquête et compétition.

Une hiérarchie des types d'alpinisme

L'alpinisme britannique de la première partie du XX^e^ siècle est marqué par deux phénomènes importants : le développement d'une pratique locale déjà existante dans les îles Britanniques d'un côté, et la recherche d'un prestige national à travers les expéditions himalayennes de l'autre. Ces deux sous-disciplines de l'alpinisme (escalade et himalayisme), n'appellent pas les mêmes qualités, ne répondent pas aux mêmes caractéristiques techniques, sont promues et pratiquées par des populations différentes. Elles bénéficient à ce titre d'un autre degré de légitimité. Une hiérachie des types d'alpinisme, avec à sa base l'alpinisme rocheux et à son sommet l'alpinisme exploratoire, transparaît alors dans les discours des alpinistes et reflète, une fois encore, la manière dont l'alpinisme est pensé comme « supérieur au sport ». Cette hiérarchie s'appuie sur trois critères : la distance (géographique), la hauteur (de l'ascension) et le caractère inédit de l'ascension. L'alpinisme valorisé est finalement un alpinisme « conquérant », pratiqué par des amateurs des classes supérieures, dans le respect de « l'esprit » de l'alpinisme.

L'himalayisme : un alpinisme exploratoire conforme aux principes de l'AC

L'alpinisme exploratoire qui se développe dans l'entre-deux-guerres est pratiqué dans un esprit assez proche de celui qui animait plus d'un demi-siècle auparavant les alpinistes de l'« âge d'or ». C'est un alpinisme de « conquête » et non de « compétition », en conformité avec les principes de l'AC.

L'objectif principal des Britanniques pendant toute la période de l'entre-deux-guerres est l'Everest (8 849 mètres). Sept tentatives infructueuses se succèdent entre 1921 et 1936. La participation à ces expéditions, à une époque où l'alpinisme britannique est en perte de vitesse dans les Alpes, représente le rêve de tout grand alpiniste et un fantasme pour une

partie des jeunes Anglais : avant l'expédition de 1933, des centaines de lettres de candidatures sont envoyées[54]. Or, le Mount Everest Committee, organe conjoint de la Royal Geographical Society et de l'AC créé en 1921, opère une sélection sociale (et sexuée, les femmes étant exclues d'office), qui entraîne l'éviction d'alpinistes talentueux au profit d'individus moins expérimentés, mais correspondant mieux à l'idéal du *gentleman* alpiniste. En 1924, cette prééminence de la sélection sociale sur la sélection sportive conduit par exemple à rejeter George I. Finch, qui avait participé à l'expédition de 1922 et établi à cette occasion un record d'altitude sur l'Everest[55]. Bien que membre des classes supérieures, sa trajectoire scolaire (il n'est pas passé par les *public schools* et par les grandes universités anglaises) et ses vues atypiques (il est l'un des premiers à défendre le recours à l'oxygène artificiel) pèsent davantage que ses compétences en matière d'alpinisme dans la décision du comité. On lui préfère Andrew Irvine (1902-1924), vingt et un ans, quasi débutant en alpinisme, mais éduqué à Birkenhead et à Shrewsbury, deux *public schools* renommées, et à d'Oxford où il excellait en aviron. L'autre alpiniste phare de cette expédition est George Mallory (1886-1924), incarnation de l'idéal alpinistique de l'AC. Descendant d'une famille renommée, fils de vicaire, éduqué à Winchester (*public school*) et à Cambridge, athlète célèbre, surnommé Sir Galahad pour sa supposée droiture morale et sportive, il participe aux expéditions sur l'Everest de 1921, 1922 et 1924. Mort avec Irvine lors d'une tentative vers le sommet, il est érigé en héros national comme l'avaient été les grands explorateurs disparus du siècle précédent.

Dix ans plus tard, la sélection de l'expédition sur l'Everest de 1933 se fait encore sur des critères extra-sportifs. Frank S. Smythe (1900-1949), leader pressenti suite à son ascension victorieuse du Kamet en 1931, est remplacé par un alpiniste peu compétent, mais apprécié des membres de l'Everest Committee, Hugh Ruttledge. C'est le choix de carrière qui lui fait préjudice : il vivait de la publication de ses récits et de conférences, des activités lucratives décriées par l'*establishment*. Dans cette expédition, tous les membres de l'équipe sont issus des fractions élevées de la bourgeoisie.

Colin Kirkus (1910-1940), pourtant l'un des meilleurs alpinistes de sa génération, est lui aussi recalé, en 1933 et en 1936. Employé à la Royal

---

54. Stephen J. Dean, *Hands of a Climber. Life of Colin Kirkus*, Londres, Ernest Press, 1993, p. 114.
55. Dans l'équipe de 1922, Scott Russell, le biographe de George Finch, note que « deux membres seulement de l'expédition ne provenaient pas du milieu considéré comme normal chez les alpinistes britanniques – une éducation dans une bonne *public school* suivie par Oxford ou Cambridge, ou bien l'armée » : G. Finch et J. Morris. Ce dernier, officier (et futur anthropologue), est atypique uniquement parce qu'il ne vient pas des grandes universités, étant devenu officier à la faveur de la guerre (Scott Russell, « George Finch, a Memoir », art. cité, p. 55).

Insurance Company à Liverpool, fils d'ingénieur, éduqué dans des écoles réputées, Colin Kirkus restait trop éloigné des profils sociaux habituels des alpinistes sélectionnés, « directement depuis les terrains de sport d'Eton »[56]. Pour Michael Ward, participant à l'expédition de 1953, « l'*establishment* de l'alpinisme de cette époque, semble-t-il, n'aimait pas son milieu – issu de Liverpool, non éduqué en *public school* – ou le calibre de ses ascensions ; ceux qui grimpaient avec lui pensaient autrement »[57]. C'est son ami Marco Pallis, explorateur et rentier, qui offre l'occasion unique à Colin Kirkus de participer à une expédition sur le Bhagirathi III organisée par son club local, le Mayfarers' Club, et entièrement financée par ses soins. Il faudra attendre 1955 pour voir un alpiniste non issu des élites sociales, le plombier Joe Brown, être invité à une expédition en Himalaya, sur le Kangchenjunga. Aucune des expéditions britanniques sur l'Everest, jusqu'à l'ascension victorieuse de 1953, ne compte dans son équipe de membres des classes populaires.

Les autres expéditions britanniques en Himalaya de cette époque, en dehors de celles sur l'Everest, sont le fait de *gentlemen* aux ressources financières élevées, semblables aux explorateurs des générations précédentes (les Freshfield, Conway, ou Longstaff déjà évoqués). Une différence notable entre ces deux générations d'alpinistes-explorateurs est que la seconde, celle de Bill Tilman (1898-1977), Eric Shipton (1907-1977), et Frank S. Smythe (1900-1949), décide de se consacrer entièrement aux explorations. Ces hommes, qui ont renoncé à des carrières professionnelles stables, jouissent certes de moyens matériels non négligeables, mais doivent compléter le financement de leurs expéditions en publiant des ouvrages et donnant des conférences. Les réactions de l'AC à l'égard de ces quasi-professionnels sont variables : en fonction de leur statut social, de leur trajectoire, et de leur positionnement face à leurs activités lucratives (en conformité ou non avec « l'esprit » de l'alpinisme), ils sont plus ou moins respectés.

Bill Tilman est le fils d'un négociant de Liverpool, éduqué en *public school* (Berkhamsted) et à la Royal Military Academy. Après deux ans dans les tranchées de la Somme, de dix-huit à vingt ans, il part s'installer au Kenya comme planteur, comme de nombreux officiers britanniques à qui le gouvernement loue des terres après la guerre. C'est là qu'il fait la connaissance d'Eric Shipton, qui l'initie à l'alpinisme.

---

56. Lettre d'Alf Bridge à l'AC citée par Stephen J. Dean, *Hands of a Climber*, ouvr. cité, p. 117.
57. Michael Ward, *In this Short Span. A Mountaineering Memoir*, Londres, Gollancz, 1972, p. 137.

Shipton, issu d'une riche famille de planteurs de thé de Ceylan et élevé par sa mère entre Ceylan, l'Inde, l'Angleterre et la France, a eu une scolarité peu concluante. Shipton et Tilman se tournent vers l'alpinisme «à temps plein» dans les années trente, Tilman en 1932, Shipton l'année suivante. Pour parvenir à vivre et financer leurs expéditions, une des seules options qui se présentent à eux est l'écriture de récits d'ascension. Le succès littéraire ne tarde pas et leur apporte des revenus suffisants pour mener une vie consacrée aux expéditions, du moins pour un temps. À partir de la guerre, Shipton sera consul de la province chinoise du Kashgar puis, à partir de 1953, directeur de la Outward Bound Mountain School dans le Lake District.

Frank S. Smythe choisit lui aussi de financer ses expéditions par l'écriture. Sa trajectoire scolaire est plutôt conforme à son statut social: fils d'un propriétaire foncier et immobilier, il a fait ses études, comme Tilman, à Berkhamsted. Cependant, il ne fréquente pas les grandes universités, mais le Faraday House Electrical Engineering College, où il ne reste qu'un an. En 1926, il entre dans la Royal Air Force, mais est rapidement renvoyé pour invalidité[58]. Il embrasse une carrière d'alpiniste professionnel après quelques années comme ingénieur chez Kodak.

Si, en apparence, Tilman, Shipton et Smythe ont tous les trois fait le choix de vivre de l'alpinisme par le même expédient (les publications), la réaction de la communauté alpinistique est ambivalente. Smythe est considéré comme un ambitieux à la réputation usurpée. Son contrat avec le *Times* pendant son expédition sur le Kamet (1932), ses séries de conférences sont très mal reçus. Tilman et Shipton, au contraire, sont respectés. Ce sont tous les petits détails qui font la différence entre la trajectoire et les attitudes de Smythe d'une part et celles de Shipton et Tilman de l'autre, qui expliquent ces disparités de traitement. Tilman est le plus conforme au profil social de l'AC: son origine sociale et sa trajectoire scolaire sont irréprochables. Par ailleurs, sa réserve et son ascétisme correspondent à ce qui est attendu d'un homme de son milieu. «Bill [...] était dur et toujours prêt pour n'importe quel niveau de difficulté et de privation [...] [écrit Shipton]. C'était un reclus et un misogyne, qui n'avait aucun penchant pour les plaisirs de la vie; il n'était jamais entré dans un cinéma. [...] Quand, après sept mois passés continuellement ensemble, je suggérai qu'il était temps qu'il m'appelle "Eric" [et non "Shipton"], il devint extrêmement embarrassé, baissa la tête et marmonna qu'il trouvait

58. Ce qui ne manque pas d'étonner, au vu de ses performances en matière d'alpinisme. On lui aurait conseillé à l'armée d'éviter de monter des escaliers trop rapidement.

ça "bougrement stupide"»[59]. Shipton, malgré une scolarité faite d'échecs, donne lui aussi à voir une attitude conforme. Comme Tilman, il affiche une réserve, doublée d'une culpabilité manifeste à l'égard du professionnalisme. Suite à son exploration du Nanda Devi (1934), il dit avoir été horrifié à l'idée de donner une conférence[60] et décrit, dans ses lettres, «le travail dégoûtant de conférencier»[61] (*the distasteful business of lecturing*). À propos de son article écrit après l'ascension du mont Kenya, il évoque une «vulgaire manœuvre ostentatoire»[62], et déclare exécrer la publicité faite autour des ascensions médiatisées, à l'instar des tentatives sur l'Everest[63]. Smythe n'a pas cette digne réserve du *gentleman*; il a le mauvais goût de mettre en avant ses exploits. Outre le fait que son métier d'ingénieur est moins prestigieux que la carrière coloniale embrassée par Shipton et Tilman, son exposition médiatique le discrédite et l'empêche de racheter sa dérive vers le professionnalisme. Smythe publie beaucoup plus que Shipton et Tilman: en moyenne deux ouvrages par an entre 1930 et 1950, contre sept livres pour Shipton et neuf pour Tilman au total. La productivité littéraire de Smythe lui vaut de nombreuses critiques, son style également. Smythe ne fait pas le poids face aux érudits qui publient dans l'*AJ*. La recension que fait H. E. G. Tyndale de son ouvrage *The Spirit of the Hills* (1935) laisse transparaître toute la condescendance d'un lettré envers ce «brave homme» qui ose s'engager dans les traces «d'illustres prédécesseurs tels que Leslie Stephen et Mummery, Émile Javelle et Guido Rey, Julius Kugy et Heinrich Pfann»[64]. Tyndale, non content de relever la moindre faute d'orthographe, critique ouvertement les déficiences littéraires et philosophiques de Smythe et, comme souvent dans les textes de l'*AJ*, inclut négligemment dans sa critique des références érudites à destination de ses contemporains:

> Bien qu'il trouve dans l'exercice de l'alpinisme un bain mental et spirituel, les pensées qu'il emporte dans ce bain sont parfois aussi peu digérées que le paon de Juvénal. Beaucoup de ses comparaisons sont bien choisies, mais il nous les donne en excès, et *Prosopopea* et *Comparatio compendiaria* fleurissent dans les moindres recoins de son style.

59. Eric Shipton, *That Untravelled World*, ouvr. cité, p. 85.
60. *Ibid.*, p. 83. Précisons qu'outre son dégoût de toute forme de publicisation, Shipton était dyslexique.
61. Peter Steele, *Eric Shipton. Everest and Beyond*, Seattle, The Mountaineers, 1998, p. 54.
62. Eric Shipton, *That Untravelled World*, ouvr. cité, p. 59.
63. *Ibid.*, p. 212.
64. H. E. G. Tyndale, «Review of The Spirit of the Hills by F. S. Smythe, 1935», *Alpine Journal*, vol. 48, 1936, p. 197-198 pour cette citation et les suivantes.

Tyndale vient ensuite, par un relevé minutieux des erreurs factuelles faites par Smythe, rappeler la bonne lecture des textes d'alpinisme, celle de tout alpiniste qui «connaît son alpinisme»:

> Trois Européens, et non quatre, périrent dans la tragédie finale sur le Nanga Parbat. Enfant, l'auteur connaissait *Scrambles* de Whymper «presque par cœur», mais il confond le col Félicité avec l'Enjambée, et oublie que Whymper n'est pas allé à l'aveuglette dans la face est du Cervin, mais, au contraire, qu'il a pu se faire une idée en observant les amas de neige accrochés aux falaises.

Alors que Smythe se voit remis à sa place dans la hiérarchie sociale et alpinistique, on trouve dans le même numéro de l'*AJ* la critique d'un ouvrage que Shipton publie au même moment, *Nanda Devi* (1936). On en vante le style, simple et digne, des qualités primordiales:

> [Le livre] est bien écrit, dans un style aisé, trop piquant pour être ennuyeux, mais cependant trop digne pour être désinvolte; somme toute délicieux et des plus agréables à lire.[65]

En tant que les comptes rendus d'ouvrages expriment certes le point de vue de leurs auteurs, mais également celui de l'institution. Étant donné qu'ils sont aussi lus par les membres de l'élite de l'alpinisme, nous pouvons supposer que ces deux critiques constituent un bon indicateur de la place symbolique de Smythe et de Shipton au sein de cette élite. Shipton lui-même, qui accompagna Smythe dans son expédition sur le Kamet (1932), dresse un portrait en demi-teinte de ce dernier:

> Il était un compagnon agréable, calme et tolérant, mais peu stimulant, car il manquait d'originalité et avait tendance à parler et à penser en clichés. Malgré tout, bien que son écriture prolifique ait également souffert de ce défaut, qui a conduit certains de ses critiques à l'accuser de feindre ses sentiments, il méritait sa grande réputation en tant qu'alpiniste.[66]

En quelques mots, Shipton nous dit l'inadéquation de Smythe face aux attendus sociaux et littéraires de l'AC. Le rappel de ses compétences purement alpinistiques témoigne de l'entremêlement, encore à cette époque, entre qualités techniques et qualités sociales et culturelles dans la définition de l'excellence.

Finalement, si l'on regarde qui pratique l'alpinisme dans l'Himalaya, le nouveau terrain de jeu favori des Anglais, devancés par les autres nations dans les Alpes, rien n'a réellement changé depuis l'époque victorienne:

---

65. T.H. S., «Review of Nanda Devi by E.E. Shipton, 1936», *Alpine Journal*, vol. 48, 1936, p. 203-205.
66. Eric Shipton, *That Untravelled World*, ouvr. cité, p. 73.

l'alpinisme est pratiqué par une élite sociale, dans le cadre de principes amateurs archaïques associés à des valeurs comme l'humilité, la dignité, la retenue. C'est parce que l'amateurisme est associé à certaines fractions sociales qu'il est valorisé et le professionnalisme violemment dénigré. Pour rester décents aux yeux de leurs congénères, ceux qui se livrent au professionnalisme doivent compenser cette tare par un comportement parfaitement conforme, qui suppose en premier lieu le refus (et, mieux encore, le dégoût) de toute forme d'autopromotion. Aussi existe-t-il, même parmi les alpinistes explorateurs, une frontière subtile, mais bien réelle entre les *gentlemen* et les autres. Une évolution cependant se profile : l'apparition, à la faveur de la crise économique des années trente, de grimpeurs de milieux plus modestes, issus des grandes villes industrielles du nord de l'Angleterre. Ces derniers viennent préfigurer l'entrée, après la guerre, d'individus de milieux populaires dans l'élite de l'alpinisme.

•

L'alpinisme local : en bas de la hiérarchie des pratiques

Les évolutions de l'alpinisme britannique s'inscrivent dans un contexte économique et social plus général. Au Royaume-Uni, les années vingt voient l'élection d'un Premier ministre travailliste, Ramsay MacDonald (1924) et l'éclatement de grèves ouvrières (1926). La crise de 1929 inaugure le chômage de masse, particulièrement dans les villes industrielles du nord. Un grand nombre de jeunes travailleurs, sans famille et sans responsabilités, se retrouvent désœuvrés. En l'espace d'une décennie, ils vont fournir un contingent nouveau de marcheurs et d'alpinistes[67]. Retraçant les évolutions qui ont eu lieu depuis 1930 en Écosse, Alaistair Borthwick écrit, en 1939 :

> Il y a huit ans, l'air frais était encore la propriété des hommes riches, un luxe accessible à une minorité [...]. Il y a huit ans, on ne trouvait sur les routes que quelques *Chooters* et quelques *Hamishes**, et les Highlands, là où aujourd'hui un chapelet d'auberges de jeunesse relie entre elles les vallées les plus reculées, étaient alors un désert où l'on chassait le cerf. La marche était le loisir d'une poignée d'enthousiastes, et l'alpinisme un sport de riche.[68]

---

67. Peter Donnelly, « Social Climbing. A Case Study of the Changing Class Structure of Rock Climbing and Mountaineering in Britain », *Studies in the Sociology of Sport*, A. Dunleavy, A. Miracle et R. Rees éd., Forth Worth, Texas Christian University Press, p. 13-27, ici p. 18 ; Simon Thompson, *Unjustifiable Risk? The Story of British Climbing*, Milnthorpe, Cicerone, 2010, p. 128.
68. Alastair Borthwick, *Always a Little Further. A Classic Tale of Camping, Hiking and*

Les nouveaux alpinistes ne cherchent d'abord pas à entrer à l'AC, trop élitiste. Ils pratiquent en dehors de toute structure ou rejoignent des clubs locaux qui possèdent eux aussi leurs journaux, leurs refuges et leurs traditions. Aux clubs déjà existants (Scottish Mountaineering Club, Climbers' Club, Rucksack Club, Fell and Rock Climbing Club, etc.) s'ajoutent le Lomond Club en 1933, le Ptarmigan Club en 1930, ou encore le Ramblers' Club en 1935. Surtout, on voit apparaître au début des années trente, dans les régions proches des grandes villes industrielles, des groupements informels d'alpinistes ouvriers, superbement ignorés par l'AC, comme le Creagh Dhu Mountaineering Club (1930) ou le Sheffield Climbing Club. À Glasgow, ville du Creagh Dhu, un tiers des travailleurs, notamment des ouvriers de l'industrie maritime, sont chômeurs en 1932.

Au même moment s'ajoutent à ces formations des clubs universitaires d'alpinisme, au recrutement social bien plus élitiste, calqués sur les modèles de l'Oxford University Mountaineering Club (OUMC, 1909) et du Cambridge University Mountaineering Club (CUMC, 1905). Les années vingt et trente voient ainsi l'apparition des clubs d'alpinisme des universités de Manchester (1928), Liverpool (1930), ou Sheffield (1933). Cet engouement nouveau pour les activités de plein air, dont la crise économique est en partie à l'origine, conduit au développement des auberges de jeunesse. Créée en 1930, la Youth Hostel Association compte déjà quatre-vingt trois mille membres en 1940[69]. Les étudiants en forment le public privilégié, les prix, bien qu'attractifs, étant trop élevés pour les *weekenders* (vacanciers d'un week-end) les plus pauvres. Ces derniers dorment dans les fermes, dans les fossés ou sous des rochers[70]. Entre l'étudiant à l'université qui s'adonne à l'alpinisme lors de *reading parties* (séjours de révision) dans le Lake District et l'ouvrier au chômage qui, désœuvré, s'aventure pour la première fois dans les massifs aux portes de sa ville, il y a un fossé presque insurmontable. Les deux, d'ailleurs, pratiquent au sein de structures différentes et ne se côtoient pas. Les nouveaux adeptes de l'escalade et de l'alpinisme local sont donc des individus aux profils sociaux assez variés, de l'étudiant au jeune ouvrier sans emploi.

Il ne faudrait pas pour autant imaginer une partition radicale entre des alpinistes «alpins» d'une part, de milieux aisés et membres de l'AC, et des alpinistes «locaux» de l'autre. Depuis les débuts de l'escalade au

---

Climbing in Scotland in the Thirties, Londres, Diadem Books, 1983, p. 215. *Argot pour désigner les habitants des Highlands et des zones rurales.

69. Simon Thompson, *Unjustifiable Risk?*, ouvr. cité, p. 128.

70. David Brown, « The Big Drum. The Mutability of a Sporting Habitus: Mountaineering in Scotland as a Case Survey », *International Review for the Sociology of Sport*, vol. 44, 2009, p. 315-330, ici p. 320.

Royaume-Uni dans les années 1880, la pratique s'est normalisée et l'on trouve parmi les alpinistes qui pratiquent localement bon nombre de membres illustres de l'AC, comme Cecil Slingsby (1849-1929), Graham Brown (1882-1965), George Mallory (1886-1924), Geoffrey Winthrop Young (1876-1958), etc. Entre 1907 et 1947, ce dernier organise d'ailleurs au Pays de Galles, à Pen-y-Pass, des rassemblements de membres sélectionnés de l'AC, appartenant à une élite intellectuelle. Malgré cette ouverture aux massifs locaux, les principaux changements dans les manières de pratiquer l'alpinisme local ne proviennent pas des clubs anciens. C'est d'ailleurs la volonté de rompre avec la pesanteur des clubs traditionnels qui conduit à la création de nouveaux clubs, comme le Junior Mountaineering Club of Scotland (JMCS) en 1925. Pour en faire partie, il fallait avoir au moins dix-sept ans et aucune expérience n'était requise. William H. Murray (1913-1996), l'un de ses membres les plus actifs, explique dans son autobiographie le rôle fondamental du JMCS dans la renaissance de l'alpinisme écossais après la guerre, et le fossé d'incompréhension qui se creuse alors avec l'ancienne génération :

> [Nos escalades] étaient [pour eux] «injustifiables» [un terme injurieux très utilisé dans les années trente], insinuant là notre mépris irresponsable envers la valeur de la vie humaine. Pire, elles étaient «germaniques» [...]. Notre réaction immédiate fut de conduire une révolte fervente.[71]

C'est sous l'égide du JMCS que renaît en Écosse la pratique de l'alpinisme hivernal. Celui-ci se pratiquait auparavant sur le modèle alpin, en taillant des marches dans la glace. Dans les années trente, de jeunes alpinistes comme Murray ou Mackenzie inaugurent des ascensions nouvelles, plus osées, suivant les lignes de fracture des parois, utilisant le piolet court (différent du piolet alpin) et, de plus en plus, des pitons pour la protection.

L'escalade des falaises britanniques est une autre de ces nouvelles sous-disciplines dérivées de l'alpinisme qui se développe au même moment et qui produit ses adeptes, dont certains n'iront jamais dans les Alpes. Là encore, bon nombre de membres de l'AC pratiquent déjà l'escalade au niveau local, mais la conçoivent uniquement comme une préparation aux «vraies» escalades alpines. Une partition voit le jour entre les alpinistes pour qui les massifs britanniques sont un lieu de pratique à part entière et ceux qui les considèrent comme une propédeutique aux Alpes ou à l'Himalaya. Celle-ci recoupe la division, tant sportive que sociale, entre membres de l'AC (ou des clubs les plus anciens comme le Scottish Mountaineering

71. William H. Murray, *The Evidence of Things Not Seen. A Mountaineer's Tale*, Londres, Baton Wicks, 2002, p. 34.

Club ou le Climbers' Club) et alpinistes locaux. Déjà en 1898, dans le discours inaugural du Climbers' Club, Charles E. Mathews pensait la carrière-type de l'alpiniste comme débutant sur les massifs régionaux mineurs pour progresser vers les massifs les plus élevés et plus lointains. Cette manière d'envisager la carrière d'alpiniste reflète une hiérarchie symbolique des massifs (et des styles d'alpinisme) fondée sur l'altitude et l'éloignement :

> Les jeunes Anglais peuvent s'enrôler au Climbers' Club, obtenir leurs galons dans les Alpes, et remporter les plus hauts honneurs dans les régions reculées du Caucase ou de l'Himalaya.[72]

Jack Longland (1905-1993), William H. Murray (1913-1996), Wilfrid Noyce (1917-1962), tous ces alpinistes de l'entre-deux-guerres, socialement dotés, ont débuté au Royaume-Uni avant « d'évoluer » vers les Alpes et, pour les deux derniers, l'Himalaya, accomplissant ce qui devient peu à peu la trajectoire normale du grand alpiniste issu des classes favorisées. Celle de Noyce est typique. Ayant découvert l'escalade sur les falaises galloises avec son cousin, il est rapidement intégré dans le cercle des alpinistes de Pen-y-Pass dirigé par Geoffrey Winthrop Young. Il poursuit son apprentissage dans les Alpes, avec le célèbre guide Armand Charlet. De retour au Royaume-Uni, il initie à son tour les alpinistes débutants du Cambridge University Mountaineering Club, dont il faisait partie. En 1943, la guerre lui ouvre les portes de l'Himalaya, dans le cadre d'une expédition militaire. Il y retourne à plusieurs reprises et participe à l'expédition victorieuse sur l'Everest de 1953. Pour autant Noyce, auteur d'une dizaine d'ouvrages d'alpinisme, ne cessera de célébrer ses « chers rochers britanniques » (*beloved british rocks*)[73].

À côté de ces profils légitimes, on trouve des individus qui, par manque de temps et de ressources financières plus que par goût, n'évoluent jamais vers des massifs plus élevés. Nous en comptons deux parmi les vingt-sept alpinistes de notre reconstitution de l'élite de cette génération : ce sont les seuls à ne pas faire partie des classes supérieures. L'élite de l'alpinisme reste ainsi, en grande majorité, composée d'alpinistes de milieux favorisés, à une époque où 85 % de la population active appartient aux classes populaires (les catégories « employés et ouvriers qualifiés », « ouvriers semi-spécialisés » et « manœuvres » du *Registrar General*). Seuls 2,3 % des Britanniques entrent alors dans la première catégorie (cadres supérieurs, patrons, haute bourgeoisie, professions libérales)[74]. De même, les lieux d'éducation des grands alpinistes restent prestigieux : alors que

72. George Bryant, « The Formation of the Climbers' Club », art. cité, p. 7.
73. Wilfrid Noyce, *Mountains and Men*, Londres, Hazell, Watson and Viney, 1947, p. 74.
74. François Bédarida, *La société anglaise*, ouvr. cité, p. 315. Données de l'année 1931.

dans les années vingt et trente, moins de 3 % des enfants accédaient aux *public schools*[75] et moins de 2 % d'une génération passait par l'université[76], ces trajectoires sont surreprésentées parmi nos « grands alpinistes » (base « reconstitution de l'élite ») : parmi ceux pour lesquels on possède des informations, seuls cinq sur vingt-trois n'ont pas fait d'études supérieures, deux sur quinze ne sont pas passés par une *public school*.

Dans l'entre-deux-guerres, persiste ainsi une distinction assez nette entre les massifs, les manières de pratiquer l'alpinisme qui leur sont associées, et leurs pratiquants respectifs. Au sommet de la hiérarchie se trouve l'alpinisme exploratoire sur des montagnes élevées et dans les massifs lointains, l'Himalaya en premier plan. L'alpinisme alpin traditionnel, sur neige, glace, ou rocher, vient ensuite. Enfin, on trouve l'alpinisme rocheux pratiqué localement. Finalement, le degré de légitimité accordé aux différentes branches de l'alpinisme se trouve, plus qu'au type de compétence ou de technique en jeu, corrélé à la taille du massif montagneux, à sa hauteur (altitude) et à sa distance (éloignement géographique) depuis le Royaume-Uni. L'ascension de voies rocheuses se pratique aussi dans les Alpes, mais le fait qu'elle le soit sur des montagnes hautes et (relativement) lointaines lui donne une dimension supérieure. Ce surcroît de légitimité provient également du fait que plus l'alpinisme est pratiqué sur des massifs éloignés et élevés, plus il s'agit d'une pratique socialement sélective. L'Himalaya reste réservé à quelques *happy few*. La dimension de la difficulté intrinsèque d'une voie n'est donc pas le critère principal permettant de hiérarchiser les alpinistes et les ascensions[77]. C'est en ce sens, aussi, que l'alpinisme ne peut pas être considéré comme un « sport », en tant que l'excellence ne découle pas seulement des prouesses corporelles accomplies, mais s'adosse à d'autres critères, encore pendant l'entre-deux-guerres.

•

Reconnaître les changements pour mieux les maîtriser

Si l'entre-deux-guerres voit la séparation s'accentuer entre les sous-disciplines de l'alpinisme, l'AC reste campé sur ses positions antérieures et, dans une certaine mesure, ferme les yeux sur ces développements. L'AC, raconte Longland, « tout en encourageant, archivant, et même parfois

75. *Ibid.*, p. 334.
76. Albert H. Halsey, *Trends in British Society since 1900*, ouvr. cité, p. 206.
77. Une représentation graphique grâce à une analyse des correspondances multiples (ACM) permet de s'en rendre compte. Elle peut être consultée dans notre thèse en ligne.

engendrant des expéditions dans les grands massifs éloignés des Alpes, était demeuré étonnamment à l'écart de l'alpinisme britannique qui avait lieu sous ses yeux. La propagation et le développement fascinant, en toute indépendance, de cet alpinisme local, n'eut presque aucun écho dans l'*AJ*»[78]. Tailland, recensant les thématiques des articles de la revue, montre que les Alpes et l'Himalaya demeurent les deux massifs de prédilection : ils font respectivement l'objet de 67 % et 10 % des articles entre 1859 et 1917 et de 65 % et 24 % entre 1920 et 1953. Les îles Britanniques en sont quasiment absentes jusqu'aux années soixante-dix. L'AC laisse aux clubs locaux le soin de s'occuper de l'alpinisme local et de ses pratiquants. Cela ne va pas sans poser problème aux plus élitistes d'entre eux, dont le Scottish Mountaineering Club, sorte d'AC écossais. En 1933, deux de ses membres importants en appellent à un durcissement des conditions d'entrée afin de maintenir « l'esprit d'intimité et d'amitié informelle » du club, ainsi que « sa primauté et son autorité dans l'alpinisme écossais »[79].

C'est justement pour maintenir son hégémonie sur l'alpinisme britannique que l'AC, en passe de perdre sa position de leader, finit par évoluer. Cela passe par une reconnaissance, tardive et relative, de l'existence des nouveaux clubs. Les nouveaux alpinistes n'entrent pas pour autant à l'AC, qui parvient habilement à maintenir son emprise idéologique sur l'alpinisme britannique sans pour autant perdre son caractère sélectif. Jacques Defrance écrit :

> [A]vec l'élargissement de l'éventail du recrutement social d'un sport, les anciens groupes prédominants peuvent voir leur place se réduire, tout en conservant un rôle moral prépondérant ; ces groupes, quantitativement minoritaires, peuvent, sous certaines conditions comme dans le cricket en Angleterre au XIX^e^ siècle, continuer à « donner le ton », définir les critères de la sportivité ou du « bon style », et marquer l'ensemble de la culture d'une activité sportive largement pénétrée par d'autres groupes.[80]

L'alpinisme est assez semblable au cricket mentionné par Defrance. L'AC, bien que de plus en plus minoritaire, continue de peser sur les orientations de l'alpinisme et de donner le ton. Il continue d'être un club attractif, élitiste, auquel on est « fier d'appartenir », pour reprendre les propos de Longland[81]. Ce ressaisissement, et les concessions qui l'accompagnent, sont le fait de son président d'alors, Geoffrey Winthrop

78. Jack Longland, « Between the Wars », art. cité, p. 93.
79. J.H. B. Bell, « Notes and Excursions », *Scottish Mountaineering Club Journal*, vol. 20, 1933, p. 63-71, ici p. 63.
80. Jacques Defrance, *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, 2012, p. 32.
81. Jack Longland, « Between the Wars », art. cité.

Young. C'est lui qui assigne à l'AC ce rôle de gardien de la tradition et de l'« esprit de l'alpinisme ».

En 1944, dans son discours d'adieu à l'AC, Winthrop Young souligne la nécessité d'agir face aux changements qui affectent l'alpinisme britannique depuis une décennie. Évoquant le « passé glorieux » où les membres de l'AC formaient un « heureux groupe d'élus, d'hommes à part, royaux dans leur isolement, [...] et gardiens d'une clé dorée qui leur ouvrait un domaine enchanté à eux seuls réservé »[82], il invoque la responsabilité du club de promouvoir « un bon esprit de camaraderie entre alpinistes, l'alpinisme et l'exploration des montagnes à travers le monde », tel qu'inscrit dans ses statuts, et pointe du doigt le mépris social de ses contemporains :

> Avons-nous, dans notre histoire, continué trop longtemps de nous percevoir – comme nous percevait autrefois un public moqueur – telle une petite élite d'aventuriers profitant, avec une hauteur presque mystique, des trésors et des leçons que nous procuraient nos chers sommets alpins ?
>
> Nous avons commodément maintenu, en tant que club, une forme et une politique agréable et sociable, conçue pour une période où tous les alpinistes étaient encore alpins et intimes, mais qui n'a pas évolué parallèlement aux développements plus larges de l'alpinisme.

Et Young de prôner la reprise en main par l'AC des grandes évolutions de l'alpinisme britannique qui, de plus en plus, ont lieu sans lui. Parmi celles-ci, le développement des activités de plein air encadrées, l'*outdoor education*. Invoquant la tradition et « l'esprit » dont le club est, selon lui, le gardien, il prévient ses membres les plus rétifs à l'idée d'une ouverture sociale : l'adaptation à cette situation nouvelle est la condition de survie de l'AC. « Avec ou sans notre participation, je peux vous assurer que cette utilisation de nos montagnes et de l'alpinisme aura lieu », leur dit-il. Dans cette optique, Winthrop Young crée le British Mountaineering Council (BMC), représentant institutionnel unique des nombreux clubs d'alpinisme, d'escalade et de marche qui, peu à peu, sont venus s'ajouter à l'AC. De vingt-cinq clubs, le BMC passe rapidement à plus de cent en 1960. L'AC y occupe une place de choix, parmi les onze clubs qui en élisent le comité.

Il est révélateur de noter qu'encore au début du XXIe siècle, l'AC se sent investi de ce rôle et continue d'invoquer « l'esprit de l'alpinisme ». C'est ainsi que l'on peut lire que « l'AC, travaillant avec le BMC, les clubs et les organisations commerciales importants, se doit d'encourager les bonnes pratiques en montagne ». Une récompense créée en 2007 est

82. Cette citation et les suivantes : Geoffrey Winthrop Young, « Valedictory Address », art. cité, p. 224, 227, 231 et 235.

attribuée à ceux qui « dans le véritable esprit de l'alpinisme [*the true Spirit of Mountaineering*], se sont dévoués de manière altruiste pour aider un camarade alpiniste dans les montagnes, sacrifiant par là leurs propres objectifs ou se mettant en danger »[83].

Ce maintien de « l'esprit » ne concerne pas uniquement l'alpinisme local : les Britanniques se sentent également investis d'une mission face aux alpinismes des autres pays.

Maintenir la spécificité de l'alpinisme britannique face aux « dérives » continentales

Comme dans les autres pays ayant pris part aux combats, la première guerre mondiale fait un grand nombre de victimes parmi les hommes des classes supérieures britanniques[84]. Il en résulte une communauté d'alpinistes appauvrie, d'autant plus que l'AC possède des effectifs déjà réduits. « Nous avions perdu la majorité des membres d'une génération qui auraient pu déterminer des buts et un niveau à atteindre dans les années vingt [écrit Jack Longland (1905-1993)], nous avions perdu la plupart des choses qu'ils auraient pu nous apprendre, mais plus encore nous avions perdu tous ces exemples de jeunes hommes au pic de leur activité, ambition et inventivité »[85]. Sur le terrain, les alpinistes britanniques se voient devancés par les alpinistes continentaux. L'Italie, l'Allemagne ou l'Autriche, bénéficiant de clubs alpins aux milliers de membres, aux ambitions sportives, à l'ouverture sociale large, appuyés par de vastes mouvements de jeunesse et animés d'un esprit de conquête exacerbé par les régimes en place, raflent les premières. Les trois derniers « grands problèmes des Alpes » – faces nord du Cervin, des Grandes Jorasses et de l'Eiger – sont résolus respectivement en 1931, 1938 et 1938 par des cordées suisse, italienne, et allemande. Dans cette compétition, la France n'est pas en reste et s'illustre de plus en plus dans les Alpes.

---

83. *The Alpine Club Spirit of Mountaineering Initiative*, archives de l'Alpine Club Library, 2008.
84. Ian F. W. Beckett, *The Great War. 1914-1918*, Londres, Routledge, 2014, p. 440.
85. Jack Longland, « Between the Wars », art. cité, p. 83.

Une crispation sur une conception archaïque de l'alpinisme comme « sport »

En réaction à une hégémonie perdue, l'affirmation britannique des principes de l'amateurisme prend un tour nouveau dans l'entre-deux-guerres. Les avancées techniques apparues sur le continent, comme les pitons ou les crampons, sont bannies au Royaume-Uni, où l'AC se crispe sur une éthique particulièrement stricte. Comme l'écrit Simon Thompson, « l'alpinisme britannique devint si insulaire que la plupart des alpinistes n'étaient probablement même pas au courant de l'évolution des standards dans les Alpes. Ils laissaient le champ libre aux Allemands et aux Autrichiens de l'école de Munich et, de plus en plus, aux Français du Groupe de haute montagne »[86].

Les alpinistes continentaux sont accusés de prendre des risques démesurés, en utilisant des aides artificielles prohibées par l'AC : ils ne sont pas assez « sportifs » au sens originel du terme – au sens de « l'esprit du sport » amateur – ou, au contraire, trop « sportifs » au sens moderne du terme – compétitifs et non *fair-play*. Sydney Spencer évoque ainsi les « développements non sportifs (*unsportsmanlike*) et souvent fantastiques de l'escalade moderne, avec l'utilisation extravagante d'aides artificielles et le mépris inconscient de la valeur des vies humaines, qui discréditent ce qui est peut-être le meilleur et le plus inspirant des sports que le monde ait connus »[87]. Ce que les Anglais reprochent aux alpinistes continentaux, c'est bien de ne pas respecter les principes amateurs implicites qui sous-tendent leur propre conception de l'excellence en alpinisme. « Le problème aujourd'hui est que les règles du jeu sont continuellement transgressées, surtout par les alpinistes continentaux »[88], déplore Douglas Busk en 1932. La critique culmine à la fin des années trente, époque où tombent les trois « derniers grands problèmes » des Alpes. Le colonel Strutt, président de l'AC, fustigeant les « manquements flagrants à l'éthique de l'alpinisme » des alpinistes continentaux, qualifie la face nord de l'Eiger d'« obsession pour les dérangés mentaux de presque toutes les nations »[89].

Pour comprendre l'insularité britannique, tournons-nous vers la France au même moment. Si le GHM a repris la conception britannique de l'excellence, cette reprise, comme tout transfert culturel, est imparfaite. Le

86. Simon Thompson, *Unjustifiable Risk?*, ouvr. cité, p. 162.
87. Sydney Spencer, « Review of Modern Mountaineering, 1933, par George D. Abraham », *Alpine Journal*, vol. 45, 1933, p. 419-421.
88. Douglas Busk, « Some Reflexions on the Education of the Mountaineer and its Bearing on Accidents », *Alpine Journal*, vol. 44, 1932, p. 45-52, ici p. 51.
89. Edward L. Strutt, « Valedictory Address », *Alpine Journal*, vol. 50, 1938, p. 1-11, ici p. 9.

grand alpinisme français diverge de son modèle anglais sur des questions aussi centrales que la compétition, la professionnalisation, ou l'éthique. Ainsi, certains Français revendiquent une forme de compétition en alpinisme, à l'instar de Pierre Allain (1904-2000) dont les mémoires s'intitulent de manière provocatrice *Alpinisme et compétition* (1949). Il y développe une conception résolument sportive de l'alpinisme. Celui-ci «n'est plus actuellement le tourisme alpin d'autrefois», mais «est et devient chaque jour davantage un sport au sens moderne du terme»[90], dont la compétition est le véritable moteur:

> [La compétition] n'a pas de droit de cité, on la honnit officiellement. On n'en veut pas parler. Mais par ailleurs, on se réjouit d'avoir réussi une course en dix heures, si l'horaire normal en comporte douze. On le publie et on le note dans des récits où les difficultés rocheuses ou glacières sont immodérément étalées. Mais de compétition, point. Pour entrer ou rester dans tel groupement académique de montagne, il vous est tenu un compte exact de points représentant votre palmarès alpin. Mais dans tout cela, pas de compétition, bien sûr. Eh bien si, elle existe, chez nous, la compétition![91]

Comme le souligne Olivier Hoibian, il s'agit là, de la part d'un *outsider*, d'une provocation délibérée à l'encontre du milieu montagnard où de telles considérations sont tues et réprimandées. Henry de Ségogne, ténor du GHM, signe cependant la préface de son ouvrage, lui délivrant là un brevet de conformité[92]. D'autres grands noms du GHM, Lépiney par exemple, vont eux aussi associer alpinisme et compétition, et critiquer le dogmatisme de ceux qui refusent d'envisager un alpinisme véritablement sportif. De même, le compte rendu d'*Alpinisme et compétition* de Louis Neltner dans la revue *Alpinisme*, s'il nuance l'idée que la compétition serait à la base de toute entreprise et le principal moteur du GHM, reste bienveillant envers Allain[93]. Rien de tel à l'AC, où *Alpinisme et compétition*, non traduit en anglais, est vertement critiqué par Irving[94]. Notons que des débats existent cependant au CAF[95], débats dans lesquels les sceptiques envers la compétition viennent se placer symboliquement aux côtés des Anglais. Au regard de l'éthique, autre élément central de «l'esprit de l'alpinisme», les Français se veulent plus pragmatiques que

90. Pierre Allain, *Alpinisme et compétition* [1949], Chamonix, Guérin, 1999, p. 15 et 19.
91. *Ibid.*, p. 16.
92. Olivier Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950*, ouvr. cité, p. 255.
93. Louis Neltner, «Livres et revues. Alpinisme et compétition de Pierre Allain», art. cité.
94. R. L. G. Irving, «Review of Alpinisme et compétition by Pierre Allain», *Alpine Journal*, vol. 57, 1950, p. 433-434.
95. Cette question est développée par Olivier Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950*, ouvr. cité, p. 240-252.

les Britanniques : leur champ d'action est plus large concernant les aides artificielles. Aussi les Français adoptent-ils sans ciller les innovations techniques d'Allemagne, d'Autriche ou d'Italie. Dans le manuel d'alpinisme de Georges Casella de 1913, sont déjà mentionnés « des crochets » et des « anneaux » (les ancêtres des pitons et mousquetons) utilisés pour se protéger. Dans celui du CAF de 1934, une rubrique est consacrée aux « procédés spéciaux et moyens artificiels d'escalade »[96], chose inimaginable au Royaume-Uni où, au même moment, paraît le manuel *Modern Mountaineering* où sont condamnées les méthodes artificielles récentes[97].

Les débats sur la question des échelles de cotation des voies rocheuses, apparues dans les années vingt, permettent d'illustrer cette réticence britannique à la sportivisation de l'alpinisme et, ici, à sa standardisation telle qu'elle a lieu dans les autres pays. En 1925, un alpiniste allemand, Willo Welzenbach, invente une échelle de cotation à six degrés. Ses détracteurs britanniques, qui la surnomment rapidement « échelle de Munich » (*Munich scale*), pensent qu'elle encourage une conception compétitive de l'alpinisme bien éloignée de son esprit originel :

> Pour ceux qui avouent ouvertement que l'essence du sport consiste en une rivalité entre des compétiteurs, un tel système de cotation est une nécessité. [...] [Une] ascension devrait simplement être une lutte entre une cordée et le pic qu'elle gravit, et en en faisant une lutte entre des hommes ou des nations, nous en rabaissons la valeur au lieu de l'accroître. Le cricket et le football sont principalement des luttes entre équipes ; ce que l'alpinisme, comme la voile, la pêche ou la chasse, n'est pas. [...] En plus de mettre en péril notre morale, l'introduction d'un fort élément compétitif nous éloigne de sources autrefois illimitées de satisfaction.[98]

Pour l'auteur de ce texte, R. L. G. Irving, la performance en alpinisme, toujours relative, ne peut être mesurée de manière absolue. Utiliser une telle échelle revient ainsi à corrompre l'alpinisme en y encourageant une compétition malsaine. Une échelle de cotations existait pourtant déjà au Royaume-Uni depuis les années 1900, introduite par Owen G. Jones, le même qui était critiqué par l'AC pour ses ascensions « acrobatiques ». Celle-ci n'est pas chiffrée et comporte plusieurs catégories (*Easy*, *Moderate*, *Difficult*, *Severe*, *Exceptionnally Severe*).

---

96. *Manuel d'alpinisme, publié avec la collaboration du GHM,* Chambéry, Dardel, 1934, t. 2, p. 156.
97. George D. Abraham, *Modern Mountaineering*, Londres, Methuen, 1933. Voir aussi Sydney Spencer, « Review of Modern Mountaineering, 1933, par George D. Abraham », art. cité.
98. R. L. G. Irving, « Relativity in Mountaineering », *Alpine Journal*, vol. 49, 1937, p. 153-166, ici p. 154.

Un texte de Geoffrey Winthrop Young (1876-1958) de 1940 revient spécifiquement sur ce glissement opéré entre les années 1900 et trente et sur la nouvelle forme d'excellence alpinistique qui semble alors s'être imposée collectivement dans les Alpes. Avec une grande lucidité, Winthrop Young y analyse la déformation de «l'esprit du sport», celui des Anglais précurseurs de l'alpinisme, en soulevant ce qui lui paraît être le problème principal de l'échec de la diffusion hors d'Angleterre de la conception anglaise de l'excellence alpinistique : le fait que, contrairement à un règlement, un «esprit» ne s'exporte pas :

> Les règles, telles qu'elles avaient été mises en place par nos pionniers, furent d'abord reprises et religieusement observées. Mais «l'esprit du jeu» qui avait également été développé par nos pionniers, à partir des leçons tirées de leur propres habitudes quotidiennes, sociales et sportives, était naturellement bien plus difficile à exporter.[99]

Winthrop Young opère ainsi un parallèle entre la mécompréhension de l'esprit sportif amateur une fois les sports anglais exportés dans les autres pays, et la déformation des principes implicites de l'alpinisme, issus eux aussi de l'amateurisme :

> L'état d'esprit qui se préoccupe plus de la manière dont le jeu est joué qu'au résultat n'était pas enraciné, et donc très mal compris [dans les autres pays]. [...] Et j'ai assisté à suffisamment de compétitions sportives à l'étranger pour témoigner que même la multiplication des règles dans le but de faire que le jeu reste un «jeu» est vouée à l'échec là où l'esprit n'a jamais germé. [...] Il était inévitable que l'adoption [de l'alpinisme] suive le même chemin que celui des sports. D'un seul coup, l'ascension d'une montagne devint équivalente à une victoire sportive.[100]

Cette analyse n'est pas dénuée de pertinence sociologique. Le sociologue Richard Gruneau, dans un article consacré aux contradictions de l'amateurisme, explique que les principes sportifs et olympiques «amateurs» impliquent compétition, spécialisation et professionnalisation, des modalités de pratique bien étrangères à l'esprit amateur originel dont ne survivent que les règles[101].

---

99. Geoffrey Winthrop Young, «Should the Mountain Be Brought to Mahomet?», art. cité, p. 175.
100. *Ibid*.
101. Richard Gruneau, «"Amateurism" as a Sociological Problem», art. cité.

Maintenir la tradition

Dans ce contexte, l'AC, auto-investi d'un devoir de maintien de la tradition, s'efforce de faire perdurer « l'esprit » originel des pionniers. En fait, c'est tout au long de son histoire que l'AC s'est efforcé de rappeler ses traditions et de maintenir vivace une conscience collective, en proposant notamment un discours permanent de retour sur lui-même. On pense à ce qu'écrit Norbert Elias à propos des établissements scientifiques, qui possèdent tous une « sorte de folklore », un « culte porté à un ancêtre », des « croyances exclusives entourant des "grands hommes" et de "grandes dames" sélectionnés à l'intérieur de la discipline concernée » (dans l'alpinisme, il s'agit surtout de grands hommes), en bref, tout un folklore dont « la contribution essentielle [est le] renforcement d'un sentiment d'appartenance, d'une fierté professionnelle »[102]. Dans une certaine mesure, l'AC y est parvenu, puisque encore aujourd'hui, on trouve les traces de cet esprit originel.

Pour ce faire, ses ténors mobilisent les outils à leur disposition, notamment la production écrite. L'*Alpine Journal* joue un rôle de premier plan dans cette entreprise. Longland, parlant de l'entre-deux-guerres, dresse le portrait d'un club « dans lequel [les jeunes alpinistes] étaient encore très fiers d'entrer, mais qui, à travers son journal officiel, était resté obstinément réactionnaire [...], préservant avec dévouement l'arche d'alliance à une époque où [leurs] contemporains étrangers semblaient trouver un plaisir tout particulier à jeter l'arche et son contenu du haut des falaises les plus escarpées possibles »[103]. L'*AJ*, alors dirigé par le colonel Strutt (éditeur entre 1927 et 1937), se montre particulièrement rigide face aux évolutions en cours. Il faut attendre les éditeurs suivants pour que des articles plus dissidents (dans une limite toute relative) soient publiés. Dans l'*AJ*, le « Valedictory Address », long discours de fin de mandat prononcé par le président, est l'une des occasions de réaffirmer la tradition et l'esprit du club. C'est ainsi que Winthrop Young, quatre ans après son article « Should the Mountain Be Brought to Mahomet? », cité précédemment, dans lequel il évoquait la déformation continentale de l'esprit du sport anglais, produit un deuxième article de défense de la tradition à l'occasion de son discours de départ, en 1944. Young insiste sur le fait que « l'Alpine Club fut la matrice dans laquelle la grande tradition de l'alpinisme, tradition dont toutes les ascensions dérivent, a été établie par les premiers alpinistes qui ont façonné [le club] dans le but de perpétuer cet esprit »[104].

---

102. Norbert Elias, *La dynamique sociale de la conscience*, ouvr. cité, p. 161.
103. Jack Longland, « Between the Wars », art. cité, p. 83.
104. Geoffrey Winthrop Young, « Valedictory Address », art. cité, p. 230.

Dans le numéro précédent de l'*AJ*, Winthrop Young avait également publié un long article, intitulé « The Mountain Prophets », dans lequel il revenait plus spécifiquement sur l'influence majeure des pionniers qui, écrivait-il, avaient « apposé un sceau de distinction sur l'alpinisme » :

> Par l'autorité de leurs écrits et par la dignité de leur approche de cette activité nouvelle, ils ont apposé un sceau de distinction sur l'alpinisme ; cela l'a préservé comme pratique respectable durant ces décennies de dérision populaire et de critique. Ils ont également établi une tradition notable de l'esprit dans lequel les montagnes doivent être escaladées ; et cela, uniquement dans notre pays, et dans ce sport plus que dans tout autre, a permis de le protéger pour de bon des infections corruptrices de la compétition et de la recherche de publicité.[105]

D'après Winthrop Young, cet esprit est toujours bien vivace au début des années quarante et continue de distinguer les alpinistes anglais des alpinistes continentaux. L'AC, écrit-il, continue d'exercer son attrait sur les jeunes alpinistes justement parce qu'il incarne cette tradition et « continue de maintenir une grande vigilance à l'endroit de ce qu'il estime être l'unique attitude juste envers l'alpinisme ». La preuve peut être trouvée dans les récits d'alpinisme *britanniques* : « je n'ai pas rencontré plus d'une phrase ou deux de *notre* récente littérature d'alpinisme où se trouvaient les valeurs d'un alpinisme dénaturé »[106].

Les notices nécrologiques (*In Memoriam*) concourent également au maintien de la tradition et d'une mémoire collective, tout comme les (nombreux) articles dans lesquels un membre âgé du club revient sur sa jeunesse, racontant par la même occasion l'alpinisme « d'il y a cinquante ans »[107] ou « dans le style d'antan »[108]. C'est également le cas des numéros spéciaux, comme ceux célébrant le centenaire (volume 62) ou les cent cinquante ans (volume 149) de la création du club, les anniversaires intermédiaires faisant l'objet d'articles (le cinquantenaire dans le volume 24, par exemple). Font également l'objet de numéros spéciaux quelques ascensions britanniques particulièrement marquantes : celle du Cervin (dont le centenaire fait l'objet du volume 70), ou encore celle de l'Everest (célébrée tous les dix ans). Entre ces numéros, de nombreux articles historiques ou biographiques sont publiés par les historiens autoproclamés du club, et cela dès le milieu des années 1870[109]. Certains membres semblent en effet

---

105. Geoffrey Winthrop Young, « The Mountain Prophets », *Alpine Journal*, vol. 54, 1944, p. 97-117, ici p. 97.
106. Geoffrey Winthrop Young, « Valedictory Address », art. cité, p. 230.
107. Tom G. Longstaff, « Fifty Years Ago », art. cité.
108. Clinton Dent, « Mountaineering in the Old Style », art. cité, p. 382-394.
109. Le premier serait celui du révérend J. Sowerby dans le volume 8, intitulé « A Tour in the Alps in 1800 » (Michel Tailland, « L'*Alpine Journal*, une revue savante entre maintien

s'être spécialisés dans cette fonction, à l'instar de Thomas G. Bonney, Clinton Dent, Arnold Mumm. Notons que cette fonction de l'*AJ* n'a jamais disparu, au contraire. Dès 1971, la rubrique *One Hundred Years Ago* remplit ce rôle, remplacée en 1992 par *Looking Back*, puis par *History* en 1994, une rubrique assez étoffée. Par ailleurs, l'AC a publié, en dehors de l'*AJ*, des ouvrages consacrés à son histoire[110]. Winthrop Young commençait d'ailleurs son « Valedictory Address » par une exhortation à « produire une histoire de l'Alpine Club et de sa relation avec l'histoire du développement de l'alpinisme en général », une tâche confiée à deux autres historiens du club : H. E. G. Tyndale et R. L. G. Irving[111].

Le second s'était d'ailleurs, en quelque sorte, déjà acquitté de cette tâche en publiant *The Romance of Mountaineering* en 1935, un ouvrage qui remplit parfaitement sa fonction de réaffirmation de la tradition et de « l'esprit » britannique, au point que sa critique française, dans la revue *Alpinisme*, estime qu'il va trop loin. « Tout au long de ce livre [écrit-il], M. Irving nous fait un fort intéressant tableau de l'alpinisme britannique. Cette image servira d'étalon comparatif, abusivement, du reste, au cours de la revue des divers pays »[112]. Il faut dire que l'ouvrage contient un chapitre intitulé « Nationality in Mountaineering » dans lequel Irving, bien qu'il se défende de proposer une hiérarchie entre les différents pays, se montre assez clair sur la place de l'Angleterre face aux autres nations :

> Nous avons assuré notre position dans l'histoire de l'alpinisme et dans le monde du sport. Comme ce fut le cas dans d'autres domaines, nous étions là les premiers [...]. L'avantage du prestige que nous ont conféré notre situation chanceuse et les exploits de nos premiers alpinistes est que nous pouvons nous adonner à *notre* alpinisme sans ressentir le poids de la compétition internationale. On ne peut pas lire les publications alpines étrangères sans avoir l'impression que ce poids est présent partout ailleurs.[113]

Les Français sont critiqués pour leur esprit trop compétitif et pour leurs ambitions nationalistes (Irving déplore ici les objectifs de la première expédition française en Himalaya, alors en train de se monter) ; les Allemands et les Italiens se voient reprocher leur usage des aides artificielles, leur nationalisme et leur esprit de compétition. Pour Irving, qui répète

---

de la tradition et tentation du modernisme 1863-2004 », *Amnis*, vol. 1, 2004. En ligne : [https://journals.openedition.org/amnis/1086]).

110. Arnold Lunn, *A Century of Mountaineering*, ouvr. cité ; The Royal Geographical Society et The Alpine Club, *Mountaineers*, Londres, Dorling Kindersley Ltd, 2011 ; George Band, *Summit. 150 Years of the Alpine Club*, Londres, Collins, 2006.
111. Geoffrey Winthrop Young, « Valedictory Address », art. cité, p. 218.
112. Jacques de Lépiney, « Note critique de "La conquête de la montagne" (*The Romance of Mountaineering*), par R. L. G. Irving », *Alpinisme*, vol. 44, 1936, p. 348-352, ici p. 348.
113. R. L. G. Irving, *The Romance of Mountaineering*, ouvr. cité, p. 197.

l'argument de Winthrop Young, toutes ces nations ont dénaturé l'esprit proprement anglais du sport :

> L'introduction du piton et du mousqueton n'a pas amélioré les capacités humaines naturelles, mais elle a permis d'escalader des lieux que la nature voulait garder intacts [...]. Au Teuton, elle a donné à l'escalade le caractère essentiel d'un « sport ». [...] Tout ce qui s'éloigne de la situation d'équité n'est pas du sport. Les attributs superficiels du « sport », ses rivalités, sa standardisation, et la glorification des résultats, ont été adoptés, avec le mot lui-même, par les autres nations d'Europe [...], et ce sont ces attributs superficiels qui ont été acceptés comme le caractère essentiel du sport plutôt que l'idée du sport qui demeure encore partie prenante de l'éducation de l'Anglais.[114]

Face à ce qu'il estime être une « vue étroite », le Français Jacques de Lépiney accuse Irving de ne laisser voir qu'une facette de l'alpinisme britannique – « celui de son Moyen Âge (1880-1920) et de sa classe moyenne » ou, comme il le dit également, « une certaine aristocratie de l'alpinisme » – et de « prétendre qu'une telle conception est la seule admissible »[115].

L'ouvrage d'Irving s'inscrit effectivement dans une entreprise beaucoup plus large de réaffirmation de la tradition et de l'esprit de l'alpinisme britannique, qui fait fi des incohérences et des contradictions pourtant nombreuses, une entreprise qui s'avère en fait constitutive de ce qu'est l'alpinisme anglais : un alpinisme élitiste, distinctif, insulaire. Cela explique qu'un alpiniste comme Winthrop Young, qui avait en son temps subi les critiques de l'AC pour sa manière trop sportive d'envisager l'alpinisme, puisse, à son tour, promouvoir l'esprit et la tradition dans les pages de sa revue.

---

114. *Ibid*. p. 122.
115. Jacques de Lépiney, « Note critique de "La conquête de la montagne" », art. cité, p. 350.

Chapitre 5

L'alpiniste, roi des montagnes

Nous nous sommes intéressée jusqu'alors à une forme de distinction : celle de l'alpinisme vis-à-vis des autres sports et celle, interne à l'alpinisme, des styles d'alpinisme. Toutes deux reposent sur les mêmes critères, d'abord relatifs au statut social et à la manière dont un *gentleman* doit pratiquer, suivant les principes de l'amateurisme : avec dignité, retenue, *fair-play*, etc.

Mais d'autres formes de distinction sont constitutives de l'excellence alpinistique : en premier lieu celle qui, parmi les usagers des montagnes, sépare l'alpiniste des non-alpinistes : les touristes (et les « petits alpinistes », classés dans la même catégorie), mais aussi, de manière plus surprenante, les guides. De même que l'alpinisme se considère comme le « roi des sports », l'alpiniste se considère comme le « roi des montagnes ». Cette distinction s'appuie bien sûr sur des critères « techniques », relatifs aux performances accomplies, mais elle relève, encore une fois, de considérations liées au statut social : là encore, on retrouve les principes de l'amateurisme. Les performances de l'alpiniste de l'AC le distinguent des autres bourgeois britanniques ; son statut de *gentleman* des autres usagers de la montagne, y compris ceux qui le dominent sur le plan sportif (les guides). Tous ces critères se trouvent entremêlés dans des discours aux connotations sociales et morales. Cette forme de distinction, dont nous retraçons les origines dès le milieu du XIX^e^ siècle, pose les fondements des discours de distinction ultérieurs, présents encore aujourd'hui, sous des formes plus ou moins renouvelées[1].

1. Aussi Bourdieu présente-t-il l'alpinisme comme une activité offrant « le maximum de distinction, de distance, de hauteur, d'élévation spirituelle, à travers le sentiment à la fois de maîtriser son propre corps et une nature inaccessible aux communs » (Pierre Bourdieu, *La distinction*, ouvr. cité, p. 342).

Alpinistes et touristes : une domination sociale et sportive

Le développement du transport ferroviaire conduit à un afflux croissant de touristes dans les Alpes à partir des années 1850. À Chamonix, on passe de cinq mille touristes en 1855 à douze mille en 1865[2]. « Le chemin de fer a déversé une horde d'envahisseurs pacifiques sur l'Europe [écrit Arnold Mumm en 1921], des envahisseurs issus de classes pour qui les voyages sur le continent avaient jusqu'alors été impossibles »[3]. Tandis qu'il fallait une vingtaine de jours pour rejoindre les Alpes depuis Londres au début du XIXe siècle, Albert F. Mummery raconte avoir effectué, en 1893, le trajet entre Londres et Chamonix en trente-trois heures[4]. La réaction des alpinistes britanniques face aux « envahisseurs » n'est pas exactement bienveillante. Le mépris et l'inquiétude dominent, comme déjà, quelques décennies plus tôt, chez les poètes romantiques, dont l'expérience alpine est gâchée par la « foule » de touristes. L'opposition entre le nombre et la singularité est un poncif du discours de distinction culturelle. S'appuyant sur les propos du penseur anglais (et membre de l'AC) Matthew Arnold, Lawrence Levine explique que, parce que l'expérience culturelle est pensée avant tout comme une expérience individuelle et contemplative, « tout ce qui produi[t] une atmosphère collective, un ethos de masse, [est] culturellement suscept »[5].

Le sacré et le profane

La distinction entre alpinistes et touristes repose en premier lieu sur une distinction entre sacré et profane. « Au sein d'univers structurés par des rapports dominants/dominés et sacré/profane, on observe des stratégies individuelles ou collectives d'appropriation du sacré et d'élévation »[6]. Dès ses débuts, l'alpinisme, dans ses discours, mobilise tous les traits de cette appropriation du sacré, en distinguant le « haut » et le « bas », le « supérieur » et « l'inférieur », le « pur » et « l'impur », le « grand » et le « petit ». Ces oppositions, Lawrence Levine les retrouve, par exemple, dans le débat sur la « culture » qui a lieu à la fin du XIXe siècle aux État-Unis, un débat,

2. Renaud de Bellefon, *Histoire des guides de montagne*, ouvr. cité, p. 159.
3. Arnold Mumm, « A History of the Alpine Club », *Alpine Journal*, vol. 34, 1922, p. 1-2.
4. Albert F. Mummery, *My Climbs*, ouvr. cité, p. 161.
5. Lawrence W. Levine, *Culture d'en haut, culture d'en bas. L'émergence des hiérarchies culturelles aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2010, p. 173.
6. Bernard Lahire, *Ceci n'est pas qu'un tableau : essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, Paris, La Découverte, 2015, p. 108.

explique-t-il, pétri des conceptions très légitimes de Matthew Arnold, penseur anglais et membre de l'AC[7]. L'alpinisme s'y prête bien : lorsqu'on escalade une montagne, on s'élève au-dessus des autres. C'est d'ailleurs pourquoi, bien avant l'alpinisme, le thème de l'ascension existait déjà dans la littérature religieuse. En 1336, Pétrarque fait de son ascension du mont Ventoux une métaphore de l'accès à Dieu[8].

Dès l'apparition de l'alpinisme, les alpinistes se décrivent comme supérieurs à ceux qui n'ont pas, comme eux, foulé les sommets. Ils se présentent comme des « initiés », des « grands ». Anthony Trollope, dans ses *Travelling Sketches* de 1866, dépeint l'*Alpine Club man* comme un « dieu descendu sur terre » qui ne peut s'empêcher de montrer son mépris pour « celui qui apprécie ses montagnes uniquement depuis la vallée »[9]. L'AC est parfois présenté comme une « secte »[10] par ses membres, qui se considèrent comme des élus, à l'instar de Geoffrey Winthrop Young qui décrit son entrée au club comme le moment où « le gouffre » qui le séparait du bataillon des « rois de la montagne » fut franchi[11]. Divulguant dans son *Playground of Europe* le nom d'un village alpin préservé du tourisme, Leslie Stephen sait qu'il s'adresse à des « lecteurs [qui] feront bien sûr partie des élus, dont la présence sera une bénédiction pour les habitants de ce lieu »[12]. L'alpinisme, considéré ainsi, relève du sacré, au sens où « la chose sacrée, écrivait Durkheim, c'est, par excellence, celle que le profane ne doit pas, ne peut pas impunément toucher »[13].

Plusieurs barrières séparent le profane du sacré. Ce sont d'ailleurs les mêmes qui permettaient de hiérarchiser les types d'alpinisme. La première est *l'altitude*. Plus l'alpiniste s'élève, plus il se distingue du commun des mortels. Rappelons que pour entrer à l'AC, il fallait totaliser un certain nombre d'ascensions au-dessus de 13 000 pieds. « Aucun des voyageurs que vous pouvez voir ramper à vos pieds n'a la moindre conception de ce que

7. Lawrence W. Levine, *Culture d'en haut, culture d'en bas*, ouvr. cité, p. 232.
8. Pétrarque, *L'ascension du mont Ventoux*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1880, p. 36.
9. Anthony Trollope, *Travelling Sketches*, ouvr. cité, p. 93-94.
10. Hugh E. M. Stutfield, « Mountaineering as a Religion », *Alpine Journal*, vol. 32, 1919, p. 241-247, ici p. 241 ; Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 309 ; Martin Conway, *Mountain Memories*, ouvr. cité, p. 4.
11. Geoffrey Winthrop Young, *On High Hills. Memories of the Alps* [1927], Londres, Methuen and Co., 1947, p. 54. Ici, l'alpiniste subit une conversion semblable à la conversion religieuse. Max Weber, à propos des sectes protestantes et, plus tard, des clubs de *gentlemen* américains, écrit que l'entrée dans de tels groupes « permettait surtout aux individus de *s'affirmer à leurs propres yeux* : c'était un moyen de se "confirmer" », c'est-à-dire de confirmer la possession de qualités sociales et morales supérieures (Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, ouvr. cité, p. 315).
12. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 197.
13. Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse* [1912], Paris, PUF, 1968, p. 45.

peuvent signifier les solitudes silencieuses des Hautes-Alpes»[14], écrivait Stephen en 1871. Ses propos font échos à ceux de Mummery en 1895, de Wethered en 1919, de Conway en 1920, et de bien d'autres:

> Les troubles et les soucis de la vie [...] sont laissés bien en contrebas – des miasmes infects qui s'accrochent au plus bas de vallées puantes. Au-dessus, dans l'air clair et dans la lumière pénétrante, nous rejoignons les divinités tranquilles [...].[15]

> Celui qui n'a pas *vraiment* fait de l'alpinisme et escaladé les Alpes ne sait pas qui et ce qu'est Dieu.[16]

> Ceux qui sont choisis pour le royaume y entrent par de multiples portes [...]. Ils ont vu Dieu.[17]

La pureté garantie par l'élévation n'est pas uniquement spirituelle: on voit bien ici que s'éloigner des vallées, c'est aussi s'éloigner du peuple, «respirer un air qui n'a pas passé au travers de millions de poumons, et boire une eau sans germes»[18]. En 1918, lorsque Hugh E. M. Stutfield compare l'alpinisme à une religion, il explique que la «secte» des alpinistes, «vénère les montagnes», dont «l'invasion par des individus non orthodoxes [...] constitue une profanation de mystères sanctifiés»[19]. Mais il faut aussi comprendre ces discours à un niveau plus simple encore: l'alpinisme permet une réelle régénération physique en éloignant de la pollution urbaine du premier pays industrialisé, particulièrement forte dans les années 1830-1870. À cette époque, on construit encore un système de drainage des eaux à Londres. John Tyndall, un des pionniers de l'alpinisme, répète à longueur de pages son dégoût de la pollution londonienne. «Enfin, mon ami, me voilà bien loin de la fumée et du grondement de Londres»[20], écrit-il en ouverture de *Mountaineering in 1861*. Dans *Hours of Exercise in the Alps*, il précise que «trois jours d'activité ne suffisent pas à déloger Londres de ses poumons»[21]. À la même époque, Leslie Stephen décrit lui aussi les désagréments de l'industrialisation: «Respirer l'air pur des Alpes après onze mois dans les rues de Londres est comme s'échapper d'une prison fermée»[22].

Une deuxième barrière qui sépare l'alpiniste du commun est l'*éloignement*. C'est ainsi que l'alpiniste et explorateur Douglas Freshfield, dans *Round Kangchenjunga* (1903), commence son récit par une longue tirade

---

14. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 334.
15. Albert F. Mummery, *My Climbs*, ouvr. cité, p. 332.
16. F. T. Wethered, «Correspondance», *Alpine Journal*, vol. 32, 1919, p. 403.
17. Martin Conway, *Mountain Memories*, ouvr. cité, p. 4.
18. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 68.
19. Hugh E. M. Stutfield, «Mountaineering as a Religion», art. cité, p. 242.
20. John Tyndall, *Mountaineering in 1861*, Londres, Longmans, Green and Co., 1862, p. 1.
21. John Tyndall, *Hours of Exercise in the Alps*, ouvr. cité, p. 10.
22. Leslie Stephen, «On Alpine Climbing», art. cité, p. 11.

sur la supériorité des grands massifs éloignés sur les Alpes, envahies par les touristes :

> Le temple a été abandonné aux bureaux de change. [...] Nous, explorateurs asociaux qui fuyons la foule, [...] sommes naturellement tentés [...] de nous tourner vers des régions [...] où la recherche du voyage et de l'alpinisme peut être combinée avec les rares plaisirs de la découverte et de la conquête.[23]

Freshfield, qui n'était pas un alpiniste « alpin » de premier plan, retirait sa légitimité du fait qu'il avait exploré des massifs éloignés et jamais parcourus. L'éloignement va de pair avec l'*inédit*, et Freshfield entrait donc parfaitement dans le modèle d'excellence valorisé par l'AC. Mais n'est pas explorateur qui veut. Freshfield explique qu'il y a une différence entre « voir l'Himalaya à la manière dont un touriste voit les Alpes » et « monter une expédition d'alpinisme sur les pics et glaciers inexplorés ». Le premier est une « bagatelle » (*a trifle*), le second une « formidable aventure ». La « bagatelle », néanmoins, consiste à partir pendant « six, ou même quatre mois, et d'avoir en sa possession quelques centaines de livres »[24]. L'exploration de l'Himalaya nécessite une dépense encore supérieure. La distinction est, encore une fois, autant sociale que sportive, et l'himalayisme représente un extrême accessible à une poignée de rentiers.

Ainsi, l'altitude, l'éloignement et la nouveauté constituent des barrières entre le grand alpiniste et les autres individus, autant que des critères de distinction entre les alpinistes eux-mêmes.

•

Un mépris de classe

Chez les alpinistes, le mépris de classe domine. Bien qu'ils appartiennent à des fractions sociales aisées, possédant les moyens de voyager dans les Alpes, les touristes sont méprisés pour leur vulgarité et leur médiocrité. Ce sont des parasites qui souillent les montagnes. Ce mépris s'inscrit dans une opposition entre fractions de classes, entre bourgeoisie économique d'un côté et culturelle de l'autre. Même si les membres de l'AC appartiennent eux aussi à ces deux types de bourgeoisie, les plus élitistes d'entre eux reprochent aux touristes de ne pas maîtriser certains codes culturels et une certaine approche, distinctive, élitiste, codifiée, de la montagne. Leslie Stephen est l'un de ceux qui portent le plus haut cette critique, déplorant la « *cocknification* » des Alpes, terme dont il crée un

23. Douglas Freshfield, *Round Kangchenjunga*, Londres, E. Arnold, 1903, p. 2.
24. *Ibid.*, p. 3.

certain nombre de dérivations lexicales. « Les bases de la montagne sont immergées sous un déluge de *cockneyisme* – un déluge heureusement peu profond – tandis que leurs sommets s'élèvent haut dans l'air vivifiant, là où tout est pur et poétique »[25], écrit-il. Plus loin, Stephen évoque « *l'élément cockney* [qui] s'accumule, comme le métal précieux dans les filons des mines [...] ». Les *cockneys*, à l'origine les habitants des quartiers ouvriers de Londres, désignent pour Stephen les touristes grégaires et vulgaires, des touristes pourtant loin d'appartenir aux classes populaires. Le terme sert avant tout à déprécier le commun des voyageurs (*the commonplace traveller*), c'est-à-dire les non-alpinistes. Dans un passage où il se réjouit qu'ils ne s'aventurent pas au-delà de Saint-Moritz, « ce qui ne réduit pas la colonie des insectes envahissants, mais au moins permet de la confiner », Stephen rassemble parmi les indésirables « les *cockneys*, les voyageurs avec courriers, les Américains qui font l'Europe contre la montre, les touristes de l'agence Cook, les voyageurs commerciaux, et [...] ces pasteurs anglais en costume blanc impeccable qui vous forcent à assister au service jusque dans les auberges isolées ». Dans un autre, il évoque aussi les « *ladies* en costume » et « les gros professeurs allemands ». Sont indésirables tous les touristes qui ne sont ni des alpinistes ni des *gentlemen* bien éduqués, ceux qui vont « "voir les glaciers" parce que c'est à la mode » et pour y pique-niquer, ceux qui, au British Museum, « préfèrent l'hippopotame empaillé aux marbres d'Elgin ». Les nouveaux touristes, ceux des agences de voyage, disposant d'un temps limité pour parcourir les Alpes, font partie des cibles privilégiées de Stephen, mais aussi des autres grands noms de l'AC : Forbes dès les années 1840, parle de « l'épidémie » qui sévit, et qui voit les montagnes autour de Chamonix et de Grindelwald « parcourues par des milliers d'irrévocables *cockneys* et Parisiens amateurs du café Tortoni et des Champs-Élysées »[26]. En 1882, Freshfield évoque lui aussi son dégoût pour la « foule d'oisifs » des auberges, qui accablent l'alpiniste de « questions stupides »[27]. Le même Freshfield, dans ses mémoires, fait un parallèle entre les touristes au musée et à Chamonix qui, par leur ignorance, désacralisent les lieux sacrés :

> La plupart de mes lecteurs auront eu l'occasion d'observer, comme je l'ai fait l'autre jour, un groupe de jouisseurs rustiques dans une galerie d'art. Mes compatriotes ne semblaient pas satisfaits tant qu'ils n'étaient pas suffisamment proches de la toile qui avait le malheur d'être l'objet de leur curiosité momentanée pour pouvoir y piquer

25. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 328-329. Les citations suivantes sont tirées des pages 197, 196, 328, 328 et 37.
26. James D. Forbes, *Travel through the Alps of Savoy*, ouvr. cité, p. 472.
27. Douglas Freshfield, « Midsummer in Corsica », art. cité, p. 195.

> leur parapluie. [...] « Remplace, me dis-je, le parapluie par un alpenstock ou un piolet, Titien par le mont Blanc, et voici la manière exacte dont la plupart des touristes modernes se conduisent envers le monarque des montagnes ».[28]

Ces descriptions des touristes sont les mêmes, relevées par Levine, que les intellectuels américains du milieu du XIX^e siècle faisaient de la « foule », « vulgaire », « braillarde », « négligée », des « mauvais » spectateurs d'opéra[29].

•

Une hiérarchie des touristes

Tous les touristes ne se valent pas aux yeux des alpinistes. Une hiérarchie existe. Des anecdotes détaillées, brossant à grands traits les profils des différentes sortes de touristes rencontrés dans les Alpes, sur le modèle du portrait satirique, figurent en bonne place dans les récits d'alpinisme dès les années 1860. Un exemple peu connu mais éloquent peut être trouvé dans un article plus tardif de Francis W. Bourdillon, « Another Way of Mountain Love » (1909). Bourdillon y distingue quatre types « d'amour des montagnes », qui correspondent à quatre types de touristes. Le principe de classement est le suivant : plus on s'approche des montagnes, plus on s'y élève et plus on le fait par ses propres moyens, plus on est digne de figurer au sommet de la hiérarchie des usagers des montagnes. Bourdillon commence par la classe la plus basse, « ceux qui préfèrent regarder les montagnes de loin, par exemple depuis un hôtel confortable de Berne ou Lucerne, ou qui préfèrent jouer au tennis dans un rayon de quarante *miles* »[30]. Stephen, plus dédaigneux, parlait lui aussi de ces « touristes ordinaires – le vieillard, la femme, ou l'infirme [...] – qui apprécient les beautés des Alpes confortablement installés dans leurs hôtel »[31]. La seconde catégorie comprend « les personnes qui ont suffisamment de courage pour s'en approcher directement » sans toutefois s'y aventurer. « Cette classe compose le gros des agences de voyage qui remplissent les hôtels de Grindelwald ou de Pontresina au mois d'août ». Dans la troisième catégorie, on trouve ceux qui utilisent le funiculaire pour monter dans les montagnes. « Les membres de cette classe ont une tendance à être gros et teutoniques [écrit-il], et leur air préféré est *Funicoli Funicola* ». Les alpinistes forment enfin le contingent de la quatrième catégorie. Ces derniers, à leur tour,

---

28. Douglas Freshfield, *Below the Snow Line*, Londres, Constable, 1923, p. 197.
29. Lawrence W. Levine, *Culture d'en haut, culture d'en bas*, ouvr. cité, p. 97-100.
30. Francis W. Bourdillon, « Another Way of (Mountain) Love », art. cité, p. 148-149.
31. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 317.



Illustration 11 Touristes sur la Mer de Glace, entre 1902 et 1904
Domaine public. Zentralbibliothek Zürich.

se divisent en plusieurs classes, « de l'aspirant Tartarin, pris en sandwich entre deux guides puissants », à l'alpiniste averti « pour qui l'escalade d'une pente raide est un délice, le toucher d'une corde une pure joie, et les tintements et grincements des fragments de glace sous le piolet la plus enivrante des musiques ». N'étant pas un grand alpiniste, Bourdillon place ces deux types dans la même catégorie, mais dans l'esprit des « véritables alpinistes », ceux dont les récits d'ascension sont publiés, seul le dernier type mérite d'être appelé alpiniste. Mummery le dit clairement :

> Mobiliser toutes ses facultés physiques et mentales pour s'attaquer à un sombre précipice, ou pour forcer un passage dans un couloir de glace désolé, est un travail digne d'un homme ; s'escrimer pour gravir de longs pierriers derrière un guide [...] est un travail digne de ces êtres insipides vêtus de tenues à la mode, qui débarquent avec tous leurs parfums et onguents, leurs chemises amidonnées et leur bottes cirées, à la gare de Zermatt.[32]

32. Albert F. Mummery, *My Climbs*, ouvr. cité, p. 327.



Illustration 12
Le curé sur le col de Saint-Théodule
Domaine public. Edward Whymper, *Scrambles amongst the Alps*, 1871, p. 33.

On note, au fil des récits, que ces touristes sont souvent décrits comme «gros», trait physique et marqueur tant social que sportif. Le touriste, gros ou paresseux, traîné par un (ou plusieurs) guide est un poncif de ces descriptions. Chez Whymper, c'est un curé:

> Je rencontrai un gros curé qui avait essayé de traverser le col de Saint-Théodule. Sa force ou son souffle l'avait abandonné et, spectacle ridicule, il était porté comme un paquet inerte sur le dos d'un guide dégingandé, devant des paysans aux bras croisés, leur respect pour l'Église presque supplanté par leur sens du grotesque.[33]

Puis, plus loin dans le même chapitre, c'est un groupe de jeunes filles et leur gouvernante:

> La mule portait leurs bagages et, tour à tour, chacune d'elles. Les paysans – peu accoutumés à charger à ce point leurs bêtes – étaient frappés d'étonnement devant le spectacle insolite, et critiquaient ouvertement, commentaires peu agréables aux oreilles anglaises, la nonchalance de la jeune fille, calme et composée, assise sur la misérable bête qui titubait sous son poids et ceux des bagages.

Si, dans de tels passages, Whymper oppose la stupidité des touristes au bon sens paysan, son sentiment à l'égard des populations locales est pourtant loin d'être toujours bienveillant. Le courant rousseauiste, un

33. Edward Whymper, *Scrambles*, ouvr. cité, p. 7.

siècle plus tôt, idéalisait les habitants des montagnes. En 1871, Whymper porte un regard désabusé sur des autochtones qu'il décrit comme avilis par le tourisme alpin. Ici, ce sont les enfants de la vallée du Trient qui ont appris à quémander de l'argent en anglais aux touristes :

> Ces enfants grouillent comme des vers sur du fromage pourri. [...] Inutile de vous mettre en colère, ils sont comme des guêpes et vont bourdonner de plus belle. [...] « *Give me something* » est l'alpha et l'oméga de tout ce qu'ils disent. Ils apprennent la phrase, paraît-il, avant même de savoir lire.[34]

S'il y a pourtant un bienfait du tourisme selon les alpinistes, c'est d'apporter la civilisation aux populations locales présentées comme arriérées. Le même Whymper, dans son célèbre *Scrambles*, consacre un chapitre entier aux « goitreux » et aux « crétins » des Alpes. « Il est à peine possible de concevoir la misère sordide dans laquelle ces gens vivent [écrit Thomas G. Bonney en 1865], dans leurs huttes noires et lugubres grouillant de mouches, puces et autres vermines, le balai, la serpillière et la brosse sont des luxes inconnus »[35]. Il ne faut cependant pas s'y tromper : les bienfaits du tourisme dont peuvent bénéficier ces populations sont, dans l'esprit des alpinistes, uniquement ceux qu'eux-mêmes sont susceptibles de leur apporter. Les autres catégories, inférieures, de voyageurs, sont, comme l'écrit encore une fois Stephen, un « fléau » pour les habitants, alors que l'alpiniste, qui fait partie de l'élite éclairée, est pour eux une « bénédiction »[36].

•

Alpinistes et guides : une domination sociale

« Certains guides ont accompagné pendant quarante ans de suite des familles anglaises qui venaient à Chamonix uniquement pour eux »[37], déclarait Armand Couttet, guide de Chamonix né en 1887. Avec les touristes, les guides forment une autre catégorie d'usagers de la montagne que côtoient les alpinistes et dont ils se distinguent. Moins sévères envers les guides qu'envers les touristes, les alpinistes discernent pourtant, de façon similaire, plusieurs catégories de guides qui forment une hiérarchie au sommet de laquelle figurent les « grands guides ». Les qualités dont les alpinistes

---

34. *Ibid.*, p. 253.
35. Thomas G. Bonney, *Outline Sketches in the High Alps of Dauphiné*, Londres, Longmans, Green and Co., 1865, p. 15.
36. Parlant de ses lecteurs alpinistes, Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 197, écrit que ces derniers « *will of course be amongst the select, whose presence will be a blessing rather than a curse to the inhabitants* ».
37. Armand Couttet et Richard Didier, *Ailes de mouche et tricounis* [1946], ouvr. cité, p. 224.

gratifient ces derniers, et le fait qu'ils ne les considèrent pas comme des alpinistes à part entière, révèlent encore une fois une conception de l'excellence socialement située, élitiste, de l'alpinisme.

•

Des guides initiateurs et accompagnateurs

Au XIX^e siècle, les guides sont les adjuvants indispensables à la plupart des ascensions. Au moins jusqu'aux années 1890, à quelques exceptions près, une ascension, même par les meilleurs, ne se conçoit pas sans un ou plusieurs guides. Dans la première moitié du siècle, avec le développement du tourisme alpin, le guide devient de plus en plus présent dans les récits de voyage. À cette époque, on ne s'aventure encore que très rarement sur les hauts cols, encore moins sur les sommets, et les guides sont surtout employés pour accompagner des excursions à la journée. Alors qu'en 1800, on ne recense qu'une poignée de guides dans les stations touristiques (sauf à Chamonix, où ils sont déjà une trentaine, du fait de l'attrait du mont Blanc), l'activité de guide se développe et s'institutionnalise en même temps que l'alpinisme, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. Pour éviter les risques et encadrer l'activité de guide, les autorités ont créé, dès 1821, une Compagnie des guides à Chamonix, et dès les années 1840-1850 sont publiées, dans les Pyrénées, des listes officielles de guides. L'âge d'or de l'alpinisme (anglais) correspond à une croissance sans précédent du nombre de guides. On compte cent quatre-vingt guides à la fin des années 1840 et près de six cents en 1870[38].

Ces derniers sont, tout d'abord, des initiateurs pour l'alpiniste novice. « C'est en étant accompagné de bons guides et en regardant comment ils procèdent que la plupart des gens apprennent à devenir eux-mêmes des alpinistes »[39], écrit en 1903 Elizabeth Le Blond. Revenant sur sa saison d'apprentissage (en 1899), Longstaff écrit quant à lui que « le fait de voyager avec un guide de première classe dans un massif inconnu [lui] a permis d'apprendre plus en matière d'alpinisme [qu'il n'aurait] pu par aucun autre moyen »[40]. De tous les grands alpinistes du XIX^e siècle dont nous avons lu les mémoires ou les récits d'ascensions, aucun ne mentionne un apprentissage sans guide. Freshfield, emmené très jeune en montagne par une mère amatrice de sommets, est initié dès l'enfance par des guides. C'est durant ces séjours, effectués entre 1854 et 1862, qu'il rencontre « son »

38. Renaud de Bellefon, *Histoire des guides de montagne*, ouvr. cité, p. 146-162.
39. Elizabeth Aubrey Le Blond, *True Tales of Mountain Adventure*, ouvr. cité, préface.
40. Tom G. Longstaff, *This is my Voyage*, ouvr. cité, p. 25.

guide, François Devouassoud, qui l'accompagnera dans un grand nombre d'ascensions[41]. John Tyndall, en 1857, emploie des guides pendant cinq semaines pour parfaire son apprentissage. Rejoint ensuite par son compagnon Huxley, ce dernier s'émerveille de ses progrès[42]. Leslie Stephen emploie en 1858 le guide Melchior Anderegg pendant six semaines, ce qui lui permet de réaliser les ascensions nécessaires à son entrée à l'AC[43]. De près de vingt-cinq ans son cadet, Martin Conway raconte également avoir employé des guides (d'abord un guide « de troisième classe », puis un meilleur guide), en 1876, pour sa première saison sérieuse d'alpinisme[44]. Vingt ans plus tard, c'est encore le cas de Geoffrey Winthrop Young et de Tom G. Longstaff. Nous pourrions multiplier les exemples car, jusqu'aux générations nées dans les années vingt et pratiquant après la seconde guerre mondiale, la plupart des alpinistes dont nous avons étudié les trajectoires font leur apprentissage avec des guides. Cela change radicalement à partir des années cinquante : ceux nés dans les années trente et après n'emploient plus, ou très peu, de guides. Impossible de savoir, cependant, s'il s'agit d'un fait réel ou volontairement omis dans les récits.

Si le guide est l'initiateur privilégié, il est également, jusqu'à l'orée du XX^e^ siècle, un compagnon quasi indispensable à toute ascension ambitieuse. Les grands alpinistes avaient souvent leur nom associé à celui d'un guide, qu'ils réservaient d'une saison à l'autre. C'est ainsi que Forbes s'associe avec le guide Balmat, Tyndall avec Lauener, puis Bennen et Carrel, Stephen et Wills avec Anderegg, Whymper avec Croz, Freshfield avec Devouassoud, Coolidge avec Almer, Meade avec Le Greffier, Eccles avec Payot, Mummery avec Burgener, Le Blond avec Imboden, Winthrop Young avec Knubel et Lochmatter, Longstaff avec les frères Brocherel… Ces guides acquièrent une reconnaissance importante au sein de l'AC, au point que les nécrologies des plus célèbres d'entre eux sont publiées dans l'*AJ* quand bien même ils n'étaient pas membres du club, un honneur dont ne peuvent pas s'enorgueillir la plupart des femmes alpinistes de la même époque. Là encore, cet usage des guides disparaît : à partir des générations nées dans les années 1880 et pratiquant au XX^e^ siècle, plus aucun alpiniste ne semble employer régulièrement de guide une fois son apprentissage terminé.

---

41. Hervey Fisher, *From a Tramp's Wallet*, ouvr. cité, p. 19.
42. Lord Schuster, « John Tyndall as a Mountaineer », *Postscript to Adventure*, Londres, Eyre, 1950, p. 126-181, ici p. 143.
43. Frederic W. Maitland, *The Life and Letters of Leslie Stephen*, ouvr. cité, p. 83.
44. Martin Conway, *Mountain Memories*, ouvr. cité, p. 42.

Des « grands guides » mais pas des « grands alpinistes »

En 1843, James D. Forbes, l'un des précurseurs de l'alpinisme, évoquait la difficulté à trouver des guides compétents en dehors de Chamonix. À Courmayeur, ils sont « ignorants et incapables », à Martigny, « stupides et maussades », dans l'Oberland, « obstinés et hautains ». Ailleurs, ils sont tout simplement introuvables[45]. Vingt ans plus tard, l'alpinisme s'est développé et il est devenu plus facile de trouver de tels guides. Certains ont même acquis une réputation telle qu'ils sont réservés pour plusieurs années consécutives. Cependant, peu de guides étaient capables d'entreprendre des ascensions difficiles. De fait, la plupart des touristes qui employaient des guides n'étaient pas des alpinistes : en 1865, sur les douze mille visiteurs de Chamonix et les neuf mille visiteurs de Luchon, bien peu en réalité pratiquaient l'alpinisme[46]… de même que leurs guides. Par conséquent, pendant l'âge d'or, la majorité des guides continue de faire l'objet du mépris des alpinistes, qui les considèrent comme des serviteurs plus ou moins agiles, parfois même dangereux. Edward S. Kennedy et Charles Hudson, partisans précoces d'un alpinisme sans guide, justifient cette pratique, décriée par l'AC, par la médiocrité de guides à peine aptes à accompagner des touristes sur les sentiers[47]. Pour les alpinistes de l'AC, seuls les guides « de première classe » méritaient le respect. En effet, il existe une hiérarchie officielle des guides, en fonction des ascensions réalisées : porteur, guide de troisième classe, guide de deuxième classe, guide de première classe. Même parmi les guides de première classe, les meilleurs seulement sont consacrés comme de « grands » guides. Certains acquièrent une réputation considérable, véhiculée en partie par les récits de leurs employeurs. Edward Whymper qualifie Melchior Anderegg de « prince parmi les guides » et explique que son nom est aussi connu dans les Alpes que celui de Napoléon[48]. De son côté, Geoffrey Winthrop Young présente Alexandre Burgener comme le « roi des guides »[49].

Malgré tout, un « grand guide », aussi princier, royal, ou impérial soit-il, n'est alors pas considéré comme un « grand alpiniste ». Les guides, quelles qu'aient pu être leurs compétences, se voyaient refuser le qualificatif d'alpinistes (*mountaineers*) réservé aux amateurs. Ils ne faisaient, en effet, qu'accompagner l'alpiniste. Contrevenir à cette règle était alors

45. James D. Forbes, *Travel through the Alps of Savoy*, ouvr. cité, p. 513.
46. Renaud de Bellefon, *Histoire des guides de montagne*, ouvr. cité, p. 160.
47. Edward S. Kennedy et Charles Hudson, *Where There's a Will There's a Way. An Ascent of Mont Blanc*, Londres, Longmans, Green and Co., 1856, p. 3.
48. Edward Whymper, *Scrambles*, ouvr. cité, p. 192.
49. Geoffrey Winthrop Young, *On High Hills*, ouvr. cité, p. 113.

considéré comme un comportement illégitime, « injustifiable », une ascension effectuée par un guide seul s'apparentant tout simplement à un vol de sommet. En 1872, Douglas Freshfield fait état de sa colère suite à l'incartade impardonnable de deux guides italiens, dans un contexte de raréfaction des sommets alpins vierges :

> La première et (d'après moi) la seule ascension du Piz d'Aela a été faite par Jenni et Fluri, sans s'encombrer d'un employeur, une manière de faire inexplicable, répétée sur le Piz Pisoch, et que nous devons condamner durement. Le garde-chasse qui attendrait le moment où le gibier de son employeur serait presque éteint pour aller tuer tout seul les derniers faisans se rendrait, il me semble, coupable d'un délit mineur comparé à celui de ces guides, car on ne peut pas, malheureusement, élever les pics vierges à la ferme comme les faisans [...].[50]

Dans cet extrait, Freshfield ne tait pas le rapport hiérarchique entre guide et alpiniste, qui s'apparente à une relation entre un serviteur et son maître. On a d'ailleurs tendance à attribuer – c'est encore le cas au XX^e^ siècle dans certains ouvrages d'histoire de l'alpinisme – les premières à leurs seuls employeurs. Le fait que Leslie Stephen prenne la peine de « délester sa conscience » en insistant sur la valeur des guides, révèle bien ce qu'était l'opinion commune à leur égard dans les années 1860 :

> Je répudie entièrement la doctrine qui veut que les voyageurs alpins soient les héros des aventures alpines. La véritable manière de décrire mes ascensions alpines serait de dire que Michel, Anderegg, ou Lauener, a réussi un exploit demandant de l'adresse, de la force et du courage, et dont la difficulté était considérablement accrue du fait qu'il emportait avec lui son sac et son employeur. Je désavoue par avance, et m'excuse, si un seul passage de ce livre donne l'impression que je m'attribue un mérite autre que celui d'avoir réussi, plutôt bien, à suivre des hommes meilleurs que moi. [...] À présent que j'ai délesté ma conscience, je commence mon histoire.[51]

Stephen n'est pas le seul à faire l'éloge de ses guides de manière aussi insistante. Tom G. Longstaff, par exemple, à propos de son expédition himalayenne de 1907, admet qu'il « était le plus faible de la cordée » qu'il formait avec les frères Brocherel, ses deux guides suisses. « Le succès était en effet entièrement de leur fait [écrit-il], Alexis avait mené la cordée pendant dix heures, entrecoupées seulement d'une pause d'une demi-heure, et avait couvert 6000 pieds [1830 mètres] ». Et de préciser qu'Henri

50. Leslie Stephen, « Review of Scrambles amongst the Alps, by E. Whymper », art. cité, p. 205.
51. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 76.

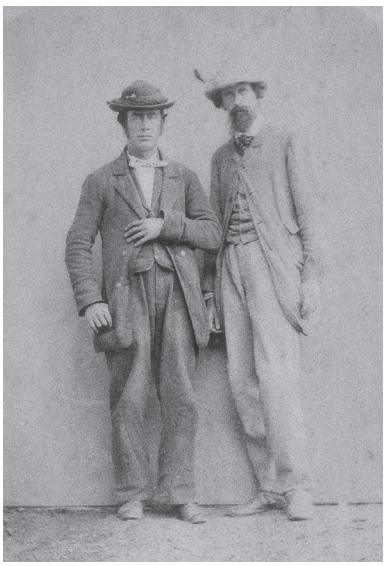


Illustration 13
Leslie Stephen et son guide, Melchior Anderegg, en 1864
Domaine public. Photographe anonyme. Stephen Album, Smith College Special Collection.

apparaissait «complètement insensible à la chaleur, au froid ou à l'altitude»[52]. Dans une des rares nécrologies de guides publiées dans l'*AJ*, celle de Daniel Maquignaz par son employeur John P. Farrar, on lit qu'il «existe un large fossé entre le plus brillant des amateurs et les quelques grands guides qui sont possiblement de la même trempe que [Maquignaz]» (*AJ*, vol. 25, 1911, p. 51). Ainsi, sur le plan des qualités physiques, les amateurs n'ont aucun mal à admettre, à l'instar de Stephen, Longstaff, ou Farrar, la supériorité indéniable des guides, des hommes ayant acquis dès l'enfance une aisance en terrain montagnard. Leur infériorité sociale n'empêche pas leur supériorité physique et, selon Stephen, «un bon amateur se sent désespérément inférieur à la moitié des paysans alpins qu'il rencontre», et ne peut décidément pas «être très arrogant à un jeu [*game*] où le premier rustre venu vous met dix minutes dans la vue en une heure»[53].

La supériorité physique des grands guides les place dans une situation paradoxale vis-à-vis des alpinistes. Plus résistants, meilleurs connaisseurs du terrain et donc plus aptes à prendre des décisions pertinentes, ils

52. Tom G. Longstaff, *This is my Voyage*, ouvr. cité, p. 102.
53. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 311.

demeurent des employés soumis aux ordres de leurs employeurs. Quand Tom G. Longstaff décide de rebrousser chemin sur le Gurla (Tibet) contre l'avis de son guide, pourtant plus compétent, celui-ci doit obtempérer[54]. À l'inverse, la supériorité des guides les rend également responsables de leurs clients. Leslie Stephen s'expose ainsi au ridicule après qu'il a refusé l'aide de son guide et manqué de tomber dans une crevasse. «Melchior crocheta honteusement mon aisselle avec son piolet et me tira en arrière, avec un avertissement opportun pour le futur»[55]. C'est parce que la supériorité physique des guides ne fait aucun doute, mais aussi parce que les qualités qui font le grand alpiniste ne sont pas uniquement des qualités physiques, que des alpinistes aussi illustres que Stephen – président de l'AC entre 1866 et 1868 – n'hésitent pas à se mettre en scène de la sorte. La supériorité du guide en terrain alpin ne remet pas en cause l'excellence de l'alpiniste, comme si tous deux ne jouaient pas au même jeu.

De l'avis des alpinistes, une chose est en effet certaine: guides et alpinistes ne combattent pas à armes égales. Pour Stephen, le guide, élevé dans la montagne, «possède l'avantage inégalable que lui confèrent des habitudes devenues des instincts»[56]. Pour Mummery, «le chasseur de chamois [...] est le meilleur matériau brut pour faire un guide. Le fait qu'un homme ait l'habitude de grimper seul signifie que la loi de la survie du plus fort a eu d'amples et nombreuses opportunités de l'éliminer, tant soit peu qu'il ait été un alpiniste imprudent ou incapable»[57]. On peut, là encore, essayer de saisir la portée de ces propos dans le cadre de «l'esprit de l'alpinisme» dérivé de l'ethos amateur. Ne jouant pas à armes égales, guides et alpinistes ne peuvent pas être comparés d'après des critères sportifs, comme on le ferait d'un professionnel et d'un amateur dans un autre sport. Aussi l'excellence du guide n'est-elle pas comparable à l'excellence de l'alpiniste. C'est, presque dans les mêmes termes, ce qu'affirment Leslie Stephen et Florence C. Grove, l'un en 1868, l'autre en 1872. Stephen écrit:

> L'alpinisme se distingue de la plupart des sports en ce que la différence entre professionnels et amateurs y est anormalement grande. Les joueurs (professionnels) battent généralement les *gentlemen* au cricket et un rameur amateur a peu de chance de vaincre un très bon batelier; mais une victoire des *gentlemen* face à des guides serait bien plus inespérée que lors d'un match équivalent dans ces deux sports.[58]

54. Tom G. Longstaff, *This is my Voyage*, ouvr. cité, p. 127.
55. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 111-112.
56. Leslie Stephen, «On Alpine Climbing», art. cité, p. 281.
57. Albert F. Mummery, *My Climbs*, ouvr. cité, p. 375.
58. Leslie Stephen, «On Alpine Climbing», art. cité, p. 277-278.

«En alpinisme, la différence entre l'amateur et le professionnel est très grande, bien plus grande que dans les autres sports athlétiques»[59], confirme Grove quatre ans plus tard, dans un article comparant les capacités respectives des guides et des alpinistes. Et d'expliquer, comparaison sportive à l'appui, le bien-fondé de sa remarque. Le guide, écrit Grove, apprend à connaître la montagne dès l'enfance. Il y acquiert un pied sûr en gardant les chèvres, puis en chassant le chamois. Une fois guide, il renforce ses aptitudes. Quant à l'amateur, ironise Grove, il se rend pour la première fois dans les Alpes à vingt ans passés, et y demeure rarement plus de six semaines par an, des séjours entrecoupés de longues périodes passées en Angleterre «où il ne voit ni glacier ni montagne». Pour illustrer le gouffre qui sépare le guide de l'amateur, Groove choisit un exemple riche de sens pour les *gentlemen*, le cricket:

> Imaginez un joueur qui commence à vingt-deux ans, pratique trois fois par semaine pendant six semaines, puis ne touche pas sa batte pendant dix mois, puis recommence, et ainsi de suite pendant cinq ans. Quelle place aurait-il dans le championnat? Et quelle sorte de joueur serait-il, comparé non pas avec les grands joueurs, mais même avec de petits professionnels ou de modestes amateurs?[60]

Ces déclarations nous fournissent un nouvel éclairage qui permet de voir que ce sont bien des critères extra-sportifs sous-jacents à la conception de l'excellence en alpinisme qui empêchent tout bonnement la comparaison entre guides et alpinistes. Parce que l'excellence ne découle pas (uniquement) de la compétence, il ne s'agit pas tant du fait que les guides ne jouent pas dans la même *ligue* (en tant que professionnels), qu'ils ne jouent pas au même *jeu*! C'est d'ailleurs parce que supériorité sur le terrain ne signifie pas (encore) excellence que les alpinistes n'ont aussi aucun mal à reconnaître cette supériorité chez les guides. Cette vision des choses perdure. Encore dans l'entre-deux-guerres, il est admis que les grands guides sont supérieurs aux meilleurs amateurs. En 1924, George I. Finch écrit:

> Il a été dit et écrit plus d'une fois que l'amateur de première classe est supérieur, en tant qu'alpiniste, au guide de première classe. Il est évident qu'une telle déclaration ne peut émaner que de ceux qui n'ont pas fait personnellement l'expérience des capacités supérieures d'un grand guide.[61]

Il faudra attendre quelques décennies encore pour que guides et alpinistes soient mis sur le même plan.

---

59. Florence C. Grove, «The Comparative Skills of Travellers and Guides», art. cité, p. 92.
60. *Ibid.*, p. 92-93.
61. George I. Finch, *The Making of a Mountaineer*, ouvr. cité, p. 127.

Les qualités des grands guides louées par les alpinistes ne sont pas uniquement d'ordre physique. Aussi les grands guides sont-ils présentés comme des hommes qui possèdent les attributs moraux de la *manliness* valorisés à l'époque victorienne et mis au premier plan par les alpinistes – ceux du vrai *gentleman* : honneur, honnêteté, humilité, sang-froid. Ces qualités, ce sont celles dont Edward Whymper gratifie le guide Michel Croz. Le décrivant comme « un homme brave et honnête », Whymper salue la « droiture, [le] courage » et le sens de l'honneur de celui qui fut à plusieurs reprises son « camarade ». Plusieurs anecdotes viennent appuyer ses propos. Lorsque Croz, qui n'est « jamais plus heureux que lorsqu'il exerce ses facultés au maximum », taille des marches sur une pente glacée, dans une position extrêmement précaire (l'épisode le plus dangereux de sa carrière de guide, avouera-t-il à Whymper), il le fait sans se plaindre, « de manière virile » (*manfully*)[62]. Certains guides exceptionnels, dont les qualités morales semblent irréprochables, se voient ainsi attribuer le qualificatif de *gentleman*. Cela, malgré tout, ne fait pas du guide un alpiniste : il demeure un employé qui doit rester à sa place. Nous pouvons le constater en regardant plus précisément la manière dont les alpinistes définissent ce qui constitue un comportement « honorable », pour les guides d'une part, et pour les alpinistes de l'autre. Une telle comparaison permet de mettre en lumière leurs conceptions de l'alpinisme et les positions qu'ils attribuent respectivement aux uns et aux autres. Ainsi, s'il guide effectivement la cordée, il en va de l'honneur du guide d'être, avant tout, dévoué à son employeur. C'est, du moins, ce que les alpinistes en disent dans leurs récits. Ainsi, Whymper met également au premier plan, en plus de ses capacités physiques, l'obéissance de Croz : « Nul besoin de le presser ou de lui répéter une deuxième fois de faire quelque chose. J'avais juste à dire ce qui devait être fait et comment cela devait être fait, et le travail était fait. De tels hommes sont rares et estimés ». D'après l'alpiniste, le guide qui se comporte comme un « homme d'honneur » est d'abord capable d'un dévouement poussé à l'extrême. C'est, ici relaté dans la nécrologie d'Alfred Wills, le comportement d'Auguste Balmat qui, malgré ses doigts gelés, continue de s'occuper de ses deux clients sans se plaindre. Une telle attitude, pour des Victoriens érigeant l'abnégation au sommet des valeurs viriles, impose le respect :

> Balmat [...] dit doucement, « *Je crains que mes mains sont gelées* » [En français]. Ses phalanges étaient complètement noires. Il avait supporté cette souffrance, probablement à la limite de la tolérance humaine, avec un courage viril qui fit forte impression à Wills et qu'il

62. Edward Whymper, *Scrambles*, ouvr. cité, p. 112, 160, 150, 76, 107, 95 et 76.

> n'oublia jamais. Tout ce temps, Balmat s'était occupé de la sécurité et du confort de chacun comme s'il était au pic de sa forme et de son plaisir. (*AJ*, vol. 27, 1913, p. 52)

Quand l'honneur du guide tient au fait de se dévouer à la limite du sacrifice, qu'est-ce qui, dans l'attitude de l'alpiniste envers son guide, fait de lui un homme d'honneur ? L'alpiniste n'est pas grandi moralement par son dévouement, mais par son autonomie vis-à-vis du guide. Il doit pouvoir compter sur lui-même et décharger son guide d'un fardeau supplémentaire. L'alpiniste digne de ce nom n'est en rien semblable à cette catégorie inférieure d'alpinistes qui se font hisser au sommet. Pour Leslie Stephen, de tels alpinistes sont des « poids morts » qui « rejettent l'entière responsabilité sur leurs guides en étant incapables de les assister, ou même de les suivre par eux-mêmes sans aide ». Ils « imposent à leur guide un fardeau qui n'est aucunement justifiable » et, ainsi, se déshonorent, sont « injustes envers eux-mêmes »[63].

Là encore, sur le plan des qualités morales comme auparavant sur celui des qualités physiques, l'admiration des alpinistes pour les grands guides, aussi forte soit-elle, n'est pas une admiration pour des égaux, mais pour des individus qui jouent « à un autre jeu ». Le dévouement du grand guide découle du fait qu'il s'agit d'un employé, rémunéré, qui n'a donc pas sa place dans une pratique amateur. Il arrive que le « désintéressement » d'un guide soit loué par son employeur, mais il ne s'agit pas là d'un désintéressement financier : au-delà de la question des tarifs, il concerne le principal objet de convoitise des alpinistes, les montagnes. Un guide qui reste à sa place, comme l'écrivait Douglas Freshfield, n'est pas, par définition, intéressé par les ascensions nouvelles.

Ainsi, malgré des qualités physiques et morales indéniables qui leur valent l'admiration sincère des alpinistes, les guides demeurent des inférieurs hiérarchiques et des professionnels qui ne sont pas, par définition, des alpinistes. Cela se comprend dans le cadre de la conception spécifique de l'excellence alpinistique telle qu'elle se cristallise au XIX^e^ siècle. C'est parce que l'alpinisme est considéré comme « plus qu'un sport » et plus qu'un simple exercice corporel que les guides ne peuvent pas prétendre au statut d'alpinistes, de la même manière que sont rejetés « en dehors » de l'alpinisme les gymnastes et les athlètes. Seuls les (bourgeois) amateurs peuvent pratiquer de manière désintéressée et un guide, quelles que soient ses compétences, ne pratique pas dans le même cadre éthique. Cette différence insurmontable est à rattacher, en premier lieu, aux milieux sociaux respectifs des alpinistes et des guides, ces derniers n'étant pas en mesure

63. Leslie Stephen, « On Alpine Climbing », art. cité, p. 284.

d'investir dans l'alpinisme les mêmes motivations et le même « intérêt au désintéressement »[64] que leurs employeurs.

•

La rencontre de deux univers sociaux

Souvent agriculteurs, les guides ont saisi, dans des régions en retard économique, l'opportunité financière que constituait le tourisme alpin. En s'attardant sur les propriétés sociales de certains guides célèbres de l'âge d'or, on remarque que la plupart viennent de milieux paysans où la pluriactivité est de mise. Ils sont cultivateurs (la majorité [d'entre eux]), bergers (Almer, Anderegg, Charlet), tailleurs de pierres (Carrel), maréchaux-ferrants (Payot), éleveurs et chasseurs de chamois (Burgener). De plus en plus, ils sont issus de familles de guides (par exemple Carrel, ou Balmat, ou encore Lauener), preuve de la popularité de ce nouveau métier. Recensant les occupations de quatre cent dix-huit guides entre 1800 et 1930, Renaud de Bellefon compte parmi les professions les plus représentées des cultivateurs, bergers, bûcherons et journaliers (34 %) ; des artisans (8 %) ; des chasseurs et pêcheurs (11 %) ; des aubergistes, petits commerçants, loueurs de montures ou de voitures (20 %)[65].

La distance sociale entre guides et alpinistes est donc extrêmement grande. La distance culturelle qui l'accompagne également. En témoigne cette anecdote de Slingsby complimentant un guide norvégien sur la vue des montagnes depuis sa maison, occasionnant pour réponse qu'« elles n'étaient pourtant pas fertiles »[66], ou celle de Geoffrey Winthrop Young, surpris que son guide, « après avoir passé en revue avec un calme poli la plupart des sites de Paris et Londres, s'avivait seulement pour parler avec une chaleur authentique de la taille des cochons noirs Berkshire et de l'intérêt de les importer »[67]. Dans la même veine, on trouve la réaction de Melchior Anderegg à la vue du Londres industriel où l'avait invité Leslie Stephen :

> Je fis remarquer avec un soupir de circonstance : « Ce n'est pas une aussi belle vue que celle que nous avons eue tous les deux du haut du mont Blanc ». « Ah, Monsieur, fut sa réponse pathétique, c'est bien plus beau ».[68]

---

64. Pierre Bourdieu, *Intérêt et désintéressement. Cours du Collège de France*, Bron, Édition du GRS, 1988.
65. Renaud de Bellefon, *Histoire des guides de montagne*, ouvr. cité, p. 238.
66. Cecil Slingsby, *Norway, the Northern Playground. Sketches of Climbing and Mountain Exploration in Norway between 1872 and 1903*, Édimbourg, Douglas, 1904, p. 54.
67. Geoffrey Winthrop Young, *On High Hills*, ouvr. cité, p. 109.
68. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 1.

Cependant, la distance sociale qui séparait alpinistes et guides n'empêche pas que certains grands guides s'acculturent au contact des alpinistes, ni même que des rapports amicaux, voire fraternels, se développent au sein de la cordée. Ce type de rapport était rendu possible par le dévouement des guides. Venant, pour la plupart, de milieux très populaires, on a l'impression, à lire les portraits qu'en font les alpinistes, que ces hommes faisaient preuve d'une grande volonté d'adaptation à l'égard de leurs clients. Abraham présente les guides suisses comme « un corps d'individus extrêmement intelligents », dont certains avaient appris l'anglais en partant l'hiver en Angleterre. « En fait, les meilleurs d'entre eux sont des *gentlemen* au sens le plus vrai du terme, et dans notre pays nous n'avons pas de classe de professionnels qui soient du même calibre »[69]. Il est souvent fait mention de l'intelligence des grands guides dans les récits des alpinistes. L'intelligence, pour les alpinistes victoriens, est une qualité essentielle, car l'alpinisme est considéré comme plus qu'un simple exercice corporel. L'intelligence des guides, c'est ce qui leur permet à la fois de prendre de bonnes décisions sur le terrain et d'être des compagnons agréables et divertissants pour l'alpiniste. Faire montre de « bonnes manières » est ainsi particulièrement valorisé par ces derniers. Geoffrey Winthrop Young, à propos du guide Clemenz Ruppen, décrit un homme endurci par la vie paysanne, mais qui, après trente ans au service du professeur Tyndall, avait fini par acquérir des maniérismes, « qui disparaissaient, puis réapparaissaient de manière presque comique quand il était sur le pas de l'hôtel Piazza »[70]. La curiosité intellectuelle de certains guides fait également forte impression sur les alpinistes. À propos d'Alexis Brocherel, Tom G Longstaff explique qu'il « n'était pas seulement un paysan frugal » et raconte que le jeune guide s'était intéressé à un sonnet de Dante qu'il avait emporté avec lui. « Après l'avoir regardé, il le lut à voix haute, lentement, à Henri. Puis il leva les yeux ; "Monsieur, c'est très beau : qui a écrit cela ?" »[71]. Dans tous ces propos, transparaît cependant la condescendance de l'homme éclairé face à la naïveté, sincère et touchante, de son employé.

Dans la nécrologie du guide François Devouassoud, rédigée par celui qui fut son employeur pendant des années, Douglas Freshfield met en avant l'amitié qui s'était développée entre lui et son guide. Cette amitié, certes fondée sur des aventures partagées, était rendue possible par l'intelligence, la culture, et les manières de Devouassoud, qui le distinguaient des hommes de son milieu :

---

69. George D. Abraham, *The Complete Mountaineer*, New York, Doubleday, Page and Co., 1908, p. 98.
70. Geoffrey Winthrop Young, *On High Hills*, ouvr. cité, p. 42.
71. Tom G. Longstaff, *This is my Voyage*, ouvr. cité, p. 72.

> Je pense à mon vieux guide comme à un ami, mon ami le plus vieux et le plus dévoué. François avait un talent pour l'amitié. Son intelligence naturelle, ses lectures variées, ses nombreuses expériences faisaient de lui un compagnon toujours charmant. Sa sympathie et son tact, le résultat d'une nature charmante et singulièrement modeste, la solidité et la noblesse simple d'un caractère qui semblait libre de toutes les mesquineries de la vie, lui valaient l'affection et l'estime de tous ceux qu'il rencontrait. [...] Il pouvait parler d'Athènes et de Constantinople, de Dumas et de Victor Hugo, plus volontiers que de ses aventures d'alpiniste. (*AJ*, vol. 22, 1905, p. 528)

Nous avons mobilisé ces anecdotes pour plusieurs raisons. Tout d'abord, elles révèlent le statut à part que possédaient les grands guides aux yeux des alpinistes, un statut qui n'était en rien semblable à celui des professionnels des autres sports. On retrouve ainsi, dans l'insistance des alpinistes sur le rapport privilégié qu'ils entretenaient avec leurs guides favoris (loin de ce qui, à leurs yeux, constituait les rapports habituels entre amateurs et professionnels), l'idée que l'alpinisme se situe aux marges du sport.

Cependant, ces anecdotes, non dénuées de condescendance à l'égard d'inférieurs sociaux, mettent aussi l'accent sur la distance sociale et culturelle qui séparait guides et alpinistes. Malgré la supériorité indéniable sur le terrain des guides de première classe, malgré leurs qualités d'adaptation et une acculturation parfois poussée, il n'en restait pas moins clair dans l'esprit des alpinistes que les guides étaient des inférieurs et des serviteurs, aussi dignes d'admiration fussent-ils. «Je ne taille jamais de marches moi-même quand j'ai un guide pour le faire [écrit Leslie Stephen], d'abord parce qu'il le fait bien mieux; ensuite parce qu'il est payé pour le faire»[72]. Par définition, du fait de leur métier et de leur milieu, les meilleurs guides ne se situaient pas sur le même plan que les alpinistes.

Alpinistes et femmes alpinistes: une domination masculine

La distinction entre haut et bas, entre grands et petits, en plus d'être une distinction sociale et sportive, est aussi, dans l'alpinisme, une distinction genrée. C'est d'ailleurs le premier critère, le critère fondamental, de l'excellence: les femmes alpinistes en dépit de leur appartenance aux mêmes fractions sociales et, pour certaines, de performances alpinistiques

72. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 254.

semblables à celles des hommes, ne rentrent pas, par définition, dans le cadre de l'excellence alpinistique tel que codifié par les *gentlemen* de l'AC.

Françoise Héritier, avec son concept de « valence différentielle des sexes », montre que les catégories cognitives utilisées pour décrire le monde (grand/petit, gauche/droite, haut/bas) sont à la fois hiérarchisées et sexualisées, les femmes se voyant systématiquement accorder la catégorie possédant la moindre valeur[73]. Il est vrai que les femmes sont souvent – avec les vieillards, les enfants, et les infirmes, pour reprendre une expression de Leslie Stephen[74] – associées aux plus basses catégories de touristes, ceux qui ne s'aventurent pas dans les hauteurs. Portées comme des paquets à dos de mule, refusant d'abîmer leur teint, trouvant prétexte d'une excursion en montagne pour arborer des vêtements à la mode, elles sont souvent ridiculisées, et implicitement associées au « bas » comme peuvent l'être les « non-alpinistes » en général, quel que soit leur sexe. Quant aux femmes alpinistes, elles sont surtout absentes des textes de leurs contemporains masculins.

N'a-t-on pas, pourtant, déjà mentionné plusieurs fois dans ce travail des femmes alpinistes, faisant partie de l'élite de l'alpinisme ? En réalité, celles-ci ne sont pas considérées comme des égales par leurs confrères. Étant donné que l'alpinisme a été codifié, pensé, et raconté essentiellement par des hommes, l'excellence et « l'esprit » de l'alpinisme sont fondamentalement masculins. Face à un modèle d'excellence leur laissant peu de place, les femmes alpinistes ont élaboré au fil du temps des réponses variées pour se faire une place sur un terrain de jeu essentiellement masculin.

•

Un alpiniste pensé pour les hommes, par les hommes

Des clubs et des récits masculins

Au Royaume-Uni, l'alpinisme reste longtemps institutionnellement fermé aux femmes. Depuis sa création en 1857, jusqu'en 1974, l'AC est exclusivement masculin. Des femmes se regroupent en 1907 au sein du Ladies' Alpine Club (LAC), qui demeure une petite structure : entre 1907 et 1975, date de sa fusion avec l'AC, le LAC ne comptera jamais plus de cent soixante et un membres. Les autres clubs prestigieux apparus dans la lignée de l'AC sont, eux aussi, réservés aux hommes : le Climbers'

73. Françoise Héritier, *Masculin/féminin I. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.
74. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 317.

Club (1898), s'il tolère quelques femmes lors de ses assemblées, souvent des compagnes ou des filles de membres, ne les accepte dans ses rangs qu'en 1975[75]. Le Scottish Mountaineering Club (1889) s'ouvre aux femmes en 1990 après des débats houleux (les Écossaises avaient fondé le Ladies' Scottish Climbing Club en 1908, un club qui existe encore aujourd'hui). Les clubs féminins sont souvent calqués sur leurs équivalents masculins. Comme ces derniers, il s'agit de clubs fermés qui pratiquent une double sélection : sociale et sportive.

L'alpinisme féminin se développe ainsi à la fois à l'écart et dans l'ombre de l'alpinisme masculin, et ce d'autant plus que les femmes alpinistes étaient nombreuses à pratiquer accompagnées d'hommes (maris, pères, frères ou amis) qui étaient membres de ces clubs. Seul le Fell and Rock Climbing Club du Lake District (1906) rompt avec le modèle du club de *gentlemen* en admettant quelques femmes à partir de 1907[76], mais celles-ci sont rares. C'est d'ailleurs parce qu'elle trouvait le Fell and Rock trop masculin qu'une de ses membres, Emily Kelly, fonde un autre club féminin en 1921, le Pinnacle Club.

Pendant le demi-siècle qui sépare la création de l'AC en 1857 et celle du LAC en 1907, il n'existe donc pour les femmes alpinistes britanniques aucune structure institutionnelle équivalente à celles dont bénéficient les hommes, aucune tribune, aucune revue de même ampleur pour s'exprimer. Elles ne sont d'ailleurs guère encouragées à le faire. Les pages de l'*AJ* leur sont officiellement fermées, même si quelques rares femmes parviennent à y publier des articles dès 1889. Il n'est cependant pas exclu que des femmes aient publié dans l'*AJ* sous des pseudonymes masculins, à l'instar de Miss Brevoort qui avait signé un article dans le volume six sous le nom de son neveu, l'alpiniste William A. B. Coolidge[77]. Les femmes peuvent également rendre compte de leurs exploits dans la presse nationale ou régionale. Cependant, cette tâche est souvent dévolue à des hommes[78] : ce sont eux qui, dans la presse ou dans l'*AJ*, dressent les comptes rendus des ascensions féminines. Reste aux femmes la possibilité de publier sous forme d'ouvrage leurs récits d'ascension. Là encore, très peu le font.

Alors que les hommes pouvaient retirer de leur appartenance à un club et de leur statut d'alpiniste des bénéfices divers (notoriété, valorisation

---

75. Pip Hopkinson, « A Brief History of the Climbers' Club », *Climbers' Club*, 2016. En ligne : [http://www.climbers-club.co.uk/cms/wp-content/uploads/2016/03/cc-history.pdf].
76. Huit sur cent soixante-quatre membres, précise Derek Walker, « Club Life », site du BMC, 2003. En ligne : [https://www.thebmc.co.uk/clublife].
77. Michel Tailland, « Le Ladies' Alpine Club (1907). Club alpin féminin ou féministe ? », *Sport, éducation physique et mouvemens affinitaires au XX^e siècle*, tome 1, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 209-217.
78. Clare Roche, « Women Climbers 1850-1900. A Challenge to Male Hegemony? », *Sport in History*, vol. 33, n° 3, 2013, p. 236-259, ici p. 254.

de leur masculinité, élargissement de leur réseau social et professionnel), de tels bénéfices étaient peu utiles aux femmes de la bourgeoisie, dont on n'attendait pas qu'elles s'accomplissent en dehors du foyer[79]. Souffrant d'un déficit de légitimité dans le milieu masculin de l'alpinisme, il semble en outre qu'il ait fallu, pour les femmes, démontrer un niveau d'alpinisme supérieur à la moyenne pour s'autoriser à faire le récit de leurs ascensions, suivant un mécanisme de sur-sélection observable dans d'autres univers masculins, jusqu'à nos jours[80]. Ce n'était pas le cas des hommes qui étaient, au contraire, encouragés à écrire. Il en découle, écrit Françoise Paimbœuf, que « les femmes repérables se limitent à celles qui ont eu une carrière exceptionnelle »[81].

L'histoire de l'alpinisme est ainsi une histoire masculine au sens où ce sont presque exclusivement des hommes qui en ont pris en charge l'écriture et la diffusion. Dès la création de l'AC, les récits des hauts faits de ses membres sont publiés, d'abord avec la parution des trois volumes des *Peaks, Passes and Glaciers* entre 1859 et 1862, puis avec celle de l'*Alpine Journal* à partir de 1863. À ces récits s'ajoutent les livres des grands noms de l'alpinisme : *The Story of Mont Blanc* d'Albert Smith en 1853, *Wandering among the High Alps* d'Alfred Wills en 1854, *Where There's a Will There's a Way. An Ascent of Mont Blanc*, de Charles Hudson et Edward S. Kennedy en 1856, ainsi que les grands *best-sellers* des années 1870 comme *Hours of Exercise in the Alps*, de John Tyndall, *Scrambles amongst the Alps in the Years 1860-1869* d'Edward Whymper, et *The Playground of Europe* de Leslie Stephen, tous trois publiés en 1871. Tous ces ouvrages ont un succès qui dépasse la communauté des alpinistes, au point qu'à sa parution en 1859, le premier volume des *Peaks, Passes and Glaciers* est vendu à deux cent cinquante mille exemplaires et réédité quatre fois en six mois, alors même que l'AC ne compte que cent vingt-trois membres[82].

Si les alpinistes tiennent tant à la publication de leurs récits, c'est parce que c'est la seule manière, dans cette pratique singulière, de témoigner de la réussite d'une ascension. Michel Tailland a ainsi comptabilisé, entre 1857 et 1890, trois cent huit contributeurs à l'*AJ*, ce qui représente

---

79. Leonore Davidoff et Catherine Hall, *Family Fortunes*, ouvr. cité ; John Tosh, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-century Britain*, ouvr. cité.
80. Chez les ingénieurs, chirurgiens, boxeurs, policiers, etc. Catherine Marry, *Les femmes ingénieurs. Une révolution respectueuse*, Paris, Belin, 2004 ; Emmanuelle Zolesio, *Chirurgiens au féminin ? Des femmes dans un métier d'hommes*, Rennes, PUR, 2012 ; Christine Mennesson, *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan, 2005 ; Geneviève Pruvost, *Profession : policier. Sexe : féminin*, Paris, Éditions de la MSH, 2007.
81. Françoise Paimbœuf, « Les femmes alpinistes. Itinéraires et statut au sein du microcosme alpin (1870-1910) », *Revue française de civilisation britannique*, vol. 10, n° 4, 2000, p. 27-36, ici p. 28.
82. Michel Tailland, « Le récit de course au temps de Victoria », art. cité.

près de 40 % des membres du club[83]. Les hommes alpinistes bénéficient ainsi, par ce biais, d'une visibilité très forte à l'intérieur et à l'extérieur de l'alpinisme. Le chercheur qui s'intéresse aux publications des alpinistes se trouve donc face à des récits essentiellement masculins. Clare Roche, dans un article visant à montrer la présence effective des femmes alpinistes au XIXe siècle, fustige l'usage de ces sources. D'après elle, les historiens se fondant sur les récits « des alpinistes et commentateurs victoriens [...] qui affirmaient que l'alpinisme développait le caractère et la masculinité », « ont pris leurs dires au pied de la lettre et n'ont pas examiné ce qui se passait derrière les dehors masculins et bien publicisés de l'alpinisme »[84]. Peter H. Hansen est ainsi critiqué pour avoir maintenu que « les femmes étaient rares dans ce monde supposément d'aventure, de danger et de conquête de territoires vierges, imprégné de testostérone. [...] ». Le fait que les hommes aient publié les récits de leurs ascensions, note également Clare Roche, « les a rendus plus visibles aux yeux des historiens et a contribué à forger l'idée selon laquelle les montagnes étaient un lieu masculin »[85]. Cette idée est pourtant vraie ! Les montagnes sont effectivement un lieu masculin, et l'alpinisme une activité forgée, codifiée, débattue, avant tout par des hommes. Les femmes tiennent ainsi un rôle secondaire, voire nul, dans la codification de l'alpinisme, une tâche presque exclusivement dévolue aux membres de l'AC. On peut donc, sans se contredire, affirmer à la fois que des femmes alpinistes ont toujours existé, et que l'alpinisme (notamment sa version excellente) est un univers essentiellement masculin, pratiqué à haut niveau en majorité par des hommes, véhiculant des représentations et des valeurs masculines.

En France, le CAF, on l'a vu, accepte les femmes. En réalité, cette inclusion des femmes peut être interprétée, selon Cécile Ottogalli-Mazzacavallo et Jean Saint-Martin, comme une stratégie pour contrôler leur pratique[86]. Considérées avant tout comme mères ou épouses, il s'agit de leur inculquer des valeurs qu'elles enseigneront au sein du foyer. On peut ainsi lire dans l'*Annuaire* un article consacré au « rôle des femmes dans les clubs alpins » qui prône la participation féminine à l'alpinisme, non pas pour chercher l'exploit, mais pour « gagner la santé » et remplir

83. *Ibid*.
84. Clare Roche, « Women Climbers 1850-1900 », art. cité, p. 3. Ann Colley avance plus ou moins le même argument, considérant que les historiens de l'alpinisme comme Hansen ou Freedgood, pour lesquels les montagnes seraient « une zone masculine libérée de la présence féminine » et l'alpinisme « une projection d'une certaine forme de masculinité héroïque ou nationale », n'ont pas tout à fait raison (Ann C. Colley, *Victorians in the Mountains. Sinking the Sublime*, Farnham, Ashgate, 2010, p. 126).
85. Clare Roche, « Women Climbers 1850-1900 », art. cité, p. 3 et p. 16.
86. Cécile Ottogalli-Mazzacavallo et Jean Saint-Martin, « L'alpinisme féminin avant 1914. L'exemple d'une singularité à la française », *The Annual of CESH*, 2004, p. 101-115.

« le premier devoir de [ce] sexe : la maternité ». L'alpinisme mixte est également vu comme permettant aux hommes et aux femmes d'apprendre « à se connaître et à partager les mêmes goûts, gage assuré de satisfaction et de bonheur pour les relations futures dans la société »[87]. En revanche, l'alpinisme uniquement féminin n'est pas envisagé. Les femmes ne sont pas plus écoutées et respectées en tant qu'alpinistes en France qu'au Royaume-Uni, malgré une configuration institutionnelle différente.

Un club français créé en 1919 sera enfin l'occasion pour les femmes, britanniques et françaises, d'appartenir enfin à une élite : le GHM. C'est, en effet, le seul club de ce type ouvert aux femmes. Nea Morin (1905-1986), épouse d'un membre du groupe, explique que, « venant d'Angleterre, [elle n'avait] même pas rêvé d'un tel club, car à l'époque la plupart des clubs étaient strictement ségrégés »[88].

Quand les hommes parlent des femmes

De quelle manière les hommes regardaient-ils les femmes qui s'aventuraient sur « leur » terrain de jeu ? Ce regard, nous l'abordons principalement à travers les divers récits produits par les hommes, en particulier les articles de l'*AJ*. Dans ceux-ci, les femmes sont généralement absentes. On peut supposer que la plupart des alpinistes de l'AC ne connaissaient pas de femmes alpinistes de bon niveau, et que très peu avaient pratiqué avec elles, les meilleures cordées étant masculines. Au XIX^e^ siècle, la majorité des hommes entretiennent l'indifférence la plus totale envers les femmes alpinistes. Lorsque les femmes sont néanmoins abordées dans les écrits des hommes, l'attitude de ces derniers est ambivalente, plus complexe en réalité que ce que l'on aurait pu imaginer dans une pratique aussi masculine. Si cette attitude est révélatrice des positions différenciées des hommes et des femmes dans l'alpinisme, il importe de distinguer, comme pour les autres usagers des montagnes (touristes et guides), les alpinistes « ordinaires » des « grandes » alpinistes. Les premières sont considérées comme des inférieures. Les secondes ont droit à un respect plus prononcé de la part de leurs compatriotes masculins, un respect pouvant aller jusqu'à une forme d'admiration qui, néanmoins, va de pair avec l'idée qu'elles ne sont plus vraiment des femmes, c'est-à-dire des femmes qui ont réussi à dépasser les faiblesses de leur sexe pour devenir les (quasi) égales des hommes.

---

87. Jean Berger, « Du rôle des femmes dans les clubs alpins », *Annuaire du CAF 1878*, 1879, p. 578-585, ici p. 582.
88. Nea Morin, *A Woman's Reach. Mountaineering Memoirs*, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1968, p. 26.

De manière générale, les femmes sont présentées comme des alpinistes mineures qui ne peuvent pratiquer que sous la conduite d'un homme ou d'un guide confirmé[89]. On parle « d'ascension pour *lady* » pour désigner des excursions faciles et sans intérêt, qu'on oppose aux « ascensions remarquables » des « véritables » alpinistes. Cette distinction est omniprésente dans l'*AJ*. On peut y lire, par exemple, que le Monte Cristallo, comme le Cervin, ont « perdu leur prestige » et sont « même devenus des montagnes pour *ladies* », car ils sont « escaladés souvent et ne contiennent aucune difficulté particulière »[90]. C'est aussi le sort subi par le Balaïtou, rabaissé au rang d'ascension facile depuis que des femmes l'ont gravi[91]. En outre, exceptions faites d'une poignée de femmes, leurs noms, même lorsqu'elles participent à des ascensions reconnues, sont rarement mentionnés. On précise les noms des hommes (alpinistes et guides) ; les femmes demeurent des « *ladies* » anonymes. Un article de 1876 du révérend William A. B. Coolidge mentionne la présence de sa chienne Tschingel, mais pas de sa tante, Miss Meta Brevoort[92]. Tschingel sera admise comme membre honoraire à l'AC (à la demande de Coolidge) bien longtemps avant que le club n'ouvre ses portes aux femmes.

Le ton change lorsqu'il s'agit d'ascensions féminines importantes. Là, le propos, qui reste concis, devient élogieux. Il n'est cependant pas rare que les louanges se teintent rapidement de condescendance. Dans l'*AJ* de 1872, un court article est consacré à la traversée en 1869 de Zermatt à Alagna par les sœurs Pigeon, accompagnées d'un guide[93]. La première traversée, effectuée dans l'autre sens par deux illustres membres de l'AC, avait été considérée comme un exploit impossible à répéter. D'où l'étonnement général lorsque deux femmes déclarent avoir fait l'ascension par un chemin plus difficile encore. Trois ans plus tard, alors que certains doutaient encore, l'auteur, ayant comparé leur récit et celui des deux hommes, leur rend justice et salue la remarquable performance accomplie. Il s'agit néanmoins d'un article ambivalent. Pour partie, il est composé du récit de l'ascension telle que rapportée par un journal italien, qui exagère les faits. S'ajoute à cela le récit par les sœurs Pigeon elles-mêmes où, au contraire,

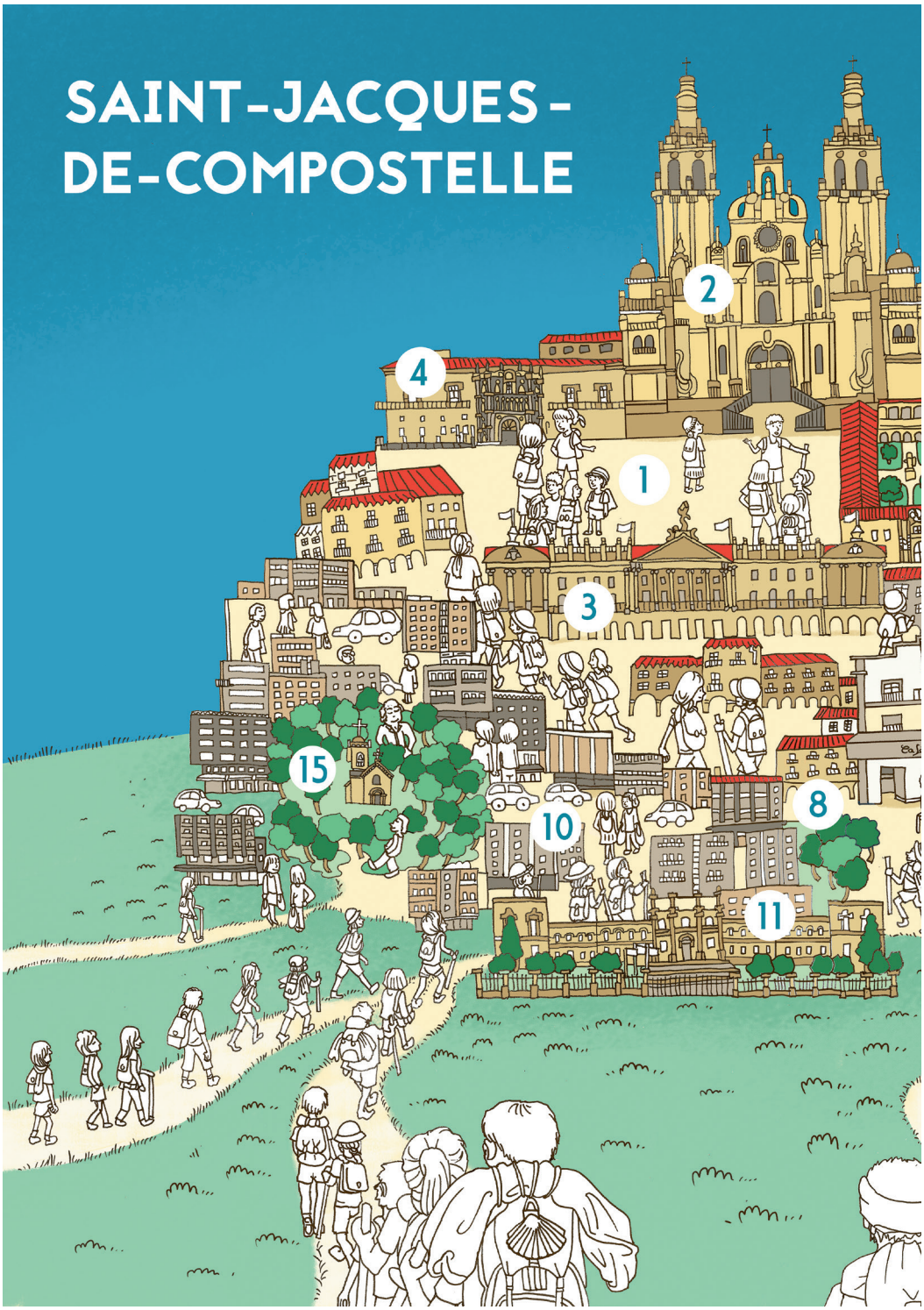
---

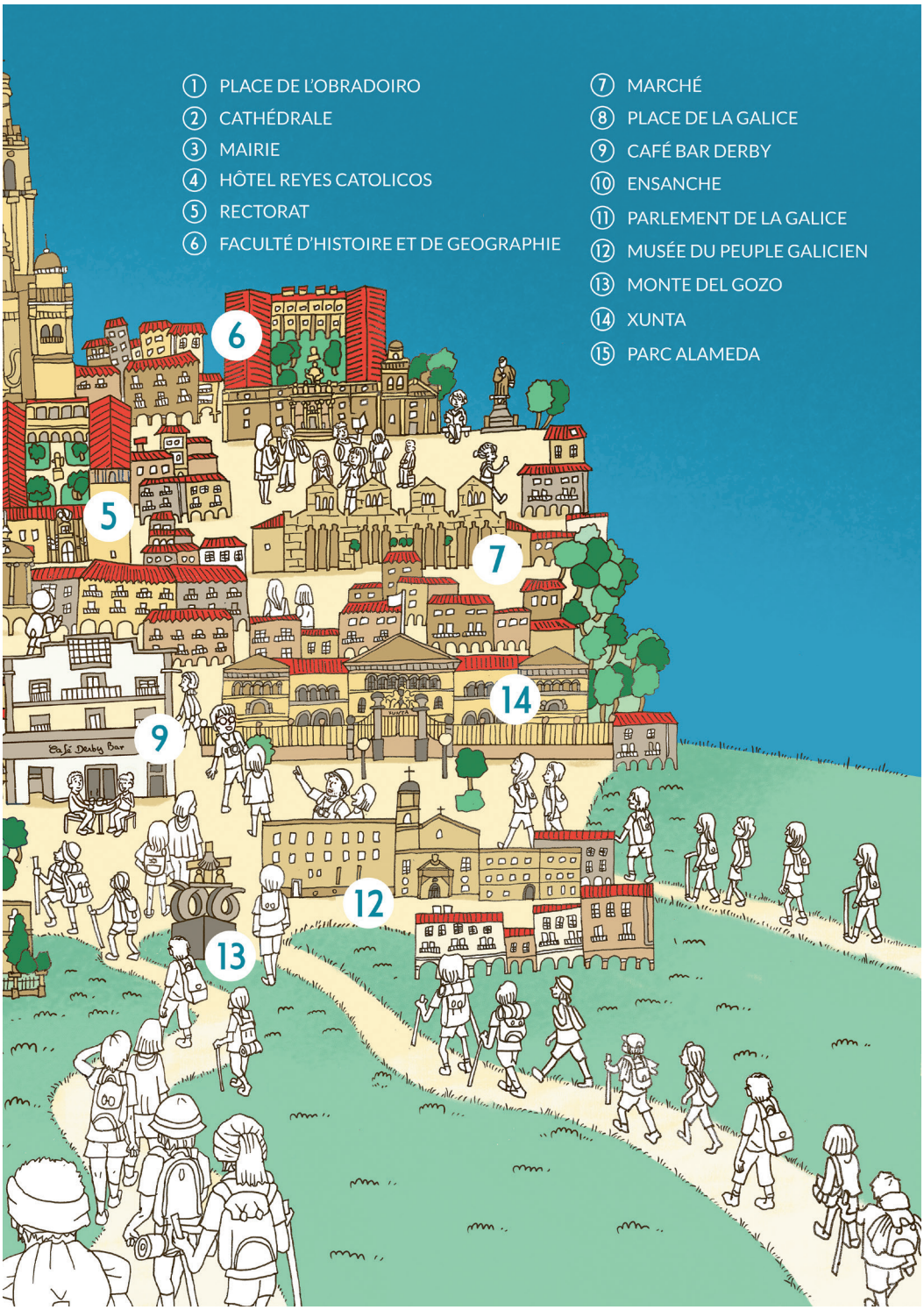
89. Ainsi peut-on lire dans l'*AJ* de 1899 : « *it is our positive duty to point out that a due number of good guides or thoroughly seasoned amateurs, whether in the case of very difficult ascents or when ladies are of the party, is absolutely a sine qua non* » (« Alpine Accidents in 1898 », *Alpine Journal*, vol. 19, 1899, p. 263-269).
90. Julius Meurer, « Sketches from the Dolomites », *Alpine Journal*, vol. 13, 1888, p. 13-26, ici p. 20.
91. Henry Russell, « In Memoriam Charles Packe (1826-1896) », *Alpine Journal*, vol. 18, 1897, p. 236-239.
92. William A. B. Coolidge, « Explorations in the Dauphiné », *Alpine Journal*, vol. 7, 1876, p. 136-148.
93. « The Passage of the Sesia-joch from Zermatt to Alagna by English Ladies », *Alpine Journal*, vol. 5, 1872, p. 367-372.

l'exploit est atténué, les sœurs expliquant que les conditions étaient particulièrement favorables et reconnaissant leur tort d'avoir emmené un guide peu qualifié dans une entreprise qui aurait pu mal tourner. L'auteur conclut, non pas par un éloge des sœurs, mais par une critique acerbe du guide et du porteur : ces derniers s'étaient révélés au cours de l'ascension moins bons alpinistes que des femmes ! Plutôt que de saluer les prouesses des deux sœurs, il dénonce la faiblesse du porteur qui, à un moment de l'ascension, s'est abaissé à être mené par une femme. C'est, cependant, un des articles les plus élogieux que l'on trouve sur des femmes alpinistes. On n'en trouvera pas d'autres avant l'*AJ* de 1888.

Un grand nombre de membres de l'AC refusaient en fait d'admettre qu'une femme puisse être en capacité physique de réaliser de grandes ascensions. « J'ai vu beaucoup de femmes dont la santé avait été mise à mal pendant un an ou plusieurs années suite à quelques jours d'alpinisme en compagnie d'hommes actifs. Toute règle a ses exceptions, mais la règle ici est [...] qu'une femme ne doit pas en entreprendre du tout, à moins d'être dotée d'un physique masculin »[94], peut-on lire en 1878. C'est effectivement comme des exceptions que sont souvent présentées, dans les pages de l'*AJ*, les quelques « grandes alpinistes » ayant l'honneur d'y figurer. Ce statut d'exception permet aux hommes d'accepter et de rationaliser l'existence de grandes alpinistes. Les nécrologies (rédigées principalement par des hommes) des grandes alpinistes sont en fait les seuls moments où l'*AJ* consacre plus de quelques lignes à ces femmes. Les femmes y apparaissent à ce point exceptionnelles qu'elles surpassent non seulement toutes les autres femmes, mais également la plupart des hommes : à un tel niveau d'excellence, on pourrait dire qu'elles n'entrent plus tout à fait dans la catégorie des femmes. On y trouve, de manière récurrente, l'association presque surnaturelle entre des compétences physiques et mentales incroyables et « masculines » et une constitution fragile, « féminine ». C'est cette association qui vaut l'admiration des hommes. Si une femme d'apparence trop masculine est déconsidérée, une femme qui, frêle et modeste, réalise pourtant des exploits, tend à l'extraordinaire et, de ce fait, peut être légitimement admirée. Un extrait du journal du Fell and Rock Climbing Club de 1907 contient presque exactement cette idée : « Un homme déteste une femme "masculine", écrit son auteur, mais quand

94. Clifford Allbutt, « On the Health and Training of Mountaineers », *Alpine Journal*, vol. 8, 1878, p. 30-40, ici p. 32. On trouve également ce type d'exhortation dans la critique de l'un des premiers récits féminins publiés, celui de Frederica Plunket, *Here and there in the Alps* (1875). L'auteur insiste sur le danger pour les femmes à entreprendre des ascensions longues et fatigantes, et les incite à mettre leur fierté de côté et à prendre une mule lorsque l'occasion se présente (« Review de Here and There in the Alps by Frederica Plunket », *Alpine Journal*, 1876, vol. 7, p. 272-274).


SAINT-JACQUES-
DE-COMPOSTELLE
2
4
1
3
15
10
8
11


1 PLACE DE L'OBRADOIRO
2 CATHÉDRALE
3 MAIRIE
4 HÔTEL REYES CATOLICOS
5 RECTORAT
6 FACULTÉ D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE
7 MARCHÉ
8 PLACE DE LA GALICE
9 CAFÉ BAR DERBY
10 ENSANCHE
11 PARLEMENT DE LA GALICE
12 MUSÉE DU PEUPLE GALICIEN
13 MONTE DEL GOZO
14 XUNTA
15 PARC ALAMEDA
6
5
7
14
9
Café Derby Bar
12
13


VERS UNE RÉUNIFICATION DE L'IRLANDE ?
TRAITÉ DE LONDRES 1821
NAISSANCE DE L'ÉTAT LIBRE D'IRLANDE
TRIM
BOYNE
BATAILLE DE LA BOYNE
NEW GRANGE
Km
KNOWTH
TOUR MARTELLO
AEROPORT DE DUBLIN
MER D'IRLANDE
DUBLIN
DUBLIN


LOUGH NEAGH
BELFAST
INSTALLATIONS MILLITAIRES DÉMENTELLÉES
Miles
WARREN POINT
MOURNE MOUNTAIN
STANFORD LOUGH
NORD
BREXIT
31/01/20
REMAIN : 56
LEAVE : 44
LIN - BELFAST, L'IMPOSSIBLE FRONTIÈRE

une frêle jeune fille l'égale à son sport préféré tout en retenant sa féminité, il l'accepte immédiatement dans sa cordée et l'admire grandement en conséquence»[95]. Gertrude Bell (1868-1926) entre dans cette catégorie. Qualifiée de «*one of the greatest women of all time*», son exceptionnalité repose sur le contraste entre sa morphologie fluette et ses qualités physiques et mentales toutes masculines.

> Sa force, incroyable dans un corps si fin, son endurance, et surtout son courage étaient tels qu'encore aujourd'hui son guide [...] parle d'elle avec une admiration qui tend à la vénération. Il m'a dit [...] que de tous les amateurs, hommes ou femmes, avec qui il avait voyagé, il n'en avait vu que rarement la surpasser en technique, et aucun ne l'égaler en flegme, bravoure et discernement. (*AJ*, vol. 39, 1927, p. 297)

Elizabeth Aubrey Le Blond (1861-1934) est une autre femme ayant eu l'insigne honneur d'avoir sa nécrologie publiée dans l'*AJ*. Elle l'est, fait rare, par un de ses compagnons de cordée masculin, le colonel Strutt, alors éditeur de l'*AJ*. Après avoir situé Le Blond dans la hiérarchie des femmes alpinistes – «au pic de sa carrière, sa seule rivale en termes de performance et de forme physique était Miss Richardson» –, il rappelle son «extraordinaire qualité de jugement» qui n'a «jamais été surpassée par aucun alpiniste du soi-disant sexe fort, amateur ou professionnel». Enfin, on y retrouve l'habituel contraste entre une apparence frêle et une force et endurance exceptionnelles (*AJ*, vol. 34, 1946, p. 382). Finalement, c'est en entrant dans les canons de la *manliness* sans abjurer leur féminité que ces femmes trouvent une place au panthéon des grands alpinistes.

Tout cela nous permet de conclure au peu de pertinence des oppositions parfois catégoriques qui peuvent exister entre les historiens anglo-saxons au regard de la place respective des hommes et des femmes dans l'alpinisme victorien. Le fait qu'elles soient nombreuses à s'aventurer dans les montagnes (bien que minoritaires par rapport aux hommes) n'empêche pas, tout d'abord, que l'alpinisme ait été codifié et dominé par des hommes. Ce sont bien eux qui dictent et imposent leur vision de l'alpinisme et leur manière de considérer l'excellence, au point, parfois, d'être aveugles à la domination qu'ils exerçaient. Un exemple éloquent de cette non-conscience nous est fourni par une remarque de John P. Farrar

---

95. «A Ladies' Week at Wastdale», *The Journal of the Fell and Rock Climbing Club of the English Lake District*, vol. 1, n° 1, 1907, p. 190-191. On retrouve ce type de situation dans des pratiques actuelles, chez les boxeuses ou les surfeuses, encouragées à surjouer une vision stéréotypée de la féminité : Christine Mennesson et Jean-Paul Clément, «Boxer comme un homme, être une femme», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 179, 2009, p. 76-91 ; Anne-Sophie Sayeux, «Femmes surfeuses, paroles d'hommes surfeurs. Petits arrangements dans l'ordre des genres», *Sociologie du sport. Débats et critiques*, Catherine Louveau et Yann Drouet éd., Paris, L'Harmattan, 2007, p. 85-100.



Illustration 14 Elisabeth Le Blond et son guide, Joseph Imboden, date inconnue (années 1890)
Domaine public. Photographe inconnu.

à propos d'un livre de l'Américaine Fanny Bullock Workman où celle-ci dénonce certaines attitudes masculines. Farrar écrit :

> Je m'étonne qu'elle puisse dire avoir souffert de l'hostilité entre les sexes. Je n'ai aucun souvenir que nous éprouvions autrefois autre chose que de la bonne camaraderie et de l'admiration entre Miss Walker, Mrs Burnaby, Mrs Jackson, Miss Richardson et les autres.[96]

Le fait que Farrar n'ait pas eu l'impression de traiter les femmes avec condescendance peut traduire deux choses : ou bien il regardait effectivement les femmes alpinistes comme des égales, ou bien, à l'instar des dominants, suivant un processus décrit par ailleurs de naturalisation et de déshistoricisation de la domination masculine, il ne la percevait pas comme telle[97].

•

Les femmes alpinistes de l'époque victorienne et édouardienne

Qui sont les « grandes alpinistes » d'avant la première guerre mondiale ? Envisagent-elles une pratique excellente de l'alpinisme d'une manière qui leur est propre ?

Des bourgeoises et des aristocrates

Notre reconstitution de l'élite de l'alpinisme britannique compte dix femmes nées avant 1881 : neuf Britanniques et une Française. Ces quelques femmes sont celles que l'on retrouve à la lecture de la plupart des travaux consacrés aux femmes alpinistes de la seconde moitié du XIX^e^ siècle[98]. Nous parlerons essentiellement des Britanniques ici, car une seule Française s'illustre vraiment : Mary Paillon (1848-1946), qui faisait partie du Ladies' Alpine Club (dont elle devient même sa vice-présidente en 1910) et pratiquait avec l'Anglaise Kathleen Richardson (1854-1927). Aussi fait-elle davantage partie de la scène anglaise, l'alpinisme féminin d'excellence étant pour ainsi dire inexistant en France.

Françoise Paimbœuf décrit « l'archétype » de la femme alpiniste de l'époque victorienne au croisement de deux caractéristiques :

---

96. John P. Farrar, « Review de Two Summer in the Ice Wilds of Eastern Karakoram, by F. Bullock Workman and W. Hunter Workman », *Alpine Journal*, vol. 32, 1919, p. 144.
97. Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
98. Ainsi, aucune des femmes citées en tant que « grande alpiniste » dans les trois articles suivants n'est absente de notre base : Cécile Ottogalli-Mazzacavallo et Jean Saint-Martin, « L'alpinisme féminin avant 1914 », art. cité ; Françoise Paimbœuf, « Les femmes alpinistes », art. cité ; Clare Roche, « Women Climbers 1850-1900 », art. cité.

l'appartenance à un milieu social privilégié et la possession d'une fortune personnelle[99]. Les femmes alpinistes que nous avons identifiées sont en effet issues de la bourgeoisie ou de l'aristocratie et disposent de moyens financiers considérables. Elles sont presque toutes nées dans la grande bourgeoisie économique. Meta Brevoort (1825-1876) et Lucy Walker (1836-1916) proviennent de riches familles ayant fait fortune dans le commerce. Les sœurs Ellen et Anna Pigeon (1836-1902 et 1832-1917), ainsi que Gertrude Bell (1868-1926) sont issues de la bourgeoisie industrielle. Isabella Straton (1838-1918) est également une héritière[100]. Quant à Elizabeth Le Blond (1861-1934), c'est une aristocrate, fille d'un baronnet. Ces sept femmes, à la tête de grosses fortunes, vivent par conséquent de rentes confortables. Les deux autres, sans être des héritières, appartiennent également à des milieux aisés : Margaret Jackson (1843-1906) est la femme d'un propriétaire minier, Katy Richardson (1854-1927) est fille de pasteur (elle reste célibataire toute sa vie et vit donc probablement de ses rentes). Gertrude Bell devient une diplomate, archéologue et orientaliste célèbre. La seule Française, Mary Paillon, est fille de médecin. Il s'agit donc là d'une génération d'alpinistes aux profils sociaux très homogènes : presque toutes issues des fractions économiques de la grande bourgeoisie, elles sont, pour la plupart, rentières. Cela nous est confirmé par l'analyse du LAC menée par Michel Tailland, qui montre que tous ses membres appartenaient à la bourgeoisie ou à la noblesse[101]. Les notices nécrologiques de ces femmes laissent entrevoir des pratiques conformes à leur milieu. Lucy Walker « était l'incarnation parfaite de la jeune *lady* victorienne. Elle n'était pas une athlète, [...] elle ne montait pas à cheval, ni ne pêchait ou marchait. Elle avait pour seul loisir extérieur le croquet. Elle était experte des travaux d'aiguille et pouvait lire plusieurs langues. Elle participait activement à la vie sociale de Liverpool, où elle vivait avec ses parents et son frère »[102]. Katy Richardson « était une bonne musicienne et tout sauf une mauvaise artiste, et de délicieuse compagnie » (*AJ*, vol. 39, 1927, p. 162).

Les femmes souffrant d'un important déficit de légitimité dans une pratique aussi masculine que l'alpinisme, c'est bien la possession de ressources financières importantes qui leur permet de s'y adonner. Une fortune personnelle rend possibles de longs séjours dans les alpes, lieu d'exil tant social que géographique qui facilite la transgression. Certaines,

---

99. Françoise Paimbœuf, « Les femmes alpinistes », art. cité, p. 28.
100. On ignore cependant les professions de ses parents, qui la laissent orpheline assez jeune.
101. Michel Tailland, « Le Ladies' Alpine Club (1907). Club alpin féminin ou féministe ? », art. cité.
102. Claire-Eliane Engel, « Early Lady Climbers », *Alpine Journal*, vol. 54, 1943, p. 51-60, ici p. 58.

comme Le Blond, Straton, ou Richardson, finissent par s'y installer. Au Royaume-Uni, les femmes doivent se conformer à des normes genrées contraignantes, qui leur assignent un rôle essentiellement domestique[103]. Dans les Alpes, parce qu'elles en ont les moyens financiers, ces femmes trouvent une marge de liberté. La différence, libératrice, entre l'espace alpin et celui de la bonne société londonienne est soulignée par une femme alpiniste atypique, la seule à avoir publié son autobiographie, Elizabeth Aubrey Le Blond (1861-1934). Le Blond est issue de l'aristocratie anglaise. Mariée trois fois, elle n'arrête pas l'alpinisme pour autant. Elle consacre d'ailleurs bien peu de place à sa vie conjugale dans son autobiographie, encore moins à son fils, né en 1880, par rapport à ses ascensions et voyages. À vingt ans, épuisée par une intense vie mondaine, elle est envoyée dans les Alpes pour se reposer. C'est à cette occasion qu'elle découvre l'alpinisme. L'éloignement géographique de la bonne société londonnienne va entraîner une véritable « libération ». « Je dois une dette suprême de gratitude aux montagnes pour m'avoir libérée des chaînes du conformisme, mais j'ai dû lutter avec acharnement pour ma liberté »[104], écrit-elle. L'émancipation commence par l'apprentissage de gestes simples d'autonomie :

> Jamais, jusqu'à ce moment [où elle s'habille sans bonne], je n'avais enfilé moi-même mes chaussures, et je n'étais pas vraiment sûre de savoir quel pied mettre dans quelle chaussure. Je réalise avec peine qu'il m'a fallu ensuite plusieurs années pour me passer de bonne.

La transgression se poursuit lorsque, au retour des Alpes, elle affiche un teint hâlé, indigne d'une *lady* et qui fait dire à sa grand-tante, Lady Bentinck, qu'elle « scandalise tout Londres et ressemble à une Peau-Rouge ! ». Alors que Le Blond est devenue une alpiniste aguerrie, des touristes anglaises de passage à Chamonix ont tellement peur de lui ressembler qu'elles viennent lui demander : « Madame, seriez-vous assez aimable pour me dire si c'est la traversée du glacier qui a rendu votre visage ainsi ? Parce que, si nos visages risquent d'être aussi brûlés et boursouflés, nous n'irons pas ! ». Attablée seule, le visage brûlé par le soleil, revenant d'une grande ascension, Le Blond est à cent lieues de la touriste victorienne venue visiter la Mer de Glace. Elle est la première femme à mener une cordée féminine, de surcroît hivernale (1900), et l'une des premières à s'illustrer en Norvège, où elle se rend près de trente fois avec son guide Josef Imboden. Cette atypicité est remarquée dans sa notice nécrologique, publiée dans l'*AJ*, où sont notés ses « exploits extraordinaires et même

103. Leonore Davidoff et Catherine Hall, *Family Fortunes*, ouvr. cité ; John Tosh, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-century Britain*, ouvr. cité.
104. Elizabeth Aubrey Le Blond, *Day in, Day out*, Londres, John Lane, 1928. Ce passage et les suivants : p. 90.

légèrement "inconvenants" durant l'ère victorienne» (*AJ*, vol. 34, 1946, p. 382). Le Blond témoigne, de manière générale, d'une approche de l'alpinisme très semblable à celle des hommes, en tout point conforme à la manière dont l'excellence était pensée à la fin du XIX^e^ siècle. C'est en s'incluant parmi les alpinistes qu'elle écrit «qu'il n'y a pas de sport au monde plus viril [*manly*] que l'alpinisme»[105]. Son atypicité est perceptible dans d'autres activités qu'elle entreprend dans les Alpes, comme le patinage, pratiqué en compétition dans la ligue masculine, et surtout le cyclisme, qui suscite, quand il est exercé par des femmes, des restrictions de tous ordres[106]. Au lieu de se cantonner à la pratique modérée de la bicyclette alors recommandée aux femmes, elle grimpe des cols. Les freins n'existant pas encore, elle attache de petits arbres à son véhicule pour le freiner pendant les descentes. Chez Le Blond, à la fois le choix des épisodes racontés et leur mise en scène témoignent d'un affranchissement rare des cadres féminins traditionnels[107].

Des femmes respectueuses des conventions sociales

Cécile Ottogalli-Mazzacavallo et Jean Saint-Martin écrivent que «certaines Anglaises réagissent [à l'asservissement masculin et à la rigidité de l'ordre établi] par la transgression franche et assument dans l'action leur désir de liberté, d'effort intense, de prise de risque, malgré leur marginalisation sociale»[108]. Pourtant, les femmes alpinistes n'étaient pas toutes aussi transgressives que Le Blond. La plupart, en effet, tentaient plutôt de concilier pratique de l'alpinisme et respect des rôles sexués. Il ne s'agissait pas tant d'archétypes de la «New Woman»[109], que

105. «*There is no manlier sport in the world than mountaineering*» (préface de Elizabeth Aubrey Le Blond, *True Tales of Mountain Adventure*, ouvr. cité, préface). Comme le montre John Tosh, «*manly*» était un qualificatif mélioratif que l'on pouvait attribuer à une femme. Une telle femme était vue comme étant capable de surpasser les pauvres qualités de son sexe (John Tosh, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-century Britain*, ouvr. cité, p. 91).

106. Patricia A. Vertinsky, *The Eternally Wounded Woman. Women, Doctors, and Exercise in the Late Nineteenth Century*, Chicago, University of Illinois Press, 1994, p. 79.

107. Pour autant, Le Blond n'entre pas tout à fait dans ses récits dans les canons masculins habituels du récit d'alpinisme, ne serait-ce que parce qu'elle s'adresse aussi aux non-alpinistes. Voir Jill M. Maclachlan, *Peak Performances. Cultural and Autobiographical Constructions of the Victorian Women Mountaineer*, PhD thesis soutenue à la University of British Columbia, 2004, p. 178. Cela, nous le retrouverons dans d'autres récits féminins.

108. Cécile Ottogalli-Mazzacavallo et Jean Saint-Martin, «L'alpinisme féminin avant 1914», art. cité, p. 10.

109. Greg Buzwell, «Daughters of Decadence. The New Woman in the Victorian Fin de Siècle», The British Library, 2014. En ligne : [https://www.bl.uk/romantics-and-victorians/articles/daughters-of-decadence-the-new-woman-in-the-victorian-fin-de-siecle] ; Sally Ledger,

de femmes qui souhaitaient rester discrètes, à la fois parce que la discrétion était attendue d'une femme de la bonne société et parce qu'elle leur permettait de pratiquer plus librement l'alpinisme.

Ce silence devient problématique lorsqu'il s'agit de recenser les ascensions effectuées. « Un auteur qui tenterait de suivre le rythme des ascensions féminines tenterait l'impossible, car beaucoup de *ladies* sont trop modestes pour signaler leurs exploits », peut-on lire dans l'*AJ* de 1884[110]. D'après Le Blond, Kathleen Richardson, sans doute la meilleure alpiniste de sa génération, « était si modeste qu'à l'exception de courtes mentions dans les périodiques alpins, elle ne publia jamais aucun récit de ses exploits » (*AJ*, vol. 39, 1927, p. 162). De même, Gertrude Bell, raconte Coolidge, « n'était pas de ceux qui font leur propre publicité »[111] (*ibid.*, p. 297). Même Le Blond, en fait la seule à avoir osé publier autant, est elle aussi décrite, dans sa nécrologie, comme étant « très réservée » quand il s'agissait de relater ses propres exploits (*AJ*, vol. 46, 1934, p. 382).

D'autres éléments viennent appuyer l'idée selon laquelle ces femmes restaient respectueuses des rôles genrés. Ainsi, à l'exception notable de Gertrude Bell, diplômée d'Oxford devenue archéologue et diplomate, aucune n'exerçait de métier. Peu faisaient montre d'un engagement militant pour la cause des femmes. Gertrude Bell était d'ailleurs secrétaire de la Women's National Anti-Suffrage League (1908-1918), ligue féminine opposée au vote des femmes[112]. Le Blond reste une exception, car, tout en affirmant qu'elle « n'était pas une suffragette parce [qu'elle n'avait] pas le courage de ses opinions », elle se déclare « entièrement d'accord avec celles qui appartiennent à cette courageuse sororité »[113].

La moitié de ces femmes (Anna Pigeon, Lucy Walker, Meta Brevoort, Katy Richardson, Gertrude Bell) n'ont jamais été mariées. À propos du LAC, Michel Tailland souligne un taux de célibat important (27 % en 1913), qu'il relie à une volonté d'émancipation[114]. Clare Roche, à l'inverse, laisse entendre que les grandes alpinistes étaient nombreuses à avoir été mariées et à avoir eu des enfants[115].

Dans leur pratique de l'alpinisme, ces femmes se montraient également plutôt respectueuses des rôles sexués. La plupart pratiquaient

---

The New Woman. Fiction and Feminism at the Fin de Siècle, Manchester, Manchester University Press, 1997.

110. « Reviews and Notices », *Alpine Journal*, vol. 11, 1884, p. 306.
111. Lettre du révérend Coolidge, mentionnée par E. Strutt.
112. Françoise Paimbœuf, « Les femmes alpinistes », art. cité, p. 34.
113. Elizabeth Le Blond, *Mountaineering in the Land of the Midnight Sun*, Londres, Unwin, 1908, p. 268.
114. Michel Tailland, « Le Ladies' Alpine Club (1907). Club alpin féminin ou féministe ? », art. cité, p. 211.
115. Clare Roche, « Women Climbers 1850-1900 », art. cité, p. 14.



Illustration 15
Photographie rare d'une femme en tête de cordée dans les années 1930 : Alice Damesme sur la tour de Sella dans les Dolomites (1936)
Photographie de Micheline Morin.
© Le Groupe de Haute Montagne.

avec leurs conjoints ou frères et toutes avec des guides. Parmi les épouses d'alpinistes célèbres d'avant 1900 qui pratiquaient l'alpinisme conjugal ou familial, citons Mary Mummery, Lucy Wills, Margaret Jackson, Lucy Walker, Meta Brevoort.

Les tenues portées pour la pratique de l'alpinisme témoignent aussi d'un respect des conventions sociales. Jusqu'à l'orée du XX^e siècle, les convenances supplantent la commodité. Ainsi, Charles Pilkington écrit-il à propos de Lucy Walker que celle-ci, « quand elle voyait une jeune alpiniste vêtue d'un costume en tweed bien coupé, rappelait que pendant sa jeunesse d'alpiniste elle portait une robe blanche imprimée, bien difficile à manier en montagne et bien difficile à nettoyer pour lui rendre autant que possible sa couleur et sa forme originales à son retour à la civilisation » (*AJ*, vol. 31, 1918, p. 101)[116]. Le Blond refuse elle aussi de se montrer dans une tenue jugée indécente :

> Afin de ne pas attirer l'attention au départ d'une ascension, je portais toujours une jupe de marche ordinaire par-dessus mon cos-

116. Cette anecdote de Lucy Walker lavant ses vêtements avant de retourner dans la vallée nous est confirmée par Claire-Eliane Engel, « Early Lady Climbers », art. cité, p. 58.

> tume d'alpiniste. Elle était faite du matériau le plus léger possible, afin que je puisse la rouler et la porter dans un sac si jamais je rentrais par un autre chemin.[117]

Finalement, à l'époque victorienne et édouardienne, tout se passe comme si les rares femmes qui pratiquaient l'alpinisme à haut niveau devaient compenser la transgression que représentait le fait de s'adonner à une pratique trop masculine et virile (car conquérante et « sportive ») par un respect affiché des rôles genrés. Des ressources financières importantes combinées à une grande discrétion étaient la condition d'une pratique relativement libre de l'alpinisme. Cette situation durable de semi-exclusion des femmes, alors que l'alpinisme se codifie et s'institutionnaliste, va imprimer durablement sa marque sur la manière dont on pense (et surtout, on ne pense pas) l'excellence au féminin.

•

Les femmes alpinistes dans l'entre-deux-guerres, entre conformité aux normes de genre et volonté d'émancipation

Freshfield, exaspéré par certaines demandes (en l'occurrence, un badge du club) de jeunes alpinistes de l'AC, se serait exclamé en 1909 : « Bon, et qu'allez-vous proposer à présent ? Sans doute l'admission des femmes »[118] ! À cette époque, pourtant, les femmes alpinistes commencent à adopter une attitude nouvelle face à l'hégémonie masculine. La nouveauté de l'entre-deux-guerres est l'apparition de cordées féminines sans guide, qui s'attaquent à des ascensions difficiles. La Suisse Loulou Boulaz (1908-1991), l'Américaine Miriam O'Brien-Underhill (1898-1976), les Françaises Alice Damesme (1894-1974) et Micheline Morin (1900-1972), les Anglaises Nea Morin (1905-1986) et Dorothy Pilley (1893-1986), font office de pionnières (les quatre dernières faisant souvent cordée commune). Pratiquant entre femmes en montagne, elles défendent également, dans divers articles et livres, la pratique de l'alpinisme féminin. En 1935, Nea Morin publie, dans le journal du LAC, un article intitulé « Ladies Only », relatant l'ascension par Alice Damesme et les deux Morin des trois pointes de Blaitières. Cet article est traduit en français l'année suivante dans *Encordée*, l'autobiographie de Micheline Morin, un ouvrage dont la première moitié, intitulée « La femme et l'alpinisme », retrace l'histoire de l'alpinisme féminin. Également

---

117. Le Blond fait également état d'une mésaventure lorsque, laissée sous un rocher, une jupe avait été emportée par une avalanche, l'obligeant à se montrer en pantalon (Elizabeth Aubrey Le Blond, *True Tales of Mountain Adventure*, ouvr. cité, p. 86).
118. Geoffrey Winthrop Young, « Valedictory Address », art. cité, p. 226.

en 1935, Dorothy Pilley publie *Climbing Days*, une autobiographie où elle évoque elle aussi la question de l'alpinisme féminin. Enfin, publiée en 1968, l'autobiographie de Nea Morin, *A Woman's Reach*, consacre plusieurs chapitres à l'alpinisme féminin ainsi qu'un glossaire des ascensions féminines notables. Ce sont donc ces femmes qui, les premières, contribuent à retracer l'histoire de l'alpinisme féminin. Ce faisant, elles se situent dans la lignée d'illustres femmes alpinistes. Leur activisme reste cependant nuancé : tout en revendiquant le droit d'être traitées telles des alpinistes comme les autres, elles se positionnent sur un créneau uniquement féminin.

Toutes ces femmes font partie des élites sociales. Respectivement journaliste et libraire/traductrice, Dorothy Pilley et Nea Morin sont, pour la première, la fille d'un enseignant à l'université et l'épouse d'un critique littéraire renommé, pour la seconde, la fille d'un libraire et d'une marchande d'art et l'épouse d'un ingénieur polytechnicien. On ne connaît pas les origines sociales des deux Françaises, mais les professions de leurs époux, polytechnicien et dirigeant d'une société de Gaz de France pour Alice Damesme, ingénieur pour Micheline Morin, laissent supposer la même origine sociale. Même s'il est impossible de déduire quoi que ce soit de l'analyse d'une poignée d'individus, nous pouvons légitimement supposer que les propriétés sociales des femmes alpinistes (du moins les pratiquantes d'un alpinisme « alpin ») n'ont pas beaucoup varié par rapport aux générations précédentes.

Derrière les hommes : des éternelles secondes

Si les femmes alpinistes deviennent de plus en plus visibles dans la première moitié du XX^e^ siècle, les cordées uniquement féminines sont quasi inexistantes jusqu'aux années trente. Dans le cadre des cordées mixtes, les femmes restent presque systématiquement en seconde position. Dans un ouvrage anglais d'introduction à l'alpinisme publié en 1941, on peut lire :

> Il existe des *ladies* alpinistes très fortes qui peuvent se mesurer avec les hommes, sauf les alpinistes de première classe, sur du terrain délicat ; lorsqu'il s'agit d'une ascension physique, cependant, elles ne réussissent habituellement pas aussi bien. Les femmes, bien sûr, suivent plus souvent qu'elles ne mènent, et doivent par conséquent faire de gros efforts pour devenir d'efficaces seconds de cordée.[119]

119. Colin Kirkus, *Let's Go Climbing!*, Londres, Nelson and Sons, 1941, p. 91.

On observe cette répartition des rôles même chez des alpinistes expérimentées. Dorothy Pilley et Nea Morin témoignent dans leurs autobiographies s'être vues constamment reléguées au rang de second de cordée derrière des hommes. Alors jeune alpiniste, Nea Morin explique qu'elle n'avait jamais envisagé la possibilité de grimper en tête, encore moins avec d'autres femmes[120]. Quelques années plus tard, mariée à Jean Morin, membre du GHM, elle raconte la colère de celui-ci alors qu'elle s'apprête, à la suite de son amie Alice Damesme, à escalader un rocher difficile. « Quand je répliquai qu'Alice venait de faire le passage en tête, il devint furieux que je puisse penser faire de même »[121]. Dans les Alpes, elle suit son mari.

À propos de cette répartition traditionnelle des rôles dans la cordée, qui reproduit la répartition des rôles au sein du couple, Micheline Morin publie, en 1936, un petit pamphlet intitulé « Alpinisme galant ». Cette « forme un peu spéciale du sport alpin » se pratique en couple. « *Lui* est toujours un bon alpiniste. *Elle* une débutante », commence Morin. Dans l'alpinisme galant, l'homme domine et conduit son « aimable paquet » : c'est souvent un « grand alpiniste sur le retour », à « l'amour-propre masculin » qui, en hissant une compagne « gentille », « charmante », « très fière d'être emmenée » et de « porter des culottes », trouve là « une nouvelle preuve musculaire de sa supériorité ». Cette relation inégale s'arrête dès lors que sa compagne devient expérimentée, « car ce sport aimable n'existe qu'aussi longtemps que *Lui* est bien meilleure qu'*Elle* »[122]. En 1936, une telle critique est publiable, bien que mal reçue par certains[123]. Il n'est pas sûr qu'elle l'ait été dix ans plus tôt.

À force de suivre, les femmes finissent par devenir d'excellents seconds, possédant des compétences différentes de celles demandées au leader. Être un bon second, explique Nea Morin, c'est faire montre d'une attention à toute épreuve aux faits et gestes du leader, c'est aussi patienter dans le froid et l'appréhension qu'il ait terminé sa longueur. C'est, enfin, accepter que le succès de l'ascension soit tout entier attribué à l'autre : « la gloire n'est pas la vôtre, et vous êtes immédiatement placé en situation d'infériorité »[124]. En effet, écrit sa belle-sœur Micheline Morin, « l'amour-propre masculin s'accommode trop mal de la situation d'infériorité que

120. Nea Morin, *A Woman's Reach*, ouvr. cité, p. 27.
121. *Ibid.*, p. 45.
122. Micheline Morin, *Encordées*, Neuchâtel, Victor Attinger, 1936, p. 179-184.
123. Spencer dit « ne franchement pas comprendre » pourquoi ce texte est publié (Sydney Spencer, « Review of Encordées, 1936, par Micheline Morin », *Alpine Journal*, vol. 49, 1937, p. 133-135).
124. Nea Morin, *A Woman's Reach*, ouvr. cité, p. 209.



Illustration 16 La cordée féminine formée par (de gauche à droite) Micheline Morin, Nea Morin et Alice Damesme, au refuge de l'Aigle, après leur traversée de la Meije
DR. Photographe inconnu. Alpine Club Photo Library, Londres.

confère le rôle de second de cordée», surtout «derrière une femme»[125]. Finalement, être un «bon second», c'est faire preuve de certaines qualités considérées, dans une perspective essentialiste, comme féminines: écoute, patience, calme, docilité, modestie. Cette dernière qualité apparaît également dans la manière dont les femmes alpinistes, à l'inverse des hommes, n'hésitent pas à se mettre en scène dans des situations d'échec ou de difficulté. «Plus d'une fois [écrit Morin dans son récit d'une ascension au Pays de Galles], j'ai dû ravaler ma fierté et prévenir que je n'étais pas sûre de moi. [...] Au moment difficile de l'ascension, [...] j'étais très contente d'avoir une bonne corde sur laquelle tirer»[126]. Dans ces conditions, il n'est guère surprenant que les femmes alpinistes, malgré des réussites importantes, continuent de se percevoir et d'être perçues comme inférieures aux hommes.

125. Micheline Morin, *Encordées*, ouvr. cité, p. 183.
126. Nea Morin, *A Woman's Reach*, ouvr. cité, p. 85-86.

Avec les femmes : les premières cordées féminines

De timides protestations commencent, cependant, à se faire entendre dans les années vingt et 1930. Celles-ci ne comptent pas tant contester la domination masculine sur le monde de l'alpinisme, ni même la supériorité des hommes sur le terrain, que réclamer un statut d'alpiniste à part entière, déconnecté des attributs de sexe. On peut ainsi lire, dans l'éditorial du LAC de 1930, la déclaration suivante :

> Il est inconcevable que la femme alpiniste moyenne puisse jamais rivaliser avec l'homme moyen, mais cette inégalité n'est plus autant prononcée aujourd'hui qu'avant : un exploit d'alpinisme réalisé par une femme ne provoque plus la surprise. Le temps est venu pour une femme de ne plus se préoccuper de savoir si elle est la première ou la deuxième de son sexe à être emmenée en haut d'une voie difficile. Sur ce point, les journaux nous donnent souvent une célébrité que nous ne recherchons pas ; ce n'est pas non plus notre faute si nos amis bien-pensants ennuient leurs interlocuteurs avec des récits fastidieux et incorrects de nos exploits. Pouvons-nous espérer que, dans un jour proche, nos réussites seront jugées sur nos propres mérites, plutôt qu'encensées parce que nous sommes des femmes ?[127]

Cette volonté d'être considérées comme des « alpinistes » à part entière plutôt que comme des « femmes alpinistes », quitte à être rabaissées au rang de « petits alpinistes », s'incarne dans la revendication d'un espace féminin et séparé de pratique, non soumis à l'emprise masculine et à ses codes. Micheline Morin, à ce propos, écrit :

> Si l'on reconnaît qu'un des grands attraits de la montagne réside dans le fait que celle-ci, donnant aux alpinistes l'occasion de mesurer leur propre faiblesse à l'une des grandes forces de la nature, leur permet, en dépit même de cette faiblesse, de sortir vainqueurs de la lutte, on conviendra aisément que les cordées féminines puissent trouver à leurs victoires, mêmes modestes, une saveur plus particulièrement délectable.[128]

Leur défense de l'alpinisme féminin ne prend cependant pas les traits d'une revendication féministe, féminisme dont ces femmes, comme leur prédécesseures, se distancient. « J'ai peut-être été un peu féministe à vingt ans [écrit Nea Morin], mais il s'agissait d'une phase passagère »[129]. Pourquoi ? D'une part, il s'agit toujours pour ces femmes de maintenir un

127. « Editorial », *Ladies' Alpine Club Journal*, 1930.
128. Micheline Morin, *Encordées*, ouvr. cité, p. 61.
129. Nea Morin, *A Woman's Reach*, ouvr. cité, p. 27.

espace de liberté au sein d'un univers masculin. Pour y parvenir, il leur est nécessaire de limiter leurs revendications et de se dissocier du féminisme politique. En effet, ces femmes, même accompagnées d'hommes, continuent d'être perçues, sous certains aspects, comme déviantes. En 1920, on reproche à Dorothy Pilley, sur l'île de Skye, de ne pas porter de jupe. En 1921, alors qu'elle s'aventure pour la première fois en montagne uniquement accompagnée de deux compagnes du Pinnacle Club, elle prend garde de ne pas attirer les critiques. Conseillées par des alpinistes de l'AC, elles choisissent une ascension extrêmement facile, « à la portée des femmes » :

> Nous devions être particulièrement attentives à ne pas attirer de critiques illégitimes. Nous avions l'impression d'être des pionnières. Il nous fallait tester la doctrine selon laquelle les femmes pouvaient et devaient prendre l'entière responsabilité des ascensions à leur portée. C'est pourquoi nos plans étaient très modestes pour cette première expérimentation.[130]

Treize ans plus tard, en 1934, date de l'écriture de son livre, on voit de plus en plus de femmes dans les montagnes, explique Dorothy Pilley. Mais la « véritable alpiniste » reste très rare. On la reconnaît au milieu des alpinistes de pacotille (qui se pavanent en costume d'alpiniste), à « l'usure de son sac et de son piolet, et à la texture rugueuse de ses vêtements, faits pour supporter la vie de refuge et le frottement des longues descentes en rappel »[131]. Dans le portrait qu'elle dresse de la touriste, on retrouve un peu des moqueries d'Elizabeth Le Blond envers les coquettes venues visiter les glaciers. Chez les femmes comme chez les hommes, les touristes continuent de constituer un repoussoir commun. Mais les femmes alpinistes sont toujours aussi peu acceptées au sein du microcosme masculin qu'est le grand alpinisme. Encore en 1940, l'écrivain et alpiniste français Samivel, membre du GHM, décrit la femme alpiniste comme « une espèce d'amazone en culotte, maigre, avec un visage de jument, boucanée par les autans, et des cheveux comme des barbelés. Pas le moindre vestige de poitrine, mais en revanche cinq insignes de clubs accrochés côte à côte ». Samivel poursuit :

> Ah ! Nous les connaissons, ces malheureuses dames de pic, chouettes solitaires qui hantent les refuges et les parois comme les hommes, manient comme les hommes les durs outils de l'alpiniste [...]. Non ! Décidément, les vraies femmes sont trop tendres pour les

130. *Ibid.*, p. 121.
131. *Ibid.*, p. 133.

Partie III

Le nouvel esprit de l'alpinisme : maintien et reconfiguration de l'excellence

Nous avons montré précédemment comment, au Royaume-Uni principalement, s'inventait, se forgeait et se cristallisait, sur environ un siècle, une forme particulière d'excellence en alpinisme. Au moment où débute notre troisième partie, dans les années quarante, l'alpinisme est donc une activité codifiée, un jeu avec ses institutions, ses valeurs, son éthique, son «esprit», ses traditions déjà centenaires. Les alpinistes des générations ultérieures sont ainsi confrontés à un héritage avec lesquels ils doivent composer.

Qu'en est-il concernant les développements ultérieurs de l'alpinisme? Les changements, souvent perçus comme des «menaces» par l'élite (alpinistique) établie, sont-ils acceptés, repris en main ou combattus? Viennent-ils remettre en question le modèle d'excellence existant? Les «barrières» et le «niveau» séparant l'élite du reste des pratiquants parviennent-ils à se maintenir? Comment, dans un contexte changeant, l'alpinisme est-il appréhendé par ses pratiquants les plus investis? Qu'en est-il de la conception traditionnelle de l'excellence, de «l'esprit» de l'alpinisme forgé au XIX^e^ siècle, à la fois «esprit de corps» et «éthique»? Nous montrerons que «l'esprit de l'alpinisme» codifié par les alpinistes victoriens et – en partie – adopté en France, résiste, à bien des égards, aux transformations pourtant majeures qui touchent l'alpinisme à partir des années quarante, témoignant de la force de son ancrage.

À cet égard, une nouveauté majeure de l'après-guerre, fondamentale pour comprendre certaines évolutions de l'alpinisme de haut niveau, est la généralisation de l'himalayisme. L'après-guerre ouvre une phase nouvelle pour l'alpinisme mondial, qui se caractérise par une ouverture sans précédent du massif himalayen. La compétition pour les plus hauts sommets est lancée, dans un contexte géopolitique où les rivalités sont exacerbées. Michel Raspaud parle, à propos des années 1950-1964, celles qui

voient l'ascension des quatorze « 8 000 », de phase « héroïco-nationaliste » de l'himalayisme[1]. Une fois les grands 8 000 atteints, le mouvement se poursuit : d'autres voies sont ouvertes, d'autres sommets, moins hauts mais difficiles, sont escaladés. Une équation entre « grand alpinisme » et « himalayisme » s'instaure, qui marque durablement les manières d'appréhender l'excellence.

•

Un massif à conquérir : l'enjeu géopolitique et nationaliste

Dans l'entre-deux-guerres, du fait de leur avantage géopolitique dans la région, les Britanniques possèdent un accès privilégié à l'Everest, leur chasse gardée. Ils comptabilisent six expéditions avant la guerre, auxquelles s'ajoutent quelques ascensions himalayennes sur d'autres sommets, couronnées de succès (le Kamet en 1931, la Nanda Devi en 1936). La donne géopolitique change après la guerre. L'Inde et le Pakistan obtiennent leur indépendance. Cinq 8 000 situés au Pakistan deviennent alors accessibles. Le Tibet, dominé en 1949 par la Chine communiste, se ferme aux Occidentaux (condamnant, par la même occasion, la voie traditionnellement empruntée pour l'Everest), mais le Népal, jusqu'alors interdit d'accès, s'ouvre. Un système de permis est instauré pour les expéditions sur les huit 8 000 népalais. Pour l'Everest, particulièrement convoité, un tour de rôle annuel est institué par le gouvernement népalais. Les Anglais obtiennent une autorisation pour 1951 et pour 1953, les Suisses pour 1952, et les Français pour 1954.

Frustrés par une position dominée sur la scène alpine et par leur quasi-absence de la scène himalayiste pendant l'entre-deux-guerres, les alpinistes français, avec l'appui du Comité français de l'Himalaya créé en 1933 et recréé en 1948 dans le but exclusif d'organiser des expéditions en Asie, entendent redresser l'image de la France. En 1950, l'expédition sur l'Annapurna est montée sous l'égide de Lucien Devies, qui dirige au même moment toutes les grandes instances de l'alpinisme français (CAF, Fédération française de la montagne, GHM, Comité de l'Himalaya). Le gouvernement finance l'expédition à hauteur de six millions de francs, les huit millions restants étant le fruit d'une souscription publique et de dons[2].

---

1. Michel Raspaud, *L'aventure himalayenne*, ouvr. cité, p. 164. Voir également Maurice Isserman et Stewart Weaver, *Fallen Giants. A History of Himalayan Mountaineering from the Age of Empire to the Age of Extremes*, New Haven, Yale University Press, 2008.
2. Michel Raspaud, *L'aventure himalayenne*, ouvr. cité, p. 62 ; Lionel Terray, *Les conquérants de l'inutile. Des Alpes à l'Annapurna*, Paris, Gallimard, 1961, p. 356.

Les alpinistes sont les premiers convaincus du noble but de l'expédition. Elle pourrait enfin « placer la France dans une juste position sur l'échelle des valeurs », écrit Lionel Terray, qui consacre une dizaine de pages à la question du financement et de la préparation de « cette entreprise grandiose », aux louanges de Lucien Devies, un « homme exceptionnel », et à celles du leader de l'expédition Maurice Herzog, « sorti d'HEC, officier de réserve, homme d'affaires, [que la] formation intellectuelle, [l'] habitude du commandement, de l'organisation et des responsabilités [...] désignaient tout particulièrement pour remplir les fonctions de chef d'équipe »[3]. Le succès de l'expédition inspire à Terray des tirades patriotiques : « Avec quel panache bien français Herzog et Lachenal avaient couronné cet édifice si péniblement construit ! Grâce à eux, notre race si décriée avait donné au monde le plus bel exemple de ses vertus immortelles ».

Le style des expéditions reflète cet état d'esprit. Onéreuses (quatorze millions de francs pour l'Annapurna), à la logistique complexe, nécessitant le transport de plusieurs tonnes de matériel, employant des centaines de porteurs, elles s'apparentent à de véritables campagnes militaires. La montagne est équipée de cordes fixes qui relient plusieurs « camps » entre lesquels les alpinistes peuvent circuler avant « l'assaut » final, formant le « fantastique ballet de montées et de descentes qui peu à peu, charges par charges, ouvre la voie aux plus grandes cimes du monde ». Guido Magnone, membre de l'expédition sur le Fitz Roy (1951) et le Makalu (1954), écrira en 2005 :

> Le Comité de l'Himalaya est composé d'un véritable état-major restreint, mais à la pointe des connaissances. [...] On mobilise donc toutes les connaissances industrielles et les avancées technologiques, ce qui suppose un financement considérable, mais on ne lésine pas sur les moyens puisque le trésor de guerre est bien approvisionné. [...] La conquête du sommet convoité ne peut résulter que de l'action collective d'une petite armée en campagne.[4]

C'est l'époque où les titres des autobiographies et des récits d'expédition français revêtent une connotation martiale sans précédent : *Annapurna, premier 8 000* (Herzog, 1951) – sans oublier le film de l'expédition, *Une victoire sur l'Annapurna* (Ichac, 1951) ; *La conquête du Salcantay, géant des Andes* (Pierre, 1953) ; *La conquête du Fitz-Roy* (Azéma, Terray et Magnone, 1954) ; *Victoire sur l'Aconcagua* (Poulet et Ferlet, 1955) ; *Record à l'Himalaya* (Lambert et Kogan, 1955) ; *Une victoire sur l'Himalaya* (Pierre, 1960) ; *Les conquérants de l'inutile* (Terray, 1961) ; *Bataille pour le Jannu*

3. *Ibid.*, p. 352-360. Citations suivantes : p. 453.
4. Guido Magnone, *Sculpteur de cimes*, Paris, Arthaud, 2005, p. 155-156.



Illustration 17
La troupe des porteurs au départ du camp de base. Expédition sur l'Everest en 1924
DR. Photographe inconnu. Alpine Club Photo Library, Londres.

(Franco et Terray, 1977); *La montagne à mains nues* (Desmaison, 1971), etc. Cette rhétorique ne manque pas de faire penser à celle impérialiste des Britanniques du début du XX^e^ siècle. Les Français s'adonnent à un alpinisme de conquête dont ils avaient été privés jusque-là.

Au Royaume-Uni, l'himalayisme n'est pas une nouveauté. Le Mount Everest Committee, créé en 1921, exerce son action jusqu'en 1953 sous le nouveau nom de Joint Himalayan Committee. Si l'on se penche de nouveau, cette fois-ci outre-Manche, sur les titres des récits de l'époque, on remarque que la connotation conquérante en est absente: *The Ascent of Everest, 1953* (Hunt, 1953); *Our Everest Adventure* (Hunt, 1954); *South Col. One Man's Adventure on the Ascent of Everest* (Noyce, 1954); *Kangchenjunga, the Untrodden Peak* (Evans, 1956); *Annapurna South Face* (Bonington, 1971). Il faut cependant y voir moins le signe d'un désintérêt pour la course aux sommets que celui d'une retenue affichée et valorisée. Conformément à «l'esprit» fondamentalement amateur de l'alpinisme britannique, il est de mauvais ton d'afficher ouvertement des ambitions compétitives. Bien que l'esprit britannique ait été transféré en France, sa composante amateure et le rejet concomittant de l'autopromotion ne s'y expriment pas avec la même force que dans son pays d'origine.

•

Un alpinisme donné en spectacle: l'enjeu médiatique

L'himalayisme fait l'objet d'une intense couverture médiatique. Des articles de presse (celle-ci finance les expéditions contre l'exclusivité des

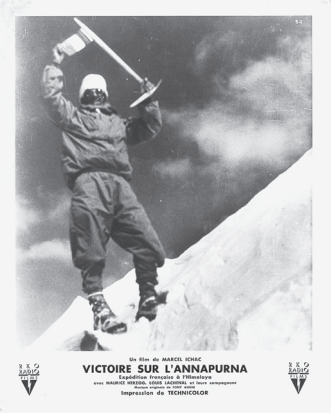


Illustration 18
Affiche du film *Victoire sur l'Annapurna* (Marcel Ichac, 1953) consécutif à l'ascension française de 1950. On y voit Maurice Herzog brandissant le drapeau français au bout de son piolet

© Photographie de Louis Lachenal. Elisabeth Herzog.

informations)[5], des récits d'expéditions publiés dans des collections grand public («L'aventure vécue» chez Flammarion ou «Exploits» chez Gallimard en France), des conférences («Connaissance du Monde», créée en 1945), des films, font naître un engouement sans précédent.

En France, le Comité de l'Himalaya possède pendant cinq ans l'exclusivité des droits d'*Annapurna, premier 8000*, vendu à cinq cent mille exemplaires en trois ans. Les alpinistes de l'expédition se voient contractuellement obligés d'effectuer des tournées de conférences (six cents en deux ans), dont les revenus sont versés au comité. Les quatre-vingt-sept millions de francs amassés financeront des expéditions nationales pendant une vingtaine d'années, la dernière étant celle sur le pilier ouest du Makalu en 1971.

Au Royaume-Uni, la préparation de l'expédition sur l'Everest vient raviver l'intérêt du grand public, lassé des échecs précédents. L'ascension de l'Everest est un immense succès médiatique. Le *Times*, qui couvrait l'événement en exclusivité, annonce la victoire le 2 juin 1953, au moment du couronnement d'Elizabeth II. John Hunt, le chef d'expédition, et Edmund Hillary, l'alpiniste victorieux, sont anoblis; le sherpa Tensing Norgay, l'autre homme au sommet, reçoit la Croix de Georges (George Cross), une distinction inférieure (ce qui provoque un tollé en Inde). Comme pour l'Annapurna en France, les retombées financières sont importantes. L'ascension donne lieu à un livre rédigé par son leader (*The*

5. Michel Raspaud, «La mise en spectacle de l'alpinisme», *Communications*, n° 67, 1998, p. 165-178, ici p. 169.

Ascent of Everest, 1953), ainsi qu'à un film (*The Conquest of Everest*), dont les recettes permettront de financer des expéditions suivantes.

«[Les années trente étaient] le temps des cavernes, où les alpinistes ne pouvaient prétendre à la gloire des vedettes de cinéma, ni à l'annonce de leur prochaine course, ni même à l'exploitation publicitaire de leurs cadavres»[6], écrit en 1965 Robert Tézenas du Montcel (1902-1986). L'himalayisme change effectivement la donne. À la faveur de la course aux 8000, certains alpinistes deviennent de véritables vedettes, en particulier ceux aptes à tirer profit du jeu médiatique. Le ressentiment des laissés pour compte est peu visible et leurs propos étouffés[7]. Attirés initialement par l'himalayisme, le grand public prête une attention nouvelle à l'alpinisme en général. La conquête himalayenne semble avoir attiré, indirectement, l'attention des médias vers d'autres ascensions, au-delà de certaines voies déjà médiatisées auparavant, telle la face nord de l'Eiger, à l'histoire tragique. Mais la médiatisation a d'autres conséquences: la professionnalisation de l'alpinisme et ses corrolaires, un investissement toujours plus intense et risqué.

•

L'himalayisme, summum de l'alpinisme: l'enjeu sportif

D'après Michel Raspaud, «la médiatisation de l'Himalaya a concouru à déplacer les lieux de la performance. Aujourd'hui, celle-ci se mesure à l'aune de la collection des 8000 ou de la réalisation de voies de grande difficulté à haute altitude»[8]. Il faut dire que le mode opératoire évolue et permet un accès plus facile aux expéditions, qui cessent peu à peu d'être nationales. Le «style himalayen» consistant à «faire le siège» (*siege tactics*) de la montagne à grand renfort de cordes fixes, reliant des camps d'altitude, employant des centaines de sherpas, disparaît au profit d'expéditions plus réduites, moins onéreuses, en «style alpin». Dès la fin des années soixante-dix ont lieu les premières ascensions himalayennes sans oxygène. Au Royaume-Uni, les dernières grosses expéditions sont celles sur la face sud de l'Annapurna en 1970 et sur la face sud-ouest de l'Everest

---

6. Robert Tézenas du Montcel, *Ce monde qui n'est pas le nôtre*, Paris, Gallimard, 1965, p. 45.
7. Après l'Annapurna, Herzog est nommé haut-commissaire à la Jeunesse et aux Sports (1958-1966) par de Gaulle. Lachenal, guide, retourne rapidement dans l'ombre avant de se tuer à ski en 1955. En 1996, la publication de ses *Carnets du vertige*, où il critique la version officielle de l'ascension telle que décrite par Herzog dans *Annapurna, premier 8000,* fait grand bruit. La même année, la biographie de Rébuffat, autre membre de l'expédition, remet en cause la version officielle (Yves Ballu, *Gaston Rébuffat. Une vie pour la montagne*, Grenoble, Hoebëke, 1996, p. 197-234).
8. Michel Raspaud, «La mise en spectacle de l'alpinisme», art. cité, p. 174.

en 1975. En France, ce sont l'ascension du pilier ouest du Makalu en 1971 et, surtout, la tentative sur le pilier sud-ouest du K2 en 1978 (une vingtaine d'alpinistes, trente-six tonnes et demi de matériel et de nourriture et mille quatre cents porteurs[9]).

Les expéditions légères, plus faciles à organiser et à financer, se multiplient. L'information s'accumule et se diffuse, facilitant la logistique, d'autant que les démarches administratives et les permis peuvent être contournés. « En 1997, j'ai fait trois expéditions, 1500 livres sterling au total. On a escaladé des sommets illégalement, donc on n'a pas eu besoin de permis, donc ça aide » (propos reccueillis d'un alpiniste britannique, né en 1967). Pour toutes ces raisons, le nombre moyen annuel d'expéditions en Himalaya passe de trois dans l'entre-deux-guerres à soixante-seize dans les années quatre-vingt[10]. Cette évolution ne signifie pas une perte de légitimité de l'alpinisme alpin. En effet, de nombreuses voies difficiles continuent d'être ouvertes dans les Alpes. Cependant, l'apogée d'une carrière d'alpiniste se pense de plus en plus comme l'ascension d'un haut sommet, vierge, en expédition. À partir des années soixante, un grand alpiniste « se doit » de partir en expédition pour réaliser des ascensions sur des sommets élevés de massifs éloignés (Andes, Patagonie, Antarctique…), au premier plan desquels l'Himalaya, point focal vers lequel tous les désirs convergent.

Pour les alpinistes britanniques, l'alpinisme d'expédition en vient à constituer la suite logique d'une carrière débutée au Royaume-Uni et poursuivie dans les Alpes :

> C'était comme une succession [logique] à cette époque : l'escalade, les Alpes, les Andes, l'Himalaya, tout ça. Doucement progresser vers des massifs de plus en plus hauts. Et c'était très certainement ce que j'espérais faire, oui. […]. Et, je veux dire, on avait lu tous ces livres sur l'alpinisme dans l'Himalaya, et ça semblait être une aventure fabuleuse d'aller là-bas, donc ce qu'on voulait c'était vivre les mêmes choses, vraiment. (propos recueillis d'un alpiniste britannique, né en 1941)

De même, pour les alpinistes français, l'Himalaya représente l'ultime étape de la carrière de grand alpiniste. Pour Benoît Chamoux (1961-1995), l'himalayisme « s'inscrit dans une logique », celle d'une progression dans la difficulté et l'altitude : « le massif alpin français (le mont Blanc est situé à 4807 mètres), le Kenya (autour de 5000 mètres), le Pérou (6000), le Dhaulagiri II à 7618 : aborder l'Himalaya constitue un objectif aussi évident

9. Michel Raspaud, *L'aventure himalayenne*, ouvr. cité, p. 118.
10. *Ibid.* p. 126.

qu'informulé dans la tête de chacun de nous depuis longtemps»[11]. Dans les années quatre-vingt, l'Himalaya fait déjà partie de la mémoire collective des alpinistes: «Avant même de découvrir ces montagnes, elles me fascinaient. [...] C'est cette mémoire collective qui rend audible puis attirant l'écho d'une montagne. La magie de l'Himalaya m'avait envoûté bien avant que j'aie pu en apercevoir les contreforts». Tous les grands alpinistes de notre base qui pratiquent à partir de 1970 ont participé à plusieurs expéditions; ils étaient 20% en France et 58% au Royaume-Uni avant la guerre, et déjà plus de 80%, dans les deux pays, entre 1940 et 1970. L'himalayisme s'impose ainsi comme le degré supérieur de l'alpinisme et la porte d'accès à l'excellence. «Il semblait qu'une renommée d'alpiniste ne puisse se conclure en dehors d'une conquête himalayenne, et je subissais une certaine pression en ce sens»[12], explique Simone Badier (née en 1936). De grandes ascensions effectuées dans les Alpes ne suffisent alors plus à assurer un accès à l'élite de l'alpinisme.

11. Benoît Chamoux, *Le vertige de l'infini*, Paris, Albin Michel, 1988, p. 68. Citation suivante: p. 9.
12. Simone Badier, *La dame de pic*, Chamonix, Guérin, 2008, p. 169.

Chapitre 6

Les nouveaux contours sociaux de l'excellence

Après la guerre, l'élite de l'alpinisme tend à s'ouvrir et à se professionnaliser, de manière toute relative cependant. Ces phénomènes sont le résultat d'une conjonction de facteurs, certains que nous venons d'évoquer (notamment le développement de l'himalayisme), d'autres, de nature socio-économique, ou institutionnelle, que nous évoquerons. À quoi ressemble alors la population des « grands alpinistes », au Royaume-Uni et en France ? Après en avoir dressé les contours, nous regarderons ce que ces changements « font » à un esprit de l'alpinisme qui a peu évolué depuis un siècle.

Morphologie de l'alpinisme britannique d'après-guerre : une ouverture limitée

Avant la seconde guerre mondiale, malgré un timide début d'ouverture, l'alpinisme britannique reste en grande majorité une pratique pour les membres de la bourgeoisie. Ses modalités de pratique les plus légitimes en particulier (des ascensions difficiles, hautes et lointaines) sont réservées à une élite sociale. Cela change après la guerre. L'alpinisme s'ouvre au point qu'il devient plus difficile de dégager des profils sociaux relatifs au type d'alpinisme pratiqué. Cependant, cette ouverture, qui n'a pas lieu sans à-coups, n'est pas totale. Surtout, comme dans d'autres pratiques, si le milieu social détermine moins qu'avant l'*accès* à l'alpinisme, il est discriminant dans les *manières de pratiquer* et de gérer sa « carrière ». L'alpinisme britannique reste ainsi, à bien des égards, une pratique classante.

Au sortir de la guerre : une élite de l'alpinisme polarisée socialement

La fin des années quarante et le début des années cinquante voient la poursuite du timide mouvement de démocratisation de l'alpinisme d'avant-guerre, dans un contexte socio-économique de plein-emploi[1]. Les clubs de marche et d'alpinisme créés dans les années trente, au recrutement plus populaire, se maintiennent et se renforcent. Il en résulte une nébuleuse de clubs qui ne cesse de grossir. En 1944, vingt-cinq clubs sont regroupés sous l'égide du British Mountaineering Council. Quinze ans plus tard, ce nombre a été multiplié par quatre. L'immédiat après-guerre correspond également à la promulgation de l'Access to Mountains Bill, qui garantit l'accès libre aux montagnes et met fin aux conflits opposant les pratiquants aux propriétaires[2].

Ce mouvement d'ouverture n'a pas lieu au sein de l'AC, qui reste socialement très sélectif. L'étude des milieux sociaux d'appartenance des deux cent soixante-dix nouveaux adhérents à l'AC entre 1958 et 1969 permet de constater que 86 % d'entre eux appartiennent aux classes supérieures, 6 % aux classes moyennes, et aucun aux classes populaires[3], alors qu'au même moment, les classes supérieures représentent à peine 12 % de la population active[4]. Les notices nécrologiques de l'*AJ*, un bon moyen d'appréhender qualitativement le milieu social des membres du club, ont remarquablement peu changé depuis la première en 1880 : longues de plusieurs pages, elles mettent sur un même plan les trajectoires alpinistiques, scolaires et professionnelles, trajectoires dont la compréhension suppose la maîtrise de références implicitement partagées. Leur lecture produit une impression singulière de redondance qui contribue à donner un surcroît de visibilité aux individus atypiques, comme ce G. Bintley (1932-2013), dont il est (ironiquement) précisé qu'il était populaire alors qu'il « n'était pas

1. Peter Donnelly, « Social Climbing », art. cité, p. 22. Voir aussi Anthony K. Rawlinson, « Crescendo, 1939-1956 », *Alpine Journal*, vol. 62, 1957, p. 98-112, ici p. 111.
2. Peter Donnelly, « Social Climbing », art. cité, p. 21. L'une de ces confrontations est racontée par Dennis Gray, « The Rise and Fall of the Working-class Climber », *Alpine Journal*, vol. 111, 2007, p. 142-146, ici p. 144.
3. Les étudiants, sans professions, retraités, etc. n'ont pas été classés, d'où un total inférieur à 100 %. Voir notre thèse en ligne pour les modalités de classement.
4. Albert H. Halsey, *Trends in British Society since 1900*, ouvr. cité, p. 113. Pour obtenir ce résultat, nous avons, à partir des résultats du recensement du *Registrar General's Social Classes* (RGSC), regroupé les catégories « Employers and Proprietors » (5 % de la population active), « Manager and Administrators » (5,5 %), « Higher Professionals » (1,9 %). En rajoutant la catégorie des « Lower Professionals and Technicians » (4,7 %), qui correspondrait plutôt à nos « classes moyennes », on obtient une proportion de 17,1 %, ce qui reste bien en dessous des 86 % observés à l'AC.

un écrivain, et qu'il n'avait pas de relations dans les sphères éducative ou administrative» (*AJ*, vol. 117, 2014, p. 367).

La sélection sociale qui persiste au sein de l'AC a des conséquences sur les carrières auxquelles peuvent prétendre les alpinistes. La participation à une expédition sur l'Everest, l'enjeu majeur de l'après-guerre, dépend de l'Everest Committee et, indirectement, de l'AC. Aucun *outsider* ne s'y voit par conséquent invité. Tom Patey (1932-1970) en tire une chanson satirique intitulée «La chanson de l'Alpine Club», critique de l'entre-soi du club, des *public schools*, de l'amateurisme forcené, et parodie du style maniéré de l'*AJ*:

> Le Sang Noble des Pairs Anglais / Sait s'adapter à l'atmosphère raréfiée / Et c'est pourquoi tout ce réseau [*The Old School Tie*] / Est capable d'aller très haut. Ils y vont ! Sacré spectacle ! Foulant aux pieds la Neige Immaculée ![5]
>
> Nos alpinistes ne sont pas des idiots / Ils sortent des meilleures *public schools* / Vous ne pouvez pas vous tromper avec ceux de l'Everest / C'est pourquoi ils sont choisis encore et encore / Encore et encore et encore et encore / [...] Ils jouent le jeu, ils en connaissent les règles.[6]

Une strophe évoque l'arrivée d'alpinistes des classes populaires au sein d'expéditions secondaires. C'est ainsi que Joe Brown (1930-2020), plombier de Manchester, est invité à l'expédition de reconnaissance de 1955 sur le Kangchenjunga, qu'il conduit au sommet :

> Les coutumes changent et hélas / Nous acceptons à présent la *working class* / Nous avons donc invité le Bon Vieux Joe / À venir prendre part au show [...][7]

Les nouveaux alpinistes issus des classes populaires, comme Brown, sont baptisés les *hard men*. Bien que minoritaires, leur présence va marquer durablement les esprits. Joe Brown demeure une exception. Son compagnon de cordée, Don Whillans (1933-1985), est remplacé par des «hommes pleins de tact»:

---

5. «*The Noble Blood of English Peer/ Adapt to a rarefied atmosphere/ And that is why the Old School Tie**/ *May be expected to go high. Up they go! DAMN good show! Stamping steps on the Virgin Snow****!*» **The Old School Tie*, littéralement la cravate aux couleurs de leur *public school* que portent les anciens élèves, est également une métaphore pour désigner le réseau de pouvoir formé de ceux qui portent cette cravate. ***Stamping steps on the Virgin Snow*: formule parodique des récits d'alpinisme victoriens (Tom Patey, *One's Man Mountains*, Londres, Gollancz, 1971, p. 263).
6. «*Our climbing leaders are no fools/ They went to the very best Public Schools/ You'll never go wrong with Everest Men/ So we select them again and again/ Again and again and again and again/* [...] *They play the game, they know the rules*» (*ibid.*).
7. «*Customs change and so alas/ We now include the working class/ So we invited Good Old Joe/ To come along and join the show*» (*ibid.*).

> Une dernière question pour Sir John / Où sont passés les *hard men*? / Le bon vieux Joe! Pourquoi pas Don? Où était Christian Bonington? / Sir John répondit : "Les alpinistes / Qui ont planté le drapeau dans les Pamirs / Étaient des hommes de charme, de tact, et de compétence / débordant de bonne volonté.[8]

La fermeture sociale persistante de l'AC dans les années cinquante n'empêche donc pas l'arrivée sur la scène alpinistique de membres des classes populaires. Ces derniers, comme c'était déjà le cas dans les années trente et quarante, se regroupent dans des clubs ouvriers locaux, d'abord informels. Deux clubs se détachent. Le premier, le Creagh Dhu Mountaineering Club est un club essentiellement ouvrier, masculin, créé en 1930 à Glasgow. Parmi les critères de sélection, une réputation de « dur » pouvait jouer en faveur du postulant, comme l'explique ici un de ces membres : « C'était un club macho. Si ta tête ne leur revenait pas, tu ne pouvais pas entrer. Il y avait beaucoup de gens au Creagh Dhu qui n'étaient pas vraiment des alpinistes, il fallait avoir d'autres qualités, une sorte de caractère. Être imbuvable donnait de bonnes chances »[9].

John C. Cunningham (1927-1980), ouvrier des docks de Glasgow, puis instructeur d'alpinisme, est l'un de ses membres les plus connus. Il ouvre des voies difficiles au Royaume-Uni, mais se rend aussi dans l'Himalaya, en 1953, sur le Pumori, en 1956 et en 1975, sur la face sud-ouest de l'Everest.

Le second club ouvrier passé à la postérité est le Rock and Ice de Manchester, créé en 1951 à partir d'un groupement informel, le Valkyrie Club. Avec des membres comme Joe Brown (1930-2020), Don Whillans (1933-1985), Ron Moseley (1931-), ou encore Nat Allen (1928-1995), le club devient rapidement célèbre. « Pour nous », écrit Dennis Gray, « ils étaient l'équivalent de ce que seraient dix ans plus tard les Beatles sur la scène musicale »[10]. La réputation du club n'est pas usurpée, car les performances de ses membres, tant localement que dans les Alpes et, rapidement, dans l'Himalaya, sont exceptionnelles. Il faut dire que ce sont des alpinistes aguerris, bien entraînés dans les massifs britanniques. En 1954, lors de leur second séjour dans les Alpes, Brown et Whillans ouvrent ainsi, sur la face sud de Blaitière, un des itinéraires parmi les plus difficiles du massif, la « fissure Brown ». Cette voie, à une période où les Anglais ne s'illustraient

---

8. « *One last question for Sir John**/ *Where have all the hard men gone?*/ *Good Old Joe! Why not Don?*/ *Where was Christian Bonington?*/ *Sir John replied "The mountaineers"*/ *Who showed the flag in the High Pamirs. Were men of charm and tact and skill*/ *Overflowing with goodwill* » (*ibid.*, p. 264). **Sir John* : John Hunt, leader de l'expédition et président de l'Alpine Club (1956-1959).
9. Jeff Connor, *Creagh Dhu Climber. The Life and Times of John Cunningham*, Londres, Ernest Press, 1999, p. 48.
10. Dennis Gray, « The Rise and Fall of the Working-class Climber », art. cité, p. 144.



Illustration 19 Les *hard men* du Rock and Ice, à Chamonix en 1954. (De gauche à droite) derrière, inconnu, puis Ray Greenall et Don Whillans ; devant, Joe Brown, Fred Ashton, Nat Allen et Ron Moseley
Photographe inconnu. © Alpine Club Photo Library, Londres.

guère plus dans les Alpes, marque « une nouvelle étape dans l'évolution de l'alpinisme alpin britannique d'après-guerre »[11].

Notre analyse quantitative de l'élite de l'alpinisme permet de rendre compte de l'arrivée, à partir de la seconde guerre mondiale, d'alpinistes de milieux populaires au sein de l'élite. Alors que ces derniers en étaient absents jusqu'à la guerre, ils représentent 7 % des effectifs pour la génération des pratiquants de 1940 à 1970 ; les classes moyennes, absentes de l'élite avant la première guerre mondiale, en représentent 11 % dans l'entre-deux-guerre et 19 % en 1940 et 1970. Notons que ces proportions, déjà faibles, diminueront ensuite. L'analyse des origines sociales des alpinistes vient appuyer ces résultats, les alpinistes issus des classes populaires formant 27 % de l'élite d'après-guerre (1 % avant), ceux issus des classes moyennes 22 % (4 % avant).

11. Anthony K. Rawlinson, « Crescendo, 1939-1956 », art. cité, p. 103.

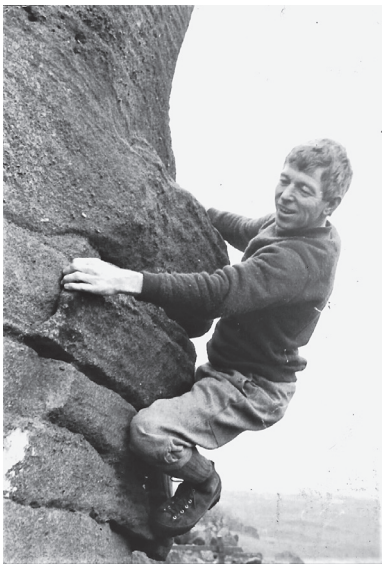


Illustration 20
Joe Brown, le « plombier alpiniste » (*climbing plumber*), sans doute l'alpiniste anglais des classes populaires le plus connu de sa génération, ici sur les rochers de Hen Cloud, dans le Peak district, en 1970

Photographie de Nat Allen.
© Mountain Heritage Trust, Nat Allen Collection.

Si les alpinistes des classes populaires sont si peu nombreux, les *hard men* en font-ils vraiment partie ? Indiscutablement, les deux *hard men* les plus emblématiques sont Don Whillans et Joe Brown, tous deux issus de Manchester. Whillans a fait l'objet de deux biographies, d'une autobiographie (coécrite) et de nombreux articles. Fils d'un employé d'une grosse épicerie, élevé dans une banlieue pavillonnaire, il devient plombier à quatorze ans. Il sera tour à tour ouvrier, maçon, moniteur d'alpinisme, et alpiniste professionnel (il réussissait, entre les expéditions, à vivre des revenus générés par celles-ci). Brown, quant à lui, vient d'un quartier pauvre où l'élève une mère veuve, femme de ménage. Contrairement à Whillans, Brown est vraiment issu de la classe ouvrière. Il est lui aussi plombier à quatorze ans, lui aussi pour peu de temps. Après une expérience d'instructeur d'alpinisme, il ouvre un magasin de matériel d'alpinisme. Ayant bénéficié d'une trajectoire ascendante qui le fait entrer dans le groupe des petits indépendants, Brown ne fait donc pas partie, à strictement parler, des classes populaires. Il en va de même d'autres *hard men*. John C. Cunningham (1927-1980), par exemple, de père ouvrier et de mère femme de ménage, commence adolescent comme ouvrier dans les docks de Clydeside, puis travaille pour la British Antarctic Survey, avant de devenir instructeur d'alpinisme. Bill Peascod (1920-1985) est un autre

hard man ayant suivi une trajectoire similaire[12]. Mineur à treize ans issu d'une famille de mineurs, il suit des cours du soir et devient ingénieur, puis professeur en ingénierie minière.

Dans notre recherche, la difficulté à classer ces individus est accrue par leurs trajectoires ascendantes. Le choix de les classer en fonction de leur «point d'arrivée»[13] conduit à une surreprésentation des classes supérieures, et témoigne une fois de plus de la nécessité d'expliciter clairement les choix de classement effectués[14]. Cela ne nous empêchera pas, dans le versant qualitatif de l'analyse, de désigner Cunningham, Peascod, Brown et d'autres comme des *hard men*. S'ils ne sont pas ou plus ouvriers, par leurs conditions de vie, leur culture, leurs réseaux de sociabilité, leur manière de pratiquer l'alpinisme, ils sont des *hard men*. L'aura dont bénéficient les *hard men* a ainsi contribué à étiqueter comme alpinistes de la classe ouvrière des individus qui n'en faisaient pas réellement partie, et à fédérer symboliquement des individus qui se situaient en fait aux marges du groupe social dans lequel l'alpinisme recrutait traditionnellement son élite. Elle a également contribué à ce que les historiens accordent une place prépondérante aux alpinistes de la classe ouvrière bien que ces derniers soient en réalité restés minoritaires.

À partir des années soixante-dix : une élite populaire et sans classes ?

Après les années soixante, la tendance amorcée dès les années trente et qui s'était accélérée après la guerre, celle d'une ouverture de l'élite de l'alpinisme aux classes populaires, s'essouffle. Même en considérant une élite plus large que l'AC, celle-ci reste elle aussi majoritairement composée d'alpinistes des classes favorisées et, chose nouvelle, d'alpinistes des classes moyennes. Ce tableau n'est pas nécessairement celui qui ressort des commentaires que portent les alpinistes sur leur groupe, ni même de travaux d'histoire de l'alpinisme consacrée à cette période, qui insistent sur deux phénomènes : la domination de l'alpinisme par les *working class climbers* et l'avènement des étudiants sans classe (*classless students*). Nous montrerons, données à l'appui, que toutes deux sont fausses à certains égards.

---

12. Pour une analyse plus poussée de l'alpinisme comme « ascenseur social », voir notre thèse, partie III, chap. 7, « L'ascenseur social de la montagne fonctionne-t-il ? ».
13. Si l'on considère les lieux d'éducation des grands alpinistes de cette génération, le résultat est tout autre : 52 % d'entre eux ont fréquenté une école locale (et 41 % une *public shool)* et 45 % n'ont pas fait d'études supérieures. Pour les générations précédentes, ces proportions étaient de 5 % et de 12 %.
14. Dominique Merllié, « Une nomenclature et sa mise en œuvre », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 50, 1983, p. 3-47.

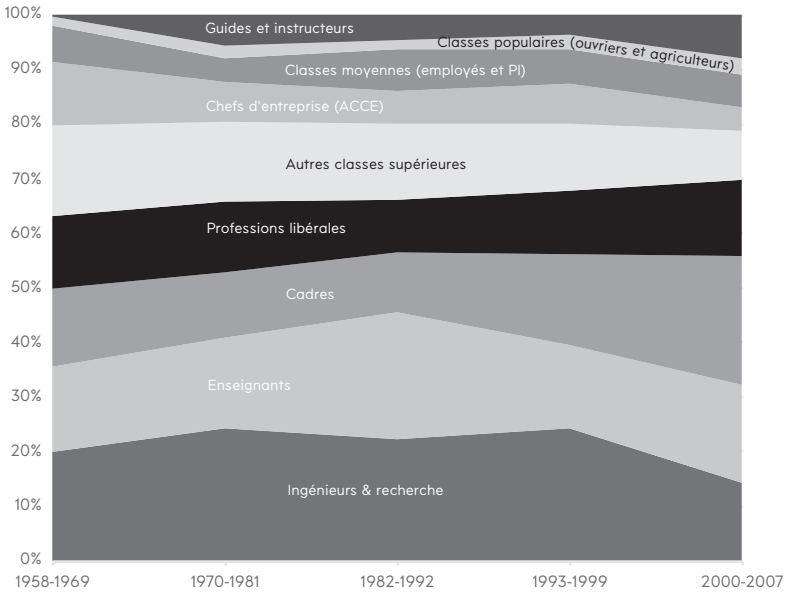
Les *hard men* ont à ce point marqué l'alpinisme britannique que les générations suivantes tentent de leur ressembler, ce qui peut passer par la mise en avant d'origines prolétaires et, surtout, par certaines attitudes. Dans les années soixante et soixante-dix, écrit Peter Donnelly, «il devint obligatoire dans la sous-culture des alpinistes, quelle que soit son appartenance sociale, de ne pas prononcer les "h"[15], d'avoir une casquette (symbole de la classe populaire), de conduire un mini van, de porter des vêtements sales et abîmés, d'adopter de manière intransigeante et nationaliste un comportement "britannique" dans les Alpes, et de forcer sur la boisson»[16]. Pour autant, les grands alpinistes étaient loin d'être issus de la *working class*. L'analyse des données de l'AC et de notre reconstitution de l'élite (graphique 1) permet de voir, entre 1958 et 2007, que les classes supérieures (en gris) restent largement surreprésentées au sein de l'AC (76 % dans les années 2000, contre 2,7 % pour les classes populaires[17] et 5,4 % pour les classes moyennes).

On observe également au sein du club l'apparition de guides et d'instructeurs qui, quasiment inexistants dans les années soixante, forment 7 % des effectifs dans les années 2000. On note également quelques entrepreneurs du secteur de l'*outdoor* (propriétaire d'un magasin de matériel de montagne, directeur d'agence de *trekking*, etc.), que nous avons classés, la plupart du temps, dans la catégorie «chefs d'entreprise». Ces derniers forment 3,2 % de la population de l'AC entre 1958 et 2007. Ces évolutions conjointes sont également visibles dans notre reconstitution de l'élite britannique de l'alpinisme[18], même si les faibles effectifs conduisent à interpréter les résultats avec prudence.

L'évolution de la composition sociale de l'élite de l'alpinisme est à mettre en relation avec les changements sociaux qui affectent alors la société britannique. Parmi ces derniers, la massification de l'enseignement. Avant la guerre, 1 % des alpinistes de notre base proviennent des classes populaires et 4 % des classes moyennes ; après la guerre, ils sont respectivement 27 % et 22 %. Si les alpinistes restent en majorité des hommes des classes supérieures, c'est, de plus en plus, au terme de trajectoires sociales ascendantes. Alors qu'avant la guerre, la grande majorité (95 %) des alpinistes avaient bénéficié d'une éducation sélective (*public schools*, écoles sélectives, voire tuteurs privés), cette proportion diminue après la guerre :

---

15. Une manière d'imiter l'accent populaire.
16. Peter Donnelly, «Social Climbing», art. cité, p. 24.
17. Alors que la population active britannique compte environ 10 % de classes supérieures et 30 % d'ouvriers au même moment. Pour une comparaison avec les données du recensement britannique, voir notre thèse en ligne.
18. Pour une comparaison précise, on se référera à notre thèse en ligne.



Graphique 1 Évolution de la part des principaux groupes sociaux au sein de l'AC (1958-2007), en pourcentage de la population totale de l'AC pour chaque décennie

un tiers des pratiquants a fréquenté des écoles locales moins sélectives (*comprehensive schools*). Un même constat peut être fait pour l'enseignement supérieur : les alpinistes des années soixante-dix et ultérieures sont certes 84 % à avoir fait des études supérieures (86 % avant la guerre), mais environ 10 % d'entre eux sont passés par les grandes universités (Oxford, Cambridge, etc.) contre 60 % avant la guerre. La surreprésentation des trajectoires scolaires longues reste très nette : 3,2 % d'une génération accède à l'université au Royaume-Uni en 1950, 4 % en 1962, 8,4 % en 1970, 19,3 % en 1990, et 33 % en 2000[19]. La nouvelle élite de l'alpinisme, bien qu'ayant perdu de sa remarquable homogénéité sociale d'avant-guerre, est bien loin du prolétariat auquel elle fait semblant d'appartenir. En fait, les nouveaux

19. Paul Bolton, *Education. Historical Statistics*, Rapport devant la House of Commons, 2012, p. 14 ; Albert H. Halsey, *Trends in British Society since 1900*, ouvr. cité, p. 206.

alpinistes sont souvent des étudiants initiés dans des clubs universitaires. Ce décalage amène Jack Longland, en 1977, à écrire :

> De nos jours, prétendre à un statut de prolétaire est la chose à la mode, même si on ne mérite pas ce qualificatif. Une grande proportion de nos meilleurs leaders sont des étudiants, ou des ex-étudiants, et si leurs mains sont calleuses, c'est à cause de l'escalade et non du travail.[20]

En revanche, l'élite de l'alpinisme n'est pas composée des mêmes élites sociales qu'auparavant, car elle ne recrute plus, comme autrefois, ses membres exclusivement dans la haute bourgeoisie. C'est sans doute à la lumière de ces nouveautés que Dennis Gray peut écrire, en 2007, qu'à partir des années soixante-dix « l'étudiant n'appartenant à aucune classe (*the classless student*) a remplacé l'alpiniste des classes populaires (*the working-class climber*) à la tête des pionniers de l'alpinisme »[21]. C'est également l'analyse que fait Simon Thompson dans son histoire de l'alpinisme[22]. Cette interprétation est en partie fausse : les grands alpinistes, justement parce qu'ils sont étudiants, font bien partie des classes supérieures et moyennes. Plus qu'un bouleversement radical du recrutement social de l'élite de l'alpinisme, on assiste à une reconfiguration du profil sociologique des classes supérieures qui la composent.

•

Une élite de plus en plus professionnalisée

Une autre transformation rend l'élite de l'alpinisme plus hétérogène : sa professionnalisation. Dans les années soixante-dix, quatre-vingt, et surtout quatre-vingt-dix émerge une nouvelle catégorie de grands alpinistes : les professionnels.

Il ne s'agit pas réellement d'une nouveauté. Shipton, Tilman, Smythe étaient déjà des professionnels qui vivaient de leurs récits. Après la guerre, davantage d'alpinistes saisissent l'opportunité, offerte par une médiatisation sans précédent de leur pratique, d'une vie tout entière consacrée à l'alpinisme. Après 1970, 27 % des alpinistes de notre base (soit dix-huit individus) sont sponsorisés et vivent de leurs ascensions. Leur proportion relativement importante *au sein de l'élite* ne doit pas occulter le fait qu'il ne s'agit, par rapport à l'ensemble des alpinistes, que d'une infime minorité. En outre, parmi eux, tous n'ont pas les mêmes revenus et ne bénéficient pas de la même publicité. Chris Bonington (1934-) et Doug Scott

20. Jack Longland, « Valedictory Address », art. cité, p. 10.
21. Dennis Gray, « The Rise and Fall of the Working-class Climber », art. cité, p. 146.
22. Simon Thompson, *Unjustifiable Risk?*, ouvr. cité, p. 272.

(1941-2020) sont les plus célèbres, au point, écrit Simon Thompson, d'avoir établi une sorte de «duopole dans l'arène alpinistique dans les années soixante-dix et quatre-vingt»[23]. À partir des années quatre-vingt-dix, les professionnels ne jouiront pas de la même assise médiatique. Les revenus que touchent ces alpinistes sont issus de récits d'ascensions, de films, de conférences, et de sponsors dont le développement accompagne celui d'un marché du matériel de montagne.

Étant donné le caractère chronophage de la pratique, les sponsors, en l'absence d'autres sources de financement, deviennent quasi indispensables pour monter des expéditions sur des sommets à haute altitude. Les exigences de l'alpinisme d'expédition viennent ainsi bouleverser l'équilibre entre trajectoires professionnelles et sportives. Parmi ces bouleversements, la mise au second plan, voire l'abandon pur et simple, d'une carrière professionnelle stable. Les alpinistes qui, comme Mick Fowler (1956-), combinent une carrière professionnelle (de directeur des impôts) et l'alpinisme de haut niveau sont rares. Pour faire des expéditions, Fowler doit cumuler ses six semaines de congés annuels, comme le faisaient, pour se rendre dans les Alpes, les alpinistes d'avant-guerre:

> J'avais envie d'aller dans d'autres massifs [que les Alpes], mais le coût, les ennuis, la probabilité élevée de ne pas parvenir à réaliser d'ascension [...] pendant mon congé annuel, tout cela se combinait en un complexe ensemble d'obstacles.[24]

Dès les années soixante, les alpinistes sont ainsi de plus en plus nombreux à organiser leur vie professionnelle en fonction de l'alpinisme, et non l'inverse. Les solutions sont diverses. La première consiste à alterner périodes de travail et de chômage consacré à l'alpinisme. Joe Brown explique qu'il a «de nombreux amis qui ont pris l'habitude d'arrêter de travailler au printemps pour grimper en Europe, avant de retrouver du travail en septembre, jusqu'au printemps suivant»[25]. Dans le contexte économique des Trente Glorieuses, cette solution est courante. Les alpinistes de cette génération que nous avons interrogés nous ont fait part d'une décennie au moins à alterner petits boulots et alpinisme:

> Tu sais, on y mettait toutes nos économies, tout ce qu'on avait à la banque, on vendait notre voiture, on vendait tout ce qui nous permettait d'y aller [...]. Pendant dix ans, j'ai eu des petits boulots. Je disais que je travaillerais plus quand je serais à la retraite, ce qui est le cas! [...] J'ai fait maçon, garde-chasse, j'ai travaillé pour *Mountain Magazine*, j'ai

23. *Ibid.*, p. 276.
24. Mick Fowler, *Vertical Pleasure. Early Climbs in Britain, the Alps, the Andes and the Himalaya*, Londres, Baton Wicks, 2006, p. 107.
25. Joe Brown, *The Hard Years*, Londres, Phoenix, 1967, p. 18.

> fait du management pour les collectivités locales. Tu sais, avec l'idée que tous ces contrats allaient se terminer, et me donner l'argent pour aller grimper. (Propos recueillis d'un Britannique, né en 1945)

Parmi les autres solutions, choisir un métier en rapport avec l'alpinisme, comme guide, ou permettant de pratiquer plus, comme enseignant. Ces choix, inexistants avant la guerre, se généralisent: 30 % des alpinistes de notre base ont une carrière hachée ou déterminée par l'alpinisme parmi les pratiquants des années quarante-soixante. C'est le cas pour 72 % d'entre eux ensuite.

Ces choix de carrière sont inégalement distribués. Ainsi, pour la dernière génération, on observe que les individus n'ayant pas fait d'études supérieures sont plus nombreux à avoir connu des bifurcations professionnelles en rapport avec l'alpinisme (78 %) que ceux ayant été à l'université (70 %), et parmi eux que ceux ayant fréquenté les grandes universités (50 %). Là encore, la faiblesse des effectifs (soixante-huit individus) nous incite à la prudence, et à une analyse plus qualitative à partir des autobiographies. Elles permettent de voir que ces bifurcations se généralisent aussi chez les diplômés des plus grandes universités. Aussi, lorsque l'on regarde les trajectoires professionnelles des alpinistes-étudiants, on peut constater un changement majeur par rapport aux générations précédentes: une proportion croissante ne semble pas même envisager de carrière professionnelle stable. Certains abandonnent l'université pour se consacrer à l'alpinisme, comme Dougal Haston qui arrête ses études après deux ans. D'autres obtiennent un diplôme, mais ne cherchent pas de profession stable ensuite, alternant petits boulots et expéditions. La sortie de l'université n'est plus vue comme l'entrée dans une profession, mais comme l'entrée dans une vie d'alpinisme. «J'allais terminer ma licence, mais seulement par devoir envers mes parents. Je voulais grimper», écrit Joe Simpson qui ajoute plus loin qu'il n'avait «aucunement l'intention d'utiliser [son] diplôme pour entreprendre quelque carrière que ce fût»[26]. C'est également le cas de Stephen Venables, pourtant sorti de Charterhouse (*public school*) et d'Oxford. Après une licence, «contrairement à la plupart de [s]es camarades d'Oxford [écrit-il], aucune carrière ne [l]'attendait». Finalement, un métier s'impose, uniquement motivé par la perspective de longues périodes de congés: enseignant. «Je faisais semblant d'être dévoué à l'enseignement, alors qu'en réalité toutes mes pensées et toute mon énergie étaient tournées vers les vacances»[27]. C'est aussi le calcul

---

26. Joe Simpson, *This Game of Ghosts*, Londres, Vintage, 1994, p. 97 et 122.
27. Stephen Venables, *Higher than the Eagle Soars. A Path to Everest*, Londres, Hutchinson, 2007, p. 57 et p. 144.

de Boysen, Rouse, Scott. Un alpiniste ayant abandonné son métier de conseiller dans l'industrie de la construction pour devenir enseignant, nous explique :

> J'ai abandonné l'argent pour l'enseignement [...]. J'ai pris consciemment cette décision, car cela me permettait d'aller grimper. Ça m'énerve quand les gens disent : « oh, tu es prof », et je réponds : « c'est quand la dernière fois que tu as divisé ton salaire par deux ? ». (Propos recueillis d'un Anglais, né en 1943)

L'autre possibilité, à moins d'être sponsorisé, est le métier de guide exercé à temps partiel. Là encore, il existait déjà des guides britanniques dans les années quarante et cinquante[28], mais peu en avaient fait une carrière. La création de l'Association of British Mountain Guides en 1975, qui délivre dès 1977 des certificats reconnus internationalement, rend le métier plus attractif.

Finalement, pour les dernières générations, l'élite de l'alpinisme se retrouve divisée en trois : 40 % de ses membres restent amateurs (ils étaient 100 % avant 1920 et encore 82 % dans les années quarante à soixante) ; 27 % sont des professionnels ; 34 % sont guides ou instructeurs.

•

Morphologie de l'alpinisme français d'après-guerre : une ouverture plus prononcée, une professionnalisation à la française

Le cas français fera l'objet de développements moins importants que le cas anglais. Tout d'abord, un travail très complet a déjà été mené par Olivier Hoibian sur l'alpinisme français[29]. Ensuite, l'analyse de la situation française vient surtout jouer un rôle de contrepoint comparatif avec le Royaume-Uni, permettant d'émettre des hypothèses plus générales pour expliquer pourquoi une élite telle que celle de l'alpinisme s'ouvre ou demeure fermée, se professionnalise ou non, en faisant jouer le contexte. Le cas français est intéressant à cet égard, puisque l'élite alpinistique connaît une démocratisation et une professionnalisation sans commune mesure avec son équivalent britannique.

À partir des années trente-quarante, l'alpinisme français s'ouvre, comme l'alpinisme anglais, à des populations nouvelles. Ce phénomène a été étudié, dans le cadre de la théorie des champs et à une échelle plus fine, par Olivier Hoibian, qui montre comment, au sein du « pôle de l'élitisme

28. Et même une femme, la première femme guide du pays, Gwen Moffat (née en 1924).
29. Olivier Hoibian, *Au-delà de la verticale de l'alpinisme*, ouvr. cité.

technique» (regroupant les promoteurs d'une vision sportive de l'alpinisme), de nouveaux groupes, issus de fractions sociales moins favorisées que les alpinistes des générations antérieures, font leur apparition[30]. Ce sont d'abord des alpinistes des classes moyennes, par exemple ceux du «Groupe de Bleau» dans les années vingt et trente, qui s'entraînent sur les rochers de Fontainebleau. Cette évolution a lieu en dépit d'un contrôle habile (et un temps efficace) mené par le GHM. Dans les premiers temps, l'ouverture sociale de l'alpinisme reste très limitée. Comme outre-Manche, c'est surtout après la guerre que l'alpinisme français accueille dans son élite des membres des classes populaires, à l'instar des Parisiens Guido Magnone (1917-2012), ouvrier cartonnier devenu artiste, Pierre Leroux (1921-2005), ouvrier devenu guide, Robert Paragot (1927-2019), réparateur de machines à écrire, ou Lucien Bérardini (1930-2005), ouvrier. L'ouverture en France est d'une plus forte ampleur que celle observée au Royaume-Uni, parce que l'État entreprend dès les années quarante une politique de création, de réorganisation et de contrôle des institutions de l'alpinisme.

Nous ne décrirons pas ces évolutions institutionnelles, détaillées ailleurs[31]. Elles sont de plusieurs types. Il s'agit tout d'abord d'institutions de formation au métier de guide: Jeunesse et montagne (JM), en 1940, l'École nationale d'alpinisme en 1943, qui fusionne avec le Collège national d'alpinisme et de ski pour former en 1949 l'École nationale de ski et d'alpinisme (ENSA). Ce sont, ensuite, des structures militaires qui voient le jour: l'École de haute montagne (EHM), créée en 1932 pour former les chasseurs alpins, dissoute puis reconstituée en 1945, devient l'École militaire de haute montagne (EMHM) en 1966. En 1981 est rattaché en son sein un groupe d'élite créé en 1976 pour réaliser des expéditions dans un cadre militaire, le Groupe militaire de haute montagne (GMHM). Enfin, c'est une fédération de clubs qui est créée en 1942, à côté du CAF: la Fédération française de la montagne (FFM). La FFM (devenue Fédération française de la montagne et de l'escalade – FFME) et le CAF (devenu la Fédération française des clubs alpins et de montagne – FFCAM), créent chacune leur équipe masculine de jeunes alpinistes de haut niveau, en 1988 pour la première, en 1990 pour la seconde, qui se doublent d'équipes féminines en 2003 et 2007.

Après la guerre, c'est donc tout un ensemble d'institutions de formation à l'alpinisme qui voient le jour, qu'il s'agisse de le pratiquer dans un

---

30. Olivier Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950*, ouvr. cité, p. 200. Nous renvoyons à cet ouvrage pour l'analyse de ces évolutions.
31. Pour une analyse plus approfondie, voir Delphine Moraldo, «La socialisation des grands alpinistes. Une étude comparative France-Angleterre», *L'ENSA à la conquête des sommets. La montagne sur les voies de l'excellence,* M. Attali éd., Grenoble, PUG, 2015.

cadre de loisir, professionnel, compétitif ou militaire. Elles contribuent à ouvrir l'alpinisme, mais aussi son élite, à de nouveaux publics. Ce paysage institutionnel très différent de ce que l'on observe au Royaume-Uni à la même époque permet en partie d'expliquer pourquoi l'alpinisme français est davantage ouvert et professionnalisé que l'alpinisme anglais. En formant à l'alpinisme de haut niveau, mais aussi en créant des débouchés professionnels permettant de réinvestir des compétences pointues en matière d'alpinisme, toutes ces institutions (en premier lieu les institutions militaires et l'ENSA) ouvrent l'élite de l'alpinisme à des individus qui en étaient socialement et géographiquement éloignés, et pour qui le métier de guide constitue un débouché tout trouvé[32]. La trajectoire de Pierre Leroux, jeune ouvrier parisien né en 1921, illustre bien la rupture biographique qu'a pu constituer le passage par ces institutions de formation. Après avoir été formé, en 1944, dans le corps des éclaireurs-skieurs, on l'envoie diriger un camp de l'EHM, où il apprend à la fois l'alpinisme et le métier de guide[33] :

> Avec le passé d'alpiniste très restreint qui était le mien, je me suis retrouvé dirigeant de ce qui était en fait un camp d'alpinisme [...]. J'avais vingt-quatre ans et les stagiaires étaient de jeunes citadins volontaires, à peine moins âgés que moi. Quand je repense à tout cela, je me dis que nous étions de vrais branquignols... je n'avais fait que cinq courses dans le massif et n'avais pas même encore mis les pieds sur la Mer de Glace. [...] Quoique relativement débutant, je me suis donc pratiquement retrouvé en situation de professionnel. Et cela a marché ! Lorsque [la guerre] avait éclaté, je commençais tout juste à prendre conscience de mon goût pour la montagne. En 1945, celle-ci avait pris, sans à-coups, progressivement, la première place dans ma vie. Non seulement je n'envisageais plus de m'en passer, mais je n'imaginais pas autre chose que d'y vivre en tant que moniteur et que guide.[34]

Pierre Leroux suit ensuite un stage de « chef de cordée » au collège des Praz, ancêtre de l'ENSA. Un autre stage le promeut moniteur de ski, et un dernier le fait guide en 1947. Ce sont tous ces stages dans ces institutions nouvelles qui permettent à Leroux de sortir de son destin probable d'ouvrier. Nous avons pu remarquer, en comparant les trajectoires des grands alpinistes français nés à partir des années vingt, que le passage à l'ENSA, en particulier, était devenu une étape clé dans celles-ci. L'ensemble

32. Pour une analyse des trajectoires précises des alpinistes, voir notre thèse en ligne.
33. À l'instar d'autres alpinistes de la même génération, comme Lionel Terray qui, à Jeunesse et montagne, est lui aussi mis très rapidement en charge d'un groupe (Lionel Terray, *Les conquérants de l'inutile*, ouvr. cité, p. 62-65).
34. Pierre Leroux, *Guide*, Paris, Arthaud, 1989, p. 39.

des alpinistes de notre base, à l'exception des deux femmes, Catherine Destivelle et Simone Badier, y sont passés. L'ENSA, après la guerre, devient l'institution qui consacre l'élite de l'alpinisme français, un passage quasi obligé. Rien de tel au Royaume-Uni, où un seul alpiniste de notre corpus, Andy Cave (1966-), exerce, pour un temps seulement, le métier de guide, suite à un passage par l'équivalent britannique de l'ENSA, le British Mountain Guide Association. Cette différence apparaît clairement lorsque l'on compare l'AC au GHM, qui sont des approximations de l'élite (d'où des résultats différents de ceux obtenus dans notre propre reconstitution de l'élite). Dans le premier, on compte 4 % de guides dans les années soixante-dix – 2000, et 7 % dans les années 2000-2010. Dans le second, les proportions sont des 42 % et 74 %.

En comparant la France au Royaume-Uni, deux constats peuvent ainsi être faits. Le premier est celui d'une même tendance à la professionnalisation de l'élite, à un rythme néanmoins plus soutenu en France. Le second est celui d'une différence dans le type de professionnalisation : en France, celle-ci passe d'abord par le métier de guide ; au Royaume-Uni, elle passe par des choix professionnels spécifiques (qui s'apparentent souvent à une précarité choisie). Les sponsors ne concernent pas, dans les deux pays, la majorité des « grands alpinistes ». La forme française de professionnalisation, par le métier de guide, pourrait peut-être expliquer une plus forte ouverture sociale de l'élite de l'alpinisme dans ce pays. En effet, la croissance des guides s'accompagne d'une baisse corrélative, au sein de l'élite, des alpinistes bourgeois. Si on regarde le profil social des membres du GHM, que l'on pourrait considérer comme une approximation de l'élite de l'alpinisme, on voit bien cette perte de la prédominance initiale des classes supérieures : leur proportion passe de 89 % du club entre 1919 et 1940 à 58 % entre 1940 et 1970, à 46 % entre 1970 et 2000, et à 22 % ensuite. Si les classes populaires restent quasiment non représentées (moins de 1 %) et les classes moyennes peu représentées (entre 4 % et 12 % en fonction des périodes), le groupe qui connaît une augmentation remarquable est celui des guides : de 7 % avant 1940, ils passent à 74 % après 2000. Les élites sociales sont, en quelque sorte, remplacées par les guides. Ce phénomène est également visible dans notre reconstitution de l'élite : après 1970, les guides forment 78 % des effectifs et les classes supérieures 16 %, alors qu'ils étaient respectivement 28 % et 65 % avant 1940.

Reste à savoir comment situer socialement ce groupe, aujourd'hui majoritaire, des guides. Pour l'INSEE, les guides font partie des professions intermédiaires, mais au-delà de ce constat, d'où viennent-ils ? À quelle classe se rattachent-ils symboliquement et culturellement ? Leur croissance au sein de l'élite signifie-t-elle vraiment une moyennisation, un « désembourgeoisement » de celle-ci ? Il est difficile de répondre à cette question,

car on manque d'informations sur leurs origines sociales. Dans notre base, les guides d'avant-guerre étaient principalement issus de milieux montagnards modestes ; après celle-ci, ils cessent de l'être, et si on observe une légère prédominance d'individus d'origines sociales modestes, plus de la moitié ont des origines sociales inconnues. Plusieurs enquêtes statistiques effectuées depuis les années soixante-dix sur les guides diplômés de l'ENSA permettent d'émettre des hypothèses. Si ces enquêtes ne disent rien de leur origine sociale, on constate cependant que leur niveau d'étude au moment où ils rentrent à l'ENSA est en augmentation jusqu'à aujourd'hui[35]. L'explication tient dans la hausse du niveau d'étude globale de la population et dans la diversification du recrutement, de moins en moins centré sur les régions de montagne. Parmi les entretiens que nous avons menés avec des guides, l'accent est mis sur un recrutement social diversifié, du secouriste à l'ingénieur reconverti :

> Y'a quelques guides polytechniciens, y'a des HEC, y'a des guides qu'ont un doctorat. Y'en a quelques-uns, quand même [...]. Y'a de tout, vraiment y'a de tout. Y'a beaucoup de gens qui viennent du secourisme aussi, beaucoup de gendarmes, pompiers, CRS, parce que c'est dans leur plan de carrière. C'est ça la majorité de ceux qui passent le guide en ce moment, ouais [...]. Je vois, maintenant, on a pas mal d'ingénieurs, qui font des *burn-out*. Qui ont fait une super carrière d'ingénieur et qui craquent. Qu'en ont marre de bosser soixante-dix heures par semaine. Qui ont toujours eu une pratique d'amateur et qui, vers quarante ans, viennent passer le guide et après bossent comme guides. Et t'as des jeunes de vingt ans qui ont leur liste de courses et qui viennent passer le guide, et qui n'ont fait aucune étude. (Propos recueillis d'un Français, professeur à l'ENSA, né en 1970)

On peut aussi regarder si les guides cumulent cette activité saisonnière avec un autre métier. La plupart des guides d'après-guerre de notre base (plus de 80 %) exercent ce métier à titre principal. Lorsque ceux-ci exercent aussi un second métier, celui-ci peut être de nature très variée, quoique toujours qualifié (parmi les vingt-cinq guides « à second métier » de la base du GHM on trouve des artistes et écrivains [7], des enseignants [5], des chefs d'entreprise [4], des ingénieurs [2], des médecins [2], etc.).

Du fait de la diversification sociale du métier de guide, il semblerait donc que la professionnalisation de l'alpinisme français ne soit pas nécessairement révélatrice d'une démocratisation sociale de l'alpinisme de haut niveau de même ampleur.

35. Matthieu Martinez, *La formation des guides de haute montagne depuis 1948*, Grenoble, Université Joseph-Fourier, 2015, p. 79.

Sexe et accès à l'excellence : les contours sexués de l'élite

Si l'élite de l'alpinisme possède une relative homogénéité sociale, la caractéristique essentielle qui rassemble les alpinistes est le sexe. Depuis les débuts de l'alpinisme, les femmes demeurent très minoritaires parmi les alpinistes de haut niveau[36]. La proportion de femmes dans l'élite de l'alpinisme, quelle que soit la manière dont on la circonscrit (que l'on considère la base « clubs », la base « reconstitution de l'élite » ou celle des auteurs d'autobiographie), reste faible. Sur ce point, France et Royaume-Uni ne sont pas différents. Le CAF ne compte que 6,8 % de femmes en 1882[37], 15 % en 1914, et 22 % en 1982[38]. Quant à l'AC, il demeure fermé aux femmes jusqu'en 1974[39] ; celles-ci représentent exactement 5 % des effectifs sur la période 1958-2007, soit soixante-huit individus. C'est bien peu face aux mille deux cent quatre-vingt-douze hommes qui entrent au club sur cette même période.

Au GHM, les femmes forment 5,8 % des effectifs entre 1919 et 2014. Contrairement à l'AC, leur nombre augmente de manière visible à partir des années 2000 : elles représentent 11,3 % des alpinistes après cette date. On connaît la profession de seulement vingt et une femmes au GHM ; parmi elles, six guides. On peut légitimement supposer que les femmes guides, qui représentaient 1 % des guides en 2008[40], sont largement surreprésentées au GHM. Les statistiques effectuées à partir de nos reconstitutions des élites française et britannique nous fournissent des résultats proches (7,6 % de femmes en France, 9,9 % au Royaume-Uni)[41].

Au terme de cette analyse, il apparaît que la sous-représentation des femmes est du même ordre que celle des classes populaires, l'autre groupe atypique au sein de l'élite. Au terme de l'analyse qualitative entreprise plus

---

36. La faible proportion d'individus de milieux populaires dans l'alpinisme en fait une pratique masculine atypique. En effet, la plupart des sports masculins sont aussi des sports populaires. L'alpinisme est donc une exception en la matière (Christine Mennesson, *Être une femme dans le monde des hommes*, ouvr. cité, p. 26).
37. Dominique Lejeune, *Les alpinistes en France (1875-1919)*, ouvr. cité, p. 45.
38. Olivier Hoibian, « Hommes et femmes au sein de la Fédération française des clubs alpins et de montagne. Une différenciation sexuée des pratiques et des fonctions », *Femmes et hommes dans les sports de montagne*, ouvr. cité, p. 93-110.
39. L'Alpine Climbing Group (1956) n'est pas fermé aux femmes, néanmoins, les quelques femmes du groupe n'intègrent pas l'AC lors de la fusion des deux clubs en 1967. Elles devront attendre 1974. Leur nombre, au sein de l'ACG, est très faible (on y compte dix femmes sur trois cent trente-trois membres entre 1953 et 1992, soit 3 % des effectifs).
40. Catherine Louveau, « Sport et distribution sexuée : l'espace de toutes les inégalités », *Femmes et hommes dans les sports de montagne*, ouvr cité, p. 17-40.
41. Pour comparer, il y a 7 % de femmes dans le *Who's Who in British Climbing*, ouvrage qui recense six cent quatre-vingt alpinistes anglais du XIX^e^ siècle à nos jours (Colin Wells, *Who's Who in British Climbing,* Buxton, Climbing Company, 2008).

loin, il apparaît que les véritables *outsiders*, dans l'élite de l'alpinisme, sont les femmes. Cela n'a rien d'étonnant dans une pratique masculine «avant toute chose». Il est alors peu surprenant de constater que les femmes, qui transgressent déjà la hiérarchie genrée de l'élite de l'alpinisme, n'en transgressent pas la hiérarchie sociale : presque toutes appartiennent aux classes favorisées (du moins celles pour lesquelles on possède une information fiable).

Chapitre 7

Quand l'esprit fait face : résistances et reconfigurations de l'excellence

Nous avons pu voir dans les deux premières parties de ce travail que la fermeture sociale, sexuée, mais aussi « sportive » de l'alpinisme avait produit une conception singulière, elle aussi « fermée », de l'excellence alpinistique. La fermeture sociale garantissait un entre-soi bourgeois et le respect des idéologies et de l'ethos des élites sociales ; la fermeture sexuée un entre-soi masculin et le maintien d'une hégémonie masculine ; la fermeture « sportive » que seuls les « bons », auteurs d'ascensions inédites et difficiles, lointaines, élevées, réalisées dans le respect de l'éthique, soient considérés comme des « vrais » et des « grands ». Cette triple fermeture s'incarnait dans un « esprit » singulier, dont elle constituait la condition du maintien dans le temps. Dit autrement, tant que l'alpinisme demeure fermé, son esprit originel pouvait perdurer. Que se passe-t-il, alors, lorsque cette homogénéité est mise en péril sous l'effet des changements, même limités et maîtrisés, qui affectent l'alpinisme après la guerre : la démocratisation qui menace la fermeture sociale, la professionnalisation qui va contre l'ethos amateur, la féminisation qui met fin à la fermeture sexuée ?

Face aux *hard men* et aux prolos : une éthique réaffirmée

L'arrivée d'alpinistes de premier plan issus des classes populaires contribue logiquement à amoindrir l'égalité entre élite sociale et élite de l'alpinisme. Cependant, leur approche de l'alpinisme continue largement de se situer dans le cadre du modèle d'excellence antérieur. Si ces hommes démontrent qu'il n'est plus nécessaire de faire partie des classes favorisées pour entrer

dans l'élite de l'alpinisme, la pensée de la distinction (sociale, sexuée, sportive) forgée par leurs prédécesseurs bourgeois se maintient.

Plus encore, l'arrivée de nouvelles populations conduit même à une réaffirmation de certains aspects les plus saillants de l'esprit de l'alpinisme. «L'éthique», par exemple, se durcit: en pratiquant un alpinisme plus engagé, avec des moyens réduits et dans des conditions plus difficiles, les nouveaux alpinistes imposent des règles plus restrictives encore, dans la lignée de l'esprit originel.

Une approche nouvelle de l'alpinisme

La plupart des nouveaux pratiquants, ayant découvert l'alpinisme par des chemins détournés[1], souvent en autonomie et dans l'ignorance des usages en vigueur, en ont une approche inhabituelle, novatrice sous certains aspects. Dans les années trente, les classes populaires ne se rendaient pas dans les montagnes bordant les villes ouvrières. Bill Peascod (1920-1985), fils de mineur et lui-même mineur à quatorze ans, écrit:

> On voyait les montagnes tous les jours et pourtant on n'y allait jamais. [...] On voyageait rarement. Quand on le faisait, c'était en bus, à vélo ou à pied. Il y avait de fortes chances que nos sorties ne dépassent pas un rayon de cinq ou six *miles* autour de la maison.[2]

Les témoignages ultérieurs confirment cet éloignement culturel des montagnes et des activités qui s'y pratiquaient. Joe Brown (1930-2020) écrit, à propos des années quarante: «À seize ans, j'ignorais complètement les traditions, les conventions, et plus encore le niveau de l'époque en escalade et en alpinisme en général. Il n'y avait aucun alpiniste parmi mes connaissances»[3]. Alors même que l'alpinisme est devenu plus ouvert, les classes populaires y sont peu exposées. Dougal Haston (1940-1977), fils d'un ouvrier boulanger et d'une domestique, explique que, dans sa banlieue populaire d'Édimbourg, l'escalade était considérée comme une pratique «excentrique et folle»[4]. Les entretiens réalisés avec des alpinistes de la même génération le confirment: un Anglais né en 1940 nous dit avoir commencé l'alpinisme à douze ans, avec ses amis, ignorant tout des techniques, pour imiter des alpinistes dont il avait récupéré leur topoguide oublié. Ainsi, pour ces nouveaux alpinistes, l'apprentissage se fait sur le

1. Voir notre thèse en ligne pour une analyse des trajectoires des alpinistes.
2. Bill Peascod, *Journey after Dawn*, Milnthorpe, Cicerone, 1985, p. 11.
3. Joe Brown, *The Hard Years*, ouvr. cité, p. 35.
4. Dougal Haston, *In High Places*, Londres, Cassel, 1972, p. 4.

tas, par essais et erreurs, au sein d'un groupe informel, avec pour les plus jeunes du matériel de fortune :

> [O]n s'entraînait sur les murs du chemin de fer. On n'avait pas d'argent. Donc pas d'équipement. Des clous de quinze centimètres en guise de pitons et une corde à linge pour corde. La découverte très précoce de leur inefficacité. Des chutes formidables de six mètres dans le Water of Leith.[5]

Le matériel, une fois acheté, est tellement précieux qu'il constitue souvent le seul patrimoine de ces jeunes grimpeurs. « Joe [Brown], par exemple, n'avait pas un penny à lui, mais possédait une corde qui coûtait plusieurs livres ; le moindre centime économisé allait dans l'équipement »[6].

Les nouveaux alpinistes interagissent peu avec les alpinistes établis. Don Whillans (1933-1985) explique qu'ils ne songeaient même pas à intégrer l'AC, dont ils savaient que les portes leur étaient fermées :

> Il nous paraissait impossible d'y entrer. Personnellement, je me fichais de faire partie de ce club de grabataires, mais il semblait y avoir pas mal de rancune parmi les alpinistes envers l'AC et ses règles et standards. J'ai compris que c'était quelque chose en rapport avec l'argent, l'éducation et le milieu social [...]. J'entendais parler de la « *old school tie* » et j'ignorais franchement ce que c'était.[7]

Les deux univers ne se côtoient pas, ou fortuitement. Pour les membres du Rock and Ice, du Creagh Dhu ou des Bradford Lads, les alpinistes traditionnels sont des bourgeois (des *toffs*, écrit Gray[8]) dont on moque les manières et la trop grande prudence. On les parodie : Neddy Goff est surnommé « le Comte », Don Whillans « le Vilain ». « Notre groupe s'était toujours amusé des accents de ces types d'Oxbridge qu'on rencontrait sur les falaises, raconte Joe Brown ; on les appelait les "voix douces". Nos gars les imitaient. Sur la falaise, on s'interpellait comme ça : "*Raighto, I've got a bloody belay now, Cecil. Doo come hup*" »[9]. Ce sont aussi les rituels des clubs établis qui sont singés. Au Rock and Ice, on établit un système de noviciat où chaque alpiniste expérimenté se voit attribuer un débutant, le « *gentleman* du *gentleman* » (*gentleman's gentleman*), qui effectue ses corvées (porter le matériel, faire le thé, etc.)[10]. Cet esprit parodique est un indicateur du fait que les *hard men* étaient en fait plus défiants que

5. *Ibid.*, p. 5.
6. Dennis Gray, *Rope Boy,* Londres, Gollancz, 1970, p. 64.
7. Don Whillans et Alick Ormerod, *Don Whillans. Portrait of a Mountaineer*, Londres, Penguin, 1971, p. 67-68. *Old school tie* : cravate des anciens d'une *public school*.
8. C'est-à-dire des « bourges », des « snobs » (Dennis Gray, « The Rise and Fall of the Working-class Climber », art. cité, p. 145).
9. Joe Brown, *The Hard Years*, ouvr. cité, p. 67.
10. Dennis Gray, *Rope Boy*, ouvr. cité, p. 62.

véritablement ignorants des usages des clubs traditionnels, qu'ils connaissaient et envers lesquels ils se positionnaient.

La rupture se situe également dans les manières de pratiquer. Les nouveaux alpinistes s'attaquent en effet à des ascensions que l'*establishment* considère comme illégitimes. L'ambition des *hard men* découle en partie de leurs limitations financières : l'investissement poussé des hommes du Valkyrie Club, dit Joe Brown, s'explique par la nécessité très pragmatique de rentabiliser un temps de pratique limité à la fois par le travail et par l'argent. Peu d'ouvriers, par exemple, possédaient une voiture pour se rendre en montagne. Il fallait y aller à bicyclette, en stop, voire en marchant :

> Le Valkyrie Club grimpait par tous les temps : c'était un tel effort d'aller dans les montagnes [que] nous savions qu'il était toujours rentable de faire quelque chose, même dans les pires conditions.[11]

Dennis Gray raconte s'être rendu en stop dans le Lake District, à soixante-dix kilomètres de chez lui, pendant vingt-cinq week-ends consécutifs en 1951[12]. En revanche, les Alpes restent inaccessibles, surtout sur ses deux semaines de congés annuels : « il s'avérait impossible d'économiser assez pour voyager à l'étranger tout en grimpant chaque week-end localement. La seule manière de me rendre dans les Alpes au début des années cinquante aurait été de faire du stop, mais cela semblait irréalisable du fait du temps requis »[13]. Aller dans les Alpes représente un véritable sacrifice financier : Joe Brown, encore, met plusieurs années à rassembler les 20 livres nécessaires à son premier séjour alpin, en 1953. Pour y retourner l'année suivante, il limite ses dépenses au minimum vital : il mange peu, se déplace à bicyclette, ne boit pas dans les pubs[14].

Ce qui heurte l'*establishment*, c'est d'abord le fait de se voir concurrencer sur leur propre terrain par des inférieurs sociaux ignorants des usages en vigueur et qui, de ce fait, se lancent dans des ascensions jusque-là considérées comme « trop » dures ou dangereuses. Il était insupportable aux yeux de certains ténors de l'AC de se voir démontrer par des béotiens que l'alpinisme, finalement, n'était pas un sport de *gentlemen*. Brown, par exemple, fait état de sa perplexité face aux mises en garde lorsqu'il s'attaque à des voies côtées D (pour « difficiles ») ou TD (pour « très difficile ») : « je ne savais pas ce que ces termes signifiaient. Les gens faisaient un blocage psychologique sur les voies "dures" »[15]. À l'écart des structures

---

11. Joe Brown, *The Hard Years*, ouvr. cité, p. 49.
12. Dennis Gray, *Rope Boy*, ouvr. cité, p. 26.
13. *Ibid.*, p. 87.
14. Joe Brown, *The Hard Years*, ouvr. cité, p. 84 et 90.
15. *Ibid*, p. 43.

traditionnelles, ces nouveaux alpinistes développent ainsi leurs propres modalités de pratique. Dennis Gray explique le fossé qui les séparait, dans les années cinquante, des membres de l'AC. Employer un guide, voyager en train et dormir à l'hôtel, étaient des pratiques aussi étrangères aux premiers qu'elles allaient de soi pour les seconds :

> Un membre ancien et respecté [de l'AC] nous avait donné des conseils qui nous avaient fait mourir de rire : 1) Voyagez avec l'agence Thomas Cook. 2) Gardez fermement votre piolet devant vous. 3) Suivez les guides, car ils connaissent le chemin. Nous en avions déduit que les membres de l'AC étaient des excentriques séniles qui ne comprenaient rien à notre manière de grimper.[16]

L'alpinisme avec guides, encore utilisé pour s'initier à l'alpinisme par ceux qui en avaient les moyens, est bien sûr impensable pour les *hard men*. Une fois parvenus dans les Alpes, c'est sans guide et après une période d'auto-initiation réduite, qu'ils tentaient des ascensions parfois de grande ampleur. Ce faisant, ils contribuent rapidement à repousser plus avant le niveau des réalisations britanniques. Lors de son premier séjour alpin, en 1953, Joe Brown, vingt-trois ans, s'attaque avec Don Whillans, vingt ans, aux voies les plus difficiles du topo. De la pointe Albert, il écrit « qu'il n'y avait rien qui atteignait les standards techniques des voies d'artificiel[17] [qu'ils avaient] ouvertes dans le calcaire du Derbyshire »[18]. S'ensuit sa première voie alpine majeure, l'arête est de la dent du Crocodile. Dans les dix jours que dure ce séjour, ils ouvrent également une voie nouvelle difficile sur la face ouest de l'aiguille de Blaitière. L'année suivante, ils réalisent la troisième ascension et la première britannique de la face ouest des Drus, et la face est du Grand Capucin, ouverte trois ans plus tôt. C'est, finalement, en partie grâce à ces néophytes ignorants des traditions que le Royaume-Uni retrouve une place de premier plan dans les Alpes.

Qu'en est-il en France, qui voit son élite se démocratiser davantage qu'au Royaume-Uni ? La présence d'institutions de formation rend la situation complètement différente. Les jeunes Français de milieux populaires sont pris en charge par des clubs, et on ne trouve aucun témoignage d'un dénuement initial aussi total qu'au Royaume-Uni. Le fait que le CAF soit plus ouvert que l'AC, et la présence de gros clubs ouvriers institutionnalisés

16. Dennis Gray, « The Rise and Fall of the Working-class Climber », art. cité, p. 142.
17. L'escalade artificielle ou « en artificiel », à l'opposé de l'escalade dite « libre », consiste à progresser sur le rocher en utilisant des « aides artificielles » sur lesquelles le grimpeur se suspend. Dans l'escalade libre, si des aides sont présentes pour se protéger, on ne s'en sert pas pour progresser. L'escalade artificielle permet d'ouvrir des itinéraires très exposés et dangereux, impossibles en escalade libre.
18. Joe Brown, *The Hard Years*, ouvr. cité, p. 85.

(comme le Club olympique de Billancourt) ou de l'UCPA, rend inutiles les groupements informels ouvriers observés outre-Manche.

Les nouveaux alpinistes français, initiés à l'alpinisme au sein d'institutions dédiées, ont donc côtoyé des alpinistes à l'approche plus traditionnelle, qui leur ont appris les codes. Il n'en reste pas moins que leur approche de l'alpinisme détonne par certains aspects. Raconté notamment dans leur autobiographie commune, l'apprentissage éclair de Robert Paragot et Lucien Bérardini, qui s'attaquent dès leur première saison alpine à des voies de grande ampleur, sans guide, rappelle celui de Brown et Whillans. Jeunes ouvriers parisiens en apprentissage à quatorze ans, Paragot et Bérardini entrent dans l'alpinisme *via* la pratique de la «varappe» à Fontainebleau, qu'ils découvrent presque par hasard. Chez Paragot c'est, à dix-huit ans, lors de randonnées dans le cadre de l'Union des jeunesses républicaines de France (un mouvement communiste). Initié à l'escalade par les autres grimpeurs et aux rudiments de l'alpinisme dans le cadre d'un service militaire dans les Pyrénées, il se rend pour la première fois à Chamonix en 1950, cinq ans plus tard. Après seulement deux semaines, il s'attaque à la face nord des Drus, une voie très difficile de l'époque. L'année suivante, il réalise la dixième ascension de l'éperon Walker. Il est reçu au GHM en 1952, et effectue sa première expédition en 1954. La trajectoire de Bérardini est encore plus rapide puisqu'il réalise dès 1952, à vingt-deux ans, la première ascension de la face ouest des Drus, considérée comme un exploit. Leur style d'écriture, comme leur style d'alpinisme, rompt avec les standards d'alors. La déférence quasi obligée à l'égard des voies importantes n'est pas le fort des deux hommes, qui qualifient, par exemple, les Grandes Jorasses, voie majeure de l'époque, de «petite course»[19]. La portée provocatrice de ce type de propos n'est pas sans rappeler l'impertinence d'un autre *outsider*, Pierre Allain (1904-2000), l'un des premiers grands alpinistes amateurs issu des classes populaires, qui n'avait pas hésité en 1947 à associer alpinisme et compétition[20].

Ainsi, comme leurs alter ego britanniques, ces nouveaux alpinistes vont repousser le niveau moyen des ascensions alpines *via* une pratique elle aussi affranchie – en partie par ignorance, en partie par provocation, en partie par nécessité – des codes antérieurs. Guido Magnone (1917-2012), l'un d'entre eux, fait preuve, plus de cinquante ans après les faits, d'une grande lucidité à ce sujet. À propos de sa première de la face ouest des Drus en 1952, une ascension alors réputée impossible à laquelle s'attaquent, sans

19. Robert Paragot et Lucien Bérardini, *Vingt ans de cordée,* Paris, Flammarion, 1974, p.16.
20. Pierre Allain, *Alpinisme et compétition*, ouvr. cité.

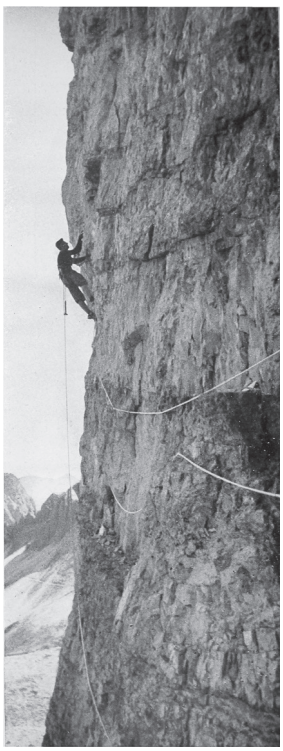


Illustration 21
Georges Livanos dans la face nord de la Cima Ovest di Lavaredo, paroi des Dolomites escaladée en cinq jours en artificiel

© Photographie de C. H. Lobenhoffer.
Georges Livanos, « Au-Delà de la verticale », *Alpinisme*, n° 96, 1951, p. 219.
© Le Groupe de Haute Montagne.

a priori, de « jeunes citadins pragmatiques » aux profils sociaux atypiques[21], il écrit :

> Contrairement à ce qu'affirmaient nos prédécesseurs, j'avais réalisé que ce n'étaient pas les surplombs qui rendaient la face impossible. Ce qu'il fallait, c'était changer radicalement de psychologie et dédramatiser la montagne [...]. Et il fallait vraiment de jeunes citadins pragmatiques à peu près affranchis des modes de pensée habituels du rituel alpin pour ne tenir compte que de la réalité du terrain. Encore était-il nécessaire d'y être à pied d'œuvre assez longtemps. Ce qui était

21. La cordée est composée de Bérardini, alors ouvrier (il deviendra dessinateur industriel puis chef de chantier), de Dagory, cameraman, de Magnone, cartonnier (il deviendra ingénieur et sculpteur), et de Lainé, médecin, le seul « bourgeois » du groupe.

> loin d'être évident pour des prolos amateurs qui ne disposaient que de leur temps de congé.[22]

Les nouveaux alpinistes, comme au Royaume-Uni, ne s'embarrassent donc pas des précautions prises par leurs prédécesseurs, qui possédaient le temps et les moyens d'un apprentissage progressif de l'alpinisme en compagnie de guides. Comme les *hard men* au même moment, ils n'hésitent pas à entreprendre des ascensions considérées impossibles. Magnone, à propos de cette même ascension de la face ouest des Drus, raconte qu'un tel projet, dans les années cinquante, était « réservé aux grands de la grimpe [...] qui déclinaient le qualificatif "impossible" à tous les cas, ou le verbe "s'abstenir" à tous les temps ». Cela « relevait d'une ambition qui frisait carrément l'inconscience. Au point que d'éminents oracles s'étaient prononcés avec le mot "jamais" »[23].

Ces entreprises sont, là aussi, désavouées, car menées dans un esprit jugé compétitif. Au Royaume-Uni, on taxait les *hard men* de compétiteurs malsains, grimpant pour la gloire, irrespectueux des principes sacrés de l'amateurisme. Ces derniers, en effet, s'entraînaient. L'émulation structurait leurs relations, faites de défis incessants : « la compétition était à son comble sur les blocs et les membres du Rock and Ice se poussaient mutuellement aux limites pour réussir de tels exploits »[24]. En France, c'est sur les blocs de grès parisiens que la plupart des nouveaux alpinistes ont découvert l'escalade et s'y adonnent régulièrement. Cette pratique est, comme outre-Manche, décrite par ses adeptes comme un véritable « entraînement »[25]. Robert Paragot, qui faisait partie des « bleausards », raconte :

> [N]ous nous retrouvons chaque week-end à Fontainebleau où nous continuons à nous entraîner, à parfaire notre technique. Ce sont là des moments inoubliables, à cause de la passion de l'escalade bien sûr, mais aussi de cette joie de vivre que l'on trouve dans les groupes, passionnés par une même activité, cette émulation extraordinaire et cet esprit de compétition qui ont permis aux alpinistes parisiens de dominer pendant une certaine période l'alpinisme français.[26]

L'affirmation d'un esprit de compétition devient ce qui oppose, symboliquement, les nouveaux alpinistes aux alpinistes traditionnels, de manière cependant plus assumée en France, où la compétition n'est pas considérée comme obscène.

---

22. Guido Magnone, *Sculpteur de cimes*, ouvr. cité, p. 125.
23. *Ibid.*, p. 124.
24. Dennis Gray, *Rope Boy*, ouvr. cité, p. 67.
25. C'est le « modèle de l'émulation compétitive » pour Olivier Hoibian, *Les alpinistes en France 1870-1950*, ouvr. cité, p. 232.
26. Robert Paragot et Lucien Bérardini, *Vingt ans de cordée*, ouvr. cité, p. 19.

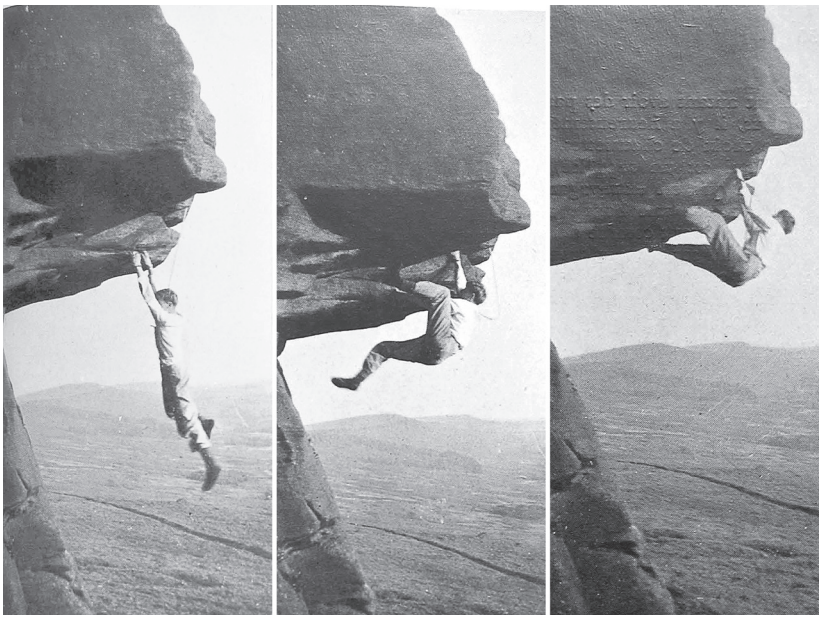


Illustration 22 L'escalade sur les blocs et les petites falaises (ici de Stanage Edge) du Peak District, dans les années 1950
Photographe inconnu. George J. Sutton, « L'escalade en Grande-Bretagne », *Alpinisme*, n° 110, 1954, p. 149.
© Le Groupe de Haute Montagne.

Dans les massifs éloignés également, les alpinistes de milieu populaire doivent inventer une manière nouvelle de pratiquer, à moindre coût, d'autant qu'ils ne sont pas conviés immédiatement aux expéditions nationales financées par l'État et les clubs. Joe Brown est le premier *outsider*, et un des rares, à partir de 1955, à être intégré dans des expéditions en Himalaya. Avant cela, il faut innover. C'est ainsi qu'en 1953, Hamish MacInnes et John C. Cunningham, deux Écossais du Creagh Dhu Mountaineering Club, s'apprêtent à tenter d'escalader l'Everest en même temps que l'expédition britannique officielle. Ils comptent utiliser le matériel de l'expédition suisse de 1952 laissé sur place. L'ambition des deux hommes est étonnante, d'autant que l'expérience de Cunningham était réduite[27]. Alors que l'expédition officielle de Sir John Hunt compte dix alpinistes, une trentaine de sherpas, trois cents porteurs, la leur emploie un sherpa, qui cuisine, mais

27. Jeff Connor, *Creagh Dhu Climber*, ouvr. cité, p. 122.

refuse de porter le matériel d'hommes apparemment de si basse extraction[28]. Chacun porte donc son propre sac, d'environ soixante kilos. Ne bénéficiant pas de permis pour l'Everest, ils rusent pour entrer au Népal et voyagent en bus. Finalement, la montagne étant escaladée par l'expédition officielle juste avant leur arrivée, les deux hommes se rabattent sur le Pumori, un échec. Pied de nez aux expéditions officielles, MacInnes publie un article consacré à « l'expédition himalayenne du Creagh Dhu de 1953 » dans l'*AJ*, dans lequel il ne manque pas de faire référence, non sans ironie, à leur dénuement. « En nous quittant, le sherpa nous offrit ses couteau, fourchette, et tasse. Nous l'avons payé pour ces ustensiles, car manger à l'aide des pitons et des piquets de tente n'était pas très hygiénique »[29], rapporte-t-il.

Ce type d'entreprise n'est pas propre aux Britanniques, même si la tentative des deux Écossais reste assez inhabituelle. Après l'Annapurna (1950), les jeunes ouvriers français veulent eux aussi gravir un haut sommet, chose à première vue impossible. Robert Paragot explique :

> Nous avions tous envie d'aller sur les montagnes les plus hautes de la terre, nous avions soif de gloire : nous étions aussi orgueilleux que les membres de l'équipe Herzog. Mais eux, ils avaient les moyens. Leur expédition était officielle, nationale. Nous, au COB (Club olympique de Billancourt), nous étions tous des fauchés, des travailleurs manuels pour la plupart et nos familles de condition très modeste. Dans ce contexte, pas question d'aller faire des expéditions.[30]

Pourtant, se monte en 1954 une expédition sur l'Aconcagua, sommet des Andes de 6 962 mètres. Celle-ci n'est pas complètement en dehors des cadres officiels puisqu'elle est organisée par René Ferlet, alors secrétaire du CAF, qui invite ses compagnons ouvriers : Paragot, Bérardini, Dagory, Lesueur, Poulet. Elle n'est cependant pas financée, ne compte pas de porteurs, mise sur la nourriture locale. Pour partir, il faut cent mille francs, six mois de salaire pour Paragot. Celui-ci raconte avoir emprunté auprès de toutes ses connaissances pour acheter un aller simple, le retour n'étant pas garanti :

> Ferlet nous a pris nos billets. Des allers simples. On se disait que ce n'était pas la peine de gaspiller l'argent. On peut mourir en montagne..., et pour le reste, comme toujours, on verrait bien... L'essentiel, c'était de partir.[31]

---

28. Cela est relaté par Cunningham et rapporté dans *ibid.*
29. Hamish MacInnes, « The Creagh Dhu Himalayan Expedition, 1953 », *Alpine Journal*, vol. 60, 1955, p. 58-61, ici p. 58.
30. Robert Paragot et Lucien Bérardini, *Vingt ans de cordée*, ouvr. cité, p. 42.
31. *Ibid.*, p. 44.

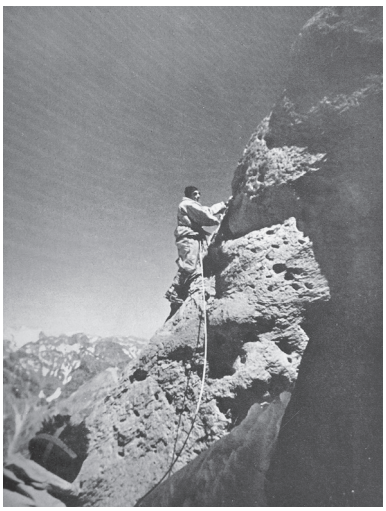


Illustration 23
Lucien Bérardini, au-dessus du camp III, lors de l'ascension de la face sud de l'Aconcagua (1954), accompagné de six autres jeunes ouvriers parisiens. En s'attaquant à cette dalle rocheuse sans gants, Berardini perd les doigts de sa main gauche, gelés

Photographe : un autre membre de l'expédition. Lucien Bérardini, « La face sud de l'Aconcagua », *Alpinisme*, n° 110, 1954, p. 135. © Le Groupe de Haute Montagne.

C'est finalement le général Peron qui apporte une aide matérielle à l'expédition. Le récit de la rencontre du général est loin des canons littéraires des récits d'alpinisme (leurs costumes sont mal ajustés, Bérardini pète dans l'antichambre, etc.). L'ascension est finalement un succès, au prix de lourds sacrifices : tous à l'exception de Paragot se voient amputés d'orteils ou de phalanges. À leur retour, Lionel Terray salue ces alpinistes, « le produit de la sélection faite par la montagne sur des milliers d'alpinistes »[32].

Jusqu'à la fin des années cinquante, les expéditions étaient restées réservées aux alpinistes des classes supérieures. L'inclusion progressive d'alpinistes de milieux populaires dans des grandes expéditions, dès le milieu des années cinquante, est un marqueur fort de la perte de prééminence du critère du milieu social dans la définition de l'excellence en alpinisme : l'alpinisme de haut niveau se sportivise, en indexant davantage l'accès à l'élite sur la performance seule. Cela, cependant, ne signifie pas qu'une sélection par l'origine sociale disparaisse. Les alpinistes de milieux populaires demeurent, en effet, minoritaires dans les expéditions comme dans l'alpinisme.

32. Terray dans *Libération*, cité par Robert Paragot et Sophie Cuenot, *Paris, camp de base*, Chamonix, Guérin, 2010, p. 103.

Respect et réaffirmation de l'esprit de l'alpinisme : le cas du Royaume-Uni

Malgré les ruptures dont ils sont à l'origine, il serait faux de penser que les alpinistes des classes populaires auraient inventé de toutes pièces un nouveau style d'alpinisme. Jules Naudet, dans sa recherche sur les transfuges de classe, montre que la préservation de l'ordre social suppose que ceux qui rejoignent l'élite « se convertissent et incorporent autant que possible les dispositions caractéristiques des membres déjà en place »[33]. De même, à propos des athlètes étrangers qui s'intégreraient « par » le sport, Jean-Michel Faure et Charles Suaud précisent qu'il s'agit d'abord de s'intégrer « pour » le sport : « parce que la performance sportive se conquiert sur la base d'une maîtrise de codes culturels et comportements socialement organisés, l'intégration sociale est un prérequis de l'excellence sportive »[34]. C'est, enfin, une modalité de circulation des élites que Nathalie Heinich, à la suite de Vilfredo Pareto, nomme « l'introduction de nouveaux venus »[35]. De la même manière, dans l'élite de l'alpinisme, les nouveaux venus s'inscrivent à bien des égards dans la tradition inaugurée par leurs prédécesseurs, dont ils reprennent, voire renforcent, les éléments les plus importants.

Parmi eux se trouve l'éthique de l'alpinisme forgée à l'époque victorienne. En réalité, le principal point de contentieux entre les *outsiders* et l'*establishment* ne porte pas tant sur leur utilisation d'aides « injustes » que sur une prise de risque considérée comme trop importante. Et si elle l'est, c'est justement parce qu'ils utilisent moins d'aides artificielles que leurs prédécesseurs. Ce n'est pas parce qu'ils contreviennent à l'éthique qu'ils sont critiqués, mais, au contraire, parce qu'ils la durcissent ! En pratiquant de manière plus engagée, mais toujours dans le cadre des normes de pratique existantes, les *hard men* provoquent bel et bien l'*establishment* sur son propre terrain. Leur principal amendement au modèle d'excellence en vigueur est peut-être de faire passer le critère de la difficulté technique devant ceux de la distance et de l'altitude qui prévalaient chez les *gentlemen* de l'AC.

Pourquoi ce respect de l'éthique ? En partie par ignorance, en partie par dénuement, comme on l'a vu, mais en partie aussi du fait des valeurs qui sont les leurs. Robert Fletcher, dans la lignée de Pierre Bourdieu, relie

---

33. Jules Naudet, *Entrer dans l'élite. Parcours de réussite en France, aux États-Unis et en Inde*, Paris, PUF, 2012, p. 3.
34. Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *La raison des sports. Sociologie d'une pratique universelle et singulière*, Paris, Raisons d'agir, 2015, p. 61.
35. Nathalie Heinich, *L'élite artiste*, ouvr. cité p. 262.

les dispositions des « écotouristes », c'est-à-dire des pratiquants de sports *outdoor* et d'aventure (kayak, *rafting*, plongée, escalade, alpinisme, etc.), à l'habitus des classes supérieures[36]. Le respect de l'éthique, en tant que forme d'autocontrainte – respecter des règles non écrites sans présence d'arbitre – et de sacrifice – choisir la difficulté plutôt que la facilité – s'apparenterait alors à une forme d'ascétisme typique de ces fractions sociales. « L'écotourisme, écrit Fletcher, fait fortement écho avec [le conditionnement des classes supérieures fondé sur l'autodiscipline et l'autonomie], en requérant typiquement la capacité à se forcer à persévérer dans la privation et la difficulté, à la fois physique et psychologique »[37]. Si l'éthique de l'alpinisme trouve en effet son origine dans l'ethos des élites sociales victoriennes, qui transfèrent dans cette pratique des principes que l'on retrouve également dans les valeurs militaires ou dans l'esprit du capitalisme, cela ne signifie pas qu'il ne puisse pas entrer en concordance avec les dispositions des hommes des classes populaires. Même s'ils ne font pas preuve du « même ascétisme » (comme distance à la nécessité) que leurs homologues bourgeois, les alpinistes des classes populaires ont des dispositions à l'autodiscipline, forgées notamment par une immersion précoce dans le travail. Ainsi, le lien (bien réel) entre des dispositions ascétiques et la forme que prend l'éthique de l'alpinisme est plutôt un lien historique, génétique, qu'un lien structurel. La preuve en est que les alpinistes des classes populaires parviennent sans difficulté à se conformer aux principes éthiques, faisant preuve des mêmes dispositions ascétiques que les *insiders*. Le respect de l'éthique constitue davantage une barrière entre grands et petits alpinistes qu'entre des groupes sociaux au sein du grand alpinisme.

Un autre point de continuité entre *insiders* et *outsiders* est relatif à la distinction sexuée au cœur de l'alpinisme. Les nouveaux entrants sont des hommes, qui excluent les femmes autant, voire plus que les alpinistes établis. L'alpinisme des *hard men* ou des prolétaires français est typiquement masculin : les femmes sont rarement, voire jamais, évoquées par ces derniers ; la virilité est partie prenante de leur sociabilité ; enfin, leur manière même de décrire l'alpinisme est imprégnée de schèmes virils. C'est, d'après Dennis Gray, l'arrivée de femmes alpinistes de bon niveau qui conduit d'ailleurs, entre autres raisons, au délitement du Rock and Ice

36. À propos de l'alpinisme, Bourdieu écrivait que « l'ascétisme aristocratique des professeurs [trouvait] une expression exemplaire dans l'alpinisme » (Pierre Bourdieu, *La distinction*, ouvr. cité, p. 242).
37. Robert Fletcher, *Romancing the Wild. Cultural Dimensions of Ecotourism*, Durham, Duke University Press, 2014, p. 64.

à la fin des années cinquante, comme si ce type de groupement masculin reposait essentiellement sur son caractère homosocial. Gray écrit :

> L'atmosphère unisexe du *Rock and Ice* était en train de changer ; les femmes devenaient de plus en plus présentes, et certaines étaient assez fortes pour faire voler en éclat l'idée selon laquelle aucune femme n'avait le niveau pour faire partie du club.[38]

Là encore, en pratiquant un alpinisme masculin, les *hard men* se situent dans la continuité des manières antérieures d'envisager l'excellence, appuyées sur l'idée d'une supériorité masculine. Et cela quand bien même leur modèle de masculinité est différent du modèle bourgeois.

•

Une habile reprise en main de l'excellence par l'*establishment*

Les nouveaux alpinistes ne forment pas une « contre-élite »[39] ; ils ne se situent donc pas en rupture totale avec les alpinistes établis : ces derniers vont d'ailleurs, habilement, réussir à les réintégrer dans le rang. Comme par le passé, l'AC, voyant son hégémonie menacée, parvient à reprendre en main les orientations du « grand alpinisme » en intégrant les *outsiders* en son sein *via* l'Alpine Climbing Group (ACG), groupe d'élite créé en 1952. En France, on observe la même chose avec le Groupe de haute montagne (GHM) qui, dans les années cinquante, commence à inclure des alpinistes de milieu populaire. Comme dans l'entre-deux-guerres, l'élite de l'alpinisme s'apparente à une aristocratie, mais à une aristocratie ouverte.

Au Royaume-Uni, des alpinistes aux profils sociaux « conformes » appellent de leurs vœux, dès les années cinquante, un alpinisme plus axé sur la performance, sans distinction de classe ou de sexe. La rupture avec l'*establishment* est ici générationnelle : les promoteurs de cette vision sportive de l'excellence sont principalement issus des clubs universitaires, notamment de Cambridge et d'Oxford. N'ayant pas connu l'alpinisme d'avant-guerre, ils sont décidés à redonner à l'alpinisme britannique ses lettres de noblesse. Les jeunes *outsiders*, ignorants de la tradition, et ceux des clubs universitaires, décidés à la renverser, vont se rencontrer sur ce point : en 1952, les seconds fondent un groupe d'excellence modelé

38. Dennis Gray, *Rope Boy*, ouvr. cité, p. 81.
39. Terme utilisé par Nathalie Heinich pour décrire une des modalités de circulation des élites, par contestation de l'élite en place (Nathalie Heinich, *L'élite artiste*, ouvr. cité p. 262). S'il y a bien concurrence par les nouveaux alpinistes, il nous importe surtout de montrer que ces derniers reprennent davantage les codes de leurs aînés qu'ils ne font table rase du passé.

sur le GHM français, l'Alpine Climbing Group, avec à sa tête un alpiniste d'Oxford, Thomas Bourdillon (1924-1956). L'ACG accepte, dès ses débuts, des membres de la classe ouvrière, dont certains alpinistes du Rock and Ice. Cette inclusion correspond à des objectifs précis : « encourager l'alpinisme de haut niveau principalement en promouvant les rencontres entre alpinistes et en diffusant l'information sur les voies »[40]. L'entrée est réservée aux alpinistes encore actifs, âgés de moins de quarante ans (l'exclusion est immédiate passé cet âge) et ayant réalisé des ascensions difficiles dans les Alpes. Les critères sont uniquement sportifs : une liste d'ascensions difficiles. En sélectionnant par la performance seulement les meilleurs alpinistes, l'ACG va permettre à des groupes auparavant séparés de se côtoyer autour d'une vision similaire de l'excellence. « Ils ne parlaient pas comme moi, d'accord, ils étaient bien mieux éduqués, mais au moins ils avaient l'air de bons gars [raconte Don Whillans]. J'étais juste un gars de la ville de dix-neuf ans, ils auraient facilement pu m'ignorer, mais ils ne l'ont pas fait. C'était l'alpinisme qui comptait »[41].

L'ACG, cependant, demeure un club à la composition sociale proche de celle de l'AC[42], avec lequel il maintient des contacts amicaux, avant de s'y fondre en 1967. C'est à partir de cette date que l'on commence à apercevoir, dans le registre des membres de l'AC, les premiers *outsiders*. En 1970, le club accueille ainsi un maçon, un charpentier, et un menuisier. « Je n'aurais jamais cru [ironise Dennis Gray dans un article intitulé "Confessions d'un parvenu"], qu'un jour je deviendrais un acteur [de l'AC], même mineur, mêlé à ceux qui tirent les ficelles de cette vénérable institution qui était, par essence, une "chambre haute" bourrée, comme on s'y attendrait, de vieux *gentlemen* impressionnants tant par leur érudition que par leur éloquence »[43]. Gray tire profit de cette accession au club. Entré à l'ACG en 1959, il devient son secrétaire en 1961, puis s'occupe du journal du club. Il rejoint *de facto* l'AC lors du regroupement des deux clubs en 1967, et entre dans son comité directeur dès 1973. En intégrant l'ACG en son sein, l'AC réussit, une fois de plus, à garder son emprise sur l'élite de l'alpinisme britannique. Comme le remarque Simon Thompson, « l'Alpine Club, et son attitude digne du XIX^e siècle, aurait dû disparaître avant 1950,

40. Thomas D. Bourdillon, « Alpine Notes. The Alpine Climbing Group », *Alpine Journal*, vol. 61, 1956, p. 212-213.
41. Don Whillans et Alick Ormerod, *Don Whillans. Portrait of a Mountaineer*, ouvr. cité, p. 67-68.
42. En groupe voulant rompre avec certaines coutumes de l'AC, dont l'insistance sur les professions de ses membres, ce type d'information n'est pas présent dans les registres de l'ACG. Nous avons obtenu cette information lors d'un entretien avec Glyn Hughes, *honorary archivist* de l'Alpine Club Library.
43. Dennis Gray, « Confessions of a Parvenu », *Alpine Journal*, vol. 107, 2002, p. 189-198, ici p. 189.

mais il parvint pourtant à faire juste assez de concessions à la modernité pour survivre, tout en conservant suffisamment de son caractère essentiel pour rester la même institution qu'à ses débuts en 1857»[44]. Si le critère sportif semble passer au premier plan, en encadrant ce changement, l'AC parvient à demeurer le club de l'élite et le gardien d'une tradition et d'un «esprit» centenaires.

En France, le GHM va jouer ce rôle. Robert Paragot écrit qu'il fut, en 1952, le premier prolétaire à y être admis depuis la création du groupe en 1919, avec les frères Lesueur et Lucien Bérardini. Sa fierté était telle qu'il dit avoir gardé l'enveloppe toute sa vie[45]. Paragot s'y intègre si bien qu'il en devient président de 1965 à 1975. Il présidera également le Comité de l'Himalaya et la FFME dans les années quatre-vingt-dix. Il reste cependant un cas atypique. Si le GHM avait été créé dans le but de promouvoir une excellence uniquement sportive et technique («l'excellence technique» pour Hoibian), force était de constater qu'une sélection sociale implicite perdure, fondée sur la possession de divers capitaux (économiques, culturels, sociaux) : au GHM comme à l'AC, les alpinistes de milieu populaire restent minoritaires.

•

Hard men et *gentlemen* face à l'invasion touristique

Au Royaume-Uni, l'élite de l'alpinisme avait coutume de mépriser ceux qui n'appartenaient pas à l'élite sociale. Cela, on l'a vu, s'exprimait par des oppositions symboliques tant aux «gymnastes» (au style d'ascension et aux origines trop populaires), qu'aux touristes (associés au vulgaire) ou aux guides (qui, malgré leur supériorité indéniable sur le terrain, étaient disqualifiés d'avance du fait de leur statut social). En France, si le mépris et la ségrégation sur des bases socio-économiques étaient moins affirmés, il n'en demeurait pas moins que l'élite de l'alpinisme était une élite bourgeoise, attachée à maintenir un certain niveau d'entre-soi. Le fait que des alpinistes de milieux populaires soient acceptés au sein de l'élite après la guerre ne signifie pas que ces vieilles hiérarchies disparaissent. Ainsi, alors même que l'élite se transforme, le discours de distinction *sociale* perdure ! C'est peut-être là un exemple du processus «d'ajustement [des *outsiders*] aux dispositions légitimes au sein de ce groupe, processus garant de la pérennité des frontières de classe» décrit par Jules Naudet[46]. Les

---

44. Simon Thompson, *Unjustifiable Risk?*, ouvr. cité, p. 239.
45. Robert Paragot et Sophie Cuenot, *Paris, camp de base*, ouvr. cité, chap. 2.
46. Jules Naudet, *Entrer dans l'élite*, ouvr. cité, p. 3.

grands alpinistes (prolétaires compris) continuent, en tant qu'« élite » et qu'« élus », de se distinguer de la « masse » indistincte des touristes et autres « petits » alpinistes qui, comme avant, continuent d'être accusés d'« envahir » et de « désacraliser » les montagnes.

C'est ainsi qu'on peut lire chez ces nouveaux alpinistes issus de milieux populaires que Chamonix « grouille de touristes »[47], que le « déferlement des touristes » et « la masse des acheteurs de cartes postales » font regretter l'« époque épique, celle des grandes heures de Chamonix » [48]. Guido Magnone, l'auteur de cette phrase, établit une distinction éclairante entre deux types d'envahisseurs : les touristes, méprisables, et les nouveaux alpinistes dont il faisait partie, ces « gaillards venus en découdre "*mano a mano*" avec les aiguilles », ces « barbares qui paradaient sous l'œil toujours un peu soupçonneux de l'autochtone »[49]. Pierre Leroux, autre « barbare » de la même génération, déplore, lui aussi, bien qu'il soit citadin devenu guide, la « contamination » des Alpes et du Népal par « les foules »[50].

C'est surtout l'attitude des touristes, leur vulgarité, leur inaptitude en montagne, leur bassesse, qui leur attirent le mépris des « grands » alpinistes. « Très nombreux sont les visiteurs qui se bornent à monter à l'aiguille du Midi par le téléphérique et au Montenvers – suivant là les traces de Monsieur Perrichon – par le train à crémaillère. Que voient-ils des montagnes entre deux marchands de souvenirs et au milieu d'une foule dense ? »[51], écrit Nicolas Jaeger. « Pourquoi, au lieu de parler de leur travail, de leur maison, de leurs enfants, [...], pourquoi, demande Nick Bullock, dans un lieu aussi beau et calme ne sont-ils pas capables de s'intéresser à la nature et aux grands espaces »[52] ?

À première vue, le discours de supériorité des alpinistes envers les touristes, après la seconde guerre mondiale, n'est pas un discours de distinction sociale. Cependant, lorsqu'on en retrace les origines, on s'aperçoit qu'il possède encore, même après que l'alpinisme s'est démocratisé et même de la part d'*outsiders* sociaux, des traits similaires au discours de distinction, socialement situé, que tenaient les *gentlemen* au XIX^e^ siècle. Tenir un tel discours, pour les nouveaux alpinistes, est une manière de

47. Joe Brown, *The Hard Years*, ouvr. cité, p. 84.
48. Guido Magnone, *Sculpteur de cimes*, ouvr. cité, p. 88.
49. *Ibid.*
50. Pierre Leroux, *Guide*, ouvr. cité, p. 44 et p. 112.
51. Nicolas Jaeger, *Carnets de solitude*, Paris, Denoël, 1979, p. 164. Contrairement aux autres alpinistes cités jusque-là, Nicolas Jaeger fait partie des classes supérieures. Le discours de distinction face aux touristes est unanimement partagé par les « grands alpinistes », quelle que soit leur appartenance de classe.
52. Nick Bullock, *Echoes. One Climber's Hard Road to Freedom,* Sheffield, Vertebrate Publishing, 2012, p. 93.

s'affilier à l'élite, aux côtés d'individus ayant en commun le mépris plus que centenaire que tout «grand alpiniste» porte envers les touristes qui envahissent «ses» montagnes.

Face aux professionnels : une hiérarchie entre amateurs et professionnels maintenue

Qu'il s'agisse d'être guide ou professionnel sponsorisé ou médiatisé, les alpinistes qui tirent une rémunération de leur activité sont devenus majoritaires. En France, le nombre de guides a dépassé, au sein de l'élite de l'alpinisme, le nombre d'amateurs. Au Royaume-Uni, les professionnels demeurent moins nombreux que les amateurs, mais pour combien de temps ? La difficulté à présenter un tableau précis du professionnalisme en alpinisme tient en premier lieu à son imprécision. Cette incertitude quant au statut de professionnel reflète la réticence des alpinistes à une professionnalisation souvent associée à une dérive d'une activité dont «l'esprit» repose historiquement sur l'amateurisme.

Les contours flous du professionnalisme

Aujourd'hui, on parle de professionnels de l'alpinisme à propos des guides, mais également, apparus plus récemment, des alpinistes financés par des sponsors ou des bourses d'expédition, donnant des conférences, des séminaires d'entreprise, publiant des récits, produisant des films. On peut également ranger dans cette catégorie ceux qui encadrent des expéditions touristiques. Que dire, en outre, des directeurs d'*outdoor centres*, des professeurs-guides à l'ENSA, ou encore de ceux qui jouent les conseillers techniques auprès de marques ? En ce sens, les alpinistes professionnels ne forment pas un «groupe professionnel»[53].

De toutes ces formes de professionnalisme, les alpinistes parvenant à vivre de leurs ascensions uniquement (en étant sponsorisés ou en les médiatisant) sont minoritaires. Leurs rares exemples nous montrent, en outre, qu'il est souvent nécessaire d'avoir une activité périphérique qui garantisse un revenu. Certains bénéficient également du soutien financier de leur conjoint. Par conséquent, ces alpinistes, qui sont ceux qui s'apparentent le plus à des sportifs professionnels comme il en existe dans

53. Didier Demazière et Charles Gadéa éd., *Sociologie des groupes professionnels. Acquis récents et nouveaux défis*, Paris, La Découverte, 2009.

les autres sports, ne bénéficient pas pour autant d'un revenu régulier et certain. En outre, il n'existe pas de statut institutionnel de l'alpiniste de haut niveau, comme on en trouve dans d'autres sports[54]. On peut opérer un rapprochement avec l'univers littéraire, où le statut de professionnel est tout aussi imprécis, institutionnellement inexistant, et où les notions de « profession » et de « carrière » littéraires, bien qu'utilisées, ne correspondent pas à la situation objective des écrivains. C'est ce qu'écrit Bernard Lahire à propos de la « condition » d'écrivain :

> Dans tous les univers sociaux qui fixent des droits et des conditions d'entrée bien définis (avoir suivi toutes les étapes de la formation universitaire et hospitalière pour un chirurgien, avoir obtenu un doctorat et avoir été recruté par une commission de spécialistes pour un universitaire, avoir réussi un concours pour un professeur agrégé, etc.), le statut « professionnel » est relativement clair. En revanche, dans un univers comme celui de la littérature, aucune formation, aucun diplôme ni aucun concours ne viennent baliser de façon nette les parcours au point de pouvoir donner à l'ensemble de ceux qui y participent des signes certains d'appartenance.[55]

À quoi renvoie la « condition d'alpiniste », pour ceux qui y consacrent leur existence ? Cette condition est-elle la même pour tous ? Comme en littérature, il ne suffit pas d'être techniquement excellent pour vivre de l'alpinisme. Comme on nous l'a dit en entretien, « la compétence technique en alpinisme, ça rapporte pas ». En l'occurrence, d'autres compétences sont nécessaires. Dans un contexte peu institutionnalisé, à performances égales, rester amateur, devenir un professionnel médiatisé ou mener une carrière de guide sont des choix relevant de compétences extra-alpinistiques inégalement distribuées. Dans le premier cas, il faut savoir gérer de front deux carrières, professionnelle et alpinistique ; dans le deuxième, trouver des financements, construire une image ; dans le troisième, obtenir un diplôme, chose aisée pour des alpinistes de très bon niveau technique, mais, surtout, réussir à concilier métier de guide et ascensions pour soi. Ces différents niveaux de choix reflètent aussi une hiérarchie des types de rapports à l'alpinisme. Au sommet de celle-ci, l'amateurisme demeure un idéal. L'alpinisme professionnel vient ensuite. Bien que considéré comme une forme immorale et dévoyée d'alpinisme, il reste symboliquement

54. Sylvain Robert, « Amateurs et professionnels dans le basket français (1944-1975). Querelles de définition », *Genèses*, n° 36, 1999, p. 69-91.

55. Bernard Lahire, *La condition littéraire*, ouvr. cité, p. 40. À la différence d'autres activités artistiques, comme la danse ou le théâtre, qui supposent une scolarisation préalable dans des structures spécifiques où sont inculquées les compétences et les valeurs attendues. Voir Gérard Mauger, *L'accès à la vie d'artiste. Sélection et consécration artistiques*, Bellecombe-en-Bauges, Le Croquant, 2006, p. 245.

supérieur au métier de guide, qui fait souvent office, pour les alpinistes, de « second choix ».

•

Le noble amateurisme

La professionnalisation croissante, en particulier à partir des années soixante-dix, entraîne de vives protestations, souvent liées à la défense d'un amateurisme perçu comme un idéal disparu. Les réactions sont particulièrement fortes parmi les générations nées dans les années vingt et trente et témoins de ces évolutions à un âge trop avancé pour y participer. Simone Badier (1936-) en est un bon exemple :

> J'ai eu le privilège de vivre l'époque où le monde de l'alpinisme ressemblait à une grande famille. Dans un univers marginal, l'amateurisme s'épanouissait sans contrainte. Seul le respect des mêmes valeurs chevaleresques et romantiques unissait sans réserve des personnalités tranchées et originales. [...] L'idéalisme qui animait alors la communauté alpine s'est progressivement laissé pervertir par le matérialisme ambiant. Inexorablement, l'alpinisme a délaissé son statut marginal qui me plaisait tant, pour rejoindre insidieusement celui d'un sport comme les autres.[56]

Présenté comme une violation d'un amateurisme originel considéré comme plus « grand » et plus « pur », véritable pilier de « l'esprit » de l'alpinisme, le professionnalisme est loin d'être glorifié. L'idéal de désintéressement incarné par la figure du *gentleman* amateur demeure. Dans la professionnalisation de l'alpinisme, c'est d'abord du côté de la rémunération que le bât blesse. Cette ambiguïté d'une activité qui compromettrait ses valeurs centrales à mesure qu'elle devient lucrative a été bien saisie par Yvon Lamy et Florence Weber, qui expliquent que « certaines activités ne peuvent devenir des sources de revenus sans risquer de perdre leur qualification éthique ou esthétique, fondée sur le désintéressement et la gratuité, et difficilement compatible avec l'insertion professionnelle dans l'économie »[57].

En France, c'est par exemple la critique que porte Alain de Chatellus (1907-1987), ingénieur et écrivain, alpiniste amateur membre du GHM, sur les nouveaux guides, dans un texte de 1953[58]. L'aspect qui, selon lui, pose problème chez ces « amateurs devenus professionnels » est que, s'il était

---

56. Simone Badier, *La dame de pic*, ouvr. cité, p. 24.
57. Yvon Lamy et Florence Weber éd., « Amateurs et professionnels », *Genèses*, 1999, n° 36, p. 3.
58. Alain de Chatellus, *Alpiniste, est-ce toi ?*, Paris, Arthaud, 1953, p. 70.

moralement acceptable qu'un guide-paysan tire un revenu de l'exercice de l'alpinisme, il n'en va pas de même pour le « camarade devenu professionnel », qui n'est rien d'autre qu'« un amateur qui entend monnayer ses qualités de grimpeur ». Alors que Chatellus évoque le « devoir d'être indulgents et compréhensifs » envers les guides locaux « qui sont d'un autre milieu social », cela ne peut plus constituer le socle de la relation avec les nouveaux guides.

L'idéalisation de l'alpinisme amateur est plus forte au Royaume-Uni, pays d'origine de « l'esprit de l'alpinisme », qu'en France. Plus que dans une célébration de l'amateurisme, cette hiérarchie apparaît surtout à travers les (nombreuses) critiques formulées envers les professionnels, qu'ils soient « alpinistes professionnels » ou guides, par les amateurs, véritables hérauts de « l'esprit de l'alpinisme ».

•

L'alpinisme professionnel comme prostitution honorable

> Ma vie n'a été qu'une longue et délicate partie d'équilibre entre l'action gratuite, par laquelle je poursuivais l'idéal de ma jeunesse, et une sorte de prostitution honorable assurant mon pain quotidien. Quel est l'esprit vulgaire qui osera prétendre que la prostitution utile valait mieux que les exploits gratuits ?[59]

Lionel Terray (1921-1965), alpiniste majeur, auteur des *Conquérants de l'inutile* (1961), exprime là un point de vue partagé dans nombre d'autobiographies. Terray se situait au croisement des trois pôles que sont l'amateurisme, l'alpinisme professionnel et le métier de guide. Fils de médecin, d'abord amateur, Terray devient guide à la Libération. Mais rapidement, les expéditions et les conférences le poussent vers l'alpinisme professionnel. Il devient d'abord professeur à l'ENSA. Son livre est un *best-seller*, traduit dans plusieurs langues. S'il n'était pas mort quatre ans plus tard en montagne, Terray serait sans doute devenu un professionnel à part entière. Peut-être du fait de ses origines ou de sa trajectoire, Terray est l'un de ceux qui porte les propos les plus durs sur l'alpinisme professionnel : « une occupation n'est pas plus noble parce qu'elle est lucrative [affirme-t-il]. Bien au contraire : l'argent est sale et souille tout sur son passage »[60]. Quels sont les ressorts de cette critique ?

La soumission aux contraintes commerciales et médiatiques constitue le premier grief, notamment au Royaume-Uni, où l'autopromotion,

59. Lionel Terray, *Les conquérants de l'inutile*, ouvr. cité, p. 46.
60. *Ibid.*, p. 46.

absolument prohibée dans l'ethos amateur, est fortement condamnée. Un alpiniste nous explique que la recherche de publicité est indigne et que seule l'ascension importe :

> On n'a jamais fait notre propre publicité. [...] C'était peut-être une question d'égo : on avait l'impression qu'on retirait du prestige uniquement auprès des quelques rares pairs qui comprenaient ce qu'on faisait, plutôt que d'essayer de faire carrière autour de ça. [...] D'une certaine manière, faire sa publicité, c'était n'importe quoi ! C'était mal. (Propos recueillis d'un Anglais, né en 1945)

Les critiques sont nombreuses. En 1985, Alan Rouse dénonce dans l'*AJ* le cercle vicieux qui pousse les alpinistes, une fois rentrés d'expédition, à « produire une histoire de ce qui a parfois été un non-événement et qui pousse le public à la lire. Quand, [ajoute-t-il], l'expédition britannique sur le K2 a été avortée suite à la mort de Nick Estcourt, je suis sûr que les membres de l'équipe n'avaient pas envie d'écrire et de parler du K2, mais ils étaient obligés de le faire à cause du coût du voyage et de l'investissement commercial »[61]. Le même alpiniste interrogé en entretien va jusqu'à comparer l'équipe sponsorisée par la marque d'alpinisme North Face et les alpinistes instrumentalisés par le régime nazi :

> Les alpinistes de North Face grimpent d'abord parce qu'ils veulent grimper, mais ils le font sous contrat. Et les alpinistes nazis grimpaient aussi parce qu'ils en avaient envie, mais, si quelqu'un pouvait les payer pour le faire, ils acceptaient de lâcher un « *Heil Hitler* » de temps en temps. Être payé, c'était une manière d'atteindre leur but. (Propos recueillis d'un Anglais, né en 1945)

Pourtant, presque tous les alpinistes de ces générations, y compris cet enquêté, ont, à un moment ou un autre, touché des revenus de leur activité. L'évolution du grand alpinisme, de plus en plus chronophage et exigeant, les y a obligés. Patey le souligne bien, non sans ironie. Lui-même, explique-t-il, a été dans les années cinquante cet « amateur immaculé, imprégné des traditions du *gentleman-a*lpiniste britannique qui grimpait seulement pour le plaisir parce qu'il pouvait bien se le permettre ». Mais les choses ont évolué ensuite : l'himalayisme s'est développé et les opportunités médiatiques multipliées. L'AC lui-même n'avait d'autre choix que de s'ouvrir aux professionnels pour retenir dans ses rangs les meilleurs alpinistes. « Il ne s'agissait que d'une question de temps avant que l'Alpine Club n'ouvre ses portes aux professionnels qu'il avait ostracisés [explique

61. Alan Rouse, « Changing Values », *Alpine Journal*, vol. 90, 1985, p. 116-120, ici p. 118-119.

Tom Patey]. Ce faisant, il a ravalé ses principes pour la énième fois de son histoire»[62].

D'ailleurs, les alpinistes restés amateurs le disent tous: pour pratiquer de manière excellente, dans des massifs éloignés, il faut être efficace, car le temps et l'argent sont comptés. Pour partir en expédition, cinq semaines au minimum sont nécessaires. Un alpiniste interrogé, cumulant une carrière d'himalayiste et de cadre à hautes responsabilités, dit cumuler tous ses jours de congé pour monter une expédition annuelle en Himalaya:

> Avec mon partenaire d'himalayisme, on ne grimpe qu'une fois par an, vraiment. On prend nos vacances en Himalaya! En dehors de ça, on vit nos vies, on a nos familles, nos métiers. (Propos recueillis d'un Anglais, né en 1956)

Un autre alpiniste anglais (né en 1951), lui aussi amateur, nous présente sa solution: une spécialisation dans l'alpinisme alpin hivernal:

> Comme [mon compagnon de cordée et moi] on travaillait, et qu'on avait l'un et l'autre une vie de famille, on ne voulait pas partir en vacances pendant des mois, et on avait que six semaines en tout, alors on partait deux semaines dans les Alpes et c'était comme si on avait été dans l'Himalaya.

De ce fait, pour beaucoup, le choix du professionnalisme ou de formes mixtes de cumul d'un métier et de sponsors ou autres formes de rémunération liées à l'alpinisme, s'impose, même vécus sur le mode de la culpabilité. Un des alpinistes interrogés, ayant choisi d'abandonner ses sponsors, souligne son atypicité:

> J'étais sponsorisé par des marques comme Patagonia [...] et Berghaus [...]. C'était trop de pression. J'avais 700 euros par mois, sans rien faire. Je dois vraiment être le seul à avoir dit qu'il ne voulait plus de sponsors! J'avais le sentiment d'une grosse pression à faire des choses, à penser à des projets. Et d'un coup, on se dit : «Peut-être que je fais ça parce que c'est mon métier, en fait». Et aussi, je ne supporte pas qu'on me dise : «On va arrêter de te sponsoriser, parce que tu n'es pas assez fort». (Propos recueillis d'un Anglais, né en 1972)

Ce choix révèle les multiples contraintes pesant sur les professionnels, qui nécessitent de maîtriser des compétences liées à l'investissement dans des activités annexes à l'alpinisme. «Assumer ma passion de l'Himalaya m'impose de devenir parisien à mi-temps», explique Benoît Chamoux (1961-1995) qui décrit la recherche des sponsors, les réunions avec des financeurs, ses tentatives pour «internationaliser son projet "Altitude

62. Tom Patey, *One's Man Mountains*, ouvr. cité, p. 216-217.

8000" en créant des sortes de filiales comme une multinationale»[63]. Il faut, comme nous explique un alpiniste, «être présent sur la scène médiatique, chercher à communiquer» (propos recueillis d'un Français, né en 1971), voir «trouver son créneau». Pour l'himalayiste Marc Batard, c'est l'image du «*sprinter* de l'Everest», qu'il parvient à imposer[64]; pour Benoît Chamoux, c'est celle de «survivant du K2». Ce dernier, dont le métier de moniteur de ski ne suffisait pas à financer ses expéditions, explique qu'il lui a fallu apprendre des compétences nouvelles: organisationnelles, managériales, médiatiques:

> En une année, j'ai appris. Appris à organiser mes relations avec la presse. [...] Il faut convaincre, affirmer, s'affirmer et se vendre aussi parfois. L'interviewé, le sujet du reportage, est un objet de consommation.[65]

Benoît Chamoux, issu d'une famille de cultivateurs, n'ayant pas fait d'études supérieures, ne semblait pas socialement prédisposé à aller démarcher des sponsors en costume-cravate. Il fait pourtant partie des rares himalayistes professionnels de sa génération. Au Royaume-Uni, Andy Kirkpatrick (1972-) est un autre alpiniste professionnel qui, issu des classes populaires et non diplômé, publie des livres, donne des conférences et édite des films. Mais on trouve également Christian Bonington (1934-), éduqué en *public school*, puis à l'école d'officier de Sandhurst, cadre dans une grande entreprise, ou Doug Scott (1941-2020), fils d'agent de police, enseignant en géographie (tous deux ont bifurqué vers l'alpinisme professionnel vers l'âge de trente ans). En France, Lionel Terray (fils de médecin), Yannick Seigneur (diplômé de l'INSA), René Desmaison (ancien commercial) furent eux aussi des professionnels. Aujourd'hui, c'est Lionel Daudet (né en 1968, fils d'enseignants, diplômé de physique) qui incarne la figure du professionnel en France.

Les faibles effectifs de cette population interdisent des conclusions trop catégoriques. C'est donc peut-être vers les témoignages et les récits, plus qualitatifs, qu'il faut se tourner pour voir apparaître des différences entre ceux qui embrassent une carrière d'alpinistes professionnels et les autres. Outre les compétences requises, un élément distinctif apparaît: l'incertitude. «On ne saurait vouloir concilier une vie aventureuse et la sécurité du fonctionnaire»[66], écrivait Nicolas Jaeger. Considéré ainsi, on comprend mieux pourquoi certains individus de milieux favorisés, possédant *a priori* les compétences requises, rechignent à devenir professionnels:

---

63. Benoît Chamoux, *Le vertige de l'infini*, ouvr. cité, p.162.
64. Marc Batard, *La sortie des cimes*, Grenoble, Glénat, 2003, p.140.
65. Benoît Chamoux, *Le vertige de l'infini*, ouvr. cité, p.163.
66. Nicolas Jaeger, *Carnets de solitude*, ouvr. cité, p.106.

un métier qualifié et stable est difficile à abandonner. Bonington évoque longuement « le conflit entre son amour de l'alpinisme et la nécessité de faire une bonne carrière »[67]. Il s'avère ensuite un excellent entrepreneur de sa propre carrière médiatique et sportive, qu'il saura, grâce à des compétences en partie acquises dans son métier de cadre, faire fructifier comme personne avant lui, ce qui lui vaudra beaucoup de critiques.

En France, Lionel Daudet illustre bien la difficulté à sauter le pas. Fils d'enseignants, il hésitait à devenir guide après ses études de physique, un débouché qui s'apparentait pour lui à une forme de déclassement :

> La maturité était là pour décider de ne faire que de l'alpinisme. Mais une fois là, ça devient compliqué, et on se demande : « comment je vais faire pour vivre matériellement de l'alpinisme » ?, surtout quand on n'a pas envie d'aller se mettre sous les feux de la rampe et d'avoir une démarche commerciale ou carriériste.[68]

Vivant de petits boulots dans une camionnette, Daudet rencontre sa future femme, qui l'aide financièrement. Mais, surtout, il possède toutes les compétences pour récolter des fonds, ce qu'il a fait depuis, avec des projets symboliquement forts, racontés dans des livres : en 2002, les trois directissimes des trois grandes faces nord des Alpes en hivernale et en solo, reliées sans moyens mécaniques (un exploit inachevé, qui se solde par la perte de huit orteils et par l'écriture de *La montagne intérieure*) ; en 2004 la « *skyline* », tour de l'Oisans par les crêtes ; en 2010, six premières sur six sommets de l'Antarctique, emmené en bateau par Isabelle Autissier (qui conduit à la publication de *Versant océan. L'île du bout du monde*) ; en 2012, un tour de France en suivant exactement les frontières terrestres et littorales (*Le tour de France, exactement*). C'est, explique-t-il, parce qu'il a eu des « projets originaux » et parce qu'il voulait « toucher les gens » qu'il a pu obtenir des sponsors et « vivre la montagne comme [il] l'aime »[69]. Mais cette « originalité », cette capacité à construire un projet autour d'une ascension en l'inscrivant dans un contexte symbolique plus large, est bien socialement située.

La trajectoire de Benoît Chamoux est différente. Sans diplôme, il est d'abord moniteur de ski, mais cela lui permet à peine de financer ses expéditions. « Il me faut partir plus. Seulement, pour y arriver il faudrait que je travaille moins, ce qui signifie gagner moins d'argent »[70], écrit-il. Le

---

67. Christian Bonington, *Boundless Horizons. The Autobiography of Chris Bonington*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 2000, p. 7.
68. Michelat Yannick et Lionel Daudet, *La voie intérieure* [vidéo], 2011. En ligne : [https://vimeo.com/28681757].
69. *Ibid.*
70. Benoît Chamoux, *Le vertige de l'infini*, ouvr. cité, p. 106, 114 et 112.

professionnalisme est la réponse à ce problème concret. Pour Chamoux, qui parle de « quête d'argent », il s'agit avant tout d'un moyen de financer des expéditions par d'autres expéditions. En 1985, de retour d'une expédition sur le Gasherbrum, déçu de sa faible médiatisation, il « monte à Paris » pour tenter de convaincre des sponsors. « Ma capacité de progresser en montagne dépend de mes possibilités d'ouverture sur le monde économique », écrit celui qui considère que « l'argent ne sanctifie, ni ne pourrit le rapport à la montagne » et qui ne voit rien de plus dans son ancien métier de moniteur de ski qu'un moyen d'amasser, à raison de huit heures de ski par jour, de quoi repartir en expédition. La stratégie de Chamoux fonctionne : des sponsors répondent à l'appel et financent ses expéditions. Il meurt lors de la dernière en date, financée par Red Bull, un sponsor qu'il remercie dans une autobiographie promotionnelle : Chamoux a vingt-sept ans et consacre une partie de son livre à la promotion de son nouveau « projet ».

Finalement, devenir alpiniste professionnel n'est pas uniquement le fait des alpinistes de milieux favorisés. Seulement, les formes de professionnalisme diffèrent. Aux alpinistes issus de milieux favorisés les démarches artistiques et introspectives ; aux autres des formes de professionnalisme plus strictement axées sur l'argent, nécessaire, dans les deux cas, à l'aboutissement de projets d'ascension devenus trop chers et chronophages pour la plupart des amateurs.

•

Les guides : en bas de la hiérarchie ?

Dans son autobiographie, Yannick Seigneur met en garde les jeunes alpinistes ambitieux : « Les jeunes qui veulent devenir guides l'oublient souvent : l'alpinisme pratiqué comme guide exclut presque totalement le grand alpinisme »[71]. Comme les amateurs, les guides ont un métier qui, tout en leur permettant effectivement d'être en montagne, laisse peu de temps aux projets personnels. Une fois entrés dans la carrière de guide, les alpinistes y restent-ils ? Le métier demeure-t-il aussi attractif au fil du temps ?

Force est de constater que, malgré leur célébration du métier, aucun des guides français auteurs d'autobiographies ne le reste jusqu'à la retraite (l'autobiographie étant le premier indice de cette bifurcation), à l'exception de Louis Lachenal, mort moins de cinq ans après l'Annapurna. La plupart d'entre eux saisissent les opportunités offertes par des succès en alpinisme et par un réseau bien fourni (notamment le GHM). Rébuffat

71. Yannick Seigneur, *À la conquête de l'impossible*, ouvr. cité, p. 95.

devient écrivain et conférencier; jusqu'à sa mort prématurée en montagne, Terray vit de son métier d'instructeur à l'ENSA, de conférences et des recettes de son livre; Leroux ouvre un magasin de sport; Desmaison travaille comme conférencier pour «Connaissances du Monde»; Seigneur est professeur à l'ENSA, mais vit aussi des recettes de ses livres, films et conférences; Lafaille suit la même voie; Boivin se tourne vers la réalisation de films d'alpinisme et devient conseiller technique de marques de montagne; Batard devient conférencier et écrivain; Chamoux himalayiste professionnel. Ils sont également auteurs de livres, apparaissent dans des films, ont donné leur nom à du matériel de montagne, etc. Le métier de guide, s'il constitue souvent la porte d'entrée vers le «grand alpinisme», n'est donc pas, pour ces grands alpinistes, ni un métier à temps plein ni celui d'une vie. Précisons que la monoactivité n'a jamais caractérisé ce métier, pour les grands comme pour les autres. Avant la guerre, les guides étaient souvent agriculteurs[72]. Après la guerre, malgré des évolutions notables vers la monoactivité, la plupart continuent de cumuler plusieurs sources de revenus. Les monoactifs, 1,5 % des guides en 1973, sont 26 % en 2012[73]. Au même moment, 23 % des guides étaient également moniteurs de ski, 20 % commerçants ou artisans, 6,5 % secouristes, et 6 % enseignants[74]. La pluriactivité permet aussi d'expliquer que la frontière entre guide et alpiniste professionnel puisse parfois être ténue.

Comme il existait des différences entre les professionnels, il existe des différences entre les guides, elles aussi, en partie, socialement situées. Les plus compétents bénéficient d'avantages particuliers. Ils ont souvent fidélisé une clientèle d'alpinistes de bon niveau, avec qui ils peuvent diversifier les ascensions. Leurs compétences alpinistiques leur permettent également de pratiquer des activités lucratives variées, comme le ski, le canyon ou le trek. Certains travaillent pour l'ENSA comme professeurs. Ils peuvent, enfin, bénéficier de sponsors. Les bifurcations vers d'autres formes de professionnalisme sont donc possibles. Mais pour cela, encore faut-il posséder les mêmes compétences extra-alpinistiques que celles requises pour devenir alpiniste professionnel. Pour ceux qui en sont démunis, rester guide peut s'apparenter à un «non-choix», à une nécessité faite vertu, comme pour cet alpiniste interrogé en entretien qui nous dit rester guide parce qu'il «[n'est] pas très doué à part quand [il est] en montagne» (Français, né en 1968) ou cet autre qui nous explique que les

72. Voir Françoise Loux, *Guides de montagne*, ouvr. cité, p. 15, ou encore Renaud de Bellefon, *Histoire des guides de montagne*, ouvr. cité, p. 237.
73. Matthieu Martinez, *La formation des guides de haute montagne depuis 1948*, ouvr. cité, p. 88.
74. Données déduites de l'analyse de *ibid.*, p. 89.

activités médiatiques (conférences, articles), « c'est aussi un métier », dans lequel, faute de compétences, il n'ose pas se risquer (Français, né en 1973).

Il y a là un effet de génération à prendre en compte. Les guides qui tiennent les propos les plus positifs, les plus vocationnels sur le métier, font essentiellement partie des mêmes générations : celle des Lachenal, Terray, Leroux, Rébuffat, ces formidables conquérants de l'Annapurna, et celle, immédiatement après, qui a été bercée par leurs exploits. Les guides-alpinistes de ces générations, c'est-à-dire des hommes nés entre le début des années vingt et le début des années quarante, sont les plus enclins à établir, dans leurs écrits, une distinction entre pratique « par nécessité » et pratique « par passion » qui leur permet de se justifier et, surtout, de réenchanter les aspects les plus problématiques de leur métier. La « vocation », qui instaure une « séparation symbolique entre l'activité et le travail »[75], est souvent invoquée. Pour Gisèle Sapiro, elle vise à distinguer le « travail » littéraire des écrivains de « l'exécution routinière de tâches prédéfinies, qu'il s'agisse de l'artisanat, de l'académisme ou de la bureaucratie »[76]. Pour Vincent Dubois, elle vient transformer le travail (des administrateurs culturels) en une réalisation personnelle, et contribue à « définir [un métier] en référence à des valeurs ou des fonctions sociales universelles »[77]. En « régime vocationnel », on ne travaille pas pour gagner sa vie : on gagne sa vie pour pouvoir exercer une activité de manière passionnée[78]. « Ce qui est central dans la notion de travail "de vocation", [écrit Eliot Freidson], c'est l'idée que son exécution n'obéit pas au désir ou au besoin d'un gain matériel »[79]. Les guides-grands alpinistes nés entre les années vingt et cinquante transforment, à l'instar de Max Liotier dans un livre apologétique (intitulé *Celui qui va devant*), la relation marchande en amitié et les clients en « compagnons » à qui on « ouvre les portes de ses montagnes »[80] et avec qui se crée une « entente indestructible »[81]. Les « bas calculs dégoulinent dans la plaine, ils ne s'accrochent pas sur nos montagnes et nous laissent en paix », écrit Liotier[82]. Finalement, on voit là que même chez les guides français, l'amateurisme continue implicitement de représenter un idéal. Cela conduit à l'invocation paradoxale, par

75. Julien Bertrand, « La vocation au croisement des espaces de socialisation », *Sociétés contemporaines*, n° 82, 2011, p. 85-106, ici p. 88.
76. Gisèle Sapiro, « La vocation artistique entre don et don de soi », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 168, 2007, p. 4-11, ici p. 7.
77. Vincent Dubois, *La culture comme vocation*, Paris, Raisons d'agir, 2013, p. 10.
78. Nathalie Heinich, *Du peintre à l'artiste. Artisans et académiciens à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1993.
79. Eliot Freidson, « Les professions artistiques comme défi à l'analyse sociologique », *Revue française de sociologie*, vol. 27, n° 3, 1986, p. 431-443, ici p. 441.
80. Gaston Rébuffat, *Un guide raconte*, Paris, Hachette, 1964, p. 70.
81. Max Liotier, *Celui qui va devant*, Grenoble, Arthaud, 1968, p. 140.
82. *Ibid*.

des guides, des principes de l'amateurisme pour défendre leur honneur de « grand alpiniste », comme chez Leroux, qui exhorte les jeunes guides à « conserver les valeurs » du « grand métier » de guide, à « ne pas sacrifier ce qui en fait l'âme, au profit de la facilité qui [les] guette sur bien des plans : physique, financier, éthique »[83]. Comme d'autres, il évoque son passé d'amateur pour justifier une approche de la montagne qui serait réellement vocationnelle, moins intéressée que celle des guides locaux : être un bon guide suppose, pour Leroux, d'avoir eu un passé d'amateur et d'« avoir su se lancer, pour le plaisir, dans quelques grandes courses engagées ».

Pour les générations suivantes, il semble que le métier de guide perde de son prestige et de sa dimension vocationnelle. Pour les plus jeunes, il s'agit davantage d'une opportunité saisie, arrivée « comme ça » :

> Ça s'est imposé, un peu. J'étais à la fac, et en parallèle, je passais mes diplômes de moniteur de ski et de guide de haute montagne. (Propos recueillis d'un Français, né en 1971)

> J'y suis allé un peu comme ça, et puis après c'est venu. J'ai eu besoin d'un moment, mais maintenant je suis content d'emmener des gens. (Propos recueillis d'un Français, né en 1973)

> J'ai pas vraiment fait le choix de devenir guide. Ça s'est fait comme ça. J'étais dans l'équipe de la FFME, parce que j'avais vraiment envie d'en faire partie. Et on m'a donné le probatoire. Et la plupart des gens m'ont dit, si tu as le probatoire, il faut aller passer le diplôme de guide. [...] Mais j'avais pas vraiment envie de bosser comme guide plus que ça, quoi. (Propos recueillis d'un Français, né en 1970)

La plupart envisagent une reconversion. Des pistes sont évoquées : l'artisanat, les conférences en entreprise, un poste dans les institutions de l'alpinisme, la recherche. Il semblerait ainsi que, pour ces « grands alpinistes », l'intérêt du métier réside essentiellement dans un cadre de vie permettant de se consacrer plus facilement à l'alpinisme, de la même manière que certains « seconds métiers » permettent de pratiquer la littérature[84]. Comme les administrateurs culturels étudiés par Vincent Dubois[85], le métier de guide peut être une vocation « par défaut », « faute de mieux », pour des individus plus passionnés d'alpinisme que de guidage. Pour certains guides-alpinistes des générations d'après les grands guides de l'Annapurna, le métier est même présenté comme purement lucratif. Nous l'avions vu chez Benoît Chamoux. Marc Batard, lui aussi, présente le métier comme ce qui « [lui] a permis, d'abord, de gagner [s]a vie »[86]. Faire le guide, pour Batard,

83. Pierre Leroux, *Guide*, ouvr. cité, p. 247. Citation suivante : p. 147.
84. Bernard Lahire, *La condition littéraire*, ouvr. cité.
85. Vincent Dubois, *La culture comme vocation*, ouvr. cité, p. 19.
86. Marc Batard, *La sortie des cimes*, ouvr. cité, p. 84. Il nuance néanmoins par la suite,

c'est s'exposer aux caprices de clients qui le traitent «comme un vulgaire produit de luxe qu'ils s'offrent le temps d'un week-end», comme ce banquier qui le voit comme un serviteur, ou ce chirurgien qui refuse de lui obéir. Dans le métier de guide, dit-il, «ce n'est pas toujours la montagne qui est dangereuse. Parfois, c'est le client. Le client qui exige. Le client qui paie». Ici, le métier de guide est un second choix par rapport à une carrière d'alpiniste professionnel que finiront par embrasser Chamoux comme Batard.

C'est enfin une autre critique que l'on entend souvent: le dégoût du «petit alpinisme» que force à pratiquer le métier de guide:

> Pfff, emmener des blaireaux au mont Blanc en les tirant tout le temps, ça c'est pas possible! Faire le mont Blanc deux fois par semaines, faut voir. Je préfère faire le ménage! (Propos recueillis d'un Français, amateur, né en 1941)

Dans ce type de critique, on retrouve une hiérarchie ancienne: celle entre grands guides et petits guides. Ainsi, si dans la hiérarchie des manières de pratiquer le «grand alpinisme», faire le guide s'apparente à un «sale boulot»[87], il existe également une hiérarchie interne au métier de guide, où l'on retrouve des formes spécifiques de «sale boulot». Les grands alpinistes qui exercent le métier de guide semblent échapper à ces formes les plus dégradées et dégradantes d'exercice du métier. Les alpinistes-guides que nous avons interrogés et lus se considèrent, en fait, supérieurs à la majorité des guides. Ils forment une petite élite: ils sont des guides «à part», qui bénéficient d'avantages particuliers. Ce statut de «grand guide» découle directement de leur statut de «grand alpiniste». C'est en établissant une hiérarchie des guides dont, en tant que grands alpinistes, ils occupent le sommet, que les grands guides échappent aux critiques habituelles. Ainsi, l'aspect dégradant du métier ne concernerait que les «petits guides», ceux qui «font des mont Blanc». Cette expression n'est d'ailleurs pas utilisée uniquement pour désigner le caractère répétitif du métier, mais aussi, de la part des «grands guides», pour dénigrer ce qu'ils assimilent à une faiblesse de caractère ou un manque d'initiative, quand ce n'est pas une marque de servilité. «Faire des mont Blanc», c'est la solution de facilité pour celui qui n'aspire pas à l'excellence:

> C'est sûr que c'est super facile d'aller faire des mont Blanc. Par contre, faut se bouger pour trouver des clients, les emmener en Jordanie, les emmener dans des endroits. (Propos recueillis d'un guide, né en 1970)

évoquant les aspects positifs du métier: absence de hiérarchie, autonomie, rencontres variées. Citations suivantes: p. 113 et p. 16.

87. Everett C. Hugues, *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, EHESS, 1996.

Les grands guides occupent une position privilégiée qui leur permet d'échapper aux aspects les plus répétitifs et aliénants du métier. Ils peuvent choisir leur client, faire des excursions variées et lointaines :

> Déjà, ça met du beurre dans les épinards, et puis en plus j'ai la chance d'être, enfin, de prendre les clients avec qui je m'entends bien [...]. Et j'ai énormément de plaisir à aller en montagne avec eux. On fait des choses très sympas, variées, qui sortent du traditionnel mont Blanc. [...] Je suis inscrit à la Compagnie des guides de Chamonix, mais en fait je ne prends que des clients qui passent direct avec moi, ou que je connais, ou par le bouche-à-oreille. (Propos recueillis d'un guide, né en 1973)

Il n'est guère étonnant que, dans ces conditions matérielles assez exceptionnelles, les guides « grands alpinistes » puissent tenir, parfois (et bien que de moins en moins) un discours vocationnel.

•

Face aux femmes : une hégémonie masculine persistante

Avec les prolétaires et les professionnels, les femmes alpinistes représentent une troisième menace pour l'ordre établi. Cependant, ces dernières demeurent minoritaires dans l'alpinisme de haut niveau, le processus en étant à ses prémices.

Alors que la présence de « grandes alpinistes » était presque impensable avant la guerre, les années soixante voient apparaître les premiers exemples de femmes, telle la Française Claude Kogan (1919-1959), dont les exploits sont à la hauteur de ceux des hommes, et qui à ce titre bénéficient d'une médiatisation sans précédent. Kogan réussit, au sein d'une cordée masculine, la première ascension du Salcantay (Pérou, 1952) et du Nun (Himalaya, 1953). En 1959, elle meurt lors de la première expédition féminine en Himalaya (Cho Oyu). Trente ans plus tard, en 1991, la fameuse face nord des Drus est escaladée, non pas en cordée féminine, mais, plus encore, en solitaire et en hivernale par la Française Catherine Destivelle (1960-). Quelques mois plus tard, la Britannique Alison Hargreaves (1962-1995) réalise, également en solitaire, l'ascension de cette face réputée, après celles de cinq autres grandes faces nord des Alpes. Dans l'Himalaya, Hargreaves escalade l'Everest sans oxygène et sans assistance, en 1995, avant de répéter le même exploit sur le K2, et de mourir à la descente. Les femmes seraient-elles devenues les égales des hommes, tant par leurs performances que par leur taux de mortalité élevé en montagne, un indice de plus en plus probant de l'appartenance à l'élite de l'alpinisme ?

La féminisation se perçoit d'abord sur le plan institutionnel. Dans les années soixante-dix, l'AC s'ouvre aux femmes (d'autres bastions masculins seront plus longs à tomber, comme le Scottish Mountaineering Club, qui attendra 1990). En France, les femmes peuvent devenir guides en 1983. Mais cette ouverture en reste à ses balbutiements, aujourd'hui encore. Pour ne citer que l'exemple des guides, la profession ne compte actuellement qu'une vingtaine de femmes pour mille six cents guides.

•

Les signes d'une masculinité hégémonique persistante

Une analyse des récits et des autobiographies masculines d'après la seconde guerre mondiale permet de constater que les réticences envers l'alpinisme féminin s'estompent. Pourtant, la domination masculine dans l'alpinisme est loin de s'effacer. Les hommes, sur le terrain, continuent de considérer les femmes comme des inférieurs, voire de les oublier. En 1980, le magasine *Crags* publie une liste de « cent alpinistes qui ont forgé l'alpinisme britannique depuis la guerre », une liste sans femme. Cette absence des femmes, plus encore que des prises de position hostiles, témoigne d'une hégémonie masculine persistante. Il est vrai que les femmes brillent par leur absence dans les récits masculins. Elles sont surtout des mères ou des compagnes qui attendent au foyer le retour des alpinistes. « Il y a, en bas, [...] des femmes inquiètes, qui nous espèrent, écrit Max Liotier. [...] Des femmes qui savent qu'elles n'apprendront rien des aventures vécues en dehors du soir où le hasard, heureux, aura rassemblé à la maison deux ou trois guides qui, entre eux, épancheront leurs souvenirs sans discrétion, souvenirs qu'elles boiront avidement, sans poser de questions »[88]. Beaucoup d'alpinistes, dans leurs récits, critiquent le mariage qui détourne l'alpiniste des montagnes[89]. Bref, même lorsqu'elles ne pratiquent pas, les femmes sont dangereuses.

Comment sont accueillies, alors, celles qui n'attendent pas dans la vallée, mais vont là où vont les hommes ? Comme auparavant, l'ambivalence règne. D'un côté, nombreux sont les alpinistes qui se félicitent que leur compagne ne pratique pas l'alpinisme. De l'autre, on en trouve aussi, davantage que les générations précédentes, pour encourager l'alpinisme féminin. Ces louanges sont cependant souvent teintées de condescendance. Par exemple, Nicolas Jaeger (1946-1980) écrit n'avoir jamais

---

88. Max Liotier, *Celui qui va devant*, ouvr. cité, p. 85.
89. Delphine Moraldo, « Les conquérants de l'inutile. Expression et diffusion d'un modèle de masculinité héroïque dans l'alpinisme français d'après-guerre », *Genre, sexualité et société*, n° 13, 2015. En ligne : [https://journals.openedition.org/gss/3419].

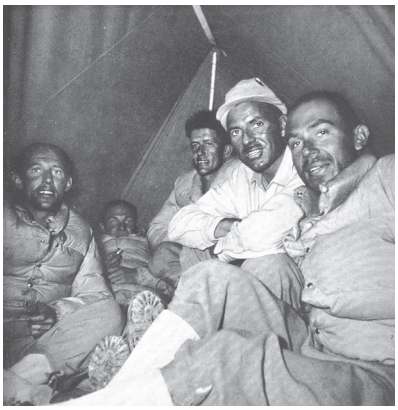


Illustration 24
Les membres de l'expédition française sur l'Annapurna : L. Lachenal, J. Oudot, G. Rébuffat, M. Herzog et M. Schatz. L'incarnation d'une forme de masculinité héroïque dans l'alpinisme français

Photographe inconnu. Lionel Terray, « À l'assaut de l'Annapurna », *Alpinisme*, n° 93, 1950, p. 136. © Le Groupe de Haute Montagne.

compris « l'existence de clubs "unisexes" comme il en existe encore chez nos voisins d'outre-Manche » et affirme que « l'histoire de l'alpinisme nous présente quelques femmes remarquables »[90]. Mais, immédiatement après, il nuance : « l'alpinisme n'est peut-être pas particulièrement adapté au psychisme de la plupart des femmes » et « aucune n'a jamais pu prétendre aux premiers rôles ». Autre ambiguïté : les femmes alpinistes sont davantage mentionnées, mais elles ne sont pas tout à fait des égales. Si les femmes deviennent plus présentes dans les récits des alpinistes, elles ne sont jamais ni les leaders ni les meilleures, et restent aux portes de l'excellence. Yannick Seigneur fait référence à une « amie polonaise », l'himalayiste polonaise Wanda Rutkiewicz ; Andy Cave à l'himalayiste Kate Phillips, etc. Pourtant, ces mêmes alpinistes ne pratiquent pas, ou très peu, avec des femmes. Lorsqu'ils le font, les femmes demeurent systématiquement des secondes de cordée.

Une exception notable est Claude Kogan (1919-1959). C'est la seule femme alpiniste, dans notre corpus, à véritablement faire l'objet de propos élogieux de la part de compagnons masculins. Plus exactement, elle apparaît sous la plume d'un alpiniste, Bernard Pierre, son compagnon de cordée lors de l'ascension du Salcantay en 1952 et du Nun en 1953[91]. De la même manière que, dans les récits des alpinistes victoriens, les meilleures

90. Nicolas Jaeger, *Carnets de solitude*, ouvr. cité, p. 95.
91. Bernard Pierre, *La conquête du Salcantay. Géant des Andes*, Paris, Amiot-Dumont, 1953, p. 195 ; Bernard Pierre, *Une victoire sur l'Himalaya*, Paris, Press pocket, 1976.

alpinistes étaient trop fortes, trop « extraordinaires », pour demeurer des femmes à part entière, la place de Kogan dans la cordée est justifiée par ses capacités toutes masculines, et ses prouesses mesurées à l'aune de celles des hommes. Pour être alpiniste à part entière, il lui faut donc être un « homme comme les autres » sur le terrain sportif, se fondre dans un modèle d'excellence masculin. Cela place Claude Kogan, comme c'était le cas d'alpinistes victoriennes telle Elizabeth Le Blond, dans le domaine du surnaturel : « c'est le miracle », écrit Bernard Pierre qui parle d'un « étonnant petit bout de femme, d'un mètre cinquante et quarante-sept kilos [qui] vaut un homme »[92]. Cependant, il lui faut en même temps se conformer à une vision stéréotypée de la féminité. Couturière de métier, Claude Kogan se comporte, avant et après l'ascension, comme une « vraie » femme :

> Mais si Claude se comporte comme un homme sur le terrain alpin, elle n'en reste pas moins une femme ; elle n'a oublié ni sa lime à ongles, ni ses pots de crème, ni son miroir. Nous sommes tous d'accord sur ce point : une femme est une chose précieuse pour une expédition. Ne serait-ce que pour les travaux de couture et pour la confection des menus…

La division des rôles sexués en expédition en dehors du cadre purement sportif de l'ascension est une réalité à laquelle les femmes sont confrontées. Claude Kogan avait mené une cordée masculine sur un sommet élevé ; elle n'en faisait pas moins la cuisine au camp de base. Quelques décennies plus tard, c'est justement parce qu'elle refusait de se plier à ce type d'assignation genrée que Julie Tullis (1939-1986) se heurte aux réactions étonnées des hommes de l'expédition française sur le Nanga Parbat de 1982 lorsqu'elle refuse de repriser leurs vêtements[93].

La célébration de Claude Kogan par son compagnon d'expédition Bernard Pierre eut une fin. À son retour de l'expédition sur le Nun (1953), Kogan obtient un contrat d'exclusivité pour le magazine *Elle* qui publie un récit de trente pages. Elle vole la vedette à Bernard Pierre, le chef officiel de l'expédition. Celui-ci cesse alors de l'inviter à ses expéditions. En 1954, elle n'est pas non plus invitée à l'expédition nationale sur le Makalu, quand bien même elle est montée à plus haute altitude que la plupart des membres masculins. Kogan, finalement, trouvera deux solutions. La première consistera à monter par elle-même une expédition féminine sur le Cho Oyu (1959), où elle trouve la mort. Il lui faudra quatre ans pour récolter des fonds. La seconde, elle la trouvera en la personne de Raymond

92. *Ibid.*, p. 80 (cette citation et la suivante).
93. Julie Tullis, *Clouds from Both Sides*, ouvr. cité, p. 152.

Lambert, alpiniste suisse amputé de ses pieds après une hivernale dans le massif du Mont-Blanc. Les deux alpinistes rejetés font équipe dans le cadre de quatre expéditions dont celle qui, en 1955, consacre Kogan, qui atteint 7730 mètres, comme «la femme la plus haute du monde»[94].

•

Surmonter les stéréotypes

À lire les récits des femmes, on ne peut que s'apercevoir de leurs difficultés à surmonter certains stéréotypes genrés intériorisés depuis l'enfance. Simone Badier (1936-), élevée par sa mère et sa grand-mère, veuves de guerre, raconte: «Combien de fois les ai-je entendues prononcer cette phrase irritante: "Nous ne sommes que des femmes"»[95].

Ces stéréotypes concernent par exemple les activités convenant aux femmes. L'alpinisme fait plutôt partie des loisirs «interdits», tout comme certains métiers peu féminisés, tel celui de guide. Première femme-guide du Royaume-Uni, en 1953, longtemps avant que la profession ne s'ouvre aux femmes en France, Gwen Moffat (1924-) raconte qu'il lui était impossible de s'imaginer embrasser cette carrière: «Les seuls guides que je connaissais étaient des hommes durs et virils de Chamonix et de Zermatt [...]. Il n'y avait pas de femmes dans leurs rangs»[96]. Sur l'insistance de son camarade de cordée, Moffat se présente à l'examen, alors fondé sur une liste d'ascensions effectuées, sans indiquer son prénom. Sur ce malendentu, elle obtient son certificat.

Les femmes ont également eu des difficultés à s'imaginer premières de cordée. Les stéréotypes sont fortement ancrés. Simone Badier parle «d'idée toute faite qui encombrait [son] cerveau», jusqu'au jour où, «par hasard», elle se retrouve en tête:

> Il m'a suffi, au hasard d'une sortie en falaise, un soir où j'avais épuisé tous mes leaders, de faire une première voie – bien modeste – en tête de cordée, pour balayer l'idée toute faite qui encombrait mon cerveau. Ce jour fut une révélation : Première de cordée ! Non seulement ce n'était pas impossible, mais c'était extraordinairement facile ! Je venais de conquérir un monde interdit qui désormais m'appartenait ![97]

---

94. Charlie Buffet, *Première de cordée. Claude Kogan, femme d'audace et de passion*, Paris, Robert Laffont, 2003, p. 157-188.
95. *Ibid.*, p. 35.
96. Gwen Moffat, *Space below my Feet*, Londres, Hodder and Stoughton, 1961, p. 197.
97. Simone Badier, *La dame de pic*, ouvr. cité, p. 11.

Claude Kogan également raconte qu'elle se sent si «confuse et fière» d'être désignée dans la cordée de tête sur le Salcantay, qu'elle n'ose pas regarder les hommes de l'équipe[98]. Les hommes, au contraire, ne reconnaissent jamais, ni la chance qu'ils ont d'être en tête, ni la forme d'injustice que cela constitue. Ces représentations sont, encore aujourd'hui, bien présentes. En entretien, un alpiniste nous explique que les femmes lui cèdent la place de leader, même lorsqu'elles sont meilleures: «J'ai remarqué que j'avais grimpé avec des femmes qui étaient bien meilleures que moi, mais parce que j'étais l'homme, elles semblaient vouloir respecter un certain rôle, parce que j'étais l'homme... alors que dans une cordée de femmes, la meilleure, la plus efficace, passera devant» (propos recueillis d'un Britannique, né en 1972).

•

De la revendication de la différence à celle de l'indifférence

Les grandes alpinistes de l'entre-deux-guerres avaient commencé à s'émanciper de la tutelle masculine en revendiquant un espace de pratique uniquement féminin, non soumis aux attentes de l'alpinisme masculin. Après la guerre, peu à peu, l'idée de la «séparation justifiée par la différence» est remplacée par la logique opposée de «l'indivision justifiée par l'indifférence». Les femmes, de plus en plus, demandent à être traitées comme des alpinistes indépendamment de leur sexe, une revendication ancienne, mais qui n'avait abouti qu'au compromis de l'alpinisme féminin, appuyé notamment au Royaume-Uni sur des clubs homosociaux. Une telle solution n'est plus satisfaisante aux yeux des grandes alpinistes d'après-guerre.

Claude Kogan, dans les années cinquante, donne le ton. Catherine Destivelle (1960-) et Alison Hargreaves (1962-1995) lui emboîtent le pas. Les analyses suivantes s'appuient, la première sur l'autobiographie de Destivelle, la seconde sur la biographie de Hargreaves publiée après son décès. Le premier cas pourrait conduire à objecter rapidement qu'il s'agit d'une mise en scène par Destivelle: là n'est pas la question. Il n'est pas question de vérité ici, mais justement de ce qu'on donne à voir en se mettant en scène.

Destivelle se présente comme pratiquant avec des hommes plus âgés dès ses quinze ans. Régulièrement défiée par les autres pratiquants, elle «jubile» de les voir échouer, tout comme elle «adore» doubler les

98. Claude Kogan, «Salcantay», *Revue d'alpinisme. Éditée par le club alpin belge*, vol. 6, 1953, p. 13-34, p. 17.

hommes, plus tard, dans les voies alpines[99]. Avec son mentor et premier compagnon de cordée, elle refuse de jouer sur la corde féminine : elle prend garde à ne jamais se plaindre, suit sans oser montrer sa fatigue ni prendre le temps de faire ses besoins, de peur d'être « prise pour une mauviette »[100]. Elle tente, à l'instar de ce que l'on peut observer chez les femmes prises dans des univers masculins, d'être l'un des leurs, un « mâle honoraire », « *one of the guys* »[101]. Destivelle réalise dans les années quatre-vingt-dix de grandes ascensions en solitaire dans les Alpes (le pilier Bonatti en 1991, la face ouest des Drus en 1991, la face nord de l'Eiger en 1992, l'éperon Walker en 1993, la face nord du Cervin par la voie Bonatti en 1994, etc.). Le choix de l'alpinisme solitaire est en partie motivé pour des raisons que Destivelle estime « peu avouables » : « personne ne pourrait dire que c'est mon compagnon de cordée, forcément masculin, qui avait réalisé tout le travail »[102]. Ce faisant, elle se heurte alors à une autre forme de traitement différencié : la plus forte médiation de ses ascensions parce qu'elle est une femme.

Alison Hargreaves pratique au même moment que Destivelle. Les deux femmes sont d'ailleurs en compétition pour les premières féminines des faces nord des Alpes en solitaire. Hargreaves réussit les six faces nord en un été, Destivelle étale ses ascensions sur plusieurs années, mais privilégie les hivernales. Hargreaves, ensuite (et en partie du fait de sa « défaite » face à sa consœur) se tourne vers l'himalayisme, entreprenant d'escalader sans oxygène et sans assistance les grands 8000. Hargreaves, comme Destivelle, provoque l'intérêt des médias autant pour ses escalades que parce qu'elle est une femme. Comme Destivelle, elle se mesure aux hommes sur leur terrain. Durant l'ascension de l'Everest, elle porte de lourdes charges jusqu'aux camps et s'attire la sympathie des sherpas[103]. Marco Bianchi, un grand himalayiste, dit d'elle qu'elle « est très forte [physiquement] » et qu'elle « grimpe comme un homme »[104]. On retrouve là, encore une fois, le caractère surnaturel de la femme alpiniste, trop forte pour être une vraie femme. Mais Hargreaves possède une autre caractéristique qui l'empêche d'être un « grand alpiniste comme les autres » : elle est mère.

---

99. *Ibid.*, p. 71.
100. Catherine Destivelle, *Ascensions*, Paris, Arthaud, 2003, p. 53.
101. Ellen Lewin, « Contingent Stories of Anthropology, Race, and Feminism », *Feminist Anthropology. A Reader*, E. Lewin éd., Oxford, Blackwell, 2009, p. 209. Voir également, à propos des femmes dans un univers masculin (l'armée), Anthony King, « The Female Combat Soldier », *European Journal of International Relations*, vol. 22, n°1, 2016, p. 122-143.
102. Catherine Destivelle, *Ascensions*, ouvr. cité, p. 196.
103. David Rose et Ed Douglas, *Regions of the Heart. The Triumph and Tragedy of Alison Hargreaves*, Londres, Penguin, 1999, p. 220.
104. *Ibid.*, p. 226.

Hargreaves, lorsqu'elle s'attaque aux faces nord, puis à l'Himalaya, a deux jeunes enfants. Vivante, on lui reproche de continuer l'alpinisme à haut niveau ; après sa mort, la polémique fait rage.

•

Peut-on être alpiniste et féministe ?

Les grandes alpinistes remettent en jeu les normes de genre par une pratique de l'alpinisme féminin innovante, refusant la place qui leur est assignée par les hommes. Cependant, cela ne signifie pas nécessairement qu'elles soient transgressives dans les autres domaines de leur existence : la relation entre transgression dans la pratique de l'alpinisme et transgression, par exemple, dans la sphère familiale et intime est plus complexe qu'il n'y paraît. En effet, une pratique atypique (pour une femme) de l'alpinisme, c'est-à-dire une pratique qui rompt avec les attentes assignées aux femmes (même aux meilleures alpinistes) ne va pas nécessairement de pair avec une résistance aux normes genrées dans les autres domaines de la vie sociale, ni avec une propension à se mobiliser collectivement pour défendre la cause des femmes alpinistes[105]. Il semble même que l'on observe une plus grande conformité aux normes de genre chez les femmes alpinistes par ailleurs les plus émancipées dans leur pratique de l'alpinisme, ce qui permet de nuancer l'idée selon laquelle ces femmes seraient des exceptions sur tous les plans.

Par exemple, toutes ces femmes sont mariées ; toutes à l'exception de Badier ont des enfants. À la différence des hommes alpinistes, les femmes alpinistes entretiennent souvent des relations amoureuses avec des alpinistes de l'autre sexe, plus âgés, qui jouent, dans un premier temps, le rôle de mentor. Quand l'épouse est meilleure que son compagnon, il n'est pas rare que celui-ci devienne son manager. C'est le cas d'Hargreaves et de Destivelle : la première épouse très jeune un grimpeur local qui la pousse vers une carrière professionnelle ; la seconde rencontre son compagnon lors du tournage d'un film d'escalade et le laisse ensuite gérer sa carrière. Après la naissance de son enfant, elle arrête l'alpinisme en solitaire. La relation entre Hargreaves et son mari a été pointée du doigt après sa mort. Ce dernier la battait et lui reprochait durement ses échecs en alpinisme ; il l'aurait poussée à s'engager dans des ascensions de plus en plus spectaculaires[106]. Quant à la jeune Destivelle, c'est son compagnon qui négocie ses contrats. Destivelle, par ailleurs, n'hésite pas à utiliser certains stéréotypes sexués

---

105. C'est la manière dont nous définissons ici, de manière large, le qualificatif « féministe ».
106. David Rose et Ed Douglas, *Regions of the Heart*,ouvr. cité.

pour valoriser son image médiatique. Au milieu des années quatre-vingt, elle apparaît dans ses films d'escalade vêtue de tenues séduisantes et roses. S'agit-il là pour Destivelle de concessions pour se faire une place dans un monde masculin, elle qui deviendra ensuite une alpiniste au même niveau que les meilleurs hommes?

Un autre aspect qui témoigne de la conformité à des normes de genre traditionnelles apparaît, comme chez les alpinistes des générations antérieures, dans une prise de distance par rapport au féminisme politique. Il s'agit pour ces femmes de se faire une place dans un milieu masculin tout en ne se prononçant pas sur la question féministe, voire en se défendant d'être féministes.

On observe plutôt, chez ces femmes, un phénomène propre à d'autres univers masculins, résultat d'une forme de «sursélection» des femmes les poussant à «surjouer» le jeu: le fait d'en faire «plus que les hommes», et l'autorépression de tout signe de faiblesse, qui pourrait être interprété de manière essentialiste, comme faiblesse «féminine». Ce n'est pas sans raison que les hommes louent les qualités de résistance des femmes et leur capacité à ne pas se plaindre: il s'agit là d'un effet de domination qui pousse les femmes à taire ce genre de sentiment.

Chapitre 8

Quand l'alpinisme devient une vocation

Nous avons ouvert ce troisième volet par une description des changements qui affectaient l'alpinisme après la guerre, en mettant l'accent sur le bouleversement majeur que constituait la généralisation (pour les « grands ») de l'himalayisme. Nous en avons déjà envisagé certaines conséquences, tant sur le recrutement des alpinistes que sur la gestion de leur carrière. Dans ce chapitre, nous mettrons l'accent sur les conséquences relatives à la manière dont les alpinistes s'investissent dans leur activité et vivent cet investissement. C'est autour des notions d'*engagement*, comme manière d'appréhender l'activité « alpinisme » (ou « rapport à l'alpinisme », un des rapports constitutifs de l'excellence), et de *vocation*, comme manière d'appréhender son investissement dans l'alpinisme (ou « rapport à soi »), que sera structurée notre analyse.

Nous expliquerons que l'alpinisme est pris dans une dynamique historique de surenchérissement de l'engagement appuyée sur, et générée par, son esprit et son « éthique ». Une conséquence de cette dynamique est que l'alpinisme finit par devenir un « jeu sérieux » (*deep play* ou *serious game*), qui implique que ses pratiquants excellents (et *uniquement* ces derniers) la vivent comme une véritable vocation, en y investissant un temps et une énergie considérables, en y prenant des risques de plus en plus poussés, comportement irrationnel aux yeux des profanes, d'autant plus qu'il engendre des coûts élevés. Nous développerons l'idée selon laquelle la pratique du grand alpinisme finit par *réclamer* un tel degré d'investissement que *seuls ceux qui sont voués* à cette pratique peuvent se maintenir à haut niveau. Du fait du durcissement de l'éthique, le « grand alpinisme », qui s'apparentait auparavant à un loisir (même pratiqué de manière passionné) en vient à *devoir* être vécu comme une vocation.

Le moteur de l'engagement : l'éthique

La généralisation des expéditions, pour qui entend faire partie de l'élite, a des conséquences importantes sur la manière dont l'alpinisme d'excellence est pratiqué : il réclame un engagement croissant. Cela doit se comprendre dans le cadre d'une dynamique intergénérationnelle suivant laquelle les nouvelles générations se distinguent des précédentes en réalisant des ascensions nouvelles, plus difficiles, sur des montagnes plus élevées et plus éloignées, tout en respectant les principes éthiques de restriction des aides artificielles (selon les critères légitimes de l'ascension « excellente » construits par les Britanniques). L'himalayisme fournit à cet égard des possibilités inédites.

Un engagement croissant

Au cours de l'histoire de l'alpinisme, on observe une évolution allant dans le sens d'une difficulté et d'un engagement croissant. Quand Albert F. Mummery lance en 1893 sa célèbre maxime selon laquelle un sommet connaît trois phases, « un pic inaccessible, la voie la plus difficile des Alpes, une excursion facile pour dame »[1], il avait bien anticipé les développements de l'alpinisme. Lors de la conquête des Alpes, il s'agit d'escalader des sommets nouveaux par le chemin le plus facile. Mais que faire une fois tous les sommets conquis ? Si le thème de l'épuisement des Alpes est récurrent après « l'âge d'or », l'alpinisme ne s'éteint pas pour autant. Les jeunes générations ouvrent des itinéraires nouveaux, plus raides, plus dangereux. Clinton Dent écrit en 1876 :

> Les membres anciens de l'Alpine Club [...] ne nous ont laissé, à nous les jeunes aspirants, presque rien à faire dans les Alpes. La Meije, le Géant, le Dru, sont pour nous ce qu'étaient pour eux le Schreckhorn, le Wetterhorn et le Cervin. Nous les suivons humblement, soit en escaladant leurs montagnes par de nouvelles voies, soit en grimpant un de ces grands éperons (méprisables pour eux) de montagnes dont ils ont déjà fait l'ascension à pied.[2]

L'alpinisme hivernal se développe. De nouveaux massifs, plus éloignés et de plus grande ampleur (Caucase, Karakorum, Himalaya...) sont explorés. Les guides sont peu à peu répudiés par l'élite. Des ascensions en solitaire ont lieu.

1. Albert F. Mummery, *My Climbs*, ouvr. cité, p. 120.
2. Clinton Dent, « Two Attempts on the Aiguille du Dru », *Alpine Journal*, vol. 7, 1876, p. 79.

Cette évolution relève de la dynamique de distinction inhérente à l'excellence, une dynamique que l'on retrouve dans d'autres pratiques, qui ne sont pas nécessairement sportives. Pareille dynamique de distinction est mise en lumière par Norbert Elias dans son travail sur la société de cour. Pour Roger Chartier, qui en signe la préface, la distinction est « le moteur principal du procès de civilisation puisqu'il conduit à accroître les raffinements du savoir-vivre, à multiplier les interdits, à élever plus encore le seuil des censures »[3]. Il en va de même des normes d'engagement et des règles éthiques qui ne font que devenir de plus en plus contraignantes au fil du temps, car il faut continuer à se distinguer alors que le stock de sommets disponibles s'amenuise. Dougal Haston (1940-1977), expliquant ici sa décision de se tourner vers l'alpinisme hivernal, fournit une bonne illustration de cette volonté de distinction, associée à un mépris du commun et au maintien d'un entre-soi de *happy few :*

> [L]'hiver offrait un nouvel espace à quelques individus d'exception [*the very few*]. Tout devenait bien plus dur ; même les voies normales devenaient difficiles [...]. Il était impossible qu'un alpiniste médiocre parvienne à se frayer un chemin jusqu'au sommet d'une voie difficile comme cela arrive parfois en été ; compétence et expérience étaient nécessaires, et même là on pouvait être vraiment en difficulté. Alors que les Alpes devenaient de plus en plus envahies l'été, de nouvelles dimensions de l'alpinisme s'ouvraient pour ceux pour qui ça comptait vraiment. C'était comme retourner au début du XIXe siècle, quand la plupart des sommets alpins étaient encore vierges. [...] Me mélanger aux foules braillardes n'était pas mon idée de l'alpinisme.[4]

L'histoire de l'alpinisme est ainsi celle de plus d'un siècle de critiques croisées entre « anciens » et « nouveaux », les premiers dénonçant l'imprudence des jeunes ; les seconds considérant leurs aînés avec un mélange de révérence et d'impatience. Le Français Georges Livanos (1923-2004) écrit :

> Il reste encore des quantités de premières pour faire battre (avant et pendant) le cœur de nos successeurs et leur donner la joie des victoires difficiles, même si elles ne correspondent pas à nos arbitraires définitions actuelles. Parmi les raisons du dédain des gardes descendantes pour ce qu'elles n'ont pas fait, l'orgueil tient la plus grande place ; chacun aimerait avoir accompli la performance qui ne sera pas surpassée.[5]

3. Norbert Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985, p. 63-115.
4. Dougal Haston, *In High Places*, ouvr. cité, p. 82.
5. Georges Livanos, *Au-delà de la verticale*, Paris, Arthaud, 1958, p. 171-172.

Quelle meilleure manière de se distinguer que d'aller là où les autres ont échoué ? Dans cette course à la distinction, la réalisation de premières est un gage d'excellence, et conduit à un accroissement constant et quasi-mécanique de la difficulté technique et de la prise de risques dans la pratique de l'alpinisme. La question de l'évolution du risque objectif est épineuse : avec l'évolution du matériel, des itinéraires, des prévisions météorologiques, de la nutrition, etc., on peut débattre pour savoir si le danger encouru s'est vraiment accru. Si on peut en douter dans les Alpes, l'himalayisme change la donne. Sur des montagnes aussi hautes, le risque objectif est bien supérieur[6]. C'est effectivement sur les plus hauts sommets que la mortalité est la plus élevée[7]. Nous y reviendrons plus bas. La généralisation de ce type d'ascension chez les meilleurs alpinistes conduit ainsi à une nouvelle vision de ce qui constitue une prise de risque acceptable, et ce d'autant plus que d'ascensions avec oxygène et cordes fixes, on passe, dans l'Himalaya comme dans les autres massifs auparavant, à des ascensions sans oxygène, en style alpin, en solitaire, etc. « La diminution des opportunités d'entreprises nouvelles a transformé l'étendu du défi à présent accessible aux alpinistes », peut-on d'ailleurs lire, en 1997, dans l'*AJ*. « Cela a mené à un niveau précédemment inimaginable de compétences en alpinisme et à l'acceptation d'un degré inconcevable de danger »[8].

L'éthique, moteur de l'engagement

L'éthique de l'alpinisme, c'est-à-dire l'ensemble des normes implicites qui l'encadrent et qui régulent l'usage des aides artificielles autour du principe du *fair-play* sportif, joue un rôle moteur dans cette dynamique d'engagement. Ce faisant, elle permet de maintenir l'alpinisme dans sa position en marge du sport, en garantissant qu'il demeure une « aventure » (et non un sport) à l'issue imprévisible. Une des particularités de l'éthique, différente en cela du règlement sportif, est qu'elle n'est ni écrite ni fixée pour longtemps. Il s'agit en effet de maintenir un niveau d'engagement

6. Dans un contexte uniquement alpin, Étienne Jaillard défend l'idée selon laquelle la prise de risque demeure constante, en précisant toutefois que si l'on élargit le contexte aux autres massifs, dont les plus élevés, le taux de mortalité augmente de manière dramatique (Étienne Jaillard, « L'alpinisme, une évolution discontinue à risque constant », *Toujours plus haut, plus vite, plus engagé ? Gravir les Alpes du XIXe siècle à nos jours. Pratiques, émotions, imaginaires. Colloque international de Salvan-les-Marécottes*, 23 septembre 2016).
7. Éric Boutroy, « Cultiver le danger dans l'alpinisme himalayen », *Ethnologie française*, vol. 36, n° 4, 2006, p. 591-601.
8. Trevor Braham, « The Effects of Change on Mountaineering Ethics », *Alpine Journal*, vol. 102, 1997, p. 63-168, ici p. 163.

qui préserve l'incertitude. Pour Yannick Seigneur, l'absence d'engagement représente « un non-sens de l'alpinisme voulu comme une éthique de vie, comme un combat où chacun a ses armes. [...] S'il n'y a pas d'incertitudes, si l'on connaît l'itinéraire par cœur, cela ne correspond plus à rien »[9]. Une ascension sera d'autant plus valorisée que l'engagement sera fort, ce que garantit un usage parcimonieux des aides artificielles (corde, oxygène, pitons, crampons, etc.). Pour cela, il est nécessaire de créer de nouvelles règles : même si les pratiques changent, l'éthique constitue un cadre qui permet à l'esprit originel de se maintenir.

On le voit dans les arguments invoqués à l'encontre des cordes fixes (déjà installées sur la montagne). Pour l'himalayiste Doug Scott (1941-2020), l'ascension des plus hauts sommets à l'aide d'une corde fixe n'est pas de l'alpinisme, car « la corde fixe ôte tout l'engagement de l'ascension ». Pour lui, « on n'a pas vraiment quitté le sol lorsqu'on est à proximité d'une corde fixe »[10]. Les débats sur l'oxygène, qui avait fini par être accepté, reprennent pour les mêmes raisons après une pause de cinquante ans. Un alpiniste interrogé démystifie complètement l'ascension de l'Everest avec oxygène :

> C'était juste fatiguant, pas technique. On m'a demandé à quel point c'était difficile et j'ai dit, pour blaguer : « Si c'était au niveau de la mer, je pourrais y emmener mon chien » ! Ce n'était pas une bonne idée de dire ça à l'époque [en 1975], parce que les gens essayaient d'en faire un exploit fantastique. C'était un exploit, mais pas technique ! C'était un exploit logistique. (Propos recueillis d'un Anglais, né en 1941)

À l'instar de cet alpiniste, les premières contestations s'élèvent dans les années soixante-dix. Déjà en 1971, encore à l'époque des grandes expéditions nationales, Gray, dans un article consacré à « l'éthique himalayenne », clamait haut et fort : « un échec glorieux [sans oxygène] vaut mieux qu'une victoire certaine »[11]. C'est dans les années quatre-vingt que l'approche légère que proposait Gray une décennie plus tôt, sans oxygène mais aussi sans camps d'altitude, sans cordes fixes, sans porteurs, s'impose. Dans les pages de l'*AJ* comme dans les récits, s'affichent de plus en plus de prises de position en faveur des expéditions légères et qui condamnent l'usage de l'oxygène. L'évolution est progressive. En 1984, Paul Moores relate dans l'*AJ* son ascension du Lhotse sans oxygène, mais avec des cordes fixes et des camps d'altitude. Sur la même face, une cordée canadienne utilise de

9. Yannick Seigneur, *À la conquête de l'impossible*, ouvr. cité, p. 199.
10. Nicholas O'Connell, *Beyond Risk. Conversations With Climbers*, Seattle, Mountaineers Books, 1993, p. 152.
11. Dennis Gray, « The Himalayan Ethic. Time for a Rethink? », *Alpine Journal*, vol. 76, 1971, p. 156-161, ici p. 161.

l'oxygène au-delà de 7000 mètres, mais, à cause du poids de l'équipement, les deux groupes avancent au même rythme. La légèreté, cependant, n'est pas l'argument premier de Moores, c'est bien l'éthique : « Notre sentiment sur l'oxygène allait au-delà de la simple question du matériel encombrant. Il y avait aussi des considérations éthiques en jeu »[12]. La même année, Mick Fowler escalade le Bojohagur (7329 mètres), un sommet du Karakoram, en style alpin et sans oxygène. Pour lui, ce style s'imposait aussi pour des raisons éthiques :

> Il fut décidé dès le début que nous grimperions par deux, sans utiliser les cordes fixes ou l'oxygène. [...] Nous ne retirions aucun plaisir ni satisfaction du procédé laborieux consistant à aménager des camps semi-permanents, à employer des porteurs en haute altitude et de manière générale à voir nos vacances dégénérer en un cauchemar logistique onéreux. [...] L'aspect financier n'entrait pas seul en jeu. J'étais à cent pour cent d'accord avec les positions éthiques affirmées de Victor, et ne pouvais pas m'empêcher de penser que l'impact environnemental et l'approche au rouleau compresseur des expéditions himalayennes traditionnelles étaient rapidement en train de devenir une chose du passé.[13]

« Chose du passé » : à partir du milieu des années quatre-vingt, l'expression sert autant à signifier l'avènement d'un nouveau style qu'à rejeter symboliquement hors de l'élite ceux qui continuent d'utiliser les méthodes anciennes. Un grand alpiniste au sens moderne du terme se doit d'adopter une approche légère. « Grimper avec un masque à oxygène revient à renouer avec une autre époque. L'utilisation d'une bouteille, c'est pour moi un phénomène du passé »[14], écrit par exemple Benoît Chamoux en 1988, la même année où un Britannique, Stephen Venables, fait la première ascension en solitaire et sans oxygène de l'Everest, instaurant un précédent que s'efforceront de répéter, sur les autres grands sommets, les candidats à l'excellence. À présent, grimper avec oxygène, porteurs et cordes fixes, c'est n'être guère plus, pour certains, qu'un simple touriste.

L'engagement, synonyme d'excellence, semble d'ailleurs être devenu le principal critère de distinction d'avec les « petits alpinistes ». Pour Jean-Marie Choffat (1956-), qui démontre là le point de vue quasi unanimement partagé par l'élite de l'alpinisme, l'alpinisme perd son caractère élitiste dès lors que le risque est neutralisé. C'est pourquoi « massification » de l'escalade et disparition de l'engagement vont de pair :

---

12. Paul Moores, « Five Miles High Without Oxygen », *Alpine Journal*, vol. 59, 1984, p. 59-62, ici p. 61.
13. Mick Fowler, *Vertical Pleasure*, ouvr. cité, p. 128.
14. Benoît Chamoux, *Le vertige de l'infini*, ouvr. cité, p. 146.

> [L'escalade] est devenue un sport de masse [...] et cela me désole un peu. J'estime que l'escalade se mérite. Elle est indissociable du risque calculé, mais celui-ci n'existe plus aujourd'hui [...]. Toutes les parois écoles sont truffées de pitons, il est quasiment impossible de se faire mal en tombant. [...] Seule la haute montagne reste toujours très mentale.[15]

Des propos similaires sont tenus par les alpinistes britanniques. Dennis Gray (1935-) associe « les foules toujours plus grosses » qui « grouillent » sur les falaises et « l'accent mis de plus en plus sur la réussite [d'une ascension] comme fin en soi, au détriment des moyens par lesquels le but est atteint »[16]. La récurrence de ce type de propos sur les foules, qui ne sont que la réactualisation d'un schème ancien, fait écho avec des prises de position sur l'éthique de plus en plus nombreuses à partir des années soixante-dix. Il s'agit, selon nous, d'une réaction à la popularisation de l'alpinisme et à sa complexification. Pratique auparavant bien définie et balisée, l'alpinisme s'est peu à peu divisé en plusieurs sous-disciplines dont certaines éloignées de son esprit originel. L'escalade dite « sportive », pratiquée sur un rocher équipé de manière permanente, en fait partie. Les puristes y voient une pratique aseptisée, où le danger est inexistant et où l'on « triche » sans vergogne. Certaines évolutions de l'himalayisme sont une autre cible de ceux qui se réclament de l'esprit originel de l'alpinisme. Ce sont, à partir des années soixante-dix, les expéditions dites « commerciales », où de riches touristes paient pour être emmenés au sommet, qui déclenchent la polémique. « Vous voulez escalader l'Everest ? Payez vos 65 000 dollars et on vous emmènera au sommet. Pas d'expérience ? Peu importe, [...] les camps sont installés, les cordes fixées [...], et vous ne serez même pas essoufflés avec notre équipement à oxygène dernier cri »[17], se moque Ian McNaught-Davis en 1997. On notera la juxtaposition de tout le matériel à présent proscrit : cordes fixes, camps, oxygène.

Dans ce cadre changeant, face notamment à la commercialisation de l'alpinisme, l'évocation de plus en plus courante d'une éthique stricte est une manière de défendre une conception fermée de l'excellence. C'est une façon de maintenir une distinction alors que l'alpinisme s'est ramifié et qu'il devient plus difficile de faire la différence – pour le profane du moins – entre les « grands » et les « petits », les « excellents » et les « médiocres ». C'est, ainsi, une manière de réaffirmer les frontières de l'élite. Quand le Français Nicolas Jaeger (1946-1980), très au fait des positions britanniques,

15. Jean-Marie Choffat, *La vie à pleines mains*, ouvr. cité, p. 99.
16. Dennis Gray, *Rope Boy*, ouvr. cité, p. 308 et 312.
17. Ian McNaught-Davis, « The Future of Mountaineering », *Alpine Journal*, vol. 102, 1997, p. 169-172, ici p. 171.

écrit qu'il «faut éviter à tout prix une erreur de base: affadir en voulant rendre accessible, châtrer en voulant démocratiser»[18], il réaffirme bien qu'il existe une barrière séparant l'élite du reste des pratiquants. Cette barrière, c'est l'engagement, indissociablement lié à l'éthique. Jaeger, ainsi, prône «la nécessité pour aborder l'alpinisme d'une démarche personnelle, d'efforts et de sacrifice en temps et en énergie [...] si l'on ne veut pas le vider entièrement de son contenu et le ramener à une sorte de gymnastique sans charme». S'ensuit un appel à ne pas faire usage de moyens illégitimes, depuis les téléphériques jusqu'à l'oxygène artificiel.

Si la pratique d'un alpinisme engagé constitue la «barrière» qui sépare l'élite du commun, elle constitue également, dans le même temps, le «niveau» qui rassemble les «grands alpinistes». Edmond Goblot, en 1925, écrivait que «les seuils que tout le monde ne franchit pas ne servent guère qu'à protéger et préserver cet ensemble de qualités personnelles qu'on appelle "la distinction" et qui permettent de se mêler sans se confondre»[19]. Ce seuil, dans l'alpinisme, ce sont les règles éthiques. Comme le baccalauréat dans l'analyse de Goblot, elles ont pour fonction de distinguer l'élite dans une pratique où n'existe aucun grade institué. Quant aux qualités et aux valeurs distinctives propres à l'élite, celles qui «permettent de se mêler sans se confondre», elles forment ce que l'on a appelé «l'esprit de l'alpinisme». Considérée ainsi, l'élite de l'alpinisme peut une nouvelle fois s'inscrire dans, le modèle de la «secte», qui est aussi celui du «club», décrit en 1905 par Max Weber. «Le membre d'une secte [...] pour entrer dans le cercle de la communauté, était tenu de posséder des *qualités* précises [...]. Pour *s'affirmer* dans un tel cercle, il devait en outre *confirmer* qu'il possédait ces qualités de manière durable, et les pratiquait de façon constante et continue»[20]. Dans l'alpinisme d'après-guerre, c'est le respect d'une éthique stricte qui joue ce rôle. La bafouer revient à remettre en cause ses titres de noblesse.

C'est ainsi que l'on peut comprendre le soin tout particulier mis par les alpinistes à réaliser une ascension «dans les règles» malgré des risques très élevés et, d'un point de vue extérieur, irrationnels. Les alpinistes se déclarent obligés d'aller au moins aussi loin dans l'engagement que leurs prédécesseurs, car il s'agit d'une marque de grandeur. «Le nombre de points forés lors d'une première est souvent utilisé comme un indicateur de la bravoure des premiers ascensionnistes»[21], écrit Andy Kirkpatrick (1971-). Il en va donc de l'honneur des suivants de refuser d'utiliser des

18. Nicolas Jaeger, *Carnets de solitude*, ouvr. cité, p. 122.
19. Edmond Goblot, *La barrière et le niveau*, ouvr. cité, p. 35.
20. Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, ouvr. cité, p. 339.
21. Andy Kirkpatrick, *Psychovertical*, Londres, Hutchinson, 2008, p. 144.

protections supplémentaires. René Desmaison (1930-2007), alors engagé avec son compagnon dans la directe de la Cima Grande (Dolomites, 1958), n'a pas d'autre choix que de répéter la voie ouverte par Cesare Maestri dans les mêmes conditions, sans piton :

> « Cesare [Maestri] est passé sans ajouter un seul piton », nous avait affirmé le gardien du Locatelli. Nous fîmes de même. Question d'honneur. Nous savions que nous étions observés à la longue-vue depuis le refuge [...]. Planter un piton de plus aurait été une fausse note.[22]

Les conséquences, cependant, sont potentiellement très lourdes, en témoigne le taux élevé de mortalité en montagne dans notre population. Puisque l'éthique s'appuie sur l'idée d'une lutte contre la montagne à armes égales, il faut aussi accepter de perdre. Pour les grands alpinistes, cette éventualité est d'autant plus probable que les ascensions sont difficiles et le respect de l'éthique strict. Le caractère paradoxal du respect de l'éthique est parfois pointé du doigt par les mêmes alpinistes qui défendent ardemment l'engagement. Jean-Christophe Lafaille, racontant sa survie sur l'Annapurna après la chute de son compagnon Pierre Beghin, dit cette ambiguïté :

> Au diable les considérations éthiques, plaisanteries philosophiques de grimpeurs en chambre. Ce que je veux, c'est sauver ma peau. [...]. Aujourd'hui encore, je ne peux assister à un débat sur les règles de l'alpinisme sans repenser à ces heures d'incertitude. Que pèsent la beauté d'un geste, la pureté d'une intention quand l'urgence est de demeurer en vie ?[23]

Mais ces regrets sont souvent rétrospectifs. Ce sont les regrets d'alpinistes à la retraite, désengagés du jeu de l'alpinisme de haut niveau, et dont l'honneur est sauf.

•

Les nouveaux habits de l'éthique : l'argument écologique

Plus les techniques s'améliorent, plus il s'agit de maintenir un degré d'engagement qui garantit l'incertitude de la « confrontation » entre alpiniste et montagne. Ce maintien de la *fonction* de l'éthique au fil du temps ne signifie pas qu'elle ait toujours été *interprétée* de cette manière par les alpinistes. Au XIX^e^ siècle à propos des crampons, ou dans l'entre-deux-guerres

22. René Desmaison, *Les forces de la montagne*, Paris, Hoëbeke, 2005, p. 79.
23. Jean-Christophe Lafaille et Benoît Heimermann, *Prisonnier de l'Annapurna*, Chamonix, Guérin, 2003, p. 72.

lors des débats sur l'oxygène artificiel, on peut dire que l'éthique était vue pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une forme de *fair-play*. Après la guerre, d'autres justifications viennent se greffer à cette interprétation première. En d'autres termes, l'éthique continue de jouer son rôle, mais revêt de nouveaux habits.

Parmi eux, l'argument écologique. Il apparaît dans les années quatre-vingt-dix, tandis que les préoccupations écologiques se diffusent dans l'opinion publique. L'éthique est alors invoquée dans le cadre d'une défense conjointe de l'incertitude et de l'environnement. « Dans la nature, les spits sont des poubelles. À une époque où notre nature sauvage est tant menacée, les alpinistes devraient cesser de considérer qu'ils ont le droit de traiter les hautes montagnes comme un chantier urbain »[24], écrit, par exemple, en 1997 Pat Littlejohn dans un article de l'*AJ*. L'argument écologique prend de l'ampleur dès lors qu'il s'agit d'himalayisme, une pratique particulièrement néfaste à l'environnement. Dans un article de 1985 de défense du « style alpin » en expédition, Alan Rouse invoque, parmi des arguments classiques, l'argument écologique, expliquant que « les déchets font partie des effets environnementaux dramatiques produits par une grosse expédition. L'impact écologique du passage de milliers de porteurs sur de fragiles prairies est évident »[25].

Ce type d'argument, toujours relié à l'éthique, devient courant dans les revues d'alpinisme, au point qu'un glissement a lieu : l'éthique tend à devenir un concept élargi désignant tout comportement qui ne « détruit » ou ne « modifie » pas la montagne. Les pitons, les spits, les cordes fixes, entrent parfaitement dans ce nouveau cadre de justification, en tant qu'ils laissent une marque permanente sur la montagne. Au Royaume-Uni, par exemple, on invoque de plus en plus la rareté et la fragilité des falaises, au même niveau que l'argument classique de défense de l'aventure, pour justifier l'interdiction des spits.

L'exemple de l'évolution des justifications qui entourent l'éthique permet, de manière plus générale, d'illustrer le processus historique d'évolution et de reconfiguration des normes sociales. Une fois les normes éthiques régissant la pratique de l'alpinisme fixées et acceptées, il n'est pas exclu que les groupes qui les respectent leur assignent d'autres fonctions, y associent d'autres représentations. L'éthique ne perd pas sa puissance contraignante, au contraire, elle s'est à ce point imposée comme fondement de l'excellence qu'elle devient le substrat d'autres revendications.

---

24. Pat Littlejohn, « The Great Alpine Theme Park », *Alpine Journal*, vol. 102, 1997, p. 184-187, ici p. 187.
25. Alan Rouse, « Changing Values », art. cité, p. 118.

Les modalités de l'engagement : un engagement « corps et âme »

Dans les témoignages des alpinistes, l'engagement est à la fois physique et psychique, « corps » et « âme ». D'un côté, on observe une banalisation du corps usé, blessé, ou mort. De l'autre, un glissement vers l'obsession et l'addiction. C'est pour ces raisons que nous considérons que l'alpinisme est devenu un « jeu sérieux » nécessitant d'avoir la vocation.

Un engagement corporel accru : une banalisation de la mort

Quand Leslie Stephen, en 1871, écrivait que le « jeu était gagné lorsque le sommet était atteint en dépit des difficultés, et perdu lorsque l'on était forcé de redescendre »[26], il réinscrivait l'alpinisme dans un cadre amateur, aux côtés des autres sports de *gentlemen*. Pour lui, l'alpinisme était loin d'être un jeu de hasard dans lequel l'alpiniste engagerait sa vie. Au contraire, en comparant l'alpinisme à un sport, il indiquait que l'alpinisme n'était « rien d'autre qu'un sport », un loisir pratiqué de manière désintéressée, sans prise de risque inconsidérée pour gagner à tout prix, dans le respect de l'ethos amateur. Un siècle plus tard, l'alpinisme se conçoit toujours comme un combat équitable contre la montagne, mais le jeu est devenu progressivement bien plus dangereux : la retraite n'est plus assurée en cas de défaite. « L'Himalaya, c'était pour moi l'aventure totale, le don de soi »[27], écrivait Lionel Terray.

Le danger a toujours été présent dans les récits d'alpinisme depuis l'époque victorienne. Cependant, à lire ces récits dans l'ordre chronologique, on ne peut que constater une généralisation des épisodes, au départ occasionnels, où l'alpiniste risque sa vie. Ces derniers finissent par devenir constitutifs de ces récits. À titre d'exemple, le plus jeune des auteurs d'autobiographie de notre corpus, Andy Kirkpatrick (1971-), écrit qu'il « avait été à deux doigts de mourir au moins trois fois dans les deux dernières semaines, une demi-douzaine de fois au cours de la dernière année, et peut-être vingt fois dans les cinq dernières années »[28]. Au-delà, encore une fois, de la question de la véracité de tels propos, que l'on doit toujours considérer au regard de ce qu'est et de ce que dit une autobiographie, il

26. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité, p. 308.
27. Lionel Terray, *Les conquérants de l'inutile*, ouvr. cité, p. 355.
28. Andy Kirkpatrick, *Psychovertical*, ouvr. cité, p. 177.

est frappant de constater la récurrence, chez les grands alpinistes d'après-guerre, de la métaphore du jeu de hasard pour qualifier l'alpinisme. Leurs prédécesseurs avaient eux aussi vécu des épisodes dangereux, vu des amis mourir en montagne, une cinquantaine sur toute sa carrière, comptait Nea Morin (1905-1986)[29] ; cependant, ils ne concevaient pas l'alpinisme comme un jeu avec la mort. À partir des années soixante, « miracle », « chance » d'en « réchapper de justesse » et de « survivre », etc. commencent à faire partie du vocabulaire courant des récits d'alpinisme. « J'avais été chanceux et j'avais échappé à la mort plusieurs fois, mais combien de temps durerait ma bonne fortune ? »[30], écrit Martin Boysen (1941-). Guido Magnone (1917-2012), de son côté, file la métaphore du jeu de hasard dans un chapitre intitulé « La règle du jeu », où la mort d'un jeune alpiniste prometteur est comparée à un « pari perdu »[31]. Ces images sont d'abord utilisées pour signifier que le risque est omniprésent dans l'himalayisme. « L'élément de danger, la connaissance du fait que la moindre erreur occasionnerait ma chute, peut-être mortelle, était important, écrit par exemple Chris Bonington (1934-). Mais je ne recherchais pas le danger et n'y prenais certainement aucun plaisir »[32]. L'alpinisme n'est pas considéré, ici, comme un « jeu avec la mort ».

Une rupture a lieu à partir des années quatre-vingt. Certains alpinistes des générations les plus récentes (mais certains seulement) le présentent explicitement comme une activité dont le but premier est de se confronter à la mort. Joe Simpson est l'un d'entre eux. Né en 1960, au pic de sa carrière dans les années quatre-vingt – quatre-vingt-dix, son *best-seller*, *La mort suspendue*[33], dans lequel il raconte sa survie miraculeuse après une chute sur la Siula Grande (Andes), est justement construit autour de l'idée de jeu avec la mort. Dans son autobiographie, où l'on découvre que Simpson a vu nombre de ses amis mourir en montagne, il décrit l'alpinisme comme un jeu fatal que la mort pimente :

> Confronté à la mort, l'alpinisme va faire de son mieux pour survivre et, s'il réussit, va escalader montagne après montagne, année après année, pour danser la même danse étrange aux frontières mêmes de la vie. [...] Sans la mort, énormément d'alpinistes rangeraient leurs piolets et crampons et rentreraient à la maison.[34]

---

29. Nea Morin, *A Woman's Reach*, ouvr. cité, p. 246.
30. Martin Boysen, *Hanging On. A Life inside British Climbing's Golden Age*, Sheffield, Vertebrate Publishing, 2014, p. 248.
31. Guido Magnone, *Sculpteur de cimes*, ouvr. cité, p. 93.
32. Christian Bonington, *Boundless Horizons*, ouvr. cité, p. 67.
33. Joe Simpson, *Touching the Void*, Londres, Jonathan Cape, 1988.
34. Joe Simpson, *This Game of Ghosts*, ouvr. cité, p. 232.

Ce genre de déclaration médiatisée fait dire à certains, comme le sociologue Paul Yonnet, que « le sujet de l'alpinisme, c'est la mort »[35]. Ce faisant, Yonnet ne semble pas réaliser que son affirmation ne vaut – et sous certaines conditions encore ! – que pour les générations les plus récentes, ni que l'engagement extrême des alpinistes, s'il leur fait côtoyer la mort, n'a pas nécessairement pour but premier de « jouer » avec la mort. La différence entre générations, tout comme l'inadéquation d'une telle manière de penser l'engagement dans l'alpinisme, sont mises en avant par certains alpinistes. Ainsi Paul Keller (1926-2015), guide et professeur de théologie, s'il constate bien « une évolution des mentalités telle que, pour beaucoup, l'alpinisme a pour caractéristique majeure son rapport à la mort », prend ses distances avec ce type d'interprétation, selon lui réductrice, de l'alpinisme. Si « dans la pratique de l'alpinisme, l'accident mortel est non seulement une possibilité, mais un risque nécessaire à son authenticité », c'est un contresens que de « considérer le rapport à la mort comme l'essence de l'alpinisme »[36]. Un de nos enquêtés nous a fait part du même ressenti à propos de la génération qui a suivi la sienne :

> Nous on était encore des alpinistes prudents, on grimpait à l'ancienne, on prenait notre temps. Après, y'a eu l'avènement des Profit, Boivin, Escoffier[37]. [...]. Des gens qui ont bouleversé la pratique, avec des horaires fabuleux, trois faces nord dans la journée, etc. [...] Escoffier a tiré derrière lui toute une bande de jeunes qui voulaient faire aussi vite, fort, bon que lui. Ils sont tous morts, hein ! Une hécatombe ! (Propos recueillis d'un Français, né en 1941)

Pourquoi cette rupture dans les années quatre-vingt ? Encore une fois, l'explication se trouve, en partie, dans la généralisation de l'himalayisme et le surcroît d'engagement et de risque objectif qu'il induit. Un ouvrage recense les ascensions dans l'Himalaya depuis 1950 et dresse un bilan statistique de la mortalité en montagne[38]. Le taux de décès sur les pics himalayens, en comptant toutes les tentatives d'ascension (échecs et réussites) est généralement compris entre 1 % et 3 %, avec une probabilité de décès en forte augmentation à partir de 6 000 mètres d'altitude. Un tiers des décès est dû à des chutes, un tiers aux avalanches, 8 % au mal des montagnes, 7 % à l'épuisement ou au froid (plus sur les sommets de

35. Paul Yonnet, « La montagne et la mort », *Le Débat*, n° 117, 2001, p. 136-162.
36. Paul Keller, *La montagne oubliée. Parcours et détours*, Chamonix, Guérin, 2005, p. 151 et 152.
37. Trois adeptes du solo et des enchaînements difficiles. Les deux derniers sont morts en montagne dans les années quatre-vingt-dix.
38. Richard Salisbury et Elizabeth Hawley, *The Himalaya by the Numbers. A Statistical Analysis of Mountaineering in the Nepal Himalaya*, Katmandou, Vajra Publications, 2012, p. 144.

plus de 8 000 mètres). Dans notre propre base (N=290), qui concentre les meilleurs alpinistes, aux entreprises les plus risquées, la proportion d'alpinistes morts en montagne parmi ceux, déjà « retraités », nés entre 1940 et 1950[39], atteint 60 %. Ce taux atteignait 24 % pour les pratiquants des années quarante à soixante-dix, 16 % pour les pratiquants de l'entre-deux-guerres, 8 % pour ceux d'avant la première guerre mondiale. Le même comptage, effectué à partir de la base de données du GHM (N=282), nous permet d'observer la même croissance du nombre de décès en montagne au fil du temps. Les chiffres sont particulièrement élevés : 29 % des pratiquants des années 1900 à 1930 sont morts en montagne, 34 % de ceux des années quarante à soixante-dix, et 78 % des pratiquants « retraités » de la dernière génération (nés avant 1950). Une rupture a bel et bien eu lieu dans les années soixante-dix – quatre-vingt.

Conséquence de cette évolution, l'idée de mourir en montagne se banalise. Nick Bullock (1965), résume bien la situation : « la pensée de la mort n'est jamais loin. Cela peut sembler mélodramatique, mais ça ne l'est pas ; le taux de mortalité dans les plus hauts massifs est élevé »[40]. En 1986, le K2, surnommé la « montagne sans pitié », voit treize alpinistes mourir sur ses pentes. Sur l'Everest, on note des comportements de plus en plus détachés envers les cadavres, à ce point nombreux que l'on peut en voir « par hasard ». « C'est une vision que je ne peux supporter quand par hasard mes yeux tombent sur un corps »[41], écrit Jean-Christophe Lafaille (1965-2006). Certains servent de points de repères, on leur touche la tête par superstition. On les fait rouler dans les pentes pour les redescendre[42].

À la lecture des autobiographies, on ne peut qu'être frappé par l'évolution de la manière dont la confrontation avec la mort est racontée. Si ces récits, répétons-le, ne traduisent pas nécessairement le vécu subjectif réel, sur le vif, d'une situation, ils témoignent du moins d'une évolution dans les attitudes acceptées et affichées vis-à-vis de la mort. Quand Nea Morin (1905-1986) assiste à sa « première tragédie montagnarde », la mort de trois hommes au col des Écrins, elle raconte le « choc profond » à la vue des trois corps recouverts de draps[43]. Quand Bill Peascod (1920-1985) découvre le corps d'un alpiniste sur une paroi du Lake District, il parle d'un

---

39. Pour le dire autrement, nous savons qu'ils ne peuvent plus mourir en montagne. Si on considère l'ensemble des alpinistes de la dernière génération, nés entre 1940 et 1990, on compte 25 % de morts en montagne, cette proportion étant inévitablement amenée à augmenter.
40. Nick Bullock, *Echoes*, ouvr. cité, p. 138.
41. Jean-Christophe Lafaille et Benoît Heimermann, *Prisonnier de l'Annapurna*, ouvr. cité, p. 188.
42. Sherry Ortner, *Life and Death on Mt. Everest. Sherpas and Himalayan Mountaineering*, Princeton, Princeton University Press, 1999, p. 287.
43. Nea Morin, *A Woman's Reach*, ouvr. cité, p. 26.

« choc considérable »[44]. De tels épisodes sont, par ailleurs, assez rarement évoqués. Quarante ans plus tard, Joe Simpson (né en 1960) se montre bien plus désinvolte face à la mort, s'avouant même, suite à la mort d'un ami, « choqué par la vitesse avec laquelle il s'en était remis »[45]. Dans la face nord des Grandes Jorasses, alors qu'il trouve du matériel neuf, vraisemblablement celui d'un alpiniste japonais décédé, il n'a aucune réticence à s'en emparer :

> Je ne me suis pas dit un instant qu'il y avait quelque chose d'immoral à prendre l'équipement. Seule la tâche de sang sur la plateforme me fit réfléchir à l'idée que nous prenions peut-être le matériel d'un mort. Dave remarqua mon expression. « Les morts ne grimpent pas », dit-il avec un grand sourire.[46]

Simpson, cependant, n'est pas le plus nuancé des alpinistes de sa génération. D'autres montrent plus de retenue dans l'évocation de la mort.

Outre le rapport au risque et à la mort, c'est aussi l'expérience corporelle qui change avec l'himalayisme. Les alpinistes ont beaucoup écrit à ce sujet : le froid, la fatigue, les blessures, font partie de l'expérience de la haute altitude, qui s'apparente beaucoup, dans les récits, à une expérience de survie. Robert Paragot, évoquant l'expédition de 1955 sur l'Aconcagua (6 962 mètres), raconte que les alpinistes étaient « comme des bêtes, dans un terrain absolument épouvantable, ne pensant qu'à soi »[47]. Comme le résume Steven Venables, « là-haut, à 8 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, pas de subtilité : seule la survie importe »[48]. Venables est le premier Anglais à atteindre le sommet de l'Everest sans oxygène, en 1988, répétant l'exploit de l'Italien Reinhold Messner et de l'Autrichien Peter Habeler dix ans auparavant.

---

44. Bill Peascod, *Journey after Dawn*, ouvr. cité, p. 34.
45. Joe Simpson, *This Game of Ghosts*, ouvr. cité, p. 107.
46. *Ibid.*, p. 101.
47. Robert Paragot et Lucien Bérardini, *Vingt ans de cordée*, ouvr. cité, p. 69.
48. Stephen Venables, *Higher than the Eagle Soars*, ouvr. cité, p. 1.



Illustration 25 Stephen Venables en 1988, après son bivouac à 8500 mètres, sans oxygène, dans la descente de l'Everest, atteint la veille en solitaire par une nouvelle voie de la face est

© Photographie de Ed. Webster. Alpine Club Photo Library, Londres.

Après cette ascension, Messner popularise l'expression «zone de la mort» pour désigner l'altitude au-delà de 8000 mètres. Ce faisant, il impose une représentation d'un espace de danger à haute altitude qui rehausse le prestige du survivant consacré en héros[49]. Cette image de «zone de la mort» est appuyée par des récits de survie de plus en plus nombreux. Parmi les épisodes restés dans les mémoires, car publicisés, citons le calvaire de Doug Scott sur l'Ogre (Himalaya), en 1977, qui doit redescendre en rampant après s'être cassé les deux chevilles[50], ou encore l'accident de Joe Simpson sur la Siula Grande (en 1984) qui, laissé pour mort par son compagnon, parvient miraculeusement à sortir d'une crevasse et à rentrer au camp en rampant[51].

Autre thème récurrent, les membres gelés. Là encore, une banalisation des blessures est perceptible. Dans l'autobiographie de Lionel Terray, publiée en 1961, nous pouvons lire des descriptions poignantes de la détresse de Louis Lachenal lorsque celui-ci découvre, sur l'Annapurna (1950) que ses pieds sont gelés. Quarante ou cinquante ans plus tard, certains alpinistes (pas tous) affichent dans leurs récits un rapport bien plus détaché à leur corps, les gelures étant présentées comme un prix à payer, un moindre mal. Stephen Venables perd des orteils sur l'Everest. Il écrit dans son récit:

> Les orteils de mon pied gauche s'en sortaient moins bien [que mon nez gelé] – ils commençaient à sentir le rat mort – et j'étais presque sûr que j'allais les perdre; mais cette perte était un faible prix à payer – un simple désagrément.[52]

Quant à Simon Yates, une fois rescapé de la Siula Grande, il «joue» avec ce qui lui reste de ses doigts:

> Simon épluchait la peau noircie des extrémités gelées de ses doigts avec mon couteau suisse [...]. La peau venait comme des empreintes de cire. Il n'y avait aucune douleur quand la peau rose à vif apparaissait.[53]

Que signifie une telle posture? D'une part, comme pour le reste, la propension plus forte à évoquer les blessures ou la mort doit se comprendre au prisme de la langue[54]. Les évolutions rhétoriques sont à mettre

49. Michel Raspaud, *L'aventure himalayenne*, ouvr. cité, p. 172.
50. Julian Vincent «Mo» Anthoine, «The British Ogre Expedition», *Alpine Journal*, vol. 83, 1978, p. 3-8; Douglas Scott, *Himalayan Climber. A Lifetime's Quest to the World's Greater Ranges*, Londres, Diadem, 1992.
51. Joe Simpson, *Touching the Void*, ouvr. cité.
52. Stephen Venables, *Higher than the Eagle Soars*, ouvr. cité, p. 347.
53. Joe Simpson, *This Game of Ghosts*, ouvr. cité, p. 206.
54. Gérard Mauger, «Les autobiographies littéraires. Objets et outils de recherche sur les milieux populaires», *Politix*, vol. 7, n° 27, 1994, p. 32-44; Alain Viala, «Effets de champ et effets de prismes», *Littérature*, vol. 70, 1988, p. 64-71.

en relation avec le type d'alpinisme pratiqué et le recrutement social des alpinistes. D'une part, le langage euphémisé des *gentlemen* anglais laisse ainsi place, avec l'avènement d'un alpinisme plus démocratisé et plus engagé, à une langue moins littéraire et plus explicite. D'autre part, en parlant de son corps et de la mort de manière détachée, l'alpiniste signifie qu'il appartient à l'élite, au groupe de ceux qui poussent leur corps à ses limites.

Mais au-delà de la posture, le fait que l'engagement soit poussé, bien souvent, jusqu'à remettre gravement en question l'intégrité corporelle, nous paraît être un point supplémentaire qui différencie l'alpinisme de la plupart des sports. En effet, si les corps sont fortement malmenés dans le sport de haut niveau[55], il est rare que le sportif pousse son corps jusqu'à la perte d'un membre (suite aux gelures), ni jusqu'à la mort par épuisement[56]. Dans l'alpinisme de haut niveau, les modalités attendues de pratique font qu'on gère autrement son capital corporel. Dans une ascension difficile et à haute altitude, il existe un point au-delà duquel il devient impossible de se préserver. « Impossible de dire : "Pouce, c'est fini pour moi"! »[57], expliquent Robert Paragot et Lucien Bérardini. L'engagement requis dans l'alpinisme de haut niveau ne permet pas de protéger le capital corporel. Pourquoi, alors, prendre de tels risques ? C'est ce paradoxe apparent qui rend pertinent d'envisager l'alpinisme moderne comme un « jeu sérieux ». Il y a derrière ces sacrifices des enjeux plus profonds.

•

De la passion à l'addiction : un resserrement du monde

On peut affirmer que les premiers alpinistes entretenaient un rapport passionné à l'alpinisme. Il n'est pas difficile de percevoir, dans leurs textes, un amour profond pour cette pratique. Cent ans plus tard, la passion est toujours là, mais les alpinistes peuvent à présent l'assouvir à plein. Il n'y a qu'à regarder le bilan des carrières de certains, qui se chiffrent à plusieurs milliers d'ascensions différentes. À ce stade, la passion est devenue obsession, sacerdoce. Les alpinistes britanniques utilisent parfois l'image du « rat » qu'il faut sans cesse « nourrir », pour désigner cette envie jamais

---

55. Pierre-Emmanuel Sorignet, « Danser au-delà de la douleur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 163, 2006, p. 46-61, ici p. 48 ; Loïc J. D. Wacquant, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 80, 1989, p. 33-67.
56. À l'exception de pratiques de plein air semblables à l'alpinisme en ce qu'elles s'apparentent autant à des « sports » qu'à de « l'aventure », comme l'apnée, le *base-jump*, le vol libre, etc. On peut se référer à Guillaume Routier, *De l'engagement au désengagement corporel*, thèse de doctorat soutenue à l'université Rennes 2, 2011.
57. Robert Paragot et Lucien Bérardini, *Vingt ans de cordée*, ouvr. cité, p. 62.

assouvie d'expéditions[58]. Cette image reflète bien le rapport addictif à l'alpinisme des dernières générations étudiées, décrit comme une maladie incurable qui pousse à retourner en montagne :

> J'ai bien fait une pause. Je dirais que j'ai bien fait une pause de hauts sommets. Pendant un an à peu près. Je suis allé en Patagonie après. Mais, ouais, bien sûr, ça affecte, quelque chose comme ça, un ami qui meurt en montagne. Ça m'a affecté malgré tout. Mais… On est obligé… On pense qu'on est invincible, ou quelque chose comme ça. Et on y retourne. [Nous: Vous avez pensé à arrêter complètement?] Non, non, vraiment, non […]. (Propos recueillis d'un Anglais, né en 1967, dont le compagnon de cordée est mort à ses côtés)
>
> On sait que le pire est possible, que le pire est possible, des gelures jusqu'à la mort. [Nous : Vous avez pensé à arrêter?] Arrêter, non ! Reconsidérer oui. (Propos recueillis d'un Français, né en 1971, amputé des orteils et phalanges après des gelures graves)

Nous ne multiplierons pas les occurrences, très nombreuses. On notera que l'addiction est souvent invoquée dans ce qui ressemble à une ligne de défense, pour justifier un comportement irrationnel : retourner en montagne quand des compagnons sont morts à ses côtés, quand on a un foyer, des enfants. C'est par exemple René Desmaison qui, malgré la mort de plusieurs amis, explique que son « existence était trop avancée pour [qu'il] envisage autre chose »[59].

Ce type de propos marque l'aboutissement d'un processus de réorganisation de l'existence autour de l'alpinisme, que nous appelons un resserrement du monde social. Celui-ci conduit, peu à peu, à ne se voir que comme alpiniste, « rôle principal » (*master role*) subordonnant tous les autres rôles sociaux[60]. Le surinvestissement dans l'alpinisme finit en effet, peu à peu, par couper l'alpiniste de son existence antérieure. L'alpiniste voit, au fil des années, les frontières de son monde social, familial, ou professionnel se resserrer, jusqu'à correspondre à celles de l'alpinisme. Finalement, ce resserrement va de pair avec le changement de « monde » et de catégories d'appréhension du réel qui s'opère lors de la conversion. Plus l'alpiniste se pense comme alpiniste avant tout (son « rôle principal »), moins il est enclin à se mêler à des non-alpinistes. Peter Berger et

58. Al Alvarez, *Feeding the Rat. Profile of a Climber*, Londres, Bloomsbury, 1988, p. 67.
59. René Desmaison, *Les forces de la montagne*, ouvr. cité, p. 351.
60. La notion de rôle principal vient de celle de « statut principal » (*master status*) établie par Everett Hughes, qui désigne par là la primauté d'un statut face à tous les autres « statuts subordonnés » (*subordinate statuses*), ce statut principal finissant par définir l'individu à ses yeux et aux yeux des autres (Everett C. Hughes, « Dilemmas and Contradictions of Status », *American Journal of Sociology*, vol. 50, 1945, p. 353-359). Pour une analyse de ce processus, voir notre thèse en ligne, partie IV.

Thomas Luckmann expliquent qu'une coupure avec le monde antérieur est nécessaire pour que la conversion, qu'ils nomment « alternation », ait lieu, et pour éviter les dissonances cognitives causées par l'exposition à des définitions de la réalité non concordantes avec le nouveau rôle. D'après eux, la nouvelle « structure de plausibilité doit devenir le monde de l'individu, déplaçant tous les autres mondes, particulièrement le monde que l'individu a "habité" avant son alternation »[61]. Cette séparation est facilitée par les nouvelles modalités de l'alpinisme, un alpinisme lointain et chronophage qui « coupe » du monde et qui conduit, à des degrés divers, à abandonner travail, famille et amis non alpinistes.

Plus souvent évoqué dans les entretiens que dans les autobiographies, puisqu'il s'agit d'un sujet qui donne à voir l'individu sous un jour peu reluisant, l'investissement intensif dans l'alpinisme a notamment des conséquences sur la vie familiale, délaissée. Howard Becker, à propos des musiciens de jazz, évoquait l'alternative entre investissement musical et investissement familial. Pour Becker, la manière dont les musiciens réagissaient à ce problème avait « des conséquences décisives sur l'orientation et la durée de leur carrière »[62]. Chez les alpinistes que nous étudions, la famille fait les frais de la réorganisation du temps en faveur de l'alpinisme. « En gros, j'ai organisé ma vie pour être dehors et faire de l'alpinisme, tout en évitant que ma femme ne me quitte »[63], nous dit cet Anglais (né en 1943). Pierre Mazeaud prend moins de précautions : « Notre passion – et c'est notre justification – est plus forte que tout, même que notre amour pour nos épouses, elles doivent le savoir et le comprendre »[64].

Il est assez rare, en effet, que les alpinistes évoquent l'abandon de leurs responsabilités familiales. Très rares sont ceux qui regrettent d'avoir injustement traité leurs épouses. Marc Batard fait partie de ces derniers. Il écrit avoir été « odieux, arrogant et violent. Absolument macho et sans aucun égard pour [sa femme] ». Il avoue aussi sa culpabilité envers ses enfants :

> Emporté par ma folie de grimper et ma soif de désert, d'absolu, de quête solitaire, par le désir de fuir une réalité trop encombrante, je n'ai pas pensé à quel point ce serait pénible pour mes enfants de me savoir là-haut sans avoir de nouvelles.[65]

---

61. Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 252.
62. Howard Becker, *Outsiders* [1963], Paris, Métailier, 1985, p. 144.
63. « *Basically, I designed my life around being out and going climbing and keep, you know, my wife* ».
64. Pierre Mazeaud, *Montagne pour un homme nu*, Paris, Arthaud, 1971, p. 258.
65. Marc Batard, *La sortie des cimes*, ouvr. cité, p. 112 et p. 177.

D'autres, comme Nicolas Jaeger (1946-1980), retournent leur abandon des responsabilités familiales en quelque chose de positif: «ne vaut-il pas mieux un époux, un père, souvent absent certes, mais épanoui, enrichi par une vie passionnée, qu'un homme brimé, frustré»[66]? Jaeger confesse être absent plus de la moitié de l'année, en expédition. En passant, il remercie son épouse, qui assume l'essentiel des «soucis et tracas de la vie quotidienne». Il meurt à trente-quatre ans dans l'Himalaya. Les coûts d'une pratique intensive ne sont donc pas uniquement supportés par l'alpiniste: il existe aussi des dommages collatéraux de ce type d'engagement que subit l'entourage, des coûts collectifs d'une vocation individuelle.

Notons que ces coûts sont supportés bien différemment par les alpinistes qu'ils soient des hommes (dont nous avons parlé) ou des femmes (dont nous n'avons pas parlé). Sur ce point, si les rôles de sexe assignés aux hommes peuvent leur permettre de s'échapper des contraintes familiales pour vivre leur passion alpinistique, ceux assignés aux femmes ne sont en rien concordants avec ce type de pratique. Les femmes se trouvent ainsi placées, qu'elles soient les compagnes ou les alpinistes, en position de victimes de la vocation: les premières comme victimes collatérales, les secondes comme victimes de l'inadéquation entre leurs aspirations profondes et les attentes sociales de leur temps[67].

Les conditions de l'engagement: avoir la vocation

Pour en arriver là, cependant, encore faut-il que les alpinistes aient les moyens, tant matériels que symboliques, d'assouvir leur vocation. On entend par vocation un rapport à la pratique fondé sur le sentiment d'être «fait pour» et «voué» à celle-ci. Elle s'exprime sous la forme d'un rapport direct, sans médiation, entre une activité et des individus qui s'y adonnent de tout leur être, «allant parfois jusqu'à lui sacrifier toute leur existence»[68] à l'instar du don de soi de la vocation religieuse[69].

Nous pensons que l'on a besoin du concept de *vocation* parce que la *passion* ne suffit plus à décrire le type d'engagement qui caractérise à partir d'une certaine époque l'alpinisme pratiqué au plus haut niveau. C'est bien la vocation qui permet aux individus les plus investis de supporter, de

66. Nicolas Jaeger, *Carnets de solitude*, ouvr. cité, p. 32.
67. Nous approfondissons cette question dans notre thèse.
68. Gisèle Sapiro, «"Je n'ai jamais appris à écrire"», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°168, 2007, p. 12-33, ici p. 13.
69. Charles Suaud, *La vocation. Conversion et reconversion des prêtres ruraux*, Paris, Minuit, 1978.

justifier, voire de réenchanter une pratique où les coûts directs (blessures, mort) et indirects (financiers, professionnels, familiaux) sont plus élevés que dans la plupart des activités dites « de vocation »[70]. La vocation d'alpiniste est donc à comprendre au sens fort du terme. En tant qu'elle désigne un engagement « corps et âme », à la fois corporel et mental, elle s'envisage surtout sous l'angle des sacrifices et des coûts induits par une pratique aussi intense, dans laquelle on a beaucoup à perdre. Dans l'alpinisme, le recours à un discours vocationnel vient aussi rationaliser un engagement à première vue irrationnel. Mais cette croyance n'a pas toujours existé : des conditions particulières la rendent possible.

•

La vocation, rapport historiquement situé

Au XIX^e^ siècle, il est peu probable que les alpinistes, à de rares exceptions près (Mummery, par exemple), aient été disposés à supporter les coûts d'un engagement « corps et âme » dans l'alpinisme. D'une part, l'alpinisme ne le requérait pas : il était encore possible d'être à la pointe de l'alpinisme sans y consacrer plus de quelques semaines par an. D'autre part, l'alpinisme ne se concevait tout simplement pas comme cela. Dérivée du sport amateur, la conception en vigueur de l'excellence alpinistique faisait que l'alpinisme était envisagé comme un loisir, un « sport » au sens de « divertissement », dans lequel il aurait été indigne d'un *gentleman* de trop s'investir. Dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, la transgression consistant à passer plusieurs semaines par an dans les montagnes était déjà suffisamment forte pour que Stephen soit considéré comme un fou et se décrive lui-même comme un « monomaniaque »[71]. Même trente ans plus tard chez Mummery, dont la fortune personnelle lui aurait pourtant permis de s'y adonner complètement, l'alpinisme reste conçu comme une activité de jeunesse devant, à terme, s'effacer devant les occupations sérieuses de la vie professionnelle : « Heureusement [écrit-il], l'alpiniste dévoué acquiert généralement ses talents à un âge où les responsabilités de l'existence ne l'ont pas encore rattrapé et maintenu fermement [...] »[72].

---

70. Généralement les métiers artistiques, littéraires ou scientifiques : Eliot Freidson, « Les professions artistiques comme défi à l'analyse sociologique », art. cité ; Gisèle Sapiro, « "Je n'ai jamais appris à écrire" », art. cité ; Vincent Dubois, *La culture comme vocation*, ouvr. cité.
71. Leslie Stephen, *The Playground of Europe*, ouvr. cité. Préface à la première édition (1871).
72. Albert F. Mummery, *My Climbs*, ouvr. cité, p. 379. Mummery était économiste et dirigeant d'entreprise.

En 1901, on trouve dans l'*AJ*, sous la plume de George Broke, le triste constat que « de nombreux membres du club, après cinq, huit, ou dix années de loyaux services dans les Alpes, arrêtent soudainement l'alpinisme ». Le mariage est désigné comme responsable. « La plupart des hommes [regrette-t-il] semblent supposer que seulement deux alternatives s'offrent à eux : celui qui n'est pas égoïste abandonne l'alpinisme pour son foyer ; l'égoïste quitte sa femme [...] et continue de grimper comme à son habitude »[73]. Encore dans les années trente, la carrière d'alpiniste ne dure pas plus de quelques années. Dans la biographie de Colin Kirkus (1910-1940), on apprend qu'à l'âge de vingt-six ans, Kirkus était déjà considéré comme un alpiniste sur le retour. « À cette époque, on considérait qu'un "tigre" ne pouvait pas être actif plus de trois ou quatre ans – avant que d'autres facteurs n'entrent en jeu, comme les considérations de carrière, le mariage et les responsabilités familiales »[74].

À cet égard, Jack Longland (1905-1993) montre que les choses ont peu changé entre le début et le milieu du XX^e^ siècle. Dans un article de 1941, il compare sa trajectoire d'alpiniste, commencée dans les années vingt, à celle d'un de ses prédécesseurs dont il a trouvé la liste de courses, C. E. Montague, entre 1891 et 1914. On y voit Montague, qui s'adonnait intensément à sa passion pendant la saison estivale dans les années 1890, laisser peu à peu la place à l'homme responsable, marié, travailleur. Les saisons alpines s'espacent à mesure que les responsabilités s'accumulent : « un travail plus exigeant, qui ne laisse pas le temps pour une saison alpine, le mariage, la famille, des responsabilités supplémentaires et, bien sûr, la santé qui se dégrade »[75]. Montague continue de pratiquer l'alpinisme, mais localement, avec sa femme ou des amis. Après cinq ans d'absence, il parvient à retourner dans les Alpes, mais son temps est limité et ses ambitions modestes. Longland ne manque pas d'effectuer un parallèle avec sa propre trajectoire. Se souvenant avec nostalgie de ses vacances d'étudiant qui lui laissaient amplement le temps de se rendre dans les Alpes, il ne peut que constater des vacances réduites et des responsabilités croissantes. Longland cependant, qui était alors professeur de littérature, envisage cette évolution comme le cours normal des choses pour un homme de son milieu social et incite les alpinistes à « retrouver un sens des proportions ».

---

73. George Broke, « With Ladies in the Lepontines », *Alpine Journal*, vol. 20, 1901, p. 449-466, ici p. 449-450.
74. *Tiger* : nom donné aux grands alpinistes du Lake District (Stephen J. Dean, *Hands of a Climber*, ouvr. cité, p. 199).
75. Jack Longland, « The Road to Roundabout », *Alpine Journal*, vol. 53, 1941, p. 108-115, ici p. 110.

Jusqu'à la seconde guerre mondiale, à de rares exceptions près, on ne peut donc pas parler de vocation au sens fort du terme, dans un contexte où l'alpinisme n'est pas encore considéré comme une activité suffisamment sérieuse pour justifier un investissement poussé : un engagement total dans l'alpinisme n'apparaissait pas encore comme une réelle possibilité. La vocation des alpinistes ne devient possible que lorsque les modalités de pratique et les représentations ont suffisamment changé pour permettre de se « vouer » tout entier à l'alpinisme, voire d'être rémunéré pour le faire. À cet égard, la publication d'autobiographies représente un indice pertinent de l'apparition de vocations. En tant que texte dans lequel l'individu se présente avant tout comme un alpiniste, décrit une vie à l'aune de l'alpinisme, l'autobiographie est un lieu privilégié d'expression de la vocation. Le fonds rhétorique vocationnel de l'autobiographie ne doit néanmoins pas laisser penser que celle-ci serait une condition de la vocation, ni que la vocation ne pourrait s'exprimer en dehors d'elle. Son existence témoigne simplement du fait que des individus se pensent et peuvent légitimement se déclarer comme « alpinistes » avant tout. Les premières autobiographies d'alpinistes apparaissent ainsi au moment où il devient socialement valorisant de se déclarer « voué » à l'alpinisme. Ce que révèlent ces autobiographies, c'est bien la naissance de vocations *avouées* d'alpinistes.

Sans surprise, les décennies d'apparition des premières autobiographies sont décalées entre le Royaume-Uni et la France. L'hypothèse selon laquelle la vocation ne pourrait voir le jour que lorsque l'alpinisme aurait atteint un niveau suffisant de reconnaissance, de « sérieux », semble en partie corroborée par ce fait. En effet, c'est d'abord au Royaume-Uni, pays d'origine de cette conception de l'excellence (et de l'éthique qui l'accompagne), que l'alpinisme atteint le niveau de légitimité dans la sphère publique « nécessaire » à la publication d'autobiographies. Ainsi, que la production autobiographique augmente dans les années soixante n'est donc pas surprenant. Dans un contexte où l'engagement intensif dans l'alpinisme apporte légitimité et reconnaissance, non seulement auprès des pairs, mais aussi auprès d'un public élargi de profanes, à l'intérieur et à l'extérieur de l'alpinisme, la vocation trouve plus aisément qu'auparavant à s'exprimer publiquement.

•

Penser la vocation sous l'angle des coûts

« Dans l'alpinisme, il y a sa propre mort, ou celle de ses amis, ou la perte de doigts ou d'orteils, comparées au plaisir transitoire d'un sommet, au

frisson de l'aventure, à la satisfaction fugace d'un désir irrationnel»[76], écrit Simpson, posant là un paradoxe apparent : celui d'une prise de risques dans laquelle l'alpiniste a beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Pour conceptualiser ce paradoxe, nous mobiliserons la notion de «*deep play*», que nous reprenons de l'anthropologue Clifford Geertz[77]. L'analyse de Geertz porte sur un domaine bien différent : celui des paris sur les combats de coqs à Bali à la fin des années cinquante. Certains de ces paris s'apparentent à ce qu'il nomme des «jeux sérieux» ou, plus littéralement, «profonds» (*deep play*), une notion qu'il reprend au philosophe Jeremy Bentham[78] et qui désigne un jeu à la mise si élevée qu'il est, d'un point de vue utilitariste, irrationnel de s'y engager, car la désutilité de la perte est bien plus importante que l'utilité du gain. Dans les combats de coqs, le jeu est d'autant plus «sérieux» que les parieurs occupent une position sociale élevée. Plus un jeu est sérieux, plus la mise est élevée (deux cents fois le salaire journalier moyen d'un homme), plus les coqs sont de qualité, plus leurs chances de l'emporter sont égales, et plus l'issue du jeu est incertaine. Mais ces *deep games* ne conduisent pas uniquement à des gains financiers : ils engagent, plus fondamentalement, l'honneur, la dignité, le respect, la masculinité, tout ce qui sous-tend, en fait, le statut social des joueurs. Geertz montre que, loin d'être irrationnels, ces jeux prennent leur sens dans la culture balinaise et renvoient à des dimensions de l'existence des Balinais qui dépassent le simple cadre des combats de coqs – «la mort, la virilité, la fureur, l'orgueil, la perte, la charité, la chance» – et qui font «plus que compenser le coût économique» de la mise. «Ce dont le combat de coqs nous parle [écrit Geertz], c'est de relations entre les rangs sociaux ; et ce qu'il en dit, c'est qu'elles sont affaires de vie et de mort. Rien de plus important que le prestige»[79]. Les Balinais sont donc d'autant plus disposés à payer le prix exorbitant des paris, qu'ils sont haut placés dans la société balinaise. Geertz explique que les combats de coqs constituent la clé de voûte de la société balinaise, en rejouant et, par là, réaffirmant les hiérarchies sociales. Rien de tel, dira-t-on, dans l'alpinisme, qui n'engage pas les fondements culturels et sociaux de l'ensemble de la société dans laquelle il s'inscrit. Et pourtant, la notion de *deep play* permet de penser à la fois l'irrationalité apparente d'un engagement extrême dans une activité et les hiérarchies

76. Joe Simpson, *This Game of Ghosts*, ouvr. cité, p. 121.
77. Clifford Geertz, «Deep Play. Notes on the Balinese Cockfight», *Daedalus*, vol. 101, 1972, p. 1-37 ; Clifford Geertz, «Jeu d'enfer. Notes sur le combat de coqs balinais», *Bali. Interprétation d'une culture*, Paris, Gallimard, 1983, p. 165-215.
78. Louis Evrard choisit de traduire «*deep play*» par «jeu sérieux», en opposition au «*shallow play*» traduit par «jeu ordinaire». Il rappelle néanmoins que la littérature française du XVIII^e^ siècle traduit «*deep play*» par «gros jeu» (Clifford Geertz, «Jeu d'enfer», art. cité, p. 190).
79. *Ibid.*, p. 203, 193 et 207.

sous-jacentes. D'une part, elle permet de penser un engagement réel, non métaphorique, qui induit des coûts élevés. La vocation doit alors se comprendre comme la croyance qui permet de supporter et de rationaliser ces coûts. D'autre part, elle permet d'appréhender le fait que ce type d'engagement « corps et âme » n'est pas le fait de tous, mais seulement d'une élite, c'est-à-dire de penser sa dimension distinctive.

Il est généralement indiqué de la vocation qu'elle est un « mode d'engagement aussi intense que systématique »[80], qui implique un « investissement total, souvent manifesté à travers la souffrance corporelle ou morale qu'il engendre »[81]. L'*illusio*, le fait, dit Bourdieu, d'être pris au jeu, serait à ce point « viscérale »[82] que l'on serait prêt à mourir pour les enjeux du jeu : « les gens qui, étant pris dans ce jeu et ayant des dispositions à reconnaître les enjeux qui s'y jouent, sont *prêts à mourir* pour des enjeux qui, à l'inverse, apparaissent comme dépourvus d'intérêt du point de vue de celui qui n'est pas pris à ce jeu »[83] ; « "Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre", c'est-à-dire que nul n'entre ici s'il n'est *prêt à mourir pour un théorème* »[84] ; etc. Malgré tout, affirmer cela de toute activité, c'est oublier que les modalités concrètes de cet engagement ne sont pas les mêmes selon les activités.

La première différence entre l'alpinisme et les autres activités généralement évoquées pour parler de vocation (l'art et la science) tient au fait que l'alpinisme est une activité chronophage qui, parce qu'elle a lieu à distance, ne se pratique pas « à côté ». Un peintre, un écrivain, un danseur, ou un sportif voué à son art s'y consacre tous les jours, plusieurs heures par jour, sans que cela ne l'empêche d'avoir un second métier ou une vie de famille ; c'est chose impossible pour l'alpiniste, les modalités de pratique de l'alpinisme de haut niveau nécessitant un investissement (quasi) total. La seconde différence tient au fait que dans l'alpinisme, des gens meurent réellement. Au plus haut niveau, les alpinistes sont « prêts », à la fois « disposés » et « préparés », à mourir. « L'acceptation des risques et la disparition progressive des amis au fils des années sont inextricablement liées »[85], écrit Joe Simpson. René Desmaison (1930-2007) raconte l'« inexprimable émotion [qui l'animait] quand [il] préparai[t] une grande ascension, [qu'il fermait] à clé [son chez-soi] sans être certain d'en franchir le seuil à nouveau »[86]. Dans l'alpinisme comme « jeu sérieux », il faut donc comprendre

80. Manuel Schotté, « Les coûts de la vocation », *Genèses*, n° 97, 2014, p. 149-154, ici p. 150.
81. Gisèle Sapiro, « La vocation artistique entre don et don de soi », art. cité, p. 7.
82. Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, ouvr. cité, p. 123.
83. Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994, p. 152.
84. Pierre Bourdieu, *Intérêt et désintéressement*, ouvr. cité, p. 10.
85. Joe Simpson, *This Game of Ghosts*, ouvr. cité, p. 232.
86. René Desmaison, *Les forces de la montagne*, ouvr. cité, p. 86.

la vocation de manière radicale, comme un vrai « don de soi » et comme un mode d'engagement permettant de supporter des coûts et des sacrifices plus importants que dans la plupart des autres activités. Ces coûts sont individuels, ils sont aussi collectifs, lorsqu'ils concernent la famille par exemple, et ce d'autant plus que les proches n'ont pas eux-mêmes la vocation (et la vision enchantée des sacrifices qui l'accompagne). Ces dommages collatéraux sont mentionnés par Manuel Schotté, qui appelle à une prise en compte plus poussée du « prix collectivement assumé » de la vocation[87].

Ces coûts élevés impliquent que l'alpinisme pratiqué sur le mode de la vocation soit presque nécessairement le fait d'une élite. Le niveau d'engagement nécessaire pour être consacré comme « grand alpiniste » et pour pouvoir parler de vocation restreint la possibilité d'une vocation de « petit alpiniste » : dans la pratique, il est presque impossible à l'alpiniste ordinaire de se leurrer sur sa place réelle dans le jeu[88]. La distinction inhérente à l'idée de vocation est un point que l'extrait suivant, tiré de l'autobiographie de l'alpiniste anglais Dougal Haston (1940-1977), nous paraît bien illustrer :

> Il y a des gens qui réalisent les voies les plus dures des Alpes et du Royaume-Uni, mais certains freins – travail, famille, manque d'ambition ou même malchance – les font échouer à appliquer leurs compétences à des massifs plus hauts. Ce n'est pas une critique ; j'essaie seulement de comparer ma relation à l'alpinisme à celle de beaucoup d'autres. Depuis le début, l'alpinisme a été la seule chose dans ma vie qui m'a donné plus qu'une satisfaction momentanée. Les études et le travail ont toujours été d'une importance secondaire face aux montagnes. [...] Je savais que si je voulais vouer la majeure partie de ma vie à l'alpinisme, ce ne serait pas au niveau d'un instructeur dans un centre de loisir au Royaume-Uni. Ça devait être au plus haut niveau, en escaladant les voies les plus difficiles et en étant complètement impliqué dans les avancées historiques de l'alpinisme. Sinon, autant arrêter et faire autre chose.[89]

87. Manuel Schotté, « Les coûts de la vocation », art. cité, p. 154.
88. La littérature, au contraire, est une activité susceptible d'un engagement vocationnel quelle que soit la situation objective de l'écrivain, en tant qu'univers « où les tensions, distorsions ou contradictions entre les représentations de soi [...] et les conditions réelles d'existence [...] et de reconnaissance sont choses courantes. [...] [L]a quête de la reconnaissance dans un univers très faiblement institutionnalisé permet d'entretenir, beaucoup plus longtemps que nulle part ailleurs, la foi ou l'espérance littéraire, au prix parfois d'une forte dénégation de la réalité objective de sa condition d'écrivain. [...] [L]a difficulté à publier ou l'"échec commercial" après publication peuvent toujours être pensés par le prétendant écrivain à partir du modèle du "poète maudit", de l'artiste "incompris" » (Bernard Lahire, *La condition littéraire*, ouvr. cité, p. 47).
89. Dougal Haston, *In High Places*, ouvr. cité, p. 49-50.

Comme dans les combats de coqs à Bali, où les jeux les plus «*deep*» sont aussi ceux qui engagent les plus hauts placés[90], l'alpinisme «sérieux» est l'affaire des «grands». Il ne fait aucun doute que ce sont d'eux et d'eux seuls dont parle Yannick Seigneur lorsqu'il évoque les alpinistes morts en montagne d'être allés trop loin dans leur recherche d'absolu: «ceux-là, la mort les a grandis»[91]. Quant aux autres, morts faute de préparation, ils ne jouaient pas le jeu avec le même sérieux que les premiers.

Le discours vocationnel est un discours de passion, mais aussi d'idéalisation et de rationalisation, où se joue le réenchantement d'une réalité parfois peu reluisante. L'autobiographie devient pour les alpinistes le lieu idéal pour tenter, arguments à l'appui, de donner un sens à une passion perçue comme déviante. Ainsi, la blessure et la mort, dont on a vu la banalisation (en acte et en discours), tendent à être investis d'une connotation distinctive. Les épisodes traumatisants se transforment en épreuves dont on sort grandi, les blessures en attributs que l'on arbore fièrement, la mort en fin noble, etc. «Tant d'années d'efforts, de souffrance et de danger changent un homme», écrit Lionel Terray, qui raconte:

> Au retour du Jannu, alors qu'avec un de mes clients je traversais le glacier de Fréney, une avalanche de séracs vint surprendre notre cordée; mon compagnon fut tué, je fus enseveli sous cinq mètres de glace. À cet instant, j'ai cru que la chance insolente qui m'avait conduit jusque-là venait de m'abandonner, mais, par un des plus extraordinaires miracles qu'ait connus l'alpinisme, je suis sorti de là indemne...[92]

Terray dut ensuite, pendant cinq heures, creuser une galerie jusqu'à l'air libre. Mais, conclut-il, «ce séjour dans l'antichambre de la mort, la perte à mes côtés d'un deuxième compagnon m'ont davantage mûri que dix années d'aventures heureuses». De même, les amputations consécutives aux engelures jouent comme un signe distinctif séparant le «grand alpiniste» des autres. Ici, deux alpinistes observés par Andy Cave comparent leurs amputations au camp de base du Gasherbrum IV:

> Je les entendais comparer leurs gelures, elle ayant eu des orteils amputés après une ascension du Daulaghiri (8167 mètres); il avait perdu ses orteils après un épisode héroïque sur le mont Blanc en hiver. Tel un couple de vétérans de guerre, ils s'estimaient chanceux comparés

90. Alors que se déroulent au même moment des jeux de hasard destinés aux individus mineurs dans la société balinaise (femmes, enfants, indigents). «Les hommes qui font battre les coqs rougiraient de s'approcher de ces jeux-là», note Geertz (Clifford Geertz, «Jeu d'enfer», art. cité, p. 193).
91. Yannick Seigneur, *La conquête de l'impossible*, ouvr. cité, p. 196.
92. Lionel Terray, *Les conquérants de l'inutile*, ouvr. cité, p. 568.

à la femme de l'alpiniste japonais (...) ; elle avait perdu tous les doigts d'une main suite à des gelures.[93]

Est-ce une forme de fierté que l'on perçoit chez Lionel Daudet qui, dans son livre, insère une photographie de ses mains mutilées ? « Mes pauvres mains, écrit-il, constellées de plaies infectées, toutes plus vilaines les unes que les autres, me réveillent. On devine l'os par endroits »[94].

Quant à la mort, il n'a pas fallu attendre la seconde moitié du XX^e siècle pour qu'elle commence à être considérée, sous certaines conditions, comme un sacrifice louable (alors qu'elle était, au XIX^e siècle, vue comme un gâchis inutile, le dénouement d'une vaine recherche de gloire). Ce qui change dans la présentation de la mort, c'est qu'elle passe d'un « sacrifice honorable » à une sorte d'issue inéluctable pour qui s'adonne pleinement à l'alpinisme. « Je suis persuadé qu'il n'y a pas de plus belle pierre tombale qu'une montagne pour un alpiniste »[95], affirme Robert Paragot. Dans le *deep play* décrit par Clifford Geertz, plus le joueur est grand, plus l'issue est incertaine, et plus elle devient lourde et investie de significations qui dépassent largement le cadre du combat. De même, dans l'alpinisme, la mort est une mort noble, à la hauteur des exigences éthiques de l'alpiniste, ce qui explique qu'on puisse lire le genre de rationalisation suivante – ici sous la plume de Robert Tézenas du Montcel (1902-1986) justifiant son retour en montagne après la mort d'un compagnon : « La victime avait, en toute liberté d'esprit, accepté d'avance un risque, non par un pari stupide, mais parce qu'il était lié à une exigence de son moi le plus profond, le plus intérieur, le plus noble. Elle était de ceux à qui la montagne avait révélé les richesses qui faisaient le prix de leurs vies »[96].

•

Deep play et *serious game* : variations sur la notion de jeu sérieux

L'idée de « jeu sérieux » n'est pas nouvelle dans les sciences sociales. L'anthropologue Sherry Ortner (qui se réclame de Clifford Geertz) parle, elle, de *serious game*, une notion qui s'avère elle aussi pertinente au regard de l'alpinisme.

Nous avons mobilisé la notion de *deep play* parce qu'elle permettait de comprendre les ressorts d'un engagement *a priori* irrationnel, extrêmement coûteux. Avec la notion de *serious game*, Ortner met, de manière plus

93. Andy Cave, *Learning to Breathe*, Londres, Hutchinson, 2005, p. 168.
94. Lionel Daudet, *La montagne intérieure*, Paris, Grasset, 2004, p. 60.
95. Robert Paragot et Lucien Bérardini, *Vingt ans de cordée*, ouvr. cité, p. 213.
96. Robert Tézenas du Montcel, *Ce monde qui n'est pas le nôtre*, ouvr. cité, p. 174.

large, l'accent sur l'encastrement des actions humaines, qui ne peuvent se comprendre que réinscrites dans des cadres culturels et historiques et dans des relations de pouvoir[97]. « Par l'adjectif "sérieux", je veux mettre l'accent sur le jeu constant du pouvoir dans les jeux de la vie, et sur le fait que, pour la plupart des gens la plupart du temps, beaucoup de choses sont en jeu »[98], écrit-elle. Ortner, en anthropologue, a consacré une partie de son travail à l'himalayisme et aux sherpas. Comparant la manière dont les alpinistes (les « sahbs », parfois notés « sahibs ») et les sherpas envisagent l'alpinisme, Ortner explique que les alpinistes acceptent de payer le prix fort parce que, fondamentalement, l'alpinisme est pour eux un *serious game* qui, plus encore, prend la forme d'un *deep play* au sens de Geertz :

> Pour les sahbs, l'alpinisme était clairement une forme de « *deep play* » [...]. Ce que veut montrer Geertz, c'est que les gens s'engagent dans certaines formes de *deep play* en permanence, non pas parce qu'ils ne parviennent pas à voir que leurs chances de gagner sont faibles ou l'utilité du jeu nulle, mais parce qu'un tel jeu paie en termes de production de sens, d'appréhension [*insight*] de dimensions importantes de la vie et de l'expérience.
>
> L'alpinisme entre parfaitement dans ce cadre. Dans la volumineuse littérature d'alpinisme de première main, les alpinistes discourent souvent de manière fascinante sur tout ce que ce sport leur a permis de comprendre et de saisir : la fibre morale du moi intérieur, la nature des liens créés et de l'amitié, la paix et le calme des hauts lieux glacés par rapport au bruit et à l'agitation de la société moderne. Tout cela fait que le risque d'accident et de mort en vaut la chandelle ; en effet, il semble que ce soit précisément le risque d'un accident sérieux ou fatal qui produise un gain de sens.[99]

La notion de *serious game* vient donc utilement compléter et élargir celle de *deep play*, dont elle est très proche. Elle correspond à la perspective que nous avons adoptée pour étudier l'excellence en alpinisme, une excellence qui ne peut se comprendre qu'en la replaçant dans les cadres sociaux, culturels et historiques qui lui donnent sens, et qui donne naissance à un « esprit » singulier. En mettant en avant l'encastrement culturel de tout jeu social, elle va à l'encontre de l'idée d'autonomisation inhérente à la pensée d'un « champ »[100].

---

97. Sherry Ortner, *Anthropology and Social Theory. Culture, Power, and the Acting Subject*, Londres, Duke University Press, 2006, p. 107 et 129.
98. Sherry Ortner, *Life and Death on Mt. Everest*, ouvr. cité, p. 23.
99. Sherry Ortner, « Thick Resistance. Death and the Cultural Construction of Agency in Himalayan Mountaineering », *Representations*, vol. 59, 1997, p. 135-162, ici p. 139.
100. Sur le rapport entre « champ » et « vocation », voir notre thèse en ligne (partie III, chap. 9, « Penser la vocation en dehors du champ »), voir également Delphine Moraldo, « Vocation

Repenser les partitions du monde social

Au terme de cette partie, nous pouvons affirmer que, malgré les changements affectant l'alpinisme dès les années quarante, l'excellence continue de s'incarner dans un idéal masculin et amateur conforme à celui des générations précédentes, avec néanmoins un changement : il n'est plus absolument nécessaire de faire partie des élites sociales pour être un grand alpiniste. Ce changement, cependant, ne remet pas radicalement en question le modèle d'excellence et « l'esprit » traditionnel de l'alpinisme, car les *outsiders* s'adaptent aux grandes caractéristiques de ce modèle – en premier lieu l'éthique – plus qu'ils ne le contestent, et parce qu'ils demeurent, malgré tout, minoritaires. Nous avons également montré que l'engagement, croissant, était devenu la marque de l'excellence. Appuyé sur une éthique stricte, l'engagement n'est pas uniquement corporel : il est également mental et se répercute sur les autres domaines de l'existence. Le grand alpinisme, sous l'effet d'un processus inhérent à l'excellence de durcissement permanent de l'éthique, devient un jeu sérieux qui réclame des sacrifices au-delà de l'alpinisme. Il est vécu par ses participants les plus investis comme une vocation[101].

Nous pouvons poser la même question que celle posée à la fin de la partie précédente : en quoi le modèle d'excellence en alpinisme est-il spécifique ? En quoi l'alpinisme coupe-t-il au travers de différents domaines d'activités, tels qu'ils sont habituellement appréhendés ? Si on comprend aisément la comparaison entre l'alpinisme et le sport, sur certains points, l'excellence en alpinisme peut aussi être rapprochée de l'excellence artistique ; sur d'autres, de l'excellence religieuse. Ces deux analogies, malgré la perception première que l'on peut en avoir, ne sont pas inadéquates. Elles permettent de mieux cerner ce qui fait la spécificité d'une activité atypique comme l'alpinisme et, d'une certaine façon, de remettre en question la manière dont on partitionne spontanément le monde social. Comme l'écrit Jean-Claude Passeron, de telles analogies « procure[nt] des cadres et des tâches d'analyse autant par [leur] adéquation que par [leur] inadéquation aux phénomènes qu'elle[s] tente[nt] de catégoriser »[102].

---

alpine. Peut-on historiciser la vocation ? Le cas de l'alpinisme », *Sciences sociales et sport*, n° 12, 2018, p. 113-141.

101. Finalement, comme dans l'art, le régime vocationnel (qui prend des formes extrêmes dans l'alpinisme) permet, non sans contradictions logiques, la conciliation d'un élitisme aristocratique et de l'égalité démocratique, voire méritocratique : celui qui est voué tout entier à son art peut (peut-être) faire partie de l'élite artistique (Nathalie Heinich, *L'élite artiste*, ouvr. cité, p. 272).

102. Jean-Claude Passeron, « L'inflation des diplômes. Remarques sur l'usage de quelques concepts analogiques en sociologie », *Revue française de sociologie*, vol. 23, n° 4, 1982, p. 551-584, ici p. 554.

Concernant la relation entre alpinisme et sport, la conclusion que nous pouvons tirer de cette troisième partie est que l'esprit, fondamentalement, change peu. L'alpinisme reste en marge du sport. On peut même dire que, comme auparavant, les alpinistes font tout leur possible pour distinguer l'alpinisme du sport. Cette position marginale et distinctive est garantie par son éthique. À l'origine, lorsque les précurseurs de l'alpinisme le considéraient comme « supérieur au sport », il s'agissait d'une distinction indissociablement sociale et morale. Si la distinction sociale s'affaiblit, elle se maintient malgré tout. La distinction morale perdure elle aussi. Ainsi, l'amateurisme reste une manière distinctive de pratiquer. Mais, surtout, c'est l'éthique – et son corollaire, l'engagement – qui devient le principal critère d'excellence, à la fois barrière et niveau. L'engagement « corps et âme » contribue à situer l'alpinisme (pour le sociologue comme pour ses acteurs) en marge du sport et à maintenir l'excellence alpinistique à l'écart de l'excellence sportive. « Pour moi, la montagne était tout, sauf un sport. Si cela avait été le cas, je ne m'y serais sans doute pas intéressé »[103]. Cette affirmation de Choffat reflète bien la position des alpinistes. Les alpinistes anglais interrogés, en particulier, sont prompts à répondre que l'alpinisme n'est pas un sport. L'un d'entre eux lève les yeux au ciel. Étant française, nous sommes suspectée d'avoir une conception de l'alpiniste moins « puriste » que celle de nos interlocuteurs britanniques. Pour eux qui se considèrent comme les défenseurs désignés de l'éthique, il est essentiel que l'alpinisme soit distinct du sport : c'est son « esprit » qui est en jeu. Leur réaction est immédiate et sans ambiguïté : l'alpinisme n'est *pas* un sport. Les Français, en revanche, bien que réticents à l'idée d'assimiler sport et alpinisme, sont moins unanimement catégoriques. Nous avons exposé les racines historiques de cette différence. Si la conception britannique de l'excellence s'est diffusée en France, elle n'y a cependant pas la même force que dans son berceau britannique. Les Français sont généralement moins au fait de l'histoire de leur discipline, prêtent moins attention à ses racines, quand au Royaume-Uni ces éléments sont cruciaux. Ainsi, pour les Français, distinguer l'alpinisme du sport ne revêt ni le même sens ni la même importance que pour les Anglais. Alors que ces derniers « savent » que la réponse est négative, certains Français se montrent plus hésitants. Les réponses, néanmoins, tendent vers la même direction : tout compte fait, l'alpinisme n'est pas un sport « comme les autres ». Il ne l'est pas, nous explique-t-on, du fait de « l'engagement » :

> Un sport, c'est… comment dire… on peut s'arrêter à un moment. On dit pouce, stop, et on arrête. Et en alpinisme, on peut pas s'arrê-

103. Jean-Marie Choffat, *La vie à pleines mains*, ouvr. cité, p. 94.

> ter. Il y a de l'engagement, il y a plein de choses. La limite, en alpinisme, c'est le danger de mort. Et c'est pas ça le sport. La limite de la performance, c'est qu'on risque de se tuer. [...] L'extrême en alpinisme, le très haut niveau, le danger c'est de se tuer. Et ça c'est pas le sport. (Propos recueillis d'un Français, né en 1970)

Le sentiment que l'alpinisme est «plus qu'un sport» s'exprime dans le rejet de certains signes évidents de sportivisation, en premier lieu tout ce qui se rapporte à une standardisation. La standardisation représente, en effet, l'opposé de l'aventure. Elle menace, en égalisant, de diminuer l'engagement (comme on l'a vu avec l'escalade dite «sportive») qui, pour rester distinctif, doit demeurer à la fois incommensurable et incalculable. Le refus de la standardisation passe également par une méfiance, là encore plus britannique que française, face aux instances de formation à l'alpinisme. La plupart des alpinistes britanniques ayant obtenu des certifications finissent par renoncer à les utiliser: enseigner l'alpinisme dans un cadre standardisé ne correspond pas à leur vision (vocationnelle) de la pratique. Ce qu'écrit Bernard Lahire à propos de la littérature (domaine moins professionnalisé que d'autres disciplines artistiques où existent des formations à l'excellence) s'applique ainsi à l'alpinisme. D'après lui, «la crainte – maintes fois exprimée – de voir une formation à la création littéraire déboucher sur une normalisation ou une standardisation des compétences et des œuvres constitue un obstacle social redoutable à la mise en place de formations spécifiques à l'écriture littéraire»[104]. En termes de sportivisation, enfin, une modalité représente un pas à ne pas franchir: la compétition. D'où le soin apporté par certains alpinistes détenteurs de «records» à en reléguer l'aspect compétitif (sportif) au second plan. Yannick Seigneur, à propos de la face nord de l'Eiger, une face qu'il a escaladée deux fois en six jours, rassure ses lecteurs: «C'est un record. Mais les records ne signifient rien. Seuls la manière et l'esprit dans lequel on gravit une telle montagne sont importants»[105]. Il se présente ainsi, non pas comme un vulgaire sportif uniquement préoccupé de gloire, mais comme un aventurier qui gravit les montagnes de la «bonne manière» et dans le «bon esprit». Sans aller jusqu'à organiser des compétitions, la France a néanmoins institué un système de récompenses, attribuées chaque année: le Piolet d'Or. Au regard de cette nouvelle institution, on peut une fois de plus observer une différence entre Français et Britanniques. Les premiers sont les instigateurs de ce prix, un événement attendu et accepté. Les seconds expriment un certain malaise à jouer le

---

104. Bernard Lahire, *La condition littéraire*, ouvr. cité, p. 40.
105. Yannick Seigneur, *La conquête de l'impossible*, ouvr. cité, p. 72.

jeu de la consécration institutionnalisée, au point que, en 2013, le jury présidé par l'Anglais Stephen Venables décide d'attribuer le prix à tous les alpinistes en lice. Il est révélateur de constater qu'au Royaume-Uni, ce sont aussi des prix littéraires qui font les gros titres des revues d'alpinisme. Tous les ans, le Boardman and Tasker Prize récompense le meilleur livre d'alpinisme. Il s'agit d'un prix prestigieux, dont l'obtention est peut-être, au Royaume-Uni, aussi ou plus importante que celle du Piolet d'Or. Cela permet de rappeler que la dimension littéraire est essentielle dans l'alpinisme, une activité qui se raconte et qui se lit.

L'importance accordée à l'écriture et la reconnaissance indissociablement alpinistique et littéraire du Boardman and Tasker Prize vient également rappeler que, depuis les débuts de l'alpinisme, ses pratiquants en réaffirment la supériorité face au sport en en invoquant la dimension intellectuelle et artistique. « La montagne, ce n'est pas un gymnase. Il y en a trop qui font ça comme du trapèze ou des barres parallèles. [...] Crois-moi, l'alpinisme, c'est plus qu'un sport, c'est un art »[106], écrit Bernard Pierre. L'invocation de la dimension artistique de l'alpinisme, ou de sa proximité avec l'art, est restée très présente dans les discours. Elle sert, comme un siècle auparavant, à dénigrer les « gymnastes » modernes. Dans les revues du GHM (en 1969) et de l'AC (en 1997), deux tribunes de l'élite et de l'élitisme, on peut lire :

> Plus qu'un sport, l'alpinisme est un art. Le temps des ascensions où le métal des pitons abonde autant que les rochers, doit être révolu, révolu le temps des itinéraires tracés à la règle sur la carte postale. Une certaine croisade s'impose et il appartient peut-être au GHM, qui veut être à l'avant-garde de l'alpinisme, de montrer la voie.[107]

> En Europe, on commence à percevoir les signes de nouvelles manières de pratiquer l'alpinisme, qui en supprime autant que possible les aléas et les défis [...] en utilisant un ensemble excessif de techniques de sécurité, y compris des perceuses mécaniques en sus de l'équipement habituel. Ces développements, en plus de la popularité croissante des murs d'escalade artificiels, semblent tirer l'alpinisme vers le point où, pour citer Mummery, « l'art de l'alpinisme se fond dans celui du ramoneur ».[108]

Notons la référence hautement légitime à Mummery (1855-1895), ardent défenseur du *fair-play* alpinistique. L'écart de trente ans entre ces deux diatribes permet de souligner que le discours n'a pas changé en une

106. Bernard Pierre, *Mes galons d'alpiniste*, Paris, Hachette, 1964, p. 326.
107. Patrick Cordier, « L'alpinisme à refaire », *Annales du GHM*, 1969, p. 3.
108. Trevor Braham, « The Effects of Change on Mountaineering Ethics », art. cité, p. 167.

génération, ni d'ailleurs depuis le début du XXe siècle. Une autre manière, courante, de grandir l'alpinisme en faisant appel à sa dimension artistique se perçoit dans toutes les références à l'alpinisme comme création. Daudet explique par exemple que sa démarche est plus artistique que sportive : « je n'avais pas envie d'aller tout de suite dans la face nord des Drus ou dans les Grandes Jorasses parce que je savais que ça représentait quelque chose au niveau du grand public. Plutôt, j'avais envie d'exprimer quelque chose, dans une démarche quasi artistique ou créatrice, qui demandait plus de temps pour être exploitée »[109]. Des déclarations de ce type, on en trouve beaucoup, dans les deux pays.

Reste la dimension religieuse. Cette dernière est moins immédiatement perceptible, car les alpinistes, s'ils puisent constamment dans le fonds rhétorique de l'art, sont (à quelques exceptions près, Pierre Mazeaud par exemple) peu enclins aux métaphores religieuses, et d'ailleurs souvent des athées convaincus. La dimension religieuse de l'excellence alpinistique apparaît de manière plus implicite, plus souterraine. Tout d'abord, dans la vocation alpinistique, dans cette manière d'envisager la pratique comme sacerdoce et don de soi, dans l'ascèse, dans le refus des gratifications immédiates, dans la souffrance considérée comme un quasi-devoir, il est difficile de ne pas penser à la vocation religieuse[110]. Un des alpinistes interrogés expliquait que l'alpinisme n'était pas un sport, mais une « discipline » ; pour d'autres, c'était un « mode de vie »[111]. Voici, par exemple, ce qu'on peut lire sur l'himalayiste :

> L'himalayiste n'a rien d'un héros, c'est un homme normal… normal mais terrible. Parce qu'il doit aller au bout de lui-même. Et que ce n'est pas exempt de souffrance. Le grimpeur est un martyr. Il affronte l'inconnu, le terrifiant, avec le sourire de celui qui fait ce qu'il a à faire avec la foi de la passion.[112]

La dimension religieuse de l'alpinisme apparaît ensuite dans les références à l'élévation, à la transcendance, au sublime, à la quête, à l'élection, à la purification, etc., tous ces éléments déjà présents dans les discours des premiers alpinistes, et qui ne disparaissent pas au fil du temps. Au

109. Yannick Michelat, *La voie intérieure*, ouvr. cité.
110. C'est le point de départ du concept sociologique de vocation. Charles Suaud, « La vocation, force et ambivalence d'un concept "nomade". Pour un usage idéal-typique », *Sciences sociales et sport*, n° 12, 2018, p. 19-44.
111. « L'alpinisme, c'est un mode de vie, en fait. Souvent, la vie est organisée autour de ça. C'est pas une activité qu'on fait à côté de sa vie, ça en fait partie intégrante. Quand on fait vraiment de l'alpinisme, je veux dire. C'est une grosse différence, pour nous, par rapport à des gens qui font une activité le soir ou le week-end, nous c'est une organisation de vie qui… voilà, qui correspond à cette activité », (propos recueillis d'un Français, né en 1965).
112. Benoît Chamoux, *Le vertige de l'infini*, ouvr. cité, p. 21.

contraire, l'himalayisme leur donne une assise nouvelle. Les sommets sont plus élevés, plus difficiles d'accès, plus éloignés, encore plus inaccessibles que ne l'étaient les sommets alpins, interdits aux non-alpinistes. L'élite de l'alpinisme s'apparente, encore plus qu'auparavant, à une petite secte d'élus. Pour Lionel Daudet, les grands alpinistes sont des « croisés des temps modernes », des « templiers »[113], pour William Murray, des « hommes nouveaux qui [voient] s'éveiller leur moi intérieur le plus noble »[114]. Pour Pierre Mazeaud, l'alpinisme « efface l'impureté de la vie quotidienne »[115], pour Doug Scott, il permet de « passer d'une existence ordinaire à quelque chose d'extraordinaire »[116], etc.

En réalité, tous les schèmes sont entremêlés. Les dimensions artistique, créatrice, religieuse de l'alpinisme, subsumées dans l'idée d'engagement (de l'engagement découlent l'aventure, la création, la quête, la grandeur, la fuite du monde, etc.), tout ce qui en fait « plus et autre chose » qu'un sport, se conjuguent dans les discours des alpinistes. L'extrait suivant, tiré de l'autobiographie de Desmaison, permet d'illustrer cet entremêlement de motifs :

> Pour moi, l'ascension des grandes parois glaciaires ou rocheuses était l'aventure dans l'acception du mot : un engagement total. Des joies sublimes à des risques inconcevables. Recherche de la transcendance ? Peut-être. Ne devenir qu'un esprit, ne plus tenir compte du corps, son véhicule, l'instrument de ses réalisations, mais le contraindre là où il aurait voulu renoncer souvent. [...] Là-haut, l'esprit se libère, flotte. On est ailleurs, dans un monde différent [...]. Mais, dès lors qu'on retrouve la vallée, au dernier détour d'une sente, les soucis, les problèmes, tapis comme des bêtes, nous assaillent, de nouveau. Alors, on ne pense qu'à remonter... Le souffle créateur qui inspire l'alpiniste lui permet de définir les lignes d'ascension d'une paroi encore jamais gravie, la manière qu'il choisit pour saisir les prises qui l'élèveront au-dessus du grand vide est un art authentique. Christophe Profit, Catherine Destivelle, Jean-Christophe Lafaille, les alpinistes d'aujourd'hui [...] se liront dans ces lignes [...]. Pour moi, ils sont tous des artistes dans leurs réalisations, leur conception du grand alpinisme. Une fraternité.[117]

Finalement, le discours de distinction des grands alpinistes, depuis la fin du XIX^e^ siècle, a remarquablement peu changé. Malgré les évolutions

---

113. Lionel Daudet, *La montagne intérieure*, ouvr. cité, p. 100 et 189.
114. William H. Murray, *Mountaineering in Scotland*, Londres, Baton Wicks, 1997, p. 241.
115. Pierre Mazeaud, *Montagne pour un homme nu*, ouvr. cité, p. 13.
116. Douglas Scott, *Himalayan Climber*, ouvr. cité, p. 191.
117. René Desmaison, *Les forces de la montagne*, ouvr. cité, p. 86-87.

qu'a connues l'alpinisme, il reste un discours d'élection, qui oppose implicitement le sacré et le profane, mettant en avant l'atypicité distinctive de l'alpiniste, homme supérieur, différent, libre, détaché des contingences, etc. En cela, l'alpiniste se distingue du sport, son anti-modèle.

Conclusion générale

Tout au long de ce travail, nous nous sommes efforcée d'expliciter le processus qui a conduit à une manière particulière d'envisager l'excellence, à la formation et à la persistance d'un « esprit de l'alpinisme » dont on trouve les racines au Royaume-Uni il y a plus de cent cinquante ans. L'esprit du capitalisme, écrivait Max Weber, « doit être *composé* progressivement, à partir de chacun de ses éléments, empruntés à la réalité historique. La saisie conceptuelle définitive ne peut donc advenir au début de la recherche, mais seulement *à son terme* »[1]. Il en va de même de l'esprit de l'alpinisme, entendu à la fois comme mentalité, esprit de corps, principes éthiques. Nous avons défini l'excellence comme un triple rapport : à l'activité, à soi et aux autres. Au terme de ce travail sociogénétique, nous sommes en mesure de spécifier la nature de ces différents rapports.

L'excellence comme rapport à l'activité

Comme *rapport à l'activité*, l'excellence repose sur une *éthique*. Celle-ci dérive historiquement du *fair-play* sportif, importé dans l'alpinisme par ses précurseurs au terme d'une socialisation sportive reçue dans les lieux d'éducation de l'élite victorienne, *public schools* et grandes universités. C'est pourquoi l'éthique, pour garantir une égalité sportive des chances entre l'alpiniste et la montagne, conduit à un usage limité des aides artificielles de progression. Plus généralement, les principes éthiques qui régissent l'alpinisme découlent de l'ethos des élites sociales victoriennes :

1. Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, ouvr. cité, p. 86.

sens de l'honneur, retenue, abnégation, probité, sont autant de qualités valorisées par les *gentlemen* de l'Alpine Club et que l'on retrouve dans leur rapport à l'alpinisme, tout comme on les retrouve dans d'autres activités.

Le respect inconditionnel de l'éthique chez les grands alpinistes permet de constater que l'excellence se situe bien «en deçà» des désaccords superficiels et circonstanciels qui, tout au long de l'histoire de l'alpinisme, opposent différentes fractions de son élite. Derrière ces débats qui divisent les tenants de telle ou telle forme d'alpinisme (rocheux ou neigeux, local ou d'expédition, etc.) ou même les partisans de telles ou telles aides artificielles (oxygène, pitons, etc.) – des prises de position qu'il est possible de relier à des positions dans un espace de l'alpinisme –, nous avons pu montrer que l'on retrouvait toujours les mêmes principes éthiques. Notre manière d'appréhender l'excellence met ainsi au second plan, derrière l'éthique, les débats superficiels.

De ce rapport éthique à l'activité découlent plusieurs conséquences. D'une part, l'excellence n'est pas seulement une question de performance, car il s'agit aussi de pratiquer dans le «bon style» et le «bon esprit». L'alpinisme, sur ce point, s'éloigne du sport pour se rapprocher d'autres univers sociaux, en particulier l'univers artistique. D'autre part, du fait d'une dynamique intergénérationnelle de distinction, le respect de l'éthique conduit à un engagement croissant pour les grands alpinistes, un engagement qui devient peu à peu «corps et âme», au point que l'on peut commencer à parler de vocation.

•

L'excellence comme rapport à soi

Comme *rapport à soi*, l'excellence peut ainsi se concevoir comme une *vocation*. Le grand alpiniste voué à sa passion tend à la vivre sur le mode enchanté de l'évidence et à s'y investir de manière quasi totale. Pour comprendre l'avènement sur le long terme de ce type de vocation, nous sommes revenue sur le processus historique suivant lequel, de loisir, l'alpinisme est devenu une vocation aux coûts élevés pour ses pratiquants les plus investis. Nous l'avons relié avec la généralisation de l'himalayisme et, de manière plus générale, avec le durcissement continu de l'éthique. Dans notre thèse en ligne, nous revenons également sur la genèse sur le «temps court» des trajectoires individuelles, de la vocation.

Justement parce que l'excellence signifie un rapport vocationnel à l'alpinisme et un regard enchanté sur l'existence, le matériau autobiographique nécessite un traitement vigilant. Il s'agit d'un matériau riche, mais complexe, qui réclamait d'être attentif à ce qui se disait en deçà du récit factuel de l'existence (voir l'«Addendum méthodologique»).

L'autobiographie est à la fois un récit de trajectoire *et* un récit de vocation, un récit factuel *et* un récit symbolique, un récit de description *et* un récit d'affiliation à un collectif. C'est, en cela, un matériau idéal pour étudier l'excellence.

•

L'excellence comme rapport aux autres

Comme *rapport aux autres*, l'excellence s'appuie sur une *distinction*. Celle-ci est au fondement des discours des membres de l'élite de l'alpinisme. Elle participe de leur présentation de soi, eux qui doivent se différencier à la fois des petits alpinistes et des non-alpinistes. La distinction est aussi collective : en se distinguant des petits et des profanes, le grand alpiniste signale son appartenance au groupe des « alpinistes » et, parmi eux, des « grands ». Ce discours de distinction, qui repose sur une supériorité du haut sur le bas, du sacré sur le profane, du pur sur l'impur, n'est pas sans connotation religieuse. Il s'agit aussi d'un discours de sacralisation, tel qu'on l'observe dans l'art[2].

Faire la genèse historique de ce discours, pour mieux en comprendre les modalités, consiste d'abord à en mettre au jour les bases sociales. L'alpinisme est inventé et codifié par un groupe socialement et sexuellement homogène. C'est cette forte homogénéité, maintenue pendant près d'un siècle, qui explique le succès de la conception de l'excellence forgée par les Britanniques. Il en ressort que les représentations de l'excellence en alpinisme reflètent encore aujourd'hui les caractéristiques du groupe social qui en est à l'origine. L'excellence est masculine, socialement et moralement élevée, pour ne pas dire aristocratique. En tant que les Britanniques ont dominé l'alpinisme pendant plusieurs décennies, il est essentiel de revenir sur les singularités du modèle britannique des premiers temps pour comprendre la manière dont se conçoit l'excellence, au Royaume-Uni, mais aussi en France. Il serait ainsi impossible d'en comprendre les caractéristiques actuelles sans un retour vers sa genèse et vers ses temps constituants. D'ailleurs, l'alpinisme britannique continue, dans les représentations que s'en font les alpinistes, de caractériser une forme plus « pure » d'alpinisme. Le respect inconditionnel de l'éthique par les Britanniques leur vaut ainsi le respect des Français.

Les procédés de distinction que l'on observe chez ces grands alpinistes deviennent intéressants à étudier lorsqu'ils remplissent à plein leur

2. Lawrence Levine, *Culture d'en haut, culture d'en bas*, ouvr. cité ; Bernard Lahire, *Ceci n'est pas qu'un tableau*, ouvr. cité.

fonction d'affiliation symbolique à une élite, c'est-à-dire lorsqu'ils sont utilisés par des individus dépourvus des caractéristiques habituelles des membres de cette élite : les femmes, traditionnellement exclues du grand alpinisme, mais aussi les alpinistes de milieux populaires. Ces derniers, lorsqu'ils entrent dans l'élite, en reprennent les schèmes distinctifs traditionnels et, avec un zèle remarquable, affirment le fossé qui les sépare des « petits » et des touristes. Cela permet peut-être d'avancer l'idée selon laquelle l'élite de l'alpinisme posséderait bel et bien une identité collective appuyée sur la conscience de faire partie du même groupe (un « nous inclusif ») et sur une distinction par rapport aux autres groupes (un « nous exclusif »)[3].

•

Autonomisation et maintien de l'excellence

Ce dernier point permet de souligner un processus important mis en lumière dans ce travail : *l'autonomisation d'une forme d'excellence* par rapport au groupe dans lequel elle a été codifiée. Si « l'esprit de l'alpinisme » voit le jour dans un groupe et un contexte particuliers, le succès de cette codification initiale se mesure en ce que l'esprit se diffuse en dehors de son pays d'origine, par exemple vers la France, et surtout en ce qu'il se maintient alors même que le contexte a changé et que le groupe s'est dissout. Une fois cristallisé, il finit par remplir une *fonction d'intégration dans l'élite* de l'alpinisme : qui veut en faire partie doit d'abord le connaître et s'y conformer. C'est ainsi que les alpinistes de milieux populaires et les guides peuvent à terme faire partie de cette élite dont ils étaient à l'origine exclus, car ne possédant pas les caractéristiques sociales adéquates. Quant aux femmes, les autres *outsiders* historiques de l'alpinisme, la connotation masculine de l'excellence leur rend la tâche plus difficile. Certaines, malgré tout, parviennent à surmonter ces barrières en abdiquant leur statut de femme pour mettre en avant celui d'alpiniste « comme les autres ».

Cela renvoie à un autre processus important : l'effort constant de *maintien de l'excellence dans sa conception originelle*. Dans *Le nouvel esprit du capitalisme*, Luc Boltanski et Ève Chiapello montraient comment le capitalisme parvenait à se maintenir en s'adaptant et en faisant évoluer l'idéologie le justifiant, son esprit[4]. Dans l'alpinisme, nous avons voulu mettre l'accent, non pas tant sur les adaptations de l'esprit de l'alpinisme que sur

3. C'est du moins la manière dont Descombes définit la notion d'identité collective, comme « l'individuation d'un nous » (Vincent Descombes, *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, 2013, p. 221).
4. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, ouvr. cité.

sa permanence et les efforts des grands alpinistes pour le maintenir dans un état proche de son état initial. C'est ainsi que l'AC, pour garder la main, finit par accepter des alpinistes de milieux sociaux non conformes et, finalement, des femmes. Cependant, il s'agit là d'adaptations qui ne modifient pas en profondeur la manière dont est conçue l'excellence. Les nouveaux alpinistes acquièrent un droit d'entrée, mais demeurent minoritaires; ils se conforment plus qu'ils ne contestent le modèle d'excellence en vigueur. De même, l'alpinisme se professionnalise et se sportivise, mais ces phénomènes demeurent limités et les professionnels et alpinistes «sportifs» fortement suspects. Si l'esprit demeure proche de sa forme initiale, c'est ainsi parce que l'élite de l'alpinisme résiste avec force aux changements qu'elle perçoit le plus comme des menaces: la sportivisation, la professionnalisation, l'institutionnalisation. Elle résiste au processus habituel de rationalisation que l'on observe dans de nombreuses autres activités, dont le sport, à partir duquel elle s'est construite, puis différenciée. D'où des références, dans les discours, aux proximités entre l'alpinisme et l'art ou la religion, des activités qui le grandissent, le distinguent et le réenchantent. D'où également, l'importance de l'écriture et des récits dans une activité pourtant physique, des récits qui ont contribué à la transmission et à la pérennisation de ses traditions et de son esprit.

Ces deux derniers points, *le maintien de l'excellence dans sa conception originelle* en même temps que *son autonomisation du groupe qui l'a forgée* ne sont pas propres à l'alpinisme: la science, l'art sont également des domaines où l'on observe ce processus de codification par une élite, suivi par une survivance de l'excellence sans cette élite.

Pour toutes ces raisons, l'alpinisme, que l'on peut situer au croisement de plusieurs domaines d'activité, coupe au travers des partitions habituelles de la sociologie. Ce faisant, elle est l'une de ces activités singulières qui amènent, plus généralement, à *repenser la séparation en sphères d'activité* – comme le «sport», «l'art», ou la «religion» – et la manière dont on appréhende certaines divisions du monde social. Il n'y a qu'à lire les titres d'autobiographies pour percevoir cette place singulière, que seul un long détour historique a permis de comprendre et d'objectiver: *Les conquérants de l'inutile* (Terray, 1961), *The Spirit of the Hills* (Smythe, 1935), *The Evidence of Things not Seen* (Murray, 2002), *Deep Play* (Pritchard, 1973), *Learning to Breathe* (Cave, 2005), *La montagne intérieure* (Daudet, 2004)...

Addendum méthodologique

Cet ouvrage est le résultat d'un lourd travail de recherche à partir de matériaux variés. Les questions d'ordre méthodologique et épistémologique occupaient à l'origine une centaine de pages, aussi ne pouvions-nous pas les retranscrire intégralement. Cependant, ces questions méritent d'être mentionnées, car trouver une méthodologie adaptée pour étudier sur le long terme l'excellence en alpinisme à partir de son élite n'est pas chose aisée.

- ### (1) Comment circonscrire et reconstituer une « élite » de l'alpinisme, en vue de procéder à l'analyse de sa morphologie, de ses pratiques, de ses discours ?

Pour obtenir des données de cadrage, il nous a fallu reconstruire une élite de l'alpinisme. Mais l'alpinisme est situé en marge du sport : sans compétitions, sans palmarès, sans équipes, sans prix, il est difficile de mettre au jour un classement des performances permettant de distinguer clairement, comme dans les autres sports, l'« élite sportive de l'alpinisme » des autres alpinistes, d'autant que les pratiquants n'ont de cesse de maintenir une distinction entre l'alpinisme et le sport comme pratique compétitive, institutionnalisée, standardisée, professionnalisée.

Le fait que l'alpinisme ne remplisse pas les critères habituels pour penser le sport et identifier des élites sportives nous a poussée à établir des analogies avec d'autres domaines d'activité, le domaine artistique en premier lieu. L'art, en particulier la littérature, est également un domaine peu professionnalisé, peu institutionnalisé, où règne une méfiance envers la commercialisation, où les revenus peuvent être déconnectés de « la

grandeur», etc. Le problème de la définition d'une élite se pose de manière semblable dans l'alpinisme et dans un domaine comme la littérature où, à l'exception notable des prix littéraires, il n'existe ni classement ni hiérarchisation des écrivains sur des critères standardisés. On trouve cette idée d'un «immense concours diffus et incessant» chez Bernard Lahire, qui compare d'ailleurs la littérature avec l'alpinisme:

> Comme les jeux (au sens ordinaire du terme) ou les sports dans lesquels les champions ne s'affrontent pas directement (chasse, alpinisme, mots croisés, etc.), mais «ne cessent de participer à un immense concours diffus et incessant[1]», le jeu littéraire met en scène un immense concours diffus et incessant entre prétendants au statut d'«écrivain» et même, pour une minorité d'entre eux, de «grand écrivain».[2]

Il n'existe pas, écrit Bernard Lahire, de «droit d'entrée bien défini dans le jeu littéraire (et, par conséquent, pas d'interdiction possible de l'exercice de l'activité littéraire en cas de constat d'incompétence)»[3].

Cela nous a conduit, pour circonscrire une élite, à nous appuyer sur une hiérarchie «interne». Ce sont les autres alpinistes, c'est-à-dire les pairs et eux seuls, qui ont le pouvoir de consacrer et de reconnaître les «grands» parmi eux. La différence entre consécration interne et consécration externe – être «connu et reconnu par les grand public»[4] – est soulignée par cet alpiniste en entretien:

> Les médias, et surtout les grands médias, ils comprennent plus rien à l'alpinisme d'aujourd'hui. Et le mec qui remonte des pentes de neige au fin fond de l'Oisans, s'il est pas honnête, il peut faire passer ça pour l'exploit du siècle. Et y'a des gens qui le font, et c'est très mal vu. [Nous : Et donc ils sont connus dans le milieu?] Évidemment. Et grâce à ça ils arrivent à décrocher des contrats de *sponsoring*, des choses comme ça. [Nous : Pourquoi ils font ça s'ils sont ostracisés dans le milieu?] Bah, oui, c'est sûr, ils le sont. Après, ils récupèrent l'argent, ils peuvent faire des voyages, tout ça. Et puis ils ont quand même une reconnaissance médiatique, on va dire. (Propos recueillis d'un Français, né en 1970)

---

1. Expression de Roger Caillois, *Les jeux et les hommes. Le masque et le vertige* [1958], Paris, Gallimard, 1985, p. 55.
2. Bernard Lahire, *La condition littéraire*, ouvr. cité, chap. 1, § 94.
3. Voir également, sur ce point, l'ouvrage collectif dirigé par Gérard Mauger, *Droits d'entrée. Modalités et conditions d'accès aux univers artistiques*, Paris, Éditions de la MSH, 2006.
4. Pierre Bourdieu, «Le champ littéraire», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, 1991, p. 3-46, ici p. 5.

Concrètement, ont été considérés comme de «grands» alpinistes ceux dont les exploits étaient célébrés régulièrement dans les journaux alpins au cours de leur vie ou après leur mort, ceux caractérisés comme tels par les historiens de l'alpinisme (une autre catégorie d'«experts de l'alpinisme») et ceux qui ont fait l'objet de biographies (en tant qu'ils étaient exceptionnels). Pour les dernières générations de pratiquants, ceux encore en vie, souvent encore pratiquants, n'ayant pas encore fait l'objet de biographies ou de travaux historiques, nous avons ajouté comme indicateur, outre le premier (citations dans les journaux alpins) l'obtention d'un prix d'alpinisme apparu au début des années quatre-vingt-dix, le Piolet d'Or, qui récompense les meilleures ascensions de l'année et, depuis 2009, les meilleures «carrières». Cela nous a permis d'obtenir notre *base «reconstitution de l'élite»*, formée de *364 alpinistes* (193 Britanniques et 171 Français). Les notices biographiques de l'ensemble de ces alpinistes sont présentes dans les annexes de notre thèse en ligne.

Cette méthode permet d'approcher raisonnablement bien ce qui s'apparente à une élite de l'alpinisme. Il s'agit d'une élite sélective, d'une «petite élite». Ainsi, la plupart des alpinistes d'un club aussi sélectif que le Groupe de haute montagne français, plus sélectif que l'Alpine Club, n'en font pas partie. Qui plus est, le critère de l'appartenance institutionnelle devient peu pertinent après la seconde guerre mondiale. Il est inévitable qu'aient existé des alpinistes de haut niveau dont les noms ont été oubliés, ou qui n'ont pas atteint un degré suffisant de reconnaissance malgré des exploits conformes aux normes de l'excellence. Cette méthode échoue effectivement à les prendre en compte, tout comme ne sont pas pris en compte des alpinistes médiatisés ou primés après 2015, dont Élisabeth Revol citée en introduction.

Une telle base, cependant, présentait des effectifs trop réduits pour mener des analyses statistiques solides par période. Elle a été complétée par les *bases «clubs»*, celle de l'AC depuis 1857 (*3555 individus*) et celle du GHM (*586 individus*).

Enfin, pour accéder aux discours des «grands alpinistes», un troisième groupe a été reconstitué, celui des *alpinistes auteurs d'autobiographies*. Il s'agit d'un groupe idéal pour étudier des discours et des trajectoires d'excellence. En effet, l'écriture d'une «autobiographie d'alpinisme», sauf exception (nous n'avons pas pris en compte ces dernières, et les auteurs d'autobiographies sélectionnés font évidemment tous partie de notre reconstitution de l'élite), est conditionnée par une carrière d'alpinisme exemplaire. Cette dernière base n'est pas idéale pour effectuer des traitements statistiques, car on y trouve seulement *62 individus* (27 Français et 35 Britanniques). En revanche, elle l'est pour des analyses de nature qualitative, menées également à partir de *seize entretiens* (5 Français, 11 Anglais).

Nous avons enfin construit une base « mixte » de *84 individus* (34 Français et 50 Britanniques), la *base « ACM »* comprenant les auteurs d'autobiographie ainsi que les alpinistes ayant fait l'objet de biographies, en vue de réaliser une Analyse des correspondances multiples (ACM), qui n'est pas présentée dans cet ouvrage.

On obtient finalement trois niveaux dans l'élite. Tout d'abord, une *élite au sens large*, celle des clubs alpins sélectifs, pour les données de cadrage. Ensuite, la reconstitution de l'élite, c'est-à-dire une *élite « centrale »* qui correspond le plus à notre définition de l'élite de l'alpinisme. Grâce à celle-ci, il est possible d'obtenir des résultats plus précis, mais moins fiables statistiquement. Enfin, une *« élite restreinte »*, celle qui correspond plus ou moins aux auteurs d'autobiographies, c'est-à-dire un échantillon d'alpinistes excellents et exemplaires dont nous avons étudié finement les témoignages (tableau 1).

Tableau 1 Les différentes bases de données utilisées dans la recherche

Base de données	Échelle d'analyse	effectifs	Type d'information obtenue	Type d'analyse
Clubs alpins sélectifs	Élite « large » Données de cadrage Niveau 1	AC : 3555 GHM : 586	Identité, sexe, dates de naissance et mort, profession, date d'accession au club	quantitative
Reconstitution de l'élite	Élite « centrale » Grands alpinistes reconnus comme tels Niveau 2	Royaume-Uni : 193 France : 170	Identité, sexe, dates de naissance et mort, profession, profession du père, affiliations institutionnelles, niveau et type d'études; alpiniste professionnel ou amateur	→ travail prosopographique
« Base ACM »	Élite « restreinte » Exemplification Niveau 3	Royaume-Uni : 50 France : 34	Identité, sexe, dates de naissance et mort, profession, origine sociale (profession du père), niveau d'études et type d'études, rapport à l'école, sports pratiqués, modalités de découverte et d'apprentissage de l'alpinisme, type de revenus liés à l'alpinisme (films, conférences, etc.), pratiques sportives des parents, institutions et clubs fréquentés, lieux de pratique, type d'alpinisme préféré, écriture d'articles ou de livres, obtention de prix, rapport à l'éthique	→ travail prosopographique
Auteurs d'autobiographie		Royaume-Uni : 35 France : 27	Voir chapitre 2 consacré à l'étude des autobiographies	qualitative
Entretiens biographiques		Royaume-Uni : 10 France : 5	Trajectoires et visions de l'excellence. Ils viennent en complément des autobiographies	

Nicolas Mariot, dans son étude des rapports entre soldats de différentes classes sociales dans les tranchées de la Grande Guerre, utilise une approche assez semblable. Il s'appuie sur des témoignages publiés de 42 intellectuels dont il analyse précisément le contenu (notre « niveau 1 »). Ces 42 intellectuels sont choisis dans une base de données de 733 témoins combattants, une base qui lui sert à effectuer une « rupture statistique avec l'exemplification »[5] (nos « niveau 2 » et « niveau 3 »). Enfin, Mariot n'oublie pas de remettre en perspective ces témoins par rapport aux données du recensement de la population française et au profil social des soldats, comme nous le faisons également.

- **(2) Quels sont les problèmes méthodologiques spécifiques liés à la constitution de ces bases de données ?**

Des problèmes très spécifiques émergent dès lors que l'on constitue des bases de données de différents pays : des *problèmes de comptage* (comment compter de manière exhaustive ? Faut-il garder les individus sur lesquels on possède très peu d'informations ? Quelles ressources utiliser pour vérifier l'exhaustivité des différentes bases ?), des *problèmes de classement* (dans quelles sous-catégories, notamment socioprofessionnelles, classer les individus ? Faut-il reprendre les catégories françaises ? Les catégories britanniques ? Que faire de ces catégories pour des périodes anciennes ?), *des problèmes de périodisation* (comment faire des découpages temporels pertinents ? Faut-il prendre l'année de naissance ou les années de pratique ? Quels grands repères temporels adopter ?).

Toutes ces questions ont été discutées dans le premier chapitre de notre thèse. Nous indiquons ici, à titre d'information, le découpage générationnel adopté et repris tout au long de ce travail (voir tableau 2, où les effectifs indiqués sont ceux de la base « reconstitution de l'élite ») :

5. Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ?*, ouvr. cité, p. 406 et suiv.

Tableau 2 Le découpage opéré par générations

Générations Premier niveau de découpage	Générations Deuxième niveau de découpage	Années de naissance	Effectifs au Royaume-Uni (N=193)	Effectifs en France (N=170)
Avant la guerre	Précurseurs	1809-1880	71	38
	Entre-deux-guerres	1881-1913	27	42
Après la guerre	Années 1940-1960	1914-1938	27	35
	Années 1970 et après	1939-1990	68	55

(3) Comment utiliser l'autobiographie, un matériau atypique en sociologie ?

Une grande partie du matériau est composée d'autobiographies, c'est-à-dire de récits de vie publiés, écrits à la première personne, et centrés sur l'alpinisme : les autobiographies d'*alpinistes* sont des autobiographies d'*alpinisme*[6]. S'il s'agit d'un matériau peu utilisé en sociologie[7], il s'avère pourtant un moyen efficace pour saisir des représentations et des trajectoires d'excellence, car il donne accès aux discours de ceux qui, suite à une trajectoire exceptionnelle, ont une légitimité à s'exprimer en tant que « grands alpinistes ».

Dans des sports très médiatisés comme le football, les autobiographies représentent parfois un moyen d'accès « faute de mieux » à une population d'intouchables[8]. De même, c'est une question d'inaccessibilité qui a justifié en premier lieu d'avoir recours aux autobiographies. Mais si les alpinistes sont inaccessibles, c'est parce qu'ils sont décédés. En étudiant ces récits, nous nous sommes aperçue qu'ils possédaient des caractéristiques originales permettant d'avoir accès à d'autres informations que les matériaux traditionnels. En ce sens, ils présentaient un intérêt nouveau.

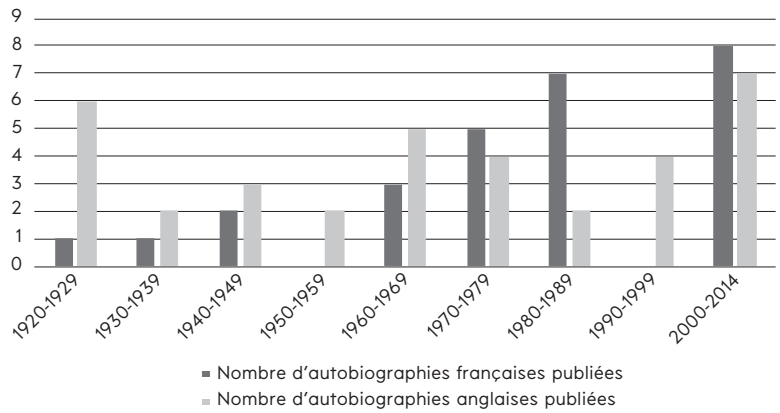
6. Daniel Bertaux, « L'approche biographique. Sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 69, 1980, p. 197-225, ici p. 212 ; Jean Peneff, « Autobiographies de militants ouvriers », *Revue française de science politique*, vol. 29, n° 1, 1979, p. 53-82, ici p. 65.
7. Une ébauche de réflexion a été menée dans Delphine Moraldo, « Analyser sociologiquement des autobiographies. Le cas des autobiographies d'alpinistes français et britanniques », *SociologieS*, 2014. En ligne : [https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-01011718].
8. Hugo Juskowiak et Williams Nuytens, « Les usages et les valeurs des biographies de sportifs de haut niveau comme matériaux d'enquête. Le sociologue et la seconde main », *Communication*, vol. 32, n° 2, 2013, en ligne : [https://journals.openedition.org/communication/5065?lang=en] ; Stéphane Beaud et Philippe Guimard, *Traîtres à la nation. Un autre regard sur la grève des Bleus en Afrique du Sud*, Paris, La Découverte, 2011.

Le prisme particulier que représente l'autobiographie a permis, avec l'aide d'autres matériaux (notices nécrologiques, articles des journaux alpins, entretiens), d'étudier sur le long terme les conceptions de l'excellence.

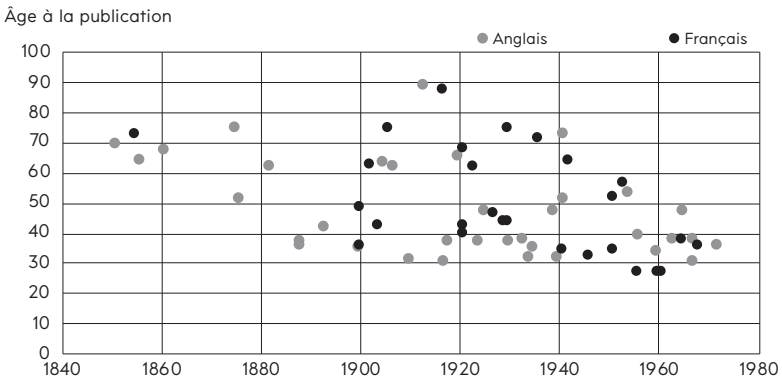
Le choix de l'autobiographie est d'autant plus pertinent que l'alpinisme a toujours été une pratique génératrice de récits. Les premières autobiographies y apparaissent dans les années vingt au Royaume-Uni. Si l'on compare la production autobiographique des alpinistes avec celle d'autres sportifs, on constate un volume de production hors du commun, surtout quand on sait que l'alpinisme est une pratique qui entraîne des morts prématurées (autant de possibilités de récits en moins). Cette forte production autobiographique s'explique par la mise en rapport d'une offre et d'une demande autobiographiques. D'un côté, des alpinistes, principalement issus de milieux favorisés, possédant les compétences et appétences littéraires nécessaires à l'écriture de récits et à la lecture de ceux de leurs prédécesseurs (ces lectures étant un passage quasi obligé de la trajectoire de « grand alpiniste »[9]) ; de l'autre, une activité qui requiert que les prouesses de ses pratiquants soient racontées pour se voir conférer une existence et obtenir validation au sein du groupe des pairs, mais aussi qui, pour un public extérieur, peut nécessiter des justifications. Nombreuses sont les autobiographies dans lesquelles on trouve un long passage consacré aux motivations profondes des alpinistes et à la question de savoir « pourquoi l'alpinisme existe », chose peu courante dans la littérature sportive traditionnelle. Cela tend, encore une fois, à rapprocher l'alpinisme du domaine artistique : si elle ne prend pas les mêmes formes, la réflexivité sur la pratique engagée dans les autobiographies de danseurs peut y faire penser[10].

Tout d'abord, il convient d'objectiver l'autobiographie d'alpinisme, de la réinscrire dans des cadres sociaux, dans ses « conditions de possibilité », en premier lieu le contexte historique et social qui la rend possible. Cela a été évoqué brièvement dans la troisième partie de ce travail, lorsqu'un lien a été fait entre autobiographies et vocations, les premières étant des « indices » de l'apparition des secondes. De tels récits voient le jour lorsqu'il est devenu légitime de se présenter comme « alpiniste » avant tout, en réalité pas avant les années vingt et, surtout, les années soixante. Cela explique aussi le décalage entre le Royaume-Uni, plus précoce dans ce type de récits, et la France. Les écarts dans la production autobiographique des deux pays doivent être mis en relation avec la place différentielle de

9. Une partie de la thèse a été consacrée à cette question. Voir en ligne.
10. Sylvia Faure, « Le pouvoir de se raconter. Autobiographies d'artistes de la danse », *Sociologie et sociétés*, vol. 35, n° 2, 2003, p. 213-231, ici p. 226-229.



Graphique 2 Nombre d'autobiographies publiées par décennies Base « autobiographies » (N=62)



Graphique 3 Âge des alpinistes à la publication de leur autobiographie Base « autobiographie » (N=62)

l'alpinisme au sein des deux espaces sportifs nationaux jusqu'à l'entre-deux-guerres, et peuvent se lire à la lumière des définitions dominantes de l'activité dans les deux pays (graphique 2).

Notons que l'âge à l'écriture est un indicateur intéressant de la sportivisation de l'alpinisme, et surtout de sa professionnalisation. Plus l'alpiniste publie son autobiographie de manière précoce, plus on peut supposer qu'il s'agit de gagner en notoriété, en particulier pour les dernières

générations d'alpinistes professionnels qui doivent gérer leur image médiatique. On remarque ainsi que, au fil du temps, les autobiographies sont publiées de plus en plus précocement, la France suivant l'Angleterre sur cette voie (graphique 3).

D'autres conditions de possibilité, individuelles, doivent bien sûr être prises en compte pour objectiver ce matériau : le milieu d'origine et le sexe. On observe ainsi une nette surreprésentation des alpinistes de milieux favorisés et des hommes.

Ensuite seulement, on peut analyser les autobiographies. Mais pour y trouver quoi ? La question n'est pas tant de savoir si le matériau serait en soi ou « naturellement » un « bon » matériau, en calquant sur l'autobiographie les procédures et les attentes en matière de connaissance sociologique qui sont celles des méthodes d'enquête éprouvées (l'entretien notamment), que de se demander de quelle manière on l'interroge et ce que l'on peut espérer y trouver.

Gérard Mauger désigne les autobiographies « d'en bas » comme des « entreprises de grandissement de soi », justifiées par l'exemplarité d'un parcours, par les connaissances acquises et par la transformation de soi opérée pendant ce parcours[11]. Nous pouvons dire la même chose des autobiographies d'alpinistes : il s'agit de récits exemplaires qui sont des entreprises de « grandissement » ou « d'héroïsation » de soi. De ce fait, elle s'avère un excellent matériau pour étudier l'excellence : ses valeurs, ses idéologies, ses pratiques.

Les critiques habituelles de ce type de matériau portent sur leur propension à générer des illusions qui les rendraient impropres à un usage sociologique : une « illusion référentielle », portant sur la véracité du propos ; une « illusion biographique »[12], dénonçant une reconstruction de la trajectoire opérée depuis le point d'arrivée. Il s'agit d'après nous de fausses objections : le réel est toujours, considéré de manière rétrospective, passé au prisme d'un discours, quelle que soit la manière dont les informations sont collectées. D'autre part, pour répondre à l'objection spécifique de l'illusion référentielle, il existe dans une pratique comme l'alpinisme une vérification croisée par les pairs qui amoindrit la possibilité de « mensonge ». La publicité de l'autobiographie met ainsi en jeu, comme dans le cas de celles de sociologues étudiées par Jean-Philippe Bouilloud,

11. Gérard Mauger, « Les autobiographies littéraires », art. cité, p. 39.
12. Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62-63, p. 69-72.

la « reconnaissance [de l'auteur] par ceux qu'il reconnaît »[13], et se doit de proposer une version publique des faits considérée comme exacte.

Mais quand bien même l'alpiniste mentirait, l'autobiographie resterait un matériau utile. Il faut sortir de ces fausses questions et analyser l'autobiographie pour ce qu'elle est, c'est-à-dire *dans le même temps* un discours factuel (non dénué de véracité historique) et un discours d'excellence et de vocation, c'est-à-dire une mise en scène de soi comme « grand alpiniste ». Plutôt que s'en tenir à une perspective factuelle visant à comparer récit et réalité, l'intérêt de l'autobiographie réside aussi dans la reconstruction qu'elle opère, et dans ce que cette mise en forme particulière révèle. À cet égard, la réponse de Nathalie Heinich nous paraît pertinente, lorsqu'elle écrit que « dans une perspective compréhensive [...], [le] récit fait partie de la matière même de l'investigation : non pas seulement ce qui permet de comprendre, mais aussi ce qui doit être compris »[14], à condition, bien sûr, d'articuler le discours et les propriétés sociales de l'auteur (ce que ne propose pas Heinich). Dans l'étude de l'excellence alpinistique, plus que de savoir si les discours sont « vrais », c'est l'image que l'individu donne de lui-même et la manière dont il réinterprète sa trajectoire, toujours mise en relation avec ses appartenances sociales, c'est ce que ce discours nous dit sur le rapport (passionné, vocationnel, etc.) à l'activité, qui importent. Comme l'écrit Gérard Mauger, dans l'autobiographie, « la définition, nécessairement relative, de l'"essentiel" et de l'"accessoire", est déterminée par les intérêts et la problématique de l'auteur »[15]. Or, ce sont précisément ces intérêts et cette problématique que l'on étudie. De la même façon que Jacques Defrance suggérait, à l'inverse d'une sociologie critique dévoilant la vérité cachée derrière les croyances indigènes, « de prendre au sérieux les discours de désintéressement et d'apolitisme des agents du champ sportif [...] en adoptant un point de vue d'anthropologue étudiant des croyances ou des visions du monde d'un groupe social », nous voulons considérer la reconstruction opérée dans l'autobiographie comme un objet sociologique qui nous dit des choses sur l'ethos, les croyances et les représentations des alpinistes, mais également sur le déroulement factuel de leurs trajectoires. À l'instar de Defrance, cela ne signifie pas pour autant qu'on les considère « comme des vérités premières [...] ni qu'on renonce à toute analyse critique du rôle des dominants »[16].

---

13. Jean-Philippe Bouilloud, *Devenir sociologue. Histoire de vie et choix théoriques*, Toulouse, Erès, 2009, p. 60.
14. Nathalie Heinich, « Pour en finir avec l'"illusion biographique" », *L'Homme*, vol. 195-196, n° 3, 2010, p. 421-430, ici p. 425.
15. Gérard Mauger, « Les autobiographies littéraires », art. cité, p. 43.
16. Jacques Defrance, « L'autonomisation du champ sportif. 1890-1970 », art. cité, p. 23.

Envisagée ainsi, étant donné qu'il s'agit d'un récit exemplaire produit par un individu tout aussi exemplaire, l'autobiographie revêt les fonctions suivantes.

La première fonction est de témoigner de la réalité de l'alpinisme d'une époque. L'alpiniste possède la légitimité à le faire en tant qu'*insider* et témoin privilégié. C'est pourquoi, à un premier niveau d'analyse, on peut dire que l'autobiographie constitue une source d'information factuelle sur l'univers de l'alpinisme. *La seconde fonction* est de raconter un parcours de vie hors du commun. Claude Poliak montre que l'entreprise autobiographique se fonde sur l'expérience d'une conversion de soi au cours de la vie[17]. Les autobiographies d'alpinistes, en tant que récit de transformation et de « vocation », donnent à voir des trajectoires, mais aussi une manière de les présenter qu'il faut objectiver. *La troisième fonction* est de justifier une place parmi les pairs, aux côtés des « grands alpinistes ». En publiant son autobiographie, l'alpiniste fait valoir son statut d'alpiniste exemplaire. Ces textes sont ainsi des discours de distinction et de justification, permettant de se situer dans un collectif.

17. Claude Poliak, « Manières profanes de "parler de soi" », *Genèses*, n° 47, 2002, p. 4-20, ici p. 9.

Bibliographie sélective

Pour alléger une bibliographie déjà longue bien que sélective, les récits d'ascension et les articles des journaux alpins (ceux de l'*Alpine Journal* notamment) n'y sont pas indiqués. De même, seuls les travaux sociologiques et historiques (consacrés ou non à l'alpinisme) les plus utilisés y sont mentionnés. Se reporter aux notes de bas de page pour les références de tous les ouvrages et articles cités dans ce travail. En revanche, nous avons fourni une liste presque exhaustive des autobiographies utilisées, étant donné l'importance et l'atypicité de ce matériau.

•

Autobiographies d'alpinistes

Allain Pierre, *Alpinisme et compétition* [1949], Chamonix, Guérin, 1999.
Badier Simone, *La dame de pic*, Chamonix, Guérin, 2008.
Batard Marc, *La sortie des cimes*, Grenoble, Glénat, 2003.
Boivin Jean-Marc, *L'abominable homme des glaces*, Paris, Flammarion, 1983.
Bonington Christian, *Boundless Horizons. The Autobiography of Chris Bonington*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 2000.
Boysen Martin, *Hanging On. A Life inside British Climbing's Golden Age*, Sheffield, Vertebrate Publishing, 2014.
Brown Graham, *Brenva*, Londres, Dent and Sons, 1944.
Brown Joe, *The Hard Years*, Londres, Phoenix, 1967.
Bullock Nick, *Echoes. One Climber's Hard Road to Freedom*, Sheffield, Vertebrate Publishing, 2012.
Cave Andy, *Learning to Breathe*, Londres, Hutchinson, 2005.
Chamoux Benoît, *Le vertige de l'infini*, Paris, Albin Michel, 1988.
Charlet Armand, *Vocation alpine*, Neuchâtel, Victor Attinger, 1943.

Choffat Jean-Marie, *La vie à pleines mains. Au-delà du cancer*, Pontarlier, Presses du Belvédère, 2006.
Conway Martin, *Mountain Memories. A Pilgrimage of Romance, Londres, Cassel*, 1920.
—, *Episods in a varied life*, Londres, Country Life, 1932.
Coste Jean, Mes quatre premières années de montagne, Paris, Ficker, 1927.
Couttet Armand et Richard Didier, *Ailes de mouche et tricounis* [1946], Paris, Vitiano, 1956.
Daudet Lionel, *La montagne intérieure*, Paris, Grasset, 2004.
Desmaison René, *Les forces de la montagne*, Paris, Hoëbeke, 2005.
Destivelle Catherine, *Ascensions*, Paris, Arthaud, 2003.
Evans Charles, *On Climbing*, Londres, The Countryman Press, 1955.
Finch George I., *The Making of a Mountaineer*, Bristol, Arrowsmith, 1924.
Flematti Robert, *Flemattissime. Des Pyrénées aux Alpes*, Guérin, Chamonix, 2006.
Fowler Mick, *Vertical Pleasure. Early Climbs in Britain, the Alps, the Andes and the Himalaya*, Londres, Baton Wicks, 2006.
Frison-Roche Roger, *Le versant du soleil*, Paris, Flammarion, 1981.
Gray Dennis, *Rope Boy*, Londres, Gollancz, 1970.
Haston Dougal, *In High Places*, Londres, Cassel, 1972.
Hopkinson Alfred, *Penultima*, Londres, M. Hopkinson ltd., 1930.
Jaeger Nicolas, *Carnets de solitude*, Paris, Denoël, 1979.
Keller Paul, *La montagne oubliée. Parcours et détours*, Chamonix, Guérin, 2005.
Kirkpatrick Andy, *Psychovertical*, Londres, Hutchinson, 2008.
Kirkus Colin, *Let's Go Climbing!*, Londres, Nelson and Sons, 1941.
Larden Walter, *Recollections of an Old Mountaineer*, Londres, E. Arnold, 1910.
Leroux Pierre, *Guide*, Paris, Arthaud, 1989.
Livanos Georges, *Au-delà de la verticale*, Paris, Arthaud, 1958.
Longstaff Tom G., *This is my Voyage*, Londres, Murray, 1950.
Lunn Arnold, *Memory to Memory*, Londres, Hollis and Carter, 1956.
Magnone Guido, *Sculpteur de cimes*, Paris, Arthaud, 2005.
Mazeaud Pierre, *Montagne pour un homme nu*, Paris, Arthaud, 1971.
Moffat Gwen, *Space below my Feet*, Londres, Hodder and Stoughton, 1961.
Morin Micheline, *Encordées*, Neuchâtel, Victor Attinger, 1936.
Morin Nea, *A Woman's Reach. Mountaineering Memoirs*, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1968.
Murray William H., The Evidence of Things Not Seen. A Mountaineer's Tale, Londres, Baton Wicks, 2002.
Noyce Wilfrid, *Mountains and Men*, Londres, Hazell, Watson and Viney, 1947.

Paragot Robert et Bérardini Lucien, *Vingt ans de cordée*, Paris, Flammarion, 1974.
Patey Tom, *One's Man Mountains*, Londres, Gollancz, 1971.
Peascod Bill, *Journey after Dawn*, Milnthorpe, Cicerone, 1985.
Pierre Bernard, *Mes galons d'alpiniste*, Paris, Hachette, 1964.
Pilley Dorothy, *Climbing Days* [1935], Londres, Hogarth Press, 1989.
Pritchard Paul, *Deep Play*, Londres, Baton Wicks, 2012.
Rébuffat Gaston, *Un guide raconte*, Paris, Hachette, 1964.
Revol Élisabeth, *Vivre*, Arthaud, Paris, 2019.
Scott Douglas, Himalayan Climber. A Lifetime's Quest to the World's Greater Ranges, Londres, Diadem, 1992.
Seigneur Yannick, *À la conquête de l'impossible*, Paris, Flammarion, 1976.
Shipton Eric, *That Untravelled World. An Autobiography*, Londres, Hodder and Stoughton, 1969.
Simpson Joe, *This Game of Ghosts*, Londres, Vintage, 1994.
Smythe Frank S., *The Adventures of a Mountaineer*, Londres, J. M. Dent and Sons, 1940.
Terray Lionel, *Les conquérants de l'inutile. Des Alpes à l'Annapurna*, Paris, Gallimard, 1961.
Tézenas du Montcel Robert, *Ce monde qui n'est pas le nôtre*, Paris, Gallimard, 1965.
Tullis Julie, *Clouds from Both Sides*, Londres, Grafton Books, 1986.
Venables Stephen, *Higher than the Eagle Soars. A Path to Everest*, Londres, Hutchinson, 2007.
Ward Michael, *In this Short Span. A Mountaineering Memoir*, Londres, Gollancz, 1972.
Whillans Don et Ormerod Alick, *Don Whillans. Portrait of a Mountaineer*, Londres, Penguin, 1971.
Winthrop Young Geoffrey, *On High Hills. Memories of the Alps* [1927], Londres, Mehtuen and Co., 1947.
Yates Simon, *The Flame of Adventure*, Londres, Vintage, 2002.

•

Sociologie

Berger Peter et Luckmann Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 2014.
Bourdieu Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.
—, *Intérêt et désintéressement. Cours du Collège de France*, Bron, Édition du GRS, 1988.

Bourdieu Pierre et Saint-Martin Monique de, «Les catégories de l'entendement professoral», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 3, 1975, p. 68-93.

Boltanski Luc et Chiapello Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2011.

Descombes Vincent, «L'identité collective d'un corps enseignant», *Revue du MAUSS*, n° 33, 2009, p. 343-362.

Desrosières Alain, «Entre réalisme métrologique et conventions d'équivalence. Les ambiguïtés de la sociologie quantitative», *Genèses*, vol. 43, 2001, p. 112-127.

Durkheim Émile, *L'évolution pédagogique en France* [1904-1905], Paris, PUF, 1938.

Elias Norbert, *La dynamique sociale de la conscience*, traduction de M. Joly, D. Moraldo et M. Woollven, Paris, La Découverte, 2016.

Freidson Eliot, «Les professions artistiques comme défi à l'analyse sociologique», *Revue française de sociologie*, vol. 27, n° 3, 1986, p. 431-443.

Fusulier Bernard, «Le concept d'ethos. De ses usages classiques à un usage renouvelé», *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 42, , n° 1, 2011, p. 97-109.

Geertz Clifford, «Deep Play. Notes on the Balinese Cockfight», *Daedalus*, vol. 101, 1972, p. 1-37.

Heinich Nathalie, *L'élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard, 2005.

—, «Pour en finir avec l'"illusion biographique"», *L'Homme*, vol. 195-196, n° 3, 2010, p. 421-430.

Heinich Nathalie et Shapiro Roberta éd., *De l'artification. Enquêtes sur le passage à l'art*, Paris, EHESS, 2012.

Hughes Everett C., «Dilemmas and Contradictions of Status», *American Journal of Sociology*, vol. 50, 1945, p. 353-359.

Kalinowski Isabelle, «Le capitalisme et son "éthique". Une lecture de Max Weber», *Agone*, n° 33, 2005, p. 253-264.

Lahire Bernard, «Champ, hors-champ, contrechamp», *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, B. Lahire éd., Paris, La Découverte, 1999, p. 23-57.

Lahire Bernard, *La condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006.

Levine Lawrence W., *Culture d'en haut, culture d'en bas. L'émergence des hiérarchies culturelles aux États-Unis*, traduction de M. Woollven et O. Vanhée, Paris, La Découverte, 2010.

Mauger Gérard, «Les autobiographies littéraires. Objets et outils de recherche sur les milieux populaires», *Politix*, vol. 7, n° 27, 1994, p. 32-44.

Mauss Marcel, « Divisions et proportions des divisions de la sociologie », *L'année sociologique*, n° 2, 1927, p. 87-173.
Moraldo Delphine, « Analyser sociologiquement des autobiographies », *SociologieS*, 2014. En ligne : [https://journals.openedition.org/sociologies/4688].
Naudet Jules, *Entrer dans l'élite. Parcours de réussite en France, aux États-Unis et en Inde*, Paris, PUF, 2012.
Ortner Sherry, *Anthropology and Social Theory. Culture, Power, and the Acting Subject*, Londres, Duke University Press, 2006.
Passeron Jean-Claude, « L'inflation des diplômes. Remarques sur l'usage de quelques concepts analogiques en sociologie », *Revue française de sociologie*, vol. 23, n° 4, 1982, p. 551-584.
Peneff Jean, « Autobiographies de militants ouvriers », *Revue française de science politique*, vol. 29, n° 1, 1979, p. 53-82.
Poliak Claude, « Manières profanes de "parler de soi" », *Genèses*, n° 47, 2002, p. 4-20.
Sapiro Gisèle, « La vocation artistique entre don et don de soi », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 168, 2007, p. 4-11.
—, « Le champ est-il national ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 200, 2013, p. 70-85.
Suaud Charles, *La vocation. Conversion et reconversion des prêtres ruraux*, Paris, Minuit, 1978.
—, « La vocation, force et ambivalence d'un concept "nomade". Pour un usage idéal-typique », *Sciences sociales et sport*, n° 12, 2018, p. 19-44.
Weber Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* [1905], traduction d'I. Kalinowski, Paris, Champs Flammarion, 2000.

Histoire

Bédarida François, *La société anglaise. Du milieu du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1990.
Charle Christophe, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1991.
Corbin Alain, Courtine Jean-Jacques et Vigarello Georges éd., *Histoire de la virilité. Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2011.
Davidoff Leonore et Hall Catherine, *Family Fortunes. Men and Women of the English Middle Class 1780-1850*, Chicago, University of Chicago Press, 1987.
Espagne Michel, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, n° 1, 2013. En ligne : [https://journals.openedition.org/rsl/219].

Halsey Albert H., *Trends in British Society since 1900. A Guide to the Changing Social Structure of Britain*, Londres, Macmillan, 1972.
Hobsbawm Eric, «La *middle class* anglaise», *Les bourgeoisies européennes au XIXe siècle*, J. Kocka éd., Paris, Belin, 1996, p. 101-129.
Loussouarn Sophie, «L'évolution de la sociabilité à Londres au XVIIIe siècle. Des *coffee-houses* aux *clubs*», *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, n° 42, 1996, p. 21-44.
Mariot Nicolas, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013.
Martinoia Rozenn, «Un lieu commun sans vacuité : le caractère dans la pensée d'Alfred Marshall», *Cahiers d'économie politique*, n° 66, 2014, p. 35-68.
Shapin Steven, *Une histoire sociale de la vérité. Science et mondanité dans l'Angleterre du XVIIe siècle*, traduction de S. Coavoux et A. Steiger, Paris, La Découverte, 2014.
Szreter Simon, «The Genesis of the Registrar-General's Social Classification of Occupations», *The British Journal of Sociology*, vol. 35, n° 4, 1984, p. 522-546.
Tosh John, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-century Britain. Essays on Gender*, Family, and Empire, Harlow, Pearson Education, 2005.
Vertinsky Patricia A., *The Eternally Wounded Woman. Women, Doctors, and Exercise in the Late Nineteenth Century*, Chicago, University of Illinois Press, 1994.

•

Travaux sur l'alpinisme

Bellefon Renaud de, *Histoire des guides de montagne. Alpes-Pyrénées. 1760-1980*, Bayonne, Cairn Milan, 2003.
Bourdeau Philippe, «Le touriste et son guide. La relation guide-client dans la littérature alpine et la réglementation professionnelle des XIXe et XXe siècles», *Revue de géographie alpine*, t. 79, n° 4, 1991, p. 89-104.
Boutroy Éric, «Cultiver le danger dans l'alpinisme himalayen», *Ethnologie française*, vol. 36, n° 4, 2006, p. 591-601.
Braham Trevor, *When the Alps Cast their Spell. Mountaineers of the Alpine Golden Age*, Glasgow, In Pinn, 2004.
Colley Ann C., *Victorians in the Mountains. Sinking the Sublime*, Farnham, Ashgate, 2010.

Donnelly Peter, «Social Climbing. A Case Study of the Changing Class Structure of Rock Climbing and Mountaineering in Britain», *Studies in the Sociology of Sport*, A. Dunleavy, A. Miracle et R. Rees éd., Forth Worth, Texas Christian University Press, p. 13-27.

Ellis Reuben J., *Vertical Margins. Mountaineering and the Landscapes of Neoimperialism*, Madison, University of Wisconsin Press, 2001.

Frison-Roche Roger et Jouty Sylvain, *Histoire de l'alpinisme*, Paris, Arthaud, 2003.

Hansen Peter H., «Albert Smith, the Alpine Club, and the Invention of Mountaineering in Mid-Victorian Britain», *Journal of British Studies*, vol. 34, n° 3, 1995, p. 300-324.

Hoibian Olivier, *Les alpinistes en France 1870-1950. Une histoire culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Hoibian Olivier éd., *L'invention de l'alpinisme. La montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée, 1786-1914*, Paris, Belin, 2008.

Irving Robert L. G., *The Romance of Mountaineering*, Londres, J. M. Dent and Sons, 1935.

Isserman Maurice et Weaver Stewart, *Fallen Giants. A History of Himalayan Mountaineering from the Age of Empire to the Age of Extremes*, New Haven, Yale University Press, 2008.

Lejeune Dominique, *Les «alpinistes» en France à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle: vers 1875-vers 1919. Étude d'histoire sociale, étude de mentalité*, Paris, Éditions du CTHS, 1988.

Lunn Arnold, *A Century of Mountaineering. 1857-1957*, Londres, G. Allen and Unwin, 1957.

Macfarlane Robert, *Mountains of the Mind. A History of a Fascination*, Londres, Granta Books, 2008.

Moraldo Delphine, «La socialisation des grands alpinistes. Une étude comparative France-Angleterre», *L'ENSA à la conquête des sommets. La montagne sur les voies de l'excellence*, M. Attali éd., Grenoble, PUG, 2015, p. 243-280.

—, «Les conquérants de l'inutile. Expression et diffusion d'un modèle de masculinité héroïque dans l'alpinisme français d'après-guerre», *Genre, sexualité et société*, n° 13, 2015. En ligne: [https://journals.openedition.org/gss/3419].

—, «Vocation alpine. Peut-on historiciser la vocation? Le cas de l'alpinisme», *Sciences sociales et sport*, n° 12, 2018, p. 113-141.

Ortner Sherry, *Life and Death on Mt. Everest. Sherpas and Himalayan Mountaineering*, Princeton, Princeton University Press, 1999.

Ottogalli-Mazzacavallo Cécile, *Femmes et alpinisme (1874-1919). Un genre de compromis*, Paris, L'Harmattan, 2006.

Paimbœuf Françoise, « Les femmes alpinistes. Itinéraires et statut au sein du microcosme alpin (1870-1910) », *Revue française de civilisation britannique*, vol. 10, n° 4, 2000, p. 27-36.
Perret Jacques, *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme*, Grenoble, Belledonne, 1997.
Raspaud Michel, *L'aventure himalayenne. Les enjeux des expéditions sur les plus hautes montagnes du monde*, Grenoble, PUG, 2003.
Roche Clare, « Women Climbers 1850-1900. A Challenge to Male Hegemony? », *Sport in History*, vol. 33, n° 3, 2013, p. 236-259.
Salisbury Richard et Hawley Elizabeth, *The Himalaya by the Numbers. A Statistical Analysis of Mountaineering in the Nepal Himalaya*, Katmandou, Vajra Publications, 2012.
Ségogne Henry de et Couzy Jean éd., *Les alpinistes célèbres*, Paris, Mazenod, 1956.
Tailland Michel, *Les alpinistes victoriens*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1996.
Thompson Simon, *Unjustifiable Risk? The Story of British Climbing*, Milnthorpe, Cicerone, 2010.
Veyne Paul, « L'alpinisme. Une invention de la bourgeoisie », *L'Histoire*, n° 11, 1979, p. 41-49.
Wells Colin, *Who's Who in British Climbing*, Buxton, Climbing Company, 2008.

•

Sociologie et histoire du sport

Chambliss Daniel, « La banalité de l'excellence. Enquête ethnographique sur la stratification de la natation et les nageurs olympiques », *Sciences sociales et sport*, n° 3, 2010, p. 45-76.
Darbon Sébastien, *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon*, Paris, Éditions de la MSH, 2008.
Defrance Jacques, *L'excellence corporelle. La formation des activités physiques et sportives modernes (1770-1914)*, Rennes, PUR, 1987.
—, « L'autonomisation du champ sportif. 1890-1970 », *Sociologie et sociétés*, vol. 27, n° 1, 1995, p. 15-31.
Dunning Eric et Sheard Kenneth, *Barbarians, Gentlemen and Players. A Sociological Study of the Development of Rugby Football*, New York, New York University Press, 1979.
Elias Norbert et Dunning Eric, *Quest for Excitement. Sport and Leisure in the Civilizing Process*, Oxford, Blackwell, 1986.
Faure Jean-Michel et Suaud Charles, *La raison des sports. Sociologie d'une pratique universelle et singulière*, Paris, Raisons d'agir, 2015.

Fletcher Robert, *Romancing the Wild. Cultural Dimensions of Ecotourism*, Durham, Duke University Press, 2014.

Gruneau Richard, «"Amateurism" as a Sociological Problem. Some Reflections Inspired by Eric Dunning», *Sports in Society*, vol. 9, n° 4, 2006, p. 559-582.

Holt Richard, *Sport and the British. A Modern History*, New York, Clarendon Press, 1993.

—, «Le destin des "sports anglais" en France de 1870 à 1914. Imitation, opposition, séparation», *Ethnologie française*, vol. 41, n° 4, 2011, p. 615-624.

Mangan James A., *Athleticism in the Victorian and Edwardian Public School. The Emergence and Consolidation of an Educational Ideology*, Londres, Frank Cass, 2000.

McIntosh Peter C., «Games and Gymnastics for Two Nations in One», *Landmarks in the History of Physical Education*, P. C. McIntosh, F. S. Willetts, A. D. Munrow et J. G. Dixon éd., Londres, Routledge, 2007, p. 177-209.

McLeod Hugh, «La religion et l'essor du sport en Grande-Bretagne», *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 28, 2004, p. 133-148.

Pfister Gertrud, «Cultural Confrontations: German *Turnen*, Swedish Gymnastics and English Sports. European Diversity in Physical Activities from a Historical Perspective», *Culture, Sport, Society*, vol. 6, 2003, p. 61-91.

Saint-Martin Monique de, «La noblesse et les "sports" nobles», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 80, 1989, p. 22-32.

Schotté Manuel, «Excellences corporelles. Introduction», *Genèses*, n° 103, 2016, p. 3-6.

Index des alpinistes

A

Abraham, George D. – 136, 161, 163, 189
Adams-Reilly, Anthony – 52, 110
Allain, Pierre – 118, 162, 252
Allen, Nat – 230
Almer, Christian – 109, 180, 188
Anderegg, Jakob – 107
Anderegg, Melchior – 104, 180-182, 188

B

Badier, Simone – 211, 226, 242, 266, 281, 284
Ball, John – 52, 103
Balmat, Auguste – 37, 110–111, 114, 180, 186–188
Band, George – 122, 167
Batard, Marc – 270, 273, 275–276, 306
Bell, Gertrude – 198, 200, 204
Bérardini, Lucien – 240, 252–253, 256–257, 262
Biner, Franz – 109
Boardman, Peter – 122, 320
Boileau de Castelnau, Emmanuel – 102, 105, 110
Boivin, Marc – 273, 299
Bonington, Christian – 122, 222, 230, 236, 270–271, 298
Bonney, Thomas G. – 110, 167, 178
Boulaz, Loulou – 206
Bourdillon, Francis W. – 141, 175–176
Bourdillon, Thomas – 261
Bourrit, Marc-Théodore – 34
Boysen, Martin – 239, 298
Brevoort, Meta – 192, 196, 200, 204–205
Brocherel, Alexis – 180, 182, 189
Brown, Graham – 79, 155
Brown, Joe – 54, 149, 229–230, 232–233, 237, 248–252, 255, 263
Bruce, Charles G. (général) – 49, 70, 76
Brulle, Henri – 105–106, 108
Bullock, Nick – 263, 300
Bullock Workman, Fanny – 199
Burgener, Alexandre – 180–181, 188
Busk, Douglas – 122, 161

C

Carrel, Jean-Antoine – 180, 188
Casella, George – 163
Cave, Andy – 242, 279, 314–315, 329
Cessole, Victor de – 122
Cézanne, Ernest – 97
Chamoux, Benoît – 225–226, 269–273, 275–276, 292, 321
Charlet, Armand – 109, 113–115, 118, 156
Charlet, Jean – 110, 115–117, 121, 188

Chatellus, Alain de – 121, 266–267
Choffat, Jean-Marie – 123, 292–293, 318
Chorley, Robert – 122
Clough, Ian – 122
Collie, John N. – 122
Collie, Norman – 72, 84
Conway, Martin – 49, 72, 106, 132, 141, 145–146, 149, 171–172, 180
Coolidge, William A. B. – 102, 106, 120, 142, 180, 192, 196, 204
Cordier, Henry – 105–108, 121
Coste, Jean – 120
Couttet, Armand – 111, 178
Croz, Michel – 109–110, 180, 186
Cunningham, John C. – 70, 230, 232–233, 255–256

D

Dagory, Adrien – 253, 256
Damesme, Alice – 206–207, 211–212
Daudet, Lionel – 270–271, 315, 321–322, 329
Deluc, Jean-André – 32
Dent, Clinton – 72, 82–83, 115-116, 133, 141, 144, 166–167, 288
Desmaison, René – 222, 270, 273, 295, 305, 312, 322
Destivelle, Catherine – 242, 277, 282–285, 322
Devies, Lucien – 220–221
Devin, Georges – 102–104
Devouassoud, François – 110–111, 180, 189
Ducroz, Michel – 109
Duhamel, Henry – 103, 105–106, 108, 110
Dunod, Henri – 105, 108

E

Eccles, James – 110–111, 180
Eckenstein, Oscar – 85
Escoffier, Eric – 299
Estcourt, Nick – 122, 268
Evans, Charles – 222

F

Farrar, John P. – 88–89, 110–111, 113, 120, 122, 123, 183, 198–199
Ferlet, René – 221, 256
Finch, George I. – 61, 88, 90, 148, 185
Fontaine, Émile – 105, 121
Forbes, James D. – 40–41, 90, 110, 114, 174, 180–181
Fowler, Mick – 237, 292
Franco, Jean – 222
Freshfield, Douglas – 49, 72, 90, 106, 110–111, 145–146, 149, 172–175, 179–180, 182, 187, 189, 205
Frison-Roche, Roger – 32, 105

G

Gardiner, Frederick – 72, 91, 104, 106, 143
Gaspard, Pierre – 102, 105, 109–110, 121
Girdlestone, Reverend – 90
Gray, Dennis – 228, 230, 236, 249–251, 254, 259–261, 291, 293
Grove, Florence C. – 72, 90, 184–185

H

Habeler, Peter – 301
Hargreaves, Alison – 277, 282–284
Haskett-Smith, Walter – 83–84
Haston, Dougal – 122, 238, 248, 289, 313
Herzog, Maurice – 221, 224, 256
Hillary, Edmund – 223
Hopkinson, Alfred – 55
Howard-Bury, Charles K. (colonel) – 76
Howard, Geoffrey – 142
Hudson, Charles – 79, 109, 138, 181, 193
Hunt, John (général) – 75, 122, 222–223, 230, 255

I

Ichac, Marcel – 221
Imboden, Josef – 180, 201
Irvine, Andrew – 76, 148

J

Jackson, Margaret – 199–200, 205
Jaeger, Nicolas – 263, 270, 278–279, 293–294, 307
Javelle, Émile – 151
Jenkins, John – 48
Joanne, Adolphe – 102–103
Jones, Owen G. – 84, 136, 163

K

Keller, Paul – 299
Kelly, Emily – 192
Kennedy, Edward S. – 79, 109, 140, 181, 193
Kennedy, Thomas S. – 52
Kirkpatrick, Andy – 270, 294, 297
Kirkus, Colin – 75, 87–88, 148–149, 207, 309
Kogan, Claude – 221, 277, 279–282

L

Lachenal, Louis – 221, 224, 272, 274, 303
Lafaille, Jean-Christophe – 273, 295, 300, 322
Lambert, Raymond – 221, 281
Larden, Walter – 51, 111, 138
Le Blond (ou Aubrey Le Blond), Elizabeth – 68, 179–180, 198, 200–202, 204–205, 210, 280
Le Greffier (Jean-Joseph Blanc dit) – 180
Lépiney, Jacques de – 119, 167–168
Leroux, Pierre – 240–241, 263, 273–275
Liotier, Max – 274, 278
Littlejohn, Pat – 296
Livanos, Georges – 289
Longland, Jack – 44, 86, 88, 156–158, 160, 165, 236, 309
Longstaff, Tom G. – 47, 49, 75, 92, 122, 144, 149, 166, 179–180, 182–184, 189
Lunn, Arnold – 48, 60, 63, 67, 85, 114, 142–143, 167

M

MacInnes, Hamish – 255–256
Macphee, Graham – 122
Magnone, Guido – 221, 240, 252–254, 263, 298
Mallory, George – 14, 76, 83, 141–142, 148, 155, 214
Maquignaz, Daniel – 110–111, 113, 183
Mathews, Charles E. – 50, 72–73, 138, 143–144, 156
Maund, John – 106–107, 138
Mazeaud, Pierre – 306, 321–322
McNaught-Davis, Ian – 122, 293
Messner, Reinhold – 301, 303
Middlemore, Thomas – 106–107
Moffat, Gwen – 239, 281
Montague, C. E. – 309
Moore, Adolphus W. – 107, 110
Moores, Paul – 291–292
Morin, Jean – 122–123, 207
Morin, Micheline – 121, 206–213
Morin, Nea – 122, 195, 206–208, 210–212, 298, 300
Moseley, Ron – 230
Mumm, Arnold – 75, 106, 167, 170
Mummery, Albert F. – 47–48, 72, 74, 83, 91, 103–106, 120–121, 139, 142, 151, 170, 172, 176, 180, 184, 288, 308, 320
Murray, William H. – 155–156, 322, 329

N

Neltner, Louis – 162
Norgay, Tensing – 223
Norton, Edward F. – 75, 76
Noyce, Wilfrid – 156, 222

O

Odell, Noel – 75

P

Packe, Charles – 106, 138, 196
Paillon, Mary – 105–106, 199–200
Paillon, Maurice – 105–106, 122
Pallis, Marco – 149
Paragot, Robert – 240, 252, 254, 256–257, 262, 301, 304, 315
Passet, Célestin – 110
Patey, Tom – 1221, 229, 268–269
Payot, Michel – 110–111, 121, 180, 188
Peascod, Bill – 232–233, 248, 300–301
Pendlebury, Richard – 102, 106
Phillips, Kate – 279
Pierre, Bernard – 279–280, 320
Pigeon, Anna et Ellen – 196, 200, 204
Pilkington, Charles – 52, 106, 205
Pilley, Dorothy – 206–207, 210, 212
Plunket, Frederika – 197
Pococke, Richard – 32
Pollock, Frederick – 140
Poulet, Guy – 221, 256
Pritchard, Paul – 329
Profit, Christophe – 299, 322
Puiseux, Pierre – 104

R

Ramond de Carbonnière, Louis Ferdinand – 33
Rawlinson, Anthony K. – 228, 231
Rébuffat, Gaston – 224, 272, 274
Revol, Élisabeth – 13, 333
Rey, Guido – 120, 151
Richardson, Kathleen (Kathy) – 106, 198–201, 204
Rouse, Alan – 122, 239, 268, 296
Russell-Killough, Henry – 52, 106, 110, 196
Rutkiewicz, Wanda – 279
Ruttledge, Hugh – 148

S

Samivel – 211
Saussure, Horace Bénédict de – 32, 35, 37
Scott, Doug – 236, 239, 270, 291, 303, 322
Scott, Robert F. (explorateur) – 70, 85
Ségogne, Henry de – 114, 121–122, 162
Seigneur, Yannick – 14, 270, 272–273, 279, 291, 314, 319
Shipton, Eric – 75, 149–152, 236
Simpson, Joe – 238, 298, 301, 303, 311–312
Slingsby, Cecil – 72, 84, 144, 155, 188
Smith, Albert – 35, 37, 55, 60, 62, 71–72, 193
Smythe, Frank S. – 63, 70, 75, 86, 89, 148–152, 236, 329
Spencer, Sydney – 49, 161, 163, 208
Stephen, Leslie – 13–14, 36, 40, 42–43, 67–68, 79–82, 90, 103, 119, 132, 138, 140, 142, 144, 147, 151, 171–175, 178, 180, 182–184, 187–188, 190–191, 193, 297, 308
Strutt, Edward – 88, 122, 161, 165, 198, 204
Stutfield, Hugh E. M. – 171–172

T

Tasker, Joe – 320
Terray, Lionel – 220–222, 241, 257, 267, 270, 273–274, 297, 303, 314, 329
Tézenas du Montcel, Robert – 224, 315
Tilman, William (Bill) – 75, 89, 149–151, 236
Tuckett, Francis – 103, 106, 110
Tullis, Julie – 14, 280
Tyndale, H. E. G. – 151–152, 167
Tyndall, John – 40–42, 103, 106, 110, 114, 120, 172, 180, 189, 193

V

Vallot, Joseph – 99
Venables, Stephen – 238, 292, 301, 303, 320
Vincent, Henri – 104

W

Walker, Horace – 52, 55, 72, 106, 110
Walker, Lucy – 199–200, 204–205
Ward, Michael – 149
Warren, Charles – 75
Watts, W. L. – 48
Welzenbach, Willo – 163
Whillans, Don – 229–230, 232, 249, 251–252, 261
Whymper, Edward – 37–38, 40, 43, 55, 62–64, 70, 72, 103–104, 106, 109–110, 120, 138, 152, 177–178, 180–182, 186, 193
Wibratte, Louis – 122
Wills, Alfred – 38, 48, 103, 110–111, 114, 144, 180, 186, 193
Wills, Lucy – 205
Windham, William – 32
Winthrop Young, Geoffrey – 106, 122, 129–130, 132, 144, 155–156, 158–159, 164–168, 171, 180–181, 188–189, 206
Woolley, Henry – 52

Y

Yates, Simon – 303

Index des auteurs

A

Almond, Hely H. – 65
Arnold, Thomas – 54
Attali, Michaël – 240

B

Beaud, Stéphane – 337
Becker, Howard – 306
Bédarida, François – 46–49, 59–60, 156
Bellefon, Renaud de – 39, 109, 111–113, 170, 179, 181, 188, 273
Bentham, Jeremy – 311
Berger, Peter – 305–306
Bertaux, Daniel – 337
Bertrand, Julien – 274
Blakeney, Thomas S. – 45, 50, 59
Boltanski, Luc – 16, 70–71, 328
Borthwick, Alastair – 153
Bouilloud, Jean-Philippe – 340–341
Bourdeau, Philippe – 109–110
Bourdieu, Pierre – 16, 19, 51, 86, 95, 100, 130, 169, 188, 199, 258–259, 312, 332
Boutroy, Eric – 290
Boyd, Kelly – 67–68
Bozonnet, Jean-Paul – 34
Braham, Trevor – 41, 290, 320
Brown, David – 154
Bryant, George – 50, 138, 156
Bunyan, John – 55
Burke, Edmund – 34
Byron, Lord – 34

C

Caillois, Roger – 332
Chambliss, Daniel – 100
Charle, Christophe – 98
Chartier, Roger – 20–21, 25, 289
Chiapello, Ève – 16, 70–71, 328
Chorley, Katharine C. – 48
Cody, David – 53
Coleridge, Samuel – 34–35
Connor, Jeff – 230, 255
Coubertin, Pierre de – 23, 54
Craik, Dinah – 55

D

Darbon, Sébastien – 93, 132
Davidoff, Leonore – 46, 48, 62, 68, 193, 201
Dean, Stephen J. – 148
Defrance, Jacques – 22, 123, 158, 341
Demazière, Didier – 264
Descombes, Vincent – 16, 22, 58, 328
Desrosières, Alain – 98
Donnelly, Peter – 153, 228, 234

Dubois,Vincent – 274–275, 308
Dunning, Eric – 29, 46, 78, 81, 131, 133
Durkheim, Émile – 16–17, 22, 44, 171

E

Eisenberg, Christiane – 134–135
Elias, Norbert – 17, 24, 29, 165, 289
Ellis, Reuben J. – 69, 71
Engel Claire-Eliane – 32, 200, 205
Espagne, Michel – 94, 97

F

Faure, Jean-Michel – 124, 258
Faure, Sylvia – 338
Fisher, Hervey – 146, 180
Fletcher, Robert – 258–259
Freidson, Eliot – 274, 308

G

Gadéa, Charles – 264
Geertz, Clifford – 311, 314–316
Gillard, John – 59
Goblot, Edmond – 67, 294
Green, Martin – 70
Gruneau, Richard – 133, 164
Guimard, Phillipe – 337

H

Halbwachs, Maurice – 16
Halsey, Albert H. – 62, 157, 228, 235
Hansen, Peter H. – 37, 45, 60, 71–72, 194
Hawley, Elizabeth – 299
Heinich, Nathalie – 15, 24, 258, 260, 274, 317, 341
Henry, Emil – 63
Héritier, Françoise – 191
Hobsbawm, Eric – 45–46, 59, 62
Hoibian, Olivier – 18, 22, 39, 44, 93–100, 114, 117–119, 162, 239–240, 244, 254, 262
Holt, Richard – 94–96, 135, 137
Hoppen, K. Theodore – 41
Hugues, Everett C. – 276

I

Irving, R. L. G. – 86–87, 162–163, 167–168

J

Jail, Marcel – 97
Johnson, Samuel – 35, 53
Jouty, Sylvain – 32, 105

K

Kalinowski, Isabelle – 85, 215

L

Lahire, Bernard – 19, 95, 123, 170, 265, 275, 313, 319, 327, 332
Ledger, Sally – 202
Lejeune, Dominique – 37, 39, 93, 97–98, 108, 244
Levine, Lawrence W. – 170–171, 175, 327
Lewin, Ellen – 283
Longfellow, Henry – 101
Luckmann, Thomas – 306

M

Macfarlane, Robert – 32–33, 35
Maitland, Frederic W. – 68, 180
Majastre, Jean-Olivier – 76

Mangan, James A. – 58, 60, 64–65, 69, 140
Mariot, Nicolas – 20, 336
Martinez, Matthieu – 243, 273
Martinoia, Rozenn – 53
Mauger, Gérard – 265, 303, 332, 340–341
Mauss, Marcel – 20
Mayeur, Jean-Marie – 98
McIntosh, Peter C. – 58, 66, 78, 135
McLeod, Hugh – 64–65
Mennesson, Christine – 193, 198, 244
Merllié, Dominique – 233
Moraldo, Delphine – 240, 278, 316, 337

N

Naudet, Jules – 258, 262
Newbolt, Henry – 69, 79
Nuytens, William – 337

O

Ortner, Sherry – 300, 315–316
Ottogalli-Mazzacavallo, Cécile – 76, 105–106, 194, 199, 202

P

Paimbœuf, Françoise – 193, 199–200, 204
Parlebas, Pierre – 24, 127
Passeron, Jean-Claude – 317
Peneff, Jean – 337
Perret, Jacques – 32, 38
Pfister, Gertrud – 135
Pociello, Christian – 93
Poliak, Claude – 342
Puel, Marc – 53

R

Raspaud, Michel – 75, 219–220, 223–225, 303
Rauch, André – 137
Raymann, Arthur – 98
Reader, William J. – 47
Robbins, Ruth – 68
Robert, Sylvain – 265
Roche, Clare – 192, 194, 199, 204
Rousseau, Jean-Jacques – 33–34
Ruskin, John – 35–36

S

Saint-Jacques, Denis – 95
Saint-Martin, Jean – 76, 194, 199, 202
Saint-Martin, Monique de – 51, 130, 134
Sapiro, Gisèle – 95, 274, 307–308, 312
Sayeux, Anne-Sophie – 198
Schotté, Manuel – 23, 312–313
Shapin, Steven – 52–53, 78, 80–81
Sheard, Kenneth – 46, 78, 81, 131
Smiles, Samuel – 55
Smythe, Tony – 49
Sombart, Werner – 71
Sorignet, Pierre-Emmanuel – 304
Suaud, Charles – 124, 258, 307, 321
Suchet, André – 86
Szreter, Simon – 47

T

Tailland, Michel – 44–45, 48, 60, 101, 103, 105–106, 136, 158, 166, 192–193, 200, 204
Taine, Hippolyte – 53–54
Terret, Thierry – 134
Thompson, Simon – 50, 153–154, 161, 236–237, 261–262
Tosh, John – 59, 64–65, 68, 70–71, 137, 193, 201–202
Trollope, Anthony – 73–74, 129, 132, 136, 143, 171

V

Veyne, Paul – 31, 45
Viala, Alain – 95, 303
Vicinus, Martha – 68
Vigour, Cécile – 18
Vincent, Guy – 98

W

Wacquant, Loïc – 304
Weber, Florence – 266
Weber, Max – 16–17, 29, 54–55, 57, 64, 71, 85, 144, 171, 215, 294, 325
Welldon, James – 70
Wells, Colin – 245
Werner, Michael – 94

Y

Yonnet, Paul – 299

Z

Zimmermann, Bénédicte – 94

Table des illustrations

Illustrations

1 Dragon du Wangserberg, pays de Sargans, Grisons, d'après le naturaliste Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733), *Ouresiphoites Helveticus, sive itinera per Helvetiae alpinas regiones*, 1723 33

2 Couverture du livre *The Story of Mont Blanc* (1853) d'Albert Smith 38

3 Première ascension du Cervin (1865), gravure d'Edward Whymper (1840-1911), se représentant au sommet suivi de son guide, Michel Croz 73

4 Leslie Stephen (1832-1904), éminent victorien, professeur à Cambride et père fondateur de l'Alpine Club, en 1860 80

5 Pitons à rocher à glace, tels qu'utilisés dans les années 1930 87

6 Percy Wyn-Harris (1903-1979), alpiniste issu de Cambridge, teste l'appareil à oxygène lors de l'expédition britannique de 1936 sur l'Everest 89

7 Des membres éminents de l'Alpine Club et leurs guides (ici suisses), gravure d'Edward Whymper 112

8 Le guide Jean Charlet-Straton (1840-1925) 116

9 Owen Glynn Jones (1867-1899) dans les années 1890 dans le Lake District 137

10 Albert F. Mummery (1855-1895) dans la fissure Mummery, sur l'aiguille du Grépon 139

11 Touristes sur la Mer de Glace, entre 1902 et 1904 176

12 Le curé sur le col de Saint-Théodule 177

13 Leslie Stephen et son guide, Melchior Anderegg, en 1864 183

14 Elisabeth Le Blond et son guide, Joseph Imboden, date inconnue (années 1890) 203

15 Photographie rare d'une femme en tête de cordée dans les années 1930 : Alice Damesme sur la tour de Sella dans les Dolomites (1936) 209
16 La cordée féminine formée par Micheline Morin Nea Morin et Alice Damesme, au refuge de l'Aigle, après leur traversée de la Meije 213
17 La troupe des porteurs au départ du camp de base. Expédition sur l'Everest en 1924 222
18 Affiche du film *Victoire sur l'Annapurna* (Marcel Ichac, 1953) consécutif à l'ascension française de 1950. 223
19 Les *hard men* du Rock and Ice, à Chamonix en 1954 231
20 Joe Brown, le « plombier alpiniste » (*climbing plumber*) 232
21 Georges Livanos dans la face nord de la Cima Ovest di Lavaredo, paroi des Dolomites escaladée en cinq jours en artificiel 253
22 L'escalade sur les blocs et les petites falaises (ici de Stanage Edge) du Peak District, dans les années 1950 255
23 Lucien Bérardini, au-dessus du camp III, lors de l'ascension de la face sud de l'Aconcagua (1954), accompagné de six autres jeunes ouvriers parisiens 257
24 Les membres de l'expédition française sur l'Annapurna 279
25 Stephen Venables après son bivouac à 8 500 mètres 302

Graphiques

1 Évolution de la part des principaux groupes sociaux au sein de l'AC (1958-2007) 235
2 Nombre d'autobiographies publiées par décennies 339
3 Âge des alpinistes à la publication de leur autobiographie 339

Table

Note de l'autrice 5
Liste des sigles utilisés 7

- Préface de Bernard Lahire
  La conquête des sommets et les structures fondamentales du pouvoir **9**

- Introduction générale 13

Une sociologie de l'excellence **15**
Une analyse sociohistorique de dénaturalisation de l'excellence **16**
Analyser l'excellence : quels matériaux et quelle approche ? **19**
Les trois dimensions de l'excellence **21**
Une activité qui questionne les divisions sociales usuelles **23**
Au-delà de l'alpinisme **24**
Une démarche chronologique **25**

Partie I

L'esprit de l'alpinisme : genèse d'une forme d'excellence

Chapitre 1
Des *gentlemen* anglais à l'origine de l'alpinisme **31**

Vers une utilisation sportive de la montagne **31**
Des « monts affreux » aux « monts sublimes » 32
Des montagnes regardées aux montagnes escaladées 35
De l'alpinisme pour la science à l'alpinisme pour lui-même 39
James D. Forbes (1809-1868) 40
John Tyndall (1820-1893) 41
Leslie Stephen (1832-1904) 42
Edward Whymper (1840-1911) 43
L'élite de l'alpinisme : une élite sociale, sportive, masculine **43**
L'Alpine Club, morphologie d'un groupe fermé 45
Un club de « *gentlemen* qui font de l'alpinisme » : l'excellence sociale au fondement de l'excellence alpinistique 49
Des bourgeois ou des *gentlemen* ? 52

Chapitre 2
L'esprit de l'alpinisme : un esprit de corps et une éthique **57**

Socialisation sportive et formation d'un esprit de corps **58**
La formation d'un esprit de corps dans les *public schools* 59
Devenir un homme et un *gentleman* par le sport 64
Une idéologie impérialiste et capitaliste sous-jacente 69
***Fair-play* sportif et *fair-play* alpinistique : genèse d'une éthique « sportive » de l'alpinisme** **77**
« *The manner of play* » : un transfert de l'ethos amateur dans l'alpinisme 78

«*By fair means*»: une éthique de l'alpinisme toute britannique 82
«*Un-English in name and in nature*»: les pitons, l'oxygène et les guides au regard de l'éthique 86

Chapitre 3
Une circulation du modèle britannique 93

Une circulation du modèle britannique d'excellence 96
Un «excursionnisme cultivé» autonome? 96
Un modèle d'excellence bel et bien britannique 99
Le GHM: une conception toute britannique de l'excellence 118
Un club fermé 119
Une filiation revendiquée 120
Des Français à l'AC, des Anglais au GHM 122
Une activité vraiment autonomisée? 124

Partie II

Un esprit supérieur: alpinisme et distinction de la fin du XIX^e siècle à la seconde guerre mondiale

Chapitre 4
L'alpinisme, roi des sports 129

Le refus de la sportivisation de l'alpinisme 133
Le corps et l'esprit: contre un usage dévalorisé du corps et un alpinisme décérébré 134
La conquête et la compétition: contre l'alpinisme compétitif 143
Une hiérarchie des types d'alpinisme 147
L'himalayisme: un alpinisme exploratoire conforme aux principes de l'AC 147
L'alpinisme local: en bas de la hiérarchie des pratiques 153

Reconnaître les changements pour mieux les maîtriser 157
Maintenir la spécificité de l'alpinisme britannique face aux « dérives » continentales 160
Une crispation sur une conception archaïque de l'alpinisme comme « sport » 161
Maintenir la tradition 165

Chapitre 5
L'alpiniste, roi des montagnes 169

Alpinistes et touristes : une domination sociale et sportive 170
Le sacré et le profane 170
Un mépris de classe 173
Une hiérarchie des touristes 175
Alpinistes et guides : une domination sociale 178
Des guides initiateurs et accompagnateurs 179
Des « grands guides » mais pas des « grands alpinistes » 181
La rencontre de deux univers sociaux 188
Alpinistes et femmes alpinistes : une domination masculine 190
Un alpiniste pensé pour les hommes, par les hommes 191
Des clubs et des récits masculins 191
Quand les hommes parlent des femmes 195
Les femmes alpinistes de l'époque victorienne et édouardienne 199
Des bourgeoises et des aristocrates 199
Des femmes respectueuses des conventions sociales 202
Les femmes alpinistes dans l'entre-deux-guerres, entre conformité aux normes de genre et volonté d'émancipation 205
Derrière les hommes : des éternelles secondes 207
Avec les femmes : les premières cordées féminines 208
L'alpinisme, au croisement de plusieurs domaines d'activité 214

Partie III

Le nouvel esprit de l'alpinisme : maintien et reconfiguration de l'excellence

Un massif à conquérir : l'enjeu géopolitique et nationaliste **220**
Un alpinisme donné en spectacle : l'enjeu médiatique **222**
L'himalayisme, summum de l'alpinisme : l'enjeu sportif **224**

•

Chapitre 6
Les nouveaux contours sociaux de l'excellence **227**

Morphologie de l'alpinisme britannique d'après-guerre : une ouverture limitée **227**
Au sortir de la guerre : une élite de l'alpinisme polarisée socialement 228
À partir des années soixante-dix : une élite populaire et sans classes ? 233
Une élite de plus en plus professionnalisée 236
Morphologie de l'alpinisme français d'après-guerre : une ouverture plus prononcée, une professionnalisation à la française **239**
Sexe et accès à l'excellence : les contours sexués de l'élite **244**

•

Chapitre 7
Quand l'esprit fait face : résistances et reconfigurations de l'excellence **247**

Face aux *hard men* et aux prolos : une éthique réaffirmée **247**
Une approche nouvelle de l'alpinisme 248
Respect et réaffirmation de l'esprit de l'alpinisme : le cas du Royaume-Uni 258
Une habile reprise en main de l'excellence par l'*establishment* 260
Hard men et *gentlemen* face à l'invasion touristique 262

Face aux professionnels : une hiérarchie entre amateurs et professionnels maintenue **264**
Les contours flous du professionnalisme 264
Le noble amateurisme 266
L'alpinisme professionnel comme prostitution honorable 267
Les guides : en bas de la hiérarchie ? 272
Face aux femmes : une hégémonie masculine persistante **277**
Les signes d'une masculinité hégémonique persistante 278
Surmonter les stéréotypes 281
De la revendication de la différence à celle de l'indifférence 282
Peut-on être alpiniste et féministe ? 284

•

Chapitre 8
Quand l'alpinisme devient une vocation **287**

Le moteur de l'engagement : l'éthique **288**
Un engagement croissant 288
L'éthique, moteur de l'engagement 290
Les nouveaux habits de l'éthique : l'argument écologique 295
Les modalités de l'engagement : un engagement « corps et âme » **297**
Un engagement corporel accru : une banalisation de la mort 297
De la passion à l'addiction : un resserrement du monde 304
Les conditions de l'engagement : avoir la vocation **307**
La vocation, rapport historiquement situé 308
Penser la vocation sous l'angle des coûts 310
Deep play et *serious game* : variations sur la notion de jeu sérieux 315
Repenser les partitions du monde social **317**

•

Conclusion générale 325

L'excellence comme rapport à l'activité **325**
L'excellence comme rapport à soi **326**
L'excellence comme rapport aux autres **327**
Autonomisation et maintien de l'excellence **328**

Addendum méthodologique 331
Bibliographie sélective 343
Index des alpinistes 353
Index des auteurs 359

Ce livre a été composé
par le service des éditions de
l'École normale supérieure de Lyon
avec les caractères Maax
dessinés par Damien Gautier
et Zénith par Matthieu Cortat
www.205.tf
La couverture a été imprimée sur
Arena White Smooth 250 g
L'intérieur a été imprimé sur
Arena Natural Rough 90 g.

Achevé d'imprimer par
Printot&Ixo Imprimeurs
PAE Les Pins,
67319 Wasselonne Cedex
en juillet 2021
n° d'imprimeur : 1211829/00
Dépôt légal août 2021

Imprimé en France